

3 3433 07588953 9



ŒUVRES
DE
FRÉDÉRIC
LE GRAND

TOME XVIII.

ŒUVRES
DE
FRÉDÉRIC
LE GRAND

TOME XVIII.



BERLIN



MDCCCLI

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

XXOY WYX
XOY
WYX

CORRESPONDANCE
DE
FRÉDÉRIC II
ROI DE PRUSSE

TOME III.

BERLIN
CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI
SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

M DCCC LI

ROY W 3M
21 JUN
1948

CORRESPONDANCE

TOME III.



AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Ce volume, le troisième de la *Correspondance*, la conduit jusqu'à l'an 1769. Les lettres dont il se compose sont au nombre de deux cent quarante-six, dont cent soixante-quinze du Roi; elles forment sept groupes.

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE COMTE ALGAROTTI.

(Octobre 1739 — 1^{er} juin 1764.)

François Algarotti était fils d'un riche négociant de Venise. Il naquit le 11 décembre 1712, et fit ses études à Bologne. Se trouvant à Cirey en Champagne, il reçut de Voltaire des éloges très-flatteurs. Pendant son séjour à Paris, en 1736, il dédia à Fontenelle son *Newtonianisme pour les dames*. Le 20 septembre 1739, il se rendit à Rheinsberg, avec lord Baltimore, pour voir le Prince royal, a qui dès lors lui accorda son amitié, et entra en correspondance avec lui. Immédiatement après son avènement, Frédéric l'appela à sa cour, le distingua de toute manière, b le nomma comte, le 20 décembre 1740, et, au mois d'avril 1747, chambellan et chevalier de l'ordre pour le mérite. Pendant ses voyages et son séjour à Dresde et en Italie, Algarotti entretint avec le Roi une correspondance suivie, qui montre combien leur intimité était grande. Frédéric, de son côté,

^a Voyez t. XIV, p. xiv et 71; t. XVI, p. 378; et t. XVII, p. 33 et 34.

^b Voyez t. XIV, p. 156.

parle honorablement d'Algarotti dans ses poésies, ainsi que dans ses lettres,^a et lui a dédié deux *Épîtres*.^b Après la mort d'Algarotti, arrivée à Pise le 3 mai 1764, le Roi lui érigea un mausolée de marbre qui devait porter cette inscription : *Ilic jacet Ovidii aemulus et Newtoni discipulus*.^c Enfin, dans son testament, il donne à sa sœur de Suède un beau tableau de Pesne que lui avait légué Algarotti,^d ce qui fait voir combien le souvenir de cet ami lui était resté cher.

La correspondance de Frédéric avec Algarotti est demeurée longtemps inédite. L'ouvrage de Domenico Michelessi, *Memorie intorno alla vita ed agli scritti del conte Francesco Algarotti*. Venise, 1770, in-8, ne donne, p. 192 — 201, que huit fragments de lettres et de poésies adressées à Algarotti par le Roi. L'édition de Berlin des Œuvres de Frédéric ne contient en tout que neuf lettres du Roi au même, savoir : *Œuvres posthumes*, t. XII, p. 68 — 71, la lettre du 19 mai 1740; *Supplément*, t. II, p. 482 — 484, la lettre, sans adresse, du 24 octobre 1740; *Supplément*, t. III, p. 26 — 30, quatre lettres tirées de l'ouvrage de Michelessi; *Œuvres posthumes*, t. X, p. 324 et 325, parmi les lettres au marquis d'Argens, la lettre, sans date, remplie de passages latins; *Œuvres posthumes*, t. IX, p. 127, et, *Supplément*, t. II, p. 392, parmi les lettres à Voltaire, les deux lettres du 8 novembre 1740 et du 2 (4) janvier 1759. Enfin, M. Francesco Aglietti, médecin à Venise, mort en 1829, et que nous avons nommé, par erreur, *Oglietti* dans notre *Préface*, après avoir donné, de 1791 à 1794, une excellente édition des Œuvres d'Algarotti, fit imprimer toute cette correspondance, mais seulement à cent exemplaires, destinés à ses amis, sous le titre de : *Correspondance de Frédéric II, roi de Prusse, avec le comte Algarotti. Pour servir de suite aux éditions des Œuvres posthumes de ce prince*, 1799, deux cent cinquante-cinq pages in-8. Cette édition, renfermant cent trente-

^a Voyez t. X, p. 69 et 219; t. XVI, p. 384; t. XVII, p. 68; voyez aussi la lettre de Frédéric à Voltaire, du 10 octobre 1739.

^b Voyez t. X, p. 174, et t. XIV, p. 94.

^c Voyez ci-dessous, p. 130. Ce monument est encastré dans le mur du *Campo santo* de Pise. Il est assez compliqué. Au-dessous du fronton se trouve l'inscription : *Algarotto Ovidii Aemulo Newtoni Discipulo Fridericus Magnus*. Les deux derniers mots ont été ajoutés par les parents et les amis du défunt. Plus bas, on voit le buste d'Algarotti en médaillon; à gauche du médaillon, le génie de la mort, un flambeau renversé à la main, à droite, Psyché, et, au-dessous de ce groupe, les mots : *Algarottus non omnis*; enfin, en descendant toujours, Minerve couchée sur un sarcophage, tenant un livre ouvert, et, sous le sarcophage : *Anno Domini MDCCLXIV*.

Giovanni Volpato, graveur à Venise, a donné, en 1769, une belle estampe grand in-folio de ce monument, dessinée par Charles Bianconi, à Bologne.

^d Voyez t. VI, p. 217 et 222.

trois lettres, et très-rare en Allemagne, parut sans nom d'éditeur ni lieu d'impression. Le lieutenant-général de Minutoli, mort à Berlin en 1846, l'a fait réimprimer en 1837, avec le titre de l'édition originale; mais il en a retranché un certain nombre de passages. En tirant parti de l'édition originale du docteur Aglietti, nous sommes à même de l'augmenter et de la corriger considérablement; car Sa Majesté le Roi a fait acheter à Venise, en 1846, des filles de feu le comte Corniani Algarotti, soixante-dix-sept lettres qui se trouvent à présent aux archives royales du Cabinet, à Berlin. Cette importante acquisition se compose : 1° de vingt-quatre lettres autographes de Frédéric à Algarotti (Archives, *F. 96, Ww*); 2° de quatre lettres de Frédéric à Algarotti, signées du Roi (*F. 96, Xr*); 3° de deux copies de lettres du Roi à Algarotti, du 14 novembre 1744 (15 novembre 1755) et du 5 mai 1750 (*F. 96, Yy*), dont les héritiers du comte Algarotti ont désiré garder les originaux en souvenir; 4° de quarante-sept minutes autographes de lettres du comte Algarotti à Frédéric (*F. 96, Zz*). Ces manuscrits, quoique ne contenant que quatre lettres inédites, une de Frédéric (du 6 décembre 1750) et trois d'Algarotti (du 11 juillet 1751, du 20 avril 1752 et du 7 mars 1753), nous ont été d'une grande utilité, en nous fournissant des leçons authentiques pour compléter et corriger le texte imprimé, et pour mieux ordonner la correspondance. Une autre source, nouvelle aussi et non moins précieuse pour notre édition, ce sont les copies de treize lettres, que M. Frédéric de Raumer a faites sur les autographes du Roi conservés à la Bibliothèque royale de Turin, et qui nous ont également servi à vérifier et en partie à augmenter l'édition de M. Aglietti. Ce sont les lettres n° 3, 10, 13, 18, 21, 25, 26, 28, 35, 53, 80, 85 de l'édition de celui-ci;^a la treizième lettre, n° 90 de la nôtre, était inédite; deux de ces lettres copiées par M. de Raumer ont un post-scriptum, omis par M. Aglietti. Nous avons pu prendre copie de la lettre d'Algarotti au Roi, du 9 mars 1764, grâce à l'obligeance de M. le docteur Puhlmann, médecin militaire à Potsdam, qui en possède l'autographe; et nous avons trouvé aux archives royales du Cabinet, à Berlin (Caisse 397, *D*), la lettre de Frédéric à Algarotti, du 28 mars 1759, n° 107 de l'édition de M. Aglietti. Il existe, enfin, quelques dédicaces qu'Algarotti a mises en tête d'ouvrages adressés au Roi; mais nous les avons laissées de côté, parce que ce sont plutôt des morceaux oratoires que de véritables lettres.

Voilà ce que nous avons à dire relativement aux matériaux de la présente édition critique de la correspondance de Frédéric avec le comte

^a Ce sont les numéros 3, 9, 12, 18, 21, 25, 26, 28, 35, 53, 84, 89 et 90 de notre édition.

Algarotti, qui contient en tout cent trente-neuf lettres, savoir, soixante-douze lettres de Frédéric à Algarotti, et soixante de celui-ci à Frédéric; plus, une lettre de Frédéric au chevalier Lorenzo Guazesi, une lettre de l'abbé de Prades et trois lettres de M. de Catt écrites au comte au nom du Roi, et enfin une réponse d'Algarotti à M. de Prades, et une à M. de Catt.

II. LETTRE DE FRÉDÉRIC A LA VEUVE DU GÉNÉRAL DE FORCADE.

(10 avril 1765.)

Frédéric-Guillaume-Quirin de Forcade de Biaix, né à Berlin en 1699, devint lieutenant-général d'infanterie le 10 février 1757, et chevalier de l'Aigle noir deux jours après la bataille de Leuthen. Il mourut à Berlin le 23 mars 1765.^a Sa femme, qui était fille du général Louis de Montolieu, baron de Saint-Hippolyte, lui avait donné vingt-trois enfants, dont onze survécurent à leur père. Le comte Guibert, en imprimant la lettre de Frédéric à la veuve de ce brave général dans son *Éloge du roi de Prusse*, A Londres, 1787, p. 230, ajoute : « Malheur au pays où cette lettre ne serait pas trouvée touchante, et où l'analyse qu'elle contient paraîtrait petite et parcimonieuse! »

C'est le texte de Guibert que nous reproduisons. Pour la date, *Potsdam*, du 10 avril 1765, nous l'avons trouvée dans l'ouvrage intitulé : *Sammlung ungedruckter Nachrichten, so die Geschichte der Feldzüge der Preussen von 1740 bis 1779 erläutern*. Dresde, 1782, t. 1, p. 524.

III. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC MADAME DE CAMAS.

(2 août 1744 — 17 ou 18 novembre 1765.)

Sophie-Caroline de Camas était fille du lieutenant-général de Brandt et de Louise née de Börstel. Veuve du colonel de Camas depuis 1741, elle reçut le titre de comtesse le 11 août 1742, et fut nommée en même temps grande gouvernante de la Reine. Elle mourut à

^a Voyez t. IV, p. 168.

Schönhausen le 2 juillet 1766, âgée de quatre-vingts ans.^a A cette occasion, Frédéric écrivit à la Reine sa femme : « Madame, c'est une perte réelle que madame de Camas, tant par son mérite, ses grandes qualités, que par l'air de dignité et de décence qu'elle entretenait à la cour. Si je pouvais la ressusciter, je le ferais sur-le-champ. »

Le lecteur se souviendra de l'*Épître familière, A la comtesse de Camas*, imprimée dans le second volume des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci* (t. XI, p. 20 — 25). Voyez aussi t. XVI, p. xviii, n° IX, et p. 129 et suivantes.

Dix, ou plutôt onze des lettres de Frédéric à la comtesse parurent pour la première fois dans le journal allemand *Berlinische Monatsschrift*, 1787, p. 197 — 226; elles ont été réimprimées dans le *Supplément*, t. III, p. 49 — 61, et dans la collection intitulée : *Lettres inédites, ou Correspondance de Frédéric II, roi de Prusse, avec M. et madame de Camas*. A Berlin, 1802. Nous avons eu la satisfaction de trouver aux archives royales du Cabinet (Caisse 149, F) les originaux de ces onze lettres. Ils nous ont fourni plusieurs passages omis par les anciens éditeurs, et beaucoup de corrections, soit pour le texte, soit pour les dates. Les deux lettres n° 23 et 24 de notre édition avaient été données en une par les anciens éditeurs, sous la fausse date du 2 juin 1763. La collection ci-dessus citée des *Lettres inédites* contient, de plus, p. 97 — 119, onze autres lettres de Frédéric à madame de Camas. L'original de l'une de ces lettres, du 17 ou du 18 novembre 1765, appartient maintenant à Son Altesse Royale M^{se} le prince Guillaume de Prusse, oncle de Sa Majesté le Roi, qui a daigné nous en faire part, ainsi que de beaucoup d'autres manuscrits. Enfin, nous avons trouvé une lettre tout à fait inédite et sans date avec les onze qui sont déposées aux archives royales du Cabinet; c'est notre n° 26. Ainsi notre collection contient en tout vingt-trois lettres de Frédéric à madame de Camas.

Les cinq lettres de la comtesse de Camas au Roi, que nous avons tirées des archives du Cabinet (Caisse 149, F), étaient restées inédites.

^a Voyez les *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen*, 1766, p. 317. D'après la *Berlinische Monatsschrift*, mars 1787, p. 226, madame de Camas n'avait à sa mort que soixante-quinze ans.

IV. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC M. DE JARIGES.

(7 et 8 août 1766.)

Philippe-Joseph Pandin de Jariges naquit à Berlin le 13 novembre 1706. Il fut élevé, le 29 octobre 1755, à la dignité de grand chancelier et de ministre d'État, et mourut le 9 novembre 1770. Le lendemain de cet événement, le Roi écrivit la lettre suivante à madame de Seelen, née de Jariges, à Berlin : « Je suis très-touché de la mort de mon grand chancelier, votre père. Ses talents, sa droiture et ses autres qualités personnelles lui avaient concilié toute ma confiance. Je connaissais le prix de son mérite, et sa mémoire me sera toujours précieuse. Tous les patriotes donnent les regrets les plus sincères à sa perte; et je souhaite que cette distinction, jointe à tous les motifs que votre piété vous fournira, apporte quelque adoucissement à votre douleur filiale. Au reste, vous pouvez être persuadée que je ne manquerai pas, dans l'occasion, de vous faire éprouver quelques effets de cette bienveillance dont j'honorais votre père; et, en attendant, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. » Nous avons tiré cette lettre de l'*Éloge de M. de Jariges*, A Berlin, 1776, p. 25, opuscule qui nous a aussi fourni (p. 16 et 17) les deux pièces du 7 et du 8 août 1766.

V. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

(27 avril 1736 — 22 juin 1767.)

La duchesse Louise-Dorothée de Saxe-Gotha, fille du duc Ernest-Louis de Saxe-Meiningen, naquit le 10 août 1710, et mourut le 22 octobre 1767. Le 17 septembre 1729, elle épousa Frédéric (III), duc de Saxe-Gotha-Altenbourg, qui succéda à son père, Frédéric II, le 23 mars 1732, et dont la sœur épousa, en 1736, Frédéric-Louis, prince de Galles, mort en 1751. La duchesse de Gotha était donc tante du roi George III. C'était une femme d'un noble caractère et d'un esprit fort cultivé. Elle était en correspondance avec Voltaire, d'Alembert, Diderot et Grimm.

Les lettres que Frédéric échangea avec cette femme remarquable sont conservées aux archives de Gotha. Il y en a en tout soixante-douze, dont soixante-dix de Frédéric et deux de la Duchesse. Les

lettres de Frédéric sont pour la plupart autographes, à l'exception des numéros 1, 5, 27, 28, 68 et 72, qui sont de la main d'un secrétaire et signés du Roi. La lettre de la Duchesse, du 15 novembre 1759, n° 8, n'existe aux archives de Gotha qu'en copie.

Huit des lettres de Frédéric à la Duchesse, des années 1761, 1764 et 1767, ont été publiées dans l'ouvrage intitulé : *Rambles and Researches in Thuringian Saxony by John Frederick Stanford, Esq., M. A., London, 1842, p. 77—88.*^a Par malheur, il est assez probable que M. Stanford n'a pas pris la peine de se familiariser avec l'écriture du Roi, et connaît peu la langue française; sans cela il n'aurait pu commettre les étranges méprises qu'on rencontre à chaque page de son texte. Six autres lettres de Frédéric à la Duchesse, et une réponse de celle-ci, des années 1762 et 1763, ont été imprimées, avec beaucoup plus de soin, dans le *Courrier de Berlin. Journal des sciences, de la littérature et des beaux-arts.* Berlin, 1848, in-fol., n° 8 — 12.^b

On peut consulter, au sujet des relations de Frédéric avec la Duchesse antérieurement à leur correspondance familière, les lettres de Frédéric au comte de Gotter, t. XVII, p. 320, 321, 327 et 328. Enfin, on trouve quelques détails intéressants sur le caractère de cette princesse dans l'ouvrage de Hans de Thümmel : *Historische, statistische, geographische und topographische Beyträge zur Kenntniss des Herzogthums Altenburg.* Altenbourg, 1820, in-fol., p. 57—64.

VI. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(17 octobre et 26 novembre 1767.)

Nous avons tiré des archives du Cabinet les deux lettres qui forment cette correspondance : celle de Catherine est autographe; la lettre de Frédéric n'existe qu'en copie. Celle-ci fut remise au comte Panin par le comte de Solms-Sonnenwalde, envoyé de Prusse à la cour de Saint-Petersbourg, pour être présentée à l'Impératrice. C'est à cette occasion que Frédéric écrivit au comte de Solms la lettre que nous avons cru devoir annexer à sa correspondance avec Catherine II.

^a Ce sont les numéros 56, 57, 71, 25, 58, 59, 63 et 64 de notre édition.

^b Ce sont les numéros 33, 34, 35, 30, 37, 38 et 39 de notre édition.

VII. LETTRE DE FRÉDÉRIC AU BIOGRAPHE
DU GÉNÉRAL PAOLI.

(25 mai 1769.)

Frédéric entend sans doute par là l'auteur de la *Relation de l'Isle de Corse, journal d'un voyage dans cette isle, et Mémoires de Pascal Paoli. Par Jacques Boswell, écuyer. Traduit de l'anglais, sur la seconde édition*, par J.-P.-I. du Bois. A la Haye, 1769, in-8. Nous ne saurions dire positivement si la lettre du 25 mai 1769 a été adressée au biographe lui-même, ou au traducteur français. Cette lettre se trouve dans le *Mémorial d'un mondain*, par M. le comte Max. Lamberg. Au Cap-Corse, 1774, p. 54 et 55, d'où nous l'avons tirée. Quant au général Paoli, nous renvoyons le lecteur à l'*Avertissement* du t. XIV de notre édition, p. xxiii, n° XLV.

Outre la *Table des matières*, nous ajoutons à ce volume une *Table chronologique* générale des lettres contenues dans les sept groupes dont nous venons de faire l'énumération.

Berlin, le 12 novembre 1850.

J.-D.-E. PREUSS,

Historiographe de Brandebourg.

I.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDÉRIC
AVEC LE COMTE ALGAROTTI.

(OCTOBRE 1739 — 1^{er} JUIN 1764.)

1. AU COMTE ALGAROTTI.

Remusberg, 1^{er} septembre ^a 1739.

Élève d'Horace et d'Euclide,
Citoyen aimable et charmant
Du pays du raisonnement,
Où règne l'arbitre du vide,
Les calculs et les arguments;
Naturalisé par Ovide
Dans l'empire des agréments,
Où la vicacité charmante,
L'imagination brillante,
Préferent à la vérité
La fiction et la gaîté;
Nouvel auteur de la lumière,
Phébus de ton pays natal,
C'est ta brillante carrière,
C'est ta science qui l'éclaire,
Qui déjà lui sert de fanal.
La souplesse de ton génie
Te fit naître pour les talents;
C'est Newton en philosophie,
Le Bernin pour les bâtiments,
Homère pour la poésie,
Homère, qui faisait des dieux
Comme les saints se font à Rome,
Où l'on place souvent un homme
Très-indignement dans les cieux.
Oui, déjà Virgile et le Tasse,
Surpris de tes puissants progrès,
Poliment te cèdent la place
Qu'ils pensaient tenir pour jamais.

^a Cette date est inexacte, car Frédéric ne fit la connaissance d'Algarotti que vers la fin de septembre. Voyez t. XIV, p. xiv, et les lettres de Frédéric à son père, du 25 septembre, à Suhm, du 26 septembre, et à Voltaire, du 10 octobre 1739.

J'ai tout reçu, mon cher Algarotti, depuis la poésie divine du cygne de Padoue jusqu'aux ouvrages estimables du sublime *Candide*.^a Heureux sont les hommes qui peuvent jouir de la compagnie des gens d'esprit! Plus heureux sont les princes qui peuvent les posséder! Un prince qui ne voudrait avoir que de semblables sujets serait réduit à n'avoir pas un empire fort peuplé; je préférerais cependant son indigence à la richesse des autres, et je me trouverais principalement agréablement flatté, si je pouvais compter que

Tu décoreras ces climats
De ta lyre et de ton compas.^b
Plus que Maron, par ton génie,
Tu pourrais voir couler ta vie
Chez ceux qui marchent sur les pas
Et d'Auguste, et de Mécénas.

Passez-moi cette comparaison, et souvenez-vous qu'il faut donner quelque chose à la tyrannie de la rime.

J'espère que ma première lettre vous sera parvenue. J'aurai bientôt achevé la *Réfutation de Machiavel*; je ne fais à présent que revoir l'ouvrage et corriger quelques négligences de style et quelques fautes contre la pureté de la langue qui peuvent m'être échappées dans le feu de la composition. Je vous adresserai l'ouvrage dès qu'il sera achevé, pour vous prier d'avoir soin de l'impression; je fais ce que je puis pour l'en rendre digne.

Je n'oublierai jamais les huit jours que vous avez passés chez moi. Beaucoup d'étrangers vous ont suivi; mais aucun ne vous a valu, et aucun ne vous vaudra sitôt. Je ne quitterai pas sitôt encore ma retraite, où je vis dans le repos, et partagé entre l'étude et les beaux-arts. Je vous prie que rien n'efface de votre mémoire les citoyens de Remusberg; prenez-les d'ailleurs pour

^a C'est lord Baltimore que Frédéric désigne ainsi. Voyez t. XIV, p. xiv, et 71—76. Le lecteur remarquera que le *Candide* de Voltaire ne parut qu'en 1759.

^b Voltaire dit dans son *Épître à M. le comte Algarotti*, 1735 :

Vous allez donc aussi, sous le ciel des frimas,
Porter, en grelottant, la lyre et le compas.

Il ajoute en note : « M. Algarotti faisait très-bien des vers en sa langue, et avait quelques connaissances en mathématiques. » Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XIII, p. 118.

ce qu'il vous plaira, mais ne leur faites jamais injustice sur l'amitié et l'estime qu'ils ont pour vous. Je suis, mon cher Algarotti,

Votre très-fidèlement affectonné

FEDERIC.

2. AU MÊME.

Remusberg, 29 octobre 1739.

Mon cher Algarotti, il n'y a rien de plus obligeant que l'exactitude avec laquelle vous vous acquittez des commissions que je vous ai données pour Pine.^a Je ferai copier la *Henriade*, en attendant qu'il fasse ressouvenir les Anglais, par les estampes de leurs victoires navales, de leur gloire passée. Il est juste que l'ouvrage de notre Virgile moderne attende la fin de l'impression du Virgile des Romains, et l'équité veut que le cygne de Mantoue chante le premier; il perdrait trop, s'il suivait le cygne de Cirey. Dès que j'aurai reçu les premières feuilles de Virgile, je choisirai la grandeur du papier, et je ferai faire les dessins et les vignettes qui doivent embellir cet ouvrage.

La marquise vient de m'envoyer une traduction italienne de la *Henriade* par un certain Cabiriano.^b Elle paraît très-fidèle; ainsi ce poëme, excellent par lui-même, va bientôt passer en toutes les langues, et servir de modèle au poëme épique de toutes les nations. Il le mériterait assurément, car c'est le plus sage et le mieux construit que nous ayons. Je compte d'achever dans trois semaines mon *Prince de Machiavel*. Si vous vous trouvez encore vers ce temps à Londres, je vous prierai de prendre sur vous le soin de cette impression. J'ai fait ce que j'ai pu pour inspirer de l'horreur au genre humain pour la fausse sagesse de ce politique; j'ai mis au jour les contradictions grossières dans les-

^a Voyez t. VIII, p. xi.

^b Le vrai nom de la personne désignée par ce pseudonyme était *Ortolani*. Voyez t. XVII, p. 31 et 32.

quelles il est avec lui-même, et j'ai tâché d'égayer la matière aux endroits que cela m'a paru convenable. On instruit toujours mal lorsqu'on ennuie, et le grand art est de ne point faire bâiller le lecteur. Il ne fallait pas la force d'Hercule pour dompter le monstre de Machiavel, ni l'éloquence de Bossuet pour prouver à des êtres pensants que l'ambition démesurée, la trahison, la perfidie et le meurtre étaient des vices contraires au bien des hommes, et que la véritable politique des rois et de tout honnête homme est d'être bon et juste. Si j'avais cru que ce dessein surpassât mes forces, je ne l'aurais point entrepris.

Je n'aurais point d'un vain honneur
 Cherché le frivole avantage,
 Car je mesure à ma vigueur
 Tous mes efforts et mon courage.
 Le Turc, dit-on, en son sérail
 A cent beautés pour son usage;
 Mais chaque jour un pucelage
 Mérite un vigoureux travail.
 Qu'il fasse donc, s'il veut, sa ronde,
 Qu'Atlas lui seul porte le monde,
 Qu'Hercule dompte des géants,
 Que les dieux vainquent les Titans,
 Une moins illustre victoire,
 Honorant assez mes talents,
 Suffira toujours à ma gloire.

Je suis ravi de ce que vous conservez encore le souvenir d'un endroit où l'on éternise votre mémoire. Vous êtes immortel chez nous, et le nom d'Algarotti périra aussi peu à Remusberg que celui du dieu Terme chez les Romains. Vos collections de jardinage, mon cher Algarotti, me seront d'autant plus agréables, qu'elles me procureront de vos nouvelles. Je regarde les hommes d'esprit comme des séraphins en comparaison du troupeau vil et méprisable des humains qui ne pensent pas. J'aime à entretenir correspondance avec ces intelligences supérieures, avec ces êtres qui seraient tout à fait spirituels, s'ils n'avaient pas des corps; ce sont l'élite de l'humanité. Je vous prie de faire mes amitiés à mylord Baltimore, dont j'estime véritablement le caractère et la façon de penser; j'espère qu'il aura reçu à présent mon *Épître*

sur la liberté de penser des Anglais. Souvenez-vous toujours des amis que vous vous êtes faits ici en vous montrant simplement, et jugez de ce que ce serait, si nous avions le plaisir de vous posséder toujours.

Je suis avec une véritable estime, mon cher Algarotti,

Votre très-affectionné
FÉDÉRIC.

3. AU MÊME.

Berlin, 4 décembre 1739.

Mon cher Algarotti, vous devez avoir reçu à présent ma réponse aux beaux vers que vous m'avez envoyés, dont l'esprit sert comme de véhicule à la louange. J'espère de pouvoir bientôt vous envoyer mon *Antimachiavel*. J'y travaille beaucoup; mais, comme je destine cet ouvrage pour le public, je voudrais bien qu'il fût poli et limé de manière que les dents de la critique n'y trouvassent que peu ou point à mordre. C'est pourquoi je corrige et j'efface à présent les endroits qui pourraient déplaire au lecteur sensé et aux personnes de goût. Je ne me précipite point, et j'aperçois tous les jours de nouvelles fautes. C'est une hydre dont les têtes renaissent à mesure que je les abats. Nous avons reçu ici un très-habile physicien, nommé Célius;^a c'est un homme qui a pour plus de vingt mille écus d'instruments de physique, et qui est très-versé dans les mathématiques. Il y a actuellement à Londres un grand mécanicien et opticien que le Roi fait voyager. Cet homme promet beaucoup; je crois que vous ne vous repentirez point de le connaître; il s'appelle Lieberkühn.

J'attends la feuille de Virgile avec impatience, pour accélérer l'impression de la belle édition de la *Henriade*; on commencera cette semaine à la faire copier. Voltaire est à présent à Cirey

^a Frédéric dit la même chose dans sa lettre à Voltaire, également du 4 décembre 1739; mais le nom de Célius nous est inconnu.

avec Émilie. Ils iront, à ce qu'ils disent, dans peu à Bruxelles. Je crois que l'air du barreau ne leur conviendra ni à l'un ni à l'autre, et que Paris peut être regardé comme le centre d'attraction vers lequel tout Français gravite naturellement.

Si vous trouvez à Londres quelque ouvrage digne de la curiosité d'un étranger, faites-le-moi savoir, je vous prie. J'ai vu une pièce de mylord Chesterfield, pleine d'esprit, de bonne plaisanterie et d'agréments; elle est sur l'ajustement des dames. N'oubliez pas au moins les singulières productions du docteur Swift. Ses idées nouvelles, hardies et quelquefois extravagantes, m'amuse. J'aime assez ce Rabelais d'Angleterre, principalement lorsqu'il est bien inspiré par la satire, et qu'il s'abandonne à son imagination.

Adieu, cher Algarotti; n'oubliez point ceux que vous avez charmés à Remusberg par votre présence, et soyez persuadé de l'estime parfaite avec laquelle je suis

Votre très-affectionné ami,
FÉDÉRIC.

Mes compliments à mylord Baltimore.

4. AU MÊME.

Berlin, 26 février 1740.

Mon cher Algarotti, je ne sais quelle peut être la raison que vous n'avez point reçu ma lettre. Il y a près d'un mois que je vous ai écrit. J'ai été, depuis ce temps, attaqué d'une fièvre assez forte et d'une colique très-douloureuse, ce qui m'a empêché de répondre à mylord Baltimore. J'ai cependant travaillé autant qu'il m'a été possible, de façon que mon *Antimachiavel* est achevé, et que je compte de vous l'envoyer dans peu, après y avoir fait quelques corrections.

Ma plume tremblante et timide,
 Présentant ses premiers essais
 Au public, né censeur rigide,
 Pour s'assurer contre ses traits,
 Attend que Minerve la guide.
 Les partisans de Machiavel,
 Peu contents de la façon libre
 Dont je leur prodigue mon sel.
 Pour venger la gloire du Tibre
 Et ce monstre, fils naturel
 D'un père encor plus criminel,
 Contre moi sonneront l'alarme.
 Fleury, quittant d'abord l'autel,
 Son chapeau rouge et son missel,
 Revêtira sa cotte d'armes;
 Et, jusqu'à Rome, Alberoni
 Au Vatican fera vacarme
 Contre un auteur qui l'a honni.
 L'élève de sa politique,
 Qui d'Espagne l'avait banni,
 Sous sa fontange despotique
 Conclura d'un ton ironique
 Que le pauvre auteur converti
 Sera pour lèse-politique
 Très-bien et galamment rôti.
 Même à l'autre bout de l'Europe,
 Dans ce climat si misanthrope,
 Peuplé moitié d'ours et d'humains,
 Dont on dit que défunt Ésope
 Fut des premiers historiens,
 Tu verras la fraude et la ruse,
 L'intérêt vil qui les abuse,
 Fronder avec des airs hautains
 Un ouvrage qui les accuse,
 Et qui leur vaudra dans mes mains
 Une autre tête de Méduse,
 Propre à détruire leurs desseins.

J'ai reçu le paquet d'Italie, les sermons et la musique, dont je vous fais mes remerciements. Je n'ai encore rien reçu d'Angleterre, et je présume que votre ballot ne me parviendra qu'à l'arrivée de l'écuyer du Roi.

Vous êtes un excellent commissionnaire, mon cher Algarotti; j'admire votre exactitude et vos soins infatigables. Je n'ai pas reçu la moindre chose de Pine. La *Henriade* est copiée et prête à être envoyée. Il ne dépend plus que de l'imprimeur de mettre la main à l'œuvre.

Mandez-moi, je vous prie, si c'est en français ou en italien que vous composez votre *Essai sur la guerre civile*. Le sujet que vous avez choisi est, sans contredit, le plus intéressant de toutes les histoires de l'univers. L'esprit se plaît en les lisant; les faits remplissent bien l'imagination. Cette histoire est, en comparaison de celle de nos temps, ce qu'est l'épopée à l'égard de l'idylle. Tout y tend au grand et au sublime.

Envoyez-moi, je vous prie, votre traduction de Pétrone; je suis persuadé qu'elle surpasse autant Pétrone que l'*Art d'aimer* de Bernard est préférable à celui d'Ovide.

Nous regardons ici d'un œil stoïque les débats du parlement d'Angleterre, les troubles de Pologne, la conquête des Russiens, les pertes de l'Empereur, les guerres des Français, et les projets ambitieux des Espagnols. Il me semble que nous jouons le rôle des astronomes, qui président les révolutions des planètes, mais qui ne les règlent pas. Notre emploi sera peut-être de faire des calendriers politiques à l'usage des cafés de l'Europe.

Mandez-moi, je vous prie, si vous n'avez pas reçu ma lettre, sans date, du 15 ou du 17 de janvier. Si vous ne l'avez pas reçue, il faut qu'elle soit égarée. Elle est en réponse sur votre maladie.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez, avec cette liberté qui vous sied si bien, et qui convient à tout être pensant; et principalement informez-moi de ce qui vous regarde, car vous pouvez être persuadé que je vous aime et vous estimerai toujours.

5. AU MÊME.

Berlin, 15 avril 1740.

Poursuivez vos travaux, aimable Algarotti.
 Votre feu généreux ne s'est point ralenti,
 Et, quittant le compas,^a déjà sous votre plume,
 Pour l'honneur des Romains, s'épaissit un volume.
 L'univers est pour vous un jardin bigarré,
 Peint par l'émail des fleurs, ou de fruits décoré,
 Où, toujours voltigeant en abeille légère,
 Vous butinez le miel de parterre en parterre,
 Et préparez pour nous des sucres si bienfaisants.
 Que ne promettent point tous vos heureux talents!
 Par vous le grand Newton ressuscite à Venise,
 Et Jules César renaît aux bords de la Tamise.

Je souhaite que ce Jules César, conduit par son auteur, puisse arriver bientôt à Berlin, et que j'aie le plaisir de l'applaudir en votre présence. Vous n'avez rien perdu en ma lettre; ce ne sont que quelques mauvais vers de moins dans le monde, et quelque verbiage inutile de dérobé à votre connaissance. Comme vous êtes poète, mon cher Algarotti, je ne m'étonne point que vous compariez un morceau de papier barbouillé par moi chétif à des flottes somptueuses qui apportent des trésors du nouveau monde.

L'heureuse imagination,
 Le ton d'une muse polie,
 L'agrément de la fiction,
 La vivacité du génie
 De vos poètes d'Italie,
 Et l'hyperbole en action,
 Par leur science si féconde
 Ont souvent étonné le monde.
 Relevant de petits objets,
 Et rabaissant de grands sujets,
 Tout leur est soumis à la ronde.
 Sublime éloquence, art divin,
 Vous savez nous plaire et séduire,
 Et, maîtresse du genre humain,
 Tout l'univers est votre empire.

^a Voyez ci-dessus, p. 4.

Mais il faut à cette éloquence des Cicérons, des Voltaire ou des Algarotti; sans quoi elle ressemblerait à un squelette privé de chairs et de ces parties du corps humain qui l'embellissent et lui donnent la vie.

J'attends tous vos ouvrages avec beaucoup de curiosité et d'impatience. Encore un coup de plume, et je vous enverrai le *Machiavel*, qui est d'ailleurs tout achevé. Pour vous amuser en attendant, j'ajoute à cette lettre deux *Épîtres* sur l'usage de la fortune^a et sur la constance dans les difficultés de la vie et dans l'adversité,^b avec un conte auquel un médecin a donné lieu.^c Vous trouverez ces amusements assez frivoles, vous qui êtes dans un pays où l'on ne gagne que des batailles, et où l'on ne frappe que de ces grands coups qui décident de la fortune des empires et du sort des nations. Je voudrais, pour ma satisfaction, que vos libraires fussent aussi diligents que vos généraux. Pine me fait extrêmement languir. J'ai la *Henriade* prête, et je n'attends que cette feuille éternelle de Virgile, qui paraît être collée pour jamais dans son imprimerie. Il me semble au moins qu'on devrait quelque préférence à Voltaire, car

Virgile, lui cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnasse,
Lui devait bien le même honneur
Chez maître Pine l'imprimeur.

J'attends de vos nouvelles, et je me flatte que vous voudrez bien avoir soin de tout ce qui regarde ces impressions, auxquelles je m'intéresse beaucoup. Adieu, mon cher Algarotti; vous pouvez être persuadé de toute mon estime.

FÉDÉRIC.

^a Voyez t. XIV, p. 77—81.

^b L. c., p. 37—42.

^c L. c., p. 153—155.

6. AU MÊME.

Remusberg, 19 mai 1740.

A ma muse vive et légère
Ne fais pas trop d'attention;
Mes vers ne sont faits que pour plaire,
Et non pour la dissection.

Vous entrez dans un détail des *Épîtres* que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microscope des traits grossiers qu'il ne faut voir que de loin et d'une manière superficielle. Je me rends trop justice pour ne pas savoir jusqu'où s'étendent mes forces. Indépendamment de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles *Épîtres*, l'une sur la nécessité de l'étude,^a et l'autre sur l'infamie de la fausseté.^b J'y ai ajouté un conte sur un mort qu'on n'a point enterré, puisqu'un prêtre avait promis sa résurrection.^c Le fond de l'histoire est vrai au pied de la lettre, et semblable en tout à la manière dont je l'ai rapporté; l'imagination a achevé le reste.

Vous, qui naquîtes dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des dieux,
Qui l'apprîtes dès la nourrice,
Jugez avec plus de justice
De mes vers négligés et souvent ennuyeux.
Entouré de frimas, environné de glace,
La lyre tombe de mes mains.
Non, pour cultiver l'art d'Horace,
Il faut un plus beau ciel et de plus doux destins.

Je suis persuadé que la *Vie de César* que vous composez fera honneur à ce vainqueur des Gaules.

Ce généreux usurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages
Qu'à Rome, au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

^a Voyez t. XIV, p. 82—88.

^b Voyez t. XI, p. 79—84.

^c L. c., p. 101—105.

Comme je m'aperçois des délais de Pine, j'ai pris la résolution de faire imprimer l'*Antimachiavel* en Hollande, et je vous prie, en même temps, de vous informer combien coûteraient tous les caractères d'argent les plus beaux que l'on a, et qui font la collection d'une imprimerie complète. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer la *Henriade* sous mes yeux.

De la bavarde Renommée
Prenant les ailes et la voix,
Du cygne de Cirey je louerai les exploits.
La *Henriade* relimée,
De nouvelles beautés sans cesse ranimée,
Jusqu'aux brahmanes des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera, comme je prévois.

Je ne sais que répondre à votre charmante gazette, sinon que la nôtre, jusqu'à présent, ne fournit que des sujets tristes, et qu'elle pourrait, comme je le prévois et le crains, fournir dans peu des matières encore plus tragiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous n'avons point de bals ni de mascarades, que nous ne conquérons point de royaumes; mais aussi n'avons-nous point de guerre. C'est à présent le temps de notre sommeil et de l'inaction. Il faut croire que, lorsqu'il aura duré son période, un autre lui succédera. Je sais bien que, pour ce qui me regarde, je souhaite avec beaucoup d'empressement que mon temps vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puisse vous connaître sans vous désirer. Faites donc, je vous prie, que je puisse bientôt me satisfaire, et soyez persuadé que je suis plein d'estime et d'amitié pour vous. Adieu.

7. AU MÊME.

Charlottenbourg, 3 juin 1740.

Mon cher Algarotti, mon sort a changé. Je vous attends avec impatience; ne me faites point languir.

FEDERIC.

Ce 3 juin an de salut 1740, quatrième jour du règne
de mon adorable maître.

Venez, Algarotti, des bords de la Tamise,
Partager avec nous notre destin heureux.
Hâtez-vous d'arriver en ces aimables lieux;
Vous y retrouverez *Liberté* pour devise.

Ceci doit vous faire entendre que depuis quatre jours Frédéric II a succédé à Frédéric - Guillaume.

Tout son peuple avec nous ne se sent pas de joie.
Lui seul, en tendre fils, à la douleur en proie,
Peu sensible aux attrait d'un destin si flatteur,
Mérite d'être aimé, de régner sur ton cœur.

Ne gaudia igitur nostra moreris. Algarotti venturo, Phosphore, redde diem.^a

Mille et mille compliments au digne mylord Baltimore. Je le salue par tous les cinq points de géométrie.

Le Roi s'est déclaré maçon, et moi de même, à la suite de mon héros. Considérez - moi comme un maître maçon.

Le Roi a commencé par répandre ses bienfaits sur son peuple; il le nourrit, et ne fait, de jour à autre, que de donner à pleines mains. Après cela, parlez - moi de Titus. Venez bientôt.

Votre tendre ami et serviteur.

BARON KEYSERLINGK.

^a Imité de Martial, liv. VIII. ép. 21, *Ad Luciferum*.

8. AU MÊME.

Charlottenbourg, 21 juin 1740.

Mon cher cygne de Padoue, j'ai reçu vos lettres avec bien du plaisir; mais j'avoue que j'ai encore dix fois plus d'empressement à vous voir vous-même qu'à lire vos lettres. Je vous prie de me satisfaire au plus tôt, et d'être persuadé que, malgré l'accablement d'affaires dans lequel je me trouve, je sens cependant beaucoup que vous me manquez. Satisfaites-moi donc le plus promptement qu'il vous sera possible. Ayez soin de l'imprimerie la meilleure et la plus complète que vous pourrez trouver, et soyez bien persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

9. AU MÊME.

Remusberg, 11 octobre 1740.

Mon cher Algarotti, j'ai vu par votre lettre que vous étiez content du décorateur de Pesne. Il faut qu'il attende mon arrivée, pour que je voie son ouvrage. Votre lettre au comédien est belle et flatteuse pour lui et pour moi; mais il me semble que vous n'auriez pas dû tant appuyer sur la magnificence, car à présent il va demander le double de ce qu'il aurait demandé sans cela.

J'ai toujours la fièvre à peu près de même; j'ai cependant fait l'exorde du poëme que vous savez. Il faudra encore bien amasser des matériaux et arranger des faits avant que d'avoir arrangé et plié le sujet aux règles de l'épopée; mais nous y aviserons.

Je me retrouve ici chez moi, et plus rendu à moi-même qu'à nul autre endroit. Dès que j'aurai encore fait un voyage à Berlin, je reviens ici pour ne plus quitter Remusberg.

Faites mes compliments à Maupertuis, et dites-lui que j'avais arrangé dans ma tête de quoi lui donner de l'occupation suffisante. Je vais prendre ma fièvre. Adieu; je vous reverrai, je crois, dimanche ou mardi.

10. AU MÊME.

Remusberg, 24 octobre 1740.

A mi, le sexe de Berlin
Est ou bien prude, ou bien catin,
Et le sort de toutes nos belles
Est de passer par mainte main.
Plaire, aimer, paraître fidèles,
Est l'effet de l'amour du gain;
Mais, faites à donner, à prendre,
Leur générosité sait rendre,
Le soir, tout l'acquis du matin.
De Naple un certain dieu mutin,
Dieu de douleur, de repentance,
Dit-on, s'assujettit la France,
Et ravagea comme un lutin
Tout c... friand, tout v... enclin
Au plaisir de l'intempérance.
Bientôt du dieu la véhémence
Le transporta chez le Germain.
Ce n'est que par reconnaissance
Que quelque équitable p.....
Vient de restituer son bien
Au gentil cygne de Florence.

J'en suis bien fâché, car je paye ma quote-part du malheur qui vient de vous arriver. Vous êtes à Berlin, et je suis à Remusberg. Votre secret sera inviolablement gardé; l'honneur de ma nation me tient trop à cœur pour que je m'avise de divulguer qu'on a maltraité à Berlin un homme que j'estime et que je chéris.

Prenez toutes les précautions que votre santé exige, et ne venez ici que lorsque vous le pourrez sans risque. Je travaille, en attendant, tantôt à une ode, tantôt à quelque autre pièce; le tout cependant légèrement, car mon corps cacochyme ne permet guère à mon âme de s'élever aussi haut que celle des Algarotti et des Voltaire. La maladie enchaîne mon esprit, et tient mon imagination en cage.

Je crois que M. de Coigny est très-bien à Strasbourg, et qu'il serait de trop ici. Ne prenons que la fleur du genre humain, et

émonçons les feuilles inutiles et les racines pourries; un bouquet doit être choisi. J'ai reçu deux éditions complètes du *Machiavel*. Gresset m'adresse une ode où il me démasque tout net. Je ne saurais qu'y faire, je suis né pour être découvert. Je l'ai été comme comte Dufour,^a je le suis comme auteur. Il n'y a de ressource pour moi que dans un fonds inépuisable d'effronterie.

Du centre de la Faculté,
Ma fidèle fièvre salue
Votre nouvelle infirmité.
Mais craignez qu'à pas de tortue
Sa douleur cuisante et aiguë
Pour quitter votre humanité
Ne soit et rétive, et têtue.
Comment vous quitter autrement?
Lorsqu'on fait tant que vous connaître,
Aimable cygne, on ne peut être
Qu'enchanté de vos agréments.

Vous connaissez mes sentiments; il serait superflu de vous répéter combien je vous estime.

II. AU MÊME.

Mon cher Algarotti, j'ai vu par votre lettre la façon favorable dont vous jugez de mon ébauche de *Machiavel*; mais je me rends assez justice en même temps pour me dire que vous avez désarmé votre critique à cette lecture, et que vous avez cru que c'est toujours beaucoup lorsque l'ouvrage d'un roi peut atteindre au médiocre.

Je passe au sujet le plus solide de votre lettre, où il s'agit de votre personne et de mes intérêts. Je vous avoue que je connais peu ou, pour mieux dire, personne qui ait, autant que vous, des talents pour toutes les choses généralement. Je suis sûr que vous êtes capable, plus que qui que ce soit, pour être employé dans

^a Voyez t. XIV, p. 156.

des affaires solides; mais par cela même, mon cher Algarotti, souvenez-vous du *caccia riserbata*. Il faut vous réserver pour de bonnes occasions. Ma négociation avec l'Angleterre se terminera vers le retour du *Captain* * en Angleterre, et vraisemblablement alors tout doit être fini et réglé. Mais il se pourra trouver des endroits où vous me serez infiniment plus nécessaire, et où il s'agira de connaître premièrement le terrain. Je vous réserverai pour les bonnes occasions. Mais cependant, si entre ci et ce temps-là vous avez envie de faire quelque voyage, je m'offre volontiers à vous en fournir les frais d'une façon convenable, et de vous donner un titre qui pourra vous acheminer à quelque chose de plus haut. Parlez-moi naturellement, et soyez persuadé que je me ferai un plaisir de vous obliger et de faire votre fortune. Mais soyez toujours rond et sincère. Parlez-moi sans détour, et ne me cachez jamais vos vues et vos idées; tant qu'elles seront faisables, je n'y serai jamais contraire. Mais il est bien naturel que je commence par penser à moi-même, et que je ne me prive point du plaisir de vous voir, sans que j'en aie une raison d'intérêt suffisante, ou que vous ayez envie de faire un voyage pour quelque temps.

Vous connaissez l'amitié et l'estime que j'ai pour vous.

12. AU MÊME.

Remusberg, 28 octobre 1740.

Mon cher Algarotti, je conviens de très-bon cœur que mon *Machiavel* contient les fautes que vous m'indiquez; je suis même très-persuadé qu'on pourrait y ajouter et y diminuer une infinité de choses qui rendraient le livre beaucoup meilleur qu'il n'est.

* Le Roi veut parler du roi d'Angleterre, qui était alors à Hanovre. Il dit dans le *Palladion* (t. XI, p. 219):

L'Anglais mordant, trop fier en son domaine.

Nomme son roi le seigneur capitaine.

Mais la mort de l'Empereur fait de moi un très-mauvais correcteur. C'est une époque fatale pour mon livre, et peut-être glorieuse pour ma personne. Je suis bien aise que le gros du livre vous ait plu; je fais plus de cas du suffrage d'un homme sensé et pénétrant que de l'éloge ou du blâme du vulgaire des auteurs,

De tous ces vils auteurs dont la vaine cohue
Croasse dans la fange aux pieds de l'Helicon,
Se poursuit par envie, et se traîne en tortue
Sur les pas d'Apollon.

Vous pouvez garder le livre en toute sûreté, car j'en ai reçu aujourd'hui une vingtaine d'exemplaires.

Nous faisons ici tout doucement les Césars et les Antoin^a, en attendant que nous puissions les imiter plus réellement. C'est ce que l'on appelle peloter en attendant partie.

Je suis bien aise que les images de ces grands hommes vous aient fait plaisir au cabinet des médailles. J'aurais souhaité seulement que leur vue eût eu le mérite de vous guérir, comme on le prétend de l'image miraculeuse de la sainte dame de Lorette.

Je n'irai point à Berlin. Une bagatelle comme est la mort de l'Empereur ne demande pas de grands mouvements. Tout était prévu, tout était arrangé. Ainsi il ne s'agit que d'exécuter des desseins que j'ai roulés depuis longtemps dans ma tête.

Les médecins m'ont promis que dans quinze jours la fièvre ferait divorce avec moi, et je leur ai promis de les payer comme un roi catholique payerait en pareille occasion un pape qui lui donnerait dispense.

M. de Beauvau a du feu au c..., qui le presse de venir ici. Il croit quitter Berlin au plus tôt; mais je suis sûr qu'il n'en bougera pas les premiers six mois. Voltaire arrivera ici dans quinze jours. Émilie est à Fontainebleau, et lui, il part de la Haye. Ne pouvant aller en France, la Prusse sera le pis aller.

J'attends toujours que vous vouliez vous déclarer sur votre sort. Dites-moi, je vous prie, ce qu'il vous faut, et ce que vous voulez pour que composition se fasse, et que je puisse voir jour

^a Frédéric avait alors l'intention de jouer avec ses amis la *Mort de César*, de Voltaire.

à votre établissement. J'attends le tout avec impatience, vous assurant que je suis tout à vous.

13. AU MÊME.

Remusberg, 2 novembre 1740.

Mon cher Algarotti, dans ce temps de crise je n'ai guère eu le temps de vous écrire. Les grandes nouvelles qui, depuis huit jours, se succèdent si promptement donnent de l'occupation à la politique, et les affaires commencent à prendre un train si sérieux, qu'il ne suffit pas d'une prudence ordinaire pour se conduire, et que, pour bien faire, il faudrait percer dans l'avenir, et lire dans le livre des destins les conjonctures et les combinaisons des temps futurs.

La première de vos lettres n'est pas l'hymne d'un cygne mourant, mais c'est le chant d'une sirène, qui, étant trop flatteur, séduirait très-facilement quiconque voudrait se croire tout ce qu'une imagination italienne est capable de créer. La seconde est à peu près telle qu'Antoine l'eût écrite à César, dans les temps que ce dernier faisait la conquête de l'Angleterre.

Je suis persuadé que c'est pour vous le plus grand plaisir du monde d'être à la veille des plus grands événements de l'Europe, et de voir débrouiller une fusée qui assurément ne sera ni facile ni prompte à mettre en ordre. Les tableaux de nos temps vous fourniront des crayons de ce qu'étaient ces grandes révolutions du temps de la république romaine, et vous donneront peut-être encore plus de force pour les décrire, comme de certains peintres, qui se proposent le sujet de Troie en flammes, sont bien aises de voir des embrasements pour en avoir l'imagination plus frappée.

Expliquez-vous un peu plus clairement sur votre sujet, je vous prie, afin que je puisse vous satisfaire selon votre façon de penser. Quant au titre, ce sera pour cet hiver, à Berlin; quant au reste, je voudrais un langage un peu moins énigmatique.

Adieu, cher cygne; je vous souhaite le retour de votre santé et de vos forces, en vous assurant de mon amitié et de mon estime.

FÉDÉRIC.

14. AU MÊME.

Remusberg, 8 novembre 1740.

Ton Apollon te fait voler au ciel,
Tandis, ami, que, rampant sur la terre,
Je suis en butte aux carreaux du tonnerre,
A la malice, aux dévots dont le fiel
Avec fureur cent fois a fait la guerre
A maint humain bien moins qu'eux criminel.
Mais laissons là leur imbécile engeance
Hurler l'erreur et prêcher l'abstinence
Du sein du luxe et de leurs passions.
Tu veux percer la carrière immense
De l'avenir, et voir les actions
Que le Destin avec tant de constance
Aux curieux bouillants d'impatience
Cacha toujours très-scrupuleusement.
Pour te parler tant soit peu sensément,
A ce palais^a qu'on trouve dans Voltaire,
Temple où Henri fut conduit par son père,
Où tout paraît nu devant le Destin,
Si son auteur t'en montre le chemin,
Entièrement tu peux te satisfaire.
Mais, si tu veux, d'un fantasque tableau,
En ta faveur, de ce nouveau chaos
Je vais ici te barbouiller l'histoire,
De Jean Callot^b empruntant le pinceau.
Premièrement, vois bouillonner la gloire
Au feu d'enfer attisé d'un démon;
Vois tous les fous d'un nom dans la mémoire

^a Le palais des Destins, *Henriade*, chant VII, v. 278 et suiv.

^b Jacques, et non Jean Callot, célèbre graveur, mourut à Nancy en 1635.
Voyez t. XI, p. 140.

Boire à l'excès de ce fatal poison;
 Vois, dans ses mains secouant un brandon,
 Spectre hideux, femelle affreuse et noire,
 Parlant toujours langage de grimoire,
 Et s'appuyant sur le sombre Soupçon,
 Sur le Secret, et marchant à tâtons,
 La Politique, implacable harpie,
 Et l'Intérêt, qui lui donna le jour,
 Insinuer toute leur troupe impie
 Auprès des rois, en inonder leur cour,
 Et de leurs traits blesser les cœurs d'envie,
 Souffler la haine, et brouiller sans retour
 Mille voisins de qui la race amie
 Par maint hymen signalait leur amour.
 Déjà j'entends l'orage du tambour,
 De cent héros je vois briller la rage
 Sous les beaux noms d'audace et de courage;
 Déjà je vois envahir cent États,
 Et tant d'humains, moissonnés avant l'âge.
 Précipités dans la nuit du trépas;
 De tous côtés je vois croître l'orage,
 Je vois plus d'un illustre et grand naufrage,
 Et l'univers tout couvert de soldats;
 Je vois Petit-Jean vit bien davantage.^a
 A vous, à votre imagination
 C'est à finir, car ma muse essoufflée,
 De la fureur et de l'ambition
 Te crayonnant la désolation,
 Fuyant le meurtre, et craignant la mêlée,
 S'est promptement de ces lieux envolée.

Voilà une belle histoire des choses que vous prévoyez. Si don Louis d'Acunha, le cardinal Alberoni ou l'Hercule mitré avaient des commis qui leur fissent de pareils plans, je crois qu'ils sortiraient avec deux oreilles de moins de leurs cabinets. Vous vous en contenterez cependant pour le présent. C'est à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de votre petite politique particulière, nous en aviserons à Berlin, et je crois que j'aurai dans peu des moyens entre mes mains pour vous rendre satisfait et content.

^a Voyez les *Plaideurs* de Racine, acte III, sc. III.

Adieu, cher cygne; faites - moi entendre quelquefois de votre chant, mais que ce ne soit point selon la fiction des poètes, en rendant l'âme aux bords du Simois. Je veux de vos lettres, vous bien portant et même mieux qu'à présent. Vous connaissez et êtes persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

15. AU MÊME.

Remusberg, 13 novembre 1740.

Mon cher cygne, vous êtes né, je crois, pour voir arriver de vos jours de grands événements. Voilà donc l'impératrice de toutes les Russies morte, ce qui va faire un terrible changement dans les affaires de cet immense empire. En Saxe, on joue aux osselets, et l'on est plein de l'orgueil le plus parfait qu'il y ait dans le monde; en France, on joue au plus fin, et l'on guette sa proie; en Hollande, on tremble, et l'on fait pis encore; à Vienne, on se tourne de tous côtés pour prendre une bonne résolution, on a la gangrène dans le corps, et l'on craint une opération douloureuse, seul remède qui pourrait la guérir; à Remusberg, on danse, on fait des vers, et l'on n'a plus la fièvre; à Berlin, les cygnes qui se sont brûlé les ailes se les font guérir; et en Danemark, le Roi et ses sujets mangent du gruau et du sarrasin à en crever. Voilà la gazette d'aujourd'hui. Adieu, cher cygne. A Berlin, un quart d'heure d'entretien sur vos affaires les mettra, j'espère, dans une situation que vous pourrez être content.

16. AU MÊME.

Remusberg, 16 novembre 1740.

Mon cher Algarotti, je suis fait pour les tristes événements. Je viens d'apprendre la mort de Suhm,^a mon ami intime, qui m'aimait aussi sincèrement que je l'aimais, et qui m'a témoigné jusqu'à sa mort la confiance qu'il avait en mon amitié et dans ma tendresse, dont il était persuadé. Je voudrais plutôt avoir perdu des millions. On ne retrouve guère des gens qui ont tant d'esprit joint avec tant de candeur et de sentiment. Mon cœur en portera le deuil, et cela, d'une façon plus profonde qu'on ne le porte pour la plupart des parents. Sa mémoire durera autant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines, et sa famille sera la mienne. Adieu; je ne puis parler d'autre chose; le cœur me saigne, et la douleur en est trop vive pour penser à autre chose qu'à cette plaie.

FEDERIC.

17. AU MÊME.

Remusberg, 21 novembre 1740.

Mon cher cygne de Padoue, Voltaire est arrivé tout étincelant de nouvelles beautés, et bien autrement sociable qu'à Clèves. Il est de très-bonne humeur, et se plaint moins de ses indispositions que d'ordinaire. Il n'y a rien de plus frivole que nos occupations. Nous quintessencions des odes, nous déchiquetons des vers, nous faisons l'anatomie de pensées, et tout cela, en observant ponctuellement l'amour du prochain. Que faisons-nous encore? Nous dansons à nous essouffler, nous mangeons à nous crever, nous perdons notre argent au jeu, nous chatouillons nos oreilles par une harmonie pleine de mollesse, et qui, incitant à l'amour, fait naître d'autres chatouillements. Chienne de vie! direz-vous, non

^a Voyez t. XVI. p. 405.

pas de celle de Remusberg, mais de celle que vous passez dans des regrets et des souffrances.

Enfin voilà comme le monde est fait, et voilà comme l'on vit dans la petite contrée de Remusberg. J'avais oublié de vous dire que Maupertuis est si amoureux des nombres et des chiffres, qu'il préfère *a plus b minus x* à toute la société d'ici. Je ne sais si c'est qu'il aime tant l'algèbre, ou si notre monde l'ennuie. Du moins sais-je bien que le cygne de Padoue manque beaucoup à notre société, malgré le cygne de Cirey et celui de Mitau. Adieu, illustre invalide de l'empire de l'Amour. Guérissez-vous des blessures de Cythère, et faites du moins que nous profitions à Berlin de votre esprit, tandis que les p..... ne pourront profiter de votre corps.

18. AU MÊME.

Ruppin, 29 novembre 1740.

Mon cher Algarotti, je ressens autant de plaisir de vous revoir après une longue absence qu'en pouvait trouver Médor de se rapprocher de sa chère Angélique, avec la différence que mon esprit tout seul participe à cette volupté, et qu'il n'aime à courtoiser le vôtre que pour se réchauffer au feu de votre brillant génie.

Mon arrivée à Berlin produirait, je pense, un aussi mauvais sujet de médaille que le nom d'Hercule pouvait établir une conformité entre le cardinal roi et le héros païen. Cependant il se trouverait des médailleurs capables de graver l'une, comme il s'est trouvé un Le Moine assez flasque pour peindre l'autre.

Les Anglais, enfin, vont faire les héros, et les ordres du cabinet royal ont rendu les vents favorables à l'amiral Norris. Remarquez seulement que, lorsqu'il s'agissait de roter à Torbay, le duc de Cumberland y était, et qu'il est absent lorsqu'on met actuellement à la voile. Il danse à Saint-James, au lieu de combattre à la Jamaïque. Je ne sais pas trop encore ce que feront

les troupes de terre; mais je présume qu'elles n'auront pas les vents contraires, et j'ai assez de foi pour croire que les circonstances nouvelles et les combinaisons futures rempliront bien les quatre pages des gazettes. Heureux Algarotti, que vous allez avoir de plaisir, sans avoir de peine, ni le rude soin de votre gloire à conserver! Vous verrez la tragédie, et vous sifflez les acteurs qui ne représenteront pas bien, tandis que la Gaussin, Du Frêne, Crébillon ou Voltaire tremblent pour le succès de la pièce, et emploient toute leur capacité et leurs talents pour la faire réussir.

C'est ainsi que, dans le monde, le ciel partage les destins; les uns sont nés pour travailler, les autres pour jouir. Je vous souhaite et ne vous envie point tout ce que la Providence a daigné faire pour vous, à condition que vous m'aimiez, et que vous soyez persuadé de l'estime que j'ai et que j'aurai toute ma vie pour le cygne de Padoue. Adieu.

FEDERIC.

Keyserlingk doit être à présent à Berlin, sain et guéri de toute infirmité.

19. AU MÊME.

Milkau, 20 décembre 1740.

Vous allez donc partir, et vous négocierez, tandis que nous combattons. Je suis sur le point d'investir Glogau, et, dès que je commencerai le siège, cela ira bien vite. Ils ne peuvent tenir que trois jours, et de là nous volerons à Breslau, où j'espère de trouver des intelligences et de pousser, cet hiver, jusqu'à la Neisse.

Adieu; voyagez en paix et négociez avec succès, et soyez aussi heureux que vous êtes aimable. Quelques services que vous me rendiez, ils n'approcheront jamais du plaisir que me fait votre présence.

20. AU MÊME.

Ottmachau, 17 janvier 1741.

J'ai commencé à régler la figure de la Prusse. Le contour n'en sera pas tout à fait régulier, car la Silésie entière est conquise, hors une misérable bicoque que je tiendrai peut-être bloquée jusqu'au printemps qui vient.

Toute cette conquête n'a coûté jusqu'à présent que la perte de vingt hommes et de deux officiers, dont l'un est le pauvre de Rége,^a que vous avez vu à Berlin.

Vous me manquez beaucoup. Dès que vous aurez parlé d'affaires, vous voudrez bien me l'écrire. Dans tous ces soixante milles que j'ai faits, je n'ai trouvé aucun humain comparable au cygne de Padoue. Je donnerais volontiers dix lieues cubiques de terre pour un génie semblable au vôtre. Mais je m'aperçois que je vais vous prier de revenir me rejoindre, lorsque vous n'êtes pas encore arrivé. Hâtez-vous donc d'arriver, d'exécuter votre commission, et de revoler à moi. Je voudrais que vous eussiez le chapeau de Fortunatus; c'est la seule chose qu'on puisse vous souhaiter.

Adieu, cher cygne de Padoue; pensez, je vous prie, quelquefois à ceux qui se font échine ici pour la gloire, et surtout n'oubliez pas vos amis, qui pensent mille fois à vous.

FÉDÉRIC.

21. AU MÊME.

Camp de Hermsdorf, 15 juin 1741.

Mon cher Algarotti, je vous attends avec bien de l'impatience, plus aise de vous posséder comme ami que de recevoir de vos lettres comme ministre. Vous êtes à présent à Lyon, où je vois votre esprit enrichi de tout ce que l'industrie des manufacturiers

^a Voyez t. XI, p. 267.

a produit de rare et d'utile dans cette ville. Je ne sais pas trop ce que l'on dit de moi en France, mais tant sais-je bien que ma réputation ne fleurit pas baume à Vienne. On fait des prières publiques contre moi, et peu s'en faut que ceux qui consultent fort l'Apocalypse ne me débitent pour l'Antechrist.

Vous pouvez venir en toute sûreté de Berlin à Breslau, et de là vous ne viendrez au camp qu'à bonnes enseignes. Ne craignez point le sort de Maupertuis. Il se l'est attiré en quelque façon, et je vous réponds corps pour corps de votre sûreté.

Adieu, cher cygne de Padoue. Dès que je vous saurai arrivé, vous aurez de mes nouvelles, et cela, amplement. Ne doutez point de l'estime que j'ai pour vous.

22. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 29 janvier 1742.

SIRE,

Votre Majesté, fût-elle aux troupes des Autrichiens, voudra bien me permettre de la féliciter sur l'empereur qu'elle a fait élire, et dont elle va conserver les États. Les Césars donnaient tantôt un roi aux Daces, et tantôt aux Parthes; V. M. donne un empereur à la plus puissante partie de l'Europe. Voilà encore une bataille que V. M. a fait perdre à la reine de Hongrie à Francfort, bataille après laquelle il faut bien qu'elle songe sérieusement à la paix. Ce ne sera pas cette Paix que nous peignent les poètes, déesse aimable, mère des arts et de l'abondance, et suivie des plaisirs; mais un squelette de divinité mutilé en grande partie et tout estropié, enfant de la dure Nécessité. Ils voient maintenant à Vienne, Sire, la prophétie de V. M. accomplie dans toute sa plénitude; et il n'a fallu pour cela ni des siècles, ni les semaines de Daniel. Cet homme, Sire, dont V. M. a battu le prince par des manœuvres d'esprit si élégantes et si fines, a dit une chose, d'ail-

^a Machiavel.

leurs, que V. M. vient de fortement prouver : qu'il fait beau de prophétiser quand on est inspiré par soixante mille hommes. Voilà donc V. M. roi prophète autant par sa science dans la musique et par la beauté de ses vers que par l'accomplissement de ses prédictions, et plus prophète encore par rapport à la force de l'inspiration. Je ne sais pas, au reste, si ce roi tant vanté gagnait, en passant, les cœurs d'une ville entière, comme V. M. vient de faire à Dresde. Elle s'est élevé un temple dont tous les honnêtes gens aimables sont les sacrificateurs, et qui retentit continuellement du concert harmonieux de ses louanges. On se flatte, Sire, que V. M. va repasser par ici après sa belle expédition, dans laquelle elle va imiter César par la profondeur du dessein autant que par la célérité de l'exécution. Puissé-je, Sire, la voir bientôt, couronnée de nouveaux lauriers, faire succéder les plaisirs aux travaux, repasser de Thrace à Cythère!

23. AU COMTE ALGAROTTI.

CYGNÉ LE PLUS INCONSTANT ET LE PLUS LÉGER
DU MONDE,

Le lutin qui promène ma vagabonde destinée m'a conduit à Olmütz, de là à la tête des armées, et me conduira de là Dieu sait où. Les Français ont donné un empereur aux Allemands : les Autrichiens ont escroqué son héritage à cet empereur ; les Saxons veulent les en chasser de leur canapé ; les Prussiens veulent courir au secours de leurs alliés au travers des boues, des frimas, des travaux et des dangers. La paix s'ensuivra, si elle peut ; mais tant sais-je bien qu'elle sera toujours très-agréable à tout le monde ; que la reine du bal payera, à la vérité, les violons, mais qu'elle sera trop heureuse de se délasser de la fatigue de la danse.

J'ai vu Dresde en lanterne magique ; je ne sais quand j'y repasserai. Comme je n'aime point à faire les choses à demi, je ne

partirai d'ici qu'après avoir bien consolidé mon ouvrage. Cela fini, et la paix venue, je me rendrai aux arts, et Berlin aux plaisirs. Pour vous, papillon inconstant et volage, je ne sais ce que vous deviendrez. Emporté par le feu de votre imagination, peut-être irez-vous griller sous le brasier de l'équateur; peut-être irez-vous avec Maupertuis grelotter en Islande. Que m'importe quel climat vous habitez, dès que ce n'est pas le mien?

Adieu; ne demandez rien d'une tête dont les traits d'imagination ne consistent qu'en paille hachée, en foin et en farine. Je donne ce métier à tous les diables, et je le fais cependant volontiers. Voilà à quoi l'on peut connaître les contradictions de l'esprit humain. Adieu encore une fois, aimable, mais trop léger Algarotti; ne m'oubliez pas dans les glaçons de la Moravie; et, de l'Opéra de Dresde, envoyez-moi, s'il se peut, par le souffle de Zéphire, quelques bouffées des roulements de la Faustine.^a

FEDERIC.

Mes compliments à ce jésuite qui ferait un homme aimable, s'il n'était point ecclésiastique, et qui a assez de mérite pour être païen comme nous.

24. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 9 février 1742.

SIRE,

Si je ne savais pas combien d'âmes il y a dans le corps de Votre Majesté, je serais étonné de tout ce qu'elle peut faire à la fois. Quoi donc! dans le temps que V. M. va faire la plus importante marche qu'on ait peut-être faite depuis Pharsale et Philippes; dans le temps qu'elle court sauver l'Empire, l'Empereur, la France

^a Cette célèbre cantatrice avait épousé à Venise le compositeur Hasse, en 1730.

et les alliés, elle trouve sous sa main les comparaisons et les traits que Chapelle^a et Chaulieu ne trouvaient que dans le sein du Temple^b et dans le repos de Paris! La paille hachée et le foin deviennent entre les mains de V. M. du myrte et des roses, en attendant qu'ils se changent en lauriers. Les Grâces, mêlées avec les grenadiers, suivent Anacréon, qui marche sur les traces de César. V. M. a donné peut-être bataille à l'heure qu'il est, et a remporté une seconde victoire dans sa première année militaire. C'est bien, Sire, le plus brillant rôle que prince ait jamais joué, que celui que V. M. joue à présent. Maitresse des destins, dont elle tient le livre entre ses mains, elle va en faire chanter une page aux Autrichiens sur la basse continue du canon. Rien de plus glorieux pour V. M. que de finir à la tête de ses alliés une guerre qu'elle a commencée sans en vouloir aucun, et de redonner la paix à cette Europe qu'elle a mise en feu. Puisse cette paix aimable venir bientôt mêler son olivier aux lauriers dont V. M. est couronnée! et puisse Berlin, après avoir été aussi longtemps la Sparte de l'Europe, en devenir l'Athènes! Que les beaux-arts, maintenant arrêtés peut-être en quelque méchant cabaret sur la route, arrivent enfin à sa résidence, et que mes inscriptions pour les trois bâtiments qui ne sont encore que sur les tablettes de leur Apollodore soient bientôt gravées dans le bronze! Mais surtout qu'Apollon lui-même, après avoir quitté ses flèches, ministres de la mort, reprenne sa lyre, organe du plaisir, et nous redonne de ces chansons qui seront aussi immortelles que ses campagnes; il m'était tombé dans l'esprit de dire: de ces chansons qui seront aussi immortelles que ses blessures sont mortelles. Mais n'est-ce pas, Sire, que le jeu de mots aurait été fade? n'est-ce pas, prince aimable à qui l'on peut proposer un problème d'esprit à la tranchée, et qui peut faire une épigramme sur les hussards auxquels il donne la chasse? Ces chansons immortelles m'attireront toujours à Berlin, soit du brasier de l'équateur, soit de la glacière de l'Islande, et Frédéric sera toujours pour moi ce que Lalagé était

^a Voyez t. XIV, p. XXI, n° XXXV.

^b On surnommait Chaulieu (voyez t. XVII, p. 33, 39 et 181) l'*Anacréon du Temple*, parce qu'il possédait dans ce quartier une maison que le duc de Vendôme lui avait donnée.

pour Horace. Il est, Sire, je crois, ridicule de découvrir de la sorte ses sentiments et ses faiblesses aux princes autant qu'aux femmes. C'est le plus sûr moyen de ne jamais coucher avec les unes, et de geler toujours dans l'antichambre des autres. Mais le moyen de conserver son sang froid avec un prince qui, après avoir été les délices de tous les particuliers, a été la maîtresse de toutes les puissances de l'Europe; d'un prince qui a dans l'esprit toutes les grâces de la coquetterie, cette mère charmante de la volupté; d'un prince, enfin, qui sait faire tourner la tête aux jésuites mêmes, quand il le veut! Tout ce que je prends la liberté de dire là à V. M., qui ferait une déclaration dans toutes les formes en cas de besoin, prouvera au moins à V. M. la constance du goût de ce cygne qu'il lui plaît d'appeler le plus inconstant et le plus léger du monde. Quand il serait possible que les princes pussent avoir des torts avec les particuliers, et quand il serait possible, ce qui est plus impossible encore, que V. M. les eût tous avec moi, je l'aimerais toujours, parce qu'elle est l'homme le plus aimable qu'il y ait au monde. Voilà, Sire, toute royauté à part, ma confession de foi, dont je serais, s'il le fallait, l'apôtre et le martyr. Si la Divinité doit quelque reconnaissance aux mortels, que V. M. aime un peu son fidèle croyant, et qu'elle se souvienne de temps à autre, au milieu de ses trophées et de ses victoires, de celui qui aura toujours l'honneur d'être, etc.

P. S. Le père Guarini, pénétré des bontés de V. M., se met à ses pieds; il ne lui manque qu'un plumet blanc et un panier, et des cheveux frisés; il ne lui manque enfin que l'uniforme des gens aimables. Que dirai-je à V. M. de la Faustine? Les extases des nations, qu'elle a causées, ne lui paraissent rien en comparaison des applaudissements de ce prince dont on ne saurait entendre parler sans l'admirer, et qu'on ne saurait voir sans l'aimer. Voici un air, Sire, avec ses passages favoris, qu'elle prend la liberté de lui envoyer. J'ai eu beau appeler Zéphire, afin qu'il en fût le porteur; il n'y a eu que Borée qui m'ait répondu. On se prépare ici à donner un nouvel opéra à V. M., même au milieu du carême, où la musique, chez nous, n'est que pour les anges et les âmes

dévotes. Que le libérateur de l'Allemagne, que le sauveur de la ligue veuille bientôt changer les tambours et les trompettes contre la flûte et les violons, et Lobkowitz contre la Faustine.

25. AU COMTE ALGAROTTI.

Znaym, 27 février 1742.

Mon cher cygne, l'homme propose, et l'événement dispose. Je vous avais écrit une grande lettre, moitié vers, moitié prose, assurément point pour être lue de MM. les hussards; cependant ces malheureux me l'ont escamotée, de façon qu'il ne dépend que de vous de la leur redemander. J'ai ici un travail prodigieux et d'un détail énorme, de façon que les Muses se reposent, attendant partie. Je ne sais si je pourrai sitôt quitter résidence, à cause qu'il arrive tout plein d'événements qui demandent prompte résolution, et que, si je partais, et que, par la négligence de l'un ou de l'autre, les choses tournassent à mal, tout le monde m'en chargerait. L'on paye bien cher ce désir de réputation, et il en coûte bien des peines et des soins pour l'acquérir et pour se la conserver. Adieu; ma page ne me permet pas que je vous en dise davantage.

FÉDÉRIC.

Mes compliments au jésuite par excellence.

26. AU MÊME.

Selowitz, 20 mars 1742.

Mon cher Algarotti, je suis ici dans un endroit qui appartenait au chancelier de cour Sinzendorff. C'est une maison de plaisance extrêmement belle, attachée à un jardin qui aurait été beau, si le maître l'avait achevé, le tout situé aux bords d'une rivière qu'on appelle la Schwarza, et aux pieds d'une montagne que sa fécondité a rendue fameuse parmi les meilleures vignes de ce pays.

Cette rive, toujours au doux repos fidèle,
Semble au bruit du canon étrangère et nouvelle.
Au lieu des voluptés, de la profusion,
Tout s'apprête au carnage, à la destruction.
Ces arbres, qu'une main bienfaisante et soigneuse
Cultivait pour orner cette campagne heureuse,
Sont d'abord destinés pour combler ces fossés
Qu'à Briinn les ennemis autour d'eux ont creusés;
Et ces troupeaux nombreux qui couvraient la prairie
De nos soldats vainqueurs calment la faim hardie;
La vigne se transforme en fagot de sarment,
Et partout en soldat se change le paysan.
Ainsi, lorsque les vents précurseurs des orages
Du nord et du couchant rassemblent les nuages,
Que la tempête gronde et le ciel s'obscurcit,
Le choc des éléments se prépare à grand bruit.

Nous nous attendons dans peu à une bataille qui aura pour objet les intérêts de l'Europe entière divisée. La victoire décidera du sort de l'Empereur, de la fortune de la maison d'Autriche, du partage des alliés, et de la préséance de la France ou des puissances maritimes. Ses influences s'étendront des glaçons de Finlande jusqu'aux vents étésiens de Naples.

On verra, dans ce jour immortel pour l'histoire,
Ce que peut le courage et l'amour de la gloire
Contre le frêle orgueil, l'intérêt, le devoir,
La rage, la fureur avec le désespoir.
O champs de la Morave, émules de l'Épire!

De l'univers entier vous fixerez l'empire,
 Et vos flots, teints du sang des belliqueux Germains,
 Iront vers les deux mers annoncer les destins.
 De Cadix à Vibourg, d'Albion à Messine,
 Tout attend de nos bras sa gloire ou sa ruine.

Dans une crise de cette importance, vous me passerez, j'espère, quelque négligence dans mes vers. Il est bien difficile de toiser des syllabes et de faire mouvoir une machine plus compliquée que celle de Marly en même temps.

Maintenant je dois vous dire que, dans cette lettre que je vous avais adressée, mais que les hussards ont sans doute lue, je vous priais de m'envoyer un air de l'opéra de *Lucio Papirio*,^a dont les paroles sont: *All' onor mio rifletti*, etc. Souffrez que je vous réitère la prière que je vous faisais de me l'envoyer.

Je vous crois encore à Dresde, occupé à entendre la Faustine, à converser ce jésuite par excellence, à manger maigre, et à faire tant bien que mal le catholique et l'amoureux zélé. Il ne faut point de vigueur pour l'un de ces métiers, et beaucoup de tempérament pour l'autre. Je souhaite que vous réussissiez en tous les deux, pourvu que vous n'oubliiez pas des amis absents qui rament à présent comme des misérables sur la grande galère des événements de l'Europe.

Je suis avec bien de l'estime votre admirateur et votre ami.
 Adieu.

F.

27. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 3 avril 1742.

SIRE,

Voici l'air que Votre Majesté demande, et qui était assurément le plus beau de l'opéra. Il est grand et noble, et tel qu'il convient à la dignité d'un dictateur qui prêche la sévérité; et il tâche, par ses sons mâles et vigoureux, d'atteindre le vol majestueux de

^a Opéra de Hasse, 1742.

l'aigle romaine. Mais cela s'appelle porter des vases à Samos que parler musique à V. M., c'est-à-dire à un prince qui sait faire là-dessus le procès à l'Italie, et qui peut donner du vigoureux et du mâle aux sons de la flûte molle et efféminée. V. M. me pardonnera donc cet écart. Mais il me semble d'être avec elle quand j'ai l'honneur de lui écrire, et je me rappelle toujours ces conversations charmantes que nous avons eues ensemble depuis la Vistule jusqu'au Rhin, pleines de feu, d'imagination et d'une variété infinie, conversations que toutes les lettres de V. M. réveillent toujours dans mon esprit. Eh bien, Sire, voilà donc V. M., à la veille d'une bataille, aussi gaie et gaillarde que si le bal ou l'opéra l'attendaient. On a beaucoup admiré des héros qui dormaient profondément la nuit avant une bataille; que sera-ce de V. M., qui, se préparant au combat, fait des vers, de la musique, des entrechats peut-être? Pour moi chétif, j'ai vécu pendant quelque temps dans la douce espérance de la revoir ici. On avait préparé un opéra pour V. M., et on lui aurait donné *Titus*, tandis qu'elle leur aurait fait voir César. Pour Dieu, Sire, V. M. veut-elle donc faire la guerre toute sa vie, camper toujours, être au milieu de la désolation, pester contre les hussards, et faire pester ceux à qui ces malheureux enlèvent ses ordres et ses lettres? Il y a des moments, épargnez-moi, Sire, l'excommunication militaire, où je trouve presque qu'on a eu raison de dire :

*Altro non è la guerra,
Che l'orror della terra.
Altro non è l'onore,
Che noja ed errore;
E s'imita il Tonante
Sol con l'essere amante.*

Voilà, Sire, en tout cas, des paroles que V. M. pourra mettre en musique pour s'amuser, car, de la façon dont elle y va, elle ne m'a pas l'air d'en approuver le sens. Je les ai écrites moi-même en tremblant, craignant que le dieu Mars ne vint me tirer par l'oreille, comme Apollon fit à Horace qui se mêlait de batailles et de guerre. J'attendrai, Sire, ses nouveaux triomphes pour en parler, quoiqu'il n'y ait personne qui pût mieux chanter

ses conquêtes que V. M. même, comme ces Français de la *Henriade* : ^a

Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes ;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes.

28. AU COMTE ALGAROTTI.

Chrudim, en Bohême, 18 avril 1742.

Mon cher cygne de Padoue, vos conjectures ne sont pas sans fondement. Bellone ne goûte point vos raisonnements sur la guerre. Elle dit :

De Rome et de l'antique Grèce,
D'où sortaient autrefois des peuples de héros,
O Mars ! qu'est devenue l'espèce ?
A ces héros fameux comparons les nouveaux.
Nos modernes Romains sont bardaches et sots,
Des baladins pleins de bassesse,
C, b ou bigots.

Si j'ai conduit la plume de Bellone, ce n'a été qu'en tremblant, dans l'appréhension de mériter les foudres d'Épicure et de Cythère.

O vous, leur ministre charmant,
Dont l'esprit et le sentiment,
Dans la débauche et la faiblesse,
Sait ménager l'assortiment
Du goût, de la délicatesse,
Et qui pour vos opinions
Trouvez toujours avec adresse
De si convaincantes raisons,
Qu'elles nous entraînent sans cesse,
Faites ma paix avec vos dieux,
Et que leurs foudres radieux,
Dont vous avez senti la rage,
N'abîment point en leur ravage
Un mortel qui fut né pour eux.

^a Chant VII, vers 381 et 382.

Nous ferons la guerre, selon toutes les apparences, jusqu'à ce que l'ennemi voudra faire la paix. M. de Broglie m'a envoyé des rapports moyennant lesquels il prétendait que les ennemis allaient l'attaquer, et que, vu sa grande faiblesse, il serait obligé de se retirer et de montrer à l'ennemi une partie qu'il n'est pas honnête de nommer. Je suis venu à son secours à portée de Prague, à quoi les Saxons, qui ne trouvent aucun goût à la Moravie, et moins encore à la guerre, m'ont engagé. Je suis sur la défensive en Moravie, et je prépare ici une offensive vigoureuse pour la campagne que nous ouvrirons dans six semaines.

Voilà une gazette militaire que je vous fais pour vous mettre au fait de nos opérations, et afin que, indépendamment des gazetins de Vienne, vous sachiez à quoi vous en tenir. Les Autrichiens ne désirent point de publier la vérité; dans les circonstances fâcheuses où ils sont, ils voudraient se faire illusion à eux-mêmes.

A la sévère vérité,
 (Qui dans un noir chagrin les plonge,
 Ils préfèrent la fausseté
 Et les ombres flatteurs d'un agréable songe.

Il y a quelquefois des erreurs plus douces qu'un grand nombre de vérités. Telles sont, par exemple, l'opinion d'être aimé de certaines personnes; les distractions qui vous transportent auprès d'elles, et vous font croire que vous les voyez, parlez, et que vous vivez avec elles; la force de l'imagination qui vous représente d'agréables objets, souvent lorsque, pour le local, vous vous trouvez dans les déserts de la Thébaïde; d'agréables sons, de beaux airs dont on se souvient. A propos de beaux airs, j'ai reçu celui que vous m'avez envoyé, dont je fais un grand cas. Je vous prie de féliciter *il Sassone* de ce qu'il en est auteur.

Vous pourriez me faire un grandissime plaisir, si vous vouliez vous charger d'une commission, la conduire avec beaucoup de secret et votre dextérité ordinaire, et choisir bien vos biais pour la faire réussir: c'est de me faire avoir Pinti, dont la voix me charme. Cela sera difficile, vous rencontrerez des difficultés; mais c'est par cela même que je vous prie de vous en charger, puisque je ne connais que vous capable de vaincre ces obstacles.

Vous pouvez offrir jusqu'à quatre mille écus^a à ce Pinti, et faire l'accord comme vous le trouverez le plus convenable.

Troupe des doux Plaisirs, enfants chéris des dieux,
 Accourez pour remplir mes sens voluptueux;
 Ouvrez-vous, portes de la vie,
 Assouvissez l'ardeur que promettent mes feux;
 Et vous, parfums de l'Arabie,
 Et vous, nectar de la Hongrie,
 Prodiguez-moi tous deux vos goûts délicieux;
 Vous, ravissante mélodie,
 Dont les effets miraculeux
 Des organes au cœur font sentir leur magie,
 La flatteuse douceur d'une mélancolie,
 Ou les accès plus vifs de sentiments joyeux
 Où l'âme, en soi-même tranquille,
 Se dégageant du soin futile,
 Sait goûter cette extase et ces moments heureux
 Dont jouit le peuple des cieux;
 Venez, troupe des arts, troupe à jamais utile,
 Établissez chez moi votre immortel asile.

29. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 2 mai 1742.

SIRE,

Toutes les lettres dont Votre Majesté m'honore sont assurément dignes du cèdre; mais je voudrais, Sire, que la dernière fût écrite sur du linge incombustible, afin que, dans la suite des siècles, victorieuse même du feu, elle pût être à jamais un monument des bontés dont V. M. daigne m'honorer. La postérité y verrait les trésors de son esprit ouverts plus que jamais dans les beaux vers dont elle est enrichie; elle y admirerait les grands projets dont son âme est remplie; et elle m'envierait des badinages et des expressions de la part d'un roi qui fera ses délices et son admira-

^a Huit mille écus. (Variante de la copie de M. Frédéric de Raumer.)

tion, des expressions, dis-je, qu'on n'est accoutumé d'entendre que dans la bouche de celles dont on est le plus aimé. Quels commentaires et quelles recherches ne ferait-on pas sur moi? Je serais perpétuellement dans les bouches des hommes; mon nom vivrait à côté de celui de V. M., et, en parlant d'Achille, on se souviendrait quelquefois de Patrocle. Par quel endroit, Sire, ai-je mérité ces nouvelles faveurs de la part de V. M.? Est-ce parce que j'aime et admire V. M.? Mais, Sire, si la crainte doit augmenter à proportion de la quantité de rivaux que l'on a, dans quelles inquiétudes ne dois-je point vivre? J'en ai pour le moins tout autant que le nombre de ceux qui ont eu l'honneur de la voir, ou qui lisent la gazette, ne fût-ce que celle de Vienne. Mais, Sire, V. M., non contente de tant de marques de bonté, non contente de me faire vivre dans des tableaux poétiques que le Corrége français avouerait lui-même, elle m'honore encore de ses ordres. Ce serait, Sire, mettre le comble à mon bonheur, si je ne trouvais pas dans moi-même des obstacles insurmontables pour les exécuter; et il faut bien, Sire, que je me plaigne du sort, en ce que, de tant de commissions dont V. M. pourrait m'honorer, il m'en fait justement tomber une en partage, dont je ne saurais faire gloire, et pour laquelle je me sens tout à fait inepte. Tout ce qui peut me consoler, Sire, c'est que, si je n'obtiens pas par le succès le plaisir de lui obéir, je ne saurais pas assurément perdre, par l'aveu de mon incapacité, le trésor inestimable de son estime, que je regarderai toujours comme ce que je puis posséder de plus précieux dans le monde. D'ailleurs, Sire, si V. M. me permet d'ajouter encore deux mots là-dessus, je crois que le plus sûr moyen d'avoir ce qu'elle souhaite, c'est de le demander, ou de faire insinuer ses intentions à la cour. Ils ne pourront que savoir gré à V. M. de ce qu'elle leur procurera un moyen de ser-
rer plus que jamais avec V. M. les nœuds d'une amitié qui leur doit être et si agréable, et si utile. Pour moi, Sire, je prépare mon admiration pour tout ce qu'elle va nous faire voir dans un mois. Je suis sûr qu'elle taillera de la bonne besogne aux Autrichiens et à la renommée. Tout le monde est convaincu, Sire, que la destinée de l'Empire et de l'Europe est entre vos mains. Lancez la foudre, Sire, comme Jupiter, mais rendez aussi comme

lui la paix à la terre et la sérénité au ciel dès que sa justice est satisfaite.

30. AU COMTE ALGAROTTI.

Chrudim, 10 mai 1742.

Doux cygne, vous me dites très-éloquemment que vous voudriez que ma lettre fût écrite sur une matière incombustible pour immortaliser votre nom. Je m'étonne de cet excès de modestie chez un Italien qui s'est fait imprimer, et qui est affiché, comme bel esprit en vers et en prose, par toute l'Europe. Je pensais que vous me demanderiez d'être gravé en bronze pour vous être bien acquitté de la commission que je vous avais donnée. La chronique scandaleuse publie que vous devenez résident du roi de Pologne à Venise, et que vous avez obtenu cette faveur par la protection du père Guarini. Je vous félicite de ce nouvel emploi: apparemment c'est pour cette raison que vous n'avez pas osé parler à Pinti. M. l'Italien polonais, vous allez donc professer la politique dans votre terre natale, et faire deux fois par mois une utile gazette à votre roi du Nord des événements de l'Orient. Je me verrai encore dans le cas de vous dire avec cet illustre Romain: Cicéron philosophe salue Atticus homme d'État.

Je ne pense pas que l'on ose vous charger de quelque autre commission à Venise, sinon de complimenter l'Aurore, que vous voyez, pour ainsi dire, à la toilette, étant aux portes de l'Orient. Dites-lui, je vous prie, d'être un peu plus matinale et de nous bien chauffer, car nous en aurons grand besoin.

Je m'attends à vous voir bientôt briller dans les gazettes, et que votre nom fera oublier dans peu ceux des Tarouca, des chevalier Temple et des Ormea. Des soins qui n'ont pas le bonheur de vous plaire, j'entends des occupations militaires, m'empêchent de vous en dire davantage pour cette fois. Vous ne pouvez attendre de moi que de la guerre. C'est à vous autres ministres à négocier la paix; si vous la souhaitez tant, vous

n'avez qu'à vous y employer. Je vous admirerai, si vous y réussissez, et je n'en serai pas moins avec estime et amitié, etc.

31. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 20 mai 1742.

SIRE,

Voilà l'objet que je m'étais proposé dans mon séjour de Dresde bien rempli. Je voulais être à portée des nouvelles, et V. M. nous en donne de bien grandes et de bien importantes. V. M. a commencé la guerre, et, selon toutes les apparences, elle va la finir par la glorieuse victoire qu'elle vient de remporter dans les plaines de Chotusitz. Ne dirait-on pas, Sire, que V. M. a choisi ce champ de bataille exprès pour la commodité des poètes, qui trouveront dans Mollwitz et dans Chotusitz des rimes toutes faites? Je l'en félicite, Sire, et fais mon compliment à M. de Broglie, qu'elle a tiré d'imbroglio, à Prague, qu'elle a sauvé, et à la Saxe, qu'elle vient de garantir. On prépare ici des canonnades et des *Te Deum*; et assurément ils ne sauraient employer pour une plus belle occasion leur orchestre et leur poudre. Je ne crois pas, Sire, qu'on ait jamais donné de bataille qui ait décidé de tant de choses à la fois, et il était réservé à V. M. de la gagner, comme à la tête et au bras tout ensemble de la ligue. Je féliciterais V. M. encore davantage sur ce nouvel accroissement de gloire, si je connaissais moins les qualités de son cœur. La perte de tant de braves gens, et le triste état surtout de celui qui s'est toujours rendu si digne de son estime et de sa faveur,^a doit avoir diminué, le jour même de son triomphe, la vivacité du plus grand plaisir dont le cœur humain soit susceptible, et que V. M. aurait mérité de ressentir dans toute sa pureté et son étendue.

^a Le général-major comte de Rottembourg, ami du Roi, qui eut le bras cassé à la bataille de Chotusitz. Voyez t. II, p. 122 et 149, et t. XVII, p. 207 et 208.

V. M. sent bien que, après avoir parlé de ses actions, tout ce que j'ajouterai ne peut être que fort court, quoiqu'il me regarde personnellement. La chronique qui me met si avant dans les bonnes grâces du père Guarini, et qui me donne des lettres de créance pour le sénat de Venise, m'honore trop, et n'est pas assez bien informée. Les égards que le père Guarini peut m'avoir témoignés, je les dois reconnaître de V. M., qui a daigné lui parler de moi avec quelque bonté;^a et quant à ce ministère, enfant supposé de cette nouvelle faveur, ni à aucune autre chose qui puisse lui ressembler ni de près ni de loin, il n'en a pas été jamais question; je n'y ai pas plus songé qu'à me faire chartreux ou à louer une maison de plaisance à Trachineen.^b Si V. M. avait daigné examiner la vérité de ce fait, elle n'aurait pas assurément cru que ma prétendue ambassade fût la cause de ce que je me suis excusé de la commission de parler à Pinti; elle m'aurait rendu la justice, au lieu de chercher la raison de mes excuses dans une fausse histoire, de la trouver dans mon véritable caractère.

Avant de faire mes adieux à l'Allemagne, à qui il doit suffire pour toute gloire d'avoir donné la naissance à V. M., avant, dis-je, de lui faire mes adieux, ce qui sera bientôt, j'aurai l'honneur d'informer V. M. au vrai de mes marches, afin qu'elle puisse rectifier, au cas qu'il en valût la peine, les articles de la chronique qui pourraient me regarder. L'étude et les muses vont m'occuper tout entier; et je doute que V. M. puisse voir mon nom ailleurs que dans quelque journal littéraire ou au bas de mes lettres.

^a Voyez t. II, p. 108.

^b Nous ne saurions dire ce que le comte Algarotti entend par le mot *Trachineen*, à moins qu'il n'ait voulu parler de *Trakehnen*, où il avait accompagné le Roi peu de temps après l'avènement de ce prince (le 14 et le 15 juillet 1740). Voyez ci-dessus, p. 37, et t. XVI, p. 394.

32. AU COMTE ALGAROTTI.

Camp de Brzezyn, 29 mai 1742.

Cygne harmonieux, vous savez donner tant de relief aux matières qui passent par vos mains, que je ne m'étonne point que la bataille de Chotusitz en ait participé. La relation que vous en lirez est de ma plume, et exacte, et conforme à la plus sévère vérité.^a

Quelles réflexions ne fournit point la maison d'Autriche sur la destinée des grandes monarchies ! Que si les malheurs des particuliers nous font rentrer en nous-mêmes, combien plus l'infortune d'une famille et d'un État qui, depuis quelques siècles, était en possession de donner des lois à la plus grande partie de l'Europe chrétienne ! Ce sont de ces événements qui font connaître la fragilité des fortunes terrestres, et la perpétuelle vicissitude par laquelle les destins produisent de nouvelles décorations sur ce théâtre dont nous tous sommes les acteurs.

Vous trouverez peut-être ces réflexions trop morales ; c'est cependant la guerre qui apprend à en faire de sérieuses. Les jours de la plupart des hommes coulent d'une allure assez égale, et se ressemblent presque tous. Ici, ce sont des hasards perpétuels, plus ou moins grands, selon qu'on les sait diminuer par la prudence et une vigilance infatigable. Ce sont des moments critiques où la sagesse humaine se trouve impuissante, et d'autant plus embarrassée dans le choix du parti qu'elle doit prendre, qu'il est difficile de démêler, entre vingt projets qu'on imagine, quel est le véritable de l'ennemi. C'est un abîme de détails où souvent les fautes des plus petits membres rejaillissent sur la totalité du corps. En un mot, il est bon que la guerre ait des périodes dans le monde, comme les contagions en ont parmi les humains ; sans quoi une vie aussi pleine de travaux, d'inquiétudes et de soins, absorberait bientôt et les forces, et la capacité de ceux qui s'y sont voués.

Les chirurgiens assurent que Rottembourg est hors de danger ;

^a Voyez t. II, p. 143—150.

je le trouve très-bien pour son état. Je ne sais si c'est que l'on se flatte de ce que l'on désire; toutefois j'espère bien de lui.

Les Français ont eu un petit avantage sur le prince Lobkowitz; ils ont envoyé, à ce sujet, plus de courriers aux cours étrangères qu'ils n'ont tué de soldats à l'ennemi. Ce sont les premiers lauriers qu'ils cueillent cette campagne, d'autant plus précieux, qu'ils osaient à peine y aspirer.

Vous voilà dans les sentiments que je vous ai toujours désirés, j'entends, dévoué aux lettres. Soyez sûr que vous avez choisi non seulement le bon parti, mais l'unique à prendre. C'est, je crois, de tous les genres de vie le plus heureux que celui de l'étude, puisque l'on apprend à se suffire à soi-même, et que des livres, de l'encre et des réflexions ne font jamais faux bond, dans quelque état que l'on se trouve. Dès que la guerre sera terminée, vous me verrez philosophe et plus attaché à l'étude que jamais.

J'ai bien parcouru la carte de l'Allemagne, et je l'ai examinée toute la matinée. Ce qui m'a fait grand plaisir dans cette étude, c'est que je crois avoir trouvé que le plus court chemin de Dresde en Italie passe par Czaslau. Je vous invite donc de passer par mon camp et de vous y reposer quelques jours, afin que je puisse jouir pendant ce temps-là des grâces de votre esprit et des traits diserts qu'aiguise votre pénétration et votre langue.

Vous connaissez toute l'étendue de l'amitié que j'ai pour vous; c'est pourquoi je n'en répète rien. *Vale.*

33. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 23 juin 1742.

SIRE,

Je félicite les beaux-arts, la musique et la philosophie de ce qu'elles vont à la fin posséder V. M. Elles regagneront aisément le temps perdu, si V. M. se prend pendant la paix comme elle a fait à la guerre. Apollon, Minerve et V. M. vont être logés dans toute la magnificence de l'ancienne Rome. La curiosité de V. M.

va exciter l'Académie à de nouvelles découvertes, et ses exploits vont fournir au Parnasse matière à des chants nouveaux. Mais quels beaux vers n'entendrait-on pas, s'il était permis aux héros de se chanter eux-mêmes !

34. DU MÊME.

Dresde, 11 juillet 1742.

SIRE,

Je me trouve précisément, par rapport à Votre Majesté, dans un cas tout semblable à celui où se trouva jadis Horace par rapport à Tibère. « Puisque Septimius, lui écrivait-il, ^a me force, seigneur, à vous le recommander, et croit que ma recommandation sera puissante pour lui faire obtenir une place auprès de vous, il sait apparemment beaucoup mieux que moi-même le crédit que je puis avoir auprès de votre personne. J'ai eu beau faire pour éviter une pareille commission, il m'a fallu enfin céder, et risquer, seigneur, de vous être peut-être importun, pour ne point paraître peu serviable à mes amis. » Si V. M. veut maintenant substituer à Septimius M. le marquis Galeazzo Arconati, Milanais, qui est auprès du nonce à Cologne, et à la place auprès de Tibère la prépositure de Soest, en Westphalie, qui doit vaquer par la mort du baron de Fürstenberg, elle saura de quoi il s'agit. Je prends la liberté d'en écrire à V. M., forcé par les instances d'une personne à qui je ne saurais le refuser, et qui exige de mon amitié d'en écrire seulement à V. M., persuadé d'ailleurs que la grâce sera accordée. V. M. verra par là si l'Italie est le pays de la foi. Pour moi, Sire, qui respire depuis longtemps l'air ultramontain, je lui ai écrit que le nombre des aspirants à ces places était, dans ses États, fort nombreux, comme il le serait partout ailleurs ; que je ne croyais pas que V. M. voulait préférer un étranger et un inconnu à des gentilshommes ses sujets, et qui avaient peut-être versé leur sang à son service :

^a *Épîtres*, liv. I, ép. IX.

que d'ailleurs je ne voyais nullement les raisons qui le feraient juger que ma recommandation auprès de V. M. valût mieux que celle de tout autre; bref, qu'il pouvait croire tout ce qu'il voulait, mais qu'il n'aurait rien, et qu'il pouvait regarder la prépositure comme un véritable objet de la foi. J'espère que V. M. voudra bien, en grâce au moins du véritable jugement que j'ai porté sur tout ceci, me pardonner *depositum*, comme dit Horace, *ob amici jussa pudorem*,^a et qu'elle me permettra de la féliciter encore une fois sur la *prépositure* que V. M. a sur les affaires d'Europe, qui est un objet réel et véritable. Si ses augustes ancêtres, pour me servir d'un morceau de harangue de V. M., levaient leurs têtes sacrées et poudreuses du fond de leurs respectables tombeaux, que de belles choses ne diraient-ils pas à V. M. pour avoir porté la grandeur de sa maison et la gloire de ses armes à ce point d'élévation que V. M. seule pouvait atteindre et saura conserver! Ils diraient de V. M., en style à la vérité un peu gothique, la valeur à peu près de ce que Virgile disait d'Auguste:

Imperium terris, animos acquabit Olympo.^b

Je commence à parler à V. M. le langage de ces Muses qu'elle va cultiver et caresser, pour qui la Sprée va devenir l'Hippocrène, et Rheinsberg le Parnasse. A propos de ces Muses, que V. M. va loger aussi superbement à Berlin, je la prie de me permettre de lui envoyer moi-même les trois inscriptions que j'avais imaginées pour les trois bâtiments que l'on va construire, à la requête de son architecte Apollodore;^c elles sont un peu changées depuis le temps qu'elles ont été faites.

Pour le théâtre:^d

*Federicus Borussorum Rex compositis armis Apollini et Musis
donum dedit;*

^a *Épîtres*, l. c., v. 12.

^b *Énéide*, liv. VI, v. 783.

^c Le baron de Knobelsdorff. Voyez t. VII, p. 32—36.

^d Dans sa lettre à Knobelsdorff, du 10 novembre 1742, Algarotti propose l'inscription telle qu'elle a été placée au frontispice de l'Opéra : *Federicus (Friedericus) Rex Apollini et Musis*. Voyez *Opere del Conte Algarotti*. Cremona, 1783, t. IX, p. 16.

pour l'Académie des sciences :

*Federicus Borussorum Rex Germania pacata Minervae reduci
aedes sacravit :*

pour le palais :

Federicus Borussorum Rex amplificato imperio sibi et Urbi.

La première, Sire, qui exprime le présent que V. M. fait du théâtre à Apollon et aux Muses, après avoir posé la foudre, est imitée d'une inscription qui est sur un obélisque qu'Auguste transporta d'Égypte à Rome, et dont il fit présent au Soleil dans le champ de Mars, après avoir réduit ce royaume en province romaine. Il ne fallait pas, je crois, Sire, pour ce qu'on doit faire à Berlin, chercher des modèles autre part que dans Rome triomphante.

La seconde exprime, comme V. M. voit, d'une manière simple et antique, la dédicace que V. M., comme grand pontife, fait d'un temple à Minerve, qui est de retour après la pacification de l'Allemagne, ouvrage de ses mains.

La troisième, aussi courte que son palais sera vaste, dit que V. M., après avoir reculé les bornes de son empire, a bâti pour son usage particulier autant que pour l'ornement de la ville en général. Ici encore, Sire, je puise dans Rome, et appelle Berlin la Ville, tout court, ou la Ville par excellence, ainsi qu'en usaient les anciens par rapport à Rome. J'appelle aussi les États de V. M. *imperium*, suivant la latinité de Cicéron, plutôt que celle de la bulle d'or.

Si V. M. permettait qu'après son nom on ajoutât le titre de *Silesiacus*, les inscriptions n'en seraient que mieux : on rendrait à V. M. tout ce qu'on lui doit. V. M. a assurément mérité ce titre mieux que beaucoup d'empereurs n'ont mérité celui de *Dacicus* ou *Parthicus*, et autant que Drusus a mérité celui de *Germanicus*.

Il est peut-être un peu ridicule qu'un auteur se commente lui-même, surtout devant un lecteur aussi éclairé que V. M. ; mais, Sire, j'ai dans mes commentaires en vue, plutôt que de la convaincre de la bonté de mes inscriptions, de lui faire sentir l'admiration et le profond respect avec lequel je suis, etc.

35. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 18 juillet 1742.

Cygne harmonieux, tant ultramontain qu'à Padoue, vous avez malheureusement deviné trop juste : la prévôté de Soest était donnée, il y a trois semaines, au jeune comte de Finck; ainsi elle n'est plus à donner actuellement. Vous manderez donc à votre Italien qu'il daignera attendre à une autre fois. Je crois qu'un certain autre Italien de Dresde ne sera pas non plus trop content de moi. Mais il y a des cas, dans le monde, où il est bien difficile de satisfaire un chacun; et souvent ceux qui se plaignent, à le bien examiner, ont à se reprocher eux-mêmes la raison de leur mécontentement.

Vous faites les plus belles inscriptions du monde; mais il leur faudrait et d'autres sujets, et d'autres palais pour les faire briller. Une paix salutaire à l'Europe, et dont l'époque prévenait de trois semaines en vitesse celle que mes alliés auraient faite, ne peut manquer de faire fleurir les arts et les sciences. Je crois que je ne puis mieux employer mon temps qu'en leur consacrant mes veilles. Il faut que mes occupations de la paix soient aussi utiles à l'État que l'ont pu être mes soins à la guerre. En un mot, c'est une saison différente de la vie politique. La paix, qui produit tout, est semblable au printemps, et la guerre, qui détruit, est semblable à l'automne, où les moissons et les vendanges se font.

J'aurais répondu à votre lettre précédente, si j'en avais eu le temps. Mes occupations, après une assez longue absence, se sont beaucoup accrues, et, pour n'avoir pas fait d'affaires de longtemps, il en a fallu faire beaucoup à la fois. J'attends tout ce qu'il y a de bon en fait de chanteurs d'Italie; enfin j'aurai les meilleurs chapons harmonieux de l'Allemagne. Nos danseurs sont presque tous arrivés. Le théâtre sera achevé au mois de novembre, et, l'année qui vient, les comédiens arriveront. Les académiciens les suivront, comme de raison. La folie marche avant la sagesse; et des nez armés de lunettes et des mains chargées de compas, ne marchant qu'à pas graves, doivent arriver plus tard que des cabrioleurs français qui sautent avec des tambourins. Je

vous souhaite santé, vie et contentement, et que, dans quelque sphère que vous gravitez, vous n'oubliez point ceux qui vous ont admiré lorsqu'ils ont vécu avec vous, et qui, dans vos lettres, célèbrent la commémoration de votre aimable compagnie. Adieu.

FEDERIC.

P. S. Il y a une danseuse^a ici dont la touchante beauté doit surpasser de cent piques les charmes de la Campioli; c'est la Vénus de Médicis en comparaison de la Diane d'Éphèse.

36. AU MÊME.

AU BEAU CYGNE DE PADOUE.

La sagesse, il est vrai, nous dénote le sage;
 Mais, ami, dans notre jeune âge,
 L'orgueil prématuré de se faire admirer
 Ne vaut pas la joyeuse vie,
 Ni les écarts brillants de l'aimable folie
 Que les Catons peuvent blâmer,
 Mais que le vrai bon sens très-prudemment allie
 Avec la vraie philosophie
 Et l'art heureux de plaire et de se faire aimer.
 Ainsi, mêlant au badinage
 De tes charmants propos la force de l'image
 Et le nerf des bonnes leçons
 Qu'en tes moëlleux discours, à table ou en voyage,
 Avidement nous écoutons,
 Ton esprit me transporte en une galerie
 Où des plus précieux tableaux
 Le spectacle enchanteur sans cesse se varie,
 Où les derniers sont les plus beaux,
 Où Corrège et Poussin étalent leur génie

^a Mademoiselle Roland. Voyez t. XV, p. 203, et t. XVII, p. 234 et 249.

Avec les Lancrets, les Watteaux.^a

Tantôt tu me transporte en ces champs pleins d'alarmes

Où le comédien et l'auteur

Au sein de Melpomène ont fait verser nos larmes.

Tantôt dans ces lieux pleins de charmes

Où le correct et doux censeur

Fait, même en le jouant, rire le spectateur.

O mortel trop charmant! ô mortel trop aimable!

Sacrifiez pour moi les schah, les Chouli-Kans,

Laissez l'Islande et les volcans;

Et que j'aie à jamais le plaisir ineffable,

Durant la trame de mes ans,

D'entendre vos discours, de lire votre prose,

Et de chanter vos divins vers.

Ami, que ce parti, que mon cœur vous propose,

Vous tienne lieu de l'univers.

FÉDÉRIC.

37. AU MÊME.

Potsdam, 10 août 1742.

Mon cher Algarotti, j'ai été fort aise de l'espèce de prophétie que vous me faites dans votre lettre, comme si l'Allemagne et la Prusse pouvaient se flatter de vous revoir un jour dans leur froid climat. Quelque mauvaise opinion que vous ayez du goût de ces nations, je puis cependant vous assurer qu'elles vous considéreront comme une aurore boréale qui vient éclairer leurs ténèbres. Ce phénomène nous serait plus agréable encore, si le public osait se flatter que nous devrions votre présence à nous-mêmes, et point aux influences attrayantes de Plutus, qui réside dans ces contrées. Apparemment que vous avez oublié toutes les offres

^a Frédéric aimait beaucoup les tableaux d'Antoine Watteau, mort en 1721, et de son imitateur Nicolas Lancret, mort en 1747 (t. XIV, p. 32). Voyez la *Description de tout l'intérieur des deux palais de Sans-Souci, de ceux de Potsdam et de Charlottenbourg, contenant l'explication de tous les tableaux, etc.*, par Matthieu Oesterreich. A Potsdam, 1773, in-4. Voyez aussi t. XVII, p. 148, et la lettre du marquis d'Argens à Frédéric, du 19 octobre 1760.

que je vous ai faites, à tant de différentes reprises, de vous faire un établissement solide dans lequel vous auriez même eu lieu d'être content de ma générosité. Mais le mépris que vous faisiez d'une nation trop sotte pour avoir le bonheur de vous posséder vous a fait constamment refuser tous les avantages que j'avais intention de vous faire; de façon que c'est à vos propres refus que vous avez lieu de vous en prendre, si votre intérêt n'a pas trouvé son compte à Berlin. Votre mérite, il est sûr, est impayable; mais c'est par cette même raison que, tout roi que je suis, je me trouve dans l'insuffisance de le récompenser, et réduit à la simple admiration. Il ne me reste qu'à chérir votre esprit malgré l'absence, et d'estimer votre personne, que vous m'avez jugé indigne de posséder. Ce sont les sentiments que je vous conserverai toujours, incapable de présumer trop bien de moi-même pour le langage flatteur que vous tenez, mais aussi incapable de vous faire injustice sur votre esprit et vos talents, dont je serai toujours l'admirateur. Adieu.

38. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 24 août 1742.

SIRE,

Je ne fatiguerais pas Votre Majesté par mes lettres, s'il ne me semblait que V. M. me fasse un reproche que je ne crois pas mériter. Elle paraît croire que le dieu Plutus puisse me ramener dans ses États. Je crois, Sire, d'être assez esprit fort envers cette divinité, l'objet des vœux de l'univers, tandis que V. M. paraît me supposer bigot à brûler, bien attaché à sa religion. Mais comme la plupart des esprits forts ne laissent pas pourtant de rendre un certain culte à l'Être suprême, celui que je rends à ce dieu est de tâcher de ne point dissiper le peu de bien qu'il m'a donné. Voilà, Sire, l'objet de ma lettre, dans laquelle j'ai pris la liberté de lui représenter l'argent que j'ai dépensé dans mon

séjour à Berlin et en Silésie, où il plut à V. M. de m'appeler. D'ailleurs, Sire, si V. M. croit que je mérite avoir dépensé seize à dix-sept cents ducats pour avoir osé refuser douze cents écus par an, et conservé ma liberté, je m'en rapporte aux volontés de V. M., d'autant plus que tous ces détails sont tout aussi ennuyeux pour elle qu'ils sont inutiles pour celui qui est avec le plus profond respect, etc.

39. AU COMTE ALGAROTTI.

Salzthal, 10 septembre 1742.

Si je ne consultais que les bienséances, je ne devrais pas répondre à la dernière lettre que vous venez de m'écrire. Le style et les expressions en sont si peu mesurés, qu'assurément je ne pouvais mieux faire que de garder le silence. Mais un reste de bonté que j'ai pour vous, et le plaisir de confondre votre suffisance, me portent à vous demander, assurément pour la dernière fois de ma vie, si vous voulez vous engager chez moi, et à quelles conditions. Ne pensez point aux affaires et aux emplois qui ne vous conviennent point, mais à une bonne pension et beaucoup de liberté.

Si vous refusez ce parti, je vous prie de ne plus penser à moi ni pour votre établissement, ni pour vos affaires, ni pour votre intérêt.

FÉDÉRIC.

40. DU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 17 septembre 1742.

SIRE,

Je serais inconsolable toute ma vie, si je croyais mériter en la moindre chose, je ne dirai pas la colère de V. M., mais un refroidissement des bontés dont il lui a plu jusqu'à présent de m'honorer. J'ai été, Sire, interdit en lisant sa lettre, et j'ai d'abord eu recours à la minute de celle que j'ai eu l'honneur de lui écrire en dernier lieu, pour me condamner tout le premier, au cas que j'eusse manqué au profond respect qui est dû et que je rends à V. M. avec ce plaisir que l'on sent en faisant les choses auxquelles on est plus porté par inclination qu'obligé par devoir. Après avoir relu cette lettre quatre ou cinq fois avec toute l'attention et la critique imaginable, j'ai cru m'apercevoir, Sire, que l'expression « tandis que V. M. paraît me supposer bien attaché à sa religion, » si V. M. l'a prise dans le sens que cette religion se rapporte à elle-même, et non au dieu Plutus, dont il est parlé la ligne d'au paravant, c'est ce qui a dû choquer V. M. Mais je lui proteste sur mon honneur que moi, je l'ai rapportée au dieu Plutus, par une espèce d'italianisme, peut-être, qui m'a fait dire en français *la religion de Plutus*, comme on dit en italien *la religione degli dei*, et en latin *religio deorum*. J'avoue, Sire, que la rigoureuse grammaire, selon laquelle V. M. a pris mon expression, me condamne; mais l'équité, selon laquelle je la prie de juger de moi-même, doit m'absoudre; car il faudrait que je fusse le plus fou et le plus étourdi de tous les hommes pour aller, de propos délibéré, écrire des choses peu mesurées à V. M., et il faudrait que j'eusse bien d'autres folies remarquables dans le monde pour en venir à une aussi considérable et aussi dangereuse que celle-là. C'est bien à moi, Sire, dans ce cas-ci, à dire avec Lucrèce :

Tantum religio potuit suadere malorum.^a

D'ailleurs, Sire, tout homme qui est étranger à la France ne

^a *De la nature des choses*, liv. 1, v. 102.

parle pas et n'écrit pas le français comme fait V. M. Par rapport à moi, j'ai écrit mes *Dialogues sur la lumière*, mon *César*, et beaucoup d'autres bagatelles, en italien, sachant ne pas connaître assez la correction et l'élégance du français pour le faire dans une langue qui est plus répandue en Europe, et qui par conséquent aurait flatté davantage la petite ambition d'un auteur qui écrit, au bout du compte, pour être lu le plus qu'il lui est possible. Je me suis vu même estropier dans une traduction française, et je n'ai pas osé, malgré l'amour-propre, en entreprendre une moi-même, craignant peut-être de m'estropier davantage. Cet aveu de mon ignorance, que je fais à V. M., et que je suis prêt à faire au public, V. M. aura senti mille et mille fois combien il est sincère, par beaucoup de fautes qu'elle aura remarquées dans mes lettres. J'ai beaucoup compté et je compte encore sur son indulgence, en écrivant à V. M. dans cette langue; et si je l'ai autrefois chérie comme une langue que V. M. a comme adoptée, et dans laquelle elle a écrit tant de belles choses, je ne saurais plus la chérir lorsqu'elle a pu faire croire à V. M. que j'ai voulu l'offenser.

Après tout cet égoïsme, que je prie V. M. de vouloir bien pardonner à la vérité, je passe aux offres qu'elle veut bien encore me faire, et qui me font sentir que la main du Seigneur ne s'est pas tout à fait retirée de dessus ma tête. V. M. m'offre une bonne pension et beaucoup de liberté, choses naturellement contraires, que la bonté de V. M. pour moi veut bien concilier ensemble. Je suis bien éloigné, Sire, de refuser un parti qui m'approche de la personne de V. M. Elle sait que, quant à présent, je m'en vais chez moi, où mes affaires m'appellent et m'obligent d'être pour quelque temps. Je serais charmé, Sire, d'aller passer de temps en temps une année à Berlin; ce serait pour moi une année de réjouissance, comme le retour des olympiades l'était pour les Grecs, et des jeux séculaires pour les Romains. Je regarderai tout ce que V. M. voudra bien m'accorder, cette année-là, pour les frais des voyages et de mon séjour à Berlin, comme une grâce d'autant plus grande de V. M., qu'elle viendra par là à me payer de mon propre plaisir. Mais la chose, Sire, dont je la supplie le plus ardemment, c'est de ne point imputer à mon cœur les fautes

de mon esprit, c'est le retour de cette grâce sans laquelle tous mes projets seraient vains, et toute la douceur que je pourrais espérer dans la vie ne deviendrait que chagrin et amertume. Hélas! Sire, que je puisse encore me flatter que V. M. redeviendra pour moi ce prince aimable dans le visage de qui je lisais mon bonheur, qui me permettait de l'approcher à toute heure, et qui faisait les délices aussi bien que l'honneur de ma vie. Comment, Sire, aurais-je pu penser à l'offenser? Assurément, Sire, si V. M. pouvait me pardonner une pensée aussi peu pardonnable que celle-ci, je ne me la pardonnerais jamais à moi-même. Si j'ai erré en quelque chose, je suis plus à plaindre qu'à condamner, et j'espère que V. M. daignera se rappeler que

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.^a

Je suis avec le plus profond respect, etc.

41. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 18 mars 1747.

J'ai été bien aise d'apprendre que vous êtes arrivé à Berlin, et je serai plus réjoui encore lorsque je vous verrai ici. Votre brillante imagination, votre génie et vos talents sont des passe-ports qui vous feront bien recevoir dans tous les pays qui ne seront pas barbares. Depuis six ans que vous avez fait le plongeon pour moi, je n'ai appris de vos nouvelles que par la cinquième ou sixième main; mais je n'en suis pas moins charmé de vous voir revenu sur l'eau. Ferez-vous encore souvent le plongeon? irez-vous à Dresde, à Venise, à Vienne, ou à Rome? êtes-vous conseiller de guerre du roi de Pologne, ou son ambassadeur nommé auprès de votre patrie? En un mot, jusqu'où peuvent aller les

^a Ce vers est le 215^e du III^e chant de l'*Essai sur la critique*, poème de Pope, traduit de l'anglais par l'abbé Du Resnel. Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. IV, p. 147.

prétentions que nous avons à faire sur votre personne? Adieu; j'attends toutes ces réponses de votre propre bouche, et j'aurai alors la satisfaction de vous assurer de mon estime.^a

42. DU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 11 mars 1748.

SIRE,

Je renvoie à Votre Majesté un écrit^b dont j'aurais bien voulu garder copie. J'y ai vu les différents états du Brandebourg par rapport à l'industrie, au progrès des arts et des sciences; mais j'y ai vu encore mieux ce génie qui, ayant égalé les plus grands hommes de Sparte par ses exploits, égale maintenant les plus grands d'Athènes par ses écrits. Rien de mieux raisonné, de plus varié, de plus rapide que le corps de l'ouvrage; rien de plus beau que l'introduction et la conclusion. C'est un édifice admirable, orné d'une superbe façade, et dont le fond de la cour est décoré par de somptueux portiques. Réflexions, comparaisons, tout est de la dernière justesse, de la première beauté. L'érudition fortifie le raisonnement, et on y goûte les fruits sous l'agrément des fleurs. Le conquérant de la Silésie, le législateur de la Prusse, l'architecte de Sans-Souci, le compositeur des plus beaux airs de musique, le philosophe le plus élégant, le poète le plus raisonnable, enfin le prince le plus humain et le plus aimable du siècle, tout cela est peint dans cet ouvrage. Ce que V. M. dit du progrès des beaux-arts dans le Nord, elle le vérifie. Un dieu qui prophétise accomplit en même temps ses oracles.

^a Voyez t. XIV, p. 94.

^b Algarotti parle de la dissertation *Des mœurs, des coutumes, de l'industrie, des progrès de l'esprit humain dans les arts et dans les sciences*. Voyez t. I, p. xli, et p. 213—240.

43. DU MÊME.

Potsdam, 9 août 1749.

SIRE.

Voici quelques esquisses de maisons que j'ai tracées, Sire, *crasso penicillo*, afin que V. M. pût avoir des mouches pour celles qu'elle a déjà fait bâtir. Elles ont chacune autant de front, à peu près, qu'en a chaque terrain qui reste depuis la dernière nouvelle maison à main droite jusqu'à la maison de M. de Kleist.^a Celle qui est au milieu des trois est la maison que Palladio s'est bâtie pour lui-même, et que l'on voit à Vicence. Je me la suis rappelée, et je crois, Sire, qu'elle ferait un joli effet pour un petit terrain, et qu'elle répandrait de la variété dans le tout, sans trop sortir du goût des autres bâtiments. V. M., qui sait mieux que personne au monde ce que c'est qu'harmonie et unité, cette âme des beaux-arts, en jugera beaucoup mieux que tout autre. Pour moi, Sire, je sais bien que, fût-on Apollodore même, on ne devrait présenter qu'en tremblant des dessins d'architecture à un Trajan qui sait être lui-même son Apollodore.

44. DU MÊME.

Berlin, 27 août 1749.

SIRE.

Mon livre^a étant tout prêt pour l'impression, j'espère que Votre Majesté voudra bien me permettre de rester à Berlin le temps qui sera nécessaire pour le faire imprimer. En même temps, Sire, je profiterai de cet intervalle pour me mettre à un régime de vie tel que les médecins jugent le plus convenable à ma santé. Notre

^a Voyez Henri-Louis Manger, *Baugeschichte von Potsdam*, p. 21.

^b Le *Newtonianisme pour les dames*, ou *Dialogues sur la lumière*, etc. La première édition avait paru en 1736.

santé fait notre philosophie, dit l'Anacréon du Temple.^a J'espère que l'usage des diaphorétiques, des martiaux, beaucoup d'exercice et une diète fort sévère, en redonnant à la circulation du sang toute sa vivacité, m'affermiront plus que jamais dans la philosophie aimable de Sans-Souci, que V. M. sait prêcher en nouvel Horace, avec toutes les grâces de l'imagination aussi bien qu'avec toute la force du raisonnement.

45. DU MÊME.

Berlin, 31 août 1749.

SIRE,

Ayant eu, ces jours passés, deux faiblesses, M. de La Mettrie, Sire, a bien voulu rester ici pour avoir soin de moi. Mais, ne voulant pas abuser de son temps, je l'ai prié moi-même de se rendre à Potsdam, après avoir concerté avec lui les remèdes les plus convenables à ce qui demande chez moi un plus prompt secours. Ce sont les bouillons de vipère, que je commencerai demain; je ne discontinuerai pas les eaux, mais ce seront celles de Selters, que je mêle avec un peu de vin à mon dîner. M. de Lieberkühn^b avait opiné pour celles d'Éger; mais il me faudra, avant tout, tâcher de remettre de la vigueur dans la machine, qui est totalement abattue. Les pouls sont bas, le sang comme engourdi, la respiration la plupart du temps embarrassée. Je demande pardon à V. M. de lui présenter des idées aussi tristes; mais j'ai cru,

^a Bonne ou mauvaise santé

Fait notre philosophie.

Ces vers sont les deux derniers de l'*Ode* de Chaulieu *Sur la première attaque de goutte que l'auteur eut, en 1695*. Voyez ci-dessus, p. 32.

^b Jean-Nathanaël Lieberkühn naquit à Berlin en 1711. De retour de ses voyages vers la fin de 1740, il fut bientôt recherché et consulté comme le plus habile médecin de la capitale. Il est surtout célèbre par ses travaux sur l'anatomie. Il mourut en 1756. Voyez t. II, p. 35, t. XIII, p. 60, et ci-dessus, p. 7. Voyez aussi la lettre de Frédéric à Voltaire, du 4 décembre 1739.

Sire, que l'intérêt que V. M. daigne prendre à mon état m'imposait le devoir d'entrer dans ce détail. Au cas, Sire, que mon heure soit venue, je serai trop heureux, si j'emporte quelque regret de V. M.

46. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 1^{er} septembre 1749.

Je connais si bien les maux dont vous vous plaignez, j'en ai été incommodé si longtemps, que c'est moins moi que l'expérience qui vous parle par ma bouche. Ce n'est point une maladie dangereuse. Le principe en est un sang âcre et épaissi qui, circulant mal, s'arrête dans les petites veines du bas-ventre, où, comme vous le savez, la circulation est naturellement plus lente que dans les autres parties du corps. Cette arrétation cause des constrictions dans les boyaux, qui, au lieu de faire leur mouvement vermiculaire, se resserrent en différentes parties, arrêtent les vents, pressent et soulèvent le diaphragme, et causent les anxiétés dont vous vous plaignez. Les eaux de Selters ne sont pas suffisantes pour y apporter un remède suffisant. Il faudra que vous en veniez aux eaux d'Éger, auxquelles je crois devoir la principale obligation de mon rétablissement. Vos médecins vous auront conseillé sans doute de vous garder de tous les mets qui gonflent, comme des légumes, des fruits, etc. Il faut peu manger le soir, tenir bonne diète, boire un peu d'eau, la nuit, quand les anxiétés vous prennent, avoir beaucoup de patience, vous dissiper l'esprit, et vous garder de toutes les choses qui échauffent. Votre principale attention doit être de vous conserver le ventre libre, et de vous égayer par tout ce qui peut vous distraire de votre mal. Je ne vous dis pas un mot que je n'aie pratiqué, et dont je ne me sois bien trouvé moi-même. Vous avez cru que c'était encore beaucoup de vous servir d'un médecin, et sûrement vous n'imaginiez pas que je me mettrais de la partie. Mon cher Algarotti, je vous plains véritablement : n'est-ce pas assez d'être ma-

lade, et faut-il encore essayer, pour surcroît, les mauvais raisonnements de vos médecins à gages, et de ceux qui s'en mêlent encore d'ailleurs? Mais un mal ne vient jamais sans l'autre, et l'on ne pouvait mieux accompagner la souffrance qu'en y associant la Faculté.

Je souhaite d'apprendre de bonnes nouvelles de votre santé. Gardez La Mettrie ou renvoyez-le, selon qu'il pourra vous amuser, et si les véritables médecins l'approuvent, prenez, vers la fin de ce mois, les eaux d'Éger avec moi.

47. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 2 septembre 1749.

SIRE,

Bien loin qu'un mal ne vienne jamais sans l'autre, Votre Majesté m'a bien prouvé le contraire par la lettre dont elle daigne m'honorer. Je vois, Sire, que Jupiter n'a pas tant versé sur moi de ce tonneau qu'il a apparemment à sa gauche, qu'il n'ait encore voulu ouvrir celui qui est à sa droite. La consultation que V. M. veut bien m'envoyer, car Apollon est aussi médecin, est une émanation divine de ce tonneau bienfaisant, et sera probablement un baume à mes maux. Malgré l'abattement où je suis, la confiance qu'un malade doit avoir en son médecin ne me manque assurément pas, car je me fie presque autant à Federic signé au bas d'une consultation que je me ferais à Federic même à la tête de soixante mille hommes. J'ai déjà commencé, Sire, à suivre les prescriptions de V. M. Ma diète est très-sévère, et je me suis retranché absolument le souper. L'impression de mon livre m'est une dissipation agréable, à moins que la lenteur des imprimeurs ne dérange la sécrétion de ce suc si nécessaire à l'équilibre de l'économie animale. Je rends à V. M. les plus humbles grâces de la permission qu'elle m'accorde touchant M. de La Mettrie, et bien plus encore de ce que V. M. veut que j'achève ma guérison sous ses yeux mêmes. C'est une bien forte

raison pour hâter mon imprimeur, afin de pouvoir me rendre auprès de l'auguste médecin dont j'ai l'honneur d'être le malade.

48. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 6 septembre 1749.

Voici un canevas très en abrégé de l'opéra de *Coriolan*. Je me suis assujetti à la voix de nos chanteurs, au caprice des décorateurs, et aux règles de la musique. La scène la plus pathétique est celle de Paolino avec son père; mais comme le récitatif n'est pas son fort, il faut mettre ce qu'il y a de plus touchant dans la bouche de l'Astrua, ce qui pourra fournir un récitatif avec accompagnement. Vous verrez que je n'ai pas voulu faire un long opéra; s'il dure trois heures et un quart avec les ballets, cela suffit. Je vous prie de le faire étendre par Villati,^a mais d'avoir l'œil qu'il n'ait de longs récitatifs que dans la scène cinquième du troisième acte. Le récitatif de l'Astrua, du premier acte, n'a pas besoin d'être trop long. Le récit du sénateur Benedetta,^b à la fin de l'opéra, doit être touchant, sans accompagnement, parce que ce sénateur le fait sans passion; mais cependant il faut que le poète touche tous les points que j'indique.

Quant aux pensées, je vous prie de les lui fournir, et de faire que cette pièce tienne un peu de la tragédie française. Au poète permis de piller tous les beaux endroits applicables au sujet; et lorsque le poète n'aura plus besoin de mon brouillon, il faut le remettre à Graun, parce qu'il y a toutes sortes de choses pour les airs, dont le détail le regarde nécessairement. Soyez le Prométhée de notre poète, soufflez-lui ce feu divin que vous avez pris dans les cieux, et que votre inspection suffise à produire d'aussi belles choses que les grands talents en ont pu mettre au

^a Poète du Roi.

^b Le Roi veut probablement parler ici de la cantatrice Benedetta Molteni, chargée du rôle du sénateur Olibrio, qui était écrit pour une voix de soprano.

jour. Le public et moi vous aurons l'obligation d'avoir illustré notre spectacle et de nous avoir fourni des plaisirs raisonnables.

49. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 11 septembre 1749.

SIRE,

Je supplie Votre Majesté de me permettre de la féliciter sur son opéra de *Coriolan*, dont elle va voir l'effet beaucoup mieux encore que V. M. n'a pu faire à la lecture. Je l'ai entendu répéter deux fois; tout l'intérêt s'y trouve, malgré la brièveté des récitatifs, et V. M. a donné ses ordres pour la musique de façon que, au milieu de la variété la plus agréable, ce même intérêt y est augmenté au point que *Coriolan* va tirer presque autant de larmes des beaux yeux de Berlin qu'en a tiré *Iphigénie* le carnaval passé. V. M. a trouvé la plus sûre méthode d'avoir les plus beaux opéras du monde : c'est de les faire elle-même;

. *totamque infusa per artus*
Mens agitat molem.^a

Si après *Coriolan*, Sire, il est permis de parler de moi, je dirai à V. M. que M. Lieberkühn a voulu absolument que je commençasse à prendre les eaux d'Éger depuis quelques jours. Il regarde ce remède, tout comme V. M., comme la base fondamentale de ma guérison; il me semble même que je commence à en ressentir les bons effets. V. M. aura vu sans doute le *specificum universale*, pour ainsi dire, dans une lettre de M. Cataneo^b dont M. le comte de Podewils m'a parlé. Quoique je sois aussi incrédule sur ces sortes de remèdes que je le suis sur le mouvement perpétuel et sur les quadratures du cercle qu'on nous donne tous les jours, je m'en vais pourtant écrire à Venise pour tâcher

^a Virgile, *Énéide*, chant VI, v. 726 et 727.

^b Chargé d'affaires du Roi à Venise.

de savoir au juste quelques particularités là-dessus. Mais en même temps, Sire, je regarde cette espèce de foi que je trouve maintenant en moi-même comme un symptôme de ma maladie.

Mon impression ne va pas aussi vite que je le voudrais, mais autant qu'il m'est possible de la faire aller. Il paraît que mon imprimeur ait pris la devise : *Festina lente*.

Oserais-je demander à V. M., dont les instants valent les années des autres,* quelle *Épître*, quelle ode, quel poème elle a maintenant entre les mains? Nous consumons notre vie à tourner quelques phrases, à arranger des mots; V. M., dans ses heures perdues, peut créer les plus belles choses, qui feront à jamais les délices de ceux qui sauront ce que c'est que de marier la philosophie la plus utile à la plus agréable poésie.

50. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 12 septembre 1749.

Je suis bien aise de vous savoir aux eaux d'Éger. Je suis sûr qu'après la cure vous vous sentirez soulagé de beaucoup. Vous faites bien plus sagement que moi avec vos ouvrages : vous les limez, et, après, vous les faites imprimer; pour moi, j'imprime, je me repens, et puis je corrige. Vous me demandez ce que je fais. J'efface beaucoup. J'en suis à ma huitième *Épître*, et, pour n'y pas revenir si souvent, je les laisserai encore reposer toutes; je les reverrai dans quelque temps, ensuite de quoi on procédera à l'impression. Nous aurons cette après-dinée l'épreuve de *Coriolan*. Je pourrai vous en dire des nouvelles lorsque je l'aurai entendu.

Voltaire vient de faire un tour qui est indigne. Il mériterait

* • Les instants de Frédéric valent des années. » C'est par ces mots que se termine le discours prononcé par Maupertuis, en 1747, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Roi. Voyez l'*Histoire de l'Académie des sciences et belles-lettres*. Année 1746. A Berlin, 1748, p. 10 — 16.

d'être fleurdelisé au Parnasse. C'est bien dommage qu'une âme aussi lâche soit unie à un aussi beau génie. Il a les gentilleses et les malices d'un singe. Je vous conterai ce que c'est, lorsque je vous reverrai; cependant je ne ferai semblant de rien, car j'en ai besoin pour l'étude de l'élocution française. On peut apprendre de bonnes choses d'un scélérat. Je veux savoir son français; que m'importe sa morale? Cet homme a trouvé le moyen de réunir les contraires. On admire son esprit, en même temps qu'on méprise son caractère. La du Châtelet^a est accouchée d'un livre, et l'on attend encore l'enfant; peut-être que, par distraction, elle oubliera d'accoucher, ou, si l'embryon paraît, ce sera des œuvres mêlées.

Je vous prie, ne vous servez point du panacée que Cataneo annonce. Je ne crois aucune des nouvelles qu'il mande, quand même elles sont vraies; je ne voudrais me servir d'aucune médecine qu'il loue, quand même il en aurait fait l'épreuve, et surtout d'un panacée. Ce sont des chimistes qui les inventent. On y a grande foi quand ils paraissent, mais on ne tarde pas à s'en désabuser. Je vous recommande la belle humeur, le régime, la dissipation, et d'avoir soin de cette machine qui vous fait si bien penser. Adieu.

51. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 15 septembre 1749.

SIRE,

La dernière lettre dont Votre Majesté m'a honoré est si remplie de bonté, qu'il m'est impossible d'en remercier V. M. autant que je suis capable de sentir combien je lui dois. Ma santé, Sire, à laquelle V. M. daigne prendre autant de part, irait mieux, si le mauvais temps qui est survenu n'avait troublé l'effet des eaux. J'en suis à la fin, et je m'en vais me mettre au vin de vipère, en

^a Voyez t. XIV, p. xii, n° VI, p. xxii, n° XI, et p. 26 et 169; et t. XVII, p. ix, et p. 1—48.

gardant toujours un régime fort exact, et surtout le soir, où je ne soupe point du tout. Ce que V. M. m'a fait l'honneur de me mander touchant ce beau génie qui fait tant d'honneur au siècle me fait gémir sur l'humanité. L'embryon dont madame du Châtelet doit accoucher est charmant. V. M. donnerait bien de la besogne à plus d'un Plutarque, s'il fallait écrire toutes ses belles actions et recueillir tous ses bons mots.

Tartini me mande, Sire, que son meilleur écolier, Pasquale Bini, a été obligé de quitter le service qu'il avait à Rome, et qu'il en cherche ailleurs. Il a la confiance de s'adresser à moi pour que je tâche de placer un homme auquel il s'intéresse comme à un de ses meilleurs ouvrages. L'orchestre de V. M. est trop bien pourvu pour qu'il puisse aspirer à son service. J'ai cru pourtant, Sire, qu'il était du devoir d'un serviteur de V. M. de ne pas recommander ailleurs un tel homme, si recommandable par la supériorité de son talent, avant que V. M. sût qu'elle était la maîtresse d'en disposer.

52. DU MÊME.

Berlin, 17 septembre 1749.

SIRE,

Le prince de Lobkowitz m'a invité, Sire, d'aller passer sept ou huit jours à Sagan; il soutient, Sire, que le mouvement du voyage et de la vie active que l'on mène chez lui fera beaucoup de bien à ma santé, et les médecins en conviennent. Ainsi, Sire, si V. M. a la bonté de l'agréer, j'irai prendre ce remède, qui ne sera point du tout amer comme le sont ceux de M. Lieberkühn. Je redoublerai, Sire, mes soins à mon retour, afin que mon impression aille plus vite encore, s'il est possible, et tâcherai de regagner le temps employé à cette cure, qui sera toute prise de la médecine gymnastique. Le temps s'étant mis au beau, j'espère que les eaux feront beaucoup de bien à V. M., quoique, Sire, la

santé de V. M. pourrait s'en passer, grâce à Dieu: et elle est à présent aussi bien remise qu'elle a été toujours précieuse.

*Tene magis salvum populus velit, an populum tu,
Servet in ambiguo, qui consulit et tibi et Urbi
Juppiter.*^a

Si nous étions dans les beaux temps de l'antiquité, l'on ne verrait que sacrifices à la déesse Hygiée, que feraient les sujets de V. M. pour remercier cette divinité bienfaisante d'avoir répandu ses dons sur leur Titus. Mais quels seront les sacrifices ou plutôt les évocations que fera le pauvre Voltaire? Je le plains réellement d'avoir perdu ce qu'il ne retrouvera peut-être jamais: la perte d'une femme qu'on aime, et avec qui on passait sa vie, est irréparable pour ceux qui ne commandent pas des armées et ne gouvernent pas des États. J'en suis d'autant plus fâché, Sire, que ce malheur dérangera peut-être son voyage, et retardera le plaisir que V. M. se proposait avec ce grand maître dans un art dans lequel V. M. l'est d'autant plus, qu'elle en veut convenir le moins.

Je reçois dans le moment, Sire, les *Amazones* de madame Du Boccage, qu'elle me charge de présenter à V. M. comme un hommage (ce sont ses propres paroles) que tout auteur doit à celui qui les surpasse et les protège.

53. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 19 septembre 1749.

Je vous suis fort obligé de la tragédie que vous m'avez envoyée. Je ne l'ai pas lue encore. Il dépendra de vous d'aller à Sagan, à condition que vous me donnerez aussi huit jours ici. J'aime mieux vous entendre que de vous lire dans une langue que je ne suis qu'en hésitant. Voltaire déclame trop dans son affliction, ce

^a Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. 16, v. 27, 28 et 29.

qui me fait juger qu'il se consolera vite. Je vous souhaite un heureux voyage et de la santé. Vous faites ce que les honnêtes gens doivent faire, qui est de vous divertir avec vos rivaux, et de remettre la décision des préférences au sentiment de votre maîtresse.

54. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 23 septembre 1749.

SIRE,

Le mauvais temps qu'on a eu, Sire, les derniers jours, et la crainte où était le prince de Lobkowitz d'exposer Salimbeni aux injures de l'air, ont été cause que notre retour a été retardé. Les plaisirs de la campagne ont été chez moi troublés par quelques attaques de ma maladie, et surtout par deux consultations de médecine que j'ai reçues d'Italie. Tout effrayantes qu'elles sont, je pourrais bien, Sire, m'en moquer, si, malgré les remèdes, je ne ressentais pas toujours du poids dans le corps, de petites sueurs, des espèces de faiblesses et des suffocations, surtout quand je suis en compagnie à table, et que je mange, ce qui fait des sensations bien désagréables dans un temps où l'on en devrait éprouver de tout autres. La chaleur de la chambre, dans une saison où elle devient si nécessaire, augmente encore toutes ces incommodités. Je suis condamné unanimement à la diète la plus médicinale, et je me vois interdit, Dieu sait même pour combien de temps, le souper, ce temps de plaisir avec quoi ceux *quos æquus amavit Juppiter*^a couronnent la journée. Voilà un serviteur bien accommodé que V. M. a dans ma personne! J'irai bientôt faire ma cour à V. M., espérant qu'elle daignera bien me plaindre, si je suis obligé de me retrancher la meilleure partie des plaisirs de la vie pour me soumettre aux peines d'une cure devenue trop nécessaire. Mais je voudrais bien, Sire, que V. M. dût croire que je lui ferai dignement ma cour devant le public

^a Virgile, *Énéide*, chant VI, v. 129 et 130.

en continuant l'impression d'un ouvrage pour lequel je n'ai repris tant de fois le rabot et la lime que pour le rendre moins indigne de tout ce que renferme en soi le nom de Frédéric.

55. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 25 septembre 1749.

Assidu courtisan du beau dieu de Cythère,
 Du goût, des Grâces et des Ris,
 Algarotti, qui savez plaire
 Aux belles, aux savants, à tous genres d'esprits,
 D'où vous vient cette hypocondrie
 Que le médecin, par flatterie,
 Appelle je ne sais comment?
 Moi qui ne suis pas si savant,
 Je pense que la maladie
 Qui vous rend inquiet et rêveur,
 Au lieu d'attaquer votre vie,
 Ne s'attache qu'à votre cœur.
 Oui, cette fièvre qui le brûle
 Pendant la nuit, pendant le jour,
 Paraît à mon œil incrédule
 Certain mal qu'on nomme l'amour.
 Que je suis irrité que ce mal vous excède!
 Lorsqu'on possède vos talents,
 Tant d'esprit et tant d'agrèments,
 Il ne tiendrait qu'à vous d'y trouver du remède.

Si vous ne vous trouvez pas mieux de votre voyage de Sagan, c'est que ce n'était ni à la chasse ni à Diane de vous guérir, mais à certaine déesse qui se manifeste dans les beaux yeux de la Denis,^a qui avait jadis un temple à Gnide, et qui reçoit à présent un culte égal par l'hommage que tout homme sensible rend à la beauté. Je souhaite que vous ayez moins besoin de médecins que de maquereaux, de diète que de plaisir, et du galbanum des

^a Danseuse de l'Opéra.

chimistes que du vin d'Aï, qui fait circuler le sang plus rapidement, et porte la joie au cerveau.

Je serai bien aise de vous voir ici. J'aime mieux l'auteur que l'ouvrage. Vos couches seront différées de quelques jours; mais le livre parviendra toujours à terme, et le plaisir de vous entendre est plus vif que celui de vous lire. Adieu; j'espère que vous porterez votre réponse *verbaliter*.

56. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 24 novembre 1749.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à Sans-Souci des graines de brocoli qui me sont arrivées d'Italie. Je souhaite, Sire, que, pour l'honneur de mon pays et pour le plaisir de V. M., elles viennent à bien. Mon livre est venu, de son côté, tant bien que mal; j'en suis presque à la fin, à force de corriger tous les jours des épreuves et d'aller à la chasse des points et des virgules, chasse bien ennuyeuse après avoir tué des cerfs et des sangliers. Je suis bien aise, Sire, d'être dehors de cette galère de la littérature, à présent que le temps des plaisirs va commencer. Tout répète, tout se prépare à célébrer les fêtes de Bacchus. La paix se montre aux sujets de V. M. tout aussi gaie et magnifique que la guerre a été redoutable à ses ennemis. Mais V. M., qui, tandis même qu'elle avait les armes à la main, maniait la plume pour faire des dessins dans le goût des plus grands maîtres, et des vers dignes de Voltaire, que fait-elle maintenant, si j'ose le lui demander? Quelque nouvelle *Épître*, telle qu'Horace l'aurait faite, s'il avait écrit en français, quelque nouvelle comédie, peut-être, que Molière aurait voulu avoir imaginée, s'il avait été à Berlin, seront le fruit de ses heures de loisir. Il y a bien longtemps, Sire, que je n'ai assisté à ces lectures où le roi, le législateur, le conquérant, disparaissent pour faire place au poète et au bel esprit,

qui seuls, dans ces moments-là, absorbaient notre admiration. Elle augmente à l'infini quand les idées de tout ce qu'est V. M. se présentent en foule à notre imagination animée. C'est bien de votre âme, Sire, que l'on doit dire : *divinae particulam aurae*.^a

57. AU COMTE ALGAROTTI.

(Potsdam) 25 novembre 1749.

Il y a entre nous ce commerce qu'Hésiode dit qu'il y a entre la terre et le ciel. Je vous donne quelques vapeurs, et vous me rendez une rosée abondante. Je ne travaille qu'à des misères, et vous avez la complaisance pour mes ouvrages qu'ont les cardinaux courtisans pour les mandements de notre bon pape. Je vous remercie des graines de brocoli; c'était le seul moyen d'en manger de bons. Vous en aurez les prémices. Mais je serai plus aise encore de voir la nouvelle édition de votre *Newtonianisme*, surtout si vous vous donnez la peine de vous traduire. J'ai une ébullition de sang, mêlée avec de petits accès de fièvre qui dérangent mon genre de vie. On ne travaille pas facilement lorsqu'on se sent presque continuellement échauffé.

Je serai lundi à Berlin, où j'admirerai les *scappate* de l'Astrua et les cabrioles de la Denis. Je vous ai envoyé une nouvelle besogne pour Villati. Cela n'occupera que la centième de vos âmes, et fournira un beau spectacle au public. Adieu; en vous remerciant de vos graines et de vos soins, j'espère de vous revoir lundi.

FÉDÉRIC.

^a Horace, *Satires*, liv. II, sat. II, v. 79.

58. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 28 novembre 1749.

SIRE.

En exécution des ordres de Votre Majesté, j'ai travaillé avec M. Villati pour l'opéra de mars.^a En voici, Sire, le plan rédigé selon les instructions et le canevas que M. Darget m'a envoyés par ordre de V. M. Le trop peu de temps que l'on a eu, vu la répétition qui s'est faite même hier au soir, n'a pas permis de copier le cahier que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M., et où il a été nécessaire de faire des corrections ce matin. V. M. aura la bonté de le faire renvoyer avec ses ordres ultérieurs et les corrections qu'elle jugera nécessaires, afin que le poète puisse procéder à la versification; il a déjà commencé à y mettre la main. Je lui ai fait sentir, au milieu de ses catarrhes et de ses fluxions, que l'âme et la célérité de César doivent passer, autant qu'il est possible, dans ses serviteurs. Je suis au désespoir, Sire, que la santé de V. M. ne réponde pas tout à fait à nos vœux, quoique j'espère, Sire, qu'à présent elle sera rétablie. V. M. ne sait peut-être pas, qu'elle me permette de le lui dire, combien cette santé est nécessaire au progrès des arts et des sciences, à la gloire de sa nation, au bonheur de l'Europe. Au nom de tout cela, Sire, je supplie V. M. d'en avoir ce soin qui soit proportionné à la conservation d'une santé aussi précieuse. M. Schmidt, que je viens de voir, est après les planches qui doivent orner ce livre, qui sera dans la bibliothèque d'Apollon, relié dans le cèdre. Il voit déjà japper dans sa chambre la levrette que V. M. veut bien lui donner, et se prépare à la dessiner et à la graver même.

^a *Phaëthon*, paroles de Villati (d'après Quinault), musique de Graun. Cet opéra, qui devait être représenté le 27 mars, jour de naissance de la Reine mère, ne put être donné que le 29.

59. DU MÊME.

Berlin, 22 janvier 1750.

SIRE,

Un gros rhume de poitrine m'a empêché, Sire, ce matin, de faire ma cour à V. M., et m'empêche aujourd'hui d'assister à une lecture qui charmera autant qu'elle instruira l'Académie et le public. V. M. pourrait bien m'en dédommager, car il faudra attendre bien longtemps avant de voir cette excellente pièce imprimée. Je n'ose pas demander cette grâce à V. M.; mais si l'envie que j'ai de relire le mémoire de V. M. pouvait m'en obtenir la lecture, je n'envierais assurément pas le bonheur du public. J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à V. M. une lettre que je viens de recevoir de madame Du Boccage; V. M. verra comment une Muse française chante les louanges de V. M. en italien.

60. AU COMTE ALGAROTTI.

Je dirai demain à Darget de vous envoyer mon *Essai sur les lois*;^a vous l'avez entendu une fois. Comme il y a encore à attendre avant qu'on l'imprime, vous me ferez plaisir de me dire votre sentiment sur ce que vous jugerez qui exige des corrections. Je vous dois des remarques excellentes que vous m'avez fait faire sur une infinité de mes pièces, et vous augmenterez l'obligation que je vous ai, en me parlant sincèrement sur ce nouveau mémoire.

L'italien de madame Du Boccage est si français, que je n'en ai pas perdu un mot. Elle me fait bien de l'honneur d'augmenter mes titres. On est généralement de l'opinion que les princes allemands n'en sauraient jamais assez avoir. Je me contente de ce-

^a Voyez t. IX, p. x, n° II, et p. 9—33.

lui de Philosophe de Sans-Souci,^a et de votre ami. Je me flatte que votre rhume, n'étant pas de Cythère, passera bientôt, et que le cygne de Padoue chantera encore de longues années avant que de mourir.

FEDERIC.

61. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 23 janvier 1750.

SIRE,

Je viens de relire le *Mémoire sur les lois*. Il m'a semblé tel qu'à la première lecture, c'est-à-dire, plein d'érudition et d'esprit, et qui plus est, de raison et d'humanité. L'exemple des grands hommes qui ont échoué en traitant des lois dans de gros volumes, et celui d'un législateur qui va au but en fort peu de pages, prouvent bien la vérité de ce qu'on a dit : Heureux les arts, s'il n'y avait que les artistes qui en jugeassent ! Je félicite, Sire, l'Académie, dont les mémoires seront enrichis par un morceau aussi précieux. Voilà, Sire, les remarques que fait faire une pareille lecture, qui m'a comblé de reconnaissance autant que d'admiration.

62. DU MÊME.

Berlin, 2 mai 1750.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté douze boutargues que j'ai reçues de Venise, et je prends la liberté d'envoyer en même temps à V. M. un écrit que je ne voudrais pas qu'elle jugeât digne d'envelopper ces mêmes boutargues. C'est la lettre qui est devant

^a Voyez t. X, p. xiii et xiv.

le *César* de M. de Voltaire, refondue et telle que je voudrais qu'on la réimprimât à la première édition de ses œuvres. Il y est parlé du théâtre français, et si V. M., qui mérite une des premières places sur le Parnasse de cette nation, trouvait que ce que je dis de leur théâtre est juste, couvert de son égide, je ne craindrais aucune critique, l'abbé Desfontaines revînt-il en vie.

C'est peut-être téméraire à moi, Sire, d'oser interrompre le temps précieux de V. M. par de semblables bagatelles; mais elle a souvent la bonté de descendre jusqu'à nous, et je puis par là rendre compte d'une certaine façon à V. M. de la manière dont j'emploie mon temps à Berlin. Je fais des alternatives des exercices du corps et de ceux de l'esprit, et principalement du manège à l'étude. V. M. va rire; mais Boerhaave, ce grand docteur, alla au manège à soixante ans, et après une telle autorité, y allant par les mêmes raisons, je ne fais point difficulté d'y aller à l'âge de trente-sept ans. Et en effet, Sire, il serait trop ridicule si, montant à cheval pour donner du jeu au sang dans les anastomoses des vaisseaux capillaires, on allait se casser les vertèbres du cou. Le matin, depuis dix heures jusqu'à midi, et le soir, depuis neuf jusqu'à minuit, je travaille à des lettres qui roulent ou sur quelques matières philosophiques, ou sur la poésie, ou sur la peinture et les beaux-arts; et j'en ai bien une vingtaine de prêtes. Ce sont des lettres à la postérité, autant que des lettres à des amis; et si jamais elles sont rendues à leur adresse, ce qui me fait le plus grand plaisir, Sire, c'est qu'on y lira le nom de V. M., qu'on ne saurait pas plus taire en parlant de sciences et de beaux-arts qu'en parlant de guerre et de politique. Elles prouveront, autant que mes *Dialogues*, que j'ai eu le bonheur de voir V. M., et que j'ai su la voir.

63. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 5 mai 1750.

J'ai bien reçu votre lettre du 2 de ce mois, et je vous remercie du présent que vous me faites de douze boutargues de Venise. Je suis également sensible à l'attention que vous me marquez en m'envoyant votre lettre sur le *César* de Voltaire. Ce morceau aura sans doute l'approbation de tout le monde, puisqu'il est de votre goût. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FEDERIC.

64. AU MÊME.

Potsdam, 6 décembre 1750.

Pour vous répondre à la lettre que vous m'avez faite le 4 du courant, je vous dirai qu'il dépendra du bon plaisir du duc de Modène s'il veut envoyer un ministre à ma cour, quoique d'ailleurs la chose me saurait être assez indifférente.

FEDERIC.

65. DU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 19 février 1751.

SIRE,

Voici une lettre du pape, que je viens de recevoir, et que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. Je suis bien sûr, Sire, que V. M. entendra aussi bien la prose du saint-père qu'elle entend les vers de Metastasio. Les sentiments remplis d'admiration qu'il a pour V. M., il les a de commun avec tous les fidèles et les infidèles

aussi, et l'on n'attaquera jamais son infaillibilité de ce côté-là. Les soins paternels qu'il a pour les catholiques sujets de V. M., et qu'il recommande à sa protection, doivent être bien remplis par les grâces dont V. M. comble ces mêmes catholiques. J'eus occasion, Sire, dans mon dernier voyage en Italie, d'en faire un détail exact au cardinal Doria, légat de Bologne, qui me fit plusieurs questions là-dessus, et me fit voir une longue lettre qu'il avait reçue ces jours-là du pape, dont une partie roulait sur l'église catholique de Berlin. Ce que dit le saint-père dans la lettre que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. n'est sans doute que l'effet d'un zèle qui demande à V. M. la continuation de ses grâces et de ses bienfaits.

Je prends, Sire, cette occasion pour demander à V. M. la permission d'aller passer quelques jours à Berlin, et suis avec le plus profond respect, etc.

66. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 20 février 1751.

Je vous renvoie la lettre du pape, et je vous suis tout à fait obligé du soin que vous avez pris de m'en rendre compte. Je suis charmé de voir l'estime qu'il fait de votre personne et de vos ouvrages. Quoique je sente combien je suis éloigné de mériter les choses flatteuses que ce prince vous dit pour moi, je n'en suis pas moins vivement sensible au bonheur d'avoir quelque part dans son souvenir et dans son attention. Vous savez la manière dont je pense sur ce qui intéresse ce grand homme, et combien j'admire en lui ces qualités éminentes qui nous retracent tout ce qu'on a vénéré le plus dans les Athanase, les Cyrille, les Augustin et tous ces hommes célèbres qui réunissaient à la fois les talents les plus distingués de l'esprit et les vertus les plus dignes du pontificat. Vous pouvez, mieux qu'un autre, être le garant de mon admiration et de mes sentiments pour le saint-père, et de la façon dont les catholiques sont non seulement tolérés, mais

même protégés dans mes États. Je permets bien volontiers que vous le fassiez connaître à Rome quand l'occasion s'en présentera. Je trouve bon aussi que vous alliez à Berlin pour quelques jours, suivant la permission que vous m'en demandez; et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

67. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 19 avril 1751.

SIRE,

Par la lettre que j'ai l'honneur d'envoyer, Sire, à Votre Majesté, elle verra l'usage que j'ai fait de la permission que V. M. me donna de faire savoir ses sentiments au pape, et la joie dont il en a été pénétré. V. M. lui a mis du baume dans le sang; et si les protestants, Sire, doivent à V. M. la conservation de leurs droits et de leurs libertés, les catholiques devront à V. M. la prolongation des jours du saint-père.

68. DU MÊME.

Potsdam, 11 juillet 1751.

SIRE,

M. Darget m'a assuré que Votre Majesté accordait à ma prière l'*Ovide* que V. M. a fait imprimer.^a *Non mihi* (pour parler avec

^a Algarotti parle ici des *Œuvres d'Ovide*, édition royale, 1750; deux volumes in-8, avec le portrait d'Ovide couronné de roses, gravé par Pierre Tanjé. C'est une traduction en prose; elle ne contient que : t. I, les *Amours*, l'*Art d'aimer* et les *Élégies écrites de Pont*; t. II, le *Remède d'amour*, les *Fastes* et les *Tristes*; et ce n'est que la reproduction de celle de Martignac, publiée à Lyon, en 1697, chez Horace Molin, en six volumes in-12. Voyez la lettre de Darget à Frédéric, du 20 mai 1749.

le même Ovide ^{a)} *sed totidem linguis sint satis ora decem* pour en remercier V. M. Je suis avec le plus profond respect, etc.

69. DU MÊME.

Potsdam, 4 août 1751.

SIRE,

Selon les ordres de Votre Majesté, j'ai écrit, Sire, pour le palais Pitti et pour le nouveau Palladio qu'on imprime à Venise; et j'espère que V. M. voudra faire aux architectes de Venise le même honneur qu'elle a fait à ceux de Rome et de Versailles, de naturaliser, pour ainsi dire, quelques-unes de leurs productions, et de les entremêler aux siennes. Potsdam va devenir une école d'architecture, autant qu'il est une école de guerre. C'est ainsi que le champ de Mars était orné d'édifices superbes, et que des guerriers poudreux se mettaient à l'ombre d'un portique qui était en même temps dessiné par un apprenti Apollodore. Je supplie V. M. de trouver bon que j'aille pour quelques jours à Berlin.

70. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 6 août 1751.

J'ai reçu votre lettre du 4 de ce mois. Je trouve fort bon que vous fassiez venir de Rome ces dessins du palais Pitti, et de Venise le nouveau Palladio; c'est un soin dont je vous suis obligé. Je placerai volontiers ces ouvrages dans ma bibliothèque. Tout ce qui est bon a chez moi droit de bourgeoisie, et vous savez que

^{a)} Ce n'est pas Ovide, mais Virgile qui dit, au VI^e livre de l'*Énéide*, v. 625 :
Non, mihi si linguae centum sint oraue centum, etc.

je n'ai là-dessus de préjugés ni pour les pays, ni pour les auteurs. Vous pouvez au reste demeurer quelques jours à Berlin, suivant la permission que vous m'en demandez. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

71. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 13 décembre 1751.

SIRE,

Par la lettre ci-jointe, que j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, elle verra comme le cardinal Quirini va nous envoyer cinq cents ducats d'or pour notre église, et comme il espère que ce bel exemple sera suivi par les cardinaux ses confrères, et par le pape même. Il a pris l'affaire si fort à cœur, qu'il semble n'avoir que cette pensée en tête, ce qui me ferait presque bien augurer du succès. V. M. verra dans la même lettre l'envie qu'il a de présenter à V. M. deux de ses médailles, et de les accompagner d'une lettre. Il me demande mon avis là-dessus, et mon avis ne sera que conforme aux ordres de V. M. J'ai reçu en même temps, Sire, une lettre d'Angleterre par laquelle on me mande qu'on doit avoir envoyé à V. M. les *Thermes* de Palladio, le palais de Chiswick et la salle égyptienne bâtie en York, que j'avais demandés à mylord Burlington pour V. M. J'espère que V. M. les aura reçus, ainsi qu'un petit chien extrêmement joli que M. de Villiers^a a envoyé à V. M. dès le printemps passé. M. de Villiers, Sire, se met aux pieds de V. M., et ajoute ces mots, qui ne sauraient être affaiblis par la traduction : *To express what I feel would be almost as difficult as to return the obligation.* Et voilà comme V. M. a fait des conquêtes en Angleterre, supérieures à celles de César.

^a Voyez t. III, p. 158, et 183—216.

72. AU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 15 décembre 1751.

J'ai bien reçu votre lettre du 13 de ce mois. Je vous sais gré de l'avis que vous m'avez donné de la générosité du cardinal Quirini, et les vœux que vous formez pour qu'elle soit imitée par ses collègues sont une preuve de l'intérêt que vous prenez à l'élévation de votre église. Quant à la lettre du cardinal Quirini que vous m'annoncez, et que je vous renvoie ci-close, je laisse le cardinal le maître de faire là-dessus tout ce qu'il croira lui convenir. Je suis tout à fait sensible aux témoignages de dévouement de M. de Villiers, et vous me ferez plaisir de le lui faire connaître. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

73. DU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 3 février 1752.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à Votre Majesté une lettre du marquis Grimaldi, ministre d'Espagne à Stockholm. V. M. y verra la noble ambition d'un homme qui s'est acquis de la réputation parmi les savants, et qui voudrait l'augmenter. C'est M. Buonamici, qui a écrit la campagne de Velletri, *De rebus ad Velitras gestis*, et trois livres *De bello Italico*. Il voudrait à présent, Sire, remonter jusqu'à la mort de Charles VI et donner, sous les auspices de V. M., l'histoire générale de la dernière guerre. Les connaisseurs assurent que son histoire ressemble, quant au style, aux *Commentaires* de César; et V. M. rendrait la ressemblance bien plus parfaite, s'il avait le bonheur d'exécuter son projet. J'attends, Sire, les ordres de V. M. pour faire réponse au marquis de Grimaldi.

74. AU COMTE ALGAROTTI.

(Février 1752.)

J'ai reçu deux de vos lettres, de la boutargue, des truffes, et des dédicaces de livres. Je vous remercie des boutargues, qui étaient admirables; les truffes ont paru aux connaisseurs semblables aux nôtres; et, quant aux dédicaces, il dépend d'un chacun de me dédier des livres ou de ne les point dédier. Je ne connais point l'auteur, et je crois que, s'il s'adressait au cardinal Quirini, son épître dédicatoire serait reçue avec plus d'empressement. Je vous avoue que je suis fort indifférent sur ce petit sujet de vanité, et que j'aime mieux vous voir ici que de lire la dédicace la plus louangère.

75. DU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 11 avril 1752.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté le plan de la maison de M. Wade, que M. Villiers vient de m'envoyer. Mylord Burlington me mande, Sire, qu'il a fait remettre à M. Michel, secrétaire de V. M. à Londres, le livre des *Thermes* de Palladio, et d'autres différents plans d'architecture, et je ne doute pas, Sire, que V. M. ne les ait incessamment. M. de Maupertuis me mande que, malgré la belle saison, il n'y a aucun changement en bien touchant sa santé. Il souhaiterait que je fisse un tour à Berlin, et j'espère que V. M. voudra bien que j'y aille voir un homme dont la cendre serait honorée des larmes de V. M.

Si V. M. daignait réfléchir pendant trois ou quatre minutes sur le sujet de l'operetta, nous serions sûrs, Sire, d'avoir deux heures d'un spectacle charmant. Je prendrais avec moi le canevas, et je ferais de mon mieux, Sire, pour que le poète remplisse

les vues de V. M., et que sa viole se monte au ton de la lyre. Je suis avec le plus profond respect, etc.

76. DU MÊME.

(Berlin) 20 avril 1752.

Voici le chef-d'œuvre du poëte lauréat,^a que j'ai l'honneur, Sire, d'envoyer à V. M. Rien n'est comparable à sa célérité, si ce n'est sa docilité.

Le cardinal Quirini, qui a refusé une somme à Rome, et l'a cédée à Benoît XIII, ne saurait, Sire, refuser l'honneur de l'inscription que V. M. veut bien lui accorder à Berlin. Il en rend à V. M. les plus humbles grâces, et m'a déjà remis une partie de l'argent nécessaire à l'achèvement de la façade de l'église.

M. de Maupertuis se met aux pieds de V. M., et est toujours dans le même état.

Si V. M. daigne approuver l'opéra, et qu'elle n'ait pas d'ordres ultérieurs à me donner là-dessus, j'aurai l'honneur, Sire, de revenir lui faire ma cour à Potsdam.

77. AU COMTE ALGAROTTI.

(21 avril 1752.)

Si vous parlez à Maupertuis, je vous prie de lui dire qu'il ne boive point de café, point de liqueurs, et qu'il s'assujettisse aux lois d'Hippocrate; car, après tout, il faut guérir ou mourir dans les règles. Quant au canevas de l'operetta, je verrai demain après-

^a Villati (voyez ci-dessus, p. 63, 72 et 73), mort le 9 juillet 1752. Le chef-d'œuvre mentionné ci-dessus est l'opérette *Il Giudizio di Paride*.

midi comme nous pourrons l'arranger. Je vous remercie des des-
sins que vous me procurez d'Angleterre ; on me mande que le tout
est en chemin.

78. DU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam , 8 mai 1752.

SIRE ,

Voici une lettre du cardinal Quirini, et les médailles que vous
avez bien voulu, Sire, lui permettre de présenter à V. M. Il est
allumé de zèle pour notre église catholique, et un mot de V. M.
serait une flamme céleste qui l'embraserait tout à fait. Je vois,
Sire, le dehors de notre église achevé de sa façon, pourvu qu'on
grave dans la frise de l'entablement de la façade : *A. M. C. Quiri-
nus inchoatum perfecit*,^a ou quelque pareille quittance pour son
argent.

Mon admiration et ma reconnaissance, Sire, augmentent à
proportion que je relis l'ouvrage immortel^b dont V. M. a daigné
me faire part. C'est bien V. M. qui pouvait prendre pour devise :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.^c

C'est Minerve qui chante sur la lyre d'Apollon ; ce sont les leçons de
la plus profonde philosophie, emmiellées par les charmes des plus
beaux vers. Quantité de ces beaux vers seront retenus sans doute
par ceux qui ont le bonheur de les lire ; mais ne leur sera-t-il pas
permis de les redire aux autres ? ne leur serait-il pas permis de
citer ce qui mérite tant de l'être ? Je demande cette grâce à V. M.,
quelques gouttes de ce baume précieux pour faire durer mes
faibles écrits.

^a Le fronton de l'église catholique de Berlin porte trois inscriptions : au
milieu, *Hedwigi* ; à droite de ce nom, *Federici Regis Clementiae Monumentum* ;
et à gauche, *A. M. Quirinus S. R. E. Card. Suo Aere Perfecit*.

^b Algarotti veut parler de l'édition de luxe des *Œuvres du Philosophe de
Sans-Souci*, 1752. Voyez t. X, p. ix et x.

^c Horace, *Art poétique*, v. 343.

79. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 24 septembre 1752.

Je vous envoie ci-joint une réponse de ma part à la lettre du cardinal Quirini que vous m'avez fait tenir. Vous pourrez la lui envoyer, et le remercier encore en même temps de sa générosité et des sentiments qu'il veut bien me témoigner. Si ce cardinal Quirini n'est pas le premier cardinal de l'univers, l'auteur le meilleur à lire, le savant le plus agréable à fréquenter, il est toutefois un bon diable à qui l'amour-propre et le désir de l'immortalité font faire des actions charitables et utiles au genre humain. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

80. AU MÊME.

Quoique je ne voie pas trop quelles affaires pressantes vous pouvez avoir chez vous, cependant je ne vous empêche point de faire le voyage d'Italie. Vous pourriez partir au mois de février et revenir à celui d'octobre 1753, y voir le cardinal Quirini, arranger vos affaires, passer à Herculaneum ou bien où il vous plaira, revoir les lieux où Cicéron harangua, où écrivit Virgile, où soupira Tibulle, où rampa Ovide, et où des fainéants tonsurés donnent à présent des bénédictions auxquelles on ne croit guère.

81. DU COMTE ALGAROTTI.

Leipzig, 7 février 1753.

SIRE,

Ce que Votre Majesté m'avait prédit touchant les mauvais chemins ne s'est vérifié que trop. M. Gröben, qui m'a joint à Dessau,

aura conté à V. M. une partie des accidents qui me sont arrivés en chemin. Verser, casser la voiture, être quatorze heures à faire trois milles, cherchant les chemins sous les neiges, ont été les suites du voyage. Étant arrivé hier au soir, après des peines infinies, avec un mal de gorge et un peu de fièvre, on m'a annoncé qu'il me serait impossible d'avancer du côté de Cobourg; les roues de devant de mon carrosse étant trop basses, je n'aurais jamais pu faire chemin à travers les neiges, qui étaient plus fortes que jamais; que, en traîneau, on ne pouvait pas aller; que la poste ordinaire avait retardé plus de douze heures, malgré la hauteur des roues de ses chariots, et que, si les neiges venaient à se fondre, j'aurais été obligé de rester dans quelque misérable village quatre ou cinq jours; finalement, que la seule route qui me restait à prendre pour aller en Italie, quoique très-longue, était celle de Dresde, de Prague et de Vienne, où les chemins étaient battus, et où je n'avais rien à craindre des eaux. Après bien des consultations, j'ai pris le seul parti qui me restait à prendre, et je suis arrivé, il y a un quart d'heure, à Leipzig. J'ai cru de mon devoir, Sire, d'avertir de tout cela V. M., et, quoique mon changement de route était une chose nécessaire, d'en attendre l'agrément de V. M.

82. AU COMTE ALGAROTTI.

(Février 1753.)

Si vous ne pouvez pas passer par Cobourg, il vous convient sans doute mieux de prendre le chemin de Vienne, et je m'y oppose d'autant moins, que je suis persuadé que je n'ai rien à appréhender de votre part, et que vous agirez envers moi en honnête homme. J'ai oublié de vous dire que, si vous allez à Rome, il convient de faire au pape un compliment très-poli de ma part, et de lui recommander notre église de Berlin. Quand vous serez arrivé en Italie, écrivez-moi, s'il vous plait, et mandez-moi de

Venise ce qu'on y dit du Turc. Adieu; je vous souhaite un plus heureux voyage que vous ne l'avez eu jusqu'à présent.

83. DU COMTE ALGAROTTI.

Venise, 7 mars 1753.

SIRE,

Après un voyage des plus longs et des plus pénibles, je suis arrivé enfin à Venise. J'ai encore pu voir les derniers jours du plus maigre carnaval du monde.

Les nouvelles que l'on a ici de Constantinople ne parlent que de la tranquillité qui y règne moyennant les libéralités du Grand Seigneur et la conduite du grand vizir. On n'est pas pourtant sans crainte, dit-on, de quelque nouvelle révolution, et l'on croit la guerre indubitable, si jamais le Grand Seigneur vient à être déposé. J'espère que V. M. aura reçu, à l'heure qu'il est, la vérité. Je prends la liberté d'envoyer à V. M. quelques boutargues qui partiront à la première occasion.

84. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 25 mars 1753.

J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez écrite. Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles. Parlez-moi des spectacles et des nouveautés que vous remarquerez dans ce pays fertile en génies inventifs. Envoyez-moi la boutargue quand vous pourrez. Je serai toujours charmé de vous donner des marques de ma protection et de ma bienveillance, et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Si vous allez à Herculaneum, tâchez, s'il se peut, de m'en apporter quelque bloc de marbre, comme les juifs qui reviennent de la Palestine apportent de la terre où était leur temple à leurs confrères.

85. AU MÊME.

Je vous remercie de la belle musique que vous m'avez envoyée. A l'entendre, j'aurais cru que, depuis Vinci et Hasse, les Huns et les Gépides auraient ravagé la Lombardie, et, en la détruisant, y auraient porté leur goût bizarre et barbare. On pourrait appliquer à vos compositeurs le mot de Waldstörchel : « Tu fais des notes sans faire de la musique. »^a Je crains plus que jamais pour votre santé depuis que je vous sais dans une université de médecins. Il faut qu'ils entendent bien mal leur métier, s'il ne s'en trouve pas un d'assez adroit pour vous dépêcher là-bas. Je sens tous les jours, avec les progrès de l'âge, augmenter mon incrédulité pour les historiens, théologiens et médecins. Il n'y a que peu de vérités connues dans le monde ; nous les cherchons, et, chemin faisant, nous nous contentons des fables qu'on nous forge, et de l'éloquence des charlatans. Vous n'allez donc point à Herculaneum ? J'en suis fâché ; c'est le phénomène de notre siècle ; et si de si fortes entraves ne me retenaient pas ici, je ferais cinq cents lieues pour voir une ville antique ressuscitée de dessous les cendres du Vésuve. Je vous remercie des épreuves de marbres, que j'ai bien reçues. Il m'en est venu une bonne provision d'Italie ; si cependant vous vouliez me commander *delle agate gialle di colori diversi*, des morceaux assez grands pour faire deux grandes tables et deux grandes cheminées, vous me feriez plaisir. Adieu, cygne

^a Frédéric parle ici du *Petit prophète de Böhmischbroda*, ou *Prophétie de Gabriel Joannes Nepomucenus Franciscus de Paula Waldstorch*, dit *Waldstörchel*, natif de *Böhmischbroda*, etc. C'est une satire que le baron de Grimm publia en 1753 contre les prôneurs de la musique française. Il dit, chap. 19 : « Et ainsi que tes musiciens ont fait des notes jusqu'à ce jour, de même ils feront de la musique qui en soit une. »

de Padoue, élève harmonieux du cygne de Mantoue; j'espère de vous revoir ici au mois d'octobre, en dépit de la Faculté et de vos assassins.

86. AU MÊME.

(Octobre 1753.)

Vous ne trouverez pas étrange, mon cher Algarotti, que je me sépare de la confrérie des poètes, depuis qu'il se trouve de si grands faquins parmi eux. J'ai fait les poésies que je vous ai données, pour m'amuser. Cela n'était bon que pour cet objet; mais je ne veux ni être lu, ni être transcrit. Raphaël doit être copié, Phidias imité, Virgile lu. Pour moi, je dois être ignoré. Il en est de mes ouvrages comme de la musique des diletanti. On doit se rendre justice, et ne pas sortir de sa sphère. Je connais la mienne, qui est assez étroite, et je me ressouviens de la Sallé, qui, après avoir plu à Londres, fut sifflée depuis qu'elle s'avisa de danser habillée en homme. Je souhaite que l'Italie vous ennuie au point de vous la faire quitter bientôt. Vous voyez que les médecins de Padoue ont le sort de tous les autres de l'Europe. Si vos opéras sont mauvais, vous en trouverez ici un nouveau qui peut-être ne les surpassera pas. C'est *Montézuma*. J'ai choisi ce sujet, et je l'accommode à présent. Vous sentez bien que j'intéresserai pour Montézuma, que Cortès sera le tyran, et que par conséquent on pourra lâcher, en musique même, quelque lardon contre la barbarie de la R. Cr. Mais j'oublie que vous êtes dans un pays d'inquisition; je vous en fais mes excuses, et j'espère de vous revoir bientôt dans un pays hérétique où l'opéra même peut servir à réformer les mœurs et à détruire les superstitions.

87. DU COMTE ALGAROTTI.

Padoue, 12 novembre 1753.

SIRE,

La lettre dont Votre Majesté m'a honoré dernièrement m'a encore trouvé à Padoue, sur le point de faire un petit voyage pour essayer mes forces. J'ai été à Vicence, où j'ai vu ce que j'espère bientôt revoir à Potsdam. Mais à peine ai-je donné un coup d'œil à Palladio, qu'il m'a fallu garder la chambre pendant deux jours. Le peu de nourriture qu'il me faut prendre me rend extrêmement sensible à toute sorte d'intempérie d'air. Je n'écoute pas les médecins, Sire, surtout lorsqu'ils me répètent qu'il faudrait absolument passer l'hiver en Italie. Je me flatte d'être en état de partir pendant le froid, lorsque les fibres ont plus de ton, et seront en état de soutenir la fatigue d'un long voyage.

Je suis bien charmé, Sire, que V. M. ait choisi pour son opéra le sujet de Montézuma. La différence des habits entre les Espagnols et les Américains, la nouveauté des décorations, feront sans doute un spectacle charmant; et je suis bien sûr que, grâce à V. M., l'Amérique fournira de nouveaux plaisirs à notre âme, ainsi qu'elle fournit de la matière à notre luxe et des agréments à notre palais.

Je dois, Sire, obéir aveuglément à V. M. sur ce qu'elle m'ordonne touchant ses vers.^a Mais quel beau champ n'aurait-on pas, Sire, s'il était permis de lui faire des représentations!

*Parum sepultae distat inertiae
Celata virtus,*^b

pourrait-on lui dire. Pourquoi, Sire, envier le plaisir d'admirer le plus rare poëte, qui, au milieu des plus grandes affaires,

Monta sur l'Hélicon sur les pas du plaisir,^c

et y fait monter sur les mêmes pas les élus qu'il a bien voulu

^a Voyez ci-dessus, p. 85 et 90.

^b Horace, *Odes*, liv. IV, ode 9, v. 29 et 30.

^c Frédéric, *Épître à mon esprit*, 1749. Voyez t. X, p. 221.

choisir pour ses lecteurs? Je dois en remercier d'autant plus V. M., qu'elle a bien daigné me mettre de ce nombre. Mais j'avoue, Sire, que je ne suis pas si *selfish*, comme disent les Anglais, que je ne souhaitasse que tout le monde fût enchanté de ces vers que V. M. a écrits tandis qu'Apollon chantait.

88. DU MÊME.

Venise, 11 janvier 1754.

SIRE,

Dans le temps que je me flattais d'être en chemin pour me mettre aux pieds de V. M., me voilà encore à Venise. La saison qu'il fait ici depuis trois mois est des plus affreuses, et à Venise on ne voit pas plus le soleil qu'à Londres. Ma santé est encore dans un état qu'il y a bien plus d'apparence que je serais tombé malade en chemin, qu'il n'y en avait du dernier voyage que je fis. Si jamais, Sire, j'ai connu ce que vaut la santé, c'est par ce que me coûte à présent le peu qui m'en reste. Il est bien sûr, Sire, que dans tel état que je sois, d'abord que le temps commencera à s'adoucir, je me mettrai en chemin, et j'irai faire ma cour à V. M.,

Cum Zephyris, si concedes, et hirundine prima.^a

J'ai envoyé à V. M. quelques boutargues qu'on m'a données comme d'une pâte très-fine; je me flatte qu'elles agréeront à V. M., et elle en aura toujours de la même espèce.

Les plaisirs du carnaval sont des plus maigres. Les opéras ne sont ni à voir ni à entendre. On est bien éloigné ici d'étaler aux yeux le spectacle magnifique du nouveau monde ou de l'ancienne Rome, et de toucher le cœur par les actions d'un Sylla ou par les aventures d'un Montézuma; on est toujours réduit à la ressource déjà usée de changer le théâtre dans la boutique d'un miroitier.

^a Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. VII, v. 13. Voyez t. XVII, p. 331.

J'ai été encore dernièrement passer quelques jours à mon infirmerie de Padoue, et n'ai assurément pas regretté la capitale. Je vois assez souvent M. l'ambassadeur de France, ^a qui est bien fait pour représenter la plus aimable nation du monde. Il se flatte, Sire, que la route où il est entré pourra le mener encore faire sa cour à V. M. Il a bien des titres pour vous admirer, Sire, comme ministre, comme un des Quarante, comme homme d'esprit. Je le verrais encore plus souvent, s'il n'avait pas un si bon cuisinier; il est triste que ma raison ait toujours à combattre des envies qui restent toujours à un estomac qui n'a plus la force de les satisfaire.

89. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 9 février 1754.

Je m'étonne que les médecins d'Italie et l'air natal ne vous aient pas encore guéri. Je comprends que les médecins sont les mêmes partout. Tant que leur art ne sera pas perfectionné, ils ne seront que les témoins des maladies.

J'ai vu à Berlin un comte, ou je ne sais quoi, qui se nomme Menefolio. A nous autres Allemands il a paru fou; je ne sais ce qu'il paraîtra aux Italiens. Il travaille depuis trente ans à une comédie dont il est lui-même le sujet principal. Il dort tout le jour, se lève à sept heures du soir, dîne à minuit, soupe à sept heures du matin, et travaille sa comédie. Il dit, sans cependant en être cru, que tout le monde vivait à présent ainsi en Italie. Comme il défait et refait sans cesse sa comédie, elle aura le sort de l'ouvrage de Pénélope, et je crois que ce beau phénix du théâtre ne sera pas représenté de sitôt.

Formey a lu à l'Académie les *Éloges* de MM. d'Arnim et de Münchow, et l'Académie s'est opposée à leur impression. J'ai été curieux de les lire. Jamais il n'y a eu bavardage plus inepte et plus plat. Formey a voulu avoir de l'esprit; il a fait assaut

^a L'abbé de Bernis. Voyez t. IV, p. 32, et t. X, p. 109.

contre la nature, et certainement cela n'a pas tourné à son avantage.

Le fou s'est dit mort à Colmar, pour entendre ce qu'on dirait de lui. Je vous envoie son épitaphe :

Ci-gît le seigneur Arouet,
 Qui de friponner eut manie.
 Ce bel esprit, toujours adrait,
 N'oublia pas son intérêt,
 En passant même à l'autre vie.
 Lorsqu'il vit le sombre Achéron,
 Il chicana le prix du passage de l'onde,
 Si bien que le brutal Caron,
 D'un coup de pied au ventre appliqué sans façon,
 Nous l'a renvoyé dans ce monde.^a

Je vois bien que je ne vous reverrai qu'avec les cigognes et les hirondelles, et je compte que vous aurez si bien arrangé vos affaires en Italie, que vous ne serez plus obligé d'y retourner de sitôt. Adieu.

90. AU MÊME.

Ce 15.

J'ai reçu des graines de melon, de la musique, et le portrait d'une danseuse. Je vous remercie des premières, j'entendrai ces jours-ci la musique, et quant au portrait de la danseuse, je le trouve très-joli; mais il faut savoir son prix avant que de procéder à l'engagement. Huit cents ducats est trop pour une troisième danseuse; mais si nous pouvons nous accorder, ce sera une affaire pour l'année qui vient. Je vous renvoie le portrait, qui pourra rappeler à la vie vos esprits engourdis, et vous faire préluder sur l'illusion de la jouissance, attendant la réalité. Criqua^b

^a Voyez t. XIV, p. 171.

^b Ce nom, fidèlement copié sur le texte de M. de Raumer, que nous suivons, nous est inconnu. Peut-être Frédéric veut-il parler du signor Crichi, chanteur de l'Opéra-comique, qui vint à Berlin au mois de mars 1754.

fait des merveilles ici. Adieu; je vous souhaite santé, contentement et repos.

F.

91. DU COMTE ALGAROTTI.

Venise, 8 mai 1754.

SIRE,

Je ne saurais remercier assez Votre Majesté des vers dont elle a voulu me faire part. Ils sont extrêmement plaisants, et de main de maître. Oserais-je dire à V. M. qu'elle aurait dû aussi me faire envoyer l'*Éloge* que l'abbé de Prades a lu à l'Académie? Je m'imagine qu'il sera à mettre à côté des *Éloges* de MM. Stille et Jordan, et à côté de ceux de Fontenelle. Je suis bien fâché, Sire, que V. M. ait été à même de faire un pareil honneur au pauvre Knobelsdorff. Je ne verrai plus un homme avec lequel j'avais été lié de tous temps par l'amitié et par l'estime. Il avait bien du talent, et, si c'était un philosophe scythe, il n'honorait pas moins les vertus d'Alexandre. Je connais si bien M. le comte Menefolio par le portrait que V. M. en fait, que je le tiens vu; et pour sa comédie, je la tiens lue. V. M. a bien raison de ne pas croire l'Italie faite comme lui. Hélas! Sire, j'aurais bien voulu en apporter à V. M. une relation plus exacte; mais il faudrait que celui qui connaît si bien l'Europe qu'il importe de connaître, et dont il fait une si grande partie, se contentât de la relation de Padoue et d'un petit quartier de Venise. J'avoue, Sire, qu'il a été bien douloureux pour moi d'avoir été si longtemps éloigné de V. M. pour être confiné à Padoue. Ce n'est pas un moindre sujet de chagrin pour moi, Sire, de voir que je ne saurais sortir du régime et de la vie médicale sans trainer une vie languissante qui éteint la parcelle du feu divin qui est en nous, et sans essuyer de ces incommodités qui sont pis que les maladies :

..... *quid enim? concurritur : horae*
Momento cita mors venit, aut victoria laeta.^a

^a Horace, *Satires*, liv. I, sat. 1, v. 7 et 8.

Quoique l'aisance entière dont je jouis ici, et l'air natal, commencent à me faire ressentir quelque bénéfice, mon cœur vole aux pieds de V. M. J'y serai bientôt moi-même, et seconderai ses mouvements. V. M. verra elle-même et jugera mon état. Je crains bien, Sire, que V. M. ne saura que faire d'un homme qui ne peut être, pour ainsi dire, au ton des autres. Ce qui doit me consoler en toute chose, c'est que je suis attaché non pas à un homme roi, mais à un roi homme, comme a dit M. Chesterfield de V. M.

J'attends toujours après les ordres dont V. M. voulait me charger touchant les agates, et serai charmé de savoir si les boutargues ont réussi, afin d'en commander et d'en avoir toujours de la même espèce.

92. AU COMTE ALGAROTTI.

Ce 26.

Je ne sais quand je vous reverrai ici. Le temps commence à s'adoucir, les alouettes à chanter, les grenouilles à croasser.^a Il ne manque que les hirondelles et les cigognes; j'espère que vous arriverez en leur compagnie. Mon Opéra-comique, qui vient de débarquer, m'assure que votre santé se remet, et que vous n'attendiez que le beau temps. Je crois que vos médecins de Padoue sont comme le docteur Balouard de la comédie, qu'ils parlent beaucoup, et guérissent peu. C'est peut-être leur nombre qui nuit à votre santé. Maupertuis va revenir; il a triomphé de son mal en dépit des médecins, et a fait manquer une grande réputation à quelqu'un qu'il eût voulu charger de sa cure. On dit ici que vous aurez bientôt de nouveaux troubles en Italie; ce sont des discours de l'arbre de Cracovie.^b Je ne m'étonnerais cepen-

^a Voyez t. X, p. 11, et ci-dessus, p. 20.

^b Quitard dit, dans son *Dictionnaire des Proverbes* : « Les lettres de Cracovie, ainsi nommées par allusion au verbe *craquer* (mentir), sont des brevets qu'on expédie aux grands hâbleurs. Avoir ses lettres de Cracovie signifie donc

dant pas qu'on se disputât la possession de ce beau pays. Si j'avais été de Charlemagne, au lieu de m'amuser à conquérir des païens d'en deçà l'Elbe, j'aurais établi mon empire à Rome. Peut-être serions-nous encore païens de cette affaire; mais le malheur ne serait pas grand, et on pourrait plaisanter sur Jupiter et Vénus plus joliment que sur M.... et J..... Votre confrère en Belzébuth s'est brouillé à Colmar avec les jésuites. Ce n'est pas l'action la plus prudente de sa vie. On dit qu'on pourra l'obliger à abandonner l'Alsace. Il est étonnant que l'âge ne corrige point de la folie, et que cet homme, si estimable par les talents de l'esprit, soit aussi méprisable par sa conduite. Il y a ici un chevalier Masson, venu de France, qui paraît aussi sensé que nombre de ses compatriotes qui l'ont précédé m'ont paru fous. Il est lettré, et semble avoir du fonds; je ne le connais pas assez pour en juger avec certitude. Mon opéra attend votre retour; vous lui servirez de Lucine, pour que le sieur Tagliazucchi en accouche heureusement. J'y ai mis toute la chaleur dont je suis capable; mais la chaleur de nous autres auteurs septentrionaux ne passerait que pour glace en Italie. Adieu. Je compte que ce sera la dernière lettre que je vous écrirai, ou je prendrai vos mois pour des mois prophétiques du grand prophète Daniel.^a

FR.

93. DU COMTE ALGAROTTI.

Venise, 17 mai 1754.

SIRE,

J'ai fait après Pâques une petite tournée à Vérone pour me remettre en train de voyager. Je comptais, Sire, aller au lac de

• être reconnu et proclamé menteur. . . . Il y avait autrefois au jardin du Palais-Royal, d'autres disent au jardin du Luxembourg, un arbre qu'on appelait • l'arbre de Cracovie, pour la raison que je viens d'indiquer, ou parce que les • novellistes se réunissaient d'ordinaire sous son ombre pendant les troubles de • Pologne. •

^a Voyez ci-dessus, p. 29.

XVIII.

Garde, qui, dans la belle saison, est l'endroit le plus délicieux de l'État de Venise; mais, la saison étant encore trop rude, j'ai été à Mantoue revoir les bâtiments de Jules Romain, dont je pourrai apporter à V. M. quelque esquisse, et de là j'ai été à Parme, où j'ai vu le Corrège, et n'ai point vu l'Infant, qui était à la chasse. Au retour de mon petit voyage, j'ai trouvé à Padoue la lettre dont V. M. m'honore. Je suis charmé d'entendre que Maupertuis jouisse d'une santé parfaite. Il me mande que les turbots et les soles de Saint-Malo l'ont tout à fait remis. Il est bien heureux, tandis que moi, j'ai toujours de la peine à digérer les poulets, et je me vois exclu de la bonne chère et presque de la bonne compagnie. Les nouvelles qui occupent le plus ici sont nos différends avec la république de Gènes, qui seront sans doute terminés à l'amiable, et la négociation de M. de Löwendal pour entrer au service des Vénitiens. L'opéra de V. M. attend mon retour, sans doute pour avoir un admirateur de plus.

Quant à moi, j'attends à tout moment des nouvelles précises touchant la qualité des chemins et la hauteur des eaux, qui sont maintenant débordées par la fonte subite des neiges qu'il a fait, pour me déterminer si je prendrai le chemin du Tyrol ou de Vienne. Celui que je croirai me mener le plus tôt aux pieds de V. M. est certainement celui que je croirai le meilleur, et que je choisirai.

94. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 30 juillet 1754.

J'ai reçu votre lettre par laquelle vous me marquez que votre mauvaise santé vous oblige de me demander votre congé. C'est pour la seconde fois que je vous l'accorde. J'aurais cru que votre air natal vous aurait mieux traité, et qu'il ne vous aurait pas fait perdre votre santé, qui me parut très-bonne lorsque vous par-

tites d'ici. Je souhaite qu'il répare le mal qu'il vous a fait, et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FEDERIC.

95. DU COMTE ALGAROTTI.

Venise, 27 juillet 1755.

SIRE,

Je me crois en devoir, Sire, de me mettre aux pieds de Votre Majesté à l'occasion de l'arrivée et du départ de ce pays-ci de S. A. R. madame la margrave de Baireuth. Dans le séjour extrêmement court qu'elle a fait à Venise, le gouvernement s'est extrêmement empressé de lui rendre toute sorte d'honneurs. On allait des honneurs passer aux fêtes, si S. A. R. avait pu accorder encore quelques jours aux empressements du gouvernement. On aurait voulu, Sire, fêter de même que l'on a honoré dans la personne de S. A. R. la sœur du plus grand des rois.

96. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 19 août 1755.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez à l'occasion du passage de ma sœur, madame la margrave de Baireuth, par Venise. La politesse de vos compatriotes m'était connue, et vous seul auriez bien suffi pour m'en donner l'idée que je dois en avoir. Je conserve toujours pour vous les mêmes sentiments d'estime et de bienveillance que je vous témoignais lorsque vous étiez ici, et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

97. DU COMTE ALGAROTTI.

Venise, 26 avril 1755.

SIRE,

Le livre que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté ne contient qu'une esquisse des sentiments d'admiration envers V. M. qui seront toujours présents à mon esprit, comme ceux de la reconnaissance seront toujours gravés dans mon cœur; et si ce livre avait le bonheur d'être approuvé par V. M., j'oserais me flatter que non seulement il rendrait témoignage de mes sentiments au public, mais même à la postérité.

98. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 15 novembre 1755.

Je n'ai reçu votre lettre, quoique datée du mois d'avril, que depuis fort peu de jours. Je vous remercie avant d'avoir lu votre ouvrage; c'est pourquoi je ne vous en dirai rien. J'ai été pourtant trop à portée de vous connaître, pour que je ne pusse pas déjà en porter un jugement qui ne s'éloignerait guère de la vérité. J'ai au reste toujours les mêmes sentiments à votre égard, et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FEDERIC.

99. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 26 octobre 1756.

SIRE,

M'a-t-on vu le dernier paraître aux champs de Mars?^a

Votre Majesté peut avec raison répéter ce beau vers, et vos ennemis doivent bien se mordre les doigts de vous avoir forcé à paraître. L'entreprise de V. M.^b était digne de César, votre confrère en gloire, *qui maturandum semper existimavit*; et l'exécution en a été de même. La nouvelle gloire dont V. M. vient de se couvrir fait honneur au siècle et à l'humanité. Il n'appartenait qu'à V. M. d'élever l'histoire moderne à la dignité de l'ancienne. *Io triumpho!* Je suis avec le plus profond respect, etc.

100. DU MÊME.

Bologne, 9 novembre 1756.

SIRE,

Votre Majesté voudra bien me permettre d'écrire encore un mot après une armée entière prise à discrétion. On n'a jamais entendu parler de pareille entreprise depuis celle de César en Espagne contre Afranius et Petreius. Mais celle de V. M. est bien différente. Il n'avait contre lui que ces messieurs, et V. M. avait les Saxons et les Autrichiens tout ensemble. Vous nous faites perdre, Sire, le goût pour l'histoire ancienne. *Caesar in eam spem venerat, se sine pugna et sine vulnere suorum rem conficere posse, quod re frumentaria adversarios interclusisset. . . . Cur denique fortunam periclitaretur, praesertim cum non minus esset impera-*

^a Frédéric dit dans l'Épître XX, *A mon esprit* (t. X, p. 216) :

M'a-t-on vu des derniers paraître au champ de Mars?

^b La bataille de Lowositz, 1^{er} octobre 1756.

toris, consilio superare quam gladio?^a Tout cela était fort beau avant la bataille de Lowositz et la capitulation de Königstein. Continuez, Sire, à effacer César et à éclairer le siècle. Je vois déjà la Bohême inondée par vos troupes victorieuses, et vos ennemis forcés à vous demander humblement cette paix que vous leur accordiez si généreusement à la tête de votre armée.

101. AU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 27 novembre 1756.

Comme vous m'avez paru, par votre lettre, prendre part à ce qui se passe dans ce pays, je vous envoie la relation de la campagne. Vous ne la trouverez certainement pas conforme à tout ce que vous avez lu ou entendu raconter, mais, quoi qu'il en soit, elle n'en est pas moins exacte. Je vous remercie des témoignages d'attachement que vous continuez de me donner; soyez assuré que je vous en sais un véritable gré, et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

102. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 21 décembre 1756.

SIRE,

Les écrits de Votre Majesté ne sont pas moins admirables que ses actions. Il est bien indifférent à V. M. d'avoir des géniaux dans ce coin du monde, qui ne voit jamais de troupes que celles qui viennent le ravager. Mais V. M. en a tout plein, et les plus zélés partisans des ennemis de V. M. sont forcés de sentir la solidité

^a César, *De bello civili*, liv. I, c. 72.

des raisons sur lesquelles est appuyée la cause de V. M., et d'admirer la force des mesures que V. M. sait prendre pour la soutenir. Mais combien de grandes choses sont renfermées dans la courte relation dont il a plu à V. M. de m'honorer! *Eodem animo dixit quo bellavit.*^a Je ne doute nullement, Sire, que, avec les légions que V. M. a sous ses ordres et le conseil qu'elle a dans sa tête, elle ne fasse encore, s'il est possible, de plus grandes choses que celles qu'elle vient de faire. Qu'il est glorieux, Sire, d'appartenir à un prince qui remplit de sa gloire l'univers entier!

103. AU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 27 décembre 1736.

Tout ce que nous avons fait cette année n'est qu'un faible prélude de ce que vous apprendrez l'année prochaine. Nous avons commencé un peu trop tard pour pouvoir entreprendre beaucoup. Mais, quoi que nous fassions, nous ne nous flattons pas assez pour ne pas sentir que nous ne vivons pas dans le siècle des Césars. Tout ce qu'on peut faire à présent, c'est, je crois, d'atteindre au plus haut point de la médiocrité. Les bornes du siècle ne s'étendent pas plus loin. Je vous remercie de vos bons sentiments à notre égard et de votre bon souvenir; soyez assuré de ma bienveillance, et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

P. S. Les bagatelles qui se sont passées cette année ici ne sont qu'un prélude de la prochaine, et nous n'avons encore rien fait, si nous n'imitons César dans la journée de Pharsale.

^a Quintilien, *Institutio oratoria*, liv. X, chap. 1.

104. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 25 janvier 1757.

SIRE.

La lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire en dernier lieu est bien honorable pour moi, et j'ose dire qu'elle n'est pas moins glorieuse à V. M. Les bontés que V. M. me marque sont égales à la grandeur d'âme qu'elle y fait paraître,

Nil actum reputans si quid superesset agendum.^a

Je vois bien que c'est le mot de V. M., mot dont elle remplira bien scrupuleusement toute l'étendue. A un prince qui a tous les talents et toutes les vertus, tel que V. M., il ne faut que l'occasion. Vos ennemis, Sire, vous l'ont présentée, et vous, malgré eux, vous allez vous faire plus grand que jamais.

105. DU MÊME.

Bologne, 16 mai 1757.

SIRE.

Je sais bien que Votre Majesté ne veut pas encore qu'on la félicite, nonobstant les grandes choses qu'elle vient de faire.

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Il nous semble pourtant, à nous autres, qu'entrer en Bohême en cinq colonnes, vis-à-vis d'un ennemi qui y a toutes ses forces rassemblées, pour faire une guerre offensive, le battre en deux endroits, le mettre en fuite dans les autres, lui prendre ses principaux magasins, le forcer de quitter son fameux camp de Budin, le recogner sous Prague, dont il sera probablement obligé de décamper, faute de vivres, et de vous abandonner toute la Bohême,

^a Lucain, *Pharsale*, chant II, v. 657. Voyez t. X, p. 249.

il nous semble, dis-je, que cela aurait fait chanter pour le moins cinq *Te Deum* dans tout autre pays. Continuez, Sire, à effacer les plus grands hommes en tout genre, et permettez-nous de nous féliciter d'être nés dans le siècle qui vous a produit.

106. DU MÊME.

Bologne, 24 mai 1757.

SIRE,

Votre Majesté nous avait promis une Pharsale, et vous nous avez bientôt, Sire, tenu parole. On a assuré que V. M., après avoir vaincu comme César, a pleuré comme lui sur le champ de bataille. Vos larmes, Sire, ne vous font pas moins d'honneur que votre victoire. Que vous dirons-nous, Sire? Tout ce qu'on pourrait dire est infiniment au-dessous de ce que V. M. fait. *Terra siluit in conspectu ejus.*^a

107. L'ABBÉ DE PRADES AU COMTE ALGAROTTI.

Au camp devant Prague, 10 mai 1757.

Le Roi m'a ordonné, monsieur, ne pouvant le faire lui-même, de vous apprendre qu'il vient de gagner près de Prague la bataille de Pharsale. Je crois qu'un récit abrégé de ce qui a précédé cette grande action vous fera plaisir.

Sur la fin de l'hiver, le Roi fit construire des redoutes à toutes les portes de Dresde, et tracer des lignes. Il persuada par là aux

^a I Machabées, chap. XI, v. 32, selon la Vulgate : *Et sedit Demetrius rex in sede regni sui, et siluit terra in conspectu ejus.*

ennemis qu'il voulait se tenir sur la défensive. Il entra dans les quartiers de cantonnement le 24 de mars, et ne cessa, dès le moment qu'il y fut, de faire reconnaître des camps dans tous les endroits par où l'on pouvait déboucher dans la Saxe. Enfin, il fit marcher différents corps, et de différents côtés, pour voir si l'ennemi prenait l'alarme, et s'il était réellement convaincu que le Roi n'agirait point offensivement. Il parut, à leurs démarches, qu'ils s'étaient persuadé que le Roi ne voulait point entrer en Bohême, car ils ne faisaient que replier leurs postes avancés. Nos corps revenaient aussi sur leurs pas, ce qui acheva de leur donner le change. Après les avoir ainsi préparés, le Roi quitta, le 20 d'avril, son quartier de cantonnement, et donna le même ordre à toutes les troupes; le 21, son armée se trouva rassemblée à Ottendorf, sur les frontières de Bohême. Le maréchal de Schwerin était entré, de son côté, le 18 en Bohême, dirigeant sa marche sur Jung-Bunzlau, où les ennemis avaient un de leurs plus grands magasins. Le duc de Bevern pénétra en même temps par la Lusace, du côté de Friedland et de Zittau, le prince Maurice du côté d'Éger. Le duc de Bevern devait joindre le maréchal de Schwerin; mais, avant de le joindre, il gagna sur le comte de Königsegg une bataille auprès de Reichenberg. Le prince Maurice joignit le Roi, qui marcha à grandes journées, poussant toujours l'ennemi devant lui. Rien ne résista aux gorges. Nous avions cru être arrêtés au passage de l'Éger; mais le Roi fit une marche de nuit, et ses ponts furent jetés, et la moitié de son armée de l'autre côté, que l'ennemi n'en savait rien. Le maréchal Browne se retira assez vite. On s'était flatté qu'ils attendraient le Roi sur le Weissenberg, poste très-avantageux sous le canon de Prague; mais nous trouvâmes qu'ils avaient passé la Moldau. Il fallut encore passer cette rivière. Le Roi prit vingt bataillons et quelques escadrons avec lui, et fit jeter un pont. On passa sans résistance. Le Roi avait fait ordonner au maréchal de Schwerin de le joindre de l'autre côté de la Moldau. Le 6 de ce mois, il joignit le Roi de grand matin. On reconnut le camp des ennemis, et le Roi, voyant bien qu'il était inattaquable par son front, ordonna au maréchal de Schwerin de marcher par sa gauche, et de faire en sorte de tourner les ennemis et de leur gagner le flanc. Le maréchal

marcha, et la marche fut longue. Enfin, il revint, et dit au Roi : « Sire, pour leur flanc, nous l'avons. » Le Roi s'y porta d'abord, fit défilier le reste de l'armée à travers un village qui nous arrêta longtemps. On forma, d'abord après, la première ligne, et le maréchal, qui commandait l'aile gauche, la première ligne se trouvant formée, fit attaquer. Le Roi marcha du côté du centre pour continuer à mettre l'armée en ordre de bataille. Notre gauche souffrit d'abord beaucoup, et les ennemis la menèrent battant près d'une demi-heure. Ce fut là que le maréchal de Schwerin, voyant ce désordre, et que son régiment pliait aussi, prit un drapeau à la main, et, encourageant ses soldats, il reçut un coup de feu dans la tête et dans la poitrine, dont il expira sur-le-champ. Le drapeau qu'il tenait à la main couvrit tout son corps. Le Roi continua à donner ses ordres avec le même sang-froid que si tout était bien allé; il envoya des troupes à cette aile gauche, fit rallier les fuyards, et rétablit si bien le combat, que les ennemis, à leur tour, furent battus, et si bien poursuivis, qu'ils ne purent jamais se rallier. La déroute fut totale : ils n'avaient pas deux hommes ensemble; l'infanterie était pêle-mêle avec la cavalerie. Il fallait encore battre leur droite, qui se trouvait dans des postes presque inaccessibles. Nos troupes, malgré leur lassitude et malgré les difficultés presque insurmontables, ne se rebutèrent point. Elles escaladèrent les rochers, chassèrent les ennemis de partout. Leur armée se débanda absolument; une partie fuit du côté de la Sassa, et l'autre partie entra dans Prague, où il y a environ cinquante mille hommes. Le prince Charles, le maréchal Browne, le prince de Saxe, le prince Louis de Wurtemberg et la plus grande partie de leurs généraux y sont aussi. Le Roi est campé avec son armée autour de la ville, et a pris toutes les précautions pour les faire prisonniers, ou du moins pour qu'ils n'en échappent pas sans qu'il leur en coûte horriblement cher. Le duc de Bevern a marché au-devant du maréchal Daun, qui veut tenir encore contenance. Il a ordre de lui livrer bataille. Ainsi le Roi se trouvera par là, en moins d'un mois, avoir conquis un royaume et dissipé presque toutes les forces de la maison d'Autriche. Le maréchal de Browne a été blessé à la jambe; nous avons fait beaucoup de prisonniers, et pris une grande quantité d'étendards. ainsi

que des pièces de canon. Outre le maréchal de Schwerin, nous avons perdu le général d'Amstel, le duc de Holstein, le colonel Goltz, M. de Hautcharmoy; les généraux Fouqué, de Winterfeldt, d'Ingersleben, de Kurssel, et plusieurs autres officiers, ont été blessés. On a perdu sans doute beaucoup de braves gens; mais si vous voyiez le terrain, vous seriez surpris qu'on ait pu déloger une armée de pareils postes, ayant surtout une si nombreuse artillerie. Le Roi, malgré les périls auxquels il s'est exposé, est en très-bonne santé. Je suis charmé de vous renouveler dans une si belle occasion les sentiments de la plus parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

108. LE COMTE ALGAROTTI A L'ABBÉ DE PRADES.

Bologne, 4 juin 1757.

On ne saurait être plus sensible que je le suis de ce que le Roi ait daigné songer à moi dans ces grands moments qui vont décider du sort de l'Europe. Vous m'avez appris, monsieur, à admirer distinctement et en détail ce que je n'admirais que confusément et en gros. Votre relation est un portrait bien fidèle de ce grand trait d'histoire, et votre plume ne sait pas moins décrire les manœuvres les plus profondes de la guerre qu'elle sait traiter les sujets de la plus haute philosophie. A considérer le nombre, la qualité, la situation des ennemis à qui le Roi avait affaire, il faut avouer, monsieur, que nous n'avons jamais rien lu de pareil. Rien ne manque à la gloire du Roi, et la mort même du maréchal de Schwerin y ajoute un nouvel éclat. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me mettre aux pieds du Roi, et de lui faire sentir que ma reconnaissance pour ses bontés est égale à l'admiration dont l'univers est saisi au bruit de ses exploits.

Je vous félicite, monsieur, d'avoir été témoin oculaire de tous ces grands événements, qui seront une leçon à la postérité la plus

reculée, et serais trop heureux, si je pouvais, dans ce pays-ci, vous donner quelque marque de la parfaite estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Oserais-je vous prier de présenter mes respects à M. le maréchal Keith?

109. LE MÊME A FRÉDÉRIC.

Bologne, 16 novembre 1757.

SIRE,

Je jure à Votre Majesté par votre prévoyance, par votre vaillance, par votre célérité et par tous vos autres attributs, que je n'ai jamais désespéré de la chose publique. Puisqu'il a plu au Dieu des armées de conserver V. M. au milieu de tant de dangers, j'ai toujours cru que la gloire du nom prussien serait montée plus haut que jamais. Après les plus beaux mouvements en Bohême et en Lusace, qui auraient été l'admiration d'un Starhemberg, V. M. vient d'éclipser Gustave-Adolphe dans ces mêmes plaines où sa science avait tant brillé. Cette dernière victoire^a est un de ces miracles militaires qu'il n'est pas permis d'opérer qu'aux favoris de Mars les plus intimes, aux fondateurs de la règle. Mais V. M. n'a pas fini d'agir, et nous ne cesserons d'admirer. Que ce siècle va être ennobli par les exploits de V. M.! Il effacera tous ceux qui ont été jusqu'à présent les plus lumineux.

^a Celle de Rossbach.

110. DU MÊME.

Bologne, 15 décembre 1757.

SIRE,

Je savais bien, Sire, lorsque je félicitais Votre Majesté sur la journée du 5 novembre, que j'aurais dû la féliciter bientôt sur un autre cinq.^a V. M. voudra donc pardonner à mon empressement une lettre presque inutile. Cet autre cinq met le comble à la gloire de V. M. et la fin à une guerre dont toutes les annales du genre humain ne fournissent rien d'approchant. On dit, Sire, qu'il y a bien peu de charité à vous de faire mourir ainsi vos ennemis de faim et de froid. V. M. aurait dû, disent-ils, les laisser en repos pendant une saison aussi rude, et admirer, en attendant, leur générosité de vous attaquer cinq ou six à la fois. Il m'avait paru, Sire, jusqu'à présent, que V. M., par ces hauts faits, avait élevé l'histoire moderne à la dignité de l'ancienne. Mais je vois bien, Sire, que, par vos exploits merveilleux, V. M. donne à l'histoire l'air du roman. Je souhaite à V. M. longues années et aussi glorieuses que celle-ci.

111. AU COMTE ALGAROTTI.

Breslau, 10 janvier 1758.

J'ai bien reçu la lettre que vous m'avez écrite pour me féliciter sur la victoire que j'ai remportée le 5 du mois passé sur l'armée autrichienne. Je suis bien flatté de la part que vous prenez à cet événement, et reçois avec plaisir les vœux que vous formez à ce sujet. Je souhaite qu'ils s'accomplissent; en attendant, me voilà retombé sur mes jambes et prêt à repousser les coups qu'on voudra me porter. Je prie Dieu, au reste, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

^a La victoire de Leuthen.

112. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 12 janvier 1758.

SIRE,

*Res gerere et captos ostendere civibus hostes
Attingit solium Jovis et coelestia tentat,*

dit votre Horace; ^a et quel triomphe pour vous, Sire, que trente-six mille prisonniers de guerre faits dans l'espace de quinze jours! Blenheim y est pour peu de chose; V. M. même n'a fait, pour ainsi dire, que préluder à Rossbach. Celle-ci est la véritable apothéose. Et avec quel sang-froid V. M. ne fait-elle pas tout cela! Elle écrit tranquillement de son camp qu'elle est occupée à reprendre Breslau, comme César écrivit à ses amis qu'il faisait devant le préside de Brindisi une jetée dans la mer, *ut aut Pompeium cum legionibus capiam, aut Italia prohibeam*. Mais la différence est que César, à Brindisi, *non cepit Pompeium cum legionibus*, et V. M., à Breslau, *cepit generales cum bataillonibus*.^b Parmi les grandissimes choses que V. M. a faites en si peu de temps, il y en a une, permettez-moi, Sire, de vous la rappeler, qui m'a infiniment touché. C'est ce lendemain de la journée du 5, lorsque V. M. a bien voulu remercier solennellement son armée. Je suis bien sûr, Sire, que les dixièmes dont elle est composée auront été encore plus touchées des remerciements de leur compagnon et de leur roi que des récompenses dont il les a comblées. Parmi vos triomphes de toute espèce, daignez, Sire, mêler les acclamations et la voix de votre serviteur, qui se félicite d'être né dans votre siècle, et plus encore d'appartenir à V. M.

^a *Épîtres*, liv. I, ép. 17, v. 33 et 34.

^b Allusion au 34^e chapitre de la *Vie de Jules César*, par Suétone.

113. AU COMTE ALGAROTTI.

Breslau, 16 janvier 1758.

Je suis bien flatté de l'intérêt que vous continuez de prendre au succès de mes armes, et de la nouvelle marque que vous venez de me donner de votre attachement par le compliment que vous me faites à l'occasion de la victoire que j'ai remportée le 5 de décembre sur l'armée autrichienne. Mais, quoique les suites de cet événement aient été aussi rapides qu'importantes, les augures que vous en tirez pour le rétablissement de la paix n'en paraissent pas être moins prématurés, et il y a toute apparence que je servirai encore cette année d'amusement aux gazetiers et à la curiosité de vos nouvellistes.

En attendant, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

114. AU MÊME.

.....^a *Penitusque in viscera lapsum
Serpentis furiale malum, totamque pererrat;
Tum vero infelix, ingentibus excita monstris,
Immensam sine more furit lymphata per urbem.*^b

La Discorde, s'étant approchée d'Amate, empoisonna son cœur, et elle devint furieuse contre Énée. Vous voyez bien qu'il ne

^a Le manuscrit de cette lettre est de la main d'un secrétaire, et n'est que signé par le Roi, qui semble vouloir persifler les fréquents passages latins qu'Algarotti, à l'exemple de Montaigne, avait coutume d'insérer dans ses lettres. Dans une lettre à d'Argens, sans date, Frédéric dit : « Quand je suis assez heureux que d'accrocher quelque passage latin, je compare aussitôt mes lettres à celles d'Algarotti, et je m'en impose à moi-même. » Le marquis d'Argens, de son côté, dit dans sa lettre à Frédéric, du 9 mars 1763 : « *Non sunt miscenda sacra profanis.* Votre Majesté voit que je sais, ainsi qu'Algarotti, citer du latin dans mes lettres. »

^b Virgile, *Énéide*, liv. VII, v. 374—377.

suffit pas de se battre, et qu'il est plus difficile de réduire de méchantes femmes que des hommes vaillants. Je désire autant la paix que mes ennemis ont de l'éloignement pour elle, et, si nous faisons des efforts, il faut l'attribuer à la nécessité:

Sæva necessitas industriam parit.

Vous pourrez vous amuser encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui se passe sur la montagne de l'Apalache^a et de la querelle des merluches,^a mais de ce qui décidera de la liberté ou de l'esclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut subjuguier. Si j'en avais le choix, j'aimerais mieux me trouver dans le parterre que de représenter sur le théâtre; mais, puisque le sort en est jeté, il en faut tenter l'aventure.

*Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena,
Despicere unde queas alios passimque videre
Errare atque viam palantis quaerere vitæ.^b*

FEDERIC.

115. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 10 février 1758.

SIRE,

Je laisse juger à Votre Majesté combien je dois me sentir honoré des réponses qu'elle a bien voulu faire à mes lettres, dans un temps où elle roule dans son esprit la destinée de l'Europe. Ce serait grand dommage, Sire, que V. M. ne fût que le sage contemplatif de Lucrèce, et qu'elle fût assise au parterre. V. M. joue trop bien pour n'être pas acteur. J'ai vu dernièrement passer par ici les troupes de Toscane qui marchent en trois colonnes contre

^a Les mots *Apalache* et *merluches* font allusion aux causes de la guerre que les Anglais et les Français se faisaient alors en Amérique. Voyez t. VI, p. 10.

^b Lucrèce, *De la nature des choses*, liv. II, v. 7—10. Voyez t. XI, p. 44.

V. M. Mais je crois qu'un chapiteau d'ordre prussien renversera aisément toutes ces colonnes d'ordre toscan.

S'il est permis, Sire, après vos hauts faits, d'admirer vos bons mots, V. M. nous en donne ample matière. Quand elle répondit à quelqu'un qui lui parlait de ses deux cinq, «Je n'ai eu qu'un peu de sang-froid et beaucoup de bonheur,» il me semble d'entendre Newton qui répond à quelqu'un qui admirait son puissant génie: «Je n'ai fait que ce qu'aurait fait tout autre *by a patient way of thinking.*»

Mais la toile va être levée, et nous allons de nouveau battre des mains au triomphateur.

*Eheu, quantus equis, quantus adest viris
Sudor! quanta moves funera Austriacae
Genti! jam galeam Federicus et aegida
Currusque et rabiem parat.^a*

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. J'espère que V. M. aura reçu les boutargues qui sont élevées à assaisonner sa table militaire.

116. AU COMTE ALGAROTTI.

Grüssau, 18 avril 1758.

Je vous suis très-obligé de la boutargue que vous m'avez envoyée; et comme je ne puis vous envoyer ni production ni fruit de ce pays-ci, je vous envoie, au lieu de votre boutargue, deux petites nouvelles. L'une est que les Français ont été chassés au delà du Rhin avec une perte de trente-trois mille hommes; la seconde, que Schweidnitz est rendu, que l'on y a fait deux cent cinquante officiers prisonniers et quatre mille deux cents hommes. Si vous vous contentez de nouvelles, vous n'avez qu'à envoyer

^a Voyez Horace, *Odes*, liv. I, ode 13, v. 9—12.

de la boutargue, et on vous donnera du nouveau des environs d'ici. D'ailleurs, je prie le Seigneur Dieu qu'il vous conserve dans sa sainte garde.

117. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 12 septembre 1758.

SIRE,

Votre Majesté confirme de plus en plus les droits incontestables qu'elle a au titre de *great and infatigable*, que lui a décerné la nation la plus éclairée de l'univers. Y a-t-il rien de plus éclatant que la victoire que V. M. vient de remporter sur les Russes? A quelle paix, Sire, ne devez-vous pas vous attendre? Mais sera-t-elle jamais si glorieuse, qu'elle puisse figurer, Sire, avec vos exploits? A ce compte-là, l'Europe entière serait encore un faible partage pour V. M. Je vous vois, Sire, revenir comme la foudre vers l'occident. Je vois M. Daun se replier sur la Bohême, et MM. les Suédois rester tout perclus sur les bords de la Peene. Le prince de Brunswic ne dément pas, Sire, votre école, et les Anglais, animés par vous, reprennent leur ancienne valeur. Le grand jour approche; que la paix mette le comble à l'apothéose de V. M.

118. AU COMTE ALGAROTTI.

Dresde, 6 novembre 1758.

La lettre que vous m'avez écrite m'est parvenue par de longs détours, et nos courses ont été si rapides et si continuelles, que je n'ai pu trouver qu'à présent un instant pour vous répondre. Je vous suis obligé de la part que vous prenez à la bataille de Zorn-dorf. Il y a eu, depuis, bien des événements. Cependant, malgré

tant de destinées diverses, la fin de la campagne a tourné de la façon dont vous l'aviez prévu. Sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

119. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 5 décembre 1758.

SIRE,

Annibal a vaincu Marcellus et Fabius. Jamais plus belle guerre n'a été jouée. Il me semble, Sire, s'il est permis aux mortels de raisonner sur les beaux faits des dieux, que l'affaire de Hochkirch est encore plus glorieuse pour V. M. et pour les troupes que V. M. a su former que la victoire même de Zorndorf. C'est grand dommage qu'une aussi glorieuse journée ait été marquée par la mort de tant de braves gens, et surtout du maréchal Keith. Je suis bien sûr que V. M. l'aura honoré de ses larmes. Mais quoi de plus beau, Sire, que la fin de la campagne? Dans le temps que ses ennemis nourrissaient *the most sanguine hopes*, comme l'expriment les bons amis de V. M., voilà que, par les marches les plus savantes et les mieux concertées, par le plus beau *contrapunto* de la guerre, V. M. a fait tout d'un coup aller en fumée tous leurs beaux projets; et même elle leur fait sentir de nouveau la pesanteur du corps prussien. Permettez-moi, Sire, d'applaudir à ces nouveaux triomphes, comme j'ai pris la liberté d'applaudir à celui que V. M. a obtenu contre les Russes. Dans la grande journée de Zorndorf, qui sera chantée par la voix du temps, V. M. a entrelacé les lauriers de Henri IV à ceux de Louis XII; elle a joint au titre de Henri celui de Père de la patrie.

120. AU COMTE ALGAROTTI.

Breslau, 4 janvier 1759.

Je ne mérite pas toutes les louanges que vous me donnez; nous nous sommes tirés d'affaire par des à peu près. Mais, avec la multitude de monde auquel il faut nous opposer, il est presque impossible de faire davantage. Nous avons été vaincus, et nous pouvons dire comme François I^{er} : Tout a été perdu, hors l'honneur. Vous avez grande raison de regretter le maréchal Keith; c'est une perte pour l'armée et pour la société. Daun avait

..... saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage.^a

Mais, malgré tout cela, nous sommes encore debout, et nous nous préparons à de nouveaux événements. Peut-être que le Turc, plus chrétien que les puissances catholiques et apostoliques, ne voudra pas que des brigands politiques se donnent les airs de conspirer contre un prince qu'ils ont offensé, et qui ne leur a rien fait. Vivez heureux à Padoue, et priez pour des malheureux apparemment damnés de Dieu, parce qu'ils sont obligés de guerroyer toujours. Sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

121. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 20 février 1759.

SIRE,

Tandis que Votre Majesté ouvre le plus grand théâtre militaire, on ne songe, dans cette partie de l'Italie, qu'au théâtre de la comédie et de l'opéra. On a projeté, à Parme, de prendre ce qu'il y a de bon dans l'opéra français, de le mêler au chant italien, et de donner des spectacles dans le goût de ceux qui ont fait tant

^a *Mithridate*, par Racine, acte II, scène III. Voyez t. XV, p. x.

de plaisir dans le théâtre de Berlin. Comme j'ai publié, il y a quelques années, maintes réflexions là-dessus, l'on a souhaité que je visse le plan qu'ils se proposaient de suivre. L'infant Don Philippe m'a fait inviter, et j'ai passé quelques jours à la cour de Parme. J'ai été extrêmement flatté d'y paraître comme le serviteur le plus attaché au plus grand prince, qui voit l'Europe réunie pour le combattre et l'admirer. J'ai bien entendu, Sire, le nom prussien célébré par des bouches françaises. L'admiration que l'on a pour V. M. est égale à la façon dont vous avez su vaincre et traiter les vaincus; elle est égale à ces hauts faits en tout genre qui seront à jamais la leçon des siècles à venir. Je suis bien assuré, Sire, que V. M. va, de cette campagne, casser l'arrêt qui semblait l'avoir condamné, comme dit V. M., à guerroyer toujours. Ce que vous avez fait exécuter, Sire, pendant l'hiver, est un bon garant de ce que V. M. fera pendant l'été. Elle va couronner de la façon la plus décisive et la plus glorieuse ses nobles et longs travaux. Je prends la liberté, Sire, d'envoyer à V. M. quelques boutargues pour ses entremets de campagne, et suis avec le plus profond respect, etc.

122. AU COMTE ALGAROTTI.

Rohnstock, 28 mars 1759.

Si l'arrêt doit être cassé, ce sera un bien pour tout le monde; il n'y a certainement point de plaisir à guerroyer toujours. Vos opéras valent mieux que les tragédies sanglantes qu'on joue ici; mais peut-être seront-ils changés en des scènes lugubres, et votre pays, qui a été si souvent l'objet de l'ambition de tant de princes, deviendra le théâtre de spectacles moins rians que ceux de vos comédies. Je vous remercie de vos boutargues, que je recevrai avec plaisir. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

123. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 12 février 1760.

SIRE,

Si tu, Imperator maxime, exercitusque valetis, bene est. La fortune aura bien de quoi rougir de ne pas avoir secondé, pendant cette campagne, les plus beaux desseins que jamais on ait formés à la tête des armées. Mais la longanimité de V. M., cette vertu première de ses bons amis les Romains, forcera tous les obstacles, et saura bien assujettir la fortune à la valeur. Je fais seulement les vœux les plus ardents pour que la santé du corps de V. M. égale l'activité de sa grande âme. V. M. nous fait voir ce qu'on ne croyait pas possible à la guerre, et le siècle aura l'obligation à V. M. de l'époque la plus brillante et la plus glorieuse qui soit enregistrée dans les annales du genre humain.

124. AU COMTE ALGAROTTI.

Freyberg, 10 mars 1760.

Il est certain que nous n'avons eu que des malheurs la campagne passée, et que nous nous sommes trouvés à peu près dans la situation des Romains après la bataille de Cannes. L'on aurait pu appliquer de même aux ennemis ce mot de Barca^a à Annibal : « Tu sais vaincre, etc. » Par malheur pour moi, j'avais un fort accès de goutte à la fin de la campagne, qui m'avait entamé les deux jambes et la main gauche; tout ce que j'ai pu faire a été de me trainer pour être le spectateur de nos désastres. Il faut l'avouer, nous avons un monde prodigieux contre nous; il faut les derniers efforts pour y résister, et il ne faut pas s'étonner si souvent nous souffrons quelque échec. Le Juif errant, s'il a jamais

^a C'est Maharbal qui dit à Annibal ce mot conservé par Tite-Live, liv. XXII, chap. 51 : « *Vincere scis, Hannibal; victoria uti nescis.* »

existé, n'a pas mené une vie si errante que la mienne. On devient à la fin comme ces comédiens de campagne qui n'ont ni feu ni lieu; et nous courons le monde, représenter nos sanglantes tragédies où il plait à nos ennemis d'en fournir le théâtre. Je vous suis très-obligé de la boutargue que vous m'avez envoyée; elle a été mangée par les troupes des cercles, peut-être par celles de Mayence, que l'Arioste avait prises en aversion. Cette campagne vient d'abîmer la Saxe. J'avais ménagé ce beau pays autant que la fortune me l'avait permis; mais à présent la désolation est partout, et, sans parler du mal moral que cette guerre pourra faire, le mal physique ne sera pas moindre, et nous l'échapperons belle, si la peste ne s'ensuit pas. Misérables fous que nous sommes, qui n'avons qu'un moment à vivre, nous nous rendons ce moment le plus dur que nous pouvons, nous nous plaisons à détruire des chefs-d'œuvre de l'industrie et du temps, et de laisser une mémoire odieuse de nos ravages et des calamités qu'ils ont causées! Vous vivez à présent tranquillement dans une terre qui a été longtemps le théâtre de pareils désastres, et qui le redeviendra avec le temps; jouissez de ce repos, et n'oubliez pas ceux contre qui votre pape a publié une espèce de croisade, et qui sont dans les convulsions de l'inquiétude et dans les illustres embarras des grandes affaires. Sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

125. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 9 septembre 1760.

SIRE,

Tandis que chacun, Sire, s'arrache des mains vos poésies, et vous admire dans son cabinet, il admire encore davantage V. M. lorsque, en sortant de chez lui, il apprend vos marches admirables et la mémorable journée que vous venez de gagner contre ce Loudon^a qui était l'Achille d'entre vos ennemis. *Si Caesar foro*

^a Bataille de Liegnitz, le 15 août.

tantum vacasset,^a il aurait été le plus éloquent des Romains. V. M. aurait été le premier poète de l'Europe, si elle n'avait pas dû être le premier des hommes.

126. DU MÊME.

Bologne, 1^{er} décembre 1760.

SIRE,

Les brouillards autrichiens se sont bientôt dissipés. La vérité a percé, et nous avons su que V. M., après les marches les plus rapides et les plus savantes manœuvres, a remporté près de Torgau la plus glorieuse victoire et la plus féconde en conséquences. *Vincere et victoria uti scis*. Après avoir si bien battu Loudon, il ne restait à V. M. que de défaire le maréchal Daun, qui mandait avoir remporté une victoire complète, tandis que la bataille n'était pas encore finie. Vos ennemis sont défaits ou muets. *Terra siluit in conspectu ejus*.^b

Je ne doute pas que V. M. ne reçoive celle-ci dans Dresde, et je doute fort que M. de Broglie veuille attendre une harangue de vos grenadiers dans l'université de Göttingen. Ainsi ce héros qui a réveillé les Anglais par la victoire de Rossbach les tranquillisera sur Hanovre par celle de Torgau.

J'ai appris avec douleur que vos ennemis, Sire, qui ne peuvent pas battre vos troupes, s'en vengent sur vos statues. Mais j'ai frémi en lisant qu'un coup de feu avait^c Puisse le Dieu des armées conserver toujours une vie si nécessaire à la gloire de l'humanité et au bien de l'univers!

^a Quintilien, *Institutio oratoria*, liv. X, chap. 1.

^b Voyez ci-dessus, p. 105.

^c Frédéric dit dans sa lettre au marquis d'Argens, du 5 novembre 1760, en parlant de la bataille de Torgau : « J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine; mais ce n'est qu'une contusion, un peu de douleur sans danger. »

127. AU COMTE ALGAROTTI.

Meissen, 30 décembre 1760.

Je vous remercie de votre lettre obligeante et de la part que vous avez prise à notre victoire de Torgau. Le succès de cette bataille aurait été plus brillant encore, si mon armée avait pu aller aussi rapidement que votre imagination; j'aurais eu Dresde. Trois ou quatre heures de différence m'ont fait manquer cette ville. Je ne puis rien vous dire sur ce qui arrivera chez le prince Ferdinand; la saison, les mauvais chemins empêchent d'agir, et il n'est pas possible de pouvoir trainer, dans ces terrains si rompus, des chariots et des canons. Vous êtes heureux de ne point connaître tous ces embarras. Profitez de votre bonheur, et jouissez à Bologne d'autant de tranquillité que nous avons ici de bruit et de tumulte. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

128. DU COMTE ALGAROTTI.

Bologne, 10 février 1761.

SIRE,

J'espère que Votre Majesté recevra dans peu des boutargues et une *Vie d'Horace*. Je me flatte, Sire, que les boutargues réussiront, et je voudrais bien qu'il en fût de même de mon Horace. S'il peut amuser V. M. pendant quelques quarts d'heure,

Cum tot sustineas et tanta negotia solus,^a

je crois qu'il ressemble un peu à l'ancien, qui avait aussi le bonheur d'amuser les premiers personnages de son temps. Ces messieurs, pourtant, malgré le bruit qu'ils font encore, et malgré le précieux vernis que leur donnent tant de siècles, n'en déplaît.

^a Horace, *Épîtres*, liv. II, ép. 1, *Ad Augustum*, v. 1.

Sire, à votre modestie et à votre érudition, ne valurent pas assurément Federic. On doit être, Sire, à genoux devant V. M., autant par les bienfaits dont vous comblez vos peuples que par les exploits de votre bras victorieux, qui sait si bien les défendre de tant d'ennemis.

Qui sauve sa patrie est un dieu sur la terre.^a

Je suis avec le plus profond respect, etc.

129. M. DE CATT AU COMTE ALGAROTTI.

Leipzig, quartier général, 3 février 1761.

MONSIEUR,

Le Roi m'a ordonné de vous remercier du livre et de la boutargue que vous lui avez envoyés. Je suis charmé d'avoir cette occasion de faire la connaissance d'une personne si distinguée par ses talents et par son mérite, et de vous assurer de l'estime parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

130. DU MÊME.

Leipzig, 10 mars 1761.

MONSIEUR,

Sa Majesté a reçu l'*Horace* que vous lui avez envoyé; elle vous en remercie. Elle m'ordonne de vous dire que vous avez bien prophétisé l'aventure des Français, qui est arrivée à peu près dans le temps marqué, mais qu'elle aurait mieux aimé qu'on n'eût pas pensé qu'elle pût avoir lieu, et que, quoique l'affaire ait bien

^a Ce vers est de Frédéric, *Épître à Stille*, t. X, p. 135.

réussi, cependant la tâche pour cette campagne sera encore bien pénible.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible, etc.

131. LE COMTE ALGAROTTI A M. DE CATT.

Bologne, 11 avril ^a 1761.

MONSIEUR,

Je réponds à deux lettres dont vous m'avez honoré, monsieur, de la part de S. M. presque en même temps. Je voudrais bien qu'Horace, *militiae quanquam piger et malus*,^b fît un peu ma cour au plus grand d'entre les héros. La tâche de la campagne prochaine sera sans doute pénible; mais il faut de vrais miracles pour les véritables apothéoses, et le Roi continuera à en faire. Je prends la liberté de joindre une lettre au Roi du père Martini, auteur de l'*Histoire de la musique*, que S. M. devrait avoir reçue à l'heure qu'il est. Je le crois digne de présenter son travail au Roi, parce qu'il est estimé de M. Quantz,^c et que, au milieu de la corruption moderne, il conserve dans ses compositions la dignité de l'ancienne musique.

Je suis charmé, monsieur, d'avoir une pareille occasion de vous dire combien je me félicite de pouvoir vous marquer l'estime parfaite avec laquelle j'ai l'honneur, etc.

^a La réponse de M. de Catt, qu'on lit ci-dessous, commence par ces mots :
• La lettre dont vous m'avez honoré le 21 d'avril, etc. •

^b Horace, *Épîtres*, liv. II, ép. 1, v. 124.

^c Fameux joueur de flûte, qui avait donné des leçons à Frédéric dans sa jeunesse. Voyez *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, von J. D. E. Preuss, t. III, p. 480 — 483, et l'ouvrage du même auteur intitulé : *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*, p. 340 et 341.

132. M. DE CATT AU COMTE ALGAROTTI.

Strehlen, quartier général, 3 octobre 1761.

MONSIEUR,

La lettre dont vous m'avez honoré le 21 d'avril m'est parvenue sur la fin du mois de juin, et, depuis, il n'a pas été possible de faire passer la moindre chose. Je saisis cet instant pour vous dire que l'*Horace* a fait beaucoup de plaisir, et qu'on m'a chargé de vous en faire bien des remerciements. J'ai remis l'ouvrage de M. Martini; la réponse que j'ai faite a dû parvenir, si on ne l'a pas interceptée.

Vous avez bien jugé que cette campagne serait pénible. S. M., sans cesse occupée, a passé toutes les nuits sur une redoute, depuis le 26 août jusqu'au 10 septembre. Les Russes et les Autrichiens combinés avaient au moins cent trente-trois bataillons et au delà de deux cent quarante escadrons. S. M., par ses précautions et sa contenance, les a forcés de ne rien entreprendre. J'avoue que je serai ravi de voir la fin de tant de scènes douloureuses. Si elles durent encore, la famine et la peste détruiront les malheureux restes que la guerre aura épargnés. Jouissez, monsieur, de votre bonheur, et faites des vœux pour que tous ces fléaux finissent.

Je ne saurais vous exprimer combien je suis flatté d'avoir quelque part dans votre estime; rien ne pourrait égaler le plaisir que j'en ressens que celui de vous connaître personnellement et de vous assurer de l'estime distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

133. DU COMTE ALGAROTTI.

Pise, 5 novembre 1762.

SIRE,

Ce n'est pas, Sire, un des exploits les moins glorieux de Votre Majesté que la prise de Schweidnitz. N'avoir rien changé dans

le plan de la campagne, nonobstant le départ des Russes; avoir mis le siège devant cette importante place; avoir voulu à discrétion le corps d'armée qui la défendait, et l'avoir eu, et cela, en présence d'un ennemi fort et nombreux qui en avait tenté le secours, c'est l'effet d'un calcul militaire le plus juste et le plus profond. J'en félicite V. M. du bord occidental de la Toscane; *ad mare descendit vates tuus.*^a L'état faible de ma santé et une toux très-opiniâtre m'ont forcé d'abandonner le climat froid et inconstant d'au delà l'Apennin pour chercher l'air doux et tempéré de ce côté-ci. On ne connaît presque point ici le souffle du nord, les hivers sont des printemps, et on y voit croître en plein air *l'arbore vittoriosa e trionfale* dont V. M. s'est couronnée tant de fois.

134. AU COMTE ALGAROTTI.

Leipzig, 9 décembre 1762.

J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez écrite, et ce que vous m'y dites de votre santé affaiblie me fait de la peine. J'espère que l'air doux que vous respirez la rétablira entièrement. Le climat où nous sommes ne ressemble point au vôtre. Mais nous ne sommes pas si délicats; les fatigues qui renaissent sans cesse endurecissent. Mais, si j'avais le choix, j'avoue que je préférerais d'être le spectateur de ces scènes dont je suis acteur bien malgré moi. Tranquille dans ce beau pays que vous habitez, et dans le sein de la paix qui a toujours été l'objet de mes vœux, jouissez de votre bonheur et du repos, et n'allez pas sous ces arbres triomphaux rassembler un concile pour nous excommunier. Priez-y plutôt pour que l'on se joigne à mes vœux, et que l'on fasse cesser les calamités qui affligent l'humanité depuis si longtemps. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

^a Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. 7, v. 11.

135. DU COMTE ALGAROTTI.

Pise, 11 mars 1763.

SIRE,

Les vœux de l'humanité et les vôtres sont exaucés. Je félicite V. M. sur sa modération dans le sein de la victoire, et de ce qu'elle va cultiver des lauriers qui ne seront point arrosés par le sang. Oserais-je percer dans le repos glorieux de V. M.? Après avoir ranimé l'industrie et les arts, je vois cette main qui a donné tant de batailles les consacrer à l'immortalité. Ces divinités militaires, les Scipion, les César, les Alexandre, qui ont eu jusqu'à présent notre adoration, ne l'ont pas, ce me semble, trop chèrement achetée : ils n'avaient qu'un seul ennemi en tête, et encore quelquefois quel ennemi ! V. M. a eu pendant six années en tête et à dos l'Europe presque entière, entourée par des armées toujours supérieures en nombre et presque égales en discipline. Il n'y avait que V. M. qui pût soutenir la guerre qu'elle vient de terminer par cette glorieuse paix ; il n'y a qu'elle qui puisse l'écrire. *Eodem animo dixit quo bellavit*. Serai-je assez heureux pour parvenir un jour à lire ce livre, la gloire du siècle, qui contiendra les plus beaux fastes de notre espèce ? C'est alors que je dirai : *Nunc dimittis servum, etc., quia viderunt oculi mei, etc.*^a

136. AU COMTE ALGAROTTI.

Berlin, 14 avril 1763.

Je vous remercie de la part que vous prenez à la paix que nous avons conclue. Faites aussi bien la vôtre avec vos poumons que nous avons fait la nôtre avec les Autrichiens ; je l'apprendrai avec plaisir. J'aimerais mieux que vous fussiez à Pise pour autre

^a Saint Luc, chap. II, v. 29 et 30.

chose que pour y soigner votre santé, comme dit la chanson du pape. Vous obligera-t-elle de renoncer à l'Allemagne et aux climats hyperboréens? Quoi qu'il en soit, je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Les faits arrivés dans cette guerre ne méritent guère la peine de passer à la postérité. Je ne me crois ni assez bon général pour qu'on écrive mon histoire, ni assez bon historien pour publier des ouvrages. Je n'ai eu que trop de regret à voir paraître des pièces que je n'avais travaillées que pour moi, et que la méchanceté et la perfidie d'un malheureux a publiées, en les altérant;^a mais vous en aurez été déjà assez informé. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

137. DU COMTE ALGAROTTI.

Pise, 9 mars 1764.

SIRE,

La récolte, Sire, a été si mauvaise en tout genre, cette année, dans les pays méridionaux, qu'il semble que les boutargues s'en soient ressenties aussi. J'ai pris la liberté, Sire, d'en faire envoyer à V. M. une douzaine. Mais je dois lui demander le plus humblement pardon, si elles ne se présentent pas devant V. M. avec une taille aussi avantageuse qu'à l'ordinaire.

Pouvais-je au moins, Sire, me présenter, moi malingre! Mais, depuis quatre mois, je n'ai eu qu'un petit intervalle de santé dans le peu de temps que M. le comte de Woronzow a passé ici, à Pise. J'en ai profité, Sire, pour voir un homme qui est si fort attaché à V. M., qui a pour elle les sentiments de la plus haute admiration. Il est tout simple que ceux qui sont le plus au fait des affaires, et voient les choses de plus près, admirent le plus V. M., comme les anges et les archanges, qui ap-

^a Voyez t. X, p. x.

prochent la Divinité, en connaissent les perfections infiniment mieux que nous autres chétifs mortels.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté

le plus humble et le plus obéissant serviteur,

ALGAROTTI.^a

138. AU COMTE ALGAROTTI.

Potsdam, 1^{er} juin 1764.

J'ai jugé de l'état de votre santé par la lettre que vous m'avez écrite. Cette main tremblante m'a surpris, et m'a fait une peine infinie. Puissiez-vous vous remettre bientôt! Avec quel plaisir j'apprendrais cette bonne nouvelle! Quoique les médecins de ce pays n'en sachent pas plus long que les vôtres pour prolonger la vie des hommes, un de nos esculapes vient cependant de guérir un étique attaqué des poumons bien plus violemment que ne l'était Maupertuis lorsque vous l'avez vu ici. Vous me ferez plaisir de m'envoyer votre *statum morbi* pour voir si la consultation de ce médecin ne pourrait pas vous être de quelque secours. Je compterais pour un des moments les plus agréables de ma vie celui où je pourrais vous procurer le rétablissement de votre santé. Je désire de tout mon cœur qu'elle soit bientôt assez forte pour que vous puissiez revenir dans ce pays-ci. Je vous montrerai alors une collection que j'ai faite de tableaux de vos compatriotes. Je dis à leur égard et à celui des peintres français ce que Boileau disait des poètes :

Jeune, j'aimais Ovide; vieux, j'estime Virgile.^b

^a On lit au dos du manuscrit de cette lettre les mots suivants, de la main de Frédéric : « Catt y fera une réponse obligeante. FRD. »

^b Ce vers défectueux ne se trouve pas plus dans Boileau que celui que Frédéric cite dans sa lettre à Voltaire, du 17 juin 1738 :

Jeune, j'aimais Ovide; à présent, c'est Horace,
et qu'il attribue au même poëte (*Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 371). Dans sa XVIII.

Je vous suis bien obligé de la part que vous prenez à ce qui me regarde, et du tableau de Pesne que vous m'offrez.^a J'attends à en savoir le prix pour vous marquer où vous pourrez le faire remettre. Au reste, soyez persuadé que la nouvelle la plus agréable pour moi sera d'apprendre par vous-même que vous êtes tout à fait rétabli. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

139. AU CHEVALIER LORENZO GUAZZESI, A PISE.

Potsdam, 12 juin 1764.

C'est avec bien des regrets que j'ai appris par votre lettre la mort du comte Algarotti. Quoique la main tremblante de sa dernière lettre m'eût inquiété, j'espérais cependant qu'il se remettrait, et que j'aurais encore le plaisir de le voir ici.

Désirant de laisser un souvenir de l'estime que j'avais pour votre ami, je vous prie de faire élever sur sa tombe une pierre de marbre avec cette inscription :

HIC JACET
OVIDII AEMULUS
ET
NEUTONI DISCIPULUS.

Vous m'enverrez le compte de ce que vous aurez déboursé à ce sujet, en m'indiquant où je dois ordonner qu'on vous en fasse tenir le montant. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

lettre à Maurice de Saxe, du 3 novembre 1746, Frédéric dit : « A vingt ans, Boileau estimait Voiture; à trente ans, il lui préférait Horace. » Peut-être Frédéric a-t-il imité, dans toutes ces citations, quelque vers français, soit de Boileau lui-même, soit de La Fontaine, soit de quelque autre poète que nous ne pouvons indiquer.

^a Voyez t. VI, p. 217 et 222, et t. XIV, p. XII et XIII, et p. 30.

II.

LETTRE DE FRÉDÉRIC

A LA VEUVE

DU GÉNÉRAL DE FORCADE.

(10 AVRIL 1765.)



A LA VEUVE DU GÉNÉRAL DE FORCADE.

(10 avril 1765.)

Je profite du premier moment de ma convalescence pour vous faire connaître la part que je prends à la perte que vous avez éprouvée, et ce que je veux faire pour soulager votre juste douleur. Je vous donne une première pension de cinq cents écus pour les longs et fidèles services que m'a rendus votre époux, une seconde de pareille somme en considération de votre heureuse fécondité, et une troisième, également de cinq cents écus, pour vous aider à élever vos enfants. Je n'ai plus qu'à vous recommander de faire en sorte qu'ils marchent sur les traces de leur père.

III.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDÉRIC
AVEC MADAME DE CAMAS.

(2 AOÛT 1744 — 17 OU 18 NOVEMBRE 1765.)

1. A MADAME DE CAMAS.

(Potsdam) 2 août 1744.

MA BONNE MAMAN,

Je vous rends mille grâces de ce que vous voulez partager avec moi les soins de l'amitié. Je vous en aime mille fois davantage. Vous saurez ce qui s'est passé ici. Jamais je ne me suis tiré d'un plus grand embarras. Le pauvre Rottembourg a pensé mourir d'une inflammation aux reins; mais je le crois d'aujourd'hui hors d'affaire. Adieu, ma bonne maman; n'oubliez pas un ami avec lequel on joue au roi dépouillé.

FEDERIC.

2. A LA MÊME.

Au camp devant Prague, 12 septembre 1744.

Nous venons d'avoir le triste cas que le prince Guillaume, frère du margrave Charles, a été tué d'un coup de canon qui sortit par hasard de la ville de Prague. Comme il importe extrêmement que S. M. la Reine douairière ne soit informée de cet accident que de la manière la moins frappante dont il soit possible, et qu'elle ne sache d'autres circonstances de la mort de ce pauvre prince, sinon qu'il a été commandé lorsque les tranchées devant la ville ont été ouvertes, vous prendrez vos mesures là-dessus, et vous concerterez préalablement avec le comte de Podewils, afin que l'on n'en parle à la Reine douairière qu'en ce sens-là. Et sur cela, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

^a Je tremble que l'on ne fasse un conte à ma mère, qui trouble sa tranquillité. Je vous conjure, par tout ce que je puis conjurer, d'écarter de son esprit toute idée sinistre, afin que je la revoie contente et en bonne santé. Mes frères, grâce à Dieu, et moi, nous nous portons à merveille, et la ville sera prise dans deux jours.

FÉDÉRIC.

3. A LA MÊME.

Camp de Wotitz, 25 septembre 1744.

Je suis charmé d'avoir vu par votre lettre avec combien de précaution vous avez insinué à S. M. la Reine douairière la mort du digne prince Guillaume. C'est donc à vos soins que l'adoucissement de cette affligeante nouvelle est dû, ce dont je vous remercie de bien bon cœur, étant au reste

Votre affectionné roi.

^a MA BONNE MAMAN CAMAS,

Vous êtes la meilleure personne du monde. Je vous embrasse de tout mon cœur pour les soins que vous prenez de ma chère mère; je vous prie de continuer de même, et de ne vous point inquiéter sur le sort d'un individu qui n'a d'autre mérite que de vous être entièrement attaché.

^a De la main du Roi.

4. A LA MÊME.

Ce 10 (juin 1745).

MA BONNE MAMAN CAMAS,

J'ai été bien aise de n'avoir pas eu besoin d'implorer vos bons offices pour cette fois.^a Nous avons été plus heureux que sages, et nous n'osons pas presque nous présenter devant une gouvernante aussi respectable que vous. Je vous rends grâce du fond de mon cœur de la part sincère que vous prenez au succès de mon armée; tout l'État y était intéressé. Pour le coup, il fallait ou vaincre, ou périr. Le bon Dieu a pris notre protection visiblement, et c'est à la Providence et à la multitude de bons et de braves officiers que je dois toute ma fortune. Truchsess est mort; le colonel de Massow de Hacke, Schwerin des gardes, et Hobeck de Bevern.^b La blessure de Buddenbrock se trouve légère, et il en réchappera beaucoup de ceux que l'on avait jugés perdus du commencement. Adieu, ma bonne maman. Nous allons courir encore la pretantaine pendant une huitaine de jours; après cela, il y a espérance que le bon sens nous reviendra. Daignez m'en faire une provision, car vous autres gens de Berlin en avez toujours à revendre. Je suis avec bien de l'estime

Votre très-fidèle ami,
FEDERIC.

5. A LA MÊME.

Camp de Chlum, 27 juillet 1745.

MA CHÈRE MAMAN CAMAS,

Si tout le monde portait le bon sens en croupe, comme vous l'avez sous votre coiffure, on ne verrait point arriver dans le monde au-

^a Allusion à la bataille de Hohenfriedeberg, livrée le 4 juin.

^b Voyez t. III, p. 116 et 117. Jean-Ernest de Hobeck était colonel du régiment d'infanterie du duc de Brunswic-Bevern, n° 7.

tant de folies qu'il s'en fait. Je connais madame de B trop bien pour ne point rendre justice à ses mérites, en blâmant la légèreté de ses résolutions. Hélas! vous me dites des choses plus flatteuses que je ne mérite. Je vous prie de m'envoyer toute votre sagesse par le premier courrier, car j'en ai bien besoin dans la situation où je me trouve, et peut-être que ce n'est point à moi à relever dans madame de B un défaut dont je puis me trouver coupable moi-même. Nous sommes ici à nous regarder comme des imbéciles, et je vous assure, madame, que vous auriez pitié de la ridicule figure que deux grandes armées font vis-à-vis l'une de l'autre, si vous le voyiez. Nous autres ferrailleurs, nous tournons nos yeux sur Berlin, comme les juifs vers la sainte Sion. Pour mon particulier, je flatte agréablement mon imagination en laissant régner dans mon esprit la douce idée de mes parents, de mes amis et de tant de personnes qui me sont chères à Berlin. C'est à présent le temps de nous rendre dignes de nous divertir cet hiver avec eux de bon cœur, et de nous procurer à tous cette tranquillité d'esprit si nécessaire pour goûter le plaisir. Adieu, ma chère maman; conservez-nous à tous une mère dont vous savez à quel point nous l'adorons, et, lorsque vous faites vos nœuds pendant le silence de vos perroquets, le calme de l'Académie et le sommeil de vos chiens, donnez quelques-unes de vos pensées perdues à vos amis absents, à la tête desquels je prie de me compter.

FÉDÉRIC.

6. A LA MÊME.

Quartier de Chlum, 12 août 1745.

MA CHÈRE MAMAN CAMAS,

Il me prend un tendre pour votre correspondance, qui m'empêche de laisser la chose en si bon train. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je réponde à votre lettre, sauf de vous interrompre dans le cercle brillant de vos plaisirs champêtres. Je ne

sais encore quand et comment nous nous verrons, et tout ce que je puis souhaiter n'y contribue pas beaucoup. Vous devez savoir, mesdames, que ceux qui ont le malheur d'être des politiques se voient si fort assujettis au mouvement général des événements, qu'ils sont obligés de suivre l'impression que le tourbillon fait sur eux. Tout ce que je puis assurer, c'est que je ne serai point fâché de revoir mes pénates, mes parents et mes amis. Ce sont des sentiments que l'on ne doit pas avoir honte d'avouer. Je m'en fais gloire, comme de ceux de l'estime parfaite avec laquelle je vous prie de me compter au nombre de vos bons amis.

FEDERIC.

7. A LA MÊME.

Camp de Semonitz, 30 août 1745.

MADAME,

La dernière fois que je vous écrivis, j'avais l'âme bien tranquille, et je ne prévoyais pas le malheur qui allait m'accabler. J'ai perdu en moins de trois mois mes deux plus fidèles amis,^a des gens avec lesquels j'ai toujours vécu, et dont la douceur de la société, la qualité d'honnête homme, et la véritable amitié que j'avais pour eux, m'ont souvent aidé à vaincre des chagrins et à supporter des maladies. Vous jugez bien qu'il est difficile pour un cœur né sensible comme le mien d'étouffer la douleur profonde que cette perte me cause. Je me trouverai, à mon retour à Berlin, presque étranger dans ma propre patrie et, pour ainsi dire, isolé parmi mes pénates. Je parle à une personne qui a donné des marques de fermeté, en perdant, aussi presque tout d'un coup, tant de personnes qui lui étaient chères; mais, madame, j'avoue que j'admire votre courage sans pouvoir encore l'imiter. Je ne mets mon espérance que dans le temps, qui vient à bout de tout ce qu'il y a dans la nature, et qui commence par affaiblir les im-

^a M. Jordan et le baron de Keyserlingk. Voyez t. VII, p. 3—9, t. X, p. 22, t. XI, p. 31, 89, 92 et 118, et t. XVII, p. 288.

pressions de notre cerveau pour nous détruire ensuite nous-mêmes.

Je me faisais un objet de joie de mon retour; maintenant je crains Berlin, Charlottenbourg, Potsdam, en un mot, tous les endroits qui me fourniront un funeste souvenir d'amis que j'ai perdus pour jamais. Soyez tranquilles à Berlin; à moins de grands revers, qu'il est impossible de prévoir, je ne vois pas l'ombre de danger, et si le sort n'a pas résolu de nous abîmer, je ne vois point ce qu'il y a à craindre. Je suis, madame, avec la plus sincère estime

Votre très-fidèle ami,
FÉDÉRIC.

8. A LA MÊME.

(Semonitz) 10 septembre 1745.

MADAME,

Vous savez que j'ai perdu un ami que j'aimais autant que moi-même, et dont je vénère encore la mémoire. Je vous prie, par tous les motifs de l'estime que j'ai pour vous, de servir, avec Knobelsdorff, de tutrice à la pauvre Adélaïde,^a tant pour avoir soin de sa santé et de son jeune âge que de son éducation lorsque le temps en sera. Vous connaissez la grand' mère, et savez qu'elle n'est pas capable d'élever une fille. Comme je désire que celle-ci soit digne de son père, je demande de l'amitié que vous m'avez toujours témoignée que vous preniez ce reste de mon cher Keyserlingk sous votre protection, et que, à présent et dans un âge plus mûr, vous assistiez la mère de vos conseils et la fille de vos soins. Je regarderai cette attention comme si vous l'aviez pour moi-même, et si quelque chose se peut ajouter à l'estime que j'ai pour vous, soyez sûre que ce choix que je fais de vous, et l'assurance que j'ai que vous l'accepterez, vous fera regarder de moi avec encore plus de considération que jamais. Comme vous

^a Fille unique du baron de Keyserlingk. Voyez J.-D.-E. Preuss, *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*, p. 109 et 110.

n'avez presque plus de parents, j'espère que votre bon cœur ne se refusera pas à ce que je lui demande avec la dernière instance et comme une chose qui pourra véritablement me soulager dans mon affliction. Je suis avec toute l'estime possible

Votre fidèle ami,
FÉDERIC.

9. A LA MÊME.

Camp de Semonitz, 13 septembre 1745.

MADAME,

Je vois bien que l'humanité se ressemble toute part, et que les mêmes causes opèrent à peu près les mêmes effets sur des corps organisés comme les nôtres. Mais, madame, ne vous imaginez point que l'embarras des affaires et des conjonctures critiques puisse distraire de la tristesse. Je puis dire par expérience que c'est un mauvais remède. Il y a par malheur aujourd'hui quatre semaines de la cause de mes larmes et de mon affliction; ^a mais, depuis la véhémence des premiers jours, je ne me sens ni moins triste ni plus consolé que je l'étais. Enfin, pourquoi vous entretenir, madame, de ma tristesse, comme si j'avais le dessein de vous la communiquer? Suffit que je porte ma peine comme je le puis. Je ne sais point qui peut avoir divulgué le bruit de mon prochain retour; pour moi, j'en ignore entièrement le terme, et, à vous dire le vrai, je ne m'y attends qu'à la fin de novembre ou au commencement de décembre. Je vous prie de ne point oublier la prière que je vous ai faite dans ma dernière lettre, et que je réitère encore avec vivacité, vous priant de me croire avec bien de l'estime

Votre fidèle ami,
FÉDERIC.

^a Le baron de Keyserlingk était mort le 13 août. Voyez t. XI, p. 92.

10. A LA MÊME.

Camp de Trautenau, 11 octobre 1745.

MA BONNE MAMAN,

Je n'ai jamais douté de la part que vous prenez à tout le bien qui arrive à l'État, pour vous avoir pu croire insensible à la journée du 30.^a Ma réputation est en vérité la moindre chose dans une occasion où il s'agit des vengeurs de l'État. Tout ce qui me flatte de cette victoire, c'est d'avoir pu contribuer en quelque chose à la conservation de tant de braves gens qui étaient perdus sans une prompte résolution et une manœuvre hardie que je leur ai fait faire. Voilà, ma chère maman, à quoi je suis sensible. Mais ne pensez pas que je voudrais faire blesser le moindre de mes soldats par vanité ou pour acquérir une fausse gloire dont je suis tout détrompé. J'espère d'être à Berlin le 3 du mois de novembre; notre campagne a grand air d'être finie. N'oubliez pas vos amis dans ce petit période, et que j'aie la consolation, à mon retour, de vous trouver en bonne santé et de vous assurer de vive voix de l'estime avec laquelle je serai toujours

Votre fidèle ami,
FÉDÉRIC.

11. A LA MÊME.

Neustadt, 18 novembre 1760.

Je suis exact à vous répondre et empressé à vous satisfaire; vous aurez un déjeuner, ma bonne maman, de six tasses à café bien jolies, bien diaprées, et accompagnées de tous les petits enjolivements qui en relèvent le prix. Quelques pièces que l'on y ajoute en retarderont l'envoi de quelques jours; mais je me flatte que ce délai contribuera à votre satisfaction, en vous procurant

^a La bataille de Soor.

un joujou qui, en vous plaisant, vous fera souvenir de votre vieil adorateur.

Il est singulier comme l'âge se rencontre. Depuis quatre ans j'ai renoncé aux soupers, comme incompatibles avec le métier que je suis obligé de faire; et, les jours de marche, mon diner consiste dans une tasse de chocolat.

Nous avons couru comme des fous, tout enflés de notre victoire, essayer si nous pouvions chasser les Autrichiens de Dresde; ils se sont moqués de nous du haut de leurs montagnes; je suis revenu sur mes pas, comme un petit garçon, me cacher de dépit dans un des plus maudits villages de la Saxe. A présent il faut chasser de Freyberg et de Chemnitz MM. les cercles,^a pour avoir de quoi vivre et nous placer. C'est, je vous jure, une chienne de vie, que, excepté Don Quichotte, personne n'a menée que moi. Tout ce train, tout ce désordre qui ne finit point, m'a si fort vieilli, que vous aurez peine à me reconnaître. Du côté droit de la tête, les cheveux me sont tout gris; mes dents se cassent et me tombent; j'ai le visage ridé comme les falbalas d'une jupe, le dos voûté comme un archet, et l'esprit triste et abattu comme un moine de la Trappe. Je vous prévien sur tout cela, afin que, en cas que nous nous voyions encore en chair et en os, vous ne vous trouviez pas trop choquée de ma figure. Il ne me reste que le cœur, qui n'est point changé, et qui conservera, autant que je respirerai, les sentiments d'estime et d'une tendre amitié pour ma bonne maman. Adieu.

FEDERIC.

12. DE MADAME DE CAMAS.

Magdebourg, 25 avril 1761.

SIRE,

M. le comte de Finckenstein me demanda une audience particulière à son arrivée; il me montra la belle tabatière dont V. M. a bien voulu le charger pour moi. Pleine de joie, je voulus me

^a Voyez t. XII, p. 70 et 72.

jeter dessus; mais il n'eut garde de lâcher prise que je n'eusse écouté ses explications sur le gris de lin, amour sans fin, et sur les petites fleurs nommées *Vergissmeinnicht*. J'étais comme folle; je répondais à tout cela : Mais ce cher roi, ce bon roi qui veut bien penser à moi ! Et voilà en même temps, Sire, tout ce que mon éloquence me fournit pour bien remercier V. M. Je me trouve donc comme noyée dans la volupté; je prends avec délice mon chocolat dans mes belles tasses, et je prendrai du bon tabac dans ma belle boîte. Ce sont des amusements agréables, en attendant ce bonheur tant désiré de voir V. M. face à face, de la dévorer des yeux, et puis de les fermer pour jamais, s'il le faut. Mais cette paix tant désirée, où reste-t-elle donc ? Passerons-nous encore un été rempli d'angoisses ? Ce n'est pas à V. M. que j'ai l'impertinence de faire ces questions, c'est à moi-même, et c'est un petit soliloque que je fais à tout moment, et où ce que je me réponds n'est pas des plus satisfaisants. Pour éloigner ces tristes idées, je me mets avec toute la soumission, tout l'attachement et toute la reconnaissance possible aux pieds de V. M., dont je serai jusqu'à la fin de ma vie,

SIRE,

la plus humble, plus obéissante et plus soumise sujette,
S. CAMAS.

13. A MADAME DE CAMAS.

Ce 27 janvier 1762.

Je me réjouis, ma bonne maman, de ce que vous avez si bon courage, et je vous exhorte fort d'en redoubler encore. Tout finit; ainsi il faut espérer que cette maudite guerre ne sera pas la seule chose éternelle dans ce monde. Depuis que la mort a troussé une certaine catin des pays hyperboréens,* notre situation a avantageusement changé, et devient beaucoup plus supportable qu'elle

* Voyez t. V, p. 154 et 155, et t. XIV, p. 173.

n'était. Il faut espérer que quelques bons événements arriveront encore, dont on pourra profiter pour arriver à une bonne paix.

Vous me parlez de Berlin. Je souhaite beaucoup de vous y savoir tous ensemble. Mais je voudrais, si vous y alliez, que ce ne soit pas comme des oiseaux perchés sur une branche, et que vous y puissiez rester avec la dignité convenable. Cela fait que j'attends le moment où je croirai cette sûreté établie sur de bons fondements, pour vous écrire d'y retourner. Si tout ceci finit bien et honnêtement, que je bénirai le ciel de vous revoir, ma bonne maman, et de vous embrasser! Oui, je dis embrasser, car vous n'avez plus d'autre amant dans le monde que moi, vous ne pouvez plus me donner de la jalousie, et je suis en droit d'exiger un baiser pour prix de ma constance et de l'attachement que j'ai pour vous. Vous pouvez vous y préparer. Finette en dira ce qu'elle voudra; elle en pourra sécher de dépit, car, depuis son défunt duc, elle n'a plus de baiseur.

Adieu, ma bonne maman. Pardon des pauvretés que je vous écris; c'est que je suis seul, que j'oublie quelquefois mes embarras, que je vous aime, et que je profite du plaisir de m'entretenir avec vous.

FEDERIC.

14. A LA MÊME.

Quartier de Bettlern, 8 juin 1762.

Je suis bien persuadé, ma bonne maman, de la part sincère que vous prenez aux bons événements qui nous arrivent. Le mal est que nous avons été si bas, qu'il nous faut à présent toute sorte d'événements fortunés pour nous relever; et deux grandes paix, qui pourraient rétablir le calme partout ailleurs, ne sont, en ce moment-ci, qu'un acheminement pour finir la guerre moins malheureusement.

Je souhaite de tout mon cœur que le ciel vous conserve jusqu'à ce que je vous puisse voir, vous entendre et vous embrasser.

Selon toutes les apparences, vous pourrez redevenir dans peu les tranquilles et pacifiques habitants de Berlin. Pour nous autres, il faudra guerroyer jusqu'à l'extinction de la chaleur naturelle. Il faut pourtant que tout ceci finisse, et la seule perspective agréable qui me reste à la paix est de vous assurer de vive voix de toute la considération et de l'estime avec laquelle je suis, ma bonne maman, votre fidèle ami,

FÉDÉRIC.

15. A LA MÊME.

Péterswaldau, 19 octobre 1762.

Je voudrais pouvoir prendre tous les jours une forteresse,^a ma bonne maman, pour recevoir de vos aimables lettres. Mais des imbéciles de commandants m'en perdent souvent d'une façon honteuse; et quand j'ai des empereurs qui me veulent du bien, on me les étrangle.^b Jugez, après cela, de la jolie situation où je me trouve. Si notre empereur vivait encore,^c nous aurions la paix cet hiver, et vous pourriez retourner de plein saut dans votre paradis sablonneux de Berlin. Mais le public, qui se flatte, a cru sans raison que la paix suivrait la prise de Schweidnitz. Vous avez peut-être espéré que cela pourrait être; mais je vous assure, autant que j'y puis comprendre, que nos ennemis n'ont encore aucune envie de s'accommoder. Jugez, après cela, s'il serait prudent de retourner à Berlin, au risque de s'enfuir à Spandow à la première alarme.

Vous me parlez de la pauvre Finette.^d Hélas! ma bonne ma-

^a Allusion à la prise de Schweidnitz, le 9 octobre 1762.

^b Voyez t. V, p. 190 et 191.

^c Pierre III, empereur de Russie, mourut le 17 juillet 1762.

^d Madame de Camas dit dans sa lettre au Roi, Magdebourg, 12 octobre 1762 :
 • Je suis persuadée, Sire, que Votre Majesté aura pris quelque part à la mort de
 • mademoiselle de Tettau, qui a souffert si longtemps avec tant de fermeté, sans
 • qu'il parût le moindre changement dans son esprit ni dans son humeur. • Au-

man, depuis six ans je ne plains plus les morts, mais bien les vivants. C'est une chienne de vie que celle que nous menons, et il n'y a aucun regret à y donner. Je vous souhaite beaucoup de patience, ma bonne maman, et toutes les prospérités dont ces temps calamiteux sont susceptibles, surtout que vous conserviez votre bonne humeur, le plus grand et le plus réel trésor que la fortune puisse nous donner. Pour moi, ma vieille amitié et l'estime que je vous ai vouée ne se démentiront jamais. Je suis sûr que vous en êtes persuadée. Adieu, ma bonne maman.

FEDERIC.

16. A LA MÊME.

Meissen, 20 novembre 1762.

Je vous envoie, ma bonne maman, une bagatelle pour vous faire ressouvenir de moi. Vous pouvez vous servir de cette tabatière pour y mettre du rouge, ou des mouches, ou du tabac, ou des dragées, ou des pilules; mais, à quelque emploi que vous la destiniez, pensez au moins, en voyant ce chien, cet emblème de la fidélité, qui y est peint dessus, que celui qui vous l'envoie passe en attachement pour vous la fidélité de tous les chiens de l'univers, et que son dévouement pour votre personne n'a rien de commun avec la fragilité de la matière qu'on fabrique ici. J'ai commandé ici de la porcelaine pour tout le monde, pour Schönhausen, pour mes belles-sœurs; en un mot, je ne suis riche à présent qu'en cette fragile matière. J'espère que ceux qui en recevront la prendront pour bon argent, car nous sommes des gueux, ma bonne maman; il ne nous reste que l'honneur, la cape, l'épée, et de la porcelaine.

Adieu, ma chère et bonne maman. S'il plait au ciel, je vous

guste-Marie-Bernardine, fille du lieutenant-colonel Charles de Tettau, et dame d'atour de la Reine, était née à Stettin le 2 décembre 1721. C'est elle que le Roi surnommait *Finette*. Voyez t. XVII, p. 216 et 244, et ci-dessus, p. 147.

verrai encore face à face, et je réitérerai de vive voix ce que j'ai dit; mais, quoi que je fasse, je n'exprimerai que très-imparfaitement tout ce que mon cœur pense sur votre sujet.

FÉDÉRIC.

17. DE MADAME DE CAMAS.

Magdebourg, 25 novembre 1762.

SIRE,

Rien ne pouvait mieux réjouir mon cœur et mes yeux que la gracieuse lettre et la charmante tabatière que je viens de recevoir. V. M. ne doute certainement pas de ma reconnaissance; mais ne me trouvera-t-elle pas trop impertinente d'oser me souvenir qu'elle me donna, il y a plusieurs années, une boîte de tabac d'Espagne, et qu'elle eut la bonté de me dire qu'elle m'en donnerait quand j'en aurais besoin? J'ai si bien ménagé, en n'en prenant que le matin en me réveillant, que j'en ai encore, mais si peu, si peu, que je tremble d'en voir la fin. Or, il me sera impossible de mettre du gros vilain tabac dans cette jolie tabatière. Je ne me sers ni de rouge, ni de mouches, encore moins de pilules, qui ne servent qu'à me brouiller avec mon bon ami Lesser quand il veut que j'en prenne, et qu'il me dit tout crûment que, quand on est gourmande et paresseuse, il faut prendre médecine. Je lui allègue mille raisons pour n'en rien faire, et il me quitte en riant et en haussant les épaules. Mais, pour quitter le chapitre de ma vieille carcasse, je dirai à V. M. que c'est à moi que je dois appliquer la fidélité dont mes jolis petits chiens sont l'emblème; je dois la joindre au parfait attachement et à la reconnaissance que je lui dois. Non, Sire, rien n'égale jamais la vivacité de mes sentiments à cet égard. C'est V. M. qui me fait vivre, et qui me soutient dans l'état où je suis encore malgré mon âge.

Schönhausen est enchanté et plein de reconnaissance pour la porcelaine qu'elle lui destine; enfin V. M. a le don de faire des heureux. L'on met le plus haut prix à tout ce qui vient de sa

main, et quand elle n'aurait, comme elle le dit, que l'honneur, la cape et l'épée, avec une bonne provision de gloire, que la modestie l'a empêchée d'ajouter, elle sera toujours le plus grand roi du monde et l'objet de l'admiration et de l'envie des autres souverains. La longueur de cette lettre m'effraye; je la dois finir en me mettant aux pieds de V. M., dont je serai jusqu'à la fin de mes jours,

SIRE,

la plus humble, plus obéissante et soumise sujette,

S. DE CAMAS.

18. A MADAME DE CAMAS.

(Meissen) 27 novembre (1762).

Vous voyez, ma bonne maman, avec quelle activité vous êtes servie. Voici le tabac que vous me demandez. Je souhaite que chaque tabatière vous dure six ans, et que vous viviez jusqu'à ce que vous ayez consumé cette provision.

Nous arrangeons ici nos quartiers d'hiver. J'ai encore une petite tournée à faire, et ensuite j'irai chercher la tranquillité à Leipzig, si elle s'y trouve; mais pour moi ce n'est qu'un mot métaphysique qui n'a point de réalité. Entre nous soit dit, c'est une chienne de vie, ma bonne maman, que celle que nous menons; mais il faut faire bonne mine à mauvais jeu. Adieu, ma toute bonne; ne m'oubliez point. Vous auriez grand tort, car personne ne vous aime et considère plus que je le fais.

FEDERIC.

19. A LA MÊME.

Ce 3 janvier 1763.

En vérité, ma bonne maman, vous êtes bien experte, et je vous félicite de vous connaître si bien en hydropisie. L'aventure qui vient d'arriver est tout ordinaire; il n'y a point de cour, point de couvent même où cela n'arrive. Moi, qui suis fort indulgent pour les faiblesses de notre espèce, je ne lapide point les filles d'honneur qui font des enfants. Elles perpétuent l'espèce, au lieu que ces farouches politiques la détruisent par leurs guerres funestes. On n'est pas toujours maître de soi; on prend une pauvre fille dans un moment de tendresse, on lui dit de si jolies choses, on lui fait un enfant : quel mal y a-t-il à cela? Je vous avoue que j'aime mieux ces tempéraments trop tendres que ces dragons de chasteté qui déchirent leurs semblables, ou ces femmes tracassières, foncièrement méchantes et malfaisantes. Qu'on élève bien cet enfant, qu'on ne prostitue point une famille, et qu'on fasse sans scandale sortir cette pauvre fille de la cour, en ménageant sa réputation autant que possible.

Nous aurons la paix, ma bonne maman, et je me propose bien de rire entre quatre yeux quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Adieu, ma bonne maman; je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

20. A LA MÊME.

Leipzig, 22 janvier 1763.

Cinquante et un ans, ma bonne maman, ne sont pas une bagatelle. C'est presque toute l'étendue du fuseau de madame Clotho, qui file nos destinées. Je vous rends grâces de ce que vous prenez part à ce que j'en sois là. Vous vous intéressez à un vieil ami, à un serviteur que ni l'âge ni l'absence ne font jamais changer de sentiments, et qui, à présent, espère avec une espèce de

persuasion de vous revoir encore et de vous embrasser, si vous voulez bien le permettre. Oui, ma bonne maman, je crois que vous serez à Berlin avant que Flore ait embelli la terre de ses dons, pour m'exprimer poétiquement; et si je me réjouis sincèrement de revoir quelqu'un dans cette capitale, c'est bien vous; mais n'en dites rien. Ceci n'est pas poétique, et doit s'entendre au pied de la lettre. Que le ciel veille sur vos jours, et vous comble d'autant de bénédictions que votre vertu en mérite! Que je vous revoie en santé, contente et satisfaite, et que vous me conserviez toujours votre amitié! Je ne la mérite, ma bonne maman, que par l'attachement inviolable que j'ai pour vous, et que je conserverai jusqu'au moment que la Parque ennemie coupera ma trame.

FEDERIC.

21. DE MADAME DE CAMAS.

Magdebourg, 5 février 1763.

Je me suis bien doutée, Sire, que Votre Majesté se moquerait un peu de moi, mais qu'elle aurait pitié en même temps de cette pauvre fille, qui ne se croit cependant pas aussi malheureuse que je la trouve. Elle veut aller à Stettin, chez madame de Lepel sa sœur, et elle est trop persuadée que son amant l'épousera d'abord après la paix. La Reine a eu soin de faire mettre l'enfant en nourrice par M. Lesser, qui a soin en même temps de tout ce qu'il faut à l'accouchée. Tout cela se fait sans bruit, personne à la cour n'en parle; mais cela n'empêche pas que chacun ne se le dise à l'oreille en ville. Enfin, malgré la compassion qu'elle me fait, je dois pourtant avouer que nous sommes heureuses d'en être quittes; son caractère ne vaut rien, et son trop grand penchant à l'amour est, à mon avis, le moindre de ses défauts.

22. A MADAME DE CAMAS.

Dahlen, 6 mars 1763.

Je vous reverrai donc, ma bonne maman,^a et j'espère que ce sera vers la fin de ce mois ou au commencement d'avril, et j'espère de vous trouver aussi bien que je vous ai quittée. Pour moi, vous me trouverez vieilli et presque radoteur, gris comme mes ânes, perdant tous les jours une dent, et à demi éclopé par la goutte; mais votre indulgence supportera les infirmités de l'âge, et nous parlerons du vieux temps.

Voilà notre bon margrave de Baireuth qui vient de mourir.^b Cela me cause une véritable peine. Nous perdons des amis, et les ennemis paraissent vouloir durer en éternité. Ah! ma bonne maman, que je crains Berlin et les vides que j'y trouverai!^c Mais je ne penserai qu'à vous, et je me ferai illusion sur le reste. Soyez persuadée du plaisir que je me fais de vous assurer de vive voix de la véritable estime et de l'amitié que je vous conserverai jusqu'au tombeau. Adieu.

FÉDÉRIC.

23. A LA MÊME.

Le 9 juillet (1764).

Ma bonne maman, votre lettre et votre souvenir m'ont fait un véritable plaisir, parce qu'ils sont des marques que votre santé va mieux. On m'assure qu'il n'y a aucun danger, et que vous vous remettrez tout à fait. Ma sœur^d va arriver dans une heure d'ici. Je vous avoue que cela me fait grand plaisir. Nous allons pro-

^a Madame de Camas, de retour de Magdebourg à Berlin, avait écrit au Roi, le 3 mars : « J'avoue que je fus ravie de me trouver au château, où j'arrivai ex-cédée de toutes les entrées et des harangues que la Reine avait essayées sur la route, et qui retardaient à tout moment notre marche. »

^b Le margrave Frédéric, beau-frère du Roi, mort le 26 février 1763.

^c Voyez la lettre de Frédéric au marquis d'Argens, du 25 février 1763.

^d La duchesse Charlotte de Brunswick.

mettre le grand neveu. Son amour est aussi froid que toute sa personne; mais que vous importe? Tâchez, ma bonne maman, à mettre le nez à l'air. Le grand air est la souveraine médecine; il vous remettra du baume dans le sang, et vous guérira tout à fait. Pour moi, je m'y intéresse sincèrement. Vous connaissez mon vieux cœur, qui est toujours le même, et qui est fait pour vous aimer tant qu'il existera. Adieu, ma bonne maman; ayez bien soin de vous remettre, et ne m'oubliez pas.

24. A LA MÊME.

(Juillet 1764.)

Je montrerai votre lettre, ma bonne maman, à ma sœur, qui sera charmée de ce que vous pensez à elle. Je regrette, à la vérité, de ne point jouir ici de votre présence; mais je trouve que vous avez grande raison de vous ménager, et, dans le fond, je pourrais fort peu profiter ici de votre aimable compagnie, car nous sommes comme dans une diète générale du Saint-Empire romain, environnés de trente princes et princesses; et d'ailleurs mes infirmités m'empêchent d'assister à tous les banquets. Je me trouve aux grandes solennités, et je tâche de prendre quelque repos entre deux. Le vieux baron^a insulte à mes jambes estropiées; il a couru avec le prince Frédéric à qui se devancera. Pour moi, qui me traîne à cloche-pied, à peu près comme une tortue, je vois la rapidité de leur course ainsi qu'un paralytique qui assisterait à un ballet de Denis.

Bonsoir, ma bonne maman; j'espère de vous revoir quand mes jambes me reviendront, et que je pourrai grimper les escaliers du château qui mènent à votre paradis. Je suis à jamais le plus ancien de vos adorateurs,

FEDERIC.

^a Le baron de Pöllnitz. Voyez t. XI, p. 11, et t. XIII, p. 13.

25. DE MADAME DE CAMAS.

Le 30, à sept heures du soir.

SIRE,

Je me crois obligée d'apprendre à Votre Majesté que, depuis quelques jours, la Reine se trouve très-malade. C'est une fièvre continuelle, accompagnée de fortes oppressions. Il a paru hier des rougeurs que M. Lesser nomme le *Friesel*. Je joins ici un petit mémoire qu'il croit que V. M. comprendra mieux que ce que je pourrais lui dire. Si elle voulait avoir la bonté d'ordonner à M. Cothenius de venir ici, je serais plus tranquille. Il doit d'ailleurs être déjà au fait de ce qui concerne l'état de la Reine, puisque M. Lesser lui en a fait le rapport tous les jours. Dans l'inquiétude où je suis, je ne puis que me dire avec toute la soumission possible,

SIRE,

de Votre Majesté

la plus humble, plus obéissante et plus soumise sujette,
S.-C. DE CAMAS.

26. A MADAME DE CAMAS.

J'espère, ma bonne maman, qu'il n'y a pas de danger à craindre pour la Reine; les ébullitions de sang ne sortent que par des accès de fièvre violents, et tout ce que le médecin écrit est conforme à l'allure ordinaire de ces sortes de maladies, qui ne se peuvent guérir que par une transpiration abondante. Il faut boire beaucoup de thé, se tenir chaudement; avec cela, le temps guérit sans médecine. Voilà, ma bonne maman, une bordée de médecine que je vous lâche. Je souhaite que ni vous ni personne de mes amis n'en ayez besoin, car il est toujours fâcheux de souff-

frir. Conservez-vous, ma bonne maman, pour la consolation de vos amis, à la tête desquels je me flatte d'être compté. Adieu; je vous embrasse.

FEDERIC.

27. DE MADAME DE CAMAS.

Le 1^{er} novembre, à sept heures du soir.

SIRE,

Votre Majesté est certainement plus habile médecin que le bon Lesser, quoique dans sa recette il n'y ait pas un mot de grec ni de latin; mais sa lettre a causé une satisfaction infinie à la Reine, dans les yeux de laquelle j'ai vu pour la première fois un peu de vivacité. L'ébullition est des plus fortes; j'y soupçonne même du pourpre, quoique le médecin veuille adoucir le terme. Il suit absolument les idées de V. M., ne donne point de médecine, et fait prendre beaucoup de thé à la Reine, en la faisant tenir au lit dans une transpiration égale. Je l'ai prié de mettre ses idées sur le papier ci-joint. Je ne connais point les termes de l'art, et je ne me fie pas à mes lumières. L'inquiétude où je suis me fait peut-être envisager les choses du mauvais côté; je ne puis être tranquille que quand la fièvre et l'oppression seront passées.

A l'égard de ma santé, que V. M. a la bonté de me recommander, je prendrai la liberté de lui dire que, depuis la ceinture en haut, cela va assez bien, mais que mes jambes ont souvent de la peine à me soutenir. C'est une vieille maison dont les fondements s'écroulent. J'espère cependant que, avant de tomber, j'aurai encore le bonheur de faire quelquefois une belle révérence à V. M., et de l'assurer de tout le respect et l'attachement imaginable.

V. M. me permettra, j'espère, de lui donner des nouvelles de la Reine jusqu'à son rétablissement.

S.-C. DE CAMAS.

28. A MADAME DE CAMAS.

(17 ou 18 novembre 1765.)

^a Je vous suis bien obligé, ma bonne maman, de la part que vous prenez à la perte que nous venons de faire. C'est une perte pour tous les honnêtes gens, car ma sœur était une personne véritablement vertueuse. J'ai su, il y a longtemps, que les hommes sont mortels; j'ai été témoin que sa santé menaçait ruine : mais cela n'empêche pas, ma bonne maman, que je ne sente vivement la privation d'une sœur que la mort m'a arrachée comme des bras. La nature, une tendre amitié, une estime véritable, tous ces sentiments réclament leurs droits, et je sens, ma bonne maman, que je suis plus sensible que raisonnable. Mes larmes, mes regrets sont inutiles; cependant je ne saurais les supprimer. Notre famille me semble une forêt dont un ouragan a renversé les plus beaux arbres, et où l'on voit de distance en distance quelque sapin ébranché qui paraît ne tenir encore à ses racines que pour contempler la chute de ses compagnons, et les dégâts et les ravages qu'a faits la tempête. Je souhaite, ma bonne maman, que ce souffle de la mort se détourne de vous, que nous vous conservions longtemps, et que je puisse encore souvent vous réitérer les assurances de mon ancienne et fidèle amitié.

FÉDÉRIC.

^a Cette lettre est la réponse à celle que madame de Camas avait écrite au Roi, le 16 novembre, à l'occasion de la mort de la margrave Sophie, décédée à Schwedt le 13. Voyez t. I, p. 174, et t. X, p. 150.

IV.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC M. DE JARIGES.

(7 ET 8 AOUT 1766.)

1. A M. DE JARIGES.

(7 août 1766.)

Comme on sait que Son Excellence aime le bon tabac râpé, on lui propose d'en prendre de cette tabatière, qui lui vient de bonne part.

2. DE M. DE JARIGES.

Le 8 août 1766.

Malgré l'extrême surprise que me causa hier au soir la vue d'une magnifique tabatière sur ma table, je fus d'abord convaincu qu'elle ne pouvait me venir que de la part du Roi mon maître. Il est impossible d'exprimer ce qu'a senti dans cette occasion un cœur qui a été enthousiasmé pour Votre Majesté bien des années avant que d'en être connu. Vous jugerez par là, Sire, des sentiments qu'ont excités les grâces et les bienfaits dont vous me comblez. Que ne puis-je les mériter!

V.

CORRESPONDANCE

DE FRÉDÉRIC

AVEC

LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE

DE SAXE-GOTHA.

(27 AVRIL 1756 — 22 JUIN 1767.)

..

1. A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE
DE SAXE-GOTHA.

Berlin, 27 avril 1756.

^a MADAME MA COUSINE,

Mon ministre d'État et grand maître des postes, le comte de Gotter, ayant le déplaisir d'être enveloppé dans un procès injuste avec le grand écuyer, le sieur de Röder, j'ai été charmé d'apprendre par mon susdit ministre l'assistance gracieuse que Votre Altesse veut bien lui prêter dans une affaire où tout le droit paraît être de son côté, pour lui faire obtenir prompte et bonne justice. Il ne s'agit en effet pas ici d'une bagatelle, mais de sauver de sa ruine une terre assez importante, confiée à un homme qui semble avoir abusé de la bonne foi du propriétaire. Que le sieur de Röder rende un compte exact et fidèle à mon susdit ministre de l'administration dont il est chargé de la terre de Molsdorf, qu'il la remette dans l'état où elle doit être suivant ses engagements pris à cet égard, voilà tout ce qu'on désire, et ce que la justice la plus scrupuleuse demande. Comme je prends un intérêt sensible à cette affaire, par rapport au bien de mon service, qui exige indispensablement que le comte de Gotter, qui va faire un tour sur sadite terre, retourne au plus tôt à son poste, ayant résolu de le faire passer en Ost-Frise pour y prendre quelques arrangements de postes, je serai fort aise que ce procès finisse le plus tôt possible à sa satisfaction, tout comme je ne saurais me dispenser de m'informer des suites de cette affaire et de l'accélération de sa décision. V. A. m'obligera le plus sensiblement du monde, si elle veut bien y contribuer par son secours et son assistance. Elle peut compter que je regarderai les généreux offices qu'elle aura la bonté d'employer en faveur d'un ministre dont j'estime infiniment le zèle et les services qu'il m'a rendus, comme une preuve agréable de son amitié pour moi. Je prie V. A. d'être

^a De la main d'un secrétaire.

entièrement persuadée d'un fidèle retour de reconnaissance de ma part, aussi bien que des sentiments de considération avec lesquels je suis à jamais,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-affectionné cousin,

FÉDÉRIC.

2. A LA MÊME.

(Dittelsdt) 16 septembre 1757.

MADAME,

Je n'oublierai jamais la journée d'hier, ^a qui a satisfait une juste envie que j'ai eue depuis longtemps de voir et d'entendre une princesse que toute l'Europe admire. Je ne m'étonne point, madame, que vous subjuguiez les cœurs; vous êtes certainement faite pour vous attirer l'estime et l'hommage de tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître. Mais il m'est incompréhensible comment vous pouvez avoir des ennemis, et comment des peuples qui ne veulent point passer pour barbares peuvent avoir manqué si indignement au respect qu'ils vous doivent et aux considérations que l'on doit à tous les souverains. Que n'ai-je pu voler pour empêcher tant de désordre et tant d'indécence! Je ne puis vous offrir que beaucoup de bonne volonté; mais je sens bien que, dans les circonstances présentes, il faut des effets et de la réalité. Puissé-je être, madame, assez heureux pour vous rendre quelque service! Puisse votre fortune être égale à votre vertu!

Je suis avec la plus haute considération,

MADAME,

de Votre Altesse

le fidèle cousin,

FÉDÉRIC.

^a Voyez t. IV, p. 146; voyez aussi les *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen*, 1757, n° 128, p. 513 et 514.

3. A LA MÊME.

(Kirschleben) auprès d'Erfurt, 20 septembre 1757.

MADAME,

Rien ne pouvait arriver de plus glorieux à mes troupes que de combattre, madame, sous vos yeux et pour votre défense.^a Je souhaiterais que leur secours vous pût être plus utile; mais je prévois le contraire. Si je m'opiniâtrais à vouloir soutenir le poste de Gotha par de l'infanterie, je vous ruinerais la ville, madame, en y attirant et y fixant le théâtre de la guerre, au lieu que vous n'aurez à présent à souffrir que des passades qui ne seront pas longues. Je vous rends mille grâces de ce que, pendant le trouble d'une journée comme celle d'hier, vous avez encore trouvé le moment de penser à vos amis et de vous employer pour eux. Je ne négligerai rien de ce que vous avez la bonté de me dire; je profiterai des avis. Fasse le ciel que ce soit pour la délivrance et le salut de l'Allemagne! La plus grande marque d'obéissance que je puisse vous donner consiste certainement dans l'usage que vous me prescrivez de faire de votre lettre. Je l'aurais conservée comme un monument de votre générosité et de votre fermeté; mais, madame, puisque vous en disposez autrement, vos ordres seront exécutés. Persuadé que, si l'on ne peut pas servir ses amis, il faut au moins éviter de leur nuire, que l'on peut être moins circonspect pour ses propres intérêts, mais qu'il faut être prudent et même timide pour ce qui peut les toucher, je suis avec la plus haute estime et la plus parfaite considération,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle et affectionné cousin,

FEDERIC.

^a Voyez t. IV, p. 146—148, ainsi que les *Berlinische Nachrichten*, n° 115, p. 458.

4. A LA MÊME.

Breslau, 2 janvier 1758.

MADAME,

S'il y a quelque chose de flatteur pour moi dans le monde, c'est de mériter l'approbation d'une princesse, madame, de votre caractère. J'aurais désiré que nos avantages * vous en eussent procuré de plus sensibles; mais à présent je ne désespère pas, s'il plaît à la fortune, de pouvoir vous rendre des services plus importants que par le passé. Daignez considérer, madame, la multitude d'ennemis qui m'ont empêché jusqu'ici de pouvoir former un projet suivi en un endroit. J'ai tout lieu d'espérer que les Suédois seront les premiers à revenir de leur égarement, et alors nous aurons les coudées plus franches, ce qui doit nécessairement donner une autre face aux affaires. J'avoue que ces remèdes éloignés ne sont guère consolants pour ceux qui souffrent; mais, comme le printemps n'est pas fort éloigné, j'espère qu'alors vous aurez lieu d'être contente de ma fidélité et de mon zèle. En vérité, madame, la conduite que les Français ont tenue à votre égard est un opprobre éternel pour toute leur nation, et dont les auteurs les plus éloquents ne les laveront jamais dans leurs ouvrages. Je ne vous parle point des Autrichiens. L'on est si accoutumé à leur impertinence ordinaire, qu'il n'y aurait que leurs bons procédés qui paraîtraient étranges. Souffrez, madame, que, au renouvellement de l'année, je joigne mes vœux à ceux de tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître, pour votre prospérité et pour votre conservation; personne ne s'y intéresse avec plus de passion que,

MADAME,

Votre fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

* Les victoires de Rossbach et de Leuthen.

5. A LA MÊME.

Breslau, 3 février 1758.

^a MADAME,

Soyez persuadée, je vous supplie, que les nouvelles marques que vous venez de me donner, par votre lettre du 25, de vos bontés et de votre amitié pour moi m'ont vivement pénétré. Je vous en suis infiniment obligé, et n'en perdrai jamais le souvenir. Il est vrai que les affaires paraissent bien brouillées dans le moment présent, ce qui cependant ne m'en fait pas désespérer; et je me persuade que, nonobstant les apparences fâcheuses, elles se changeront, et prendront bientôt une face plus avantageuse. Je suis avec cette haute estime et l'amitié la plus sincère, que vous me connaissez,

MADAME,

Votre très-bon et très-fidèle ami.

6. A LA MÊME.

Grüssau, 15 avril 1758.

MADAME,

Il me semble que la situation de Votre Altesse a infiniment changé en mieux depuis que je n'ai eu le bonheur de la voir. Les Français sont au delà du Rhin, et cette poignée de troupes de l'Empire sera dissipée ainsi qu'un léger brouillard. Personne ne peut vous forcer, madame, à payer ni à faire ce que vous croyez ne point vous convenir, et, s'il y a eu quelque précipitation dans des temps où les crises étaient les plus violentes, il ne dépendra dans peu que de vous de vous soustraire à des mesures qui doivent répugner à votre façon de penser. Ce sont vos sentiments, c'est

^a Cette lettre, de la main d'un secrétaire, n'est pas signée dans le manuscrit original.

vosre caractère généreux et cette façon de penser noble, qui m'ont rempli d'admiration^a pour des qualités si rares dans tous les siècles et encore plus à présent que jamais.

Je suis avec la plus haute estime,

MADAME,

Votre très-fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

7. A LA MÊME.

Sagan, 22 septembre 1759.

MADAME,

Je reçois dans toutes les occasions des marques de vos bontés auxquelles je suis sensible autant qu'un honnête homme peut l'être. Ce n'est certainement pas par vos mains, madame, que doit passer ma correspondance à V.^b Cependant, dans ces circonstances présentes, j'ose vous prier de lui faire parvenir ma réponse, à laquelle je ne mets aucune adresse. La difficulté de faire passer les lettres m'a fait choisir mon frère pour faire parvenir ce billet entre vos mains. Si je donnais carrière à mes sentiments, ce serait ici le moment de les développer; mais, dans ces temps critiques, je crois qu'il vaut mieux de les supprimer, et de me renfermer dans les simples assurances de la haute estime et de l'admiration avec laquelle je suis,

MADAME,

Votre fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

^a Le manuscrit offre ici une lacune qui nous a paru pouvoir être remplie par le mot *d'admiration* ou par quelque terme équivalent.

^b Voltaire. Voyez la lettre de Frédéric à Voltaire, du 22 septembre 1759.

8. DE LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

(Gotha) 15 novembre 1759.

SIRE,

Sous le doux espoir que Votre Majesté est actuellement en Saxe pour y établir tranquillement ses quartiers d'hiver, je me flatte de ne rien risquer en lui envoyant la lettre ci-jointe, accompagnée de quelques lignes d'assurances de respect de ma part, et chargeant de tout le paquet le jeune Bechtolsheim, beau-frère de notre ministre, qui aura l'honneur de lui remettre la dépêche et de présenter l'hommage respectueux de nos cœurs à V. M. Selon toute apparence, V. M. verra par l'incluse que les lignes qu'elle daigna m'adresser, il y a quelques semaines, sont arrivées à bon port. La juste appréhension de devenir importune m'a empêchée, Sire, de vous en avertir moi-même plus tôt. Mais j'ose avouer que c'est avec un plaisir infini que je profite de l'occasion présente pour témoigner à V. M. l'intérêt vif et sincère que nous prenons, le Duc et moi, à la fin glorieuse de ses campagnes. Puisse le destin être propice à nos souhaits en récompensant votre courage et votre sagesse! Puissiez-vous cueillir les fruits de vos efforts, et joindre les branches d'olive à vos palmes et à vos lauriers! Que V. M. ne balance pas à me charger des ordres qu'elle voudra donner à notre auteur; il s'y attend, Sire, et je me sens trop flattée de pouvoir vous prouver mon zèle, pour n'en pas rechercher les occasions avec ardeur et empressement.

Accordez-moi, Sire, la continuation de vos bontés, dont dépend le charme de ma vie et le bonheur de toute ma maison. C'est avec l'attachement le plus parfait que j'ai l'honneur d'être, etc.^a

^a Cette lettre se trouve dans le recueil venu de Gotha; mais ce n'est qu'une simple copie sans signature, et terminée, comme dans notre texte, par le mot *etc.*

9. A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

Wilsdruf, 21 novembre 1759.

MADAME,

Il n'y a que vos bontés et votre indulgence qui puissent justifier mon incongruité. Vous voulez, madame, que j'abuse encore de ces bontés qui me sont si précieuses; au moins souvenez-vous que c'est pour vous obéir que je fais passer par vos mains une lettre ^a qui ne mérite pas cet honneur. Le hasard, qui se joue si insolument des projets des hommes, qui se plaît à élever et à détruire, ^b nous a menés jusqu'ici à la fin de la campagne. Les Autrichiens sont entourés de ce côté-ci de l'Elbe; je leur ai fait brûler deux magasins importants en Bohême. Il y a eu quelques affaires qui ont tourné tout à fait à notre avantage, de sorte que je me flatte d'obliger M. Daun de repasser l'Elbe, d'abandonner Dresde, et de prendre le chemin de Zittau et de la Bohême. Je vous entretiens, madame, de nouvelles et d'objets dont je suis journellement frappé, et qui, par votre voisinage, peuvent peut-être attirer votre attention. Je m'étendrais bien davantage, si mon cœur osait s'expliquer sur les sentiments d'admiration, de reconnaissance et d'estime avec lesquels je suis,

MADAME MA COUSINE,

Votre très-fidèle cousin, ami et serviteur,
FÉDÉRIC.

10. A LA MÊME.

Freyberg, 18 (décembre 1759).

MADAME,

Vous me gâtez si fort par votre indulgence, vous m'accoutumez si bien à vous avoir des obligations, que je me reproche cent fois

^a La lettre à Voltaire, du 19 novembre 1759.

^b Voyez l'*Épître sur le hasard*, t. XII, p. 57—69.

d'en pouvoir abuser. Je ne continuerais certainement pas à vous adresser des lettres, si je n'avais espérance que ce commerce pourra être de quelque utilité à l'Angleterre et à l'Europe même, car sans doute la paix est l'état le plus désirable, le plus naturel et le plus heureux pour toutes les nations. C'est pour l'accélérer, madame, que j'abuse de vos bontés, et ce motif m'excuse vis-à-vis de moi-même l'incongruité de mes procédés. Vous faites très-bien, madame, de ne point signer et de ne point apposer vos armes sur des lettres qui, si elles étaient interceptées, vous causeraient quelque sorte de désagréments. La bonté que vous avez de vous intéresser à ma situation m'oblige de vous en rendre compte. Nous avons essuyé ici toute sorte de malheurs,^a au moment où nous devions le moins nous y attendre. Cependant il nous reste du courage et de l'espérance; voilà des secours sur le point d'arriver, et il y a lieu de croire que la fin de notre campagne sera moins affreuse qu'on n'avait lieu de s'y attendre il y a trois semaines. Puissiez-vous jouir, madame, de tout le bonheur que je vous souhaite! Puisse tout le monde connaître vos vertus, les imiter, et vous admirer comme je le fais! Puissiez-vous être persuadée que rien n'égale les sentiments de la haute estime que je conserverai toute ma vie pour vous, étant,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

II. A LA MÊME.

Freyberg, 16 février 1760.

MADAME,

C'est à mon grand regret que j'importune Votre Altesse si souvent par mes lettres. Vos bontés, madame, m'ont gâté; cela vous

^a Frédéric fait principalement allusion ici à l'affaire de Maxen. Voyez t. V, p. 28—30.

apprendra à les ménager davantage avec d'autres. Je vous regarde comme une amie respectable, à l'amitié de laquelle j'ai recours dans le besoin. Il est toujours question de la paix, madame; et si l'objet de mes importunités n'était aussi beau, madame, je serais inexcusable vis-à-vis de vous. Cocceji,^a que j'ai envoyé avec cette lettre à votre cour, doit vous prier de vouloir bien suppéditer et me prêter un sujet quelconque, homme prudent et avisé, qui fit le voyage de France pour donner une lettre au bailli de Froulay,^b très-honnête homme que je connais, qui pourrait insinuer à sa cour les propositions de paix ci-jointes. Pour vous expliquer en deux mots le joint de la chose, vous saurez, madame, que, après la proposition du congrès qui a été faite à nos ennemis, on a été informé de bonne part que l'Impératrice-Reine et l'impératrice des barbares n'avaient point voulu y donner les mains; au contraire, qu'elles travaillaient, à Paris, à dissuader le roi de France des sentiments pacifiques dont on l'accuse. Vous verrez, par les propositions qu'on lui fait, qu'on lui fournit le moyen de se séparer de ses alliés et de donner malgré eux la paix à l'Europe. C'est pour sonder les esprits et pour savoir, en un mot, à quoi s'en tenir. Si ces propositions agréent en France, les préliminaires s'ensuivront bientôt; sinon, nous saurons au moins à quoi nous en tenir, car vous savez, madame, que l'incertitude est le plus cruel tourment de l'âme. Vous verrez, par tout ceci, de quoi il s'agit; et comme je ne fais aucun pas qu'après en être convenu avec le ministère anglais, je me flatte que cette démarche, si vous daignez l'agréer, pourra nous mener à une fin heureuse et désirable pour l'Allemagne surtout, et pour toute l'Europe également. Ce sera augmenter prodigieusement les obligations et par conséquent la reconnaissance que je vous dois; mais rien n'ajoutera aux sentiments de la parfaite estime et de l'attachement avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-affectionné cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

^a Le baron Cocceji, capitaine et aide de camp du Roi.

^b Voyez t. V, p. 39.

Comme vous concevez l'importance qu'il y a pour nous tous de cacher cette démarche à la cour de Vienne, je ne doute nullement, madame, que vous la leur déguiserez au possible.

^a PROPOSITIONS DE PAIX.

Il faudra principalement faire sentir à la France que, si elle veut entrer dans les vues de la Grande-Bretagne par rapport à une paix séparée à conclure entre elle, l'Angleterre et les alliés de cette dernière en Allemagne, et faire cause commune ensuite pour forcer les autres puissances d'y accéder, il serait en son pouvoir de terminer la guerre très-promptement, de conserver l'équilibre de l'Allemagne et même de l'Europe entière, et d'obtenir des conditions beaucoup plus favorables qu'elle ne saurait en espérer de toute autre manière.

12. A LA MÊME.

(Freyberg) ce 28 (février 1760).

MADAME,

Les remarques qu'il vous plaît de faire sur ma lettre sont fort justes; mais daignez remarquer que, lorsque l'on agit de concert avec ses alliés, il faut parler de même. Vous en sentez, madame, sans doute l'importance. Si je prenais d'autres mesures, je serais démenti par les Anglais, et me trouverais dans un grand embarras vis-à-vis des Français. Voilà ce qui m'oblige d'en agir de la sorte. Après tout, les Français sont dans le besoin d'argent, et je compte plus sur le manque d'espèces dont le gouvernement souffre que sur sa modération. Après tout, il faut bien se garder de faire le suppliant vis-à-vis de gens naturellement fiers et vains, et cette façon de traiter avec eux est la seule qui les rende traitables. Je vous rends mille grâces de ce que vous avez daigné seconder cette tentative. Peut-être qu'elle réussira; ce serait un

^a De la main d'un secrétaire.

grand bien; sinon, je ne vois pas comment cette malheureuse guerre finira. Je suis avec la plus haute estime,

MADAME,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

13. A LA MÊME.

(Freyberg) 5 mars 1760.

MADAME,

Vous interprétez si favorablement les explications dans lesquelles je suis entré, que je ne le puis attribuer qu'au support que vous daignez avoir pour mes faiblesses. Je conviens, madame, qu'il y a bien des choses à redire à cette lettre; mais songez qu'il a fallu la concerter, et que je ne suis que l'organe de ceux qui ont bien voulu consentir à cette démarche; cela donnera toujours lieu à quelque ouverture. La plus grande difficulté sera de faire parler ces gens. Ce qu'ils me font dire par V. sont des espèces d'énigmes. Je ne suis point Œdipe, et je crains quelque malentendu qui pourrait nous éloigner trop de notre compte. Il est sûr que la paix est fort à désirer. J'ai une perspective devant moi qui n'est guère riante, et j'aimerais autant nettoyer les étables du roi Augias que de courir d'un bout de l'Allemagne à l'autre pour m'opposer à la multitude de mes ennemis et essuyer peut-être encore de nouveaux malheurs. Mais il y a une certaine fatalité incompréhensible qui pousse les hommes, et qui, en combinant les causes secondes, les entraîne d'une manière irrésistible. Elle produit tout: quand nous voulons la paix, elle veut la guerre; elle guide l'aveugle, et égare l'éclairé. Il faut donc travailler autant qu'on peut pour le bien, sans s'étonner cependant s'il en arrive tout autrement qu'on ne l'avait prévu, car en vérité, madame, les plus profonds politiques n'en savent pas plus sur l'avenir que le

plus stupide des hommes. Je prends la liberté de vous envoyer une petite brochure sur les affaires du temps. * C'est l'aboiement d'un épagneul pendant qu'un gros tonnerre gronde, qui empêche de l'entendre. Cependant il faut de temps en temps réveiller le public de sa léthargie, et l'obliger à faire des réflexions. Ces semences ne produisent pas d'abord; quelquefois elles portent des fruits avec le temps. Il faut convenir que le terrain est mal préparé pour les recevoir; mais cela fait toujours quelque petit effet. Vous me trouverez peut-être tout aussi impertinent que mylord Bolingbroke; on disait de lui qu'il n'amusait madame de Villette, qui devint ensuite sa femme, que par des papiers politiques qu'il faisait imprimer dans le *Craftsman*. Je vous rends encore mille grâces, madame, de la bonté, de la politesse et de la générosité avec laquelle vous avez daigné vous prêter à toutes mes vues. Si j'avais du crédit au ciel, vous seriez la plus heureuse princesse d'Allemagne. Contentez-vous de mes vœux et des sentiments de la plus haute estime avec laquelle je suis,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

14. A LA MÊME.

(Freyberg) ce 10 (mars 1760).

MADAME,

J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance la lettre qu'il vous a plu de m'écrire. Comme l'incluse ne contient proprement qu'une annonce de son voyage et de ses passe-ports, je crois qu'il vaut mieux de n'y point répondre, pour ne point multiplier les écritures. Je ne doute pas, madame, de la bonté du choix que vous avez fait; la personne, à la vérité, m'est inconnue, mais je me rapporte bien à votre pénétration et à votre discernement. Je

* *Relation de Pihihu, émissaire de l'empereur de la Chine en Europe. Voyez t. XV, p. 147 — 161.*

suis réellement honteux des peines que je vous cause. Personne désormais ne voudra être de mes amis, quand on apprendra ce qu'il en coûte pour l'être, et combien étrangement j'abuse de la bonne volonté de ceux qui veulent bien m'honorer de leur bienveillance.

Notre situation ici est absolument la même; mais il me paraît, par quelque remuement de troupes dans les quartiers des ennemis et par quelques dispositions, qu'ils porteront toute la force de la guerre vers la Silésie, et qu'ils se tiendront de ce côté-ci sur la défensive. Cela m'obligera peut-être, dans quelque temps, de quitter ces contrées et de me porter du côté où l'ennemi a résolu ses plus grands efforts. Je ne manquerai pas de vous avertir, madame, de mon départ, vous priant de me croire avec les sentiments d'estime et d'admiration,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

15. A LA MÊME.

Freyberg, ce 12 (mars 1760).

MADAME,

La lettre de Votre Altesse m'est parvenue en toute sûreté, et je crois qu'actuellement elle doit tenir ma réponse. Je suis confus de celle que je viens de recevoir. Quelque envie que j'aie d'être digne de la bonne opinion, madame, que vous avez de moi, je m'en sens encore bien éloigné. Mais c'est un aiguillon de plus, qui doit augmenter mes efforts pour mériter votre approbation. J'avoue que la bonté de ma cause ne me rassure pas contre les coups du sort. La plupart des fastes de l'antiquité sont remplis d'histoires d'usurpateurs. On voit partout le crime heureux triompher insolemment de l'innocence; ce qui renverse les empires est l'ouvrage d'un moment, et il ne faut quelquefois, pour

qu'ils tombent, qu'une tête mal organisée se dérange dans un instant décisif. Je pourrais ajouter à tout ceci que, en réfléchissant sur les lois primitives du monde, on s'aperçoit qu'un de ces premiers principes est le changement; de là toutes ces révolutions, ces prospérités, ces infortunes et ces différents jeux du hasard qui ramènent sans cesse des scènes nouvelles. Peut-être que le période fatal à la Prusse est arrivé; peut-être verra-t-on une nouvelle monarchie despotique des Césars. Je n'en sais rien. Tout cela est possible; mais je réponds que l'on n'en viendra là qu'après avoir répandu des flots de sang, et que certainement je ne serai pas le spectateur des fers de ma patrie et de l'indigne esclavage des Allemands. Voilà, madame, ma résolution ferme, constante, inviolable. Les intérêts dont il s'agit sont si grands, si nobles, qu'ils animeraient un automate. L'amour de la liberté et la haine de toute tyrannie est si naturelle aux hommes, que, à moins d'être des indignes, ils sacrifient volontiers leur vie pour cette liberté. L'avenir nous est caché par un voile impénétrable. La fortune, si changeante, déserte souvent d'un parti à l'autre; peut-être m'arrivera-t-il, cette campagne, autant de bonheur que j'ai éprouvé d'adversités pendant la dernière. La bataille de Denain^a rétablit la France des grandes pertes qu'elle avait faites pendant dix années consécutives d'infortune. Je vois les dangers qui m'entourent; ils ne me découragent pas, et, en me proposant d'agir avec toute la fermeté possible, je m'abandonne au torrent des événements, qui m'entraîne malgré moi.

Je vois, madame, que vous n'espérez guère en la paix. Vous croyez que des personnes intéressées au nouveau système de la France s'y opposeront. Je dois cependant vous dire que le mal-être du royaume, étant parvenu à son comble, occasionne un cri général de la nation pour la paix, auquel ni ministre ni favori ne résiste longtemps; surtout une raison victorieuse, qui doit inspirer des idées pacifiques, c'est l'épuisement des finances. Cela est certain, et vous pouvez être persuadée que les fonds pour la campagne prochaine ne sont pas trouvés, et que bien s'en faut que les Français soient en état de faire, cette année, de grands efforts. Ce sont là les premiers arguments pour ces politiques durs,

^a Gagnée par le maréchal de Villars le 24 juillet 1712. Voyez t. I, p. 121.

arrogants et inhumains. Je suis de même certainement persuadé que M. de Serbelloni se trompe dans ce qu'il a débité au sujet de l'Espagne. J'ai reçu hier une lettre de mylord Marischal, de Madrid, qui me marque que le roi d'Espagne était tout au plus mal disposé pour la maison d'Autriche, qu'il travaillait à la paix, et que j'y trouverais mon compte. On ne paye guère des subsides pour l'entretien de trente mille hommes. L'Espagne peut avoir donné quelques secours au roi de Pologne, mais assurément ils ne seront pas considérables, et M. Serbelloni a trouvé à propos de faire cette fanfaronnade pour inspirer du courage à ses cercles.

Voilà, madame, une lettre qui n'a point de fin. Je suis honteux de mon bavardage et de toutes les misères que je vous mande. J'ai suivi mon plaisir, et je n'ai pas pensé au vôtre. J'ai cru faire conversation avec vous, et cette illusion flatteuse m'a fait abuser de votre temps et de votre patience. Enfin, madame, vous me gâtez tout à fait. Je deviens importun, fâcheux, à charge à mes amis et insupportable à tout le monde. Si vous avez fait le mal, c'est à vous à le guérir; je prendrai en témoignage de vos bontés les corrections et les réprimandes qu'il vous plaira de me donner; elles ne feront qu'ajouter à la haute estime et à l'admiration avec laquelle je suis,

MADAME,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

16. A LA MÊME.

(Freyberg) 26 mars 1760.

MADAME,

Ce jour a été heureux pour moi. Il m'a procuré trois de vos lettres, l'une plus obligeante que l'autre. L'incluse de Pa. annonce l'arrivée, et que le B. de F. s'était chargé de sa commission, et avait incessamment mis les fers au feu, et qu'il lui procurera le

moyen de faire passer la réponse. Il paraît clair qu'il y a deux partis là-bas, qui partent de principes très-différents les uns des autres. Mais, malgré ces intrigues, je ne crois pas qu'il faut désespérer de la paix. J'ai des lettres de Hollande qui me donnent bonne espérance, et peut-être qu'au mois de juin nous en verrons les fruits. Vous avez la bonté de me marquer, madame, l'embarras où vous êtes touchant les lettres. Je ne vois de route que celle de Leipzig. Il y a un corps de Prussiens avancé de nouveau à Zeitz, qui chassera Luszinzky de Gera. Tant que cette petite expédition durera, la correspondance sera sûre; quand cela sera fini, je ne vois de route que celle de Leipzig qui nous reste ouverte.

Voici une réponse à Vol., dont j'ai encore l'incongruité de vous charger.

Si ce livre du philosophe anglais m'apprend à me mieux morigéner, je vous supplie, madame, de me l'indiquer. Je ne le connais pas; mais je le crois bon, s'il mérite votre suffrage. Ce sont les malheurs, madame, qui rendent les hommes philosophes. Ma jeunesse a été l'école de l'adversité, et, depuis, dans un rang tant envié, et qui en impose au peuple par une enflure de grandeur, je n'ai pas manqué de revers et d'infortune. Une chose qui n'est presque arrivée qu'à moi est que j'ai perdu tous mes amis de cœur et mes anciennes connaissances. Ce sont des plaies dont le cœur saigne longtemps, que la philosophie apaise, mais que sa main ne saurait guérir. Le malheur rend sage, il dessille les yeux des préjugés qui les offusquaient, et nous détrompe des objets frivoles. C'est un bien pour les autres, mais un mal pour soi; car il n'y a qu'illusions dans le monde, et ceux qui s'en amusent sont en effet plus heureux que ceux qui en connaissent le néant et les méprisent. On pourrait dire à la philosophie ce que ce fou qui se croyait en paradis disait au médecin qui l'avait guéri et lui demandait son salaire : « Malheureux, veux-tu que je te paye du mal que tu m'as fait? J'étais en paradis, et tu m'en as tiré. »^a

Voilà, madame, une confession qui ne fait guère honneur à la raison; mais c'est la vérité toute pure. Le stoïcisme est le der-

^a Voyez t. VIII, p. 43, et t. IX, p. 134. Cette anecdote est racontée par Boileau, satire IV, v. 103.

nier effort auquel l'esprit humain puisse atteindre; mais pour nous rendre heureux, il nous rend insensibles, et l'homme est un animal plutôt sensible que raisonnable; ^a ses sens ont un puissant empire sur lui, que la nature leur a donné et dont ils abusent souvent, et la guerre que la raison leur fait sans cesse est à peu près semblable à celle que je fais à mes ennemis, dont souvent le grand nombre m'accable. Je crains bien que ces vapeurs de morale ne vous causent, madame, un profond ennui; pourvu qu'elles rendissent votre sommeil meilleur, vous pourriez au moins vous en servir comme d'un soporifique et en user envers moi comme l'abbé Terrasson^b envers un prêtre de sa paroisse. L'abbé Terrasson avait des insomnies qui le minaient et le conduisaient doucement au tombeau. Un jour qu'il était excédé de ce mal, il envoya chercher ce curé. Le tonsuré arriva, tout fier d'opérer une belle conversion; il triomphait déjà dans le fond de son cœur, quand l'abbé mourant lui dit: « Monsieur le curé, ne pourriez-vous pas me répéter quelque un des sermons que je vous ai entendu faire? Je me souviens que je dormais si bien dans votre église! Les médecins m'ont abandonné; mais prêchez, et vous me rendrez la vie. » Puissiez-vous, madame, de longtemps n'avoir besoin, pour votre santé, ni de ses sermons, ni de mes lettres! Puissiez-vous être persuadée, autant que je le voudrais, de la reconnaissance et de la haute estime avec laquelle je suis,

MADAME.

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

^a Voyez t. XIV, p. 64, t. XVII, p. 157, et ci-dessus, p. 158; voyez aussi la lettre de Frédéric au marquis d'Argens, Leitmeritz, juin 1757.

^b Voyez t. XVI, p. 84.

17. A LA MÊME.

(Freyberg) 30 mars (1760).

Le malade est arrivé ici. Il se trouve beaucoup mieux qu'il n'a été; mais les médecins, par bizarrerie, l'envoient en Angleterre, où il faut qu'il prenne encore quelques remèdes par lesquels sa santé pourra se rétablir entièrement. Il vous est très-obligé de la part que vous prenez à sa situation, et il sent que sa guérison sera plutôt votre ouvrage que celui des médecins. Quelque autre docteur en médecine à grand bonnet donne aussi de bonnes espérances. Il veut se mêler de cette cure; mais il guérira le malade par sympathie, en taillant et bras et jambes à ceux qui n'aiment point le malade, et qui se sont opposés à sa guérison. Voilà de belles apparences; elles peuvent se réaliser; cependant il faut continuer à dire : Nage, et ne t'y fie pas.^a

18. A LA MÊME.

Freyberg, 1^{er} avril 1760.

MADAME,

Vous m'ordonnez de vous dire mon sentiment sur ce que contient l'inclose. Je vous le dirai donc, madame, avec toute la vérité que je vous dois, vous conjurant cependant de ne le pas prendre pour un oracle; et il me paraît que les choses ne sont pas encore assez avancées pour en venir là, parce que personne n'a, jusqu'à présent, dit son mot, et il nous convient d'attendre à quel point la France et l'Angleterre pourront s'accorder touchant leurs propres intérêts, qui vraisemblablement leur sont les plus proches; après quoi il sera temps que chacun dise son mot, et, à en juger selon les apparences, ces discussions deviendront l'occupation du congrès. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Impératrices ne veulent

^a Cette lettre est sans signature dans le manuscrit.

en aucune façon s'entendre à la paix, et que par conséquent cette campagne aura lieu, quoi qu'il en puisse arriver. Quoique la charge me reste seul, et que je garde le nord et le sud de l'Europe sur mes épaules, il en faut passer par là et s'en fier à la fortune, si l'on peut cependant sans présomption se fier à son inconstance. Si vous voulez donc vous fier à mes faibles lumières, je crois, madame, qu'il ne sera temps de parler que lorsque nous aurons des nouvelles d'Angleterre qui marquent que les esprits se rapprochent, et qu'il y a apparence que l'on pourra convenir de la paix. Dès que mes nouvelles me le marqueront, je vous écrirai simplement que l'on disait que vous deviez depuis longtemps une réponse à la princesse de Galles, et que je croyais que cela lui ferait plaisir si vous lui écriviez. Voilà mon sentiment, madame, au vrai, tel que je me le conseillerais à moi-même, si j'étais en votre place. Le Mercure^a pourra être dans deux jours à Lo.,^b d'où il pourrait bien encore repasser à Pa.^c Vous voyez que tout cela ne va pas aussi vite qu'on le désire; mais encore est-ce beaucoup, si l'on peut réussir. Je suis avec la plus haute estime,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

19. A LA MÊME.

MADAME,

Je crois qu'il sera bientôt temps d'écrire en Angleterre. Je me recommande à votre souvenir.

^a M. d'Edelsheim. Voyez t. V, p. 39.

^b Londres.

^c Paris.

20. A LA MÊME.

Meissen, 8 mai 1760.

MADAME,

Je me suis persuadé que c'était une espèce de devoir de ma part de vous envoyer ce fatras de vers que l'on m'a volé,^a et qui paraît au moins avec moins d'incorrections que dans l'édition furtive de Lyon, que les libraires de Hollande ont copiée. Ces vers n'ont été composés, madame, que pour un petit cercle de personnes qui avaient pour moi autant d'indulgence que celle que vous daignez me marquer. Je vous avoue que j'ai pensé tout haut, et que je n'ai point craint d'être trahi. Je ne sais pas même encore actuellement qui accuser du larcin que l'on m'a fait. Je sens qu'il y a bien des matières, dans ce livre, peu faites pour le public; mais ce n'est en vérité pas pour lui que l'ouvrage a été fait. Je connais assez le goût du siècle pour savoir ce qu'il approuve, et mes vers sont trop raisonnés, trop sérieux et trop dépouillés de cette espèce d'aménité qu'on y demande. Je craignais même qu'on ne me soupçonnât de pouvoir rimer et d'encourir la réputation du proverbe qui dit : fou comme un poète. Mais toutes mes précautions ont été inutiles. Me voici poète malgré moi, et j'ai voulu me présenter à vous sous cette qualité, parce que je crois qu'on ne doit rien avoir de caché pour ses amis.

Phihihi a été heureux de trouver grâce devant vos yeux; c'est ce qui m'enhardit à vous envoyer, madame, une *Lettre* assez singulière.^b Je me défends de mes dents et de mes griffes, et, si cela paraît un peu trop véhément, je vous supplie de m'obtenir l'absolution de M. Cyprianus^c ou de son successeur; tout pauvre pécheur en a besoin, et moi surtout, qui, entraîné par les mœurs débordées du siècle, succombe souvent aux tentations du vieux démon qui est sans cesse à rôder à la chasse des âmes.

^a Les *Poésies diverses*. Voyez t. X, p. x et xi.

^b *Lettre de la marquise de Pompadour à la reine de Hongrie*. Voyez t. XV, p. 84-87, et la lettre de Frédéric au marquis d'Argens, du 14 mai 1760.

^c Ernest-Salomon Cyprianus, docteur en théologie et vice-président du consistoire de Gotha, associé externe de l'Académie des sciences de Berlin, né en 1673, mort le 19 septembre 1745.

Je n'ai point de lettres de Londres depuis le 18, que le vent a été contraire. A vous dire naturellement ce que je pense, je m'aperçois que les Anglais ne veulent pas la paix. Il fallait pourtant en faire la tentative pour le bien de l'humanité et pour n'avoir rien à se reprocher; et, confus de n'être pas de votre opinion, madame, au sujet des opérations de la Providence, je ne saurais me désabuser du préjugé dans lequel je suis que, à la guerre. Dieu est pour les gros escadrons. Jusqu'ici, ces gros escadrons se trouvent chez nos ennemis. J'ai habillé en poésie mes rêves métaphysiques sur ce sujet. J'ai tiré les plus considérables exemples que l'histoire nous fournit de hasards fortunés et malheureux, et, si ce n'est pas abuser de votre indulgence, je prendrai la liberté de vous envoyer un jour cette pièce.^a

J'ai lu Hume, madame, et, pour vous en dire mon sentiment avec toute franchise, je vous avoue qu'il me semble qu'il court trop après les paradoxes, ce qui l'égare quelquefois, et le fait tomber en contradiction avec lui-même; il fouette la religion chrétienne sur les fesses du mahométisme,^b et partout il en dit ou trop, ou trop peu. La métaphysique, selon mes faibles lumières, veut être traitée avec beaucoup de circonspection, et il ne faut y admettre que des raisonnements rigoureux, où l'évidence soit partout convaincante, ou, si l'on a des ménagements à garder, il vaut mieux se taire. Ce qu'il y a de mieux dans le livre de M. Hume est tiré de Locke; mais l'auteur moderne ne rattrapait pas sur l'ancien. Au contraire, il paraît que Locke prête des béquilles à M. Hume pour l'aider à se trainer dans un pays où le terrain semble sans cesse se dérober sous ses pieds. Je vous demande encore mille fois pardon de ce bavardage, madame; je me mêle de vous dire des choses que vous savez et sentez mille fois mieux que moi. Je suis votre enfant gâté; si je vous ennuie, c'est en vérité votre faute. Je vous apprendrai peut-être à moins prodiguer vos bontés, en vous inspirant le repentir de tout ce que vous m'enhardissez à vous écrire. L'homme bénit^c est encore

^a *Épître sur le hasard*. Voyez t. XII, p. 57—69.

^b Le Roi parle ici de l'*Histoire naturelle de la religion*. Traduit de l'anglais de M. David Hume. A Amsterdam, chez Schneider, 1759, in-8, p. 58 et suivantes.

^c Le maréchal Daun. Voyez t. XV, p. xviii, n° XIII.

avec son épée, et sa toque, et son armée, au faubourg de Dresde. Selon toutes les apparences, ce mois-ci se filera jusqu'à sa fin sans qu'il y ait grande effusion de sang. Je ne vous réponds pas du reste, moi, qui ne vois guère au delà du bout de mon nez.

Daignez, madame, être persuadée de tous les sentiments que vous m'inspirez, surtout de la reconnaissance avec laquelle je ne cesserai d'être,

MADAME.

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

21. A LA MÊME.

(Schlettau, près de Meissen) ce 17 (mai 1760).

MADAME,

J'ai reçu aujourd'hui la lettre du 8 que vous avez eu la bonté de m'écrire. Si vous vous confiez à ma sincérité, je puis vous en répondre; mais si c'est à mon habileté, vous pourriez vous y tromper. Je vous donne, madame, les conseils que je me donnerais à moi-même; c'est tout ce que je puis faire. Vous savez que les projets des hommes et les événements ne s'accordent que rarement, et que notre prudence, resserrée dans des bornes étroites, n'a guère de prise sur l'avenir. Cet avenir est à présent à nos yeux plus obscur que jamais. Je ne sais si le jeune Mercure pourra le débrouiller d'un coup de son caducée; il faut toujours l'espérer à bon compte. Les paquets qui se trouvent pour lui entre vos mains, madame, sont dans le sanctuaire. Ils étaient relatifs à sa première mission, et, si vous daignez les garder jusqu'à son retour, ils lui seront toujours assez tôt rendus.

Permettez que je ne vous réponde pas sur l'article du hasard. C'est une question métaphysique qui me mènerait trop loin. Il est sûr que le bien est sur la terre, mais malheureusement le mal

y est aussi. Si donc la Providence fait tout, elle fait le mal, et Dieu, qu'on ne peut se représenter que sous l'image de la bonté même, deviendrait par là un être tyrannique, malfaisant et indigne de notre culte. Selon ma façon de raisonner, je tâche d'être le plus conséquent qu'il m'est possible; et cela m'écarte nécessairement de la façon d'argumenter lâche et flasque des métaphysiciens de l'école. Cependant ne pensez pas, madame, que j'entende par *hasard* un être indépendant et tel que le paganisme se l'est forgé; je n'attache à ce mot d'autre idée que celle des causes secondes, dont nous ne découvrons les ressorts qu'après l'événement. Mais tout ce qui en résulte est dans l'ordre des choses, parce que ce ne sont que des suites nécessaires des passions qui ont été données aux hommes, et qui contribuent alternativement à leur bonheur et à leur malheur. L'Être suprême a répandu tous ces différents caractères sur la surface de la terre, à peu près comme un jardinier sèmerait au hasard dans un parterre des narcisses, des jasmins, des œillets, des soucis et des violettes; elles croissent au hasard, chacune dans la place où leur semence est tombée, et produisent nécessairement la fleur dont elles contiennent le germe. Ainsi les passions agissent toujours conformément à leur caractère, et le grand architecte s'en embarrasse aussi peu que vous, madame, d'une taupinière de fourmis qui peut se trouver dans vos jardins. Je supprime un beau nombre d'arguments *in barbara* et *celarent*, capables de causer une indigestion à l'estomac d'une autruche; mais, en gros, je suis fermement persuadé que le ciel ne s'embarrasse pas de nos misérables démêlés, ni de toutes les pauvretés qui nous tourmentent jusqu'au moment où le quart d'heure de Rabelais sonne,^a et qu'il faut décamper. On ferait un gros livre des exemples qui autorisent mon opinion; mais ne craignez rien, madame, je me renfermerai dans les bornes épistolaires, et je m'en rapporte à MM. les professeurs en *us* sur les gros ouvrages; ces messieurs ne ménagent ni le public, ni les libraires. Si la défunte monade de Wolff existait encore, il vous régalerait d'un petit essai en vingt-quatre volumes in-folio, où, après bien des citations de la cosmologie, de la théodicée, etc., etc., etc., il vous prouverait que ce monde-ci est le meilleur des mondes pos-

^a Voyez t. XVI, p. 217.

sibles. Pour moi, qui n'en crois rien, et qui sens malheureusement beaucoup de maux, je pourrais lui faire la réponse de ce stoïcien auquel un péripatéticien niait le mouvement : le stoïcien le confondit en marchant devant lui.^a Les faits portent avec eux un caractère d'évidence auquel la subtilité des sophismes est forcée de céder.

Mais en voilà bien assez sur une matière si abstraite. Soyez persuadée, madame, que je compte pour le plus heureux hasard de ma vie celui qui m'a guidé si bizarrement à votre cour. Le bonheur de ma vie n'a duré qu'un moment. Je me flatte que, si je vois la fin de cette guerre, je pourrai jouir de la même faveur avec moins d'interruption. Ce sont les vœux et l'espérance de celui qui sera à jamais,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FÉDERIC.

22. A LA MÊME.

Neustadt (près de Meissen), 22 novembre 1760.

MADAME,

Après que ma vie errante m'a promené depuis près de six mois de province en province, ce m'est, madame, une véritable consolation de recevoir de vos nouvelles et d'apprendre par vous-même la part que vous daignez prendre à quelques succès qui ont accompagné nos entreprises. Il est sûr que la guerre présente se distingue de toutes les autres par un certain acharnement opiniâtre et atroce qui caractérise l'esprit de nos politiques modernes. Cette campagne a été pour moi la plus cruelle de toutes. Il n'y a pas eu moyen de déloger l'ennemi de son poste avantageux auprès de

^a Voyez *Diogène Laërce*, liv. VI, chap. 2, §. 41, où Diogène le cynique, pour toute réponse à des arguments contre le mouvement, se met à marcher.

Dresde. Nous allons prendre nos quartiers. Les circonstances m'obligeront d'avoir une tête à Altenbourg; ce sera cependant en regardant ce pays comme un sanctuaire. J'ai chargé, madame, votre cavalier d'une proposition; je ne sais si elle sera acceptable. J'ose vous demander deux mots de réponse.

Le Mercure a eu un sort singulier. D'Angleterre il est retourné à Paris, où on l'a mis à la Bastille; puis on l'a relâché et obligé de sortir du royaume, en prenant la route de Turin. Il y a quatre mois qu'il m'en a fait une relation qui mériterait d'être imprimée pour l'extravagance originale et le ridicule des procédés qu'on a eus envers lui. Depuis ce temps, madame, il n'a plus donné signe de vie, de sorte que, s'il n'est pas encore à Turin, je ne saurais vous donner de ses nouvelles.

Tous les arrangements que je prends, et ceux du prince Ferdinand, tendent, madame, à vous délivrer de l'importunité de vos voisins. Dans peu je me flatte que vous en verrez les effets. Mais sera-ce encore à recommencer l'année prochaine?

Je me flatte, madame, que vous voudrez me permettre de vous écrire dans des moments où j'aurai l'esprit plus libre qu'à présent, et je me réserve de vous réitérer alors les assurances de la haute considération, de l'estime et de l'amitié avec laquelle je suis,

MADAME,

Votre fidèle ami et cousin,
FÉDÉRIC.

23. A LA MÊME.

Meissen, 4 décembre 1760.

MADAME,

Je comprends que bien des raisons vous empêchent de m'accorder la faveur que je vous ai peut-être trop inconsidérément demandée. Je n'en hais que plus nos ennemis, puisqu'ils en agissent si tyranniquement, et que, s'ils ne peuvent gagner les cœurs, ils

veulent au moins contraindre les intentions et gêner jusqu'aux sentiments de bienveillance et d'amitié. Je sais que le prince Ferdinand doit agir; je ne sais ce qui l'arrête, et je m'étonne qu'il ait toléré si longtemps les Français et les Saxons dans une position dont il doit avoir prévu les conséquences. Mais, madame, que me pronostiquez-vous pour l'année prochaine? Encore la guerre et les mêmes situations désespérées dont un hasard favorable m'a su tirer cette année? Je vous le confesse, cette situation est insupportable, et je ne puis envisager cet avenir qu'en frémissant. C'est comme si l'on disait à un homme : Vous êtes tombé deux fois dans la mer sans vous noyer; jetez-vous-y encore. Ne répondrait-il pas : Je rends grâce à mon destin de m'avoir préservé deux fois des dangers éminents que j'ai courus; si je mets ce destin à trop d'épreuves, il m'abandonnera comme un téméraire incorrigible. Voilà, madame, entre vous et moi, ce que je pense de tout ceci. J'en reviens à ce vieux proverbe qui, tout trivial qu'il est, n'en est pas moins vrai : « Tant va la cruche à l'eau, qu'elle se brise à la fin. » Un malheureux moment peut tout renverser, et, d'ailleurs, comment nous flatter de la fortune malgré ce nombre accablant d'ennemis qui conjurent ma perte?

Votre correspondant de Londres me fait bien de l'honneur; mais, madame, s'il avait vu une de ces batailles de ses yeux, il en conserverait une juste horreur, et il conviendrait que, de toutes les passions des hommes, l'ambition est la plus funeste au genre humain. Daignez faire, madame, des assurances de mon estime à M. le duc.

Je pars dans quelques jours pour Leipzig, d'où je compte faire des changements qui tendront à ménager le duché d'Altenbourg et, s'il se peut, à contribuer, avec l'aide du prince Ferdinand, à vous délivrer de l'importun voisinage de vos fâcheux.

Je suis avec tous les sentiments de la plus parfaite considération et d'estime,

MADAME,

Votre fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

24. A LA MÊME.

Leipzig, 3 janvier 1761.

MADAME MA COUSINE,

Chacune de vos lettres, mon adorable duchesse, augmente pour vous mon admiration et ma reconnaissance. Vous surpassez, madame, toutes mes espérances, et vous donnez un bien bel exemple au monde de l'amitié et de ses obligations les plus étendues. Puissé-je y répondre, de mon côté, en vous servant, en vous étant utile, et en pouvant trouver l'occasion de vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat ! Je vous avoue, madame, que je suppose à ce M. Bute ^a un cœur de fer et des entrailles d'airain. Plutôt détournerait-on le cours du Danube, plutôt fondrait-on les rochers de la Thuringe, que de lui faire changer de sentiments. Cependant il est beau de l'entreprendre. Si vous y réussissez, madame, souffrez que j'élève votre entreprise au-dessus de tous les travaux d'Hercule. Je me flatte que la diète sera plus traitable. Les princes commencent tous à concevoir que la guerre qu'on leur faisait faire n'était pas pour eux. La cour de Vienne fait aussi paraître plus de vellétés pour la paix que jusqu'ici elle n'en a témoigné, ce qui me donne quelque espérance que nous touchons à la fin de nos maux et de nos embarras. Il en était bien temps. Il n'y a rien de si ridicule que de se battre toujours, surtout quand on ne sait pas pourquoi. Enfin, madame, vous contribuerez à cette paix, qui m'en deviendra plus chère par la part que vous y avez. J'ai aussi donné des ordres à l'instant à l'officier qui est à Gotha, pour qu'il ralentisse sa commission, ne désirant, madame, que de vous témoigner en toute occasion l'ardent désir que j'ai de vous complaire en tout ce qui dépend de moi.

Daignez recevoir ces prémices de mes bonnes intentions comme les arrhes de l'avenir, et comptez-moi, ma chère duchesse, pour le plus zélé de vos amis et de vos adorateurs. Ce

^a Voyez t. V, p. 153, 154, 158 et 221.

sont des sentiments que je me fais gloire de conserver jusqu'au tombeau, étant,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

25. A LA MÊME.

Leipzig, 12 janvier 1761.

MADAME,

La crainte que mes lettres ne fussent interceptées m'a fait jusqu'ici supprimer mes sentiments, lorsque le frère du Mercure arrive à l'improviste, et me rend la lettre dont vous avez eu, madame, la bonté de le charger. Je vous rends grâce de la manière affectueuse dont vous daignez faire des vœux pour le bien des conjonctures et pour ce qui me regarde. Je vous assure, madame, que, sans vous le dire à vous-même, je vous ai souhaité et vous souhaite tous les jours de ma vie le bonheur que méritent votre vertu distinguée et vos grandes qualités. Ce sont des sentiments qui me resteront pour la vie, parce qu'il m'est impossible d'estimer les personnes ou de donner mon cœur à demi. Vous pouvez juger par conséquent que j'aurais tout fait de moi-même pour contribuer à ce qui vous peut être utile et agréable; mais, comme cette matière me paraît trop délicate pour être confiée au papier, j'en charge votre émissaire, qui, sous votre bon plaisir, pourra vous rapporter verbalement ce qui concerne cet article.

Je suis ici, depuis quatre semaines, dans le pays latin. J'ai, pour m'amuser, passé en revue tous les professeurs de cette université; ^a j'en ai trouvé trois ou quatre remplis de mérite et de

^a Gellert, Gottsched, Ernesti, Reiske, Winkler et Ludovici. Voyez *Helden-, Staats- und Lebensgeschichte Friedrichs des Andern. Frankfurt und Leipzig, 1762, t. VI, p. 595 et 596.*

belles connaissances, entre autres, un professeur de grec qui m'a semblé avoir plus de jugement et de goût qu'il n'est commun d'en rencontrer dans les savants de notre nation. Mais, dans la foule, j'en ai déterré un qui n'aurait pas échappé à Molière, s'il avait vécu de son temps. Cet homme admirable^a m'a dit avec une gravité magistrale qu'il avait accouché de soixante volumes in-folio, et qu'il en avait publié deux tous les trois mois. Je lui dis : « Mais, « monsieur, vous possédez donc la science universelle? — Aussi « fais-je, repartit-il. — Mais, monsieur, tous les trois mois deux « volumes in-folio! Y pensez-vous bien? Je n'aurais pas le temps « de les écrire; et comment donc avez-vous pu les composer? — « Cela partait de là, me dit-il, mettant le doigt sur son front. » Un de ses confrères charitables ajouta : « Et du dictionnaire de Bayle, « de Moréri, de Chambers, et de tous les dictionnaires connus, que « monsieur a fondus ensemble. — Oui, je les ai refondus en- « semble, dit le savant; mais je les ai rendus excellents, car je les « ai corrigés tous. »

Puisse le ciel, madame, vous et moi nous préserver, cette année et toutes les autres de notre vie, d'auteurs qui sont pères de soixante volumes in-folio! J'en ai jusqu'à ce moment-ci l'imagination si frappée, que je tremble à l'aspect d'un livre, à moins que ce ne soit un in-douze.

Je vous demande votre indulgence ordinaire en faveur des balivernes que je vous mande. J'ai cru que, dans le temps qui court, c'étaient les seules nouvelles qu'on pouvait mander et recevoir sans causer des sensations désagréables. Daignez me passer l'histoire des professeurs en faveur du sincère attachement avec lequel je suis à jamais,

MADAME,

Votre fidèle cousin, ami et serviteur,

FÉDÉRIC.

^a Frédéric parle ici de Gottsched, à qui il avait adressé une *Épître* en 1757. Voyez t. XII, p. 82. Voyez aussi t. X, p. 138.

26. A LA MÊME.

(Leipzig) 23 février 1761.

MADAME,

Je suis trop heureux, si j'ai pu contribuer en quelque chose à vous délivrer de la tyrannie française et saxonne.^a Vous êtes au moins vengée, madame; je voudrais qu'il dépendit de moi de réparer aussi facilement les dommages que le pays de Gotha a soufferts. Du moins je n'en comblerai pas la mesure. Mes troupes ont ordre de se conduire avec circonspection et désintéressement. Mais, pour plus de sûreté, elles iront à présent chasser les cercles du bout de la Saxe, où ils sont encore, de sorte que je me flatte, madame, qu'ils ne vous causeront aucune incommodité. Toute cette besogne n'a pas été expédiée aussi vite que je l'aurais désiré; mais il y avait tant de têtes à accorder, que je suis persuadé que vous ne m'en attribuez pas la faute.

Quoi qu'il en soit, il est probable que cet événement contribuera essentiellement à la paix. Elle est désirable pour le bien de l'Allemagne, pour celui de l'humanité, et en vérité pour toutes les parties belligérantes, dont l'ambition ne s'est nourrie que de chimères jusqu'ici, et qui ont abîmé leur pays pour soutenir cette malheureuse et funeste guerre. Le moment le plus heureux de ma vie sera celui où je pourrai vous annoncer, madame, cet heureux événement. En attendant, soyez persuadée que personne ne vous aime, ne vous estime et honore plus que je fais profession de le faire, étant avec la plus haute estime et considération,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

^a Voyez t. V, p. 101 — 103.

27. A LA MÊME.

Breslau, 22 décembre 1761.

^a MADAME MA COUSINE,

L'obligeante lettre que Votre Altesse m'a écrite le 8 de ce mois ne m'a été rendue qu'aujourd'hui, et j'ose me flatter que, connaissant ma façon de penser à votre égard, vous serez très-persuadée, madame, que ce me serait un vrai plaisir de me prêter simplement à la demande que vous m'y faites au sujet du comte de Werthern,^b si, d'ailleurs, je me trouvais au fait de son affaire. Toutefois ledit comte ne me sert pas proprement d'otage; mais c'est plutôt à la réquisition de l'entrepreneur des livraisons qui ont été fournies en conséquence du contrat passé par les états de la Thuringe, auquel ceux-ci ont manqué de satisfaire, que le commissariat de guerre en Saxe s'est vu nécessité, pour moyenner le paiement auquel les états se sont engagés en vertu de leur contrat, de prendre des mesures pour la sûreté du paiement en question. Je regrette de n'être pas à portée de mon commissariat de guerre en Saxe, les voies de la correspondance étant mal sûres, pour lui demander des éclaircissements sur une affaire où il s'agit du droit du tiers, sans que j'y intéresse directement, et que, en général, mes occupations soient, à l'heure qu'il est, si nombreuses et de nature à me prendre jusqu'aux moments nécessaires pour entrer dans des détails étrangers.

Je vous prie, madame, de me croire avec les sentiments invariables d'une estime distinguée et de la plus parfaite amitié,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-bon cousin,

FÉDÉRIC.

^a De la main d'un secrétaire.^b Jean-George-Henri comte de Werthern, né le 19 janvier 1735, épousa, en 1762, la fille de madame de Buchwald, grande gouvernante de la duchesse de Saxe-Gotha. Le Roi le nomma, le 18 novembre 1772, ministre d'État, grand maître de la garde-robe, et chevalier de l'ordre de l'Aigle noir. Le 23 mars 1777, M. de Werthern obtint sa démission, qu'il avait demandée.

28. A LA MÊME.

Bettlern, 18 mai 1762.

^a MADAME MA COUSINE,

La lettre qu'il vous a plu, madame, de m'écrire, du 7 de ce mois, m'est un témoignage bien authentique des sentiments d'amitié que vous avez pour moi. J'en sens tout le prix, et V. A. peut s'attendre à un parfait retour, et que je m'empresserai à trouver des occasions où je puisse lui donner à connaître la haute estime et l'amitié très-parfaite avec lesquelles je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-bon cousin.

^b Dans ces moments où mon occupation est immense, vous me pardonnerez, madame, si je ne vous écris pas moi-même; ce n'est ni l'estime et l'amitié, mais le maréchal Daun seul qui m'en empêche.

FR.

29. A LA MÊME.

Löwenberg, 2 novembre 1762.

MADAME,

Votre lettre, et les assurances que vous m'y donnez de la part que vous daignez prendre aux avantages que nous avons eus,^c m'a fait presque plus de plaisir que ces avantages mêmes. Les succès ne flattent que l'ambition et l'intérêt; mais l'amitié touche le cœur, et il m'est impossible de n'y pas être sensible, connais-

^a De la main d'un secrétaire.

^b De la main du Roi.

^c Capitulation de Schweidnitz, 9 octobre.

sant, madame, comme je fais, la noblesse de votre cœur et la sincérité de vos sentiments. J'apprends aujourd'hui une petite victoire que mon frère vient de remporter sur les Autrichiens auprès de Freyberg.^a Il semble, à la fin, que la fortune se lasse de nous persécuter, et que, après avoir été durant sept campagnes en butte à tous ses coups, elle veut désormais nous traiter avec moins de rigueur. Peut-être que ceci mènera les choses à la paix. et que nos ennemis, trouvant leur mauvaise volonté insuffisante, prendront des sentiments plus modérés et plus humains. J'aime fort, madame, toutes les victoires et les avantages qui mènent à la paix; le reste n'est qu'une effusion de sang et une boucherie inutile. Veuille le ciel que les choses en viennent bientôt là! Peut-être serai-je dans peu dans votre voisinage, madame, et je me flatte qu'il se pourrait qu'une conjoncture assez favorable me mit à portée de vous témoigner de vive voix combien je suis avec les sentiments de la plus haute estime,

MADAME,

Votre fidèle cousin et serviteur,
FÉDÉRIC.

30. A LA MÊME.

Meissen, 20 novembre 1762.

MADAME,

J'ai été fort flatté de la part que vous daignez prendre, madame, aux succès que nous avons eus durant cette campagne. Il serait à souhaiter que ce fussent autant de lignes qui aboutissent au centre de la paix. Cependant il faut espérer que nous en approchons, si même nous n'y touchons pas à présent immédiatement. Comme mes quartiers s'étendent, cette année, de Plauen et Zwickau vers Langensalza, et que je suis obligé d'en faire la tournée pour régler les choses nécessaires, mon chemin me con-

^a Le 29 octobre.

duirait naturellement à Gotha. Cependant, comme je sens, madame, que vous avez bien des ménagements à garder, et que je serais inconsolable de vous causer du chagrin, mandez-moi, je vous prie, naturellement, si mon passage pourrait vous porter quelque préjudice, ou non. Je suis persuadé, madame, de votre amitié; ainsi vous pouvez m'écrire ce qui vous convient, sans craindre que je l'interprète d'une manière différente. Si vous croyez que ce petit projet que je forme ne vous porte aucun préjudice, je passerai par Gotha, et vous n'avez qu'à paraître l'avoir ignoré jusqu'à mon arrivée. Si, au contraire, cette démarche peut tirer à la moindre conséquence, je changerai mon chemin, et prendrai une route qui me détournera de votre voisinage. Je vous supplie de m'écrire tout naturellement, sans vous contraindre, car, persuadé, madame, de votre amitié, dont j'ai tant de témoignages, je vous supplie de ne pas croire qu'un refus altère en rien ma façon de penser à votre égard. Je suis avec tous les sentiments de considération et d'estime,

MADAME MA COUSINE,

Votre fidèle cousin et serviteur,
FEDERIC.

31. A LA MÊME.

Meissen, 29 novembre 1762.

MADAME,

Autorisé de votre approbation, j'aurai le plaisir infini de vous rendre mes devoirs le 3 de décembre, et de vous réitérer, madame, les plus vives et les plus sincères assurances d'estime et d'amitié.

MM. du commissariat se sont un peu lourdement et grossièrement acquittés de leur charge, dont je vous fais des excuses. Mais daignez considérer, madame, que, en temps de guerre, nulle marchandise ou espèce n'est plus indispensablement nécessaire que

celle des hommes. Daignez faire réflexion que, sans la bataille de Freyberg, les pays du Duc auraient été, comme l'année précédente, en proie aux dures extorsions de mes ennemis; que cette bataille a coûté infiniment plus de monde que celui qu'on demande; que toutes mes provinces sont envahies ou entièrement saccagées et dévastées par mes ennemis; que le monde qu'on lève en Saxe est infidèle et même porté à nous trahir; qu'il faut au moins, parmi ce nombre que nous ne nous pouvons dispenser d'employer, quelques gens sur la fidélité desquels on peut compter; enfin, que le petit nombre qu'on demande n'est pas, à beaucoup près, proportionné à celui que d'autres princes fournissent, et que, en négligeant les centaines, on ne parvient pas à former des milliers, qu'il nous faut assembler. Tout ceci sont, madame, des raisons très-pressantes pour ceux qui sont dans la nécessité de se battre, où certainement le nombre n'est pas à mépriser. Si je n'étais pas dans le cruel embarras où je me trouve, j'aurais certainement eu conscience de vous importuner pour une bagatelle; mais, vu le procédé brutal du commissariat, ceci peut passer pour une violence, et il n'y a qu'à crier à Ratisbonne. Je vous expose toutes mes raisons, en les soumettant, madame, à l'équité de votre jugement, et en alléguant la nécessité, souvent plus forte que les lois.

Je jouis déjà d'avance du plaisir que j'aurai de revoir cette amie respectable qui m'a captivé le cœur dès que j'ai eu le bonheur de la connaître. En vous priant, madame, d'être bien persuadée que je vous parle avec toute la franchise possible, et que mon cœur ne dément point ma bouche quand je vous assure que l'on ne saurait être avec plus d'estime et de considération que je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle ami et serviteur,

FÉDÉRIC.

32. A LA MÊME.

Leipzig, 6 décembre 1762.

MADAME,

Je ne tarirais point, mon adorable duchesse, si je vous rendais compte de toute l'impression qu'a faite sur mon cœur l'amitié dont vous m'avez comblé.^a Je voudrais pouvoir y répondre en entrant en tout ce qui vous peut être agréable. Je prends la liberté de vous envoyer les réponses aux deux mémoires que vous m'avez remis. Je suis mortifié, madame, si je n'ai pu remplir tout à fait vos désirs; mais, si vous saviez la situation où je me trouve, je me flatte que vous y auriez quelques égards. Je me suis trouvé ici accablé d'affaires, et plus encore que je ne l'avais prévu. Cependant, si je trouve jamais jour à pouvoir vous rendre en personne l'hommage d'un cœur qui vous est plus attaché que ceux de vos plus proches parents, je ne négligerai assurément pas la première occasion qui s'en présentera.

MM. les Anglais achèvent de me trahir.^b Le pauvre M. Mitchell^c en est tombé en apoplexie. C'est une chose affreuse, mais je n'en parlerai plus. Puissiez-vous, madame, jouir de toutes les prospérités que je vous souhaite, et ne point oublier un ami qui sera jusqu'à sa mort, avec les sentiments de la plus haute estime et de la plus parfaite considération,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,
FÉDÉRIC.

^a Frédéric arriva à Gotha le 3 décembre, et en repartit le 4. Voyez *Johann Stephan Pütters Selbstbiographie*. Göttingen, 1798, p. 405—409.

^b Voyez t. V, p. 221.

^c Envoyé d'Angleterre à la cour de Prusse. Voyez t. V, p. 66, et t. XII, p. 195.

33. A LA MÊME.

Leipzig, 11 décembre 1762.

MADAME,

Je reconnais votre bonté et votre indulgence, mon adorable duchesse; c'est elle qui m'enhardit, et qui m'en rend quelquefois très-indigne. La seule qualité que j'aie est d'avoir un instinct qui connaît le mérite, et une âme qui honore la vertu. Voilà ce qui m'a subjugué dès que j'ai eu le bonheur de vous connaître, et voilà ce qui m'attache à votre personne pour la vie. Hélas! madame, un mot que j'ai lâché en passant vous a donné de l'ouvrage plus qu'il n'en fallait. Que je me repens d'avoir lâché ce mot! Pour vous donner une idée de ma situation vis-à-vis de l'Angleterre, vous saurez, madame, que nos traités sont bien différents de la conduite que le ministère britannique tient actuellement envers moi. Il y était stipulé de ne faire ni paix ni trêve sans le consentement de ses alliés. Le reste roulait sur une garantie solennelle et réciproque de toutes nos possessions. J'ai été le seul des alliés de l'Angleterre dont elle sacrifie les intérêts, car les Autrichiens vont se mettre incessamment en possession du duché de Clèves; même M. Bute négocie de tous côtés pour me susciter des ennemis, et pour m'obliger à faire une paix humiliante et désavantageuse. Vous ne sauriez dire des vérités aussi dures à la princesse de Galles sans qu'elle s'en choque; ainsi je crois que le meilleur est de n'en point parler, d'autant plus que les intérêts de l'Allemagne et ceux de la religion protestante sont des arguments dont ce maudit Bute ne fait aucun cas. Il a même déclaré qu'il fallait établir pour principe que l'Angleterre devait en toute occasion sacrifier ses alliés aux intérêts nationaux. Après cela, madame, que nous reste-t-il à dire, sinon que, en renonçant aux sentiments d'honneur et de bonne foi, un traître peut commettre des perfidies sans en rougir, à l'abri de l'impunité dont il jouit par ses charges?

J'ai ensuite examiné ici les affaires de Thuringe. Les états doivent, madame, de l'année 1760, quatre cent mille écus de contribution, et cent cinquante mille écus à un marchand qui s'est chargé de leurs livraisons. On a relâché quelques otages sur leur

parole, qui, au lieu de se reproduire après les citations qui leur ont été faites, se sont éclipsés. Tant de duplicité et de mauvaise foi de la part de ces Saxons m'interdit toute voie de douceur, d'autant plus que l'objet qui est à leur charge est considérable, que nous sommes pauvres et ruinés, et qu'il faut chaque jour fournir aux dépenses, qui augmentent au lieu de diminuer. Je me rappelle cent fois cette lettre qu'on connaît de Henri IV, où il mande à un de ses amis de lui faire avoir de l'argent, parce que son pourpoint est déchiré, qu'il n'a plus ni selle ni cheval, et que ses serviteurs exigent de lui leur paye, qu'il ne sait comment leur fournir. On ne sent ces choses que lorsqu'on se trouve dans un cas pareil, et l'on se trouve presque réduit, comme saint Crépin, à voler le cuir pour donner des souliers aux pauvres. Voilà, madame, la source de bien des procédés et des mauvaises manœuvres où je suis réduit par les lois d'une nécessité impérieuse. Une suite de fatalités m'a mis dans cette situation fâcheuse et violente. Il n'est pas aisé de s'en tirer, quoique j'y travaille de tout mon pouvoir. Je sais, ma chère duchesse, que je ne risque rien en vous parlant avec cette franchise, car, dans la situation où je suis, il convient de ne faire remarquer aucun embarras, et même d'affecter d'avoir des ressources pour soutenir la gageure contre tout le monde.

Je vous demande mille pardons de vous avoir entretenue si longtemps sur des matières désagréables qui me touchent beaucoup, à la vérité, mais qui ne sont guère convenables quand on écrit à une princesse respectable à laquelle il y aurait cent autres choses à dire. Ma franchise déplacée, l'ennui que vous causera, madame, cette lettre, enfin ce qu'il y a de trop peu courtois dans ma conduite, tout cela est la suite de votre trop grande indulgence. Cependant je vous promets, madame, que je n'en abuse-
rai jamais, et que personne n'est avec plus de reconnaissance ni avec une plus haute estime que,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin, ami et serviteur,

FEDERIC.

34. DE LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE
DE SAXE-GOTHA.

Gotha, 13 décembre 1762.

SIRE,

Je suis comblée des bontés de Votre Majesté. Que ne puis-je lui témoigner à quel point j'y suis sensible, et le désir ardent que je me sens à pouvoir faire des efforts pour me rendre digne de sa précieuse confiance! Que V. M., bien loin de regretter ce mot qu'elle a daigné me dire, me fasse la grâce de me montrer les moyens pour le rendre efficace. Je suis outrée du procédé inouï du ministère britannique; c'est respecter bien peu la dignité royale que de faire agir son maître contre la foi de ses engagements. Il est impossible que les choses en restent là sans qu'il s'ensuive les effets les plus funestes. Il me semble qu'il faudrait tenter tous les moyens que la prudence peut suggérer pour réconcilier à temps les deux plus grandes maisons protestantes qui sont en Allemagne, et de l'union desquelles dépend notre unique salut. Si V. M. voulait permettre que j'écrivisse à la princesse, non comme je l'avais d'abord projeté, mais selon ce qui plairait à V. M., et selon qu'elle voudrait me le dicter; ou bien, Sire, trouveriez-vous plus à propos que le Duc fit cette démarche, parce qu'une lettre de sa part serait plutôt communiquée au Roi et à mylord Bute, et que, sous le titre de frère, on ose parler encore avec plus de liberté, quoique dans le fond cela viendrait absolument au même. Dans ce cas, comme dans le premier, V. M. ne risquerait assurément rien, ni pour le secret, ni pour la discrétion. Nous lui sommes si inviolablement attachés, que son intérêt nous est aussi cher que le nôtre. Disposez de nous, Sire, ordonnez-nous ce que nous devons faire, donnez-nous le canevas de cette lettre et une instruction que nous suivrons scrupuleusement. Si la considération du maintien de la religion protestante et de la liberté germanique ne peut ramener les esprits qui ont pour maxime l'intérêt national, auquel ils sacrifient et bonne foi, et équité, du moins pourrait-on leur faire toucher au doigt que ce même intérêt risquerait tout, s'ils abandonnaient le continent, et

laissaient agrandir la cour de Vienne en puissance et en possessions.

C'est bien moi qui ai besoin de demander très-humblement pardon à V. M. de la longueur de ma lettre. Les vôtres, Sire, sont adorables et pleines d'intérêt. Je les aime de toutes mes facultés, j'en suis infiniment flattée. Que votre sort me touche sensiblement! Je ne saurais, Sire, l'exprimer parfaitement. Je ne désespère pourtant pas. Je conviens que c'est une dure épreuve que la situation présente de V. M., mais j'attends tout de son génie inépuisable, de sa sagesse, de son courage; ce sont des ressources fécondes pour elle, et qui l'ont tirée si souvent des plus cruels embarras! D'ailleurs, je me repose sur la bonne Providence, qui ne voudra pas abandonner la juste cause de V. M. De grâce, Sire, ménagez votre santé et votre vie, qui nous sont si chères. Nous perdrons tout en vous perdant; mais, tant que V. M. existe, nous espérons toujours. J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus respectueux et le plus parfait,

SIRE,

de Votre Majesté

la très-humble, très-obéissante servante,
LOUISE-DOROTHÉE, D. D. S.

35. A LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA.

Leipzig, 16 décembre 1762.

MADAME,

Si les traces de la vertu et de l'amitié étaient effacées dans le monde, on en retrouverait l'empreinte sacrée, madame, dans votre cœur respectable.^a Que se peut-il de plus officieux et de plus serviable que les ouvertures que vous daignez me faire? Ah! madame, vous étiez faite pour gouverner des empires et pour ré-

^a Voyez t. IV, p. 109, et t. VIII, p. 120 et 247.

former par votre admirable exemple la conduite des souverains, presque tous dirigés par une lâche politique qui flétrit en eux ce que leur caractère a d'imposant et de sacré. Vous voulez me secourir, vous m'en proposez les moyens; mais souffrez que, à mon tour, je n'abuse pas de vos généreuses intentions. La matière, ma chère duchesse, est si délicate, et les grands princes sont si pointilleusement sensibles sur ce qui concerne l'examen de leurs actions, que je crains que la lettre la plus modérée de la part du Duc ne refroidisse les sentiments de la princesse de Galles sa sœur^a à son égard; et les fruits de votre bonne volonté seraient récompensés par des tracasseries de l'Angleterre, ou par une tiédeur de la princesse de Galles, qui nuirait nécessairement à vos intérêts. Ce sont ces raisons, mon adorable duchesse, qui m'empêchent de profiter de vos offres gracieuses; il ne sera point dit que je vous aie porté préjudice, encore moins que je vous aie brouillé avec des parents dont l'amitié vous importe autant à conserver que celle de la princesse de Galles. J'attendrai patiemment que le ministère anglais revienne à lui-même, et sente toute l'indécence de sa conduite, ce qui doit arriver dès que cette première impétuosité et cette fougue qui lui faisait désirer la paix se sera ralentie. Peut-être parviendrons-nous cet hiver à la paix. MM. les cercles veulent retirer leurs troupes : voilà M. de Bamberg, l'électeur de Bavière et celui de Mayence qui s'y sont résolus; les autres les suivront sans doute. Il faut arracher ces tisons de l'embrasement, et peut-être le feu s'éteindra. Les Autrichiens resteront les derniers champions sur l'arène, comme il leur est arrivé dans toutes les guerres. Peut-être leur paix en deviendra-t-elle plus mauvaise. Enfin, madame, il faut espérer que, comme tout finit dans le monde, cette maudite guerre finira aussi. Pour moi, je conserve gravés au fond de mon cœur les sentiments de reconnaissance et d'admiration que vous m'avez inspirés. Vous avez voulu me secourir; cela me suffit, mon adorable duchesse. Vous l'auriez assurément fait, si cela avait été possible, et la volonté doit être prise comme l'action même. Je vous proteste que je le prends ainsi, et que, dans tout le cours de ma vie, je re-

^a Auguste, veuve du prince (Frédéric-Louis) de Galles. Ce prince, fils de George II et père de George III, était mort en 1751.

chercherai les occasions de vous témoigner l'attachement, la tendresse et la considération avec lesquels je suis,

MADAME,

de Votre Altesse

le très-fidèle ami, cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

36. A LA MÊME.

Leipzig, 22 décembre 1762.

MADAME MA COUSINE,

Une multitude d'affaires qui, loin de diminuer, s'accumule tous les jours, m'a, mon adorable duchesse, empêché de vous répondre plus tôt. Je vous rends mille grâces du tour que vous voulez prendre pour rectifier la façon de penser de gens qui me sacrifient. Je ne me flatte pas que ces remontrances fassent une grande impression; cependant cela peut peut-être devenir utile, et le bien qu'il en résultera me sera d'autant plus agréable, que je le tiendrai de vos bontés, madame, et de votre amitié. Il y a quatre partis réunis contre ce Bute, dont j'ai tant à me plaindre : les ducs de Cumberland, de Newcastle et de Devonshire, joints à M. Pitt, se sont mis à la tête de l'opposition; mais je prévois que, si ce Bute ne se soutient pas comme ministre, il échappera au parlement sous la qualité de favori, et n'en gouvernera pas moins le royaume. Enfin, madame, il arrivera de tout cela ce qu'il plaira à la Providence d'en ordonner, car certainement personne ne prévoit ni ne dispose de l'avenir. Je vous demande mille pardons si je suis obligé de vous quitter, madame; je vous épargne une dissertation politique qui certainement vous aurait ennuyée. On m'interrompt, on ne veut que six ou sept choses à la fois de moi. Je pardonnerais à mes importuns et à ces fâcheux, s'ils ne troublaient pas la conversation que vous me permettez de faire de temps en temps avec vous, madame. Je vous demande mille ex-

cuses de l'encre qui tache ma lettre, de mes incongruités, de mon ineptie, en vous suppliant de me croire avec un cœur rempli d'estime et de reconnaissance,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin, ami et serviteur,

FÉDÉRIC.

37. A LA MÊME.

Leipzig, 27 décembre 1762.

MADAME MA COUSINE,

Je suis pénétré, ma divine duchesse, de vos procédés nobles et généreux. Je vous rends mille grâces de la minute que vous daignez me communiquer. Qu'elle fasse l'effet que nous espérons, ou qu'elle soit inutile, je n'en sens pas moins le prix de votre amitié officieuse et de vos louables intentions, et je bénis le ciel, qui, en suscitant d'un côté des ennemis pour me persécuter, me fait trouver d'un autre de ces âmes toutes célestes dont l'amitié généreuse et toutes les vertus devraient servir éternellement de modèles et d'exemples au monde. Si la conduite d'un Bute m'inspire des sentiments d'aversion pour le genre humain, vos vertus, mon adorable duchesse, me réconcilient avec une espèce qui vous a pu produire. Mais pourquoi tous les hommes n'ont-ils pas le cœur et les sentiments de la duchesse de Gotha? Je reconnaitrais à ces traits l'image du Créateur, qui les a voulu faire semblables à lui-même; la société en serait plus charmante, l'amitié pure en ferait l'essence, et des services réciproques en resserreraient les liens. Je m'abandonne à ces douces rêveries. Malheureusement vous serez, mon adorable duchesse, plus admirée que vous ne ferez d'imitateurs. Pour moi, je compterai pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'avoir vécu dans le siècle qui vous a portée, surtout d'avoir possédé votre précieuse amitié

et d'en avoir reçu des marques si manifestes. Que ne puis-je, madame, vous témoigner toute l'étendue de ma reconnaissance ! Elle ne finira qu'avec ma vie. Jusqu'ici, inutile et à charge à tous mes amis, je ne me suis pas trouvé dans l'occasion de leur témoigner mes sentiments par des effets. Cependant je vous prie, madame, de compter sur moi comme sur votre chevalier qui s'est dévoué à votre service, et comme sur un cœur pénétré de reconnaissance qui vous est à jamais redevable de tout le bien que vous avez voulu lui faire. Ce n'est que votre modestie qui m'empêche de vous dire tout ce que je pense sur votre sujet. J'en ai l'esprit si plein, qu'il m'arrivera assurément, quand on me parlera de guerre, de politique ou de finance, au lieu de répondre sur ce sujet, de me répandre sur les louanges de cette duchesse qui doit occuper la première place dans la mémoire de tout être pensant, pour peu qu'il aime la vertu. Vous m'avez rendu votre enthousiaste, madame, et je trouve tant de douceur à m'abandonner à cette impression, que je ne fais aucun effort pour en arrêter les progrès. Mais il ne faut point ennuyer ceux qui se sont acquis tant de droits à notre estime. Je vous épargne donc, madame, tout ce que je ne puis m'empêcher à divulguer aux autres ; je vous épargne tous les vœux que je fais pour vous au sujet de la nouvelle année, non que je les supprime, mais parce que des vœux ne vous servent de rien, et que je voudrais vous prouver mes sentiments par des effets. Ce ne sont point des compliments, mais c'est au pied de la lettre que je suis avec la plus sincère amitié et la plus haute estime,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

38. A LA MÊME.

Leipzig. 10 janvier 1763.

MADAME MA COUSINE,

Vous avez tant d'empire sur mon âme, et votre éloquence est si vive, que je me vois vaincu et obligé de vous satisfaire. Ce comte Werthern, qui ne mérite peut-être pas votre protection, mais pour lequel vous vous intéressez, madame, en faveur d'une personne que vous honorez de votre amitié et qui la mérite, ce comte Werthern, dis-je, tout otage qu'il est, tout coupable qu'il se trouve de n'avoir pas rempli des engagements contractés avec des marchands de Magdebourg pour des lettres de change, sera relâché, moyennant certains tempéraments qui lui seront proposés. Je respecte trop l'amitié, cette passion des belles âmes,^a pour ne pas entrer, ma chère duchesse, dans votre façon de penser, et contribuer à votre satisfaction.

Je ne sais ce qui arrivera de moi, mais j'augure un peu mieux de l'avenir que je ne l'ai fait, et j'espère me tirer du mauvais pas où j'ai été jusqu'ici. Enfin, madame, on se flatte toujours, car vous savez que les dieux avaient placé l'espérance au fond de la boîte de Pandore.

Je me souviens d'avoir entrevu à Gotha un petit sanctuaire de porcelaine où je n'ai cependant pas été introduit. Ma dévotion pour la déesse qui l'habite m'a inspiré le dessein de lui consacrer une légère offrande. Mais comme les dieux se contentent plutôt de l'intention des hommes que des misères qu'ils leur présentent, je suppose que la déesse de ce lieu pensera de même. Ceci m'a enhardi à lui consacrer le premier ouvrage de porcelaine qui se soit fait à Berlin. Si mon hommage est trouvé trop indigne de la déesse, il n'y a qu'à casser la porcelaine et à l'oublier.

Vous voyez, ma divine duchesse, mon incongruité, mon ineptie et mon imprudence. Réprimandez-moi, si je l'ai mérité, mais que je ne perde pas votre amitié inestimable, chose la plus précieuse que je possède, et daignez ne point croire, pour quelque

^a Voyez t. VIII, p. 53.

étourderie qui m'échappe, que j'en suis moins avec la plus grande considération, amitié, estime et reconnaissance,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDERIC.

39. A LA MÊME.

Leipzig, 25 janvier 1763.

MADAME,

Mon existence, à laquelle vous daignez vous intéresser, vous vaut, madame, un ami qui vous est tout dévoué, et qui serait bien tenté de mettre à la tête de tous ses titres les bontés que vous avez pour lui, comme celui qui lui est le plus honorable. Je n'ai que de nouveaux sujets de reconnaissance envers vous, mon adorable duchesse, et envers le Duc votre époux. Si tout le monde vous ressemblait, la société serait trop heureuse; elle ne serait qu'un commerce mutuel de bienfaits, de services rendus et reconnus avec gratitude; ce serait l'âge d'or chanté par les poètes. Vous me faites goûter, ma chère duchesse, les félicités de cet heureux siècle. Je crois m'y trouver quand je ne pense qu'à vous, qu'à vos nobles procédés, et à ce fonds si pur de vertu qui me rend votre enthousiaste.

Je ne connais point le livre dont vous daignez, madame, me parler. Pour moi, je regarde la superstition comme une ancienne maladie des âmes faibles, causée par la crainte et l'ignorance, et je ne vois dans cet excès d'ambition qui pousse au despotisme qu'un désir effréné d'orgueil et de puissance. Si l'on considère le gouvernement despotique relativement aux sujets du tyran, je ne vois cependant pas qu'on puisse en tout comparer ce culte politique qu'ils rendent à leur despote au culte superstitieux des peuples. Le propre de la superstition est de pousser

l'homme au fanatisme, et le propre d'une sujétion dure est de révolter le cœur contre l'oppresseur de la liberté. Aussi n'est-il pas ordinaire que les superstitieux changent l'objet de leur adoration, au lieu qu'on voit que les nations opprimées détrônent ou conspirent contre leurs tyrans. La raison en est que la superstition est volontaire, et que tout esclavage est forcé. Le seul point de réunion qui se rencontre en ce parallèle, c'est le principe, c'est la peur des châtimens, qui est commune à l'esclave et au superstitieux. Ah! ma chère duchesse, que vous allez vous moquer de moi! Vous me parlez d'une nouvelle brochure, et ma lettre vous fait presque un livre sur le même sujet. Mais vous êtes si bonne! Je deviens votre enfant gâté, et moi, étourdi de cinquante et un ans, je m'échappe, je fais des étourderies, et j'abuse de votre indulgence extrême. Punissez-moi, et prescrivez les bornes que vous jugerez convenables à mes indiscretions. Ce sera une obligation de plus que je vous aurai d'avoir été réformé et corrigé par ma chère duchesse.

J'ai ici deux neveux^a auxquels je serais bien aise de faire faire connaissance avec mes respectables amis. Si vous ne le désapprouvez pas, ils passeront de leur cousine de Weimar, qu'ils iront voir, chez vous. Puissent-ils profiter de votre exemple et de tout ce qui vous met, madame, dans mon esprit, à cent piques au-dessus de toutes les impératrices de l'univers!

Daignez me conserver ces sentimens de bonté dont je suis si jaloux, en vous assurant, madame, que je ne perdrai aucune occasion en ma vie pour vous prouver la haute estime et la tendre amitié avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin, ami et serviteur,

FÉDÉRIC.

^a Le Prince de Prusse et son frère, le prince Henri. Voyez t. VII, p. 40.

40. A LA MÊME.

Leipzig, 31 janvier 1763.

MADAME MA COUSINE,

Ce n'est pas assez que vous supportiez mes étourderies avec bonté; je vous prie, ma chère duchesse, d'étendre votre indulgence jusqu'à mes neveux. Ils auront la satisfaction de vous saluer. S'ils vous rendent compte, madame, de mes sentiments, vous serez convaincue que je tiens le même langage sur votre sujet, et que la surabondance du cœur répand, sans pouvoir être contenue, les sentiments d'admiration que vous inspirez à ceux qui ont le bonheur de vous connaître. Je dis à mes neveux : Il faut que vous voyiez ma respectable amie, et que vous lui marquiez la reconnaissance que mon cœur lui conservera éternellement. Si je l'avais pu, mon adorable duchesse, je me serais mis de la partie, et je vous aurais présenté mes hommages en personne; mais je suis retenu ici par une raison que vous ne sauriez qu'approuver : nous faisons la paix tout de bon. Ce sont des négociations, c'est un fatras d'écritures, de friponneries à éluder, d'équivoques à éclairer, de subterfuges à prévenir; enfin cette occupation, toute nécessaire qu'elle est, n'est pas amusante, et fatigue étrangement.

Quelle différence de passer les après-dînées dans ces instructives conversations, dans le sein de l'amitié et de la vertu, auprès d'une certaine duchesse que je n'ose nommer, de crainte de blesser sa délicatesse, où la liberté est jointe à la décence, où l'érudition paraît sans faste, le sel de la plaisanterie sans médisance, la politesse sans affectation, et la cour sans cohue! Ce souvenir renouvelle mes regrets, et MM. Collenbach et Fritsch^a ne m'en consolent pas. Il faut que chacun subisse son sort. Je n'ai aucune prédilection pour celui qui m'est échu; il m'empêche de suivre mes désirs, et m'oblige souvent à faire ce qui me répugne. Je ne trouverai mon destin favorable que lorsqu'il me procurera la satisfaction de vous revoir, madame. Souffrez que je laisse régner cette idée flatteuse dans mon esprit, qui, je l'espère, pourra en-

^a Voyez t. V, p. 215—220.

core se réaliser quelque jour, et daignez croire que, absent ou présent, en paix ou en guerre, tranquille ou dans le trouble, rien n'altérera les sentiments d'admiration et de reconnaissance que je vous dois, madame. Ils sont trop profondément gravés dans mon cœur pour en être effacés, étant,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle ami, cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

41. A LA MÊME.

Leipzig, 4 février 1763.

MADAME MA COUSINE,

Vous ne me devez certainement aucune espèce de reconnaissance; au contraire, c'est moi, madame, qui suis dans le cas de vous remercier de ce que vous avez daigné recevoir une bagatelle peu digne de vous être offerte. Vous avez eu égard au cœur, à l'intention, et c'est sans doute ce qui a causé votre extrême indulgence. J'ai pensé être pétrifié en lisant l'ouvrage que vous avez eu la bonté de m'envoyer; c'est la production d'un fou qui a beaucoup d'esprit, d'un philosophe qui ne sort point de son ivresse, et qui, par une suite de son enthousiasme, prend sans cesse son imagination pour sa raison. Il n'y a en vérité que le style de bon dans cet ouvrage; le reste est pitoyable. Il imagine un système, il ne prouve rien; son esprit frappé n'est plein que de ce qu'il a imaginé. Le défaut principal de l'ouvrage est que l'auteur y manque absolument de dialectique. Il n'y a rien de plus facile que de renverser son système de fond en comble; tous ceux qui l'entreprendront y réussiront. Si cet ouvrage a fait crier, c'est avec raison, parce qu'il ne convient à personne de choquer les opinions du public. Mais dans peu tout sera oublié, parce que cela est mauvais.

Je vous demande pardon, ma chère duchesse, du compte que je vous rends de cette lecture; vous êtes sans doute plus en état d'en juger qu'un autre. Je sais qu'on m'accuse dans le monde de protéger assez volontiers ceux dont la foi n'est pas tout à fait conforme à l'orthodoxie. Cependant ce ne sont ni ceux qui sont incrédules par légèreté, ou par esprit de débauche, ou par air, qui puissent s'attirer mes suffrages; il faut de bonnes, de solides raisons, que l'ouvrage soit écrit avec une exactitude rigoureuse, et avec la décence convenable à quiconque adresse la parole au public. Il n'y a point d'idée plus extravagante que celle de vouloir détruire la superstition. Les préjugés sont la raison du peuple, et ce peuple imbécile mérite-t-il d'être éclairé? Ne voyons-nous pas que la superstition est un des ingrédients que la nature a mis dans la composition de l'homme? Comment lutter contre la nature, comment détruire généralement un instinct si universel? Chacun doit garder ses opinions pour soi, en respectant celles des autres. C'est l'unique moyen de vivre en paix durant le petit pèlerinage que nous faisons en ce monde, et la tranquillité, madame, est peut-être la seule portion de bonheur dont nous soyons susceptibles. Pourquoi la troubler en ferraillant dans des ténèbres métaphysiques contre des furieux qui, s'ils sont vaincus, s'en vengent en rendant leur champion l'exécration du peuple? J'abandonne l'auteur anonyme à son destin. Je lui souhaite qu'il reste anonyme longtemps, ou il risque qu'on lui fasse un mauvais parti. Les tyrans tonsurés auxquels il a affaire n'entendent pas raillerie, et l'enverraient à la potence pour avoir mal raisonné et frondé avec trop d'audace les objets de la vénération publique. Pendant qu'on le recherche en France, et que des prélats zélés préparent son supplice, nous avançons ici, madame, l'ouvrage de la paix, de sorte que les préliminaires pourront être signés le 11 de ce mois. Je suis persuadé, ma chère duchesse, de la part que vous y prenez, et du plaisir que vous ressentirez en voyant finir tant de calamités qui, durant sept années, ont affligé l'Allemagne.

Je compte que mes neveux ont à présent l'avantage de jouir de votre présence et de profiter de vos entretiens. Je leur envie bien ce bonheur, mais je me console sur ce que je pourrai bien un jour avoir mon tour. Permettez-moi de m'en flatter, et ren-

dez justice à l'admiration, l'attachement et la haute estime avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

42. A LA MÊME.

Leipzig, 10 février 1763.

MADAME MA COUSINE,

Mes neveux arrivent dans ce moment, enchantés de la réception que vous avez bien voulu leur faire. Ils pensent, ma chère duchesse, sur votre sujet tout comme leur oncle et comme tous ceux qui ont eu le bonheur de vous approcher. Ils m'ont fait participer d'une partie de la joie qu'ils ont eue de vous saluer, en me rendant la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. C'est un entretien factice dont je jouis, et qui me console de ne pouvoir, madame, vous voir ni vous entendre. J'ai reçu en même temps la lettre par laquelle vous daignez me marquer l'arrivée des jeunes gens. J'aurais été très-content qu'ils prolongeassent leur séjour à Gotha, où ils étaient en si bonnes mains, qu'il n'y avait qu'à profiter pour eux.

J'espère, madame, que vos petits démêlés avec la cour de Meiningen ne tireront à aucune conséquence. Heureuses les querelles des princes qui se terminent en éclats de rire! Les nôtres n'ont coûté que trop de sang, et laisseront encore de longs regrets et des maux à réparer. J'espère que les préliminaires pourront être signés le 15, après quoi chacun pliera bagage et s'en retournera chez soi, où il aurait fait sensément de rester.

J'ai commencé, en attendant que cette paix se fasse, un ouvrage de Rousseau de Genève.^a Le livre a pour titre *Émile*, et

^a Voyez t. IX, p. 196 et 215. Voyez aussi les lettres de Frédéric à mylord Marischal, du 29 juillet et du 1^{er} septembre 1762.

en vérité, madame, il me ramène bien à votre sentiment : toutes ces productions nouvelles ne valent pas grand' chose ; c'est un rabâchage de choses qu'on sait depuis longtemps, décoré de quelques pensées hardies et écrites en style assez élégant. Mais rien d'original, peu de raisonnement solide, et beaucoup d'impudence de la part des auteurs ; et cette hardiesse qui tient de l'effronterie indispose le lecteur, de façon que le livre lui devient insupportable, et qu'il le jette par dégoût. Si MM. les auteurs abusaient moins du bel art d'imprimer les pensées que nous possédons, s'ils voulaient bien songer que quiconque fait un mauvais livre, au lieu d'établir sa réputation, éternise sa folie, il ne paraîtrait d'ouvrages que d'un genre capable d'instruire ou de plaire au lecteur. En effet, pourquoi faut-il que le public perde son temps parce qu'un fou s'est avisé de se faire auteur et de débiter ses visions cornues ? On dira peut-être : Mais qu'est-il besoin de le lire ? On ne le lirait pas, si l'on savait ce qu'il contient, et l'on est la dupe du titre, et quelquefois d'un nom qui a fait un certain bruit. Les siècles d'ignorance souffraient par l'indigence des lettres ; nous, au contraire, nous avons à nous plaindre de la prodigalité et de l'abus de la littérature. Cependant, à tout prendre, il vaut mieux être dans l'abondance, car il n'y a qu'à choisir, ce que nos grossiers et tristes aïeux ne pouvaient certainement pas, dans les siècles abrutis où ils vivaient. Toutefois un bon livre est aussi rare à présent qu'un livre était alors.

Nous avons ici un nouveau ministre de Russie, un prince Galizin. Il m'a dit que le prince Charles était chassé de Courlande. Que de ducs ce pauvre pays a eus, madame : le comte de Saxe, Biron et le prince Charles ! Je ne voudrais pas être duc de ce pays-là : il est pauvre, le peuple est barbare, le climat triste, et le voisinage affreux. J'aimerais bien mieux, dans le sein du repos et des arts, voir et entendre ma chère duchesse avec sa digne amie. Mais heureusement ces ducs ne connaissent pas ce bonheur ; ils sont entichés d'une héroïque folie qu'on nomme l'ambition, et, pourvu qu'ils tiennent leur cour plénière, fût-ce même au Kamtchatka, ils croient être heureux.

En vérité, madame, j'abuse de votre patience ; je vous conte des fagots, et il semble que j'aie entrepris de vous ennuyer autant

et plus que les auteurs modernes dont je viens de parler. Je me plais à vous entretenir, et je ne m'aperçois pas que j'abuse du privilège de vous ennuyer. Pardon, pardon, ma divine duchesse, je me corrigerai, si je puis tant gagner sur moi. Daignez recevoir avec votre indulgence ordinaire les assurances de mon admiration et de la haute estime avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

43. A LA MÊME.

Leipzig, 15 février 1763.

MADAME MA COUSINE,

Je vous annonce la paix, ma chère duchesse, comme à ma bonne amie, qui veut bien s'intéresser à ce qui me regarde. Elle a été signée aujourd'hui. Ainsi, Dieu soit loué, voilà une cruelle guerre de terminée.

Comment pouvez-vous penser que mon cœur plein de reconnaissance, mon cœur, si j'ose le dire, qui a le tact fin en mérite, puisse jamais vous oublier? Ne fussiez-vous point duchesse, et fussiez-vous dans la condition la plus basse, il faudrait, ma divine duchesse, vous aimer, vous estimer et vous considérer de même. Votre extrême modestie vous empêche d'en convenir; mais je ne puis m'empêcher à cette fois de vous le dire, quitte à me taire pour l'avenir, si la surabondance de mon cœur blesse votre délicatesse.

Je compte bien, ma chère duchesse, que la paix et l'éloignement n'établiront pas un mur de séparation entre nous. J'y perdrais trop. C'est l'affaire des chevaux de poste de trotter quelques milles de plus. D'ailleurs, je ne me tairai qu'au cas que je devienne importun. Mais votre extrême bonté, votre fonds d'indul-

gence inépuisable me rassure contre cette juste appréhension. Permettez que je vous remette cette lettre que vous avez daigné me communiquer, ce monument de votre bonté officieuse et de votre amitié; souffrez, ma chère duchesse, que je vous en marque toute ma reconnaissance. Je vous demande mille pardons si j'interromps si brusquement sur cette matière; mais vous pouvez bien juger qu'une nouvelle comme celle du jour entraîne une ample expédition. Ce ne sera pas cependant sans vous assurer de tout ce que mon cœur, mes sentiments et ma reconnaissance fournissent sur le sujet d'une personne digne des temps d'Oreste et de Pirithoüs.

Je suis avec toute l'admiration et la plus haute estime,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

44. A LA MÊME.

Dahlen, 19 février 1763.

MADAME MA COUSINE,

J'ai reçu hier à Meissen et aujourd'hui ici les deux lettres par lesquelles vous me témoignez, ma chère duchesse, la part obligeante que vous prenez à notre paix. Je compte si fort sur votre bonté et sur votre amitié, que, lorsqu'il m'arrive quelque fortune, je n'ai rien de plus pressé que de vous la communiquer. Cette paix entraîne un prodigieux ouvrage, et j'en aurai encore pour longtemps, premièrement pour séparer les troupes, ensuite nombre d'arrangements à prendre pour le militaire, plus encore pour les provinces et les finances. Mais l'homme est fait pour travailler, comme le bœuf pour labourer, et il ne faut pas s'en plaindre, et se contenter de sa fortune; comme vous le dites si bien, madame, c'est la seule manière de jouir de ce peu de bonheur qui nous est

départi. Vous dites, ma chère duchesse, que ce ne serait point un mal si votre fortune était plus étendue. Le bien serait pour vos sujets; ce serait sur eux que votre main bienfaisante étendrait ses dons avec plus de profusion. Ils le sentent, madame, votre admirable caractère est connu d'eux; je les en ai vus reconnaissants, et persuadés qu'il n'y avait d'autres bornes aux faveurs que vous répandez sur eux que les limites dans lesquelles la fortune vous a circonscrite. Quelle comparaison odieuse pour les Saxons! Ces misérables, abimés par six années de guerre, ont reçu, avant encore la signature des préliminaires, de nouveaux projets d'impositions. En vérité, ceux qui exercent une telle dureté ne méritent pas d'être heureux. On attend le retour de la cour à Dresde comme la grêle qui abîmera le peu de blé que la stérilité a épargné, comme une tempête, comme la peste, qui frappe également les grands et le peuple, qui ravage et extermine tout. Si Brühl savait à quel point il est en horreur, je crois qu'il prendrait la vie en haine et son poste en aversion. Le public, à la longue, est juste; il apprécie chacun selon son mérite. Il fait quelquefois des jugements précipités; mais le temps le ramène toujours à la vérité.

Daignez, ma chère, mon adorable duchesse, me conserver vos bontés et votre précieuse amitié. Vous me tiendrez lieu et du public, et de tout l'univers. Je dirai comme Cicéron :

Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.^a

Vous vous moquerez, madame, de César, de Caton, de Pompée et de moi, et vous aurez raison. Qu'y a-t-il besoin de citer, de me comparer à Caton? Belle comparaison! Enfin je crois entendre que vous dites tout cela, et que madame Buchwald^b y ajoute : Il est malheureux en comparaisons. Caton était un stoïque forcené, et vous, la plus aimable des femmes. Qu'il s'aille promener avec son Caton, et qu'il se taise plutôt que d'écrire tant

^a Ce vers n'est pas de Cicéron; c'est une imitation d'un vers de Lucain. Voyez t. XV, p. 139.

^b Julienne-Françoise de Buchwald, née de Neuenstein, grande gouvernante de la duchesse Louise - Dorothee, naquit le 7 octobre 1707, et mourut le 19 décembre 1789. Charles de Dalberg a fait son éloge dans un petit ouvrage intitulé : *Madame de Buchwald*. Seconde édition. Erfurt, 1787, vingt-quatre pages in-8.

de sottises. Madame de Buchwald, je suis de votre avis; mais permettez que je ne finisse pas ma lettre sans prendre congé de mon adorable duchesse. Oui, ma divine duchesse, je ne veux que vous protester que mes sentiments et mon admiration ne finiront qu'avec ma vie, étant,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

45. A LA MÊME.

Dahlen, 22 février 1763.

MADAME MA COUSINE,

Je n'ai pu laisser partir le sieur d'Edelsheim sans le charger, madame, d'une lettre pour vous. Il est de vos admirateurs, comme de raison, ce qui le recommande infiniment dans mon esprit, car, madame, je suis sur votre chapitre comme les catholiques pour leur religion. Quand ils trouvent quelqu'un qui adore la Vierge et croit à la transsubstantiation, ils se lient naturellement avec lui, c'est leur frère en Jésus-Christ; et je regarde ceux qui vous vénèrent comme unis à mon culte et mes frères en la duchesse de Gotha. Vous saurez donc, ma divine duchesse, que nous avons été assemblés en votre nom; vous étiez parmi nous, nous vous avons célébrée dans nos litanies, et vous avons vénérée en esprit. C'était tout ce que pouvait notre dévotion, car nous n'avions point de simulacres ni d'objets palpables de notre culte. Tout se faisait en esprit, seule façon digne de vous vénérer. Edelsheim retourne à la terre sainte; pour moi, séparé de ces lieux bénis, je tourne, les matins, les yeux vers l'occident, j'adresse ma prière à la divinité de cette heureuse contrée, et, si mon éloignement dure, je revêtirai le sac et la cendre pour apaiser l'inclémence du ciel, qui m'éloigne de cette Jérusalem moderne. Quant à ce que

j'écris, madame de Buchwald n'y trouvera rien à redire, pour le coup; il n'y a là ni Caton, ni Pompée. Elle se trouve dans le sanctuaire, et elle doit approuver ma dévotion pour la divinité dont elle est la première prêtresse. Dans l'espoir de revoir cette terre de promesse, recevez, ma chère duchesse, avec bonté les assurances du plus sincère dévouement et de la plus haute estime avec lesquels je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle ami et serviteur,

FÉDÉRIC.

46. A LA MÊME.

Dahlen, 3 mars 1763.

MADAME MA COUSINE,

Je ne badine en vérité pas, ma chère duchesse, quand je vous compare aux objets du culte du peuple. Je vous le jure, foi d'honneur, que je vous honore et vénère cent fois plus que la Vierge Marie et toutes les saintes du Martyrologe, que je regarde la terre que vous habitez comme un lieu sanctifié par vos vertus; et, comme les juifs regardent pour eux comme une idée consolante de revoir la terre sainte, je me flatte de l'espérance de revoir ce Gotha que vous rendez célèbre, qui est devenu le temple de la plus sublime vertu, le temple de l'amitié, où vous vous plaisez à la cultiver avec une personne estimable, et où vous avez daigné m'en donner, à moi indigne, tant de preuves. Voilà, ma chère duchesse, le commentaire de mes autres lettres. Peut-être que, en qualité de votre dévot, j'ai pris un style trop mystique; peut-être que toutes les matières contentieuses et abstruses d'un traité à digérer ont communiqué la teinture de leur verbiage à ma plume. Enfin, ma chère duchesse, l'enthousiasme s'émancipe quelquefois. L'on doit me pardonner si je célèbre avec vivacité

ceux qui m'honorent de leur amitié, vu que, depuis sept années, je n'ai eu affaire qu'à des ennemis qui avaient conjuré ma perte.

J'ai vu ici les représentants de ces ennemis, qui ont échangé les ratifications. La figure de M. Collenbach ne ressemble pas trop à la colombe qui apporta à défunt M. Noé la branche d'olive dans son bec; cependant il a été très-accueilli de tout le monde, car en vérité la paix fait un plaisir général à tout le monde.

Nous commençons à évacuer la Saxe; cependant tout ce mois se passera presque avant que tout soit vidé. Je ne pourrai partir que le 15 de ces environs pour me rendre en Silésie. En attendant, ma divine duchesse, je ferai des vœux pour votre prospérité et pour votre conservation. Votre admirable caractère a fait de trop profondes impressions dans mon cœur pour que je ne vous sois pas attaché pour la vie, et que je ne cherche pas avec empressement les occasions de vous témoigner la haute considération et l'estime avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,
FEDERIC.

47. A LA MÊME.

Torgau, 14 mars 1763.

MADAME MA COUSINE,

Vos ordres sont exécutés, ma chère duchesse. J'ai fait écrire à Ratisbonne, où j'ai un homme^a qui, avec une poitrine forte et des termes énergiques, plaidera votre cause.

La Princesse électorale^b m'a invité de passer à Moritzbourg, chez elle, sur mon passage de Silésie, et je m'acquitterai alors

^a Le baron de Plotho. Voyez t. IV, p. 103 et 104.

^b Antonie, princesse de Bavière, femme de Frédéric-Christian, prince électoral de Saxe. Voyez la correspondance de Frédéric avec cette princesse.

envers elle de la part de votre commission qui regarde la Saxe. Quelque bien que j'aie entendu dire de cette princesse, quelque esprit qu'elle ait, je ne la comparerai pourtant jamais à ma chère duchesse; je demeurerai fidèle à la foi de Gotha, et ne plierai point le genou vis-à-vis des idoles étrangères. Ni les décisions de l'Académie de la Crusca, ni la part qu'elle a au gouvernement de la Saxe, ne pourront me séduire. Qu'elle ait des agréments dans l'esprit, je les lui accorde; qu'elle ait le talent de plaire, je le veux bien; qu'elle soit née pour gouverner un État, je l'en applaudis : mais tout cela ne vaut pas l'excellent caractère ni l'amitié solide d'une certaine duchesse qui m'honore de ses bontés, et dont je conserverai un cœur reconnaissant autant que je serai animé d'un souffle de vie. Je suis discret, je ne la nomme point, je ne veux point commettre sa modestie vis-à-vis l'effusion des sentiments qu'exprimerait une âme sensible et pénétrée d'admiration pour elle. Vous voyez, madame, que vos leçons opèrent, et que j'apprends à contenir ma plume en vous écrivant. Je n'emploie plus d'allégories, plus de Caton, de peur que madame de Buchwald ne me gronde; mais ce que vous ne supprimerez jamais, malgré tout l'ascendant que vous avez pris sur moi, ce sont les protestations de la plus sincère estime et de l'entier dévouement avec lequel je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

48. A LA MÊME.

Berlin, 26 mai 1763.

MADAME MA COUSINE,

Le chevalier d'Edelsheim m'a rendu, ma chère duchesse, la lettre dont vous avez daigné le charger. Un voyage nécessaire que j'ai

été obligé de faire en Poméranie m'a empêché d'y répondre plus tôt. Je n'ai jamais douté de la part obligeante que vous daignez prendre à ce qui me regarde, et je me félicite en secret depuis longtemps de vous pouvoir placer à la tête des plus fidèles de mes amis. C'est en ce sens que je prends les choses flatteuses que vous daignez me dire. Un peu de prévention et beaucoup d'indulgence, madame, vous parlent en ma faveur. Il y a en moi beaucoup de volonté de bien faire, et souvent beaucoup de maladresse dans l'exécution. J'ai trouvé de grands maux partout, et, faute de pouvoir y appliquer des topiques, j'ai été obligé d'y substituer des palliatifs. Mais c'est en vérité trop vous parler de ce qui me regarde. Cependant, ma chère duchesse, je dois y ajouter que ce troisième tome dont vous avez la bonté de me parler est un ouvrage tronqué.^a Mon détracteur a falsifié, corrompu, changé et supposé ce qu'il a voulu. Cet ouvrage, tel que je l'ai fait, ne méritait point de paraître au grand jour; quelques vers de société en faisaient la partie principale, et des choses qui sont bonnes entre amis et dans le moment qu'elles sont faites perdent tout lorsqu'on ignore les allusions et les à-propos. Je n'ai point voulu m'afficher, je n'ai point voulu être auteur; mais, lorsque les puissances de l'Europe conjurèrent pour me dépouiller de mes États, quelques colporteurs de scribes complotèrent pour piller mon portefeuille. Tout le monde a cru que, pour être du bel air, il fallait me faire le mal dont il était capable. Je suis obligé de le souffrir; je fais mieux, je le pardonne.

La feuille périodique que vous daignez m'envoyer est bien écrite; j'en connais l'auteur par réputation; il est natif de Gera, il a fait le *Petit prophète*.^b C'est un garçon d'esprit qui s'est beaucoup formé à Paris. Cependant je vous demande en grâce que, s'il veut m'envoyer ses feuilles, il daigne un peu m'épargner. Un homme sans expérience peut trouver du sublime où il n'y en a point; un philosophe n'y trouve qu'une compilation de causes secondes qui, par la bizarrerie de différentes combinaisons, pro-

^a Frédéric parle ici de la contrefaçon de ses *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*.

^b Voyez ci-dessus, p. 89. Selon d'autres, le baron de Grimm était né à Ratisbonne.

duisent des événements dont le vulgaire s'étonne, et qui en effet sont simples et naturels. Après trente ans de guerre que nos aïeux soutinrent, arriva la paix de Westphalie. Avec les prodigieuses armées que l'on a de nos jours, aucune puissance ne peut fournir au delà de sept à huit campagnes. Il n'y a donc pas à s'étonner que la reine de Hongrie, abandonnée par la Russie, la Suède et la France, menacée par le Turc, sur le point de perdre les cercles, et manquant des fonds nécessaires pour poursuivre le cours de ses animosités, ait enfin consenti à la paix que nous venons de signer. Le miracle aurait été de soutenir la guerre sans argent et sans alliés. Je ne m'étonne point, ma chère duchesse, des mauvais procédés de la cour de Vienne, dont vous vous plaignez; c'est le murmure et le bruit sourd des vagues qui se brisent contre le rivage après que la tempête est calmée. J'ai parlé de vos intérêts à la Princesse électorale en les termes les plus pressants. On m'a promis de prendre fait et cause dans l'affaire de la tutelle de Meiningen. Nous attendons ici journellement l'envoyé du roi de Pologne, et je lui parlerai à lui-même, ma chère duchesse, de vos intérêts. Vous pouvez vous attendre de moi à tous les services dont ma sincère amitié, mon estime et mon admiration pour votre personne sont capables. Je voudrais que les effets en fussent aussi pleins que le désir que j'ai de vous être utile est vif; la disposition, la volonté, l'ardeur de vous servir n'en sera pas moindre, et, quoi qu'il arrive, j'espère d'être assez heureux pour vous en donner des preuves. Ces idées m'occuperont pendant mon voyage de Clèves, à mon retour, et pendant tout le cours de ma vie. Daignez compter, mon adorable duchesse, sur ces sentiments et sur le dévouement entier avec lequel je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

49. A LA MÊME.

Potsdam , 22 juillet 1763.

MADAME MA COUSINE ,

J'ai de grandes obligations au sieur Grimm ; ma chère duchesse , puisqu'il me procure une lettre de votre part , où vous m'assurez de votre précieux souvenir. Je serais bien fâché que l'éloignement où je me trouve depuis la paix me privât des avantages dont j'ai joui pendant la guerre. Edelsheim et moi , nous sommes ici votre troupeau , nous sommes vos fanatiques , si toutefois on peut l'être en estimant la vertu à l'excès. Nous nous rassemblons en votre nom , et vous rendons un culte en esprit et en vérité. J'ai eu le plaisir , ma chère duchesse , de m'entretenir longuement sur votre sujet avec ma sœur de Brunswic , qui est charmée d'avoir fait votre connaissance. Elle sent tout le prix de votre mérite , et en est pénétrée.

Nous avons ici M. d'Alembert , qui vaut mieux encore en société qu'en ses livres ; j'en excepte la géométrie transcendante , dans laquelle il excelle. Il a un caractère naturel , franc et paisible , beaucoup de mémoire , et beaucoup de gaité dans l'esprit. Je l'excite à faire quelques ouvrages dont je crois que le public m'aura obligation de l'avoir fait accoucher. L'un sera d'étendre et d'entrer en plus grand détail qu'il ne l'a fait dans ses *Éléments de philosophie et de géométrie* ; l'autre , un ouvrage sur toutes les découvertes qu'on a faites en physique depuis le chancelier Bacon , avec des réflexions sur les progrès que nos connaissances pourront acquérir en suivant ces expériences , en les combinant ou en en faisant de nouvelles.

Je n'oserais écrire une lettre pareille à toute autre princesse qu'à vous , madame , qui réunissez toutes les connaissances et tous les talents , et qui pensez que ce qui sert à éclairer l'esprit l'ennoblit infiniment plus que la grandeur et la naissance.

Mes vœux sont toujours les mêmes , madame , pour votre félicité et pour votre conservation. Oserais-je vous prier d'assurer de mon souvenir et de mes attentions votre digne amie , et d'être

persuadée de l'attachement et de la considération avec lesquels je suis,

MADAME MA COUSINE,

Votre très-fidèle ami, cousin et serviteur.

FÉDÉRIC.

50. A LA MÊME.

Sans-Souci, 27 juillet 1763.

MADAME MA COUSINE,

En vous remerciant, ma chère duchesse, de la lettre que vous venez de m'écrire, je ne saurais qu'applaudir au bulletin que vous avez la bonté de m'envoyer. Il n'est certes pas à l'eau rose, et l'auteur se fait nettement entendre. Je vous avoue, madame, que j'aime les auteurs qui raisonnent juste et s'expliquent nettement. Il y en a, tels que l'abbé Pluquet,^a par exemple, qui soufflent le froid et le chaud, et qui, en voulant ménager la chèvre et le chou, trouvent le moyen de mécontenter généralement tous les lecteurs. Ou il ne faut pas du tout toucher les matières scabreuses, ou, si l'on veut les agiter, il faut que la vérité l'emporte, et qu'elle soit démontrée par des arguments rigoureux qui mettent son évidence en lumière. Cependant je ne conseillerais pas au sieur Grimm de faire imprimer la feuille d'aujourd'hui. Oh! que la Sorbonne s'agiterait! Que de décrets, que d'excommunications, que d'anathèmes! Que de bûchers s'allumeraient! Tout l'essaim des dévots et des saints hypocrites se mettrait en campagne pour fondre sur lui et le déchirer; tant la raison et la vérité sont redoutables à ce corps d'hommes méprisables qui ne vivent que de la superstition des peuples! Nous avons été à la veille d'éprouver les funestes effets de la superstition; nous étions au bord de l'abîme, quand un crachement de sang emporta une femme dont la mort mit fin au complot atroce qui s'était formé

^a Auteur d'un ouvrage intitulé : *Sur le fatalisme*. Il avait publié, en 1762, un *Dictionnaire des hérésies*, en deux volumes in-12.

pour opprimer, autant qu'il aurait pu, les lueurs de bon sens et de raison qui éclairent l'Allemagne. Quel ravage aurait fait l'intolérance soutenue, appuyée et triomphante par l'appui de la cour de Vienne! Quelle persécution affreuse se serait étendue sur les protestants et sur tous ceux qui n'étouffent point les lumières de leur raison! Pour moi, je vous l'avoue, ma chère duchesse, je bénis le ciel de me retrouver ici tranquille, et de penser au moins qu'un tel malheur n'arrivera pas le peu de jours qui me restent à vivre. Je me réjouis de ce que les postes allemandes portent ouvertement de votre cour à mon ermitage des ouvrages où la superstition est terrassée, et où la vérité ose paraître à front découvert. Cependant ces consolations sont bien faibles quand on est privé du bonheur de vous voir face à face, bonheur que je regrette bien d'avoir perdu. Je forme sans cesse quelques projets pour me procurer un jour ce bonheur-là. Ne le trouvez pas mauvais, ma divine duchesse; quand on a eu le bonheur de vous connaître, c'est un mal réel que de souffrir la privation de cet avantage. Je serais peut-être en situation de vous dire ce que feu le maréchal Schulenburg^a répondit à un *barcarolo* qui le pressait de se retirer d'une compagnie qu'il ennuyait : « Il se peut bien que j'ennuie ces gens-là, mais ils me font grand plaisir. » Si je vous ai ennuyée, je vous en demande sincèrement pardon; j'ose vous dire que je le mérite en quelque sorte par la haute estime et l'attachement avec lequel je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin, ami et serviteur,

FEDERIC.

^a Voyez t. XVI, p. xvi, et 101 — 104.

51. A LA MÊME.

Sans-Souci, 7 août 1763.

MADAME MA COUSINE,

En vérité, M. Grimm, vous êtes un homme admirable; vous me faites le plus grand plaisir du monde, par vos rapsodies, de me procurer des lettres de ma chère duchesse, et, quoique je me soucie fort peu des finances du Roi Très-Chrétien, ni de toutes les sottises qui passent par la tête du peuple français, je reçois vos gazettes avec une satisfaction singulière. Ne vous en enorgueillissez pas, M. Grimm; c'est pour l'amour de l'enveloppe qui me les fait tenir. Voilà, madame, ce que je n'aurais pas eu le cœur de vous dire, mais ce que cependant je ne puis en aucune façon supprimer, parce que cela est très-vrai. Une demoiselle de Wangenheim, qui est attachée à ma sœur de Schwedt, et qui, avec toutes mes nièces et mes arrière-neveux, a été ici, peut m'en servir de témoin. On a bu, ma chère duchesse, à votre santé avec ce zèle que vous inspirez à vos dévots, et nous avons dit ce que je n'ose répéter par respect pour votre modestie. M. d'Alembert vous a admirée sur notre rapport, et se trouve malheureux de n'avoir pu vous rendre ses devoirs jusqu'à présent. Il est digne, madame, d'être ajouté au troupeau de ceux qui ne jurent que par vous, et qui vous rendent un culte en esprit. Il se prépare à faire le voyage d'Italie, pays le plus digne d'attirer la curiosité d'un homme de lettres et d'un philosophe. S'il baise l'ergot du pape, ce ne sera pas par superstition. Le saint-père, quoique infailible, pourrait se tromper, s'il le prenait sur ce ton; un philosophe se prête aux usages des pays où il se trouve, sans les approuver et sans les critiquer ouvertement. Je ne sais ce qu'il pensera de ce pays.

Nous n'avons depuis huit jours que des pluies et des orages. Je souhaite, ma chère duchesse, qu'il fasse plus beau à Gotha, que votre santé soit bonne, que vous soyez heureuse, que vous daigniez quelquefois vous souvenir du plus fidèle de vos adora-

teurs, et que vous daigniez me croire invariable dans les sentiments de la haute estime avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le très-fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

52. A LA MÊME.

Sans-Souci, 14 août 1763.

MADAME MA COUSINE,

En vérité, ma chère duchesse, le *Catéchisme*^a que vous avez la bonté de m'envoyer ne m'a pas la mine d'avoir été corrigé et approuvé par M. Cyprianus. Ce grand homme se serait gravement scandalisé du commencement de ce saint ouvrage. Il n'eût eu d'indulgence que pour la fin, où il y a quelque passage à la gloire de Martin, non pas celui de *Candide*, mais de Martin Luther. Ce *Catéchisme* est tout voltairien; on y reconnaît la touche de l'auteur de l'*Épître à Uranie* et de tant d'autres. Cependant la probité me force à relever quelque petite faute contre l'histoire, qui est échappée à l'apôtre de l'incrédulité, et je crois qu'il faut préférer la vérité à tout. Cette faute consiste en ce qu'il avance que les Évangiles n'ont commencé à être connus qu'au troisième siècle; or, il est de notoriété publique qu'ils sont cités par les Pères du premier siècle. Mais cela n'affaiblit point les preuves qu'il rapporte. Bien loin de là, il y a des arguments à puiser dans ces Pères du premier siècle, plus propres à établir sa cause, comme, par exemple, sont ce nombre d'Évangiles dont on n'a trié que quatre, l'incertitude de ceux qui les ont composés, les traductions différentes et opposées qu'on en a faites, et enfin les contradictions que ces livres canoniques contiennent encore. Il y

^a *Catéchisme de l'honnête homme, ou Dialogue entre un caloyer et un homme de bien.* Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XLI, p. 97—125.

aurait peut-être quelques preuves à fortifier pour que l'ouvrage devînt tout à fait classique. Cependant, tel qu'il est, je le crois très-propre pour servir à l'édification des fidèles. On le réimprime ici avec la correction nécessaire pour qu'on n'accuse pas la secte de citer à faux. Cependant j'ose prédire que ce *Catéchisme* ne fera pas fortune à Vienne, où l'on est très-affirmatif sur de certaines choses, et très-disposé à faire rôtir ceux qui ne sont pas d'un même sentiment. Ils en seront punis, car l'erreur demeurera leur partage; ils seront taupes, madame, et le demeureront.

Je suis bien fâché de l'accident arrivé au Duc votre époux. Mais, ma chère duchesse, je n'ai pas voulu vous alarmer durant les heures heureuses que j'ai passées dans votre sanctuaire; cependant je me suis aperçu de certaines dispositions de ce bon duc, qui ne me paraissaient pas lui présager une longue carrière. Quelque douloureuse que vous soit cette séparation, madame, il faut vous y attendre et vous y préparer. La part que je prends à tout ce qui vous regarde me fait souhaiter que ce moment se diffère, ainsi que tout ce qui pourrait troubler le repos de vos jours.

J'attends ici toute une volée de neveux et de nièces qui vont arriver en quelques jours. Je me vois à la veille d'être dans peu l'oncle de toute l'Allemagne. J'ai connu une demoiselle de Sonsfeld^a qui était la tante de tout le monde. Quand on n'est pas grand-père, on peut devenir grand-oncle et servir de risée, par son radotage, à ses arrière-neveux; c'est le cinquième acte de la pièce, et l'on finit par être sifflé. En vérité, ma chère duchesse, je ne saurais le dissimuler, tout dépend pour nous du moment que nous venons au monde, et du moment que nous en sortons. Pour vous, vous ne sauriez jamais assez vivre; la vertu et le mérite devraient jouir du privilège de l'immortalité. Les chrétiens ont mis une foule de saints dans le ciel, qui ne méritent pas, à un millième de différence, d'y être placés comme vous, ma chère duchesse. Cependant laissez la place vacante le plus longtemps

^a Frédéric parle probablement de la gouvernante de sa sœur Wilhelmine. Voyez les *Mémoires de Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margrave de Baireuth*. Brunswick, 1810, t. I, p. 64 et suivantes.

qu'il se pourra, pour le bien de l'humanité et de vos amis. Daignez me compter de ce nombre, et même des plus zélés et des plus sincères. Ces sentiments sont plus fortement gravés dans mon âme que si c'était sur de l'airain ou du porphyre; l'absence, ni le temps, mais la mort seule, qui détruit tout, pourra les effacer, étant,

MA CHÈRE DUCHESSE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin, ami et serviteur,

FEDERIC.

53. A LA MÊME.

Sans-Souci, 6 septembre 1763.

MADAME MA COUSINE,

L'aventure de saint Cyprianus que vous avez la bonté de me conter, ma chère duchesse, m'a paru ressembler à celle qui arriva à Rome lorsqu'une congrégation de cardinaux condamna la doctrine de Galilée sur les antipodes. On voulait, à Rome, que le soleil tournât, et on faisait beaucoup de mauvais raisonnements pour le prouver. Un Anglais qui se trouva par hasard en voyage à Rome dans un temps postérieur prit querelle avec un orthodoxe sur cette matière. L'Italien, s'échauffant dans son harnois, disait : « Sans doute que le soleil tourne, car ne savez-vous pas que Josué a dit : Arrête-toi, soleil? — Eh! c'est précisément depuis ce temps, lui repartit l'Anglais, qu'il demeure immobile. » Si toutes les querelles que le fanatisme occasionne pouvaient être décidées dans ce goût-là, on serait heureux, car, ma chère duchesse, une plaisanterie vaut mieux que des injures et des guerres de religion qui ont inondé de sang toute l'Europe.

Le *Dialogue du caloyer* est, à la vérité, imprimé. Je ne sais par quel quiproquo l'imprimeur, au lieu de prendre l'exemplaire corrigé, a repris le même que vous avez eu la bonté de m'envoyer, madame; de sorte que ce n'est pas la peine de vous l'offrir.

On ne parle ici que de banqueroutes à Amsterdam et à Hambourg.^a Il est plaisant que les grands princes qui ont fait la guerre, et qui s'y sont ruinés, n'aient point manqué, et que les marchands qui se sont enrichis par tant d'entreprises aient fait des faillites énormes. Il arrive presque toujours dans le monde le contraire de ce qu'on devrait raisonnablement supposer. Ce monde n'a pas le sens commun; tout y va de rebours. Je serais bien embarrassé de dire pourquoi il est, et encore plus pourquoi nous sommes. Pourquoi naître? pourquoi cette enfance imbécile? pourquoi tant de soin de l'éducation de la jeunesse, pour cultiver cette raison qui ne devient jamais raisonnable? pourquoi toujours manger, boire, dormir, nous entre-déchirer, faire des niaiseries, abattre, élever, amasser, dissiper? Enfin tous ces soins qui nous tourmentent tandis que nous vivons sont bien puérils quand on pense que la mort arrive et passe l'éponge sur tout le passé.

Je vous demande mille excuses de ces réflexions, qui se sont échappées de ma plume malgré moi; le sujet en est triste et humiliant. Si tout le monde faisait du bien comme vous, ma divine duchesse, on saurait à quoi les hommes et surtout les grands seigneurs sont bons. En bénissant ceux de cette espèce, il est permis d'être un peu mécontent des autres. Il est sûr que votre admirable caractère ne rend pas indulgent pour ceux que l'on compare à ce modèle. Je ne finirais point sur ce chapitre, si je ne craignais de blesser votre excessive modestie. Je finirai donc comme l'*Épître* de Boileau :^b

Je t'admire et me tais.

En vous assurant que mon cœur et mon âme vous sont voués pour toute la durée de mon existence, je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin, ami et serviteur,

FÉDÉRIC.

^a Voyez t. VI, p. 79.

^b *Épître VIII, Au Roi*, vers 108 :

Je m'arrête à l'instant, j'admire et je me tais.

54. A LA MÊME.

Potsdam, 11 décembre 1763.

MA CHÈRE DUCHESSE,

Vous m'écrivez une lettre qui m'embarrasse un peu, parce que, en vérité, madame, je n'ai pas ma bulle d'or en tête. Par la paix que nous venons de faire, j'ai promis ma voix à l'archiduc Joseph; voilà, ma chère duchesse, tout ce que je sais. Ma promesse m'engage à la remplir; et quoique, lorsque cette élection de l'archiduc fut mise sur le tapis, il y a huit ou dix ans, on recourût alors aux prétentions que quelques princes de l'Empire formaient pour examiner la nécessité de l'élection; c'était pour trainer l'affaire et l'embarrasser de chevilles par le moyen desquelles on pût la faire manquer. Vous voyez vous-même, madame, que le cas n'est pas le même à présent. Cela ne m'empêchera pas cependant de m'intéresser pour les princes, autant que cela est compatible avec mes engagements; et, s'ils ont quelques remarques à faire ou quelques idées à communiquer sur la capitulation, on y fera sans doute réflexion dans le collège électoral. A présent, madame, ne m'en demandez pas davantage, car je suis au bout de mon latin, mais non pas de la haute estime et de la considération avec laquelle je serai toujours,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le bon cousin et serviteur,

FEDERIC.

55. A LA MÊME.

(Potsdam) 9 mars 1764.

MADAME MA COUSINE,

Quoique je trouve le sieur Grimm très-incongru de vous charger, ma chère duchesse, de ses lettres, cependant je suis pour

cette fois bien aise, puisqu'elles m'en procurent une de votre part. Ce baron de Zuckmantel qui va à Dresde est de ce qu'on appelle hommes à bonnes fortunes. Il a été sur ce pied à Paris; il a été ensuite envoyé à Mannheim, où il a trouvé une approbation singulière. Il a servi, cette guerre, et a été de la garnison de Cassel qui a rendu la ville aux alliés sur la fin de 1762. S'il apporte à Dresde de grosses pensions françaises, cela le fera bien recevoir; mais autrement je doute qu'il jouisse de la même faveur dont il a été comblé à Mannheim.

Mais, madame, je m'égare; je ne sais comment, au lieu de vous écrire, je fais la vie de M. Zuckmantel, qui, au demeurant, m'est tout à fait indifférent. J'ai été trop heureux, madame, de trouver des gens formés par votre main. Je les préférerai à tous autres; ils conservent l'empreinte que vous leur avez donnée, et ils sont marqués au coin de la vigilance et de la fidélité. Vous oublier, madame, n'est pas une chose aussi facile que vous le pensez. J'en atteste M. d'Edelsheim et tous ceux qui m'entourent, que votre nom respectable préside dans tous nos discours. Et comment n'y serait-il pas? Quand on veut citer une princesse qui fait honneur à l'Allemagne, on nomme la duchesse de Gotha; quand on me parle du mariage de mon neveu avec une princesse d'Angleterre,^a je dis : C'est la nièce de ma chère duchesse; quand on me parle de mes amis, je cite la duchesse de Gotha; faut-il parler de la cour la mieux réglée d'Allemagne, on nomme la vôtre; s'il est question de dames qui possèdent les plus belles connaissances avec la plus grande modestie, qui nommera-t-on? je vous le donne à deviner. Enfin, madame, j'en dirais encore davantage, si j'écrivais à une autre qu'à vous. Pardon, si j'en ai trop dit. La bonne madame Neuenstein^b me l'obtiendra; car elle sait que, quand on parle de la Duchesse, on ne saurait s'arrêter, et que la parole abonde de quoi le cœur est plein.

Jusqu'ici, l'Europe a eu le diable au corps, et l'on s'est égorgé du couchant à l'aurore. A présent, une autre folie a succédé : on fait des couronnements à droite et à gauche. Pour moi, après

^a Charles - Guillaume - Ferdinand, prince héréditaire de Brunswic-Wolfenbüttel, épousa, le 16 janvier 1764, la princesse Auguste, sœur de George III.

^b Voyez ci-dessus, p. 220.

avoir échappé à la couronne du martyre, j'ai pris une si grande aversion pour tout ce qui est couronne, depuis celle d'épines jusqu'à la triple tiare de l'imposteur des imposteurs, que même je suis excédé d'en entendre parler. Oui, madame, je m'en vais en Silésie pour appliquer des emplâtres aux provinces blessées, et guérir, si je puis, les profondes plaies que nous a faites la guerre. Mais, quelque part que je sois, mon cœur vous servira de tabernacle, et je porterai en tout lieu le souvenir de ma chère duchesse et les regrets de ne pouvoir pas jouir de sa présence aussi souvent que par le passé. Recevez avec votre indulgence ordinaire les assurances de la parfaite estime et du dévouement avec lequel je suis,

MA CHÈRE DUCHESSE,

Votre fidèle cousin et serviteur,
FEDERIC.

56. A LA MÊME.

Berlin, 7 avril 1764.

MADAME MA COUSINE,

J'ai reçu, ma chère duchesse, votre lettre à mon retour de Silésie, et j'ai ressenti, en la lisant, le plaisir que tout me fait ce qui vient de votre part. Vous m'envoyez en même temps une lettre sur laquelle vous me demandez mon sentiment. Je suis assez embarrassé que dire sur ce sujet. Si vous avez déjà pris un parti, madame, c'est à moi de me taire; sinon, je vois ce qu'il y a pour et contre le mariage dont il est question. Le pour est l'intérêt d'établir la princesse votre fille, mais de l'établir loin de vous, de la marier à un homme que vous ne connaissez point, et où vous ne la reverrez jamais. Le contre consiste à faire changer de religion à une princesse, petite-fille d'Ernest le Pieux, et d'une maison que les protestants ont toujours regardée comme une des colonnes de leur parti, sans compter l'espèce de mépris que s'attirent ceux qui font une pareille démarche. Henri IV a dit que Paris

valait bien une messe; je ne crois pas que la place de duchesse d'Orléans vaille autant.

Voilà, madame, tout ce qu'il y a à dire sur ce sujet. C'est à vous à prendre le parti que vous jugerez le plus convenable. Je souhaite qu'il soit heureux, et que, quelque résolution que vous preniez, elle tourne à votre avantage. Voilà la première fois de ma vie que j'ai été consulté sur des cas de conscience. Je m'en ferai vanité, et j'espère de passer avec le temps pour un grand théologien; mais j'ai encore un espace immense à franchir avant que d'y arriver.

Voilà un empereur que les corps évangéliques et catholiques viennent de faire à Francfort. On a fait jurer une capitulation au nouveau roi des Romains, qu'il violera à la première occasion, et l'on crierà alors, on parlera de la bulle d'or, et la cour de Vienne s'en moquera. Tout cela fait pitié, et me met quelquefois en colère contre le flegme germanique.

Mais je m'égare encore à vous faire des contes borgnes, ma chère duchesse, au lieu de vous parler de ce qui m'intéresse le plus, qui est de vous assurer de l'estime et de la considération avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

Votre fidèle cousin et serviteur,
FÉDÉRIC.

57. A LA MÊME.

(Potsdam) 26 avril 1764.

MADAME MA COUSINE,

Je m'étais presque attendu, ma chère duchesse, au parti que vous avez pris touchant le parti qu'on vous avait proposé pour la princesse votre fille. J'ai d'abord compris que vous ne voudriez pas, par un coup d'éclat comme l'aurait été un changement de religion, démentir la conduite de toute votre famille, en attachant

une flétrissure à la personne qui serait obligée de faire le saut périlleux. A envisager les religions philosophiquement, elles sont bien à peu près égales; cependant celle dont le culte est le moins chargé de superstition doit, selon mon avis, être préférée aux autres. C'est sans contredit la protestante, qui, outre cet avantage, a encore celui de ne point être persécutrice. Voilà les deux points pour lesquels, madame, je me déclarerai constamment pour la foi de nos pères. J'avoue que, si j'avais vécu du temps de Martin Luther, j'aurais fort appuyé pour qu'il poussât jusqu'au socinianisme, qui n'est proprement que la religion d'un seul Dieu; mais ce moine et ses confrères, en arrachant la moitié du voile, se sont arrêtés en beau chemin, et ont laissé encore bien des obscurités à éclairer. Mais la vérité paraît peu faite pour l'homme; l'erreur est son partage.^a Pourvu encore que, en s'égarant dans un labyrinthe de pure métaphysique, on ne devienne pas ennemi, que l'on soit humain, doux, compatissant, et que l'on ne s'acharne pas d'une haine théologique contre ceux qui pensent autrement que nous, on peut passer le reste, et supporter les opinions diverses du genre humain, comme on souffre la diversité de leurs physiologies, de leurs habillements, et des coutumes qu'une longue habitude a rendues nationales. Tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire, madame, ne paraîtrait pas orthodoxe au consistoire de M. Cyprianus. Je ne saurais qu'y faire; j'aime mieux être orthodoxe vis-à-vis de la raison universelle, qui a été donnée à l'homme pour le conduire, que vis-à-vis une assemblée de docteurs qui argumente selon Esdras, Matthieu, Jean, Paul, et tout ce tas d'apôtres de la superstition qui ont aveuglé et abruti le monde.

Pour Leurs Majestés Impériales et Romaines, je vous les garantis, madame, empêtrées dans le borbier de la superstition jusqu'au cou. Voilà cette nouvelle maison d'Autriche qui prend de nouvelles racines sur le trône des Empereurs, et qui, un jour, fera repentir ses adhérents de l'élévation où ils l'ont portée. Mais les erreurs politiques sont souvent aussi difficiles à guérir que les erreurs spéculatives. Pour moi, qui me fais vieux, je vois tous ces événements avec assez d'indifférence. Je ne serai pas le té-

^a Voyez t. VIII, p. 33—46.

moins des conséquences qu'ils entraînent, et mes yeux, en mourant, auront la consolation de voir ma patrie libre.

Je vous fais mille excuses, ma chère duchesse, de tout le bavardage que vous recevrez de moi. J'ai le malheur de m'égarer en vous écrivant. Je me crois assez heureux pour converser avec vous, et je m'étends au delà des bornes de la modération. Vous direz, en recevant celle-ci : Quel impitoyable raisonneur ! Oh ! que je me garderai bien de lui écrire, pour ne point m'attirer des épîtres qui m'ennuient, et qui ne finissent point ! Et je l'aurais bien mérité, si je n'attendais pas mon pardon de votre extrême indulgence, à laquelle je n'ai lieu de prétendre qu'en faveur des sentiments de la haute estime et de la considération avec lesquelles je suis,

MA CHÈRE DUCHESSE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

58. A LA MÊME.

(Potsdam) 18 mai 1764.

MADAME MA COUSINE,

Je suis bien heureux d'avoir fait ma confession à une théologienne aussi indulgente que vous l'êtes, ma chère duchesse. Défunt Cyprianus, de sévère mémoire, m'eût dévoué à l'anathème, et peut-être il aurait rompu tout commerce avec moi comme avec un impie, pour avoir censuré son grand docteur de la réforme, le sieur Luther, sur ce qu'il n'a pas poussé un peu plus loin sa pointe. Plus l'on vit dans ce monde, plus on s'aperçoit que la vérité est peu faite pour devenir le partage des hommes : les voiles de la nature, les bornes étroites de notre esprit, l'amour du merveilleux, dont chaque homme a sa petite portion, l'intérêt et l'imposture, qui se servent des erreurs les plus absurdes pour

s'accréditer par elles, enfin tout nous avertit que nous vivons dans le règne des illusions, et que, hors quelques vérités géométriques démontrées, il ne nous est pas donné d'atteindre à la vérité. Il semble, à tout prendre, que nous sommes plutôt placés dans ce monde pour en jouir que pour le connaître, et, quand notre curiosité rend notre raison assez téméraire pour la pousser dans les ténèbres de la métaphysique, nous nous égarons dans cette région obscure, faute de bâton pour nous appuyer et de flambeau pour nous éclairer. Toutes ces considérations, madame, sont assez humiliantes pour l'amour-propre. Cependant c'en serait peu si l'on s'en tenait là, et si elles ne nous inspiraient pas des sentiments de tolérance pour les autres aveugles qui s'égarent par des routes différentes que celles où le hasard nous a conduits. Qui cherche la vérité de bonne foi aura du support pour ses frères. Il n'y a que l'orgueil de l'esprit de parti, et l'intérêt personnel couvert par celui de la cause de Dieu, qui arme les persécuteurs du glaive pris sur l'autel. Voilà pourquoi je me défie de ce zèle enflammé des dévots, et j'aurais envie de leur dire : Tu te fâches, tu dis des injures à ton prochain ; tu as donc tort.^a Mais, madame, nous ne les corrigerons pas ; les hommes resteront tels qu'ils ont été toujours : la cour de Vienne sera toujours ambitieuse, le saint office persécuteur, Sa Majesté Très-Chrétienne paillard, les évêques d'Allemagne des ivrognes, et moi votre plus zélé adorateur. Quand même les autres changeraient de passion, la mienne sera toujours, ma chère duchesse, de vous témoigner en toute occasion les sentiments de l'estime, de l'admiration et de la haute considération avec lesquelles je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDERIC.

^a Dans le *Jupiter confondu* de Lucien, chap. 15, Cyniscus dit à Jupiter : « Tu prends ton foudre, tu as donc tort. » Voyez t. IX, p. 162.

59. A LA MÊME.

Sans-Souci. 11 juin 1764.

MADAME MA COUSINE,

Un accès de goutte à la main gauche a pensé m'empêcher, madame, de vous répondre. Cependant vous faites des miracles, ma chère duchesse; vous guérissez les estropiés, et vous donnez aux manchots la faculté d'écrire. En vérité, si j'étais catholique, je prônerais si bien ce miracle, que la sainte Vierge de Czenstochow deviendrait jalouse du bruit de vos merveilles. Mais nous autres calvinistes, nous y allons si uniment, que nous ne relevons pas seulement les choses extraordinaires qui frappent nos sens, en étonnant nos oreilles. Cependant, madame, après l'épreuve que je viens d'en faire, vous me permettrez de vous invoquer toutes les fois que la goutte m'assaillira. Je dirai : Duchesse secourable, princesse surnaturellement douée des faveurs du ciel, guérissez-moi. Cette petite oraison ne se fera pas en vain, et, après ce que je viens d'éprouver, ce n'est pas à moi de manquer de foi.

La commission que vous me donnez, ma chère duchesse, de mettre à la raison la cour impériale exigerait bien un autre miracle. Nous nous sommes battus durant sept ans entiers à outrance, sans rien avancer par là; mais, si vous vouliez user de ce pouvoir que vous avez exercé si efficacement sur ma main, je ne doute pas que vous ne parvinssiez à resserrer l'ambition des tyrans germaniques dans une sphère plus étroite. Nous sommes à présent assez joliment ensemble, en apparence; mais le diable n'y perd rien, et je ne voudrais pas qu'une occasion favorable se présentât à nos ennemis, car sûrement ils ne la négligeraient pas. Il y a un reste de levain dans les cœurs, qui servira, quand il aura fermenté, d'aliment à une nouvelle guerre. Pour moi, je ne compte pas de la voir; mes yeux seront probablement fermés à la lumière lorsque le cas en existera. Mais cela ne manquera pas d'arriver. Cependant jouissez, en attendant, des douceurs de la vie, ma chère duchesse, et traitez l'avenir avec la même indifférence que le passé qui a précédé le temps de notre naissance. Notre vie est trop courte pour que les soins de l'avenir nous

fassent perdre la jouissance du moment présent. Puissiez-vous en profiter de longues années, comblée de toutes les prospérités que vous méritez à si juste titre! Personne ne vous le souhaite plus sincèrement que je le fais. Agréez-en les protestations avec celles de la haute estime et de la sincère amitié avec lesquelles je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

60. A LA MÊME.

(Potsdam) 2 juillet 1764.

MADAME MA COUSINE,

J'ai bien du regret, ma chère duchesse, de ce que vous n'êtes pas la Providence; je me reposerais sur votre puissant appui, et je croirais avec foi et certitude que le monde serait bien gouverné, car vous ne protégeriez assurément pas les superbes, ni les scélérats, comme cela est souvent arrivé de nos jours. Mais, en attendant que vous preniez le gouvernail de l'univers en main, vous me permettrez de vous remercier des bonnes choses que vous me destiniez, et dont je vous ai, mon adorable duchesse, la même obligation comme si je les avais reçues. Pour moi, qui dirige une partie imperceptible de la planète que nous habitons, mon influence y est des plus bornées. Je ne vois guère au delà de mon nez, je me trouve être l'accident, mais pas le mobile des choses, à peu près comme la boue que des roues d'un carrosse jettent par une suite de leur mouvement. Voilà, ma chère duchesse, le rôle que je joue en Europe, et vous voyez qu'il est circonscrit dans une sphère assez étroite. J'avoue, madame, qu'il y a des occasions où l'on peut prévoir l'avenir; mais combien de causes secondes nous sont cachées, qu'il faudrait connaître pour

prévoir les événements, et combien de cas fortuits ne changent-ils pas les mesures, les calculs et les systèmes qu'on avait formés laborieusement pour parvenir à ce qu'on se proposait! Ainsi, ma chère duchesse, je crois que l'on se trompe souvent; pour moi, je sais que cela m'est arrivé plus d'une fois, et je crois qu'il en est de même de tous ceux qui se sont mêlés de la politique, les uns plus, les autres moins. Sans doute que nous résistons à la cour de Vienne dans certaines occasions d'éclat; mais, comme on ne fait aucune attention à un chien qui aboie toujours, mais bien à celui dont le cri dénonce des voleurs, nous tâchons quelquefois, mais à propos, de faire du bruit, et cela, seulement lorsque la cour de Vienne affiche trop le despotisme. Mais, madame, cela ne change rien à la nature des choses. Il faudrait négocier mille ans avec la cour de Vienne, et encore serait-ce du temps perdu. Vous savez le proverbe que, si quelqu'un a un soufflet en arrérage à demander à un ministre de l'Empereur, il sollicite vingt ans sans en obtenir le payement. Pour moi, qui ne veux ni soufflet, ni rien d'eux que la justice et la liberté de l'Allemagne, je suis presque sans cesse en dispute avec eux; mais ce n'est que par des victoires qu'on peut obtenir quelques conditions tolérables d'eux, et on ne se bat ni ne remporte pas la victoire tous les jours. Voilà, madame, de la façon que j'envisage les démêlés qu'on a avec ces gens-là. Une longue expérience me les a fait connaître, mais je les ai toujours trouvés tels que j'ai l'honneur de vous les dépeindre. Pour moi, vous me trouverez toujours le même, ma chère duchesse, et vous voudrez bien compter sur l'inviolabilité de mon attachement et sur la haute estime avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

61. A LA MÊME.

Sans-Souci, 7 août 1764.

MADAME MA COUSINE,

Je profite de toutes les occasions qui se présentent pour vous assurer, ma chère duchesse, de mon admiration et de mon estime. Voici M. d'Edelsheim qui va passer par Gotha. Il sera plus heureux que moi, il pourra, ma chère duchesse, vous voir et vous entendre. Il vous parlera de cette princesse d'Angleterre, ^a votre digne nièce, que nous avons vue ici, et qui désire beaucoup de faire votre connaissance; il vous parlera de fêtes de promesse, ^b de ... que sais-je? Mais, quoi qu'il vous puisse dire, il ne trouvera pas de couleurs assez vives pour vous peindre ces sentiments que vous avez si profondément imprimés dans mon âme, ces sentiments que l'anéantissement seul de mon être pourra détruire. Il faut les sentir pour les exprimer, et vous connaître pour en être atteint. Que je serais heureux, si je pouvais vous les renouveler moi-même et vous assurer de la haute estime avec laquelle je suis,

MA CHÈRE DUCHESSE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

62. A LA MÊME.

Neisse, 30 août 1764.

MADAME MA COUSINE,

Je suis très-fâché d'apprendre, ma chère duchesse, l'incommodité que vous avez eue aux yeux. J'espère que le mal de votre

^a La princesse héréditaire de Brunswic. Voyez ci-dessus, p. 236.

^b Allusion aux fiançailles du Prince de Prusse et de la princesse Élisabeth de Brunswic, le 18 juillet.

bonne amie ne sera pas épidémique, et que les yeux, madame, dont vous faites un si bon usage ne vous dénieront point leur service. Je suis charmé d'avoir une occasion de pouvoir vous être de quelque utilité. Il ne dépendra que de vous, ma chère duchesse, d'envoyer le prince votre fils à Sonnenbourg; je stipule simplement pour condition que cet aimable enfant repasse par chez moi, pour que je revoie au moins quelqu'un qui appartient à ma chère duchesse. Je suis ici en voyage, et plein d'occupations. Je me réserve, madame, d'être moins laconique à mon retour, en vous priant d'ajouter foi aux sentiments d'attachement et d'admiration avec lesquels je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

63. A LA MÊME.

Sans-Souci, 9 octobre 1764.

MADAME MA COUSINE,

Je vous rends grâce, ma chère duchesse, de la galanterie que vous me faites de m'envoyer le prince votre fils; il a été reçu ici, non en étranger, mais comme le fils de ma respectable amie. J'ai été charmé de revoir quelqu'un qui vous touche de si près, après ma longue absence, et je vous assure, ma chère duchesse, que tout le monde a loué votre œuvre, et surtout la bonne éducation que vous lui avez donnée. Nous n'avons pas quitté Gotha dans nos entretiens; mais, comme il n'y a aucune joie sans quelque mélange d'amertume, le prince Auguste m'a affligé en m'apprenant la fluxion dont vous êtes incommodée. Pourquoi faut-il, ma chère duchesse, que vous souffriez des infirmités de l'humanité, vous qui êtes si fort au-dessus du reste des humains? Et pourquoi la nature ne respecte-t-elle pas un corps dont l'âme

fait les délices de tout être qui pense, et dont la bonté rend tout un duché heureux? Voilà des réflexions qui me conduiraient trop loin, si je m'y abandonnais. Votre digne amie perd sa fille, et vous êtes affligée des yeux. Pour qui donc sont les récompenses, si vous souffrez des peines, et comment se fait-il que si souvent on voie dans le monde le crime triomphant et la vertu malheureuse? Ah! ma chère duchesse, cette machine sur laquelle le hasard nous a placés m'a bien la mine d'aller comme elle peut, sans que personne s'en embarrasse. Mais, pour Dieu, n'en parlez pas à M. Cyprianus, ou je suis perdu à tout jamais.

Le prince votre fils vous dira qu'il m'a trouvé ici en retraite. Je fais un extrait de tous les articles philosophiques de Bayle, dont on fera une édition in-octavo d'environ cinq ou six volumes; ^a elle sera achevée le printemps prochain, et, si vous me le permettez, je vous offrirai un exemplaire. Voilà mes amusements sur mes vieux jours. Mais je vous conte des fagots, et j'abuse peut-être d'un temps précieux que vous employez et mieux, et plus utilement. N'oubliez pas, ma chère duchesse, vos amis absents. Je prierai le prince Auguste de vous faire quelquefois ressouvenir de moi, car rien ne me serait plus insupportable que d'être effacé de votre souvenir. Si l'admiration, si l'amitié, si la plus haute estime pour votre personne mérite que vous daigniez penser à ceux qui vous honorent et vénèrent, personne n'a plus de prétentions ni de droits à votre souvenir que moi, étant,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

^a Voyez t. VII, p. xiii et xiv.

64. A LA MÊME.

Potsdam, 31 octobre 1764.

MADAME MA COUSINE,

Je suis bien aise que le prince Auguste vous ait rendu compte, ma chère duchesse, des sentiments distingués que je conserverai pour vous toute ma vie gravés dans mon cœur. Mais, quoi qu'il vous en ait dit, ne pensez pas que cette matière puisse s'épuiser si vite, ni qu'une conversation du prince ait pu vous mettre au fait de tout ce que vous inspirez à ceux qui, comme moi, ont le bonheur de vous connaître. Si j'ai fait une petite sortie sur la Providence, c'est, ma chère duchesse, qu'il n'est en vérité pas bien que vous souffriez. Considérez la brièveté de la vie des hommes, considérez combien ils sont exposés aux traits du mal physique et aux corruptions du mal moral. Le mal est dans le monde, on ne saurait le nier; la question est de savoir qui l'y a mis. Pour moi, je l'ignore profondément, et je féliciterai très-sincèrement le docteur en théologie qui m'en découvrira la cause. Mais, s'il me parle de sa pomme, ^a je le renvoie aux *Métamorphoses* d'Ovide, à *Peau-d'âne*, à *Barbe-bleue*. Et voilà cependant comme on nous traite, et l'on explique des énigmes par des fables! Mais tout cela ne nous touche point. Le monde en va de même, que l'on connaisse ou qu'on ignore les ressorts qui le font aller. Pourvu que la vertu soit épargnée, que vous ne souffriez pas, ma chère duchesse, me voilà content, car personne ne prend plus de part à votre conservation que,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin, ami et serviteur,

FÉDÉRIC.

^a La pomme d'Adam, le péché originel.

65. A LA MÊME.

Potsdam, 22 novembre 1764.

MADAME MA COUSINE,

Votre lettre, ma chère duchesse, m'a fait tout le plaisir imaginable, d'autant plus qu'elle est un témoignage manifeste de ce que vos yeux et votre santé sont remis. Je souhaite que vous vous conserviez de même de longues années, et que les infirmités attachées à l'humanité, par respect pour votre belle âme, n'altèrent point votre corps.

Pour m'acquitter de la commission que vous m'avez donnée, ma chère duchesse, j'ai pris des informations touchant les deux abbayes de princesses qu'il y a en ce pays, et je prends la liberté de vous les envoyer, attendant de ce que vous jugerez à propos de me charger à l'avenir.

Vous avez sans doute grande raison de souhaiter que le mal physique et que le mal moral vous épargnent. Pour le moral, vous en êtes sûre; mais pour le physique, il n'y a eu personne sur cet univers qui ait pu trouver un abri contre ses ravages, ni qui ne se soit heurté l'esprit contre des difficultés insurmontables, en voulant en découvrir l'origine. Mais, quand on vous écrit, ma chère duchesse, il ne vient que des idées du bien moral et physique; vous n'en inspirez pas d'autres. Puisse-t-il toujours habiter chez vous, et puisse votre bonheur égaler votre mérite! Ce sont les vœux que je fais bien sincèrement pour votre personne, en vous priant d'être persuadée de la haute estime avec laquelle je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

66. A LA MÊME.

Berlin, 28 décembre 1764.

MADAME MA COUSINE,

Vos lettres, ma chère duchesse, me font toujours grand plaisir, puisqu'elles m'assurent de la continuation de votre souvenir et de votre bonne santé. Je voudrais, au sujet de la princesse votre fille, pouvoir répondre à la confiance que vous me témoignez; mais, ma chère duchesse, les choses sont toutes différentes que vous vous les figurez. Le chapitre élit les chanoinesses; je n'ai que le droit de les confirmer. C'est des chanoinesses que le chapitre élit des coadjutrices. Mes sœurs ont passé par tous les grades, et je n'ai de droit que d'approuver ce qu'ils ont fait. Il y a, de plus, une de mes nièces de Schwedt et une princesse du margrave Henri qui postulent à Quedlinbourg des charges de chanoinesses; et, comme je n'ai d'influence, dans ce qui regarde ces couvents, que d'un consentement passif, je ne sais pas par quel moyen je pourrais remplir, madame, les vues que vous avez sur la princesse votre fille. Je voudrais, dans ce moment, que mon despotisme s'étendit plus loin, pour être en état de vous servir; mais vous devez reconnaître, ma chère duchesse, que les limites qui bornent mon pouvoir bornent en même temps ma bonne volonté et les offices que je voudrais rendre à mes amis. Souffrez que, à l'occasion de cette lettre, je vous offre mes vœux pour l'année où nous allons entrer, et pour un nombre d'autres que je souhaite que vous passiez avec santé et avec contentement, en vous assurant de la passion et des sentiments distingués d'estime avec lesquels je suis.

MA CHÈRE DUCHESSE,

de Votre Altesse

le bon cousin et serviteur,

FÉDÉRIC.

67. A LA MÊME.

Berlin, 12 janvier 1765.

MADAME MA COUSINE,

Il a été bien douloureux pour moi, ma chère duchesse, de n'avoir pu vous rendre les services que les lois et les privilèges des abbayes interdisaient. Je ne renonce cependant pas à trouver quelque occasion où je pourrai vous être bon à quelque chose, pour faire oublier l'inutilité dont je vous ai été jusqu'ici.

Je voudrais bien que vous ne souffrissiez aucune des infirmités attachées au sort de l'humanité, et j'en suis d'autant plus affligé, que votre fluxion m'a privé du plaisir de recevoir plus tôt de vos nouvelles.

On me mande à peu près la même chose de Versailles et de la cour palatine, touchant l'impression qu'a faite en ces lieux le choix que le roi des Romains a fait d'une princesse bavaroise. Il n'y a qu'à attendre, et sûrement on verra les Français et les Autrichiens prêts à s'arracher le blanc des yeux, et cela, en peu de temps. L'ambition des uns heurtera l'ambition des autres, et cela finira par une rupture. En attendant, que le roi des Romains épouse qui il lui plaira; je ne saurais me persuader que ce mariage entraîne les suites qu'on suppose à Versailles et à Mannheim. Cette princesse apportera à Vienne une dot, des bijoux, et peut-être quelques seigneuries que la maison de Bavière possède en Bohême, et voilà tout; et, en mettant les choses au pis, ne faut-il pas considérer l'âge de l'électeur de Bavière, qui peut vivre longtemps? Et, au cas que la cour de Vienne, au décès de ce prince, porte ses vues trop loin, il est sûr que cela donnera lieu à une guerre bien vive et bien sanglante. Mais, madame, probablement nous ne la verrons pas; ainsi laissons ces soins à la postérité, sans que cela nous inquiète.

Je vous rends mille grâces de l'intérêt que vous daignez prendre à ma personne, et j'espère, ma chère duchesse, que vous rendez justice à la réciprocité de mes sentiments. Ils seront in-

violablement les mêmes, étant avec toute l'estime et la considération possible,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le bon cousin et serviteur,

FEDERIC.

68. A LA MÊME.

Sans-Souci, 5 avril 1765.

^a MADAME MA COUSINE,

M. Helvétius m'a rendu, ma chère duchesse, la lettre dont vous avez eu la bonté de le charger pour moi.^b C'était une raison de plus pour qu'il fût bien reçu ici, et je n'aurais pas été étonné, s'il se fût arrêté plus longtemps à Gotha pour avoir le bonheur de vous entendre et de jouir de votre charmante conversation. Il m'a trouvé sur le grabat, garrotté par une goutte impitoyable qui m'a assailli par tous les membres. C'est cette goutte qui m'oblige d'emprunter une main étrangère pour vous marquer, ma chère duchesse, toute la reconnaissance que m'inspire votre souvenir. J'espère de m'en acquitter moi-même aussitôt que j'aurai repris quelque force. Je fais, en attendant, des vœux pour que les maux dont vous avez été incommodée ne vous affligent plus désormais, en vous assurant que personne ne prend plus de part à votre santé, à votre prospérité, à votre conservation, que,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

^a De la main d'un secrétaire.

^b Frédéric avait invité Helvétius à venir à Berlin, pour le consulter sur l'établissement de la régie dont il parle t. VI, p. 76 et 77.

69. A LA MÊME.

(Potsdam) 17 février 1766.

MADAME MA COUSINE,

Quoiqu'il y ait bien de l'incongruité au sieur Grimm de vous adresser, madame, des paquets pour votre serviteur, je lui sais néanmoins gré de l'obligeante lettre qu'il m'a procurée de votre part. Ne croyez pas, ma chère duchesse, que votre souvenir soit de ceux qui s'effacent légèrement de l'esprit d'un honnête homme. Si je ne vous ai pas importunée par mes lettres, c'est que j'ai respecté la fluxion qui vous afflige la vue, c'est que je n'ai eu à vous écrire que des balivernes, et que des fadaises peuvent plaire un moment et ennuyer à la longue; c'est, enfin, qu'il n'est pas convenable d'abuser de votre indulgence.

Nous avons eu ici des noces,^a des deuils,^b et un bout de carnaval, par connivence, pour amuser notre jeunesse. Nous avons eu ici beaucoup d'étrangers, parmi lesquels s'est distingué surtout le prince de Saarbrück^c par ses manières et par son esprit. A présent, madame, nous attendons la fin de l'hiver et le beau temps, qui amènera des occupations différentes. Je souhaite que les vôtres soient toujours agréables, surtout que la déesse qui préside à la santé vous favorise et nous conserve vos jours précieux. Je m'y intéresse plus que personne, étant avec la plus haute estime,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le fidèle cousin et serviteur,

FEDERIC.

^a Les noces du Prince de Prusse et de la princesse Élisabeth de Brunswic, le 14 juillet 1765.

^b La margrave Sophie de Schwedt, sœur du Roi, était morte le 13 novembre 1765. Voyez ci-dessus, p. 158.

^c Charles - Guillaume, prince héréditaire de Nassau - Saarbrück - Usingen.

70. A LA MÊME.

(Potsdam) 26 février 1766.

MADAME MA COUSINE,

Je me trouve sans cesse dans le cas de vous faire des excuses des incongruités ou, pour mieux dire, de l'impertinence du sieur Grimm, qui vous adresse, ma chère duchesse, mes lettres. Ces lettres ne sont point des négociations; ce sont des chansons faites contre La Verdy, contrôleur général des finances, et des *Lettres sur les miracles*, de Voltaire.^a Vous voyez, ma chère duchesse, que cela même aggrave l'insolence du correspondant littéraire de vous charger de ces billevesées. Mais les Français sont des fous, et les Allemands qui y restent longtemps le deviennent de même. Pour moi, je profite doucement de leur folie, puisqu'ils me procurent de vos lettres, qui font tomber des bruits qui me faisaient trembler pour votre précieuse santé. Conservez cette santé, ma chère duchesse, pour le bien du sexe tudesque, dont vous faites l'ornement, et pour la satisfaction de vos amis. J'ose me compter des premiers de ce nombre, et je vous prie d'agréer les assurances de mon admiration et de l'attachement avec lequel je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le bon cousin et fidèle ami,

FÉDÉRIC.

^a Le Roi veut sans doute parler des vingt lettres de Voltaire intitulées: *Questions sur les miracles*. Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XLII, p. 143 — 289.

71. A LA MÊME.

(Potsdam) 15 mai 1767.

MADAME MA COUSINE,

Plein de l'agréable souvenir du séjour que j'ai fait à Gotha, surtout de la chère duchesse que j'ai eu le bonheur d'y voir, il m'est passé tout plein d'idées par l'esprit, dans des moments creux, sur quelque alliance de famille qui resserrât entre nous, par les liens du sang, ceux de l'amitié. Je ne vous ferai point, madame, un plus long préambule; je vous dirai tout naturellement ce qui m'est passé par la tête, et vous aurez la bonté de me répondre tout uniment de même, parce que des idées ne sont que des idées, et que je puis me tromper sur ce qui vous convient ou ne vous accomode pas. J'ai réfléchi que l'ainé des princes vos fils était dans un âge où vous penseriez à le marier.^a J'ai repassé dans mon esprit les princesses qui étaient à peu près de son âge, et il m'a paru que ma nièce, la princesse Auguste de Brunswic,^b pourrait lui convenir. Je n'en ai parlé à personne, et, si cela se pouvait, ma plume, madame, ne vous le dirait qu'à l'oreille. Peut-être avez-vous d'autres vues; peut-être avez-vous pris des engagements ailleurs, que j'ignore. Au moins ne me sachez pas mauvais gré de ma franchise, et, si vous la taxez d'indiscrétion, ce sera la première et la dernière dont je serai coupable envers vous. Je crois entendre madame de Buchwald qui dit: Le roi de Prusse radote, il se fait maquereau sur ses vieux jours. Elle a raison, nous ne faisons ici que noces et baptêmes. Mais, madame de Buchwald, souvenez-vous au moins que, ayant été malheureusement souvent témoin de la boucherie de l'espèce humaine, je suis plus obligé qu'un autre à contribuer à la repopulation.

J'espère, ma chère duchesse, que vous prendrez ceci en bonne part, que vous ne vous fâcherez point contre votre ancien adora-

^a Ernest-Louis, prince héréditaire de Saxe-Gotha, né le 30 janvier 1745, épousa, le 21 mars 1769, la princesse Marie-Charlotte-Amélie de Saxe-Meiningen.

^b Cette princesse, depuis abbesse de Gandersheim, était née le 2 octobre 1749.

teur, qui ne cesse de l'être, et que vous voudrez bien croire que tout ce que je vous écris part d'un cœur pénétré de la plus grande estime pour votre personne. C'est avec ces sentiments que je suis

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le bon et fidèle cousin,

FÉDÉRIC.

72. A LA MÊME.

Potsdam, 22 juin 1767.

^a MADAME MA COUSINE,

Je suis sensiblement touché de la part que Votre Altesse me témoigne, par la lettre qu'elle a eu la bonté de m'écrire du 13 de ce mois, vouloir bien prendre à la mort de mon neveu, le prince Henri;^b et la façon obligeante dont vous voulez bien, madame, partager la douleur que me cause ce triste événement m'est une nouvelle preuve de votre amitié, et m'engage à vous présenter les vœux que je ne discontinue de faire pour votre précieuse conservation et celle de ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, et de vous prier d'être très-convaincue des sentiments de haute estime et d'amitié parfaite avec lesquels je suis,

MADAME MA COUSINE,

de Votre Altesse

le bon cousin,

FÉDÉRIC.

^a De la main d'un secrétaire.

^b Voyez t. VII, p. 37—49.

VI.

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC AVEC CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

(17 OCTOBRE ET 26 NOVEMBRE 1767.)

1. DE CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Moscou, 17 octobre 1767.

MONSIEUR MON FRÈRE,

En conformité des désirs de Votre Majesté, j'ai fait remettre aujourd'hui à son ministre, le comte de Solms, la traduction allemande de l'Instruction^a que j'ai donnée pour la réformation des lois de la Russie. V. M. n'y trouvera rien de nouveau, rien qu'elle ne sache; elle verra que j'ai fait comme le corbeau de la fable, qui se fit un habit des plumes du paon. Il n'y a, dans cette pièce, de moi que l'arrangement des matières, et, par-ci par-là, une ligne, un mot. Si l'on rassemblerait tout ce que j'y ai ajouté, je ne crois pas qu'il y eût au delà de deux ou trois feuilles. La plus grande partie est tirée de l'*Esprit des lois* du président de Montesquieu, et du *Traité des délits et des peines* du marquis Beccaria.

V. M. trouvera peut-être extraordinaire que, après cet aveu, je lui envoie une traduction allemande, tandis que la française paraîtrait plus naturelle. En voici la raison. L'original russe ayant été mitigé, corrigé, accommodé à la possibilité et au local, il a été plus aisé, pour ne point faire attendre V. M., d'achever la traduction allemande déjà commencée que d'avoir une demi-copie, demi-traduction française, faute d'avoir quelqu'un qui entendit parfaitement le russe et le français. L'on va cependant commencer incessamment aussi cette dernière traduction. Je dois prévenir V. M. de deux choses: l'une, qu'elle trouvera différents endroits qui lui paraîtront singuliers peut-être; je la prie de se souvenir que j'ai dû m'accommoder souvent au présent, et ce-

^a L'exemplaire envoyé par l'Impératrice se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin (*Msc. germ. fol.* 167).

pendant ne point fermer le chemin à un avenir plus favorable; l'autre, que la langue russe est beaucoup plus énergique et plus riche en expressions que l'allemande, et en inversions que le français; preuve de cela, c'est que, dans la traduction, l'on a souvent été obligé de paraphraser ce qui avait été dit avec un seul mot en russe, et de séparer ce qui ne faisait, pour ainsi dire, qu'un trait de plume. Ceux qui ont reproché à cette dernière langue de manquer de termes, ou se sont trompés, ou n'ont point su cette langue.

Ce me serait une marque bien sensible de l'amitié de V. M. si elle jugeait à propos de me communiquer ses avis sur les défauts de cette pièce. Ils ne pourraient que m'éclairer dans un chemin aussi nouveau que difficile pour moi; et ma docilité à la réformer montrerait à V. M. le cas infini que je fais et de son amitié, et de ses lumières, étant toujours avec la plus haute considération,

MONSIEUR MON FRÈRE,

de Votre Majesté

la bonne sœur, aînie et alliée,

CATHERINE.

2. A CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Potsdam, 26 novembre 1767.

MADAME MA SŒUR,

Je dois commencer par remercier Votre Majesté Impériale de la faveur qu'elle me fait en me communiquant son ouvrage sur les lois. Permettez-moi de vous dire que c'est un commerce qui a peu d'exemples dans le monde, et j'ose dire, madame, que V. M. I. est la première impératrice qui ait fait de tels présents que celui que je viens de recevoir. Les anciens Grecs, qui étaient de bons appréciateurs du mérite, divinisaient les grands hommes, en ré-

servant la première place aux législateurs, qu'ils jugeaient les véritables bienfaiteurs du genre humain. Ils auraient placé V. M. I. entre Lycurgue et Solon. J'ai commencé, madame, par lire l'ouvrage précieux que vous avez daigné composer, et, pour y porter moins de prévention, je l'ai considéré comme s'il partait d'une plume inconnue; et je vous avoue, madame, que j'ai été charmé non seulement du principe d'humanité et de douceur dont partent ces lois, mais encore de l'ordre, de la liaison des idées, de la grande clarté et précision qui règne dans cet ouvrage, et des connaissances immenses qui s'y trouvent répandues. Je me suis mis, madame, dans votre place, et j'ai d'abord compris que chaque pays demande des considérations particulières, qui exigent que le législateur se prête au génie de la nation, de même que le jardinier doit s'accommoder à son terrain pour y faire prospérer ses plantes. Il y a des vues que V. M. I. se contente d'indiquer, et sur lesquelles sa prudence l'empêche d'insister. Enfin, madame, quoique je ne connaisse pas à fond le génie de la nation que vous gouvernez avec tant de gloire, j'en vois assez pour me persuader que, s'ils se gouvernent par vos sages lois, ils seront le peuple le plus heureux du monde. Et puisque V. M. I. veut savoir tout ce que je pense sur cette matière, je crois le lui devoir dire naturellement. C'est, madame, que les bonnes lois, faites sur les principes que vous en avez tracés, ont besoin de jurisconsultes pour être mises en exécution dans vos vastes États, et je crois, madame, que, après le bien que vous venez de faire dans la législation, il vous en reste encore un, qui est une académie de droit pour y former les personnes destinées au barreau, tant juges qu'avocats. Quelque simples que soient les lois, il survient des cas litigieux, des affaires compliquées et obscures, où il faut tirer la vérité du fond du puits, qui demandent des avocats et des juges exercés pour les débrouiller.

Voilà, en honneur, tout ce que je puis dire à V. M. I., sinon, madame, que ce monument précieux de vos travaux et de votre activité, que vous daignez me confier, sera conservé comme une des pièces les plus rares de ma bibliothèque. S'il y avait, madame, quelque chose capable d'augmenter mon admiration, c'est le bien que vous venez de faire à un peuple immense. Recevez

avec votre bonté ordinaire les assurances de la haute considération avec laquelle je suis,

MADAME MA SŒUR,

de Votre Majesté Impériale

le bon frère et allié,

FÉDÉRIC.

AU COMTE DE SOLMS-SONNEWALDE.^a

(Potsdam, 26 novembre 1767.)

J'ai lu avec admiration l'ouvrage de l'Impératrice. Je n'ai pas voulu dire tout ce que j'en pense, parce qu'elle aurait pu me soupçonner de flatterie; mais je puis vous dire, en ménageant sa modestie, que c'est un ouvrage mâle, nerveux et digne d'un grand homme. L'histoire nous dit que Sémiramis a commandé des armées, la reine Élisabeth a passé pour bonne politique, l'Impératrice-Reine a montré beaucoup de fermeté à l'avènement de son règne; mais aucune femme encore n'avait été législatrice. Cette gloire était réservée à l'impératrice de Russie, qui la mérite.

^a Voyez l'*Avertissement* en tête de ce volume, p. xv, n° VI.

VII.

**LETTRE DE FRÉDÉRIC
AU BIOGRAPHE
DU GÉNÉRAL PAOLI.**

(25 MAI 1769.)

AU BIOGRAPHE DU GÉNÉRAL PAOLI.

Ce 25 mai 1769.

Votre lettre, avec laquelle vous m'avez fait tenir la vie du protecteur et du défenseur de la Corse, du général Paoli, m'a fait plaisir. J'admire, sur tel horizon quelconque, les talents et la vertu; je prends de même un intérêt bien vif à connaître celui qui est le promoteur des uns et l'appréciateur de l'autre. Je m'en tiens volontiers en lui à l'estime publique, qui, dans un pays de liberté, est infallible, etc.

Je prie Dieu, etc.

FEDERIC.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES
Avertissement de l'Éditeur	ix
I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE COMTE ALGAROTTI (Octobre 1739 — 1 ^{er} juin 1764.)	1
II. LETTRE DE FRÉDÉRIC A LA VEUVE DU GÉNÉRAL DE FORCADE (10 avril 1765.)	131
III. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC MADAME DE CAMAS (3 août 1744 — 17 ou 18 novembre 1765.)	135
IV. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC M. DE JARIGES (7 et 8 août 1766.)	159
V. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LA DUCHESSE LOUISE-DOROTHÉE DE SAXE-GOTHA (27 avril 1756 — 22 juin 1767.)	163
VI. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE (17 octobre et 26 novembre 1767.)	257
VII. LETTRE DE FRÉDÉRIC AU BIOGRAPHE DU GÉNÉRAL PAOLI (25 mai 1769.)	263

TABLE CHRONOLOGIQUE DES LETTRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

(OCTOBRE 1739 — 25 MAI 1769.)

	PAGES
1. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 1 ^{er} septembre (<i>sic</i>) 1739	3
2. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 29 octobre 1739 . . .	5
3. Frédéric au comte Algarotti . . . Berlin, 4 décembre 1739	7
4. Frédéric au comte Algarotti . . . Berlin, 26 février 1740	8
5. Frédéric au comte Algarotti . . . Berlin, 15 avril 1740	11
6. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 19 mai 1740	13
7. Frédéric au comte Algarotti . . . Charlottenbourg, 3 juin 1740 . . .	15
8. Frédéric au comte Algarotti . . . Charlottenbourg, 21 juin 1740 . . .	16
9. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 11 octobre 1740 . . .	16
10. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 24 octobre 1740 . . .	17
11. Frédéric au comte Algarotti . . . (Octobre 1740)	18
12. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 28 octobre 1740 . . .	19
13. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 2 novembre 1740 . . .	21
14. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 8 novembre 1740 . . .	22
15. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 13 novembre 1740 . . .	24
16. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 16 novembre 1740 . . .	25
17. Frédéric au comte Algarotti . . . Remusberg, 21 novembre 1740 . . .	25
18. Frédéric au comte Algarotti . . . Ruppín, 29 novembre 1740 . . .	26
19. Frédéric au comte Algarotti . . . Milkau, 20 décembre 1740	27
20. Frédéric au comte Algarotti . . . Ottmachau, 17 janvier 1741	28
21. Frédéric au comte Algarotti . . . Camp de Hermsdorf, 15 juin 1741 . . .	28
22. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Dresde, 29 janvier 1742	29
23. Frédéric au comte Algarotti . . . (Février 1742)	30
24. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Dresde, 9 février 1742	31
25. Frédéric au comte Algarotti . . . Znaym, 27 février 1742	34

	PAGE
26. Frédéric au comte Algarotti	Selowitz, 20 mars 1742 35
27. Le comte Algarotti à Frédéric	Dresde, 3 avril 1742 36
28. Frédéric au comte Algarotti	Chrudim, 18 avril 1742 38
29. Le comte Algarotti à Frédéric	Dresde, 2 mai 1742 40
30. Frédéric au comte Algarotti	Chrudim, 10 mai 1742 42
31. Le comte Algarotti à Frédéric	Dresde, 20 mai 1742 43
32. Frédéric au comte Algarotti	Camp de Brzezy, 29 mai 1742 . . 45
33. Le comte Algarotti à Frédéric	Dresde, 23 juin 1742 46
34. Le comte Algarotti à Frédéric	Dresde, 11 juillet 1742 47
35. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 18 juillet 1742 50
36. Frédéric au comte Algarotti	(Juillet 1742) 51
37. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 10 août 1742 52
38. Le comte Algarotti à Frédéric	Dresde, 24 août 1742 53
39. Frédéric au comte Algarotti	Salzthal, 10 septembre 1742 . . . 54
40. Le comte Algarotti à Frédéric	Dresde, 17 septembre 1742 55
41. Frédéric à madame de Camas	(Potsdam) 2 août 1744 137
42. Frédéric à madame de Camas	Au camp devant Prague, 12 sep- tembre 1744 137
43. Frédéric à madame de Camas	Camp de Wotitz, 25 septembre 1744 138
44. Frédéric à madame de Camas	Ce 10 (juin 1745) 139
45. Frédéric à madame de Camas	Camp de Chlum, 27 juillet 1745 . 139
46. Frédéric à madame de Camas	Quartier de Chlum, 12 août 1745 140
47. Frédéric à madame de Camas	Camp de Semonitz, 30 août 1745 141
48. Frédéric à madame de Camas	(Semonitz) 10 septembre 1745 . . 142
49. Frédéric à madame de Camas	Camp de Semonitz, 13 septembre 1745 143
50. Frédéric à madame de Camas	Camp de Trautenau, 11 octobre 1745 144
51. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 18 mars 1747 57
52. Le comte Algarotti à Frédéric	Potsdam, 11 mars 1748 58
53. Le comte Algarotti à Frédéric	Potsdam, 9 août 1749 59
54. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 27 août 1749 59
55. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 31 août 1749 60
56. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 1 ^{er} septembre 1749 . . 61
57. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 2 septembre 1749 62
58. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 6 septembre 1749 . . . 63
59. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 11 septembre 1749 64
60. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 12 septembre 1749 . . 65
61. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 15 septembre 1749 66
62. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 17 septembre 1749 67
63. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 19 septembre 1749 . . 68
64. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 23 septembre 1749 69
65. Frédéric au comte Algarotti	Potsdam, 25 septembre 1749 . . 70
66. Le comte Algarotti à Frédéric	Berlin, 24 novembre 1749 71
67. Frédéric au comte Algarotti	(Potsdam) 25 novembre 1749 . . 72

	PAGES
68. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Berlin, 28 novembre 1749	73
69. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Berlin, 22 janvier 1750	74
70. Frédéric au comte Algarotti . . . (22 janvier 1750)	74
71. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Berlin, 23 janvier 1750	75
72. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Berlin, 2 mai 1750	75
73. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 5 mai 1750	77
74. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 6 décembre 1750	77
75. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Potsdam, 19 février 1751	77
76. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 20 février 1751	78
77. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Berlin, 19 avril 1751	79
78. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Potsdam, 11 juillet 1751	79
79. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Potsdam, 4 août 1751	80
80. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 6 août 1751	80
81. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Berlin, 13 décembre 1751	81
82. Frédéric au comte Algarotti . . . Berlin, 15 décembre 1751	82
83. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Berlin, 3 février 1752	82
84. Frédéric au comte Algarotti . . . (Février 1752)	83
85. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Potsdam, 11 avril 1752	83
86. Le comte Algarotti à Frédéric . . . (Berlin) 20 avril 1752	84
87. Frédéric au comte Algarotti . . . (21 avril 1752)	84
88. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Potsdam, 8 mai 1752	85
89. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 24 septembre 1752	86
90. Frédéric au comte Algarotti . . . (Janvier 1753)	86
91. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Leipzig, 7 février 1753	86
92. Frédéric au comte Algarotti . . . (Février 1753)	87
93. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Venise, 7 mars 1753	88
94. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 25 mars 1753	88
95. Frédéric au comte Algarotti . . . (1753)	89
96. Frédéric au comte Algarotti . . . (Octobre 1753)	90
97. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Padoue, 12 novembre 1753	91
98. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Venise, 11 janvier 1754	92
99. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 9 février 1754	93
100. Frédéric au comte Algarotti . . . Ce 15 (avril 1754)	94
101. Frédéric au comte Algarotti . . . (Potsdam) 26 (avril 1754)	96
102. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Venise, 8 mai 1754	95
103. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Venise, 17 mai 1754	97
104. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 30 juillet 1754	98
105. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Venise, 26 avril 1755	100
106. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Venise, 27 juillet 1755	99
107. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 19 août 1755	99
108. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 15 novembre 1755	100
109. Frédéric à la duchesse Louise - Do- rothée de Saxe - Gotha Berlin, 27 avril 1756	165
110. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 26 octobre 1756	101
111. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 9 novembre 1756	101
112. Frédéric au comte Algarotti . . . Dresde, 27 novembre 1756	102

	PAGES
113. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 21 décembre 1756 . . .	102
114. Frédéric au comte Algarotti . . . Dresde, 27 décembre 1756 . . .	103
115. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 25 janvier 1757 . . .	104
116. L'abbé de Prades (au nom de Frédéric) au comte Algarotti . . . Camp devant Prague, 10 mai 1757 . . .	105
117. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 16 mai 1757 . . .	104
118. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 24 mai 1757 . . .	105
119. Le comte Algarotti à l'abbé de Prades Bologne, 4 juin 1757 . . .	108
120. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Dittelstädt) 16 septembre 1757 .	166
121. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Kirschleben) auprès d'Erfurt, 20 septembre 1757 . . .	167
122. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 16 novembre 1757 . . .	109
123. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 15 décembre 1757 . . .	110
124. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Breslau, 2 janvier 1758 . . .	168
125. Frédéric au comte Algarotti . . . Breslau, 10 janvier 1758 . . .	110
126. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 12 janvier 1758 . . .	111
127. Frédéric au comte Algarotti . . . Breslau, 16 janvier 1758 . . .	112
128. Frédéric au comte Algarotti . . . (Janvier 1758) . . .	112
129. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Breslau, 3 février 1758 . . .	169
130. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 10 février 1758 . . .	113
131. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Grüssau, 15 avril 1758 . . .	169
132. Frédéric au comte Algarotti . . . Grüssau, 18 avril 1758 . . .	114
133. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 12 septembre 1758 . . .	115
134. Frédéric au comte Algarotti . . . Dresde, 6 novembre 1758 . . .	115
135. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 5 décembre 1758 . . .	116
136. Frédéric au comte Algarotti . . . Breslau, 4 janvier 1759 . . .	117
137. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 20 février 1759 . . .	117
138. Frédéric au comte Algarotti . . . Rohnstock, 28 mars 1759 . . .	118
139. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sagan, 22 septembre 1759 . . .	170
140. La duchesse Louise - Dorothee de Saxe - Gotha à Frédéric . . . (Gotha) 15 novembre 1759 . . .	171
141. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Wilsdruf, 21 novembre 1759 . .	172
142. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Freyberg, 18 (décembre 1759) . .	172
143. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 12 février 1760 . . .	119
144. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Freyberg, 16 février 1760 . . .	173
145. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Freyberg) ce 28 (février 1760) . .	175
146. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Freyberg) 5 mars 1760 . . .	176
147. Frédéric au comte Algarotti . . . Freyberg, 10 mars 1760 . . .	119
148. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Freyberg) ce 10 (mars 1760) . .	177
149. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Freyberg, ce 12 (mars 1760) . .	178
150. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Freyberg) 26 mars 1760 . . .	180
151. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Freyberg) 30 mars (1760) . . .	183
152. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Freyberg, 1 ^{er} avril 1760 . . .	183
153. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Avril 1760) . . .	184
154. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Meissen, 8 mai 1760 . . .	185

155. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Schleittau, près de Meissen) ce 17 (mai 1760)	187
156. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 9 septembre 1760 . . .	120
157. Frédéric à madame de Camas . . . Neustadt, 18 novembre 1760 . . .	144
158. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Neustadt (près de Meissen), 22 no- vembre 1760	189
159. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 1 ^{er} décembre 1760 . . .	121
160. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Meissen, 4 décembre 1760 . . .	190
161. Frédéric au comte Algarotti . . . Meissen, 30 décembre 1760 . . .	122
162. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 3 janvier 1761	192
163. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 12 janvier 1761	193
164. M. de Catt (au nom de Frédéric) au comte Algarotti	Leipzig, 3 février 1761 123
165. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Bologne, 10 février 1761	122
166. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Leipzig) 23 février 1761	195
167. M. de Catt (au nom de Frédéric) au comte Algarotti	Leipzig, 10 mars 1761 123
168. Le comte Algarotti à M. de Catt . . Bologne, 11 avril 1761	124
169. Madame de Camas à Frédéric . . . Magdebourg, 25 avril 1761	145
170. M. de Catt (au nom de Frédéric) au comte Algarotti	Strehlen, 3 octobre 1761 125
171. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Breslau, 22 décembre 1761	196
172. Frédéric à madame de Camas . . . Ce 27 janvier 1762	146
173. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Bettlern, 18 mai 1762	197
174. Frédéric à madame de Camas . . . Quartier de Bettlern, 8 juin 1762 . . .	147
175. Frédéric à madame de Camas . . . Péterswaldau, 19 octobre 1762 . . .	148
176. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Löwenberg, 2 novembre 1762 . . .	197
177. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Pise, 5 novembre 1762	125
178. Frédéric à madame de Camas . . . Meissen, 20 novembre 1762 . . .	149
179. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Meissen, 20 novembre 1762 . . .	198
180. Madame de Camas à Frédéric . . . Magdebourg, 25 novembre 1762 . . .	150
181. Frédéric à madame de Camas . . . (Meissen) 27 novembre (1762) . . .	151
182. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Meissen, 29 novembre 1762 . . .	199
183. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 6 décembre 1762	201
184. Frédéric au comte Algarotti . . . Leipzig, 9 décembre 1762	126
185. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 11 décembre 1762	202
186. La duchesse de Saxe-Gotha à Fré- déric	Gotha, 13 décembre 1762 204
187. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 16 décembre 1762	205
188. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 22 décembre 1762	207
189. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 27 décembre 1762	208
190. Frédéric à madame de Camas . . . Ce 3 janvier 1763	152
191. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 10 janvier 1763	210
192. Frédéric à madame de Camas . . . Leipzig, 22 janvier 1763	152
193. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 25 janvier 1763	211
194. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 31 janvier 1763	213

	PAGES
195. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 4 février 1763	214
196. Madame de Camas à Frédéric . . . Magdebourg, 5 février 1763	153
197. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 10 février 1763	216
198. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Leipzig, 15 février 1763	218
199. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Dahlen, 19 février 1763	219
200. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Dahlen, 22 février 1763	221
201. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Dahlen, 3 mars 1763	222
202. Frédéric à madame de Camas . . . Dahlen, 6 mars 1763	154
203. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Pise, 11 mars 1763	127
204. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Torgau, 14 mars 1763	223
205. Frédéric au comte Algarotti . . . Berlin, 14 avril 1763	127
206. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Berlin, 26 mai 1763	224
207. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Potsdam, 22 juillet 1763	227
208. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 27 juillet 1763	228
209. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 7 août 1763	230
210. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 14 août 1763	231
211. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 6 septembre 1763	233
212. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Potsdam, 11 décembre 1763	235
213. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Potsdam) 9 mars 1764	235
214. Le comte Algarotti à Frédéric . . . Pise, 9 mars 1764	128
215. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Berlin, 7 avril 1764	237
216. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Potsdam) 26 avril 1764	238
217. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Potsdam) 18 mai 1764	240
218. Frédéric au comte Algarotti . . . Potsdam, 1 ^{er} juin 1764	129
219. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 11 juin 1764	242
220. Frédéric au chevalier Lorenzo Guaz- zesi Potsdam, 12 juin 1764	130
221. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Potsdam) 2 juillet 1764	243
222. Frédéric à madame de Camas . . . Le 9 juillet (1764)	154
223. Frédéric à madame de Camas . . . (Juillet 1764)	155
224. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 7 août 1764	245
225. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Neisse, 30 août 1764	245
226. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 9 octobre 1764	246
227. Madame de Camas à Frédéric . . . Le 30 (octobre 1764 ou 1765)	156
228. Frédéric à madame de Camas . . . (31 octobre 1764 ou 1765)	156
229. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Potsdam, 31 octobre 1764	248
230. Madame de Camas à Frédéric . . . Le 1 ^{er} novembre (1764 ou 1765)	157
231. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Potsdam, 22 novembre 1764	249
232. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Berlin, 28 décembre 1764	250
233. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Berlin, 12 janvier 1765	251
234. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Sans-Souci, 5 avril 1765	252
235. Frédéric à la veuve du général de Forcade (Potsdam, 10 avril 1765)	133
236. Frédéric à madame de Camas . . . (17 ou 18 novembre 1765)	158
237. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Potsdam) 17 février 1766	253
238. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Potsdam) 26 février 1766	254

CHRONOLOGIQUE.

275

PAGES

239. Frédéric à M. de Jariges	(7 août 1766)	161
240. M. de Jariges à Frédéric	Le 8 août 1766	161
241. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha (Potsdam) 15 mai 1767		255
242. Frédéric à la duchesse de Saxe-Gotha Potsdam, 22 juin 1767		256
243. Catherine de Russie à Frédéric	Moscou, 17 octobre 1767	259
244. Frédéric à Catherine de Russie	Potsdam, 26 novembre 1767	260
245. Frédéric au comte de Solms-Sonne- walde	(Potsdam, 26 novembre 1767)	262
246. Frédéric au biographe du général Paoli	Ce 25 mai 1769	265

IMPRIMERIE ROYALE
(R. DECKER)

ŒUVRES
DE
FRÉDÉRIC
LE GRAND

TOME XIX.

OEUVRES

DE

FRÉDÉRIC

LE GRAND

TOME XIX.



BERLIN



M DCCC LII

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

CORRESPONDANCE
DE
FRÉDÉRIC II
ROI DE PRUSSE

TOME IV.

BERLIN
CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI
SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

M DCCC LII

CORRESPONDANCE

TOME IV.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE MARQUIS D'ARGENS.

(19 mai 1741 — 7 juillet 1769.)

Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, naquit le 24 juin 1704, à Aix en Provence. Son père le destinait à la magistrature, mais il préféra la carrière des armes. Il n'y avait pas longtemps qu'il était au service, lorsqu'il fut envoyé à Constantinople avec l'ambassadeur de France. A son retour, il entra au régiment de Richelieu, et fit, en qualité de capitaine, toute la campagne de Philippsbourg, en 1734. Il quitta l'armée après la campagne, à cause de ses infirmités et d'une chute qui le mettait hors d'état de servir. Déshérité par son père, il se fit auteur pour vivre. En 1741, il vint à Berlin,^a où son amabilité lui valut bientôt les distinctions les plus flatteuses. La droiture de son cœur lui mérita l'entière confiance du Roi, qui le nomma chambellan et directeur de la classe des belles-lettres dans l'Académie

^a Frédéric dit dans sa lettre à Jordan, de son quartier général de Selowitz, 17 mars 1742 : « Marquez-moi quel est le marquis d'Argens, s'il a cet esprit inquiet et volage de sa nation, s'il plaît, en un mot, si Jordan l'approuve. » Voyez t. XVII, p. 156, 163, 178, 182, 183, 197, 202, 203, 205, 244, 251 et 252.

des sciences; il lui conféra aussi pour quelque temps la direction des spectacles de Berlin. Le marquis d'Argens, honoré de toute l'amitié de Frédéric pendant la guerre de sept ans, exprime souvent dans ses lettres la vive satisfaction que lui faisait éprouver cette haute faveur, manifestée à plusieurs reprises de la manière la plus gracieuse.^a Après la paix, cependant, l'hypocondrie du marquis et les propos railleurs du Roi refroidirent insensiblement cette intimité, à laquelle le monarque et son ami avaient dû tant de soulagement dans leurs chagrins. Le marquis d'Argens finit par retourner dans son pays en 1768. Mais le sincère attachement qu'il avait pour le Roi fit bientôt renaître en lui le désir d'achever ses jours à Potsdam.^b Malheureusement ses maladies l'en empêchèrent, et il mourut à Toulon le 12 janvier 1771. Il avait épousé, le 21 janvier 1749, mademoiselle Barbe Cochois, artiste du théâtre français de Berlin, citée quelquefois dans les Œuvres de Frédéric sous le nom de Babel, et il en avait eu une fille, qu'il déclara son unique enfant légitime le 18 décembre 1769. Il l'avait élevée jusqu'alors dans sa maison sous le nom de sa fille adoptive. Frédéric était fort attaché au marquis, et lui érigea un mausolée^c dans l'église des Minimes, à Aix; mais la correspondance du Roi avec cet ami, témoignage éclatant de leur intimité, sera toujours le plus bel hommage rendu à son caractère aussi noble que pur. Frédéric a aussi adressé au marquis d'Argens un plus grand nombre de poésies qu'à aucune autre personne, si l'on en excepte Voltaire, surtout dans les dangers et les soucis de la guerre de sept ans.^d

^a Voyez ci-dessous, p. c. p. 213 et 214, 236 et 377.

^b Voyez la dernière lettre de Frédéric au marquis d'Argens, du 7 juillet 1769, et les *Anekdoten von Friedrich II*, publiées par Frédéric Nicolaï, cahier I, p. 75, et cahier VI, p. 227.

^c Frédéric écrit au baron de Grimm, le 16 décembre 1783 : « Il est vrai que j'ai fait ériger des monuments à Algarotti et à d'Argens, que j'avais beaucoup aimés, et qui avaient vécu longtemps chez moi. » Voyez aussi la lettre de d'Alembert à Frédéric, du 15 décembre 1775, et ci-dessous, p. 430.

^d Voyez t. X, p. 90; t. XI, p. 41; t. XII, p. 50, 87, 102, 116, 124, 132, 138, 140, 146, 158, 162, 168, 222, 225; t. XIII, p. 40, 47, 50, 52, 56, 60, 65; et t. XIV, p. 117. Plusieurs de ces pièces sont badines ou satiriques, et il faut

Une grande partie de la correspondance de Frédéric avec le marquis d'Argens a été imprimée dans les *Œuvres posthumes de Frédéric II*. A Berlin, 1788. Le t. X contient, p. 197 — 348, soixante-quinze lettres du Roi au marquis, dont quarante et une sans date, et dans le plus grand désordre; la soixante-deuxième lettre, sans date, pages 324 et 325, adressée en réalité au comte Algarotti,^a est tout à fait étrangère à cette collection. Le treizième volume se compose de cent vingt et une lettres du marquis au Roi. Les éditeurs ont ajouté au douzième volume, p. 313 — 316, une lettre de madame d'Argens au Roi, du 19 mars 1771, et ils ont donné dans le *Supplément aux Œuvres posthumes*, t. III, p. 6, la lettre de Frédéric au marquis, du 31 décembre 1767, que Frédéric Nicolaï avait le premier publiée dans les *Anekdoten von König Friedrich II*, cahier I, p. 30.

La traduction allemande des *Œuvres posthumes* donne en deux volumes toute la correspondance de Frédéric avec M. d'Argens. Dans le t. X, p. 235 — 381, elle présente les soixante-quinze lettres du Roi^b d'après l'édition originale, en insérant à leurs places respectives les lettres non datées, la lettre du *Supplément* (n° 78), et les deux *Lettres en vers et prose* (n° 69 et 73) du t. VIII, p. 48 et 51 des *Œuvres posthumes*; enfin, elle ajoute à deux d'entre elles (n° 19 et 68) les vers y appartenants, imprimés au t. VII, p. 3 et 293 des *Œuvres posthumes*. Le treizième volume de la traduction renferme les cent vingt et une lettres du marquis d'Argens au Roi; enfin, on trouve, p. 308 — 311 du même volume, la lettre de madame d'Argens, du 19 mars 1771.

y ajouter les deux suivantes, assaisonnées de la plaisanterie la plus piquante : l'*Éloge de la paresse*, dédié au marquis d'Argens, 1768, et le *Mandement de monseigneur l'évêque d'Alix, portant condamnation contre les ouvrages impies du nommé marquis d'Argens, et concluant à sa proscription du royaume*, 1766. Voyez t. XV, p. 11 — 20, et p. 175 — 180.

^a Voyez t. XVIII, p. 112, n° 114.

^b Le numéro 42 de cette collection, p. 308, est la lettre au comte Algarotti imprimée t. XVIII, p. 112 de notre édition.

Dix ans après la publication des *Œuvres posthumes* parut la *Correspondance entre Frédéric II, roi de Prusse, et le marquis d'Argens, avec les Épîtres du Roi au marquis*. Königsberg et Paris, 1798, deux tomes en un volume de cinq cent quatre-vingt-deux pages. L'éditeur anonyme, en possession de cinquante-neuf lettres originales et inédites du Roi,^a qui lui avaient été cédées par M. de Magallon, petit-fils du marquis d'Argens et officier au régiment de Schöning (n° 11), à Königsberg, forma cette collection de deux cent cinquante-neuf lettres,^b y compris les trois qui furent échangées entre Frédéric et la veuve du marquis d'Argens. Il fit un seul tout des lettres tant anciennes que nouvelles, en observant l'ordre chronologique et en faisant suivre les lettres de leurs réponses. De plus, à l'exemple de la traduction allemande des *Œuvres posthumes*, il ajouta à sa collection, sous les numéros 207 et 220, deux lettres^c omises dans le dixième volume de l'édition de 1788 et imprimées t. VIII, p. 48 et 51; mais il ne les marqua pas d'un astérisque. Enfin, il ajouta aux numéros 82 et 205 les vers y appartenants, copiés sur la même édition, t. VII, p. 3 et 293, et que les éditeurs de Berlin avaient également omis dans leur dixième volume. Les dix-sept *Épîtres* du Roi au marquis, ajoutées par l'éditeur à la fin de la *Correspondance*, t. II, p. 513 à 582, sont tirées des tomes VII et VIII des *Œuvres posthumes*. Ce sont celles que nous avons données dans les tomes XII et XIII de notre édition,^d avec les quatre autres *Lettres en vers et prose* que le Roi avait aussi admises dans le second recueil de ses poésies.^e

^a Les cinquante-neuf lettres nouvelles sont marquées d'un astérisque dans cette édition de 1798. Ce sont dans la nôtre les numéros 2, 6, 8, 9, 10, 12, 13, 14, 16, 18, 20, 28, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 44, 52, 56, 64, 71, 81, 92, 96, 144, 158, 160, 161, 169, 171, 174, 175, 178, 188, 190, 203, 205, 243, 246, 261, 264, 272, 279, 282, 289, 291, 293, 295, 301, 307, 309, 312, 313, 315, 317, et 1 et 3 de l'*Appendice*.

^b La lettre n° 139 est celle au comte Algarotti dont nous avons déjà parlé.

^c Ce sont les numéros 262 et 273 de notre édition.

^d Voyez t. XIII, p. 52, 56, 60, 65; t. XII, p. 50, 87, 102, 116, 124, 132, 138, 146, 158, 162, 168; et t. XIII, p. 40 et 47.

^e Voyez t. XII, p. 140, 222 et 225; et t. XIII, p. 50.

Tout en tirant parti de l'édition de Königsberg et Paris, nous avons l'avantage de pouvoir y ajouter une quantité de lettres inédites et fort intéressantes. Cinquante-neuf de ces nouvelles lettres sont conservées aux archives royales du Cabinet;^a elles se rapportent, pour la plupart, à l'époque critique de la guerre de sept ans, où Frédéric, au milieu des désastres qui l'accablaient, avait presque perdu tout espoir, et ne retrouvait que dans l'amitié et la poésie le calme et la force nécessaires pour ne pas succomber à ses peines. Ces lettres sont une des plus belles parties de sa correspondance familière. Nous avons tiré, de plus, une lettre du marquis d'Argens au Roi, du 3 juin 1742, de l'ouvrage de König : *Historische Schilderung der Residenzstadt Berlin*, t. V, vol. II, p. 127; nous avons trouvé le manuscrit d'une autre lettre du marquis au Roi, n° 252, du 28 juin 1762, parmi les autographes de la Bibliothèque royale de Berlin. Le post-scriptum du marquis, du 19 juillet 1763, a été copié sur l'autographe, qui appartient à un particulier de Berlin. Nous avons complété la lettre du marquis, du 27 septembre 1747, au moyen du dernier alinéa, tiré de la *Prusse littéraire sous Frédéric II*, par M. l'abbé Denina; pour la lettre de Frédéric, du 27 août 1760, prise par les Cosaques dans la nuit du 7 au 8 septembre 1760, à Herrnstadt en Silésie, nous avons collationné le texte des *Œuvres posthumes*, t. X, p. 216—219, avec la copie imprimée sur l'autographe dans la *Correspondance de M. le marquis de Montalembert, étant employé par le roi de France à l'armée russe, pendant les campagnes de 1759 et 1760*, Londres, 1777, t. II, p. 278—280. Enfin, la lettre du marquis imprimée, en allemand, dans les *Anekdoten von Friedrich II*, publiées par Fr. Nicolaï, cahier I, p. 72, et, traduite en français, dans la *Vie de Frédéric II* (par de la Veaux), t. VI, p. 279, n'est qu'un extrait de la lettre n° 314 de notre édition, du 26 septembre 1768.

^a Ce sont les numéros 1, 4, 5, 7, 11, 15, 25, 27, 45, 46, 47, 49, 51, 54, 57, 58, 67, 68, 72, 77, 86, 88, 97, 104, 105, 106, 107, 108, 114, 115, 118, 122, 125, 127, 134, 156, 184, 185, 191, 192, 193, 195, 198, 200, 202, 208, 209, 210, 212, 215, 217, 220, 225, 276, 277, 297, 303, 314 et 316.

Notre édition de la correspondance de Frédéric avec le marquis d'Argens contient donc trois cent dix-sept pièces, dont cent quatre-vingt-une de Frédéric; plus, deux lettres du Roi à la marquise douairière d'Argens, et une de celle-ci au Roi.

Les huit *Lettres en vers et prose* que l'Auteur avait admises dans ses *Poésies* (posthumes), soit les poésies seules, soit les lettres entières, sont imprimées dans ce volume telles que le Roi les avait envoyées à M. d'Argens. Ce sont les numéros 88, 97, 110, 118, 127, 260, 262 et 273 de ce volume, qu'on retrouve t. XII, p. 116 et 124, t. XIII, p. 50, et t. XII, p. 138, 158, 140, 222 et 225.

La partie la plus essentielle de la correspondance avec le marquis d'Argens, c'est-à-dire celle qui roule sur les traverses de la guerre de sept ans, est le pendant des correspondances de Frédéric avec MM. Jordan, Algarotti et Duhan pendant les deux premières guerres de Silésie, qui furent heureuses. Ces lettres de Frédéric et de son intime et digne ami, ajoutées aux poésies et aux facéties de la même époque, sont aussi un incomparable commentaire psychologique de son Histoire de cette période glorieuse pour lui et pour la monarchie prussienne.

Nous avons fait notre possible pour rehausser la richesse de cette précieuse collection par une exacte ordonnance des lettres non datées par le Roi, ou mal classées par les anciens éditeurs.

Quant à la lettre qui se trouve en tête de notre collection, nous n'en avons qu'une copie de la main de M. Eichel, conseiller de Cabinet, datée du quartier général de Selowitz, 19 mai 1741. Mais Frédéric était dans ce temps-là en Silésie, et nous présumons qu'il faut lire : 19 mars 1742, le quartier général du Roi s'étant trouvé à Selowitz du 13 mars 1742 au 5 avril suivant.

En ce qui concerne le sort des manuscrits de la correspondance de Frédéric avec le marquis d'Argens, on peut consulter la lettre de celui-ci au Roi, du 26 septembre 1768, et celle que le Roi écrivit à la veuve de son ami, le 6 février 1771.

Le nom du marquis d'Argens a été souvent cité dans les précédents volumes de notre édition. On trouvera de plus amples détails

sur ses relations avec le Roi dans l'*Histoire de l'esprit humain*, par le marquis d'Argens, A Berlin, 1768, t. XII, p. 379—385, et dans l'ouvrage de J.-D.-E. Preuss : *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*, p. 123, 124 et 318 — 324.

Nous ajoutons à ce volume une *Table chronologique* générale des lettres dont se compose la correspondance de Frédéric avec le marquis d'Argens, ainsi que le fac-simile de la lettre de Frédéric au marquis, de Rohnstock, 27 mars 1759.

Berlin, ce 19 novembre 1850.

J.-D.-E. PREUSS,
Historiographe de Brandebourg.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDÉRIC
AVEC LE MARQUIS D'ARGENS.

(19 MAI 1741 — 7 JUILLET 1769.)



1. AU MARQUIS D'ARGENS.

Quartier général de Selowitz, 19 mai 1741 (19 mars 1742).

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre du 11 de ce mois, et je vous prie de croire que ce sera toujours pour moi un sujet de satisfaction si je puis vous marquer la considération que j'ai pour vos mérites. Aussi aurez-vous les lettres de créance que vous désirez d'avoir pour M. le Duc administrateur,^a de même que pour madame la Duchesse,^b comme chargé de mes affaires. Et si jamais vous trouvez de votre convenance de vous retirer, vos affaires dans le Wurtemberg finies, à Berlin, vous y serez toujours le bienvenu, et j'aurai soin alors de vous accommoder de la pension annuelle de mille florins.

Je suis avec bien de la considération

Votre bien affectionné

FEDERIC.

2. AU MÊME.

Olmütz, 31 janvier 1742.

MONSIEUR,

Je suis très-fâché que mon absence de Berlin m'ait privé de la satisfaction de recevoir de vos mains la lettre que madame la duchesse de Wurtemberg^c vous a voulu confier pour moi, et je

^a Frédéric-Charles, duc de Wurtemberg-Oels.

^b Voyez t. IX, p. ix.

^c Voyez t. XVII, p. 178 et 319.

suis véritablement mortifié de ce que je perds, en même temps, l'occasion de faire moi-même ma cour à S. A. pendant son séjour à Berlin, où elle va venir, à ce qu'on me mande. La seule espérance de l'y revoir dans l'automne à venir m'en console. Je vous prie de croire que je suis avec une considération particulière, etc.

3. DU MARQUIS D'ARGENS.

Stuttgart, 3 juin 1742.

SIRE,

Puisque vous avez eu la bonté d'accorder une retraite dans vos États au Démocrite moderne, vous lui ferez bien encore la grâce de lui accorder la franchise de l'entrée de ses meubles,^a qui consistent dans une bibliothèque assez nombreuse. Un roi qui gagne toutes les années une bataille complète, et fait la conquête de deux ou trois provinces, n'a pas besoin de mettre des impôts sur la philosophie.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté

le très-humble et très-obéissant serviteur,

LE MARQUIS D'ARGENS.

^a Voyez t. XVII, p. 224 et 252.

4. DU MÊME.

Stuttgart, 12 juin 1742.

SIRE,

Toujours attentif à ce qui peut plaire à Votre Majesté, j'ai cru ne pouvoir rien faire qui lui soit plus agréable que de m'efforcer de regagner l'estime de S. A. S. madame la Duchesse, et de mériter de nouveau sa protection; et c'est ce qu'elle a eu la bonté de me promettre. Je n'oublierai rien, pendant le peu de temps que je resterai encore ici, pour lui faire perdre le souvenir des démarches que je puis avoir faites, et qui lui ont déplu, et, avant de profiter de la gracieuse permission que V. M. a bien voulu m'accorder de retourner à Berlin, je tâcherai, selon les ordres que j'ai reçus de vos ministres, d'augmenter, s'il est possible, le zèle et l'attachement que S. A. S. a pour vous. J'ose assurer V. M. que, si tout ce qui a du crédit dans ce pays lui était aussi attaché que la Duchesse, elle aurait autant de facilité pour contenter ses désirs dans ce qu'elle peut souhaiter du Wurtemberg qu'elle en trouve dans ses propres États. Madame la Duchesse travaille actuellement, Sire, à vous procurer le plus de recrues qu'elle pourra, et je prends la liberté de vous conseiller d'employer pour cette affaire le lieutenant-colonel de Schwartzenu, qui a l'honneur de vous écrire amplement sur ce sujet. V. M. me permette de lui représenter très-humblement qu'elle ferait bien d'écrire quelques lignes à S. A. la Duchesse; comme elle chérit infiniment votre protection, elle craint extrêmement votre indifférence. D'ailleurs, il est important, pour la réussite de vos affaires, que vous donniez des marques, dans ce pays, de la distinction que vous faites de la Duchesse, car plus elle aura de pouvoir, et plus V. M. aura de crédit dans le Wurtemberg. Il serait même bon, quand on vous demande quelque grâce dans le pays, que vous les fissiez passer par le canal de la Duchesse; car enfin, Sire, je suis obligé de vous parler comme un homme qui a prêté serment pour les intérêts de V. M. Hors la Duchesse, tout n'agit ici, pour ce qui vous concerne, que par des vues d'un vil intérêt, qui sont très-souvent sujettes à caution. J'ose dire

hardiment à V. M. que ceux qui lui ont parlé jusqu'ici du Wurtemberg ne lui en ont donné que des idées fausses et trompeuses, et j'espère que, lorsque je serai assez heureux pour faire ma cour à V. M., je la mettrai si bien au fait de tout ce qui concerne ce pays, qu'elle reconnaîtra dans moi le zèle d'un fidèle serviteur avec la franchise d'un philosophe. Je suis avec le plus profond respect, etc.

5. DU MÊME.

Stuttgart, 19 juin 1742.

SIRE,

Ayant appris que, parmi le grand nombre de déserteurs du régiment de S. A. S. madame la Duchesse, plusieurs avaient traversé le Wurtemberg, et quelques-uns avaient été arrêtés, j'ai cru que les intérêts de V. M. demandaient que je présentasse au conseil un *pro memoria* pour qu'on se saisisse de tous ceux qu'on pourrait trouver, et qu'on les gardât, selon le cartel, jusqu'à ce que vous eussiez ordonné ce qu'on en devait faire. Il n'y a pas de doute qu'on n'en arrête encore un grand nombre, car la plupart de tous ceux qui ont déserté vont s'engager, au pays de Durlach, dans un régiment qu'on y lève pour le roi de Sardaigne. V. M. aura la bonté, en envoyant ses ordres à son lieutenant-colonel Schwartzenu pour les recrues, de lui apprendre ce qu'elle souhaite qu'on fasse de tous les déserteurs qu'on a arrêtés. S. A. la Duchesse a fait ici moralement tout ce qu'il est possible pour conserver le baron de Sweerts dans le poste de gouverneur, mais elle a trouvé des oppositions insurmontables dans le Duc et le conseil. Il serait à souhaiter que, dans bien des occasions, cette princesse eût, elle seule, tout le pouvoir; les intérêts de V. M. s'en trouveraient bien. Je suis avec le plus profond respect, etc.

6. AU MARQUIS D'ARGENS.

Breslau, 9 juillet 1742.

Je suis bien satisfait du rapport que vous venez de me faire, en date du 19 du mois passé. J'approuve aussi fort que vous ayez présenté un *pro memoria* pour réclamer les déserteurs. Aussitôt qu'il y en aura un bon nombre ensemble, il faut que le lieutenant-colonel Schwartzenu ait soin qu'ils soient transportés. C'est sur quoi je le fais instruire aujourd'hui. Je suis, etc.

7. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 1^{er} août 1742.

SIRE,

Oserai-je prendre la liberté de faire ressouvenir Votre Majesté qu'il y a environ huit mois qu'elle eut la bonté de me promettre que, lorsque je me retirerais à Berlin, elle m'accorderait une pension de mille florins? Si vous trouvez, Sire, cette pension trop considérable, vous pouvez la réduire à ce qu'il vous plaira, et je serai toujours très-content. Ce n'est pas l'appât des bienfaits qui m'a amené à Berlin, mais la satisfaction de vivre sous un prince qui permet aux hommes de penser, et qui pense si bien lui-même.

Au reste, V. M. peut être assurée que je n'ai plus rien à démêler avec madame la Duchesse, que j'ai quittée de la manière la plus polie, ainsi que vous l'avez pu voir par sa lettre; et, quant aux choses auxquelles elle marquait que V. M. pouvait m'accorder une entière confiance, il s'agit d'un nombre très-considérable de recrues que la Duchesse voudrait faire avoir à V. M., et pour la levée desquelles elle a trouvé une opposition marquée dans quelques membres du conseil. Cette opposition peut cependant être surmontée, et j'espère qu'elle le sera même bientôt. J'ai écrit encore avant-hier à madame la Duchesse sur cet article. Je

n'ose point, Sire, entrer dans un plus grand détail, dans la crainte de vous ennuyer.

Je supplie donc V. M. de vouloir me faire instruire de ce qu'elle voudra bien résoudre à mon sujet, puisque sa réponse doit régler l'étendue de ma dépense, et qu'il convient plus à un homme de lettres qu'à qui que ce soit de fuir le dérangement. De quelque manière que V. M. décide sur la pension que je lui demande, je serai toujours très-satisfait, et, ne m'accordât-elle jamais aucune grâce, je serais également content d'avoir fait un voyage qui m'a procuré le bonheur de voir un prince véritablement digne de commander aux hommes. Je suis, etc.

8. AU MARQUIS D'ARGENS.

Charlottenbourg, 1^{er} août 1742.

Je viens de recevoir votre lettre du 1^{er} d'août, laquelle me fait connaître la continuation de vos sentiments, et de quelle manière vous pensez sur votre établissement à Berlin. J'en suis fort satisfait, et j'espère que vous ne vous en repentirez jamais. Quant à la pension dont je vous ai parlé, vous prendrez seulement patience jusqu'à l'année prochaine, car à présent mes affaires de finances sont encore un peu dérangées, et il me faudra quelques mois pour les rétablir dans un ordre convenable. Je suis, etc.

9. AU MÊME.

Berlin, 27 décembre 1742.

Sur la lettre que vous venez de m'écrire, sous date du 24 de ce mois, je veux bien vous réitérer mes assurances que j'aurai

soin de votre établissement ici, en vous marquant les fonds dont vous aurez la pension à vous promise.^a Je suis, etc.

10. AU MÊME.

Potsdam, 23 mai 1743.

J'ai vu, par la vôtre du 19 de ce mois, ce que vous m'avez mandé touchant l'engagement du comédien en question. Je ne payerai rien avant le mois d'octobre ou de novembre, et je ne donnerai pas davantage que ce que je vous ai indiqué. Sur ce, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

11. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 juin 1743.

SIRE,

Le comédien, qui a déjà joué deux fois, m'ayant proposé de s'engager pour le mois d'octobre et de représenter jusqu'alors sans appointements, je pense que j'agirai pour le service de V. M., si je l'arrête pour jouer des troisièmes rôles, pour lesquels il me paraît bon. Je l'aurai à fort bon marché; je ne l'engage que pour un an, à quatre cents écus. Ainsi il ne revient pas à plus de deux cent cinquante, parce que je ne lui paye rien pour son voyage, et que je serais obligé de donner cent cinquante écus à un autre qu'il faudrait faire venir à sa place, et qui peut-être ne serait point aussi passable que lui. V. M. n'ignore pas que les comédiens d'une grande force ne s'engagent que pour les pre-

^a Voyez la lettre de Frédéric au comte de Gotter, du 14 novembre 1742, t. XVII, p. 319.

miers rôles. Celui-ci est d'une belle figure, a de la mémoire, connaît le théâtre, et pourra devenir un très-grand acteur. Il manque de finesse et de jeu, mais il n'est que pour les troisièmes rôles. J'aurai soin, d'ici au mois d'octobre, de le faire étudier, et je lui donnerai les conseils que tout auteur est obligé en conscience de donner à tout sujet et vassal d'Apollon. J'attends les ordres de V. M., et suis avec le plus profond respect, etc.

12. AU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 16 juin 1743.

J'ai appris, par la vôtre du 12 de ce mois, de quelle manière vous jugez à propos d'engager le comédien pour jouer les troisièmes rôles. Je vous laisse la liberté de faire ce que vous trouverez convenable. Sur ce, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

13. AU MÊME.

Magdebourg, 18 juin 1743.

Je viens de recevoir votre lettre au sujet de l'Académie des savants que vous pensez établir à Berlin, sur laquelle je vous dirai que, étant actuellement occupé à des affaires sérieuses qui demandent toute mon attention, je serais bien aise si vous vouliez prendre patience sur la susdite jusqu'à ce que je serai de retour à Berlin, et que j'aurai assez de loisir pour y penser. Sur cela, je prie Dieu qu'il vous ait dans sa sainte garde.

14. AU MÊME.

Potsdam, 27 juin 1743.

J'ai été bien aise d'apprendre, par la vôtre du 23 de ce mois, l'heureux succès de vos peines au sujet de l'engagement de quelques bons comédiens. Je vous en tiendrai bon compte, étant très-satisfait de tout ce que vous avez fait à cette occasion. Sur ce, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte garde.

15. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 août 1745.

SIRE,

J'avais résolu d'écrire à Votre Majesté une longue et belle lettre, mais, après l'avoir commencée trois fois, j'ai vu que je courais grand risque de l'ennuyer, et j'ai cru que je ferais beaucoup mieux de lui dire simplement qu'on achève de réimprimer les deux premiers tomes des *Mémoires de l'esprit et du cœur*, augmentés d'un troisième, et que je m'estimerais le mortel le plus heureux, si elle me permettait de les lui dédier. Je n'ai point osé, Sire, vous offrir la première édition de cet ouvrage, parce que j'ignorais quel serait son succès; aujourd'hui que je vois sa fortune faite, je viens le mettre à vos pieds. Je prends la liberté d'envoyer à V. M. les extraits des journaux de France et de Hollande; c'est sur leur jugement, c'est sur leur décision que je m'enhardis à vous demander la grâce que je vous prie de m'accorder. Le public a eu quelque bonté pour un vieux auteur et pour son élève;^a il a regardé favorablement l'intention de l'un et le zèle

^a Allusion à mademoiselle Babet Cochois, actrice, et, depuis, femme du marquis d'Argens. Voyez l'*Épître dédicatoire à Sa Majesté le roi de Prusse*, en tête du t. II des *Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit et du cœur*, par le marquis d'Argens et par mademoiselle Cochois. A la Haye, 1746, p. 11, iv et v.

de l'autre. Daignez, Sire, avoir pour eux la même indulgence; votre suffrage les encouragera, et les excitera à mieux faire à l'avenir. Sire, j'ai vaincu le préjugé, j'ai, malgré la critique et la plaisanterie, mis le public de mon côté; mais, si vous ne daignez pas approuver les quatre ans de peine et de soin que je me suis donnés, le débit des ouvrages de mon élève ne me flattera plus. Oui, Sire, c'est avec la plus grande sincérité que je le dis, votre approbation est pour moi au-dessus de celle de toute l'Europe, et ce n'est pas comme l'approbation d'un roi puissant qu'elle me paraît précieuse, mais comme celle d'un génie supérieur, d'un héros, né pour conquérir les peuples, pour les gouverner et pour les rendre heureux. Je suis, etc.

16. AU MARQUIS D'ARGENS.

Camp de Semonitz, 31 août 1745.

Je vous sais bon gré de ce que vous me mandez touchant vos *Mémoires de l'esprit et du cœur*, que vous faites réimprimer, et vous laisse la liberté de me les dédier. Sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

^a Je ne suis malheureusement point de votre sentiment sur l'amitié. Je pense qu'un véritable ami est un don du ciel. Hélas! j'en ai perdu deux que je regretterai toute ma vie, et dont le souvenir ne finira qu'avec ma durée.^b Vous faites beaucoup de paralogismes éloquents. Vous avancez qu'un chartreux peut être heureux;^c j'ose vous dire affirmativement qu'il ne l'est pas. Un homme qui cultive les sciences, et qui vit sans amis, est un savant

^a Ce post-scriptum, de la main du Roi, a trait aux *Réflexions diverses et critiques sur l'amitié*, qui se trouvent en tête du t. I^{er} des *Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit et du cœur*. A la Haye, 1745, p. 1—79.

^b Voyez t. XVIII, p. 141.

^c Voyez les *Nouveaux Mémoires*, etc., p. 56 et 57.

loup-garou. En un mot, selon ma façon de penser, l'amitié est indispensable à notre bonheur.^a Que l'on pense de la même manière ou différemment, que l'un soit vif, l'autre mélancolique, tout cela ne fait rien à l'amitié. Mais l'honnête homme, c'est la première qualité qui unit les âmes, et sans laquelle il n'y a point de société intime. Il faut, ce me semble, que l'on trouve son intérêt dans ces nœuds resserrés que l'on forme, intérêt de plaisir, de savoir, de consolation, d'utilité, etc. Voilà mon sentiment.

17. DU MARQUIS D'ARGENS.

Liège, 1^{er} juillet 1747.

SIRE,

J'ai retardé de deux ou trois jours d'écrire à Votre Majesté, pour pouvoir lui faire un détail circonstancié de tout ce qui m'est arrivé jusqu'au moment que je suis parti de l'armée pour aller à Liège reprendre ma compagne de voyage^b et continuer ma route pour Paris, en passant par Bruxelles.

Ne recevant pas mes passe-ports à Wésel, après les avoir attendus cinq jours, je partis pour Aix-la-Chapelle, où à peine je fus arrivé, que je les reçus par une estafette que m'envoya M. le maréchal de Dossow.

D'Aix-la-Chapelle je me rendis à Liège avec une escorte de dix hommes que me donnèrent les Autrichiens, et qui vint de leur camp me prendre à Aix. En arrivant à Liège, j'y laissai Marianne, et je vins avec une escorte jusqu'au camp. Je m'adressai, le même jour, à M. de Puysieux, ministre des affaires étrangères, qui me fit beaucoup de politesses, et qui m'en a toujours fait pendant mon séjour à l'armée. Il me présenta le lendemain au Roi, qui me reçut très-gracieusement. Il se mit à rire en me

^a Voyez t. VIII, p. 53, et t. XVIII, p. 210.

^b La danseuse Marianne Cochois (t. X, p. 168, et t. XI, p. 207), sœur cadette de Babet Cochois.

voyant, et dit à M. de Puysieux assez haut : « Voyez donc comme il ressemble à son frère. » Il me demanda ensuite des nouvelles de la santé de V. M., quand j'étais parti de Berlin, etc.

Le jour que je fus présenté au Roi, je dinai chez le maréchal de Saxe, le lendemain chez le duc de Richelieu, le surlendemain chez M. d'Argenson, ministre de la guerre, et hier chez M. de Puysieux. Aujourd'hui, sixième jour de mon arrivée, je suis parti de l'armée, et c'est de Liège que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. Le Roi m'a fait donner un passe-port, qu'il a signé de sa main, et j'ai un ordre du ministre pour prendre des escortes jusqu'à Bruxelles. On m'a promis toute la justice possible pour mes affaires; enfin tout va fort bien, excepté le présent, que je n'aurai qu'après que M. de Puysieux aura parlé à M. de Chambrier;^a encore faut-il pour cela que V. M. apprenne à ce dernier quelle est sa volonté à ce sujet. Voici l'explication de cette énigme. Le bon Valori, qui me hait cordialement, je ne sais pas pourquoi, eut la bonté d'écrire que le présent que le Roi ferait ne devait point être pour moi, qui n'étais porteur de la lettre de V. M. que par accident, mais qu'on devait le donner à l'écuyer qui conduisait les chevaux. Sur cela, lorsque je partis, M. de Puysieux me parla naturellement. Il me dit qu'il était dans un grand embarras; qu'il voyait, d'un côté, que, portant la lettre de V. M., votre intention paraissait être que ce fût moi qui eût le présent, mais que, d'un autre côté, il voyait que M. de Schwerin conduisait les chevaux; que, dans ce doute, il serait bien aise que M. de Chambrier lui dit un mot. Je répondis à M. de Puysieux que je m'estimais si heureux d'exécuter les ordres de V. M., que je ne pensais point au présent dont il me parlait; que, comme cependant V. M. pourrait penser que c'était ou parce que je n'avais point été agréable au Roi, ou parce que j'avais pu faire quelque faute, que je n'avais point reçu le présent, je le priais de permettre que je vous écrivisse naturellement ce qu'il m'avait dit. Il me répondit que je lui ferais plaisir, et que je le tirerais d'embarras. Voilà, Sire, de quoi il est question. C'est la réponse de M. de Chambrier qui décidera cette affaire. Je supplie V. M. de

^a Envoyé et ministre plénipotentiaire du roi de Prusse à Paris. Voyez t. III, p. 39 et 40.

ne jamais disputer de belles-lettres avec Valori, car je crois qu'il ne me hait que parce que je n'ai pas été de son avis.

J'ai vu ici M. le duc de Richelieu; il m'a dit qu'il avait appris par la voie de ministres que V. M. avait été mécontente de lui lorsqu'il était à Dresde.^a Il a ajouté qu'il avait écrit à ce sujet une lettre au comte de Rottembourg, qu'il chargeait de le justifier auprès de V. M. J'ai répondu à cela que j'ignorais absolument de quoi il était question, et que V. M. ne m'en avait jamais parlé.

La perte des Français dans la dernière bataille est plus considérable que celle des alliés; les premiers ont eu la victoire, mais il leur en coûte deux mille hommes de plus qu'à leurs ennemis.

M. de Löwendal fait le siège de Bergen-op-Zoom; les trois quarts des gens disent, à l'armée, qu'il ne réussira pas, et peut-être le souhaitent-ils, car ils ne s'aiment guère entre eux.

J'espère que V. M. voudra bien m'apprendre s'il y a rien dans ma conduite qui lui déplaît. Je prends la liberté de lui envoyer cette lettre par la voie de son résident à Aix-la-Chapelle, dans la crainte que celle que je lui adresse en droiture ne s'égare, les postes ici étant souvent en confusion et mal réglées. Je suis avec un profond respect, etc.

18. AU MARQUIS D'ARGENS.

Stettin, 9 juillet 1747.

Il n'y a qu'une tortue capable de voyager aussi lentement que vous, et, si vous continuez de même, il y a apparence que vous arriverez à Paris vers le commencement de l'année 1748. J'ai tressailli de joie en apprenant la victoire que le comte de Saxe vient de remporter.^b Il faut avouer que M. de Cumberland est une grande pécore, et quelque chose de pis. Ces animaux ont vu

^a Voyez t. XI, p. 121.

^b A Laeffelt, le 2 juillet 1747. Voyez t. IV, p. 11 et 12.

perdre trois batailles à leurs alliés pour s'être laissé attaquer dans des postes, et ils retombent toujours dans les mêmes fautes, pourquoi ils seront réprouvés des Césars, des Condés, des Turennes, des Montécuculis, et hués par les Feuquières, et, s'il plaît à Dieu, damnés dans l'autre monde comme des animaux incorrigibles. Point de raison, M. de Cumberland, point de raison! Ah! le beau projet dont vous venez d'accoucher! Point de raison, monseigneur! eût dit le révérend père Canaye.^a Pour moi, je ne cesserai de vous exciter, de vous encourager et de vous animer d'ici. Point de repos, d'Argens, point de repos! Voyagez, et, passant par monts et par vaux, hâtez-vous d'arriver chez l'Achille français et de lui rendre la lettre dont vous êtes chargé.^b Si vous eussiez commandé l'armée alliée, vous n'eussiez pas marché si vite, et il y a apparence que, sous votre conduite, elle n'eût été battue qu'au mois de décembre tout au plus tôt. Ayez bien soin de Terpsichore. Il me tarde de vous savoir à Paris. A présent vous aurez occasion d'enfler toutes les voiles de votre éloquence, en faisant votre révérence au Roi. Si vous ne faites pas un compliment digne de la presse, je serai le premier à vous jeter la pierre. Adieu; tous ces grands événements, qui excitent l'ambition des autres, amortissent cette passion en moi. Plus je fais de chemin dans le monde, et plus je reconnais que les plus sages et les plus heureux sont les citoyens des vignes,^c qui n'ont d'autre soin que de se rendre raisonnables et les humains heureux.

^a Dans la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, 1654, faisant partie des *Œuvres mêlées de M. de Saint-Evremond*, t. II, p. 40. édit. d'Amsterdam, 1706, le père jésuite dit : « Point de raison! C'est la vraie religion cela. Point de raison! »

^b Voyez t. XVII, p. XII et XIII.

^c Voyez t. X, p. XIII et XIV.

19. DU MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 15 août 1747.

SIRE,

Je suis arrivé à Paris depuis trois jours; j'y ai trouvé une lettre de M. Darget, dans laquelle il me dit que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire de Stettin. J'ai été assez malheureux pour ne point recevoir sa lettre; apparemment elle sera arrivée à Wésel lorsque j'en étais déjà parti.

En partant de Liège, j'ai passé par l'armée française une seconde fois; de là j'ai été à Bruxelles, où j'ai trouvé M. de Chambrier, qui était sur son départ; il pourra instruire V. M. de ma conduite et des marques d'amitié qu'on m'a témoignées.

J'ai vu à l'armée la comédie. Rien n'est plus pitoyable: les acteurs ne jouent point du tragique, et estropient le comique. Le nommé Drouillon, dont on a parlé à V. M., est un comédien détestable. Sa femme, qui joue les amoureuses, vaut beaucoup mieux que lui; elle est cependant mauvaise, et passe pour telle dans une troupe misérable, les bons acteurs ayant resté dans les villes principales du royaume, et n'ayant pas voulu aller courir les champs. Il y a ici, à Paris, quelques comédiennes de province qui, n'ayant pu trouver des troupes, cherchent à se placer; elles ne valent guère mieux que celles que j'ai vues à l'armée. Il est venu ce matin chez moi une nommée de Barnaud, qui s'est présentée pour jouer les premières amoureuses; elle a quarante ans, il lui manque cinq ou six dents, et elle est d'une figure aussi aimable que madame de Hauteville.^a Je n'ai pas manqué, Sire, de lui promettre que je vous instruirais de l'envie qu'elle a d'aller à Berlin, et je m'acquitte de ma promesse. Je rapporte tout ceci à V. M. pour lui faire sentir la nécessité de patienter encore quelque temps. Je trouverai ou à Rouen, ou à Lyon, ou à Marseille, ou à Strasbourg, quelque excellent sujet. C'est là où il le faut chercher; ailleurs il n'y a que le rebut des troupes de ces villes. Quant au théâtre de Paris, il est impossible d'en faire sortir des acteurs sans des sommes considérables, et l'on en peut

^a Voyez la lettre de Frédéric à Voltaire, du 18 décembre 1746.

trouver en province d'aussi bons. J'attends sur cela la réponse de V. M.

La Muse de la danse est arrivée en fort bonne santé à Paris; je l'ai remise à sa cousine, la Sallé.^a Je suis fort content de sa conduite: elle a refusé de danser à l'armée, malgré les sollicitations de plusieurs seigneurs qui l'ont vue et reconnue à Liège; il faut qu'elle continue de même à Paris. La Laurette n'est point ici, et n'y a point été; j'ajouterai à cela que l'Opéra manque totalement de sujets, et que, excepté la Camargo, qui a quarante-trois ans, il n'y a que des danseuses du troisième ordre, bien inférieures à la petite Lani. Je supplie V. M. d'être persuadée que je ferai sur tout cela ce qu'il faut.

Je compte de voir demain Vanloo et sa femme; je veux leur plonger le poignard dans le sein et leur faire connaître ce qu'ils ont perdu. Ce sont des imbéciles qui se sont laissé séduire par les discours de plusieurs personnes qui ne connaissent ni Berlin, ni V. M. Si elle est toujours dans le dessein d'avoir un grand peintre, je lui en ferai avoir un à bien meilleur marché que Vanloo, aussi fameux et aussi bon que lui. V. M. peut choisir entre Natoire (c'est aujourd'hui le premier peintre de Paris) et Pierre; ce dernier est élève de Le Moine, a parfaitement le goût du dessin et du coloris de son maître; ses tableaux sont fort estimés. Il n'a que trente-cinq ans. V. M. peut s'informer de Schmidt^b de son mérite. Ces deux peintres forment, avec Vanloo, la première classe; les meilleurs de Paris, auprès d'eux, ne sont que de la seconde.

Je vis hier Voltaire; il m'a paru fort charmé de revoir son ami Isaac. Il a voulu me mener chez madame de Pompadour, qui est dans une maison de campagne aux portes de Paris; mais, mes affaires me retenant à Paris, je l'ai prié de différer de quelques jours. On a jugé, il y a deux jours, son affaire avec Thévenot, violon de l'Opéra: les dépens ont été compensés, et les mémoires de Thévenot flétris et supprimés comme calomnieux. Voltaire n'est pas content de l'arrêt, et il a raison.

J'ai soupé dans une des meilleures maisons de Paris avec

^a Mademoiselle Sallé, célèbre danseuse. Voyez t. XVIII, p. 90.

^b George-Frédéric Schmidt, célèbre graveur en taille-douce, vivant à Berlin, où il était né en 1712 et mourut en 1775. Voyez t. X, p. x, et t. XI, p. xii.

M. de Mairan;^a c'est un petit homme fort doux, d'une grande politesse, qui parle avec beaucoup d'aisance, qui dit de fort bonnes choses, et n'a rien de l'encolure du géomètre. Il y a autant de différence de sa conversation à celle de M. Euler qu'il y en a entre les écrits d'Horace et ceux du savantissime et pédantissime Wolffius. J'ai fait connaissance avec l'abbé Bernis chez madame d'Argental, nièce du cardinal de Tencin. C'est un aimable homme; il doit me remettre deux petites pièces charmantes, que j'enverrai par le premier courrier à V. M.

Paris est très-brillant, et l'on ne s'y aperçoit point de la guerre. On continue d'y faire des recrues avec assez de facilité, et on lève dans le royaume cinquante bataillons qui encore seront habillés et armés pour le mois de mars.

Je travaille à mes affaires, et j'espère que, grâce à la protection de V. M., elles se termineront promptement et heureusement. J'ai déjà pris quelques arrangements avec mon frère,^b qui est pénétré des obligations qu'il a à V. M. Le Roi vient de lui accorder l'agrément d'une charge de président à mortier, et lui en a fait expédier gratis les patentes; c'est une récompense très-considérable. Je commence à croire volontiers qu'il faut qu'il ait couru quelque risque d'être pendu, et que les plaisanteries de l'hiver passé n'étaient pas sans fondement; il assure cependant n'avoir jamais été en danger d'essuyer aucune avanie, et il continue à se louer beaucoup des Anglais. Je crois qu'il sera bientôt employé dans quelque cour; c'est une raison de plus pour presser la conclusion de mes affaires. Je regarde le moment où elles finiront comme bien heureux, puisque ce sera celui où je partirai pour aller faire ma cour à V. M. et revoir le meilleur maître du monde.

M. Darget^c me marque que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire deux fois. Je n'ai point été assez heureux pour recevoir aucune de ses lettres. Je la supplie de m'apprendre où est-ce qu'elle me les a adressées, pour que je puisse les retirer, et de vouloir adresser celles dont elle m'honore : *A mon chambellan le*

^a Voyez t. XI, p. 48, et t. XVII, p. 29.

^b Voyez t. XII, p. 87.

^c Voyez t. X, p. 204.

marquis d'Argens, à l'hôtel de Strasbourg, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, à Paris.

Je n'ai point encore été à la comédie italienne, ni à la française, mais j'ai vu déjà deux fois l'Opéra, ayant la loge du duc de Duras, autrefois duc de Durfort, dont j'ai la clef; cela m'évite une dépense considérable. V. M. voit que les anciennes connaissances servent toujours, et que l'office que je chantai à Philippsbourg, chez le duc de Richelieu,^a m'est encore utile aujourd'hui. J'ai trouvé l'Opéra très-faible, eu égard à ce que je l'avais vu. Toutes les chanteuses sont médiocres. La Le Mauve et la Pélissier n'y sont plus; les danseurs, excepté Dupré, qui vieillit cependant, sont mauvais. J'ai déjà parlé à V. M. des danseuses. Il y a une haute-contre, c'est ce que les Italiens appellent un contralto, qui est la plus belle voix que j'aie ouïe de mes jours. Ce musicien s'appelle Gelio. On joue un opéra de Rameau qui m'a paru au-dessous du médiocre; ce n'est ni de la musique française, ni de la musique italienne.

Il ne paraît ici aucun livre nouveau que quelques misérables brochures de politique, où il n'y a pas le sens commun. Voltaire a fait une *Épître* sur la bataille donnée en dernier lieu auprès de Mastricht; elle est imprimée, mais il la désavoue, et prétend ne l'avoir point faite ainsi qu'elle paraît. Je ne l'envoie point à V. M., parce que je ne doute point qu'elle ne l'ait déjà reçue par le canal de Thieriot. J'ai l'honneur, etc.

20. AU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 20 août 1747.

Enfin, vous voilà arrivé à Paris, où je suis bien aise de vous savoir. Si vous voulez faire toutes mes commissions, je vous dirai tout ce qu'il me faut, ce que vous me procurerez en tout ou en partie : un ou deux peintres habiles; un bon valet de comédie,

^a Voyez, ci-dessus, l'*Avertissement de l'Éditeur*, p. ix.

car Bollog est parti; une première actrice. *NB.* Petit a écrit de deux filles qu'il pourra vous montrer. Si elles sont belles, et si elles ont du talent, cela ira le mieux du monde. Si vous pouviez trouver encore quelque homme aimable, d'un bon caractère, qui n'est point pédant, et versé dans la littérature, je serais très-aise d'en faire l'acquisition. Cette lettre-ci vous servira de pleins pouvoirs, et je vous autorise à signer leurs contrats. Pour toutes les personnes de théâtre, il faut les engager pour six ans, sans quoi c'est l'ouvrage de Pénélope que de faire jouer la comédie. Peut-être qu'à votre retour par Metz et Strasbourg vous trouverez quelques bons sujets qui pourront nous servir, sans quoi notre comédie sera à bas l'hiver prochain. Voyez, je vous prie, Gresset pour savoir ce que c'est. Vous trouverez ici, à votre retour, toutes sortes de changements qui sont en mal. Le pauvre Goltz est allé dans ces lieux où Térence et Tabarin^a sont égaux. Je l'ai assisté. Caton n'est pas mort avec autant de fermeté, parlant comme Lucrèce, disposant de ses affaires comme en santé, et triomphant des vaines terreurs de l'autre vie comme un héros.^b J'espère que cette lettre sera plus heureuse que les précédentes, et qu'elle vous sera bien rendue. Adieu; je souhaite que vos juges soient plus hâtés à terminer votre procès que vous ne l'êtes à voyager.

21. DU MARQUIS D'ARGENS.

Paris, 26 août 1747.

SIRE,

J'ai reçu par la voie d'un banquier une des deux lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle me permettra de lui

^a Tabarin, personnage célèbre au commencement du XVII^e siècle, et dont le nom a passé en proverbe, était valet ou associé de Mondor, charlatan et vendeur de baume sur le Pont-neuf. Boileau en parle dans l'*Art poétique*, chant III, v. 398, où il reproche à Molière d'avoir

... sans honte à Térence allié Tabarin.

^b Voyez t. VII, p. 13—21.

dire qu'elle me soupçonne à tort d'être paresseux. Depuis un mois que je suis à Paris, j'ai entièrement fini mes affaires. Mes parents ont enfin pris considération : il ne s'agit plus que des engagements que je dois prendre avec eux pour éviter de retomber à l'avenir dans le même inconvénient. Ils m'offrent de me céder, par contrat public, tels fonds que je voudrai, sur lesquels fonds seront hypothéqués mes revenus. Cela est pour moi si important, que, quoiqu'il y ait trois cents lieues pour aller ou pour revenir de Provence à Paris, je pars en poste pour Aix à la fin de ce mois ; je serai de retour vers la fin de septembre à Paris. J'en partirai le 1^{er} d'octobre, et, allant en poste, j'arriverai le 15 à Berlin ; ainsi mademoiselle Cochois y sera plus de six semaines avant l'Opéra. La Laurette ne vient point ici ; elle s'est engagée à Londres. On a fait jouer quelques ressorts pour engager la Cochois à entrer à l'Opéra ; mais ils ont été inutiles, elle a même refusé de danser. D'ailleurs, j'ai déclaré ici publiquement qu'elle était engagée. Enfin je réponds à V. M. de cette affaire.

Le duc de Richelieu est arrivé à Paris depuis trois jours. Il va à Gènes. J'aurais été avec lui jusqu'en Provence ; mais il reste encore une douzaine de jours à Paris, et, pendant ce temps-là, je serai déjà arrivé à Aix ; ainsi je n'irai point avec lui.

J'ai été dîner il y a quelques jours, à Passy, chez madame de Tencin, sœur du cardinal ; c'est le rendez-vous des beaux esprits sexagénaires. Elle est fort polie, elle a de l'esprit ; elle me fit une question que je dirai un jour à V. M.

Je soupe souvent avec l'abbé de Bernis ^a dans une des meilleures maisons de Paris. Il y lut, l'autre jour, deux pièces de vers ; je les lui demandai pour les envoyer à V. M. ; je crois qu'elle trouvera l'une bien supérieure à l'autre. L'abbé Bernis est d'une figure aimable et d'un caractère fort doux.

J'ai vu deux fois le jeune prétendant ; j'ai même dîné une fois chez lui. C'est un prince bien fait, dont l'air est modeste, qui parle peu, et qui paraît avoir beaucoup de jugement. Il me dit qu'il avait appris avec une satisfaction infinie que, pendant qu'il était en Écosse, V. M. avait parlé de lui avec bien de la bonté. Il est ici fort mal à son aise, et paraît supporter son état avec

^a Voyez t. IV, p. 32, et t. X, p. 109.

beaucoup de fermeté. J'ai bien des choses à dire là-dessus à V. M.

Je ne vous ai point encore parlé, Sire, dans mes lettres, ni de la comédie française, ni de l'italienne. La dernière se soutient assez bien : la Silvia^a est toujours la meilleure actrice du royaume, l'arlequin est un grand sujet, la Caroline joue avec plus de vivacité que de génie, mais elle est jolie, de Haye est un excellent valet, et Lelio est très-bon pour les petits-maitres et certains rôles de caractère. Quant à la comédie française, je la trouve tombée affreusement. La Duménil, si vantée par M. de Voltaire, a une voix sépulcrale, et est outrée très-souvent : la Gaussin est jolie, mais elle n'a que certains rôles tendres, elle est dans les autres au-dessous du médiocre ; la Carville a des entrailles, mais elle ne raisonne point assez ses rôles. Ces comédiennes sont toutes aussi éloignées de la Le Couvreur et de la de Seine que l'hysope est au-dessous du cèdre. Quant aux acteurs, Grandval joue médiocrement le tragique, et divinement bien les petits-maitres amoureux ; La Noue serait un grand comédien, si une figure affreuse ne gâtait tous les talents qu'il a. Tous les autres comédiens sont ou médiocres, ou mauvais.

J'ai dit à V. M., dans mes autres lettres, ce que je pensais de l'Opéra.

J'ai vu M. de Maurepas ; il m'a fait beaucoup de politesses, et même quelques offres de service.

On attend ici le Roi vers le 10 ou le 12 du mois prochain ; ainsi je n'irai à Versailles qu'à mon retour de Provence, le voyage que je pourrais y faire à présent me paraissant d'une très-petite utilité. Je dois dîner demain chez le duc d'Elbeuf, prince de la maison de Lorraine, avec Crébillon le père ; je manderai par ma première lettre à V. M. des nouvelles de cet auteur et de sa tragédie de *Catilina*, qu'il doit y réciter. Je suis avec un profond respect, etc.

^a Le marquis parle, dans ses *Mémoires*, de ses amours avec la belle Sylvie, qui lui firent quitter l'état militaire et la France pour aller épouser cette comédienne en Espagne. Arrêté, à la demande d'un ami de sa famille, avant d'avoir pu exécuter son projet, il fut ramené en Provence, et bientôt envoyé à Constantinople avec l'ambassadeur de France. *Biographie universelle*, article *Marquis d'Argens*.

22. DU MÊME.

Paris. 5 septembre 1747.

SIRE.

J'ai reçu le duplicata de la lettre de Votre Majesté dans le moment que j'allais partir pour la Provence. Je n'ai point encore été assez heureux pour que sa lettre en original me parvint. J'ai été à la poste, où j'ai fait un bruit épouvantable; on m'a promis de chercher et de faire toutes les perquisitions possibles.

J'exécuterai les commissions de V. M. le mieux qu'il me sera possible. Celle de l'homme de lettres qui ne soit point pédant, et qui ait un caractère aimable, me paraît la plus difficile. Tout ce qui a, dans ce pays, un certain mérite est presque impossible à déplacer. Gresset,^a par exemple, dont V. M. me parle, a deux emplois qui lui rendent deux mille écus; il faut ajouter à cela une des plus jolies femmes de Paris pour maîtresse; un homme d'ailleurs prévenu en faveur de sa patrie ne la quitte point lorsqu'il y est retenu par le cœur et par l'intérêt. L'inclination que les Français gens de lettres ont pour Paris est si grande, ils sont si contents des agréments qu'ils pensent y avoir, qu'il est même difficile d'en faire sortir des gens médiocres. Cet abbé Le Blanc^b que V. M. a voulu avoir, et qu'elle est fort heureuse de n'avoir point eu, est un homme très-peu considéré; c'est un bel esprit subalterne, et très-subalterne. Cependant cet homme trouve des ressources et des agréments à Paris dans bien des maisons, parce que, aujourd'hui, en France, tout le monde a la rage du bel esprit, et que les financiers, ainsi que les ducs, veulent qu'il soit dit qu'ils reçoivent chez eux les savants. Il y a quelques jeunes gens qui ont des connaissances; mais les uns manquent totalement par le ton de la bonne compagnie, et ne sont précisément

^a Voyez la lettre de Gresset au marquis d'Argens, du 26 septembre 1747. à la suite de la correspondance de Frédéric avec Gresset, t. XX.

^b L'abbé Jean-Bernard Le Blanc, né à Dijon en 1707, mort en 1781, auteur de la tragédie d'*Aben-Saïd, empereur des Mogols*, en cinq actes et en vers. Paris, 1736. Voyez *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung. Eine Ju-belschrift* von J. D. E. Preuss, p. 291 et 292.

que des auteurs; les autres sont des gens qui, ayant de l'esprit, ont un caractère méprisable, et qui, comme l'abbé Fréron, ont été à Bicêtre ou à Vincennes pour des actions flétrissantes. Malgré ces difficultés, V. M. peut être assurée que, au retour de mon voyage de Provence, qui ne durera en tout que vingt jours, je tâcherai de la satisfaire.

Quant au peintre, cet article est plus aisé que l'autre; mais il faut que je m'y prenne finement, sans cela cet homme demanderait tout ce que V. M. voulait donner à Vanloo, et je souhaiterais l'engager à meilleur marché.

Je viens aux comédiennes. Les deux filles dont parle Petit chantent au concert de Rouen; elles n'ont jamais joué la comédie. On dit qu'elles sont assez jolies, mais je crois qu'il ne faut avoir recours à cela que si je ne trouve point à Lyon, où je serai dans quatre jours, ou à Strasbourg, à mon retour, quelques bons sujets. Ils sont bien rares, même à Paris, et je puis protester à V. M. que, sur la réputation de mademoiselle Babet, qui passe ici pour une fille de beaucoup d'esprit, on m'a fait à son sujet quelques propositions à la comédie française. V. M. n'aurait pu s'empêcher de rire de voir la grimace que je fis; je me contentai cependant de répondre que les personnes qui avaient du talent et du mérite ne quittaient jamais le service de V. M. Elle a fait pour son spectacle une perte dans Cochois le fils; c'était, il est vrai, un fou et un insolent; mais c'était un excellent comédien, aussi au-dessus de tous les comiques de la comédie française de Paris que Hauteville était en folie au-dessus de tous ses camarades. J'aurai l'honneur de rendre compte incessamment à V. M. de ce que j'aurai vu à Lyon. Je suis avec un profond respect, etc.

23. DU MÊME.

Marseille, 27 septembre 1747.

SIRE,

A la diligence que je fais, Votre Majesté ne m'accusera plus de paresse. Je suis arrivé en Provence il y a huit jours; mes affaires sont terminées à ma satisfaction. Je pars pour Paris dans six jours, où je vais chercher la Cochois, et V. M. peut être assurée que nous nous serons rendus à Berlin, selon ses ordres, à la fin du mois d'octobre. Voilà près de six cents lieues que j'aurai faites en deux mois. Après cela, que V. M. dise que je voyage lentement! Je finirai, en arrivant à Paris, l'engagement du peintre que V. M. souhaite d'avoir. Elle peut être assurée que je ne lui donnerai que de l'excellent.

J'ai vu, en allant en Provence, presque toutes les troupes du royaume. Dans celle de Dijon, tous les sujets sont au-dessous du médiocre; dans celle de Lyon, il y a un comique bon, mais qui demande des appointements extraordinaires, une amoureuse médiocre, entretenue par un amant, ainsi difficile à avoir, et qui ne vaut pas le quart de la pension qu'elle m'a demandée. La troupe d'Aix, ma chère patrie, est exécration; il n'y a pas une seule personne capable de jouer des seconds rôles dans une bonne comédie. Enfin, l'ennui de ne trouver rien qui pût convenir à V. M. m'a obligé d'aller à Marseille. J'y ai trouvé les trois plus excellents sujets du royaume: je n'excepte pas même ceux de Paris, au-dessus desquels je les mets, si l'on excepte la Duménil. Deux de ces sujets sont le sieur Rousselois et sa femme, qui avaient été autrefois engagés pour le service de V. M., et qui ne furent point assez heureux pour aller à Berlin. Le mari joue supérieurement dans le tragique, ainsi que dans le comique; il a la noblesse et le bon sens de Baron, le feu de Dufresne et la voix de Quinault l'ainé. Cet homme serait depuis longtemps à Paris, où il a débuté avec un succès extraordinaire, si un gentilhomme de la chambre, qui croyait avoir quelque raison personnelle de se plaindre de lui, ne s'était déclaré ouvertement son ennemi. Enfin, Sire, je n'ai jamais rien vu de si parfait que cet acteur, et il est

aussi au-dessus de tous les comédiens que nous avons à Berlin que la Cochois est au-dessus de l'Auguste et de l'Artus. Quant à sa femme, c'est une jeune beauté de vingt ans, le visage ovale, les yeux vifs et tendres, le nez effilé, la bouche petite et remplie de grâces : elle est un peu plus grande que Marianne, a la taille fine et charmante : elle joue avec beaucoup de délicatesse et de bon sens. C'est, dans le tragique, le son de voix touchant de la de Seine, et, dans les grandes amoureuses, la noblesse de la Le Couvreur. Elle a la poitrine un peu faible ; mais, comme elle joue ici la comédie six fois par semaine, elle ne se ressentira plus de cette incommodité à Berlin, où elle pourra se reposer trois ou quatre jours de la semaine. Le troisième sujet est une grande fille âgée de dix-sept ans, appelée Drouin, sœur d'un comédien qui joue les premiers rôles à Paris. Elle est faite au tour, elle a les yeux remplis de feu, la bouche gracieuse, le tour du visage bien fait ; elle a au théâtre beaucoup d'intelligence, joue les amoureuses avec esprit, et les soubrettes en cas de besoin ; elle déclame aussi fort bien dans le tragique.

Ces trois sujets, Sire, sont prêts à s'engager pour le service de V. M. J'ai trouvé d'abord quelque difficulté dans le sieur Rousselois et sa femme, attendu qu'il se plaignait qu'on lui avait fait quitter un engagement considérable qu'il avait à Bordeaux ; mais je lui ai si bien fait connaître les avantages qu'il y avait d'être au service de V. M., qu'il est aujourd'hui charmé d'y entrer.

Je n'ai rien voulu conclure avec ces trois sujets que je n'aie eu l'honneur auparavant de savoir les intentions de V. M., parce que je ne sais si les conditions qu'ils proposent pourront lui convenir. J'ai vu ici les engagements du sieur Rousselois et de sa femme ; ils ont chacun mille écus de France, et ils demandent mille écus chacun d'Allemagne ; je leur ai offert huit cents écus. J'ai péroré et harangué inutilement pendant une heure.

Quant à la petite Drouin (je dis petite, parce qu'elle est remplie de grâces, et qu'elle a encore ces manières enfantines qui conviennent si bien à la jeunesse), elle consent de s'engager pour six cents écus. Il y a encore une autre chose dont il faut que je prévienne V. M. : c'est que ces sujets ne peuvent venir qu'à Pâques, parce qu'ils sont engagés jusqu'alors, et il faut que je

fasse faire à ce sujet une réflexion à V. M. Elle ne trouvera aujourd'hui que de très-mauvais comédiens; tout ce qu'il y a de bon est engagé dans les troupes jusqu'à Pâques. Je dirai plus à V. M. : c'est que je ne lui conseillerais pas de prendre ceux qui déserteraient, parce que, ayant fait une mauvaise action, ils seraient capables d'en faire une seconde et de quitter ainsi le service de V. M. Je crois donc qu'elle devrait prendre patience jusqu'à Pâques. La troupe passera l'hiver comme elle pourra, et je me charge, avec les acteurs qu'elle a, de faire représenter jusqu'à Pâques une bonne comédie par semaine. Que V. M. me permette de lui dire une chose. Nous faisons toujours de grandes recrues, mais elles ne sont guère bonnes. En vérité, Sire, depuis que je suis en France, et que j'ai vu la comédie de Paris et celle de Marseille, je suis encore plus convaincu que je ne l'étais que V. M. n'a que deux comédiens à qui le titre d'acteur convienne, Favier et la Cochois. Grand Dieu, que tout le reste paraîtrait mauvais à côté des sujets que je vous propose! Et quant aux filles dont Petit parle, cela fait des actrices si médiocres, qu'on n'en a pas voulu même dans les troupes ordinaires; elles chantent dans les chœurs du concert de Rouen. D'ailleurs, Sire, je crois qu'il nous faut des sujets faits et non point à faire, qui peut-être ne pourraient jamais être formés.

^a Il y a une jeune personne qui n'est ni laide ni jolie, qui se propose d'être figurante, quoiqu'elle soit capable d'être première danseuse. Elle a des grâces infinies, elle est bien faite, a le pied et la jambe de la Cochois.^b Elle pourrait, en cas de besoin, jouer quelques rôles jusqu'à Pâques, et elle servirait à faire aller la comédie jusqu'à l'arrivée de très-grands sujets. Comme vous ne m'avez donné, Sire, aucun ordre d'engager des danseuses, je n'ai point voulu lui faire aucun engagement. Cependant je compte de la mener à Berlin; si V. M. ne la trouve point à son gré, je la garderai pour moi. Elle joue du clavecin comme un ange, et il me faut en vérité aujourd'hui quelque jeune personne qui m'égaye et m'empêche de devenir hypocondre. Comme voici les

^a Cet alinéa est tiré de la *Prusse littéraire sous Frédéric II*, par M. l'abbé Denina. A Berlin, 1790, t. I, p. 214 et 215.

^b Voyez t. XI, p. 207.

six mois d'hiver, où je ne crois point l'immortalité de l'âme, je crois pouvoir, sans risquer mon salut, céder au mouvement de la chair, quitte à devenir dévot et renvoyer la figurante lorsque l'été reviendra. Je suis, etc.

24. DU MÊME.

Paris, 3 novembre 1747.

SIRE,

Je suis arrivé à Paris depuis deux jours, et j'en serais d'abord reparti, si mademoiselle Cochois ne m'avait demandé quatre ou cinq jours pour finir quelques affaires. Je les lui ai accordés sans peine, parce que j'ai compris que, vu la désertion de Lani et des autres misérables qui l'ont suivi, elle arriverait à temps pour les répétitions de l'Opéra, Sodi et les autres sujets qu'on a engagés ne pouvant partir que vers le 10 ou le 12 de ce mois, temps auquel la Cochois sera déjà en chemin.

Il n'est rien de si affreux que l'action de Lani; il mériterait que V. M. lui fît sentir tout le poids de son indignation. J'ai dit dans tout Paris ce que je devais dire au sujet de ce faquin et de ses compagnons de désertion et de friponnerie; et je continuerai à les faire si bien connaître avant que de partir d'ici, qu'ils se repentiront de leur sottise. Lani a placé sa sœur à la comédie française, où elle a déjà dansé et joué deux rôles; mais un des directeurs de l'Opéra, que je connais, m'a promis qu'il l'obligerait à quitter, attendu que, ayant été autrefois à l'Opéra, elle ne pouvait plus entrer à la comédie.

Comme je sais que je ne saurais mieux faire ma cour à V. M. qu'en lui disant toujours la vérité, je suis persuadé de ne point lui déplaire en l'assurant qu'on a eu tort de lui dire que Teissier avait tenu quelques discours qui méritaient sa disgrâce. Elle sait que j'aimerais mieux mourir que de lui en imposer dans la plus petite chose. Je puis lui protester que, pendant le temps que j'ai

resté à Paris, quoiqu'il fût pressé par les directeurs de l'Opéra d'entrer à leur service, il a toujours parlé avec le respect le plus profond de tout ce qui peut avoir le moindre rapport à V. M. J'ai voulu savoir si, pendant mon absence, il aurait commis quelque faute; j'en parlai hier à M. de Chambrier. Voici les propres termes du ministre de V. M. : « Il faut que je rende justice à Teissier; il est bien différent des autres. Il m'est toujours « revenu qu'il avait parlé avec tout le zèle possible de Berlin et « du Roi; c'est un témoignage que je dois à la vérité, et que je « serais charmé de lui rendre, si le Roi me le demandait. » Cette réponse de M. de Chambrier, Sire, m'a déterminé à vous écrire à ce sujet, d'autant qu'il ne faut pas que je cache à V. M. que nous avons grand besoin de Teissier. Tout ce que nous avons engagé ici en hommes est mauvais; il n'y a que Sodi de bon. Tout le reste ne vaut pas Giraud, à beaucoup près; c'est ce qu'elle verra elle-même dans peu. V. M. demandera peut-être pourquoi j'ai souffert que Petit engageât des sujets si médiocres. Je lui répondrai que je n'étais pas à Paris lorsqu'il les a arrêtés, et que même si j'y avais été, j'aurais fait comme lui, puisque la brièveté du temps, et la nécessité d'avoir un ballet pour l'Opéra cet hiver, ne laissait pas la liberté du choix. Ainsi l'on a été obligé de se contenter de ce que l'on n'aurait pas arrêté dans un autre temps. Si j'avais osé prendre quelque chose sur moi, j'aurais voulu faire avec ces gens des engagements pour un temps plus court, quoique, à parler naturellement, je croie que la plupart d'entre eux se donneront à eux-mêmes leur congé dans moins de deux ans. Si je connaissais un autre danseur sérieux qui approchât de Teissier, j'appuierais moins, Sire, sur l'article de son rappel; mais je suis fâché que nous laissions aux Parisiens un homme si difficile à remplacer, et qu'ils destinent, dans leur Opéra, à succéder à Dupré dans quelque temps; et il est vrai qu'il a été très-gouté.

La Caroline n'a point voulu partir pour huit mille francs; elle en demande dix. Je dois encore avertir V. M. qu'elle avait été sans doute trompée par le nom de Caroline. Vous avez cru, Sire, que c'était sa sœur aînée, la comédienne, qui plaît infiniment à Paris; c'est sa cadette, qui n'est encore qu'un enfant.

Elle est de la taille qu'avait la petite Lani lorsqu'elle arriva à Berlin; elle a moins de mérite qu'elle, et danse bien moins régulièrement. Il est vrai qu'elle a plus d'âme, et qu'elle est plus jolie; mais, Sire, donner huit mille francs à un enfant qui n'a qu'un quart de part à la comédie italienne, ce qui peut faire dix-huit cents livres, n'est-ce pas assez bien payer? Si V. M. me permet de le dire, les appointements trop forts payés à des sujets qui ne sont point excellents sont cause que ceux qui le sont demandent dans la suite des augmentations, et que, quoiqu'ils soient bien payés, ils se figurent ne l'être pas assez.

Il est venu ce matin chez moi une nommée madame Ribou, qui a pensé m'arracher les yeux; elle m'a dit que j'étais cause qu'on ne l'avait pas engagée, par rapport aux sujets que j'avais arrêtés à Marseille. Je lui ai répondu que j'avais, jusqu'au moment qu'elle me parlait, ignoré si elle était sur la terre. Elle m'a dit que c'était tant pis pour moi. Je n'ai rien répliqué, car j'ai craint d'être battu, et je lui ai promis, pour m'en débarrasser, d'écrire à son sujet à V. M. On m'a dit qu'elle avait voulu donner mille écus à cette actrice; vous auriez été un peu surpris, Sire, lorsque vous auriez vu une femme âgée de quarante ans, et assez laide. Je ne sais, au reste, si elle est bonne ou mauvaise. Ce qui me donne une faible idée de ses talents, c'est qu'elle est depuis plus de huit mois sur le pavé de Paris, sans trouver aucune troupe. Il me paraît qu'on arrête un peu trop aisément des sujets pour le service de V. M. sans les examiner, et surtout qu'on dispose bien libéralement de sa bourse.

Un certain Loinville, qui est venu me voir, m'a dit qu'on avait écrit pour lui, et qu'il demandait huit mille livres; j'ai plié les épaules, et je lui ai tourné le dos. Je connais ce Loinville, et l'ai vu en Provence il y a près de trente ans; c'est un bon comédien de province, et puis c'est tout; inférieur à Favier, et supérieur aux autres que nous avons.

M. Petit m'a fait voir une femme qu'il voulait engager pour jouer les rôles de reine, les caractères. Elle n'est pas d'une figure brillante, ni même jolie; mais elle n'est pas bien laide. Je l'ai entendue déclamer quelques vers avec bon sens, et elle a joué une scène comique avec beaucoup de feu. Elle voulait mille écus;

j'ai mis cela à six cents écus, et j'ai signifié à M. Petit que je ne signerais pas autrement son engagement. Je regarde cela comme une affaire faite, et V. M. l'aura à son service.

Petit m'a encore présenté deux jeunes gens pour jouer des confidents dans le tragique et des seconds amoureux; j'en ai été extrêmement content. Ils sont jeunes, d'une jolie figure, ils ont de la voix et de l'intelligence; je les ai entendus déclamer deux ou trois scènes, et, quoiqu'ils ne se donnent que pour des confidents, je les ai trouvés aussi bons et peut-être meilleurs que Desforges et Rosemberg; du moins ils jouent avec plus d'esprit et de vérité. Je leur ai offert quatre cents écus, et j'ai déclaré qu'autrement je ne prenais aucune part à leur engagement. Nous trouverons dans le courant de la semaine les deux confidentes dont nous avons encore besoin pour rendre la troupe de Berlin la plus complète et la meilleure de l'Europe. M. Darget m'écrit là-dessus les volontés de V. M., et je veux engager, pour le même prix que les confidents, deux jeunes filles, jolies, qui aient des talents et de la vertu, car, si je prenais des catins, elles déserteraient, ou elles mettraient encore le désordre dans la troupe.

J'ai envoyé l'engagement définitif à Rousselois et à sa femme; je le dis encore à V. M., elle a dans ces deux sujets, après la Duménil et La Noue, ce qu'il y a de meilleur dans le royaume. Ils partiront au commencement du carême avec la petite Drouin, aussi jolie que la Barberina,^a mieux faite qu'elle, et qui sera avant un an la plus aimable actrice de l'Europe. M. Lenfant, commissaire ordonnateur en Provence, m'enverra à Berlin leur engagement, qu'ils lui donneront à mesure qu'il leur remettra le mien. Je trouverai le leur ainsi en arrivant à Berlin.

J'aurai, avant qu'il soit trois jours, engagé un des plus grands peintres de Paris. J'en ai deux en main; je prendrai le plus raisonnable, car, dès que les gens à talents que souhaite V. M. me font des propositions qui me paraissent tant soit peu déraisonnables, je leur ris au nez, et j'en cherche d'autres.

Je ne donne aucune nouvelle des armées à V. M., parce qu'elle les sait aussitôt que moi. J'ai pris, pendant que j'ai été en Provence, des mémoires sur les deux dernières campagnes d'Italie,

^a Voyez t. X, p. 168.

qui pourront amuser V. M. J'oubliais de lui dire que, n'ayant eu d'avis qu'à mon arrivée de Paris d'engager la figurante dont j'avais parlé à V. M., Don Philippe, qui l'avait déjà vue à Marseille, et qui l'avait trouvée jolie, ainsi que moi, lui fit proposer de s'engager pour seconde danseuse dans une troupe qu'il compte faire aller cet hiver dans la ville où il restera, et qu'il a fait venir à Nice en attendant. L'aimable danseuse eut cependant la fermeté de balancer entre le prince et le chambellan; elle me dit que, si j'étais assuré de la faire recevoir, elle partirait pour Berlin. Je n'avais point d'ordre; je craignais de faire perdre à cette fille une espèce de fortune; je n'osai rien prendre sur moi, elle partit pour Nice. Ah! Sire, pourquoi n'ai-je pas été assez heureux pour recevoir en Provence la lettre où M. Darget me disait de l'engager? J'ai perdu la consolation de mes vieux jours.

..... Plus gente chérubine
Ne se vit onc;
Blancheur de lis et croupe de chanoine.^a

Cependant, si V. M. souhaite voir cabrioler sur le théâtre de Berlin cette merveille de nos jours, elle m'a dit qu'elle y viendrait, si on l'engageait à Pâques, et qu'elle accompagnerait, dans le temps, Rousselois et sa femme.

J'aurai l'honneur d'écrire à V. M., par le premier courrier, sur l'affaire du peintre. Voltaire est à Fontainebleau, dont il reviendra mercredi; je souperai avec lui chez madame du Châtelet. Cela pourra me fournir quelque nouvelle littéraire pour envoyer à V. M. Je suis avec un profond respect, etc.

^a Voyez la troisième épigramme de J.-B. Rousseau, commençant par les mots: « Certain abbé, » etc.

25. DU MÊME.

Berlin, 27 mai 1750.

SIRE,

J'ai exécuté ponctuellement les ordres de Votre Majesté, et j'ai remis à M. de Fredersdorf de quoi faire payer les ouvriers. Je la supplie donc, ma santé devenant tous les jours plus mauvaise, de me permettre d'aller prendre les bains et boire les eaux. M. Cothenius,^a que j'ai vu il y a cinq ou six jours, pourra certifier à V. M. que j'ai un besoin indispensable du congé de trois mois que je la supplie de vouloir m'accorder. Je suis, etc.^b

26. DU MÊME.

Paris, 14 mai 1751.

SIRE,

J'aurais eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté en arrivant à Paris, si je n'avais craint de lui déplaire. Dans l'idée où j'étais qu'elle était mécontente de ma conduite, j'appréhendais qu'elle ne condamnât cette liberté. Je ne saurais exprimer la joie que j'ai ressentie lorsque M. de Chambrier m'a dit que vous aviez la bonté, Sire, de me permettre de vous écrire, puisque cela me fournit l'occasion d'assurer encore V. M. que j'ai été forcé par une maladie opiniâtre et dangereuse de ne point obéir aussi ponctuellement à ses ordres que j'eusse souhaité de le faire. Il y a environ sept mois, Sire, que j'arrivai à Paris dans un état déplorable. M. de Chambrier a dû certifier à V. M. que je ne lui en impose point, et que je ne lui en ai jamais imposé à ce sujet.

^a Voyez t. XIII, p. 28.

^b On lit, au bas de cette lettre, ces mots de la main d'un conseiller de Cabinet :

• Réponse tant soit peu froide : qu'il dépendrait de lui d'aller prendre les bains et boire les eaux là où il le lui plairait, pour le temps qu'il s'était déterminé lui-même. •

Je fus obligé, par l'ordre des plus habiles médecins, d'aller passer l'hiver dans un pays extrêmement chaud. Si je n'avais pas été malade, pourquoi n'aurais-je pas passé ce même hiver à Paris, au lieu d'aller au pied des montagnes de Gênes? J'en suis revenu, Sire, il y a un mois, dans la meilleure santé du monde. Mon premier soin, en arrivant à Paris, a été d'aller chez M. de Chambrier, pour savoir s'il n'avait point d'ordre à me donner; il m'a répondu qu'il ne savait rien de précis sur mon compte. Cela m'a empêché de continuer ma route jusqu'à Berlin, ne sachant si j'avais le malheur d'être entièrement disgracié de V. M. Qu'elle me permette donc de lui demander avec l'empressement le plus respectueux la grâce de m'instruire de ses ordres; je m'estimerai très-heureux, s'ils me procurent le bonheur de continuer d'être au service du meilleur maître du monde.^a Je n'ai jamais perdu de vue, Sire, un seul instant, depuis que j'ai été éloigné de V. M., les bontés dont elle m'a honoré, et, dans tous les pays où je vivrai, elles seront également gravées dans ma mémoire. Je suis avec le plus profond respect, etc.

27. DU MÊME.

Potsdam, 21 octobre 1752.

SIRE,

Votre Majesté m'ayant fait la grâce de m'accorder une pension de mille écus, le 1^{er} de septembre du mois dernier, sur la caisse des domaines, le trésorier m'a fait avertir que le premier quartier était destiné à la caisse des recrues. J'espère que V. M. voudra bien considérer l'état de mes finances, et que, n'ayant rien tiré depuis le mois de janvier que la partie de la pension de feu M. de La Mettrie, ce serait me jeter dans un dérangement dont je ne pourrais jamais sortir, si V. M. n'avait la bonté de m'accorder la grâce d'être payé du jour où elle a eu la bonté de me donner ma pension. J'espère qu'elle voudra m'accorder cette faveur,

^a Le marquis d'Argens était de retour à Potsdam le 26 août 1751.

et qu'elle daignera se rappeler que, n'ayant jamais, pendant dix ans que j'ai été capitaine d'infanterie, dépensé trente écus en recrues, il me serait bien fâcheux de les payer aujourd'hui en qualité de philosophe. Je suis, etc.^a

28. AU MARQUIS D'ARGENS.

Vous savez, M. le marquis, que je suis l'animal le plus indulgent de ce siècle, que, avec cela, je n'envie le bonheur de personne; jugez donc si je ne consens pas d'avance au délicieux état de malade que vous voulez vous constater pour le courant de cette année. Voltaire n'est pas plus fécond en malices, Maupertuis en inquiétudes, les bordels en c, et les églises en sermons absurdes, que vous l'êtes en maladies nouvelles. Fasse le ciel qu'il n'y en ait aucune de dangereuse! Mais, comme il faudra bien que je renonce à vous voir en ce monde-ci, je vous donne rendez-vous dans la vallée de Josaphat,^b où je compte vous donner les tableaux de Sans-Souci que votre cupidité vous fait envier depuis longtemps, où nous pourrons achever Tacite ensemble, et où j'aurai l'honneur de vous assurer de l'admiration que j'ai pour toutes vos maladies, et du zèle avec lequel je soutiendrai contre *quoscunque* qu'Hippocrate, Galien et Esculape même n'ont jamais eu à traiter de plus longues maladies que les vôtres. J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE MARQUIS,

le plus dévoué serviteur de vos infirmités,
LE PHILOSOPHE DE SANS-SOUCI.

^a On lit, au revers de cette lettre, ces mots de la main d'un conseiller de Cabinet :

« Que le Roi l'avait dispensé, lui et l'abbé de Prades également, des droits ordinaires des caisses des recrues et du timbre, en conséquence de l'ordre qu'il venait de donner. »

^b Le prophète Joël, chap. III, v. 6 et suivants.

29. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 8 février 1754.

SIRE,

Il était deux heures avant le jour, lorsque le postillon que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'envoyer a frappé à ma porte. Tous mes gens dormaient profondément, et, ayant été le premier à l'entendre, je crie à gorge déployée : Qu'on ouvre à M. Carita, mon apothicaire, qui m'apporte l'émulsion que je dois prendre ce matin ! Mon laquais, un moment après, entre dans ma chambre avec un homme botté, habillé de bleu, tenant un paquet à la main. Je me frotte les yeux, je les ouvre tant que je puis, et je ne comprenais pas par quel enchantement un apothicaire avait été métamorphosé tout à coup en postillon, et une bouteille d'émulsion en lettre. Enfin, revenu un peu à moi-même, je sors de dessous ma couverture un bras à demi paralytique, j'ouvre la lettre, et, à l'aide d'une bougie que tenait mon laquais à demi nu, je lis les vers de V. M.,^a qui, par parenthèse, quand ils ne seraient faits que par un particulier, feraient passer mon châliti à l'immortalité ; ils sont dignes de Chaulieu. Ma lecture finie, je me fais étayer de coussins, et, soutenu ainsi qu'un vieux bâtiment qui va crouler, j'ai l'honneur d'écrire ces lignes à V. M., qui m'ont coûté bien des aïe ! et des hé ! car vous savez, Sire, que je ne suis rien moins que stoïcien. Au reste, V. M. ne me rend pas justice en croyant que la paresse me tient au lit. Passe encore, Sire, si vous aviez cette pensée lorsqu'il faut que de Potsdam je vienne à Berlin : mais pour rester à Berlin quand je puis être à Potsdam, il faut que je sois aussi paralytique que l'était celui de l'Évangile. Je guérirai pourtant, j'espère, dans trois ou quatre jours ; et la pharmacie assure que je n'aurai pas pris encore deux douzaines de clystères, trois médecines et six bouteilles d'émulsion, que l'on me dira : Prends ton lit et marche,^b et va à Potsdam. J'ai l'honneur, etc.

^a Voyez t. XIII, p. 47—49.

^b Saint Mathieu, chap. IX, v. 6.

30. DU MÊME.

REQUÊTE D'UN PAUVRE MALADE A UN GRAND ROI QUI SE PORTE BIEN.

Potsdam, 28 mars 1750.^a

SIRE,

Je m'étais flatté, depuis deux jours, de l'heureuse espérance que je pourrais être assez fortuné pour faire ma cour à V. M.; mais me voilà encore perclus, depuis hier, de la moitié du corps. Une misérable humeur scorbutique prend à chaque moment diverses formes. M. Cothenius m'assure que, à l'aide d'une cure de dix ou douze jours, il me rendra aussi vigoureux qu'un athlète des jeux Olympiques; mais j'ai, Sire, une autre maladie que V. M. peut seule guérir. Cette maladie, c'est la crainte que j'ai de lui déplaire, et tous les remèdes ne font rien au corps, si l'esprit est malade. V. M. peut, à l'exemple du Messie, me guérir dans un instant, en me faisant assurer de sa part, par le saint abbé de Prades, que je puis avaler en paix tous les diaboliques breuvages que Cothenius ordonnera. N'allez pas vous figurer, Sire, que le métier de faiseur de miracles ne convient pas à V. M.; rappelez-vous que les plus grands princes ne l'ont pas méprisé. Vespasien, qui, après tant de mauvais souverains, mit fin aux maux de l'empire, daigna s'abaisser à guérir un boiteux en lui marchant sur la jambe, en Syrie, et un aveugle, en Judée, en lui frottant les yeux de sa salive. V. M. peut faire un miracle avec moins de peine, et elle conviendra que, quelque peu que je vaille, je vaux bien un vieux Juif borgne. Je me recommande donc à sa bonté, et j'ai l'honneur, étendu sur mon châlir entre deux vieux bouquins, l'un grec et l'autre latin, de me dire avec le plus profond respect, etc.

^a C'est par une erreur de transcription que cette lettre est datée de 1750, car l'abbé de Prades, lecteur du Roi, dont il y est parlé, ne vint à Berlin qu'au mois d'août 1752.

31. DU MÊME.

Potsdam, 7 novembre 1754.

SIRE,

Depuis qu'il a plu à Votre Majesté de joindre au titre de conquérant celui de réconciliateur des enfants prodigues, et qu'elle a bien voulu prendre soin de ramener dans le giron de l'Église un Père de l'Église du XVIII^e siècle, l'abbé de Prades,^a j'ose me flatter qu'elle voudra bien me procurer le sort d'Ésaü, et que, déshérité comme cet ancien Juif, j'aurai cependant le bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. V. M. peut me rendre ce service, qui me fera prospérer dans ce monde et dans l'autre.

Mon père et toute ma famille m'ont écrit les lettres les plus pressantes pour que V. M. veuille bien faire écrire à son ministre à Paris de recommander à M. de Séchelles^b un nommé M. Pseau-tier, directeur des postes en Provence, lorsque l'occasion se présentera où M. de Séchelles pourra lui rendre quelque service. Cet homme ne demande qu'une lettre de recommandation vague, et dont l'effet n'aura peut-être jamais lieu; cependant un jour cela pourrait lui faire avoir un meilleur poste. Mon père, qui, depuis vingt ans, ne m'a jamais écrit que fort froidement, me traite de la façon du monde la plus tendre dans sa lettre, et me dit que, si je l'oblige dans cette occasion, il saura un jour réparer une partie du mal qu'il m'a fait.^c J'avoue à V. M. que, s'il me laissait dans son testament quatre ou cinq mille écus au-dessus de ma légitime, je n'en serais pas fâché. Je sais que, étant attaché à V. M., je n'aurai jamais besoin de personne; mais, Sire, les coups de canon tuent les Turenne, les Berwick, et même les Charles XII. Si V. M. veut me donner caution qu'elle ne commandera plus ses armées, je renonce de tout mon cœur à ce que je puis avoir après la mort de mon père: ayant dix ans de plus que V. M., trente coliques et quinze rhumatismes par mois, je

^a Voyez t. XIV, p. xvii, n^{os} XXV et XXVI, et p. 108—114.

^b Contrôleur général à Paris. Voyez t. II, p. 108 et 109, et t. III, p. 56.

^c Voyez t. XII, p. 87.

dois, par des règles plus sûres que toutes celles des algébristes, décamper d'ici-bas quinze ans avant V. M. Je suis, etc.

32. DU MÊME.

Potsdam, 4 octobre 1756.

SIRE.

Je ne sais si la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté lui sera rendue à Vienne; car, en vérité, de la manière dont elle conduit ses affaires, on doit toujours supposer que tous les quinze jours elle prend une province. Il y a un mois que vous êtes parti de Potsdam; vous voilà maître de la Saxe, et la victoire glorieuse que vous venez de remporter sur les Autrichiens ^a met sous votre puissance la moitié du royaume de Bohême. Toute l'Europe retentit du bruit de vos actions éclatantes, et les papiers publics lui ont déjà appris que c'est principalement à votre célérité, à votre courage, à l'étendue de vos lumières que sont dus les progrès et les victoires de vos armées. Il y a pourtant, Sire, une chose qui m'afflige. On dit que vous avez passé cavalièrement trente-six heures sans prendre aucune nourriture, et que vous ne vous êtes pas donné le loisir, la veille de la bataille, de manger un seul morceau. Je prie V. M. de songer à ce beau passage du *Palladion*, «Le pain fait le soldat,» ^b vérité très-importante. La gloire nourrit l'âme; mais il faut quelque chose de plus à l'estomac, surtout lorsqu'il est faible, et que de la santé de cet estomac dépend le bonheur d'un grand État. Faites jeûner les Saxons tant que vous voudrez, j'y consens de très-bon cœur; mais n'allez pas leur donner le pernicieux exemple de leur apprendre à se passer de manger.

A propos des Saxons, lorsque je pense à la façon dont vous les traitez, je suis tenté de croire qu'à la qualité d'archevêque de

^a A Lowositz, le 1^{er} octobre 1756.

^b Voyez t. XI, p. 171.

Magdebourg vous voulez ajouter celle de grand pénitencier, et que vous jugez nécessaire de faire jeûner le roi de Pologne et ses soldats jusqu'à ce que le temps de la pénitence que vous leur avez imposée soit accompli. En attendant, ils n'auront pas besoin de rhubarbe, ni de poudres digestives. L'indigestion est une maladie à laquelle ils ne seront pas sujets, et M. le comte de Brühl sortira de ce camp avec la taille d'une jeune fille de quinze ans.

Permettez, Sire, avant de finir ma lettre, que je supplie ♡. M. d'absoudre, en qualité d'évêque, l'abbé de Prades, si par hasard il a assommé quelque Autrichien, et a encouru les censures de la sainte mère Église. J'ai l'honneur, etc.

33. AU MARQUIS D'ARGENS.

Octobre 1756.

Mes troupes, mon cher marquis, ont fait des efforts de valeur. Pour moi, pauvre philosophe, je n'y ai été que pour ce qu'est un homme sur vingt-cinq mille. Vous badinez de la famine des Saxons; mais il faut bien prendre ces gens par un bout, et c'est bien la façon d'appriivoiser un Luculle que de lui faire faire abstinence. J'ai reçu votre première lettre; je n'y ai point répondu, parce que j'étais par monts et par vaux. J'ai laissé l'abbé en Saxe, ne voulant pas souiller ses mains pures de sang catholique. La tête a tourné aux Français; il n'y a rien de plus indécent que les propos que l'on tient sur mon compte. On dirait que le salut de la France tient à la maison d'Autriche, et les larmes d'une Dauphine^a ont été plus éloquentes que mon manifeste contre les Autrichiens et les Saxons. Enfin, mon cher, je déplore les suites du tremblement de terre qui a renversé toutes les cervelles politiques de l'Europe, et je vous souhaite tranquillité, santé et contentement. Adieu.

^a Voyez t. XI, p. 121.

34. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 17 octobre 1756.

SIRE,

Voilà donc Albe incorporée dans Rome, et, par votre prudence, les ennemis de l'État en deviennent les citoyens et les défenseurs. Après des actions aussi éclatantes, quel est l'homme, quelque prévenu qu'il soit, qui ne se trouve obligé de convenir de la supériorité de vos lumières? Les Français vous condamnent: c'est ainsi que les Athéniens déclamaient contre Philippe quand il devenait l'arbitre de la Grèce. Vous allez l'être de l'Europe. Il est naturel que les Athéniens modernes, aussi frivoles que les anciens, en imitent la conduite: les discours injurieux des Français font le panégyrique de votre gloire. Je souhaite, Sire, que ces insensés, séduits par un espoir trompeur, fassent des feux de joie dans la plus petite maladie que vous aurez, et qu'ils publient que vous êtes mort; de pareils feux indécents ont fait le plus beau trait de l'histoire de Guillaume III.

J'ai soigneusement exécuté la commission dont M. le comte de Finckenstein m'a chargé;^a mais, comme je n'entends pas l'allemand, et qu'il a fallu se servir de l'imprimeur qui a prêté serment, et qui imprime au château tous les manuscrits qu'on veut tenir secrets jusqu'à leur publication, j'ai été obligé de me servir, pour la correction de l'imprimerie, de M. de Francheville, qui est de même à serment, qui sait l'allemand, et qui a corrigé l'édition des ouvrages de V. M. C'est du consentement et de l'avis de M. le comte de Finckenstein que j'ai agi de même. Quant à la lettre de V. M., elle est charmante, écrite avec toute la noblesse possible. On n'y a changé qu'un seul mot. M. le comte de Finckenstein m'ayant dit que les Suédois s'empresaient depuis un mois de témoigner beaucoup de bonne volonté, et qu'il craignait qu'ils ne fussent vivement offensés de l'épithète d'*aristocratie cruelle et sanguinaire*, j'ai mis *aristocratie tumultueuse*.

^a De faire imprimer la *Lettre du cardinal de Richelieu au roi de Prusse*. Voyez t. XV, p. 81—83.

J'espère que V. M. ne condamnera pas ce petit adoucissement, puisque son ministre me paraissait dans une véritable peine.

Nous avons été ici, Sire, dans une douleur inconcevable, M. Fredersdorf et moi, sur des lettres venues de Berlin, qui disaient que vous aviez été blessé dans une embuscade, et qui assuraient que vous étiez prisonnier. Ces nouvelles étaient assez bien circonstanciées pour nous jeter dans le désespoir. Nous avons d'abord envoyé à Berlin pour aller à la source, et, après sept heures de souffrances, nous avons appris que tout ce qu'on nous avait raconté, et même écrit, n'était qu'un tissu de mensonges. V. M. permettra que, à l'occasion de ces fabricateurs de mauvaises nouvelles, je lui rapporte un bon mot de M. Mitchell, envoyé d'Angleterre : « On voit, a-t-il dit, des jacobites à Berlin, et il n'y a point de prétendant; cela est singulier. »^a J'ai, etc.

35. AU MARQUIS D'ARGENS.

Leitmeritz, juin 1757.

Souvenez-vous, mon cher marquis, que l'homme est plus sensible que raisonnable.^b J'ai lu et relu le troisième chant de Lucrèce;^c mais je n'y ai trouvé que la nécessité du mal et l'inutilité du remède. La ressource de ma douleur est dans le travail journalier que je suis obligé de faire, et dans les continuelles dissipations que me fournit le nombre de mes ennemis. Si j'avais été tué à Kolin, je serais à présent dans un port où je ne craindrais plus les orages. Il faut que je navigue encore sur cette mer orageuse, jusqu'à ce qu'un petit coin de terre me procure le bien que je n'ai pu trouver dans ce monde-ci. Adieu, mon cher; je

^a Le bon mot de sir Andrew Mitchell (t. XII, p. 195) rapporté ici fait allusion au feld-maréchal Keith, au major John Grant et à mylord Tyrconnel, ambassadeur français à la cour de Berlin.

^b Voyez t. XIV, p. 64, t. XVII, p. 157, et t. XVIII, p. 158 et 182.

^c Voyez t. X, p. 194.

vous souhaite la santé et toutes les espèces de bonheur qui me manquent.

36. A U M Ê M E.

(Leitmeritz) 19 juillet 1757.

Mon cher marquis, regardez-moi comme une muraille battue en brèche par l'infortune depuis deux ans. Je suis ébranlé de tous côtés. Malheurs domestiques, afflications secrètes, malheurs publics, calamités qui s'apprêtent : voilà ma nourriture. Cependant ne pensez pas que je mollisse. Dussent tous les éléments périr, je me verrai ensevelir sous leurs débris avec le sang-froid dont je vous écris. Il faut se munir, dans ces temps désastreux, d'entrailles de fer et d'un cœur d'airain pour perdre toute sensibilité. Voilà l'époque du stoïcisme. Les pauvres disciples d'Épicure ne trouveraient pas, à cette heure, à débiter une phrase de leur philosophie. Le mois prochain va devenir épouvantable, et fournira des événements bien décisifs pour mon pauvre pays. Pour moi, qui compte le sauver ou périr avec lui, je me suis fait une façon de penser convenable aux temps et aux circonstances. Nous ne pouvons comparer notre situation qu'au temps de Marius, de Sylla, du triumvirat, et à ce que les guerres civiles ont fourni de plus furieux et de plus acharné. Vous êtes trop éloigné d'ici pour vous faire une idée de la crise où nous sommes et des horreurs qui nous environnent. Pensez, je vous prie, aux pertes des personnes qui m'étaient les plus chères, que je viens de faire tout de suite,^a et aux malheurs que je prévois, qui s'avancent vers moi à grands pas. Enfin que me reste-t-il pour me trouver dans la situation du pauvre Job? Ma santé, d'ailleurs faible, résiste, je ne sais comment, contre tous ces assauts, et je suis étonné de me soutenir dans des situations que je n'aurais pu en-

^a Frédéric fait principalement allusion à la mort de sa mère (t. IV, p. 182), dont la nouvelle lui parvint à Leitmeritz, le 1^{er} juillet 1757, vers les sept heures du soir.

visager, il y a trois ans, sans frémir. Voilà une lettre peu agréable et peu consolante, mais je vous vide mon cœur, et je vous écris plus pour le décharger que pour vous amuser. Écrivez-moi quelquefois, et soyez persuadé de mon amitié. Adieu.

La philosophie, mon cher, est bonne pour adoucir les maux passés ou futurs, mais elle est vaincue par les maux présents.

37. AU MÊME.

Torgau, 15 novembre 1757.

Cette année, mon cher marquis, a été terrible pour moi. Je tente et j'entreprends l'impossible pour sauver l'État; mais en vérité j'ai besoin plus que jamais du secours des causes secondes pour réussir. L'affaire du 5 novembre^a a été très-heureuse; nous avons huit généraux français, deux cent soixante officiers, passé six mille hommes de prisonniers. Nous avons perdu un colonel, deux autres officiers, et soixante-sept soldats; il y a deux cent vingt-trois blessés. C'est à quoi je ne devais pas aspirer; il faut voir ce qui arrivera à l'avenir. J'ai été obligé de faire arrêter l'abbé; il a fait l'espion, et j'en ai beaucoup de preuves évidentes. Cela est bien infâme et bien ingrat. J'ai fait prodigieusement de vers. Si je vis, je vous les montrerai au quartier d'hiver; si je péris, je vous les lègue, et j'ai ordonné de vous les remettre. A présent, nos bons Berlinoises n'auront plus rien à craindre de la visite ni des Autrichiens, ni des Suédois, et, en gagnant une bataille, je n'y profite que de pouvoir m'opposer avec sûreté à d'autres ennemis. Ces temps affreux et cette guerre feront sûrement époque dans l'histoire. Vos Français ont commis des cruautés dignes des pandours; ce sont d'indignes pillards. En vérité, l'acharnement qu'ils me marquent est bien honteux; leurs procédés ne tendent qu'à se faire un ennemi irréconciliable d'un ami

^a La bataille de Rossbach.

qui leur a été attaché seize ans. Adieu, mon cher marquis. Je vous crois au lit; n'y pourrissez pas, et souvenez-vous que vous m'avez promis de me joindre au quartier d'hiver. Vous avez encore du temps pour vous reposer, et, jusqu'à présent, je ne sais où je pourrai vous donner rendez-vous. J'ai le sort de Mithridate; il ne me manque que deux fils et une Monime.^a Adieu, mon aimable paresseux.

38. AU MÊME.

(Dürgey) auprès de Breslau, 13 décembre (1757).

Mon divin marquis, vous qui avez gardé le lit pendant huit mois, et qui devez être bien reposé à présent, pourrez-vous vous résoudre à passer avec moi l'hiver en Silésie, quand tout y sera tranquille? L'amitié, ou la paresse, qui des deux l'emportera? J'attends votre réponse avec impatience. En vérité, vous ferez une œuvre de charité de me venir voir. Je suis sans société et sans secours. Si vous prenez cette grande résolution, digne d'une belle âme comme la vôtre, je vous enverrai votre itinéraire, et je vous laisserai en dépôt à Glogau jusqu'en janvier, que je vous logerai chez moi, à Breslau. Cela vous tiendra lieu de toute la campagne rude que j'ai faite, et je confesserai à la face de toute la terre que cet effort sera plus grand que si vous aviez gagné six batailles. Vous savez ce qu'a dit ce roi tant vanté des Hébreux, ce roi si sage qui avait mille femmes : «Celui qui se dompte lui-même est plus fort que celui qui soumet des villes.»^b Sans doute que vous serez cet homme fort, et que vous ne m'envierez pas les consolations que je trouve dans votre société. Je vous enverrai quelqu'un pour vous conduire, et j'aurai soin des chevaux et de toute la dépense. Ah ça, mon cher marquis, bon courage! Nous bannirons tous les vents coulis: j'aurai du coton,

^a Allusion à *Mithridate*, tragédie de Racine.

^b Proverbes de Salomon, chap. XVI, v. 32.

des pelisses et des capotes toutes prêtes pour vous bien emballer. Vous verrez le beau mausolée du Bernin dans la cathédrale, si vous en avez envie, et vous trouverez toutes les commodités que vous pourrez désirer. Il dépendra de vous de prendre madame d'Argens avec vous. Adieu, mon cher marquis; j'attends votre réponse comme un criminel sa sentence ou son pardon.

39. AU MÊME.

(Düregoy, près de) Breslau, 19 décembre 1757.

Votre amitié vous séduit, mon cher; je ne suis qu'un polisson en comparaison d'Alexandre, et indigne de délier les cothurnes à César. La nécessité, qui est la mère de l'industrie, m'a fait agir et recourir à des remèdes désespérés dans des maux de même nature. Nous avons pris ici quatorze à quinze mille prisonniers, de sorte qu'en tout j'ai au delà de vingt-trois mille hommes des troupes de la Reine entre mes mains, quinze généraux, et passé sept cents officiers. C'est un emplâtre sur mes blessures; mais cela ne répare pas le tout. Je vais marcher à présent du côté des montagnes, pour y régler la chaîne des quartiers, et, si vous voulez venir, vous trouverez les chemins libres et assurés. J'ai été affligé de la trahison de l'abbé; mais la chose n'est que trop certaine. La séduction s'est faite cet hiver, à Dresde; il m'a vendu indignement, et, comme il s'est trouvé dans mon armée, il a averti l'ennemi de tout ce qui est parvenu à sa connaissance. Depuis que je l'ai fait arrêter, mes démarches ont été cachées, et tout a bien réussi. Adieu, cher marquis; vous savez que je vous aime. Ne me refusez pas la consolation que je trouve dans votre compagnie, et venez me joindre bientôt.

40. AU MÊME.

Striegau, 26 décembre 1757.

Vous pouvez croire, mon cher marquis, que votre lettre m'a fait un grand plaisir par l'amitié que vous m'y témoignez et par l'envie que j'ai de vous revoir. Votre voyage peut se faire à votre commodité. J'ai choisi des chasseurs que j'ai envoyés à Berlin pour vous conduire. Vous pouvez faire de petites journées, la première à Francfort, la seconde à Crossen, la troisième à Grünberg, la quatrième à Glogau, la cinquième à Parchwitz, la sixième à Breslau. J'ai dit qu'on doit commander les chevaux, et que l'on devait chauffer les chambres sur la route, que l'on vous prépare de bonnes poules dans tous les chemins. Votre chambre dans la maison est tapissée et fermée hermétiquement; vous n'aurez aucune incommodité de vent coulis ni de bruit. La ville de Liegnitz vient de se rendre; ainsi vous serez aussi sûr en chemin et dans Breslau qu'à Berlin.

Si quelque vapeur de vanité pouvait me monter à la tête, cela me serait arrivé après vos lettres. Mais, mon cher, quand je me considère moi-même, je rabats les trois quarts de l'éloge. Tout ce que votre éloquence prend plaisir à tant relever n'est qu'un peu de fermeté et beaucoup de fortune.^a Vous me trouverez le même que vous m'avez quitté, et vous pouvez être persuadé que ces choses qui ont tant d'éclat de loin sont souvent bien petites de près. Enfin, mon cher, le plaisir de jouir de votre société est ce sur quoi je fonde les agréments de ma vie. Il y a grande apparence que nous aurons la paix générale; personne ne la souhaite plus que moi. En attendant, j'emploierai avec vous les heures de mon loisir à étudier; c'est, sans contredit, le meilleur usage que l'on peut faire du temps. Vous verrez un déluge de vers qui ont inondé ma campagne. Il y en a à vous, et des épigrammes pour tous mes ennemis. Adieu, mon cher marquis; je vous embrasse.

^a Voyez t. XVIII, p. 114.

41. AU MÊME.

Ce 14 au soir.

J'ai reçu, mon cher marquis, votre lettre avec celle de l'abbé. Sa lettre vous est arrivée au temps qu'il a déjà été relâché. Les ordres en ont été donnés il y a cinq jours. Marquez-lui, s'il vous plaît, que, malgré ses procédés, qui n'ont pas été nets à mon égard, je sais m'arrêter dans mes ressentiments; que, pourvu qu'il devienne sage, je trouverai à l'accommoder de quelque bénéfice, ce qui lui est d'autant plus indispensable, que presque toutes les portes catholiques orthodoxes lui sont fermées. Vous m'écrivez de bougies, ici on me parle de harengs. En vérité, tant valait-il faire la guerre encore que devenir revendeur sur mes vieux jours. Je vais au gros de l'arbre, mon cher, je règle le change et autres choses d'une plus grande influence dans l'État. Le pain et la viande entrent dans cette catégorie; mais les harengs, les bottes, les bougies s'arrangeront d'elles-mêmes quand le gros sera réglé. Adieu, mon cher; j'ai chiffré toute la longue journée, je suis fatigué. Adieu donc; je vous embrasse.

42. AU MÊME.

Münsterberg, 23 avril 1758.

Adieu, mon cher marquis; je vous crois à présent de retour à Berlin. Allez à Charlottenbourg quand et comme vous le voudrez, et voyagez pour ne revenir qu'au commencement d'octobre. Je suis charmé de ce que vous vous portez mieux. J'ai tremblé pour vous, mais j'espère que l'exercice, le voyage en terre natale et votre retour vous guériront tout à fait. Pour moi, mon cher, je vais combattre des moulins à vent et des autruches, ou des Russes et des Autrichiens. Adieu, mon cher; je suis dans le travail de l'enfantement. Je ne saurais guère vous en dire davantage,

mais je m'intéresserai toujours sincèrement à votre bonheur et à votre conservation.

43. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 avril 1758.

SIRE,

J'ai trouvé dans la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire de nouvelles marques de ses bontés. Vous ressemblez, Sire, à ces génies bienfaisants des anciens, qui se faisaient connaître à ceux qu'ils protégeaient, en les accablant toujours de nouveaux bienfaits. Quand serai-je assez heureux pour pouvoir vous remercier à Sans-Souci de toutes vos grâces, et vous y voir jouir d'une paix que vos glorieux travaux vous auront procurée? Vous me dites que vous vous préparez à aller combattre vos ennemis. C'est me dire que vous allez les vaincre; mais je n'en suis pas moins alarmé. Je crains sans cesse, ainsi que tous vos fidèles sujets, dont vous êtes le père, qu'il ne vous arrive quelque accident. C'est dans vous seul que réside la gloire et le bonheur de tous vos États.

Je ne sais, Sire, si je pourrai profiter du congé que vous avez daigné m'accorder, à cause de la grande faiblesse dont je suis encore. Pour faciliter un voyage qui m'est si nécessaire, V. M. pourrait me rendre le plus grand service, si à tant de grâces qu'elle m'a faites elle en ajoutait encore une dernière, car, après cela, ce serait abuser des bontés de V. M. que de l'importuner davantage. J'ai trouvé à Berlin un de mes cousins germains, M. de Mons, capitaine au régiment de Piémont; c'est un jeune homme de trente-trois ans, dont la conduite à Berlin et à Magdebourg a mérité l'estime publique et l'amitié de M. de Seydlitz, qui pourra rendre compte à V. M. de son caractère. Si elle daignait lui accorder la permission d'aller à Aix sur sa parole, il m'accompagnerait jusqu'à Chambéry, après quoi je continuerais ma route par la Savoie pour Nice, et lui la sienne pour Aix par le

Dauphiné. Il me serait de la plus grande utilité d'avoir la compagnie d'un officier français jusqu'en Suisse, et surtout d'un parent et d'un ami. J'ose ajouter à ces premières raisons que toute ma famille, et ma mère surtout, dont j'attends la plus grande partie de ce que je dois avoir, me saura un gré infini de ce congé. Ainsi, Sire, si vous m'accordez cette grâce, après m'avoir vous-même accablé de bienfaits, vous me procurerez de nouveaux biens dans ma patrie, et vous me ferez terminer aisément les discussions que je serai peut-être obligé d'essuyer. Pardonnez-moi, Sire, si je vous écris aussi longuement dans le temps que vous êtes occupé des affaires les plus sérieuses; mais je connais l'excès de vos bontés, et vous ne sauriez croire le bien que vous me ferez, si vous m'accordez la grâce que je prends la liberté de vous demander. J'ai l'honneur, etc.

44. AU MARQUIS D'ARGENS.

Littau, 7 mai 1758.

Vous connaissez le chien de tendre que j'ai pour vous, mon cher marquis, et vous savez que je ne saurais rien vous refuser. Prenez donc pour votre conducteur ce capitaine de Piémont, votre parent; je lui ferai expédier le passe-port que vous me demandez, et vous pourrez partir avec lui lorsque vous le trouverez à propos.^a Nous courons ici les grandes aventures; j'ai fait trotter M. Daun de Bohême en Moravie;^b enfin nous guerroyerons jusqu'à ce que nos maudits ennemis veuillent faire la paix. Votre lettre, mon cher, avait une odeur de casse et de séné qui m'a fait purger en l'ouvrant. Grand Dieu! ne faites donc pas une apothicaire de votre pauvre corps. Quoi! une lettre qui fait soixante milles d'Allemagne conserve, par votre seul tact, assez de vertu médicinale pour opérer, après huit jours de route, sur

^a Voyez t. XII, p. 87.

^b Voyez t. IV, p. 192 et 194.

moi! Que ne doit-ce donc être, si l'on vous approchait! Voilà une nouvelle découverte en médecine. Sans doute que, à l'avenir, on purgera les malades par la vertu communicative des remèdes que d'autres auront pris, peut-être même par lettres; et les lettres purgatives iront d'un bout de l'Europe à l'autre opérer leurs effets, comme des billets de banque payables au porteur. En vérité, mon cher marquis, vous êtes un étrange mortel. Pour Dieu! ne vous tuez pas à force de soins pour votre santé; et que les remèdes épargnent la plus belle âme des beaux esprits, et ce cœur pur et net, digne de Bayard, que j'estime tant en vous. *Vale.*

45. AU MÊME.

Grüssau, 10 août (1758).

Vous pouvez aller à Hambourg, mon cher marquis, en toute sûreté, y recueillir le peu d'effets qui vous reviennent de la succession paternelle. Pour moi, je m'en vais m'opposer à tous nos ennemis. Il ne me manque que les cent bras de Briarée pour pouvoir effectuer sur ce sujet tout ce que je désire. Vous vous conduisez comme les citoyens romains durant la seconde guerre punique, où l'on vendait publiquement à Rome, comme en temps de paix, les champs et les maisons de campagne qu'Annibal occupait avec les Carthaginois. C'est à nous autres à imiter Scipion l'Africain, si nous le pouvons, ou bien la comparaison clochera furieusement. Enfin, mon cher marquis, donnez-vous patience ce mois-ci et le prochain, et j'espère que nos grandes querelles seront décidées avant la chute des feuilles. Adieu, mon cher; je vous souhaite un bon voyage, et vous prie de dire une petite oraison pour les âmes de vos amis qui sont en purgatoire.

46. AU MÊME.

(Lübben) 6 septembre 1758.

J'ai reçu votre lettre de Hambourg, mon cher marquis. Je n'ai pas douté de la part que vous prendriez à la défaite des Russes. Iwan, le grand Iwan,^a lieutenant-général des barbares, avec beaucoup d'autres, est notre prisonnier. Mais, mon cher, la multitude de mes ennemis m'empêche de mettre tout à perfection. Je me vois réduit à mener la vie d'un chevalier errant; je cours le pays, et sur tous les grands chemins je trouve de nouveaux ennemis à combattre. Je n'entre dans aucuns détails; mais, si vous apprenez la nouvelle d'une autre bataille, que cela ne vous étonne pas. Enfin nous nous accoutumons aux batailles, et cela devient notre pain quotidien. Je souhaite fort la fin de tout ceci, mais je la voudrais bonne; tant que cela n'en viendra pas là, il faudra ferrailler. Adieu, mon cher. Ma situation et le genre de vie que je suis obligé de mener ne favorisent pas les Muses. Je dirai comme Lucrèce : Puissante Vénus, vous qui tenez entre vos bras le cruel dieu de la guerre, qui, épris de vos charmes, penche sur votre sein sa tête redoutable, daignez le fléchir; que les horreurs de la guerre, qui désolent la terre, fassent enfin place aux douceurs de la paix;^b que le peuple prussien respire après tant d'alarmes et de calamités; que d'Argens puisse tranquillement retourner à Berlin et goûter avec moi, dans les bras de la philosophie, d'un repos dont les Muses ont besoin pour cueillir encore quelques feuilles de laurier, qu'Apollon donne à ses nourrissons. Voilà, mon cher, la formule de ma prière. Joignez vos vœux aux miens pour qu'elle soit exaucée, et ne mettez aucun doute dans l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

^a Iwan Soltykoff.

^b Lucrèce, *De la nature des choses*, livre I, v. 30—41.

47. AU MÊME.

Breslau, 22 (décembre 1758).

Je vous connaissais de trop longue main pour n'avoir pas prévu, mon cher marquis, que, une fois à Hambourg, vous n'en sortiriez pas de sitôt, et, sans être prophète, je prédirai bien que vous y serez encore l'été prochain, à moins que la paix et la belle saison ne vous permettent de revenir par eau à Berlin. Je vous rends grâce des compliments que vous me faites sur la campagne; quoique j'aie eu, ainsi que les troupes, des fatigues énormes, nous n'avons guère mérité d'éloges. Cela s'est passé tellement quellement, et c'est remettre les choses en décision, qui ne se sont pas déterminées encore. Je suis fort las de cette vie; le Juif errant l'a été moins que moi. J'ai perdu tout ce que j'ai aimé et respecté dans le monde; je me vois entouré de malheureux que les calamités des temps m'empêchent d'assister. J'ai encore l'imagination frappée des ruines de nos plus belles provinces, et des horreurs qu'une horde plutôt de brutes que d'hommes y a exercées. Presque réduit, sur mes vieux jours, à être roi de théâtre, vous m'avouerez qu'une pareille situation n'a pas des charmes assez attrayants pour attacher à la vie l'âme d'un philosophe. Je suis chargé d'affaires et d'ennuis, et menant la vie d'un anachorète. Mangez des huîtres et des pouparts à Hambourg, videz les pharmacies de pilules, usez tous les lavements des apothicaires, renfermez-vous hermétiquement dans votre chambre, et, jouissant de cette béatitude comme les âmes bienheureuses en paradis, n'oubliez pas un pauvre damné maudit de Dieu, condamné à guerroyer jusqu'à la fin des siècles et à succomber sous le travail qui l'accable. Adieu.

48. DU MARQUIS D'ARGENS.

Hambourg, 22 février 1759.

SIRE,

Après avoir rendu à Votre Majesté un million de grâces de la bonté qu'elle a eue de permettre que je pusse rétablir ma santé et prendre du temps pour me remettre d'une maladie cent fois plus dangereuse et plus longue que celle que j'ai faite à Breslau, j'oserai lui dire que je suis beaucoup plus courageux qu'elle ne le pense, et que je pars dans cinq jours pour Berlin, presque privé de l'usage d'une jambe. Si les bains d'herbes et l'été ne me fortifient pas les nerfs, me voilà appuyé tristement sur une béquille pour le reste de mes jours. Du moins, si j'étais estropié pour le service de V. M., je m'en consolerais; mais devenir perclus dans un lit et dans un fauteuil, cela est bien fâcheux. Cependant une chose me console : c'est que, depuis trois ans, vous êtes si accoutumé à voir des boiteux, des borgnes, des manchots, enfin de toutes sortes d'estropiés, que vous ne trouverez pas mauvais que je paraisse devant vous la hanche gauche plus haute que la droite, et une jambe à demi pliée. Je voudrais avoir l'autre en aussi mauvais état, et vous voir, une fois paisible, jouir tranquillement à Potsdam de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise. J'espère que l'automne vous rendra à vos peuples, heureux et jouissant de la plus parfaite santé. Voilà de nouveaux alliés qui vont faire en Italie une puissante diversion en votre faveur, et jamais le roi d'Espagne ne pouvait mourir plus à propos. Encore un effort, Sire, cette campagne, et tout est gagné; vous pourrez dire alors comme disait David : « J'ai vu les nations frémir, s'élever contre moi, et former des projets pleins de vanité; elles ont été dissipées comme le vent dissipe les nuages, et leurs espérances n'ont été que de vaines illusions. »^a A propos de poète hébreu, je prends la liberté d'envoyer à V. M. des vers sur le cardinal Cotin, qu'on assure être de Fréron; peut-être

^a Ce passage n'est proprement pas une citation, mais seulement une reminiscence d'idées et d'expressions des psaumes de David. Voyez p. e. les psaumes II et XVIII.

qu'elle ne les a pas encore vus, et je crois qu'ils ne lui paraîtront pas mauvais. J'ai l'honneur, etc.

49. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) 1^{er} mars 1759.

Il faut que vous ayez été bien mal, mon cher marquis, puisque vous me citez si bien les psaumes. Je pourrais y répondre par une jérémiade, mais je vous ennuierais; ainsi je la supprime. Je ne vous crois point à Berlin. J'adresse ma lettre à Hambourg, qui vous y trouvera sûrement. La campagne s'ouvrira de bonne heure cette année. Je ne sais quel sera mon sort, ni comment les choses tourneront. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me soutenir, et, si je succombe, l'ennemi le payera cher. La mort du roi d'Espagne pourra me délivrer de trente à quarante mille hommes; mais ce n'en est pas encore assez pour me mettre à mon aise. Songez que j'aurai trois cent mille hommes sur les bras, et que je n'en ai que cent cinquante mille pour leur résister. Cette guerre est affreuse; elle devient de jour en jour plus barbare et plus inhumaine. Ce siècle poli est encore très-féroce, ou, pour mieux dire, l'homme est un animal indomptable dès qu'il se livre à la fureur de ses passions effrénées. J'ai passé mon quartier d'hiver en chartreux. Je dine seul, je passe ma vie à lire, à écrire, et je ne soupe pas. Quand on est triste, il en coûte trop, à la longue, de dissimuler sans cesse son chagrin, et il vaut mieux s'affliger seul que de porter son ennui dans la société. Rien ne me soulage que la forte application que demande un travail et une application suivie. Cette distraction contraint d'écarter les idées fâcheuses, tant qu'elle dure; mais, hélas! lorsque l'ouvrage est fini, ces funestes idées reparaissent aussi vives qu'elles l'étaient par leurs premières impressions. Maupertuis avait raison: je suis très-persuadé que la somme des maux surpasse celle des biens; mais cela m'est égal, je n'ai presque plus rien à perdre, et le peu

de jours qui me restent ne m'inquiètent plus assez pour que je m'y intéresse avec vivacité. Adieu, mon cher marquis, soyez moins paresseux à m'écrire; je n'ai reçu de six mois que deux de vos lettres. Si vous aviez écrit de même vos *Lettres cabalistiques*, vous seriez mort sans le faire. Mais vous me traitez en ami dont vous êtes sûr, et vous me négligez, parce que vous savez que je vous suis également attaché; et, quoique dans le fond vous ayez raison, je vous prie cependant de me traiter comme un homme que vous auriez besoin de rechercher, et de m'écrire plus souvent. Je vous recommande à votre lit, à votre apothicaire et à la protection du hasard,^a qui règle et décide tout dans l'empire sublunaire que nous habitons, et qui se moque de vous, de moi, des politiques, des généraux, des sages et des fous également. *Vale.*

50. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 26 mars 1759.

SIRE,

J'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'écrire, dans le moment que je partais de Hambourg, et j'ai attendu d'être à Berlin pour avoir l'honneur de lui répondre; car, avant d'y arriver, je n'ai jamais été certain un seul moment, à cause de ma faiblesse, du temps où je pourrais être assez heureux pour la revoir. Enfin, après quatorze jours de route, je suis venu glorieusement à bout de faire trente milles. Ma santé se rétablit pourtant, et, si vous voulez me permettre de faire une campagne de six semaines ou de deux mois, je compte d'être en état, pendant les mois de juillet et d'août, de vous suivre jusqu'à Vienne. Cela ne me causera aucune dépense, ni aucuns frais à V. M. J'ai été obligé d'acheter des chevaux, puisque, en paix comme en guerre, une de mes jambes ne peut pas me servir une heure de suite; j'ai donc pris un carrosse.

^a Voyez l'*Épître sur le hasard*, t. XII, p. 57—69.

Malgré ce que V. M. me dit de la supériorité du nombre de ses ennemis, je suis toujours convaincu qu'elle viendra à bout de les réduire à lui accorder une paix glorieuse. La France est, par rapport aux finances, dans l'état le plus pitoyable; elle n'a plus aucun crédit dans les pays étrangers, et son commerce est entièrement ruiné. Les Anglais s'y prennent de la manière qu'il convient pour la réduire à se prêter aux conditions qu'on voudra lui offrir. Si les Anglais se rendent maîtres de Québec, ils forceront, s'ils en ont envie, les Français à faire la guerre à la reine de Hongrie. Cette dernière prise de la Guadeloupe a achevé de jeter dans la consternation tous les négociants du royaume. Enfin, au pied de la lettre, il n'y a plus en France ni finances, ni marine, ni commerce. Comment continuer à payer les subsides? Il s'agit de faire encore un effort cet été, et la paix ne peut manquer de se conclure en automne. J'ai vu, depuis un mois, plusieurs des plus gros négociants de Hambourg, deux, entre autres, qui venaient depuis quinze jours de France, l'un de Marseille, l'autre de Bordeaux. Le premier m'a assuré que, au lieu de quatre cent soixante vaisseaux que les Marseillais envoyaient tous les ans dans le Levant, il n'en était parti, depuis deux ans, que dix-sept, tous les autres ayant été pris, ou brûlés, ou coulés à fond. Le négociant de Bordeaux m'a dit que, depuis onze mois, il n'était parti de cette ville que trois vaisseaux pour les îles de l'Amérique et pour le Nord, au lieu de cinq à six cents qui partaient toutes les années pour différents endroits. Enfin, Sire, un fait certain, c'est que, depuis dix-huit mois, les Français n'ont pas reçu une livre de sucre de leurs plantations. Ce sont les Danois qui prennent le sucre aux raffineries de Hambourg, qui le vont vendre en France, et achèvent d'en faire sortir l'argent. Les Français n'ont jamais été si bas pour les finances dans les plus grands malheurs de Louis XIV. Ajoutez à cela un mécontentement général de la nation, qui demande la paix; un esprit de vertige répandu dans leur conseil d'État; des ministres qui se haïssent, qui cherchent à se détruire, qui sont presque tous les jours remplacés par de nouveaux, et vous verrez, Sire, qu'il faut que la France songe sérieusement à la paix. Et si elle est épuisée, qui donnera des subsides aux barbares et aux Tartares?

qui soudoiera ces Suédois? qui payera ce tas de cuistres rassemblés à qui l'on donne le nom de l'armée de l'Empire? Je conviens que les Autrichiens sont de braves gens et des ennemis qu'on ne doit pas mépriser; mais vous les avez battus si souvent, que vous les rebattrez toujours de nouveau lorsque vous voudrez vous servir des lumières supérieures que la nature vous a données. L'Europe, Sire, est persuadée de ce que je dis à V. M., et vos ennemis, malgré leur nombre, ne paraissent rien moins qu'assurés de leur bonne fortune. Je sais les discours qu'ils tiennent, parce que je viens d'un pays où ils ont beaucoup de partisans. La seule chose qui pourrait rendre vos ennemis vainqueurs, c'est si vous veniez à périr. Vous devez donc songer, Sire, à votre conservation, non seulement par rapport à vous, mais encore par rapport à tout votre peuple. Quant à moi, Sire, je suis plus obligé que qui que ce soit au monde de faire des vœux pour V. M.; car, si j'étais assez malheureux pour la perdre, j'aimerais mieux aller vivre dans quelque colonie anglaise de l'Amérique que de retourner en France. Je ne saurais exprimer à V. M. les injustices que l'on m'y a fait essuyer depuis quelques mois, et j'ai été fort heureux de tirer d'abord à Hambourg trente-deux mille livres, car on ne veut plus laisser sortir les quinze mille qui devaient m'être payées au commencement de février. Mon frère m'a écrit que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de me payer les intérêts de cette somme, qu'il garderait jusqu'à ce que, à la paix, les choses prissent une autre face. Pour me chagriner davantage, les gens du Roi ont dénoncé ma *Philosophie du bon sens* au parlement de Paris comme un livre impie, et il a été brûlé par la main du bourreau; l'arrêt qui le condamne a été ensuite mis dans toutes les gazettes étrangères. Je prie V. M. de se souvenir que ce livre est imprimé depuis vingt-trois ans, qu'il a été fait en Hollande, par conséquent dans un pays où les Français n'ont aucune juridiction, que personne jusqu'ici, en France, ne s'était avisé d'y trouver rien de contraire ni aux mœurs, ni à la Divinité. Peut-on montrer plus de haine et de passion? Ces gens-là ne cherchent pas même à les couvrir, car ils ont fait brûler par le même arrêt le poëme de Voltaire sur la religion naturelle, et ils ont eu l'insolence de mettre dans leur arrêt, qu'ils ont

fait imprimer : « Poème par le sieur de Voltaire, dédié au roi de Prusse. » Ce qui m'afflige le plus, c'est que, malgré tant de sujets de me plaindre, je suis obligé de me taire, de dissimuler et d'attendre la paix pour ravoïr ce qui me revient, et surtout le bien de ma mère, qui a quatre-vingts ans passés. Mais je puis protester à V. M. que, si j'avais le malheur de la perdre, j'aimerais mieux être privé de tout ce que j'ai dans le monde que de vivre dans un pays où de pareilles indignités sont autorisées. Si j'avais vingt ans de moins, je demanderais à V. M. la permission de faire la campagne dans l'armée du prince Ferdinand. J'ai l'honneur, etc.

51. AU MARQUIS D'ARGENS.

Rohastock, 27 mars 1759.

Malheur et embarras d'autrui n'est que songe, mon cher marquis. Des cent mille hommes ne prennent guère de terrain sur le papier; mais, lorsqu'il faut les combattre, que leur nombre vous presse de tous les côtés, qu'il y a dix projets également dangereux auxquels il faut s'opposer sans en avoir le moyen, courir avec des armées d'un bout du monde à l'autre, enfin recourir à toutes les ruses et les tours d'adresse imaginables pour se soutenir, alors, dis-je, l'on sent tout le faix qu'il faut porter, et il faut convenir que, sans quelque heureux hasard, il n'y a plus moyen de se tirer d'affaire. Que les Français fassent des sottises, qu'ils manquent d'argent, il n'en faut pas moins soutenir les hasards de cette campagne, et elle peut être funeste. C'est un objet de huit mois, une cruelle besogne où le chapitre des incidents a souvent plus de part que l'habileté des hommes. Je vous rends grâce des offres que vous me faites. Quelque plaisir que cela me fit de vous voir, j'y renonce, parce que la malheureuse vie que je mène n'est pas faite pour vous, et que je ne veux point vous exposer.

Le ministère de France me hait très-fort. Il me persécute

dans ceux qui se sont attachés à mon sort ; mais, brûlé pour brûlé, il vaut mieux que ce soit le livre que la personne. Ainsi, mon cher, abandonnez aux flammes vos pensées philosophiques, sans que cela trouble votre philosophie. J'éprouve de plus grandes indignités par les infamies que quantité de libelles publient contre moi. Je laisse faire et ne pense qu'à sauver l'État, et, sans m'embarrasser du chagrin que l'on veut me causer, ni du tort que l'on prétend me faire, je vais mon chemin sans m'embarrasser du reste. Faites-en de même, et qu'il ne vous arrive pas d'autre malheur que celui-là ; vous devrez vous en consoler. Maupertuis a raison : dans cette chienne de vie, la somme des maux surpasse celle des biens. Le bonheur ne répand que des étincelles passagères sur nos jours, et le chagrin, des ombres profondes et durables. Voltaire a fait une ode pour ma sœur, où il y a de très-beaux morceaux. Il est très-piqué contre ses compatriotes. En vérité, mon cher, je ne vous dirais que des sottises, si je vous détaillais mes pensées. Écrivez-moi souvent, et ne m'oubliez pas. Adieu, cher marquis, adieu.

52. AU MÊME.

(Bolkenhayn) 4 avril 1759.

Noël, qui arrive, m'annonce la fâcheuse nouvelle de votre maladie. Puisque c'est une ébullition de sang, il y a toute apparence que ces mauvaises humeurs, une fois sorties du corps, vous procureront une bonne santé pendant l'hiver. Il faut rester à Francfort jusqu'à votre entier rétablissement, puis retourner à Berlin. Quoique je sois très-faible, je suis obligé de partir le 7 pour la Saxe. Ainsi, marquis, reste à savoir où nous nous reverrons. Je commande plus impérieusement à mon corps que vous au vôtre ; il faut qu'il aille lorsqu'il y a nécessité de marcher. Mais mes raisons sont plus pressantes que les vôtres. Il faut bien finir la campagne pour avoir une bonne paix, et cela vaut la peine

que je sacrifie ma santé pour l'État. Ce bout de campagne durera jusqu'à la mi-décembre, et alors j'espère que je pourrai goûter quelque repos. Enfin, mon cher marquis, je m'abandonne au hasard, qui se joue des mortels, et qui se plaît à amener les événements toujours d'une manière différente à laquelle on s'attendait. Je vous souhaite repos et santé, et je fais des vœux pour que vous reveniez à Berlin sans que ce petit voyage vous fasse du tort. Adieu, cher marquis; je vous embrasse.

53. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 20 avril 1739.

SIRE,

Vous avez permis que je prisse la liberté de vous écrire quelquefois; je n'ose cependant le faire aussi souvent que je le souhaiterais, dans la crainte de détourner V. M. des choses importantes dont elle est sans cesse occupée. Mais les succès de vos armes dans la Bohême, et les commencements heureux de cette campagne, me donnent trop de joie pour pouvoir m'empêcher d'en féliciter V. M. Je deviens tous les jours plus assuré que la fin de cette campagne vous rendra, heureux et content, à vos peuples, et que, après vous être couvert de gloire, vous passerez à Potsdam et à Sans-Souci des jours fortunés, au milieu des choses magnifiques que vous y faites et que vous y rassemblez. Je sais que vous avez à surmonter des difficultés qui étonneraient et même qui abattraient tout autre prince que vous; mais la même fermeté et la même prudence qui vous ont tiré d'affaire jusqu'aujourd'hui vous conduiront à une paix durable et honorable. Je vous regarde comme l'Hercule moderne : vous êtes obligé de faire des prodiges; vous combattez contre une hydre, mais vous viendrez à bout d'en abattre toutes les têtes. Je ne m'aveugle pas, Sire, sur la situation des choses présentes, je sais qu'elles sont dans un état très-critique; mais enfin, Sire, je juge du futur

par le passé, et je ne doute pas qu'un calme heureux ne succède bientôt à tant de tempêtes. Je regarde la ligue d'aujourd'hui comme celle de Cambrai; elle ne produira, ainsi qu'elle, aucun effet, et s'en ira de même en fumée.

V. M. a bien tort de me dire que le mal d'autrui n'est que songe. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Sire, mon sort, par les arrangements que j'ai pris, est si fort attaché à la conservation de V. M., que, si j'avais le malheur de la perdre, Dieu sait ce que je deviendrais. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'irais plutôt à la Jamaïque ou à la Nouvelle-Écosse que de retourner en France. Mais, à propos de ma très-chère patrie, vous venez de mettre en deuil plus de trente femmes que vous avez rendues veuves par le changement des prisonniers de guerre; en revanche, vous avez tari la source de cinquante fausses nouvelles que ces messieurs publiaient tous les jours; c'était ainsi qu'ils payaient les politesses dont on les accablait.

J'ai reçu une lettre de Voltaire. Il y avait quatre ans qu'il ne m'avait écrit; mais il n'a pu résister à l'envie de savoir ce que je pensais du révérend père Malagrida et des autres jésuites portugais. Que dit V. M. de ces honnêtes gens? L'aventure du roi de Portugal^a est une belle leçon pour tous les rois, et surtout pour les rois protestants. C'est une chose affreuse que le pape ose soutenir d'infâmes parricides, et qu'un prince cruellement assassiné n'ose pas chasser de ses États les principaux auteurs de son assassinat. Voilà un beau sujet pour faire, sous le nom d'un quaker, un sermon contre toutes les religions qui ont des prêtres. Si je n'étais pas encore incommodé et toujours souffrant de ma jambe, j'aurais déjà donné matière à une nouvelle brochure. J'ai l'honneur, etc.

^a Le 3 septembre 1758. Voyez t. IV, p. 224, et t. XV, p. 151 et 167.

54. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Zuckmantel) 2 mai 1759.

Je reçois ici votre lettre, mon cher marquis, dans un temps où je me croyais toutefois oublié de vous. Les affaires ont été bien pour nous en Bohême, mais rien de décisif n'est arrivé encore. Je suis accouru ici pour accoler de Ville, que j'ai trouvé au moment qu'il rentrait dans les gorges des montagnes. Je n'ai pu lui faire grand mal; on lui a pris prisonnier ou haché en-pièces un bataillon de pandours. Ce n'était pas la peine de remuer tant de troupes pour si peu de chose. L'aventure du prince Ferdinand a été malheureuse, et nous met en de grands embarras de ce côté-là. Je retourne aujourd'hui à mon trou, à Landeshut, et, selon toutes les apparences, la campagne va s'ouvrir bientôt sérieusement. Je ne manquerai ni de fermeté ni de courage, mais de vous dire si cela sera suffisant pour nous tirer du labyrinthe où nous sommes, c'est de quoi je ne suis pas persuadé du tout. Ce seront les mois de juillet et d'août qui seront les plus critiques; il faudra non plus de petits miracles, mais de grands, mais des anges destructeurs qui égorgent des armées, mais le feu du ciel et des volcans qui consomment des hordes de barbares entières. Voilà, mon cher, comme nous pourrons encore nous tirer de la situation critique où nous sommes. Si le malheur nous en veut, nous périrons; mais nous sauverons notre honneur, et voilà tout. Mon grand embarras est celui-ci : les années précédentes, nos ennemis n'ont jamais agi ensemble, de sorte qu'on pouvait les battre les uns après les autres. Cette année-ci, ils veulent faire leurs efforts en même temps. S'ils l'exécutent, vous n'avez qu'à faire mon épitaphe et fréter votre vaisseau pour la Jamaïque.

Vous vous plaignez, mon cher, de votre jambe. Cela empêche-t-il vos doigts d'écrire? Allons, allons, une bonne brochure contre l'*infâme*;^a cela sera bon, et vous combattrez ainsi sous nos étendards. Le pape a donné je ne sais quelle toque à Daun;^b

^a Voyez t. XII, p. 112; t. XIII, p. 108 et 171; t. XIV, p. 73; et t. XV, p. 21, 22, 23, 24 et 25.

^b Voyez t. XV, p. XVIII et p. 122.

il se conduit très-indécemment contre moi. Les choses qui se passent à Lisbonne sont épouvantables. Lucrèce avait bien raison :

Tantum religio potuit suadere malorum.^a

Voltaire m'a écrit; il a fait une assez belle ode sur un très-funeste sujet,^b sur un sujet qui me coûte des larmes lorsque j'y pense, et dont je ne me consolerais de ma vie.

Vos freluquets ont fait tout plein d'impertinences à Berlin. Les gens sages font honneur à la France; mais qu'ils se font acheter cher par les impertinences et par toutes les extravagances que commettent leurs jeunes compatriotes!

Adieu, mon cher; écrivez-moi tant que vos mains ne seront pas aussi affligées que vos jambes, et soyez persuadé de mon amitié.

55. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 mai 1759.

SIRE,

J'ai reçu les vers que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'envoyer. Comment peut-on être occupé du commandement d'une armée de cent mille hommes, et trouver encore le temps de faire des vers aussi ingénieux et infiniment plus corrects que ceux de La Fare et de Chaulieu? Vous exécutez tout ce que vous voulez, et je crois que, si vous en aviez la fantaisie, vous feriez en même temps un admirable plan de bataille et un sermon aussi beau que le sont ceux de Saurin.

J'avais déjà vu dans tous les papiers publics cette toque et cette épée que le pape a envoyées au maréchal Daun. Je voulais engager le gazetier de Berlin à mettre dans sa gazette que le prince Ferdinand attendait de Londres un chapeau et une épée

^a *De la nature des choses*, livre I, v. 102. Voyez t. XVIII, p. 55.

^b *Ode sur la mort de S. A. S. Madame la princesse de Baireuth. Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 460.

bénits par l'archevêque de Cantorbéry, et qu'on ne doutait point, chez tous les protestants, que la bénédiction de Cantorbéry ne fût plus efficace que la romaine. Il faudrait accabler de plaisanteries les Autrichiens et les Français; ces gens-là publient cent sottises qui font beaucoup d'impression, et on les laisse faire. Au lieu de tant de mauvais sermons que font nos ministres, pourquoi ne prennent-ils pas occasion d'écrire une lettre pastorale dans laquelle ils feraient voir la ruine entière du protestantisme, si les ennemis de V. M. viennent malheureusement à bout de leurs desseins? J'écrirais bien quelque brochure à ce sujet; mais c'est en allemand qu'il faut que soit fait un pareil ouvrage pour être répandu parmi le menu peuple et lu de tout le monde. Je n'ai vu qu'une seule pièce en faveur de la bonne cause qui soit écrite avec goût; c'est une lettre sur les libelles.^a Je vous ai d'abord reconnu, Sire, et vous pouvez être assuré que, à la cinquantième ligne, j'étais aussi certain que vous étiez l'auteur de cet ouvrage que si vous me l'eussiez dit. On l'a traduit en allemand, et par là il devient encore plus utile.

J'aurais envie de faire une feuille tous les mois sous le titre de *Mercure de Harbourg*, dans lequel je tournerai en ridicule, sans aigreur et sans invectives, toutes les impertinences que publient les ennemis. Je ferai imprimer cet ouvrage en français et en allemand; personne ne saura que j'y travaille que celui qui le traduira, car le traducteur deviendra aussi nécessaire que l'auteur, puisque c'est le peuple qu'il faut instruire; et les gens qui parlent français en Allemagne ne font qu'un petit objet, eu égard à ceux qui n'entendent que l'allemand. Si V. M. ne désapprouve pas mon idée, je commencerai dès qu'elle me fera savoir sa volonté. Il me paraît que ce projet peut être utile pour la publication de quelques pièces que V. M. s'amuse à faire, et que j'insérerai dans le *Mercure de Harbourg* comme venant des auteurs sous le nom desquels il plaira à V. M. de mettre ses ouvrages.

Je ne suis point étonné des sottises et des impertinences de plusieurs officiers français; je les avais prévues, et V. M. peut se rappeler que j'eus l'honneur de lui dire à Breslau pourquoi elle

^a Voyez t. IX, p. 51—58.

avait la complaisance de placer un tas de jeunes étourdis dans sa capitale. Je n'en ai, grâce au ciel, pas vu un seul pendant tout le séjour qu'ils ont fait dans cette ville. Dieu les maintienne en joie à Spandow! Tout ce que je puis dire à V. M., c'est que nous n'entendrons plus à chaque instant quelque nouvelle qui n'avait aucune réalité, et qui pourtant ne laissait pas que d'inquiéter pendant deux ou trois jours tous les honnêtes gens de Berlin. J'ai l'honneur, etc.

56. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Landeshut) 12 mai 1759.

Bravo! bravo! mon cher marquis, vous vous escrimez à merveille, vous avez l'éloquence orientale des Hébreux, vous persuadez par de bonnes raisons, et vous condamnez ceux qui me disent des sottises. Que ne vous dois-je point! Votre plume est une épée tranchante qui coupe et perce mes ennemis. Ces ennemis me donnent bien de la besogne; mais je vous assure que j'agis avec une prudence et une vigilance admirable. J'ai passé toute la nuit en embuscade, et je n'ai rien pris. Peut-être la fortune me favorisera-t-elle une autre fois. Daun est entre Marklissa et Lauban.^a Dès qu'il voudra pénétrer sérieusement en Silésie, nous en viendrons aux mains, et cette journée décidera de beaucoup. Ne me grondez point si j'en reviens toujours à mes moutons. Cela m'occupe si fort, comme de raison, que l'application avec laquelle je traite mes manœuvres absorbe toute la capacité de mon esprit. Je ne lis plus que Lucrèce et vos lettres. Ma machine commence à se détraquer très-fort; mon corps est usé, mon esprit s'éteint, et mes forces m'abandonnent. Mais l'honneur parle, il me fait penser et agir. Je fais une campagne défensive qui ne plaira point à nos ennemis. J'attends mon moment, et alors j'userai du peu d'huile qui reste encore dans ma lampe.

^a Voyez t. XV, p. 119—121.

Vous, dont le foyer brillant éteint toutes les autres lumières, vous, qui avez profité plus qu'aucun autre mortel du rapt de Prométhée, vous pouvez travailler, éclairer le monde par vos productions, l'amuser et l'instruire. Mais pour moi, mon cher marquis, il n'y a plus que le tombeau qui me convient pour ensevelir les restes usés d'un homme qui vous a aimé, et qui vous aimera jusqu'au dernier soupir. Adieu.

57. AU MÊME.

Landeshut, 12 mai 1759.

Vos projets sont excellents, mon cher marquis; il faut persifler nos ennemis et les battre, si nous le pouvons. Mon frère Henri y fera son possible; pour de ce côté-ci, tout est tranquille, et il y a apparence que cela continuera jusqu'à la fin du mois. Si une fois le diable est aux champs, ce sera un beau bruit et une héroïque confusion, suivie d'une boucherie tragique; c'est de quoi il faut attendre l'événement en patience. Vous croyez, mon cher marquis, que notre ouvrage est perpétuel; cependant il se trouve toujours quelque calme parmi la tempête, qui laisse le temps de faire des bagatelles. Mes vers sont bons pour vous et Catt; mais d'ailleurs c'est peu de chose, et, comme on les peut faire sans peine, ils ne méritent aucune attention.

Des vers languissants, chevillés,
Que Bernis^a fait à la douzaine,
De petits mots entortillés,
Des zéphyrs, de la marjolaine,
Un ruisseau coulant sur l'arène,
Des chiffres tendrement taillés
Sur l'écorce antique d'un chêne,
Méritent, marquis, pour leur peine,
D'être à jamais oubliés.

^a Voyez t. X, p. 109, et ci-dessus, p. 22.

C'est à quoi s'attendent mes vers et ceux de mes pareils. Laissons aux génies véritables la gloire qui leur est due; qu'on apprenne par cœur Racine, Rousseau et Voltaire, que mes amis me fassent l'honneur de me lire et de se taire, et que chacun se borne à son métier et se renferme dans son talent. Pour moi, qui suis obligé de faire un métier auquel me condamne l'aveugle hasard de ma naissance, je me force à avoir les talents qui y conviennent, et à réparer par l'art et l'application ce que la nature m'a refusé. Vous voulez vous servir de l'ancienne machine de la religion?

Mais ce sont des armes usées,
Qui se rouillent dans l'arsenal.
Le fanatisme, en général,
Est le sujet de nos risées;
Les femmes mêmes, abusées,
Rejettent son poison fatal.
On ne réveille plus le zèle
Ni pour Luther, ni pour Calvin;
C'est une pâte sans levain.
Cette religion nouvelle
Avait un pouvoir souverain;
Marquis, à présent c'est en vain
Qu'on recherche quelque étincelle
De ce feu dont l'embraselement
Pensa mettre l'Europe en cendre,
Et qui le voudrait entreprendre
Perdrait son temps assurément.

Ce n'est pas que je condamne votre projet; écrivez toujours, et essayez ce que vous pourrez faire. Mais, mon cher, l'intérêt personnel, chez nos bons protestants, l'emporte sur l'attachement qu'ils ont pour la communion *sub utraque*, et je prévois que dans peu cette religion finira, soit qu'on la détruise en me perdant, soit qu'on la laisse mourir de sa belle mort par extinction de zèle. Pour Sa Sainteté, je le trouve le plus fou de tous les successeurs de saint Pierre.

Sa Sainteté me fait l'honneur
De me traiter, dont je me moque,
Comme on traite le Grand Seigneur.

A Daun il a donné la toque,
 Le sabre d'immense longueur
 Qu'Eugène reçut par faveur
 Pour immortaliser l'époque
 Des triomphes de ce vainqueur,
 Quand dans le sang des infidèles,
 D'Ottomans aux papes rebelles,
 Il eut lavé son bras vengeur.
 Dans nos ridicules querelles,
 Dans le cours de guerres cruelles,
 Ah! puisse ce bonnet papal,
 Qu'a reçu ce grand général,
 Se changer, par ses balourdises,
 Par ses mécomptes, ses méprises,
 Par sa lenteur et ses faux pas,
 De l'aveu de tous ses soldats,
 De Rome, de Paris, de toutes les Églises,
 En tiare du seigneur Midas!
 Pour moi, sans toque et sans épée,
 Que toute l'Europe attroupée
 Poursuit avec acharnement,
 Que trois p très-haut huppées,
 Par caprice préoccupées,
 Guerroient encore chaudement,
 Sans être béni de personne,
 Toujours sans sacrement, sans prône,
 Calviniste, ni luthérien,
 Je ne désespère de rien,
 Si ta main, marquis, me la donne.

Je serai béni de cette même main qui a lancé tant de foudres sur l'*infâme*, qui va persifler nos ennemis, et qui, après avoir triomphé de l'erreur, triomphera encore de l'envie et de l'aveugle rage de ceux qui me poursuivent. Adieu, mon cher marquis; voilà assez de sottises pour une fois. Je vous en promets autant à chaque fois que vous m'écrirez.

Vous pourrez trouver à Berlin le *Panegyrique de Matthieu Renard*, *Lettres sur les satires, sur les libelles*, *Lettre d'un secrétaire du comte Kaunitz au secrétaire du comte Cobenzl*, *Lettre d'un professeur suisse à un Vénitien*, *Lettre de la Pompadour*

à la reine de Hongrie pour demander l'abolition du collège de chasteté, etc.

58. AU MÊME.

Landeshut, 13 mai 1759.

Vous avez commandé, mon cher marquis, et j'ai obéi tout de suite. Vous recevez ici deux pièces pour votre *Mercure de Harbourg* : l'une est un *Bref du pape au maréchal Daun*,^a capable de faire frémir ceux qui ont encore quelque penchant pour Martin Luther ; l'autre est une *Lettre du prince de Soubise* ^a à ce maréchal sur cette épée, qui m'a paru la rendre assez ridicule. Vous n'avez qu'à tailler et rogner ce qu'il vous plaira, et accommoder les idées à votre fantaisie, comme vous le jugerez à propos. Après avoir dit mon mot, je prends congé de la benoîte toque et de la papale flamberge, à moins qu'un grand hasard favorable, comme il en arrive à la guerre, ne me fasse tomber ces pièces entre les mains. Je me moquerai de cette infâme canaille tant que je respirerai, et, si je ne puis les battre, du moins les déchirerai-je du bec, et les ferai enrager, en tant qu'il sera en mon pouvoir. Ces gens sont tous pétris de ridicules et de sottises ; il ne s'agit que de les relever, et cela se peut faire en les accablant de louanges et en ne leur disant rien de moquant. Le Bien-Aimé, la carogne apostolique et la p grecque me font tant de mal, qu'il n'y a aucun ménagement à garder avec eux. Je n'épargnerai ni plume ni encre pour leur lâcher quelque trait qui les désespère, et vous aussi. Fortifié de cet appui, je serai comme Philoctète lorsqu'il combattait à côté d'Hercule. Je terrasserai tous ces monstres et cette hydre d'ennemis renaissants qui s'élancent sans cesse contre moi. Adieu, mon cher marquis ; travaillez bien contre ces supôts de l'infâme. Aimez-moi un peu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

^a Voyez t. XV, p. 122 et 124.

59. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 mai 1759.

SIRE,

Je n'ai jamais rien lu d'aussi plaisant que votre *Bref du pape* et votre *Lettre du prince de Soubise*; je suis persuadé que les ennemis mêmes de V. M. seront forcés d'avouer qu'on ne peut rien voir de plus ingénieux.

J'ai changé le plan de mon ouvrage, et le titre. Je prendrai celui-ci, qui me paraît plus intéressant et plus conforme à mon idée : *Mémoires de l'Académie des novellistes du café de Saint-James*. Je feindrai que quelques Anglais ont formé une société dans laquelle chacun est obligé de lire à toutes les assemblées quelques pièces politiques. Voilà le moyen de placer à chaque séance de la prétendue Académie toutes les satires que je voudrai. Le titre de mon ouvrage me fournira encore l'occasion de tourner bien des choses en ridicule; et je tâcherai de faire un livre qui soit assez intéressant pour être lu même à la fin de la guerre, et lorsqu'il aura perdu le prix de la nouveauté. Enfin, Sire, si vous voulez bien m'aider et faire valoir mon projet en m'envoyant ce que vous ferez dans vos moments de loisir, je suis assuré que mon ouvrage réussira. Je compte d'en envoyer dans sept ou huit jours à V. M. la première partie imprimée.

Le *Bref du pape* m'a paru si plaisant, que je le traduirai en latin, et je le ferai imprimer en deux colonnes, le latin d'un côté et le français de l'autre, ce qui lui donnera encore un plus grand air de vraisemblance, parce que tous les brefs du pape sont toujours en latin lorsqu'ils sont adressés à la cour impériale ou aux ministres de cette cour.

Dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M., le bruit se répand dans la ville que le prince Henri est entré dans Nuremberg, et que V. M. a repoussé et battu un gros corps d'Autrichiens. Je suis persuadé, Sire, que vous ferez dans cette campagne tout ce qu'il faut pour vaincre vos ennemis de tous les côtés, et je ne doute pas d'avoir le bonheur de vous revoir tranquille à Potsdam, à la fin de cette année, comblé de gloire et

jouissant d'une parfaite santé; car, selon moi, ce dernier article est aussi important au bonheur des héros qu'il l'est à la tranquillité de nous autres pauvres simples mortels. J'ai l'honneur, etc.

60. AU MARQUIS D'ARGENS.

Reich - Hennersdorf, 28 mai 1759.

Je suis si occupé ici, mon cher marquis, de nos sottises héroïques, que je crains fort de vous seconder faiblement dans votre louable projet. Je n'ai point battu l'ennemi, parce que je n'en ai point eu l'occasion. Ma tâche sera bien difficile à remplir. L'ennemi que j'ai vis-à-vis de la Silésie est de quatre-vingt-dix mille hommes; j'en ai à peu près cinquante mille pour lui résister. L'embarras commencera à se faire sentir dès que les armées entreront en campagne; il faudra beaucoup d'adresse, d'art et de valeur pour se tirer du danger qui nous menace. Mon frère n'a point envoyé de troupes à Nuremberg; ce serait une très-grande faute s'il avait poussé cette pointe^a dans les circonstances présentes. Au contraire, il doit regagner la Saxe promptement, pour détacher contre les Russes. Il n'est pas temps encore de chanter victoire, ni de présager l'avenir; le gros de la besogne, le nœud de la difficulté nous attend, et il faut voir ce que le destin ordonnera des événements. Quels qu'ils soient, ils ne dérangeront pas ma philosophie. Pour ma santé et pour le contentement de mon cœur, ce sont des choses auxquelles je ne pense pas, et qui me sont très-indifférentes. Je vois bien, mon cher marquis, que vous êtes séduit comme le public. Ma situation peut jeter peut-être un certain éclat de loin; mais, si vous en approchiez, vous ne trouveriez qu'une grosse et épaisse fumée. Je ne sais presque plus s'il y a un Sans-Souci dans le monde; quel que soit l'endroit, le nom ne me convient plus. Enfin, mon cher marquis, je suis vieux, triste et chagrin. Quelques lueurs

^a Voyez t. III, p. 58 et 88, t. VII, p. 80, et t. XVII, p. 307.

de mon ancienne bonne humeur reviennent de temps en temps ; mais ce sont des étincelles qui s'évanouissent, faute d'un brasier qui les nourrisse ; ce sont des éclairs qui percent des nuages orageux et sombres. Je vous parle vrai ; si vous me voyiez, vous ne reconnaitriez plus les traces de ce que je fus autrefois. Vous verriez un vieillard grisonnant, privé de la moitié de ses dents, sans gaieté, sans feu, sans imagination, et moins que les vestiges de Tusculum, dont les architectes ont fait tant de plans imaginaires, faute de ruines qui leur indiquent les fonds de la demeure de Cicéron. Voilà, mon cher, les effets moins des années que des chagrins ; voilà les tristes prémices de la caducité que l'automne de notre âge nous amène infailliblement. Ces réflexions, qui me rendent très-indifférent pour la vie, me mettent précisément dans les dispositions où doit être un homme destiné à se battre à outrance ; avec ce détachement de la vie, on se bat de meilleur cœur, et l'on quitte ce séjour sans regret. Pour vous, mon cher, qui n'êtes point dans cette carrière de sang, conservez votre bonne humeur jusqu'à ce qu'un juste sujet d'affliction vous arrive, et mortifiez nos ennemis par votre plume, pendant que, de mon côté, j'emploierai le peu de talents que j'ai pour les confondre à grands coups d'épée et de canon. Adieu, cher marquis ; que le ciel vous conserve en paix et sous sa sainte garde !

61. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 18 juin 1759.

SIRE,

J'aurais eu l'honneur d'écrire plus tôt à Votre Majesté, si l'on pouvait venir à bout des imprimeurs ; ces gens-là ne finissent jamais. J'ai suspendu pour quelques jours mes *Mémoires de l'Académie des nouvellistes*, parce que j'ai cru que je pouvais faire quelque chose de plus utile dans un goût sérieux. Voici deux *Lettres* sous le nom d'un ministre du saint Évangile. Dans la

première, je me suis proposé de prouver que l'objet de la maison d'Autriche et celui de la France avait été, dans tous les temps, d'anéantir la réformation; dans la seconde *Lettre*, j'ai montré que l'Autriche et la France croyaient que le moment de l'exécution de leur dessein était arrivé.

Si j'avais cette éloquence vive et persuasive que la nature vous a accordée si libéralement, j'aurais pu faire quelque chose de très-bon; mais, outre la médiocrité des talents que le ciel m'a donnés, la faiblesse de mon corps s'est communiquée à mon âme, et mon esprit n'est guère moins énérvé que mes organes. J'ai tâché de réparer par l'exposition de la vérité les défauts de l'orateur, et j'ai eu recours à la raison toute nue, ne pouvant la présenter avec des ornements qui l'auraient rendue plus convaincante. C'est cette raison qui a fait trouver grâce à cet ouvrage auprès des lecteurs; et, puisque ces *Lettres* ont été plus heureuses que je n'osais m'en flatter, je compte d'en publier encore cinq ou six nouvelles, si j'ai la force de les faire.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le *Bref du pape* avec la traduction latine. Il y a plus de sel et plus d'imagination dans cette pièce que dans tout ce qu'on a publié et qu'on publiera pendant le cours de cette guerre.

Personne ne sait que je suis l'auteur des *Lettres* que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; l'imprimeur même qui les imprime l'ignore. Il n'y a que M. de Beausobre à qui j'en aie fait la confidence, qui est chargé de l'impression. Je supplie V. M. de ne point me nommer, car tout le public est persuadé que cet ouvrage est véritablement écrit par un ministre du saint Évangile, et nous perdrons tout le fruit qu'on peut en retirer, si l'on savait que c'est la production d'un auteur dont les livres ont été brûlés dans plusieurs pays pour cause d'irréligion.

J'aurais un grand besoin de prendre les eaux minérales à Sans-Souci, si vous vouliez bien me permettre d'y aller pour une quinzaine de jours. Je souhaiterais calfeutrer mon pauvre étui, qui s'en va périssant de tous côtés. Les médecins m'assurent que les eaux et l'exercice me feront grand bien. Je me promène ici en carrosse; mais l'on veut que je marche à pied.

Je n'ai point fait encore paraître la *Lettre de M. de Soubise*,

parce que je la garde pour mes *Mémoires des nouvellistes*; j'y travaillerai dès que j'aurai fait encore deux *Lettres* du ministre réfugié. J'ai l'honneur, etc.

62. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Reich-Hennersdorf) juin 1759.

Vos deux *Lettres*, mon cher marquis, valent mieux qu'une bataille gagnée; cela est admirable. J'aurais seulement voulu que vous eussiez été instruit d'une anecdote à l'égard de la seconde : c'est que la France a fait déclarer à la république de Hollande qu'elle avait, à la vérité, intention de faire un débarquement en Angleterre, mais qu'il ne serait point question du prétendant. Cette petite inadvertance peut se corriger facilement, et il n'y a qu'à dire que la France, ne voulant pas nommer le prétendant, de crainte de rendre son entreprise odieuse, ne pouvait pourtant l'entreprendre qu'en sa faveur. Vous vous moquez, mon cher, et de moi, et de mon *Bref du pape*; le mettre en parallèle avec vos *Lettres*, c'est comparer une épigramme de Rousseau à l'*Énéide* de Virgile. Je sais me rendre justice, et mon cerveau glacé du Nord ne peut se comparer en aucune façon avec votre imagination provençale. Les grenouilles d'Aix ont l'esprit plus vif que mes chers compatriotes; nous n'osons prétendre à l'esprit; encore sommes-nous trop heureux, si, dans deux époques de notre vie, l'on nous trouve du bon sens. Vous avez des ailes, et je me traîne sur des béquilles. N'insultez point du haut de votre gloire à ma misère, et souffrez que je rampe sur vos pas dans une carrière que vous fournissez d'une course rapide.

Je ne trahirai point votre secret; vous savez que le premier vœu qu'on exige des politiques est adressé au dieu du mystère. Pour moi, malheureux, qui suis obligé par devoir de faire ce que veulent les autres, et jamais ce qui me plaît, j'ai appris à cette école l'art de contenir ma langue dans la barrière de mon

râtelier, et par conséquent Votre Sainteté n'a point à craindre que je divulgue jamais les *Lettres* qu'ont produites les pieux effets de son zèle pour le protestantisme.

J'ai une douzaine de points à observer à présent dans la position où je me trouve, qui me causent de telles distractions, qu'il m'est impossible de fournir des matériaux de persiflage. La campagne précoce que Daun a annoncée se réduira à *semper augustus*, sobriquet qu'on avait donné aux armées autrichiennes dans les anciennes guerres.

Allez à Sans-Souci, mon cher; vous savez que ma maison et ce que la fortune m'a laissé de biens est fort à votre service. J'exige, pour loyer de la maison, que vous m'écriviez comment vous avez trouvé la galerie, et si le vieux jardin et les Chinois ont fait des progrès remarquables dans les quatre ans que je ne les ai vus. Adieu, mon cher marquis; prenez les eaux, promenez-vous, écrivez pour la bonne cause; surtout n'oubliez pas vos vieux amis, maudits de Dieu sans doute, puisqu'ils sont obligés de guerroyer toujours.

63. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 juillet 1759.

SIRE,

Vous avez trop de bonté d'approuver mon ouvrage; je n'ai d'autre mérite que celui d'un zèle véritable, et c'est en faveur de ce zèle que V. M. veut bien m'encourager. J'ai d'abord réparé la faute qu'elle m'a indiquée, et j'ai suivi, dans la nouvelle *Lettre* que j'ai l'honneur de lui envoyer, l'idée qu'elle a bien voulu me donner.

J'ai employé la première partie de cette troisième *Lettre* à montrer que la France ne pouvait avoir d'autres vues, quoiqu'elle cherche à les cacher, que celles d'agir en faveur du prétendant. J'ai réfuté dans la seconde partie les raisonnements que

j'ai entendu faire quelquefois, à Hambourg, à des Allemands et à des négociants hollandais. J'ai surtout appuyé sur le ridicule de se laisser séduire aux éloges outrés que l'on fait de la reine de Hongrie et du roi de France, parce que j'ai vu bien des gens être la dupe de ces éloges. Je me flatte que V. M. trouvera que j'ai traité cet endroit avec toute la modération possible. Je cherche à prendre un air d'impartialité qui peut servir mieux que la trop grande vivacité. Ce qui me fait plaisir, c'est que ces *Lettres* se débitent en allemand; cela pourra les rendre utiles; sans cela elles l'auraient été fort peu. Je ne connais pas davantage le traducteur que je suis connu de lui. Tout le monde est ici persuadé que les *Lettres* françaises sont véritablement faites par un ministre, ou du moins par un bon protestant.

Je remercie V. M. de la bonté qu'elle a de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci. Je ne manquerai pas d'avoir l'honneur d'écrire à V. M. dès que j'y serai arrivé, et de l'instruire de ce qu'elle souhaite savoir. Puissé-je avoir le bonheur de la voir bientôt comblée de gloire et jouissant d'une tranquillité parfaite dans ce beau séjour qu'elle continue de faire embellir!

Je joins aux *Lettres* françaises deux exemplaires des deux premières allemandes, si par hasard V. M. avait envie de les faire lire à quelqu'un qui n'entendît pas le français. J'ai l'honneur, etc.

64. AU MARQUIS D'ARGENS.

Madlitz, 16 août 1759.

Nous avons été malheureux, mon cher marquis, mais pas par ma faute.^a La victoire était à nous, elle aurait même été complète, lorsque notre infanterie s'impatiente, et abandonna mal à propos le champ de bataille. L'ennemi marche aujourd'hui à Müllrose, pour se joindre à Hadik. L'infanterie russe est

^a Frédéric parle de la bataille de Kunersdorf, livrée le 12 août 1759. Voyez t. V, p. 17—20.

presque totalement ruinée. Tout ce que j'ai pu rassembler de mes débris monte à trente-deux mille hommes. Je vais me mettre sur leur chemin, me faire égorger, ou sauver la capitale. Ce n'est pas, je pense, manquer de constance. Je ne saurais répondre de l'événement. Si j'avais plus d'une vie, je la sacrifierais pour ma patrie; mais, si ce coup me manque, je me crois quitte envers elle, et je pense qu'il me sera permis de songer à moi-même. Il y a des bornes à tout. Je soutiens mon infortune, sans qu'elle m'abatte le courage. Mais je suis très-résolu, après ce coup-ci, s'il me manque, de me faire une issue pour ne plus être désormais le jouet d'aucune sorte de hasard.^a Je ne sais ni où vous êtes, ni ce que vous deviendrez; mais, si j'ai un conseil à vous donner, attendez à Potsdam ou Brandebourg l'issue de l'événement, et, quoi qu'il arrive, souvenez-vous d'un ami qui vous aime et estimera jusqu'au dernier soupir. Adieu.

Je suis ici sur la terre du général-major Finck,^b frère du ministre, que les Cosaques ont pillée; mais le dommage ne passe pas quelques centaines d'écus. Adieu, mon cher; étudiez Zénon dans ces temps critiques, et laissez reposer Épicure.

65. DU MARQUIS D'ARGENS.

Le 4 (*sic*) août 1759.

SIRE,

Il ne vous arrive que ce qui est arrivé à César, à Turenne, et plusieurs fois au grand Condé. Si vous prenez sur vous de vous posséder, de soigner votre santé, et de faire usage des ressources que vos lumières vous fourniront, tout sera bientôt réparé. Je meurs de douleur de ne pas être auprès de vous pour pouvoir vous dire sans cesse ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Au nom

^a Voyez t. XII, p. 42, 50—56, 100, 101, etc.

^b Voyez t. V, p. 92.

de votre peuple, au nom de votre gloire, qui sera à jamais immortelle malgré les événements fâcheux qui peuvent vous arriver, ne vous livrez point à des mouvements qui, en altérant votre santé, sont plus nuisibles à votre peuple que la perte de plusieurs batailles. Songez que Louis XIV a éprouvé les plus grands revers, et qu'il passe pour plus grand d'avoir su les soutenir que pour avoir conquis nombre de provinces. Quel est votre but ? De défendre votre État ; et, si vous venez à manquer à cet État, il est perdu à jamais et sans ressource. La paix faite dans certaines occasions n'est ni honteuse, ni préjudiciable. Quel est le prince, le héros qui n'ait pas été forcé de céder quelquefois au torrent des événements ? Enfin, Sire, je vous adore, vous le savez. Si vous périssiez, votre peuple vous accusera éternellement de son malheur ; si vous vivez, de quelque façon que les choses tournent, il vous adorera, car vous seul pouvez le sauver du malheur où il tomberait en vous perdant. Excusez, Sire, la liberté que je prends ; mais elle est pardonnable dans un homme qui, s'il avait cent vies au lieu d'une, les donnerait avec plaisir pour vous voir heureux. J'ai l'honneur, etc.

66. DU MÊME.

Berlin, 18 août 1759.

SIRE,

Je n'ai point quitté Berlin, ni pensé à le quitter. Tant que je saurai que vous vous portez bien, je n'aurai jamais la moindre crainte, parce que je suis assuré que, malgré les revers qui peuvent vous arriver, dès que vous voudrez conserver votre personne si précieuse à l'État, tôt ou tard les choses, quelque fâcheuses qu'elles paraissent, tourneront heureusement. Songez donc, Sire, sérieusement à ce qu'il arriverait, si vous veniez à périr ; je n'ose ici vous en retracer l'affreuse image. Mais, tant que vous vivrez, il faudra à la fin que les affaires prennent une

face toute différente de celle qu'elles ont aujourd'hui. Les Anglais tiennent actuellement dans leurs mains la garantie des pays que vos ennemis pensent pouvoir vous enlever, et la paix générale ne peut que vous être favorable, quelques avantages que vos ennemis semblent remporter. Je sens bien qu'il doit vous être sensible de les voir s'avancer et pénétrer dans vos États; mais, puisque toute l'Europe sait que votre gloire n'en souffre aucune altération, vous devez vous consoler, et, quelque chose qu'il puisse arriver, songer à vous conserver, puisque c'est de vous seul qu'on peut attendre le moyen de remédier aux maux présents.

Si V. M. voulait me permettre d'avoir l'honneur de l'aller joindre, je me rendrais auprès d'elle avec la première escorte qui part de Berlin (et il en part presque tous les jours), et je ferais le reste de la campagne. Je me porte passablement, et je suis en état de pouvoir monter à cheval; ainsi je ne causerai aucun embarras à V. M. J'attends là-dessus sa réponse.

Je la supplie de nouveau de prendre soin de sa conservation, et de ne pas être trop sensible à des revers que les plus grands héros ont souvent essuyés. Rien n'est plus grand que Marius proscrit, fugitif, bravant la fortune; Sertorius, reconnu dans un coin de l'Espagne, soutenant avec autant de patience que de fermeté les caprices du sort, me paraît le plus grand des Romains; et Caton dans Utique n'est considéré que comme une âme faible, incapable de soutenir l'adversité.

J'espère, Sire, que tout ira beaucoup mieux que vous ne pensez, et que vous ne tarderez pas longtemps à reprendre l'avantage que vous avez eu tant de fois sur vos ennemis. Je fonde mes espérances sur les lumières et les talents de V. M. J'ai l'honneur, etc.

67. AU MARQUIS D'ARGENS.

Fürstenwalde, 20 (août 1759).

Quelque envie que j'aie de vous voir, mon cher marquis, je trouve ma situation si affreuse, que je n'ai garde d'y associer personne. Restez à Berlin, ou plutôt retirez-vous à Potsdam. Il arrivera dans peu quelque catastrophe, et il ne faut pas que vous en souffriez. Si les choses prennent une bonne tournure, vous serez dans quatre heures de retour à Berlin. Si le malheur nous poursuit, allez à Hanovre ou à Celle, d'où vous pourrez pourvoir à votre sûreté. Je vous proteste que, à cette dernière action, j'ai fait humainement ce qui m'a été possible pour vaincre; mais mes gens m'ont abandonné, et il ne s'en est pas fallu de beaucoup que je ne fusse tombé dans les mains des barbares.^a Je n'entre point dans le détail de ce qui rend ma situation aussi cruelle. Je n'en dis rien; le mal ne doit être que pour moi, et le bien pour le public. Croyez qu'il faut avoir quelque chose de plus que de la fermeté et de la constance pour se soutenir où je suis. Mais, je vous le dis franchement, si malheur m'arrive, ne comptez point que je survive à la ruine et à la désolation de ma patrie. J'ai ma façon de penser, je n'imite ni Sertorius, ni Caton; je ne pense point à la gloire, mais à l'État, et, après lui avoir tout sacrifié, s'il succombe malgré mes soins, je dois me décharger du fardeau de la vie, qui déjà depuis longtemps me pèse et m'importune.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.^b

Adieu, cher marquis. Attendez l'événement, et, quoi qu'il arrive, souvenez-vous d'un ami qui vous aime sincèrement.

^a Voyez t. V, p. 19.

^b Voyez t. XII, p. 53, où le Roi a varié ces deux vers de *Mérope*.

68. AU MÊME.

(Fürstenwalde) 21 (août 1759).

L'ennemi se retranche près de Francfort, signe qu'il ne veut rien entreprendre. Si vous voulez me faire le plaisir de venir ici, vous le pourrez en toute sûreté. Prenez votre lit avec vous, amenez mon cuisinier Noël,^a et je vous ferai préparer une petite chambre. Vous serez ma consolation et mon espoir. Adieu.

69. AU MÊME.

Je vous écrivis hier de venir, mais je vous le défends aujourd'hui. Daun est à Cottbus; il marche sur Lübben et Berlin. Fuyez ces malheureuses contrées. Cette nouvelle m'oblige d'attaquer les Russes de nouveau entre ci et Francfort. Vous pouvez croire que c'est une résolution désespérée. C'est l'unique ressource qui me reste pour ne point être coupé de Berlin d'un côté ou de l'autre. Je ferai donner de l'eau-de-vie à ces troupes découragées, pour essayer, par ce moyen, de leur inspirer plus de valeur; mais je ne me promets rien du succès. Ma seule consolation est que je périrai l'épée à la main. Adieu, mon cher. Encore une fois, fuyez, et attendez l'événement pour pourvoir à votre sûreté en cas de malheur. Je vous remercie de l'attachement que vous me témoignez, et vous pouvez compter que j'en conserverai jusqu'au dernier soupir un souvenir reconnaissant.

^a Voyez t. XIII, p. 83, et ci-dessus, p. 61.

70. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 21 août 1759.

SIRE.

Je suis au désespoir de n'être pas auprès de vous; mais, puisque vous me l'ordonnez, je m'éloignerai de quelques milles de Berlin. Je vais attendre à Tangermünde la nouvelle de la victoire que vous remporterez sur vos ennemis. Ce n'est pas la valeur ni la bonne volonté qui a manqué à votre infanterie; mais la chaleur excessive qu'il a fait le jour de la bataille avait épuisé ses forces. La nature n'en a accordé qu'une certaine quantité aux hommes: quelque courageux qu'ils soient, ils ne peuvent cependant s'élever au-dessus de cette même nature. Je suis convaincu qu'ils répareront leur faute à la première occasion, et que vous retrouverez de véritables soldats prussiens. La fortune, pour vous avoir abandonné une seule fois, ne vous a point tourné le dos. Dès que vous voudrez songer à la conservation de votre personne, les choses prendront bientôt une face riante. Je voudrais pour tout au monde être auprès de vous. J'aurais un million de choses à vous dire, et je vous prouverais, malgré votre douleur, que votre perte seule peut entraîner celle de l'État. Vivez, conservez-vous, quelles que soient les affaires; tôt ou tard elles deviendront bonnes. Et quand même, Sire, la perte de la bataille nous aurait amené à Berlin les ennemis, ce qui n'est pourtant pas arrivé, parce que nous aurions payé une contribution, tout aurait-il donc été détruit? Pensez, Sire, que le prince Ferdinand peut, s'il veut, aujourd'hui entrer en Franconie, dévaster cette partie de l'Empire qui nous est contraire, et forcer une partie des Autrichiens à courir vers la Bohême. Vous avez perdu, mais vos ennemis ont encore plus perdu que vous. Je connais votre sensibilité, Sire, et c'est elle que j'appréhende plus que vos ennemis. Il est vrai qu'il est bien fâcheux qu'un roi qui s'expose plus que les simples soldats soit abandonné de ces mêmes soldats; mais enfin, Sire, s'ils font des merveilles à la première occasion, tout sera réparé, et ils les feront, ces merveilles, parce que je suis as-

suré que V. M. les ramènera à leur devoir par l'espérance de la récompense et par l'assurance de l'oubli du passé.

J'ai répondu à M. Bernoulli, ainsi que V. M. m'a fait la grâce de me l'ordonner. J'ai l'honneur, etc.

71. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Fürstenwalde) 22 août 1759.

Vous faites, mon cher, le panégyrique d'une armée qui ne l'a pas mérité. Les soldats ont eu de bonnes jambes pour fuir, et n'en avaient point pour attaquer l'ennemi. Je me battrai sans doute, mais ne vous flattez pas sur l'événement. Je ne m'en promets rien de bon. C'est ma fidélité inviolable pour ma patrie, c'est l'honneur qui me fait tout entreprendre; mais ces sentiments ne sont pas accompagnés par l'espérance. Un heureux hasard est ce qui peut nous sauver. Allez, à la garde de Dieu, à Tangermünde, où vous serez bien, et attendez ce que le destin aura ordonné de nous. J'irai demain reconnaître l'ennemi. S'il y a quelque chose à faire, nous l'entreprendrons après-demain. Mais, si l'ennemi se tient sur les vignes de Francfort, je n'oserais jamais l'attaquer. Non, le supplice de Tantale, les peines de Prométhée, la punition de Sisyphe, ne sont rien en comparaison de ce que je souffre depuis dix jours. La mort est douce en parallèle d'une telle vie. Ayez compassion de mon état; croyez que je cache encore bien des choses fâcheuses dont je ne veux ni affliger ni inquiéter personne, et que je ne vous donnerais pas le conseil de fuir de ces contrées infortunées, si j'avais quelque rayon d'espérance. Adieu, mon cher; plaignez-moi, et souvenez-vous d'un ami qui vous estime, et qui vous aimera jusqu'au dernier soupir de sa malheureuse vie.

72. AU MÊME.

Waldow, 4 septembre 1759.

Je crois, mon cher marquis, que Berlin est à présent en sûreté ; vous pouvez y retourner. Les barbares sont en Lusace, et je les côtoie, de façon qu'il n'y a rien à craindre pour la capitale. L'éminent danger est passé, mais il y aura encore bien des mauvais moments à essuyer avant de gagner la fin de la campagne. Comme ces mauvais moments ne regardent que mon personnel, ce n'est pas une affaire. Mon martyre durera encore deux mois ; les neiges et les gelées le finiront. Je vous écris tout ceci parce que je vous crois à Tangermünde moins bien qu'à Berlin ou Potsdam, et parce que l'éloignement des Russes et les prises de Torgau et de Wittenberg rassurent la capitale. Adieu, mon cher ; ne m'oubliez pas.

73. DU MARQUIS D'ARGENS.

Wolfenbüttel, 9 septembre 1759.

SIRE,

Je vais me rendre à Berlin ; j'y attendrai les nouveaux ordres de V. M., et je suis toujours prêt à aller où vous souhaiterez. Je vous supplie, Sire, de n'avoir aucun égard à ma santé ; quand elle serait encore plus faible, elle deviendra forte dès le moment que je pourrai avoir le bonheur de vous voir.

Quand j'arrivai à Tangermünde, tout était si rempli d'étrangers, qu'il me fut impossible de trouver un logement. Je ne voulus pas rester dans des villages, à cause des petits partis de l'armée de l'Empire qui rôdaient aux environs de Magdebourg et de Halberstadt, et je poussai ma route jusqu'à Wolfenbüttel, où je suis encore, et d'où je partirai demain. Je n'ai jamais douté, Sire, que vous ne réparassiez bien l'échec de la dernière bataille,

et je suis convaincu que tout ira bien à la fin, et beaucoup mieux que vous ne le pensez, pourvu que vous conserviez votre personne; c'est en elle seule que réside la conservation de votre État. V. M. aura sans doute vu la lettre du maréchal de Belle-Isle qu'on a trouvée à Detmold, dans les papiers du maréchal de Contades. Il n'y a rien de si affreux que les projets de renouveler dans le pays de Hanovre les horreurs du Palatinat et de faire *un désert avant le mois de septembre* (ce sont les propres termes de M. de Belle-Isle) de cet électorat.^a Cet homme deviendra le mépris de tous les honnêtes gens, dans quelques partis qu'ils soient. Je ne doute pas que le roi d'Angleterre ne pense dorénavant sérieusement aux affaires de l'Allemagne; il connaît aujourd'hui ce qu'il doit attendre de ses ennemis; que deviendraient ses États en Allemagne, si malheureusement vous veniez à succomber? Si l'on a découvert par cette lettre jusqu'où va la fureur du ministère de France, on y a vu, d'un autre côté, l'état misérable de leurs finances, puisque le maréchal écrit que, sans les contributions que Fischer^b doit lever, il est impossible de subvenir aux besoins les plus pressants de l'armée. Que sera-ce donc, si les Anglais font quelque coup d'éclat avant la fin de cette année?

Je ne doute pas que vous n'ayez encore bien des peines et des travaux avant la fin de la campagne; mais, pour mener les choses à une heureuse fin, vous n'avez pas besoin de vaincre, mais de temporiser. La guerre défensive est la ruine de vos ennemis. Il faut que la campagne finisse dans six semaines; les neiges et les glaces vous rendront la tranquillité. Comment vos ennemis pourront-ils vivre dans un pays où ils n'ont ni vivres, ni magasins? Quel argent immense faudra-t-il l'année prochaine aux Français pour continuer la guerre et pour payer les subsides à des alliés qui, sans ces mêmes subsides, ne peuvent agir! J'ai l'honneur, etc.

^a Voyez t. XV, p. xx, xx1, et p. 132—135.

^b Le colonel Fischer, qui commandait les troupes légères de l'armée du prince de Soubise (t. XII, p. 43), fut remplacé en 1761 par le marquis de Conflans.

74. AU MARQUIS D'ARGENS.

Cottbus, 17 septembre 1759.

Voilà Berlin, à la vérité, hors de danger. Les Russes sont à Guben et à Forsta; mais je suis encore environné d'embarras cruels, de pièges et d'abîmes. Il est fort aisé, mon cher marquis, de dire, Il faut faire une guerre défensive; mais j'ai un si grand nombre d'ennemis, que force m'est d'embrasser l'offensive par nécessité. Je suis ici dans un triangle où j'ai les Russes à gauche, Daun à droite, et les Suédois à dos. Faites la guerre défensive, je vous en conjure. C'est tout le contraire; je ne me soutiens, jusqu'ici, qu'en attaquant tout ce que je puis, et en me procurant de petits avantages que je tâche de multiplier le plus qu'il m'est possible. Je fais, depuis la guerre, mon noviciat de zénonisme; je crois, si cela dure, que je deviendrai plus indifférent, plus impassible qu'Empédocle et que Zénon même. Non, mon cher marquis, je n'exigerai point de vous que vous veniez me trouver. Si je vis, je ne penserai à vous revoir que lorsque l'hiver aura établi une bonne trêve pour six mois. Entre ci et ce temps, il y aura bien du sang de versé, et beaucoup d'événements, bons et mauvais, qui nous éclairciront de notre sort. Adieu; je vous embrasse, mon cher marquis.

75. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 septembre 1759. *

SIRE,

Je connaissais à Votre Majesté toutes les qualités de César, mais je ne savais pas qu'elle y joignit celles du grand amiral de Coligny, plus craint, plus admiré, plus redoutable à ses ennemis

* Berlin, 17 septembre 1759. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. XIII, p. 88.)

après la perte d'une bataille qu'avant le combat. Voilà vos affaires remises entièrement, ou peu s'en faut. Votre armée a cédé la victoire à vos ennemis, mais vos lumières les ont privés de tout le fruit qu'ils auraient pu remporter de leur avantage.

Pendant que vous remettez les affaires au point de finir la campagne heureusement, les Anglais viennent de hâter la paix en détruisant la flotte française. Il ne reste pas un seul vaisseau à la France dans toute la Méditerranée, et les Anglais peuvent y donner la loi avec une seule escadre de trois ou quatre vaisseaux. Et voilà la prétendue descente en Angleterre évanouie, le Canada perdu, car je ne doute pas que Québec ne soit pris dans le moment que j'ai l'honneur d'écrire à V. M. La flotte de Brest n'oserait sortir; les Français sentent trop que, si elle était battue, leur marine serait entièrement ruinée et anéantie. Toutes les colonies de l'Afrique et de l'Amérique, toutes les côtes du royaume sont en proie aux Anglais. De quel endroit les Français pourront-ils tirer de l'argent pour suppléer à celui qu'ils ont déjà dépensé avec tant de profusion? Les parlements refusent obstinément d'enregistrer les nouveaux impôts. Enfin, la défaite de la flotte de La Clue^a coûte cinq mille matelots pris ou noyés, perte irréparable pendant vingt ans. Lorsque l'on considère toutes ces circonstances, il est naturel d'en conclure que, si les Anglais offrent aux Français une paix tant soit peu raisonnable, ils l'accepteront, et quitteront leurs alliés, s'ils ne veulent pas concourir à une paix générale. Je suis persuadé, Sire, que les Français ont déjà renoncé à s'emparer de l'électorat de Hanovre; toutes les démarches qu'ils font encore ne sont que de vaines ostentations. Le *désert* du maréchal de Belle-Isle est une chimère dont la bataille de Minden aura désabusé le ministère de Versailles. Ajoutez à tout cela les neiges et les glaces qui vont venir dans trois semaines, les avantages que le prince Henri et le général Finck ont remportés, et vous conviendrez, Sire, que j'ai raison de dire que la fin de la campagne va bientôt redonner aux Anglais le moyen d'offrir aux Français une paix qu'il faut qu'ils acceptent bon gré ou mal gré, pour peu qu'elle soit raisonnable.

^a L'amiral de La Clue fut défait par Boscawen à la hauteur de Lagos, le 17 août 1759. Voyez t. V, p. 38.

J'ai toujours pensé, Sire, et j'en suis encore fermement convaincu, que cette ligue monstrueuse qui s'est formée contre V. M. aura la fin de celle de Cambrai. Enfin, Sire, tout ira bien, pourvu que vous conserviez votre personne si précieuse à votre État, et à laquelle est attaché non seulement le bonheur de tous vos sujets, mais la liberté de toute l'Allemagne. J'ai l'honneur, etc.

76. DU MÊME.

Berlin, 6 octobre 1759.

SIRE,

Une femme, nommée madame Tagliazucchi, qui m'avait toujours été inconnue, m'écrivit hier qu'elle s'adressait à moi pour que j'avertisse V. M. qu'elle avait des choses de la plus grande conséquence à lui révéler, et qui regardaient directement votre personne. J'envoyai sur-le-champ chercher cette femme; elle me dit qu'elle était l'épouse du poète qui fait les opéras. Je lui demandai d'abord si ce qu'elle savait regardait quelque attentat contre la personne de V. M.; elle me dit que non, et que ce qu'elle voulait déclarer était cependant très-important, quoiqu'il ne regardât pas la personne sacrée de V. M. Je la questionnai beaucoup, mais elle ne voulut jamais s'ouvrir entièrement à moi, disant toujours qu'elle ne confierait son secret qu'à V. M., ou à la personne à qui V. M. m'écrirait de lui dire de s'adresser. Cependant, Sire, quoique cette femme ait voulu me faire un mystère de son secret, je crois l'avoir découvert par les questions captieuses que je lui ai faites, et voici ce que je pense. Cette femme est née sujette de la reine de Hongrie. Elle voyait ici beaucoup d'officiers étrangers, et surtout des Italiens; quelqu'un de ces officiers aura cru cette femme capable d'entretenir une correspondance et de donner des avis à la cour de Vienne. Soit que cette femme ait d'abord été séduite, et que la crainte de ce qui pouvait lui arriver l'ait fait changer de dessein, soit qu'elle n'ait agi que pour

tromper la cour de Vienne et pour se faire un mérite auprès de vous, il est certain qu'elle m'a dit, dans la conversation, qu'elle avait des pièces très-importantes. Je ne doute pas même qu'elle ne remette des chiffres que la cour de Vienne lui aura fait donner par ceux qu'elle aura chargés de la corrompre, et ces chiffres pourront être utiles à V. M. pour déchiffrer d'autres lettres. Ce qui me fait croire qu'elle a des chiffres, c'est que je lui dis qu'elle faisait sagement d'être fidèle à V. M., et qu'on aurait bientôt connu son infidélité, si elle eût lié quelque correspondance avec la cour de Vienne, à moins d'avoir un chiffre. Elle me répondit que cette difficulté ne l'aurait pas embarrassée, si elle avait voulu manquer à ce qu'elle vous devait. Enfin, Sire, lorsque V. M. nommera quelqu'un à qui cette femme doit s'adresser, vous serez bientôt instruit de tout. Je prie donc V. M. de vouloir me mander ce que je dois dire à cette femme, qui me presse pour avoir une réponse de V. M., et qui m'assure que ce qu'elle a à découvrir est très-important et ne souffre aucun délai. Enfin, Sire, quand il serait vrai que tout ceci ne fût qu'une tête italienne qui se serait échauffée et qui aurait pris des chimères pour des vérités, ce qui pourrait encore bien être, car cette femme ne paraît rien moins que prudente et tranquille, je crois cependant que la peine qu'on aurait prise de savoir ce qu'elle veut déclarer serait si légère, qu'on ne la regretterait pas, quand même on découvrirait que cette femme n'est qu'une folle. J'ai l'honneur, etc.

77. AU MARQUIS D'ARGENS.

Sophienthal, ce 9 (octobre 1759).

Soyez, mon cher, le dépositaire de mes secrets, le confident des mystères de madame Tagliazucchi, l'oreille du trône et le sanctuaire où s'annonceront les complots de mes ennemis. Pour quitter le style oriental, je vous avertis que vous aurez l'oreille rebattue de misères et de petites intrigues de prisonniers obscurs.

et qui ne vaudront pas le temps que vous perdrez à les entendre. Je connais ces espèces de personnes du genre de madame Tagliazucchi : elles envisagent les petites choses comme très-importantes ; elles sont charmées de figurer en politique, de jouer un rôle, de faire les capables, d'étaler avec faste le zèle de leur fidélité. J'ai vu souvent que ces beaux secrets révélés n'ont été que des intrigues pour nuire au tiers ou au quart, à des gens auxquels ces sortes de personnes veulent du mal. Ainsi, quoi que cette femme vous puisse dire, gardez-vous bien d'y ajouter foi ; et que votre cervelle provençale ne s'échauffe pas au premier bruit de ces récits. Je suis ici, de l'autre côté de l'Oder, à me démener avec les barbares et les Autrichiens. Ils me rendent la vie bien dure ; il faut pourtant que cela finisse, comme tout finit dans le monde. Notre campagne durera probablement jusqu'à la fin de novembre. Adieu, mon cher ; ayez pitié d'un pauvre diable qui, depuis trois mois, est comme revêtu d'un san-benito, et qui a attendu de moment en moment l'instant où on allait le brûler. Je vous embrasse.

78. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 octobre 1759.

SIRE,

J'aurais bien peu profité, si, après avoir vécu vingt ans avec des gens sensés en Allemagne, j'avais conservé une cervelle provençale. Vous verrez, Sire, par le mémoire que m'a remis madame Tagliazucchi, de quoi il est question, et vous déciderez ensuite. Si V. M. ne m'avait point écrit en propres termes : « Quoi que cette femme puisse vous dire, gardez-vous bien d'y ajouter foi, » j'aurais prié le commandant de faire arrêter le nommé Ranuzzi^a jusqu'à ce qu'elle eût mandé ce qu'elle veut

^a Le marquis d'Argens veut probablement parler de Giovanni Renazzi, espion autrichien, détenu à Spandow jusqu'en 1787.

qu'on en fasse, cet homme me paraissant un espion des plus avérés. Mais je me suis contenté de dire à madame Tagliazucchi que, si cet homme sortait de Berlin avant la réponse de V. M., elle en répondrait; et elle m'a assuré qu'elle le retiendrait. J'ai l'honneur, etc.

79. AU MARQUIS D'ARGENS.

Octobre 1759.

Vous voyez, mon cher marquis, que les mystères de madame Tagliazucchi étaient des misères, comme je l'avais prédit; j'ai cependant ordonné qu'on arrêât ce manant, si grand corrupteur. Pour savoir mes secrets, il faut me corrompre moi-même, et cela n'est pas facile. Cet homme ne peut d'ailleurs donner à l'ennemi que des nouvelles puisées dans des sources bourbeuses, plus propres à l'induire qu'à l'éclairer. Je suis ici au même point où j'étais il y a huit jours; mais l'ennemi va partir dans peu, il prépare tout pour sa marche. Cela terminera la campagne que j'ai faite cette année contre les Russes. Mais, ceci fini, il me reste encore une bonne tâche à remplir. Je suis malade; cela ne m'arrêtera pas, et je serai fidèle à mes devoirs tant qu'il me restera des forces.

Je travaille encore sur Charles XII. Mon ouvrage n'est qu'un enchainement de réflexions; cela veut être fait avec soin, à tête reposée, ce qui fait que je vais lentement. L'idée m'en est venue parce que je me trouve précisément sur le lieu que Schulenburg a rendu fameux par sa retraite.^a Sans cesse occupé d'idées militaires, mon esprit, que je veux dissiper, s'occupe plutôt de ces matières que je ne pourrais le fixer à présent sur d'autres sujets. La guerre finie, je solliciterai une place aux Invalides; c'est où j'en suis réduit. Si vous me revoyez jamais,

^a Voyez t. V, p. 25; t. VII, p. xi et xii, et p. 69—88; et t. XVI, *Avertissement de l'Éditeur*, p. xvi, n° V, et p. 101—104.

vous me trouverez bien vieilli : mes cheveux grisonnent, les dents me tombent, et sans doute que dans peu je radoterai. Il ne faut pas trop bander nos ressorts; un trop grand effort les fait détendre. Vous savez ce que l'on conte de Blaise Pascal. Vous m'avez dit vous-même que la composition vous avait tellement épuisé en Hollande, qu'il vous a fallu un long repos pour vous remettre. Bayle, votre devancier, a éprouvé la même chose. Moi, indigne de vous délier les sabots, quoique je n'en sois pas là encore, je sens les infirmités s'accroître, mes forces défaillir, et je perds petit à petit le feu qu'il faut pour bien faire le métier dont je suis chargé.

Il reste encore un grand mois pour achever cette campagne, et il faudra voir ce que l'hiver amènera. Envoyez-moi, en attendant, les *Révolutions romaines* et de *Suède*, de Vertot. N'oubliez pas vos amis en purgatoire, et soyez persuadé de mon amitié et de mon estime. Adieu, marquis.

80. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 20 octobre 1759.

SIRE,

Lorsque je loue la conduite de Votre Majesté, la vérité dicte mes discours, et le caractère de courtisan n'y a aucune part. Ainsi vous permettrez que je vous dise encore qu'il n'y a rien de plus beau que votre dernière marche en Silésie; et je suis convaincu que vos ennemis en conviennent eux-mêmes. Je suis bien affligé d'apprendre que vous êtes incommodé, et, si j'ose demander avec la plus grande instance une grâce à V. M., c'est de me tirer de l'inquiétude cruelle où je suis, et de me donner des nouvelles de sa santé. J'espère que vous n'aurez qu'une fluxion; c'est une maladie qu'on prend aisément dans cette saison. J'attends avec impatience de voir votre ouvrage sur Charles XII. Comment pouvez-vous dire que le feu de votre génie s'éteint?

Par la manière dont vous vous exprimez, vous montrez qu'il n'a rien perdu ni de sa force, ni de son agrément. Si vous voulez être cru, il faut vous résoudre à ne pas parler et à ne point écrire.

Je reçois votre lettre samedi au soir; je ne pourrai avoir que lundi matin, chez Néaulme, les *Révolutions romaines* et celles de *Suède*; je les ferai partir sans faute.

Il me tarde bien que la campagne soit finie, pour avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds. Je suis inconsolable que vous n'ayez pas voulu que j'allasse à Fürstenwalde.

J'espère que cet hiver nous donnera la paix. Les Français viennent encore d'être totalement battus dans les Indes orientales; ils ont été obligés d'abandonner le fort David. On leur a pris leurs établissements les plus considérables, et les affaires sont aussi délabrées dans les Indes orientales que dans les occidentales. Ces nouvelles sont certaines, car elles ont été apportées par trois vaisseaux arrivés successivement à Londres. Si les Anglais veulent, la paix est assurée. V. M. dira que les Français peuvent se retirer de l'alliance sans que les autres puissances cessent la guerre. Mais qui payera les barbares? qui donnera des subsides aux ennemis de Stralsund? La maison d'Autriche a-t-elle jamais fait la guerre sans l'argent des Hollandais et des Anglais? Et si elle veut continuer la guerre, l'armée du prince Ferdinand peut pénétrer jusqu'aux portes de Vienne, n'ayant plus affaire aux Français. Quel plaisir alors pour le roi d'Angleterre de mortifier une reine qui, oubliant toutes les obligations qu'elle lui avait, a voulu favoriser une armée qui voulait faire *un véritable désert* de son électorat, et occasionner une descente en Angleterre, qui le renversait du trône, lui et sa maison! Des attentats de cette nature ne s'oublient jamais, quelques démarches que la politique puisse faire. J'ai toujours pris la liberté de dire à V. M. que, si les Français quittaient cette alliance, qu'ils regretteront pendant trente ans d'avoir contractée, tout le reste de la ligue tomberait bientôt.

V. M. aura pu voir, par la première lettre que j'eus l'honneur de lui écrire au sujet de madame Tagliazucchi, que je regardais cette femme comme une folle et un assez mauvais sujet; mais

il n'en est pas moins vrai, cependant, que ledit Ranuzzi, que vous avez donné ordre d'arrêter, était un espion envoyé par Daun, qui avait le dessein, en sortant de Berlin, d'aller à votre armée, et que madame Tagliazucchi aurait fort bien fait de chasser de sa maison dès le moment qu'elle le connut, sans entrer dans tous ces pourparlers qui ne sont peut-être pas aussi innocents que le prétend ladite dame. Enfin, Sire, je remercie V. M. de m'avoir débarrassé de toutes ces tracasseries, qui commençaient à bien fatiguer ma paisible philosophie. J'ai l'honneur, etc.

81. AU MARQUIS D'ARGENS.

Sophienthal, 25 octobre 1759.

Je suis perclus de tous mes membres; je n'ai à ma disposition que ma main droite, dont je me sers pour vous prier de venir à Glogau tenir compagnie à mon infirmité. Les chemins sont sûrs. Les Russes sont vers Posen, et Loudon s'en va, par Cracovie, retourner en Moravie. La goutte m'abîme, le chagrin me dévore, je suis ici sans société, presque sans secours. Je ne pourrai me faire transporter qu'en cinq ou six jours, tant je suis faible et impotent, et je suis si à bas, qu'il faut que je renonce à finir moi-même la campagne.

Menez Noël ^a avec vous; peut-être qu'il pourra me rendre mes forces.

^a Voyez ci-dessus, p. 83.

82. AU MÊME.

(Sophienthal) 26 octobre 1759.

Je reçois votre lettre, mon cher marquis, dans les tourments de la goutte, et je me suis ressouvenu que le philosophe Posidonius, lorsque Pompée passa par Athènes,^a et lui fit demander s'il pouvait l'entendre sans que cela l'incommodât, lui répondit : Il ne sera pas dit qu'un aussi grand homme que Pompée veuille m'entendre, et que la goutte m'en empêche; et il fit à Pompée un beau discours sur le mépris de la douleur, en s'écriant quelquefois : O douleur! quoi que tu fasses, tu ne me feras pas avouer que tu sois un mal. J'imité ce philosophe, et je vous réponds, à vous, dont le caractère vaut mieux que ceux de tous les Pompées pris ensemble. Vous voulez savoir mon mal, mon cher : perclus du bras gauche, des deux pieds et du genou droit; ma main droite, le seul membre dont jusqu'à présent j'aie l'usage libre, me sert à vous écrire et à vous prier encore de venir à Glogau. Je me fais porter demain à,^b qui est à un demi-mille d'ici. Vous pouvez comprendre, en combinant ces différents malheurs, infortunes, maladies, pertes d'amis, incapacité d'agir lorsque cela serait nécessaire, que cela ne réjouit pas. Vous n'avez rien à craindre; les Russes vont à Posen, et de là à Thorn. Le chemin est sûr par Berlin, Francfort, Crossen, jusqu'ici; ainsi vous pourrez voyager comme en pleine paix. Adieu, mon cher: ma grande faiblesse m'empêche de continuer.

^a Par Rhodes. Voyez les *Tusculanes* de Cicéron, liv. II, chap. 25.

^b *Köben*, dont le nom est omis dans les *Oeuvres posthumes*, t. X, p. 330.

83. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 octobre 1759.

SIRE,

Je reçois la lettre de Votre Majesté dimanche matin le 28. Je partirai sans faute après-demain le 30, et j'arriverai à Glogau dans le même temps qu'elle y arrivera.^a Quelque faible que je sois dans ces temps d'hiver, j'irais à pied au bout du monde pour avoir le plaisir de vous voir. Je crains que vous ne vous fassiez porter trop tôt à Glogau; si vous venez à vous refroidir, cela peut allonger votre maladie. Je sens bien que vous devez être fâché de ne pouvoir pas achever le reste de la campagne; mais vous pouvez ordonner de faire ce que vous auriez exécuté, si votre santé l'avait permis. D'ailleurs, dans quinze jours, si vous vous soignez bien, vous serez en état de supporter la voiture, et vous pourrez vous faire transporter où vous jugerez à propos. Enfin, il est des choses qui sont au-dessus des forces humaines, et contre lesquelles le meilleur remède, c'est de penser qu'on n'a pu les éviter, ni les prévenir.

Vous avez reçu, il y a deux ou trois jours, la nouvelle de la prise de Québec. Voilà donc toute l'Amérique septentrionale perdue pour les Français, et les Anglais peuvent faire revenir, cet hiver, en Europe près de dix mille hommes de troupes, plus de trente vaisseaux de guerre, et en laisser encore assez pour prendre la Martinique au mois de mars. Croyez, Sire, que cet hiver verra les Français abandonner tous leurs alliés, et par conséquent nous aurons la paix au printemps, et nous irons à Sans-Souci voir la galerie, qui sera, à ce que m'a dit aujourd'hui l'inspecteur des tableaux,^b qui arriva hier de Potsdam, la plus belle chose qu'il ait vue dans le monde, quoiqu'il ait été six ans en Italie. J'ai l'honneur, etc.

P. S. J'envoie à V. M. des vers qu'on dit avoir été affichés pendant la nuit à la porte du château de Versailles :

^a Le Roi partit de Köben pour Glogau le 1^{er} novembre.

^b Matthieu Oesterreich, qui mourut à Potsdam le 19 mars 1778, âgé de cinquante-huit ans.

Bateaux plats^a à vendre,
 Soldats à louer,
 Ministres à pendre,
 Généraux à rouer.
 O France! le sexe femelle
 Fit toujours ton destin :
 Ton bonheur vint d'une pucelle;
 Ton malheur vient d'une catin.

84. DU MÊME.

Berlin, 7 novembre 1759.

SIRE,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté, j'ai eu encore un accès de fièvre; mais, comme il y a deux jours que je ne l'ai plus, j'espère que j'en serai quitte. Je suis bien charmé de voir V. M. rétablie; mais il faut qu'elle se garantisse du froid. Je ne doute pas que vous ne fassiez à la fin une campagne très-heureuse; puisse-t-elle vous rendre, en santé et content, à tous vos sujets!

Ma pauvre philosophie vient encore d'être troublée. On a bien raison de dire qu'il faut éviter jusqu'à la moindre fréquentation avec les fous. Madame Tagliazucchi, dont je n'avais plus entendu parler depuis que cet homme a été arrêté, vient de m'écrire la lettre que j'envoie à V. M.; elle est si impertinente, que, quelque stoïcien que je sois, je n'ai pu m'empêcher d'y être un peu sensible. Je ne sais ce que cette folle veut me dire, et j'ignore tous les contes et toutes les tracasseries dont elle me parle. J'avais bien raison d'écrire à V. M., la première fois que je lui parlai de cette femme, que sa tête me paraissait dérangée.

^a Dans la guerre maritime entre les Anglais et les Français, un lieutenant de police de Paris, nommé Berryer, inventa des bateaux à fond plat pour aller opérer une descente en Angleterre (voyez t. IV, p. 33). La marquise de Pompadour le nomma intendant de la marine; mais le public l'appela *Berryer à fond plat*.

Je vois bien ce qui la met de mauvaise humeur; je lui ai dit, et je l'ai dit à M. Kircheisen : « Pourquoi elle avait attendu à « déclarer cet homme que la cour de Vienne eût exigé de savoir « son nom et d'être servie gratis pendant trois mois. » Voilà, je crois, les horribles discours qu'elle ne peut me pardonner. Je serais obligé à V. M., si elle voulait faire dire à M. Kircheisen de dire à cette mégère de n'oublier et de me laisser paisible. Comment cette folle s'est-elle avisée de s'adresser à moi, qui, depuis dix-huit ans que j'ai l'honneur d'être au service de V. M., ne me suis jamais trouvé dans aucune tracasserie? V. M. dira que je dois mépriser les discours de cette femme. J'en conviens: mais il est pourtant disgracieux que, sur des discours des rues où je n'ai aucune part, je sois obligé d'essuyer les injures les plus atroces et les plus grossières. Les dévots mettent tous leurs chagrins aux pieds du crucifix: je mettrai les miens entre les mains de la philosophie, et, dût cette femme me régaler tous les jours d'une pareille épître, je ne parlerai plus à V. M. de semblables misères. J'ai l'honneur, etc.

85. AU MARQUIS D'ARGENS.

Elsterwerda, 12 novembre 1759.

Je me suis fait trainer ici, mon cher marquis. Demain je joindrai mon armée, et je me flatte que Daun et ses Autrichiens ne s'apercevront pas que j'ai la goutte. Dans huit jours j'espère que la Saxe sera entièrement nettoyée d'ennemis, et que tout sera tranquille. Si vous vous portez bien alors, et que vous puissiez trouver une voiture hermétiquement fermée, vous me ferez plaisir de me joindre à Dresde, où j'établirai mon quartier, et où j'aurai soin de votre logement. J'ai tant à faire à présent, qu'il m'est impossible de me mêler du clabaudage de votre folle; attendez que la campagne soit finie, et nous l'enfermerons dans

telle Petite-Maison qu'il vous plaira. Adieu, cher marquis; je vous embrasse.

86. AU MÊME.

Au delà Meissen (Krögis), ce 15 (novembre 1759).

Hier j'ai joint l'armée, et Daun est décampé. Je l'ai suivi jusqu'ici, et je continuerai jusqu'aux frontières de la Bohême. Nos dimensions sont prises de façon qu'il ne pourra sortir de la Saxe qu'après avoir fait des pertes considérables. La journée d'hier lui a coûté cinq cents hommes pris à Meissen. Chaque mouvement qu'il fera lui en coûtera autant, et sûrement la fin de la campagne ne lui sera ni glorieuse ni honorable.

Je vous envoie mon *Charles XII*,^a que j'ai fait copier. Je vous prie de le faire imprimer à Berlin, dans mon imprimerie, de faire bien corriger les épreuves, pour que cela soit exact, bien ponctué et conforme en tout à l'original. Je n'en veux que vingt exemplaires, dont je vous en offre un, et vous prie de m'envoyer les autres dès que l'impression en sera achevée. Cet ouvrage est un tissu d'observations et de réflexions que je crois impartiales, vraies et justes. J'ai fort pressé le tout pour ne pas devenir ennuyeux, et j'ai réduit ce qui pourrait être la matière d'un volume dans une quintessence qui suffit aux gens du métier, et qui n'est pas assez diffuse pour ennuyer des ignorants. Mais tout ce que je puis dire de mon ouvrage ne vaudra pas le jugement que vous en porterez. Votre suffrage me tiendra lieu de ceux des contemporains et de la postérité. Je me flatte que vous digérez bien, que la fièvre, les crampes et les ébullitions de sang sont parties, et que je pourrai bientôt vous assurer à Dresde de l'amitié que j'ai pour vous, mon cher marquis.

^a *Réflexions sur les talents militaires et sur le caractère de Charles XII, roi de Suède.* Voyez t. VII, p. xi—xiii, et p. 69—88.

87. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 novembre 1759.

SIRE,

Je viens de lire avec un plaisir infini vos *Réflexions sur Charles XII*. Elles sont parfaitement bien écrites; le style en est précis et sentencieux; il a tout le bon de celui de Tacite, sans en avoir l'obscurité. Quant aux pensées, je me contenterai de dire à V. M. qu'elles m'ont convaincu, par leur justesse, qu'il n'y a que de grands généraux qui puissent écrire sur d'autres grands généraux, et que ce que peuvent faire sur ces hommes rares de simples écrivains, quelque bons qu'ils soient, ne produit jamais qu'un élégant verbiage. Mon Dieu, que l'*Histoire de Charles XII*^a m'a paru misérable en lisant vos *Réflexions*! Il faut que chacun se mêle de son métier. Je ne trouve rien de si ridicule qu'un prêtre qui, enfermé dans son couvent, écrit les campagnes de M. de Luxembourg et de M. de Turenne. Cependant, combien d'histoires militaires n'avons-nous pas, composées par des jésuites, des bénédictins et des pères de l'Oratoire!

Je ne manquerai pas, Sire, de faire imprimer votre ouvrage avec toute l'attention possible, et soyez assuré, Sire, qu'il n'y aura aucune faute d'impression. J'aurais envie d'en faire tirer cinquante exemplaires, et d'en cacheter trente dans un paquet que je laisserai au château, dans la chambre de l'imprimerie, et que vous retrouverez à la paix. Cet ouvrage est admirable, et vous serez bien aise, dans la suite, d'en donner quelques exemplaires à vos généraux. J'attendrai vos ordres là-dessus. On commence cependant de travailler demain à ranger les caractères de la première feuille. Je donnerai à cet ouvrage la forme in-quarto, pour qu'il puisse être joint à vos autres ouvrages historiques et à votre poème sur l'art de la guerre.

Ne doutez pas un seul instant, Sire, que je ne parte pour la Saxe dès que vous me l'ordonnerez. Si je suis malade, ce voyage me guérira, et le plaisir de vous revoir, après la fin d'une si belle et si glorieuse campagne, me redonnera la santé. J'ai une grâce

• Par Voltaire.

à demander à V. M. : c'est que je puisse mener madame d'Argens. Voici trois ans de suite que je fais toutes les années une maladie considérable. J'espère que cela n'arrivera pas cette année, par la diète que j'observe; mais, si V. M. n'avait pas eu la bonté de permettre que ma femme m'accompagnât à Breslau, livré aux soins de mes domestiques, je serais allé faire ma révérence au Père éternel, et je vous prie d'être bien persuadé que, sans vouloir faire le courtisan, j'aime beaucoup mieux être avec vous à Sans-Souci qu'avec lui dans son paradis. O Sans-Souci! ô Sans-Souci! Pourquoi ne puis-je pas donner mon *Friesel* à la R..., ma diarrhée à la C... et mes indigestions à L...! Si cela pouvait avoir lieu, ces trois personnes songeraient plus à la pharmacie qu'à la guerre. J'ai l'honneur, etc.

88. AU MARQUIS D'ARGENS.^a

Wilsdruf, 19 novembre 1759.

Marquis, quel changement! moi, chétif, moi, profane,
 Qui fréquente peu le saint lieu,
 Sans toque, sans bonnet dont la faveur émane
 Du serviteur sacré de Dieu,
 Siégeant au Vatican en tiare et en soutane;
 Moi, dont l'attachement au culte naturel,
 Respectant la pure doctrine
 Empreinte dans nos cœurs par une main divine,
 Ne servit ni Baal, ni le Dieu d'Israël;
 Moi, dont l'adversité fut pour trois mois l'école,
 Qu'à Vienne un frauduleux écrit
 Annonçait vagabond, proscrit,
 Que plus d'un ministre frivole,
 Plus d'un maraud tondu, décoré d'une étoile,
 Sur les vagues récits d'un téméraire bruit,
 Avait cru terrassé, détruit :
 Par un coup imprévu la quinteuse Fortune,

^a Voyez t. XII, p. 116—118.

Après m'avoir cent fois préféré mes rivaux.
Et prêt à me noyer, par caprice ou rancune,
D'un secourable bras m'élève sur les flots;
Et cet homme béni, ce dévot personnage,
Qui dévore son Dieu cinquante fois par an,
Et qui, pour triompher de nous et de Satan,
Va trottant en pèlerinage,
Ce héros, par brevet portant titre de sage,
Confondu, brouillé dans son plan,
Nous abandonne ce rivage;
En Bohême il s'est élancé,
En haletant, tout harassé,
Comme un dogue étranger fuit, en hurlant de rage,
Le cuisinier qui l'a fessé.
O fantasque Fortune! enfin en est-ce assez?
Comme de notre sort ta cruauté se joue!
Celui-ci sous un dais par ta main est placé,
Et celui-là du trône est jeté dans la boue.
Ce fameux Fabius que le saint-père avoue,
Par toi si longtemps caressé,
Dont l'image t'était si chère,
Éprouve, en s'étonnant, les flots de ta colère;
A cet amant heureux, qui m'avait effacé
De ta mémoire trop légère,
Aujourd'hui sans raison ta faveur me préfère.
Mais le souvenir du passé
Sur l'obscur avenir m'éclaire;
Toi-même, tu m'appris le cas
Que d'une coquette on doit faire.
Malgré tes séduisants appas,
Ni ta tendresse mensongère
Ni ton brillant éclat ne me séduiront pas.
Mais, dis-moi, par quelle sottise,
Te commettant avec l'Église,
Oses-tu prendre en main l'intérêt d'un damné,
Hérétique endiablé, digne qu'on l'exorcise,
Par les conciles condamné?
Hélas! que tu me scandalise!
Dis-moi quel pouvoir t'autorise
D'opprimer un prédestiné
Que saint Népomucène et le ciel favorise,
Et dont le front, déjà de rayons couronné,
Aux miracles prélude, étant environné

Du soldat qui le canonise.
 Ah! que dira Sa Sainteté
 Du démenti que tu lui donne?
 Ne crois pas qu'elle te pardonne
 Ce tour de ta malignité.
 Chasser ainsi de Saxe un héros breveté,
 Et par saint Pierre et par Bellone
 Conduit à l'immortalité,
 Quand le pape lui-même ordonne
 Que l'hérétique impur, par son glaive dompté,
 Dans l'abîme, brûlante zone,
 Soit par le saint précipité!
 Fortune, que je crains qu'aveugle en ta manie,
 Tu n'allumes enfin le dangereux courroux
 D'un pontife irrité, sensible à l'avanie,
 Qu'en pompe solennelle, et de ses droits jaloux,
 A Rome il ne t'excommunie!
 Aussitôt l'union, tressaillissant d'effroi,
 Atterrée par cette sentence,
 T'éviterait avec prudence.
 L'avidé financier, le plat pédant de loi,
 Le courtisan qui fait l'homme de conséquence,
 L'indigent laboureur, l'ambitieux, le roi,
 Tous, redoutant ta bienveillance,
 A pas précipités s'enfuiraient loin de toi,
 Et ton temple désert et vide
 Nous ferait autant de pitié
 Que le sacré temple où réside
 La déesse de l'amitié.
 Depuis, pesant cette matière,
 Donnant à mon esprit une libre carrière,
 Marquis, j'ai trouvé la raison
 Pourquoi, près de cette frontière,
 Ce héros décoré de toque et de toison
 D'une écrevisse a pris la démarche en arrière.
 Cette âme dévote et guerrière
 Fut par le vieux Satan, par cet esprit malin,
 A nous nuire toujours enclin,
 Induite d'étrange manière.
 Il sut par des travaux lui remplir tout son temps,
 Si bien que, deux jours du printemps,
 Le héros oublia de dire son bréviaire;
 Par quoi le saint héros, quoiqu'à Vienne prôné,

Par Wenceslas fut condamné
 A faire, cet hiver, un bout de pénitence,
 Et la Fortune exécuta
 D'un tour de main cette sentence.
 Le héros troublé radota,
 En soi perdant la confiance,
 La Saxe prestement quitta.
 Et puis, que de toute œuvre pie
 Tout bon chrétien présomptueux,
 Scrutant son zèle fastueux,
 Des ruses de Satan et de soi se défie.

Je vous envoie des vers à la glace, faits dans des camps, au milieu de la neige. Ils ne sont bons que parce qu'ils vous annoncent une bonne fin de campagne. Nous avons si fort resserré l'ennemi, qu'il me semble impossible qu'il regagne la Bohême sans faire de grandes pertes. Dans cet embarras, Daun se trouve comme l'âne de Buridan^a entre deux boisseaux. Je suis presque sûr d'être le 25 à Dresde; ainsi, mon cher, préparez-vous au voyage. J'aurai soin de la voiture et des gîtes, ainsi que du logement de Dresde. Adieu, mon cher marquis; à revoir bientôt.

89. AU MÊME.

Wilsdruf, 22 novembre 1759.

Vous en userez, mon cher marquis, avec mon ouvrage comme vous le trouverez bon. Je suis si étourdi du malheur qui vient d'arriver au général Finck,^b que je ne puis pas encore revenir de mon étonnement. Cela dérange toutes mes mesures, et me pénètre jusqu'au vif. L'infortune qui persécute ma vieillesse m'a suivi de la Marche en Saxe. Je lutterai contre, tant que je pourrai. Ce petit hymne que je vous ai envoyé, adressé à la Fortune, a été fait trop vite; il ne faut chanter victoire qu'après

^a Voyez t. IV, p. 12, et t. VIII, p. 280.

^b A Maxen, le 20 novembre 1759. Voyez t. V, p. 29 et 30.

avoir vaincu. Je suis si excédé des revers et des désastres qui m'arrivent, que je souhaite mille fois la mort, et que de jour en jour je me lasse davantage d'habiter un corps usé et condamné à souffrir. Je vous écris dans le premier moment de ma douleur. L'étonnement, le chagrin, l'indignation, le dépit, confondus ensemble, déchirent mon âme. Voyons donc la fin de cette exécration campagne, et alors je vous écrirai ce que je deviendrai moi-même, et nous arrangerons le reste. Ayez pitié de mon état, et n'en faites point de bruit, car les mauvaises nouvelles se répandent assez d'elles-mêmes. Adieu, cher marquis. *Quando avrai fine il mio tormento!*

90. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 novembre 1759.

SIRE,

Si la fortune vous persécute, votre fermeté et vos lumières vous mettront au-dessus de ses caprices. L'exemple du passé m'assure de l'avenir, et je ne doute pas un seul instant que vous n'avez déjà réparé en partie une infortune à laquelle vous n'avez aucune part. Quand on a agi dans les règles les plus exactes, on ne répond point, dans quelque métier que ce soit, des événements, et moins dans celui de la guerre que dans tous les autres. Je comprends combien vous devez souffrir, parce que, quelque courage et quelque génie qu'on ait, on ne peut s'élever au-dessus de l'humanité. Mais les grands hommes comme vous ont toujours vaincu par leur constance ce qui aurait accablé des âmes communes. Il faut que cette campagne finisse; les glaces et les neiges vont ramener la tranquillité pendant quelques mois, et j'espère que le printemps donnera la paix à l'Europe. Quand les Français auront achevé de fondre les vieilles cuillers qu'ils envoient à la monnaie pour avoir de l'argent, feront-ils la guerre avec leurs marmites et leurs casseroles, et payeront-ils en monnaie de cuivre les subsides aux Russes et aux Suédois? Si les Anglais avaient voulu

envoyer, l'été passé, une flotte dans la Baltique de quinze vaisseaux, nous aurions actuellement la paix, et, s'ils veulent l'envoyer au commencement du printemps, nous verrons bientôt la fin de la guerre. Le prétexte qu'ils ont pris de leur commerce avec la Russie est ridicule, car les Russes n'auraient osé rompre avec eux : d'où auraient-ils tiré l'or et l'argent que leur fournissent les Anglais pour leur monnaie ? Et si les Russes avaient voulu faire les méchants, pas un seul vaisseau n'eût pu arriver à Pétersbourg. J'ai beaucoup de respect pour le roi d'Angleterre : mais il ne fait pas usage des notions les plus communes, s'il ne sent pas que son électorat serait détruit et ruiné de fond en comble, et cela, dans moins de six semaines, si vous veniez malheureusement à succomber sous vos ennemis. J'ai, etc.

91. AU MARQUIS D'ARGENS.

Wilsdruf, 28 novembre 1759.

Les marmites et les cuillers des Français me paraissent de plaisantes ressources pour faire la guerre. C'est une momerie pour faire illusion au public. Je suis persuadé que l'objet en sera mince ; mais, comme les lettres imprimées du maréchal de Belle-Isle crient misère, ils ont voulu en imposer à leurs ennemis, et leur persuader que l'argent ciselé et godronné du royaume leur serait suffisant pour pousser, l'année qui vient, une campagne vigoureuse. Il n'y a certainement que cet objet-là qui leur ait fait imaginer la comédie qu'ils jouent.

Voilà Münster pris par les Hanovriens, et l'on assure que, le 25, les Français sont partis de Giessen pour marcher sur Friedberg et repasser le Rhin. Nous autres, nous sommes ici vis-à-vis de l'ennemi, cantonnés dans les villages : la dernière botte de paille et le dernier morceau de pain décideront de celui de nous deux qui restera en Saxe : et, comme les Autrichiens sont extrêmement resserrés, et ne peuvent rien tirer de la Bohême, je me

flatte qu'ils partiront les premiers. Patience donc jusqu'au bout, et voyons la fin que prendra cette campagne infernale. J'use, cette année-ci, toute ma philosophie; il n'est point de jour que je ne sois obligé de recourir à l'impassibilité de Zénon. Je vous avoue que c'est un dur métier quand il faut le continuer. Épicure est le philosophe de l'humanité, Zénon est celui des dieux, et je suis homme. Depuis quatre ans, je fais mon purgatoire: s'il y a une autre vie, il faudra que le Père éternel me tienne compte de ce que j'ai souffert dans celle-ci. Tout état, toute condition éprouve des traverses et des infortunes; il faut que je porte mon fardeau, quoique très-pesant, comme un autre, et je me dis: Ceci passera comme nos plaisirs, nos goûts, nos peines et nos heureux destins. Adieu, cher marquis. Mes lettres vous paraîtront bien noires; je ne saurais, je vous jure, vous en écrire d'autres. Quand l'esprit est inquiet et chagrin, on ne voit pas couleur de rose. Je vous embrasse, et je souhaite de vous revoir bientôt.

92. AU MÊME.

(Wilsdruf) 29 novembre 1759.

Enfin donc, j'espère de vous revoir; mais je ne me flatte pas de cet agrément avant quatre semaines, que je vous donne pour faire ce grand voyage. Il y a ici un appartement préparé pour votre réception, sans vent coulis et très-chaud, très-proche du mien, où vous pouvez venir sans capote et sans mouchoir devant la bouche. J'ai ici un rouleau énorme d'estampes qui doit vous être offert à votre arrivée. On montre ici la galerie du roi de Pologne, qui est très-belle. On ne voit point de Saxon. Vous avez une église catholique vis-à-vis de votre nez, où l'on fait d'excellente musique. Enfin, si tous ces arguments se trouvent insuffisants pour allécher votre curiosité, je dois y ajouter que, si vous venez ici, vous y trouverez le plus sincère de vos admirateurs, charmé de vous y voir.

J'ai oublié de vous dire encore que vous pouvez aussi voir ici la fée Carabosse, la guenon rouge, le nain jaune, et un sérail de vieilles sorcières que l'on ne voit plus, sans cela, que dans le Bojardo. ^a

93. AU MÊME.

Freyberg, 16 décembre 1759.

Je me suis aperçu, mon cher marquis, que vous avez eu la fièvre, à l'édition que vous m'avez envoyée. Elle s'est trouvée si incorrecte, que je vous la renvoie corrigée; faites-la réimprimer, et jetez ces vingt exemplaires au feu. Ces gens sont si gauches, qu'ils ont entièrement changé le sens de mes pensées par les plus lourdes bévues. Le petit Beausobre^b pourrait bien y donner plus d'attention. Les Huns et les Visigoths, s'ils avaient eu des imprimeurs, n'auraient pas plus mal fait.

Vous me parlez beaucoup des Français et de leurs pertes; cela est manifeste, mais la paix n'en est pas une suite certaine. Mes affaires sont encore dans une assez mauvaise situation. Des secours m'arrivent à présent; mais les neiges sont si abondantes ici, la quantité qu'il en est tombé, si considérable, qu'il n'est presque pas possible de faire agir des troupes vis-à-vis des ennemis. Voilà ma situation. Environné de difficultés de tous les côtés, d'embarras et de périls, quand j'ajoute à tout cela les trahisons de la fortune, dont j'ai eu tant de témoignages dans cette campagne, je n'ose me fier à elle dans mes entreprises, ni dans mes forces non plus; il ne me reste donc que le hasard, et je n'espère que dans l'enchaînement des causes secondes. Quand vous aurez fait achever l'impression de cet ouvrage, ayez la bonté de m'en en-

^a Voyez t. VI, p. 7.

^b Frédéric appelait ainsi M. Louis de Beausobre, fils aîné de son ami, le pasteur Isaac de Beausobre. Voyez t. XVI, p. xvii et xviii, n° VIII, et t. XVII, p. 54. Voyez aussi les *Souvenirs d'un citoyen* (par Formey), t. I, p. 35 et 36.

voyer trois exemplaires. Le comte Finck ^a me les fera tenir, et les courriers ne refuseront pas ses paquets. Adieu, mon cher marquis. Je ne sais ni quand mes aventures finiront, ni quand je vous reverrai; mais je sais à n'en pas douter que je vous aimerai toujours.

94. AU MÊME.

Freyberg, 23 décembre 1759.

Non, marquis, votre édition
Ne vaut pas mieux que ma campagne;
Toutes deux, sans prévention,
Font peu d'honneur à l'Allemagne.
Commençons derechef tous deux
À mieux corriger notre ouvrage,
Et pensons que c'est un hommage
Que nous rendons à nos neveux.

Je vous ai répondu; j'ai mieux fait, je vous ai renvoyé l'imprimé corrigé et revu sur l'original.

J'espère plus que jamais que les Autrichiens vont reprendre le chemin de la Bohême, et qu'enfin, dans peu de jours, nous pourrons finir la plus malheureuse et la plus rude campagne que j'aie faite de ma vie. Mon neveu ^b avance avec un gros secours, et l'ennemi fait des préparatifs qui dénotent sa retraite prochaine. Je ne vous dis point le martyre que j'ai souffert pendant un gros mois, ni toutes les incommodités dont cette affreuse situation a été accompagnée. Je suis si las de me plaindre de la fortune, que je lui fais grâce par ennui. Tâchez, mon cher, de me faire avoir le *Dictionnaire encyclopédique*, que je voudrais acheter pour cet hiver. Je ne vous dis rien sur ce que je deviendrai cet hiver, parce que, foi d'honneur, je n'en sais rien. Adieu, cher marquis; je vous souhaite santé, paix et contentement.

^a Le comte Finck de Finckenstein, ministre de Cabinet.

^b Le prince héréditaire de Brunswic. Voyez t. V, p. 32.

95. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 24 décembre 1759.

SIRE,

Il vient de paraître ici un grave personnage auprès de qui Daniel, Jérémie, Josias et tous les prophètes grands et petits ne sont rien.^a Cet homme, depuis dix-huit mois, passait pour un fou, parce qu'il avait prédit, l'année cinquante-huit, que vous essuieriez de grands malheurs dans l'année cinquante-neuf. Il a été, depuis quinze jours, chez tous ceux à qui il avait annoncé ses prédictions, et leur a dit fort sérieusement : « Messieurs, j'ai « passé pour fou auprès de vous, parce que je vous avais annoncé « la vérité. L'événement a justifié tout ce que je vous avais dit. « Prenez-moi encore pour un fou, si vous le jugez à propos : je « vous assure que le Roi va être bientôt au-dessus de tous ses en- « nemis, et que, jusqu'à la fin de la guerre, il n'aura plus que des « succès heureux. » Comme les discours de cet homme singulier font l'entretien de toute la ville, j'ai été curieux de m'informer de quoi il était question. M. Gotzkowsky et d'autres gens sensés qui connaissent cet homme disent que véritablement il leur avait dit, en cinquante-huit, que les Prussiens auraient de grands revers en cinquante-neuf, et qu'il avait toujours ajouté ce qu'il annonçait encore aujourd'hui, que, en soixante, les Prussiens seraient et plus heureux, et plus glorieux qu'ils ne l'avaient jamais été. Quant à moi, sans être prophète et sans avoir l'honneur d'exalter mon âme, je suis bien persuadé que vous réparerez tous les maux que peuvent avoir causés des fautes où vous n'avez jamais eu aucune part, et qu'humainement vous ne pouviez ni prévoir, ni éviter, les causes secondes étant au-dessus de toute la prudence humaine. Vous êtes comme ces habiles architectes qui, par la grande connaissance qu'ils ont de leur art, savent raffermir et resserrer les crevasses qui se sont faites à des bâtiments que des orages imprévus ou des tremblements de terre avaient ébranlés.

J'ai remis à l'impression les *Réflexions, etc.*, et je me flatte

^a Ce prétendu prophète s'appelait Pfaunenstiel ; il était tisserand de profession. Voyez t. XII, p. 124.

que vous serez plus content de cette édition que de la première. Mais permettez, Sire, que je prenne la défense de votre campagne contre vous-même. L'on ne pourra jamais vous en imputer les malheurs, parce que vous n'en avez point été la cause, et qu'ils sont arrivés indépendamment des soins que vous avez pris. Votre gloire, Sire, n'en a pas reçu la moindre atteinte. Je ne puis pas dire la même chose de l'édition des *Réflexions*; mais il est pourtant vrai que la copie du manuscrit m'a induit dans plusieurs erreurs. J'en envoie la preuve à V. M. L'ancien manuscrit dit : *On distingue ceux*; la nouvelle correction dit : *On ne fait attention qu'à ceux*. La correction nouvelle dit : *Un vaste champ aux remarques*; dans l'ancien manuscrit, *remarques* est effacé. Dans la nouvelle correction il y a : *Je crains bien que ce beau phénix*; dans le manuscrit : *Je crois que ce phénix*. Je pourrais envoyer encore plusieurs autres endroits à V. M.; mais cela l'ennuierait. D'ailleurs, je dois convenir qu'il y a deux ou trois fautes, et, entre autres, une assez lourde dont je suis coupable; je l'avais corrigée trois fois, et ces maudits imprimeurs l'ont encore commise en tirant la dernière épreuve. J'ai déjà donné ordre de faire venir l'*Encyclopédie* de Hollande; car les libraires ne font venir ce livre que pour ceux qui le demandent, attendu la cherté du prix, et ils ne l'ont pas dans leur boutique. Vous voulez donc, Sire, parcourir, cet hiver, un océan immense de mauvaises choses, dans lequel flottent quelques excellentes dissertations géométriques de d'Alembert et quelques ballons métaphysiques enflés de vent, qui, en faisant défendre cet ouvrage, lui ont donné une réputation qu'il a déjà perdue dans tous les pays où il est permis de l'avoir. Les derniers articles que Voltaire a mis dans ce livre se ressentent de la vieillesse, et ne valent guère mieux que son *Candide*; de l'esprit souvent, peu de jugement, et point de profondeur. Mais vous verrez tout cela par vous-même, et vous en jugerez bien mieux que moi. J'ai l'honneur, etc.

96. AU MARQUIS D'ARGENS.

Pretzschendorf, 31 décembre 1759.

Je dois commencer, mon cher marquis, par vous souhaiter la bonne année, et je vous assure que, de tous ceux qui feront des vœux pour vous, il n'y en aura pas de plus sincères que les miens. Pour moi, j'ai perdu toute confiance dans ma fortune. J'ai fait humainement ce qui a dépendu de moi pour déposter, par ruse, par diversions et par ostentations, l'ennemi de la Saxe, sans y avoir pu réussir le moins du monde. Il ne me reste donc de refuge que de cantonner tout cet hiver vis-à-vis de l'ennemi, sans bouger de la position où j'ai été, et je n'ai devant moi qu'une affreuse perspective pour l'avenir.

Votre prophète dira, mon cher, ce qu'il lui plaira; son art n'en est pas un, et il faudrait être plus crédule que je le suis pour y ajouter foi. On aide aux prophéties de ces gens-là, et l'on fait cadrer comme l'on peut des paroles dites au hasard avec les événements. Pour moi, qui juge sur des faits, je ne vois que des objets épouvantables dans l'avenir, auxquels ma constance ne résiste pas. Vous ferez de mon ouvrage ce qu'il vous plaira; il ne mérite guère d'attention. Je suis plus las et plus dégoûté de la vie que jamais. Accusez-moi d'hypocondrie et de tout ce qu'il vous plaira, je passe condamnation. Mais les maux passés, les maux présents, et surtout la perspective qui se présente à moi, sont capables de dégoûter de la vie tous ceux qui éprouvent une situation aussi dure. Je gémis en silence; voilà tout ce que je puis faire. Je ne veux point vous barbouiller davantage l'imagination. Je vois noir; mon chagrin est pour moi, je dois le supporter et non pas le communiquer. Je vous embrasse, mon cher marquis, en vous assurant de toute mon amitié. Adieu.

Je renonce au plaisir de vous voir; cela devient impossible à présent plus que jamais.

97. AU MÊME.^a

Pretzschendorf, 5 janvier 1760.

Les vieux prophètes ont menti;
 Leur jargon inintelligible
 Annonçait, comme dit la Bible,
 Qu'un jour on verrait les gentils
 Au sceptre des Hébreux soumis.
 Les Juifs osèrent les en croire,
 Mais les Juifs étaient abrutis.
 Quelle fut leur grandeur, leur empire et leur gloire?
 Vous les voyez, dans leur histoire,
 Par de puissants voisins tour à tour engloutis,
 Et dans tout l'univers, ce qui vous est notoire,
 De nos jours, dispersés et presque anéantis.
 Ce roi libérateur, promis par Isaïe,
 Qui leur devait donner ce pouvoir étendu,
 Ou ne leur est jamais venu,
 Ou ce fut ce pauvre Messie,
 Par eux au Calvaire pendu.
 Les cieux en tous les temps eurent des interprètes;
 Surtout aux siècles ténébreux,
 L'ignorance, adorant les sciences secrètes,
 Rendait les oracles fameux.
 Les astrologues, les prophètes,
 Tous ces modernes charlatans,
 Fabricateurs d'événements,
 Qui lisent dans le cours des astres et comètes
 D'un moteur inconnu les décrets éternels,
 N'imposent plus par leurs sornettes
 Qu'aux esprits ignorants et superficiels
 Des douairières en lunettes,
 Des absurdes anachorètes,
 Ou des faibles bigots, lourdauds matériels,
 Dont les talents essentiels
 Sont de croire à toute imposture,
 A tout oracle, à tout augure,
 Surtout aux plus surnaturels.
 Mais ceux qui, comme vous, connaissent la nature
 Ne se nourrissent point de leur creuse pâture.

^a Voyez t. XII, p. 124—126.

Pour vos radoteurs de Berlin,
 Que l'idiot admire, et que le sot écoute,
 Mais que l'homme éclairé rejette avec dédain,
 C'est dans l'Apocalypse, où Newton ne vit goutte,
 Qu'ils trouvent notre guerre et tout notre destin.
 Du vieux démon l'esprit malin
 Ne les inspira pas sans doute;
 Sans envier leur art, leur gloire et leurs lauriers,
 Je parierais, quoi qu'il m'en coûte,
 Que ces gens ne sont pas sorciers.
 Laissons au peuple, en son délire,
 Respecter par prévention
 Du brillant merveilleux le chimérique empire
 Et le clinquant par où l'attire
 L'aveugle superstition.
 Les préjugés font sa raison.
 Inquiet, impatient des maux qu'il envisage,
 Sa faiblesse n'a pas le cœur
 De voir de sens rassis les apprêts de l'orage;
 L'idée, en l'effrayant, l'accable de douleur.
 Si sa crédulité croit au moindre présage
 Que lui débite un imposteur,
 C'est qu'il sent ne pouvoir résister au malheur.
 Ainsi de ses terreurs le public se délivre,
 Quand il est angoissé, toujours prêt à tout suivre.
 Des absurdes erreurs, par des coups imprévus,
 Dans ce siècle éclairé ramènent les abus.
 Au centre de Berlin me faut-il voir revivre
 Les prestiges usés des prêtres de Janus?
 Non, non, sage marquis, quand même notre course,
 D'abîmes et d'écueils pleine de tous côtés,
 Nous offrirait encor d'autres calamités,
 Il faut dans la vertu trouver notre ressource.
 La constance, imposant à nos sens révoltés,
 Triomphe enfin des maux et des adversités.
 Un esprit courageux, dont le mâle génie
 S'élève fièrement, par un sublime effort,
 Des fanges de la terre au palais d'Uranie,
 Des hautes régions de la philosophie
 Jette un coup d'œil égal sur la vie et la mort.
 Cette âme, inaltérable aux secousses du sort,
 Contemple le néant du monde.
 L'erreur, la vanité sur laquelle il se fonde,

Et voit que tout commence, et que tout doit finir.

Ainsi, quoique l'orage gronde,
Le sage dans son cœur garde une paix profonde,
Et, sans redouter l'avenir,
Il l'attend sans le prévenir;
Et, quel que soit de l'infortune
L'effet douloureux et cruel,
Il sait que, par la loi commune,
Mortel, il doit subir le destin d'un mortel.^a

Vous voyez, par ces vers, l'impression que m'a faite le prophète dont vous m'annoncez les oracles. S'il ne nous reste que cette ressource, nous sommes perdus. Envoyez-moi bientôt mon *Charles XII*; je ne vous en aurai pas moins d'obligations. Notre situation est dure et cruelle. Je résiste au torrent de l'infortune autant que mes forces me le permettent; mais, n'en déplaise à la philosophie, le cœur n'en pâtit pas moins.^b Quand je m'étourdis sur mes malheurs personnels, ceux de la patrie s'offrent à moi, et ils achèvent d'ébranler ma constance chancelante. Enfin, cher marquis, je n'ai rien de réjouissant à vous dire; lorsque je suis accablé de douleur, je fais des vers pour qu'une application forte me serve de distraction, et me procure des moments d'une sécurité passagère. Je vous souhaite plus de tranquillité à Berlin. Peut-être ne vous reverrai-je jamais; mais je vous aimerai et vous estimerai toujours. Adieu, cher marquis; je vous embrasse.

98. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 8 janvier 1760.

SIRE,

J'ai l'honneur de souhaiter à Votre Majesté une heureuse année qui la rende, glorieuse, contente et en parfaite santé, à ses sujets.

^a Racine dit dans *Phèdre*, acte IV, scène VI :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

^b Voyez ci-dessus, p. 43.

Je la remercie infiniment des marques de bonté dont elle daigne m'honorer, et je la prie d'être persuadée que j'en conserverai le souvenir jusqu'à la mort. J'envoie à V. M. quatre exemplaires de la nouvelle édition de *Charles XII*; je joins à ces exemplaires celui que V. M. m'a renvoyé corrigé de la première édition, pour qu'elle puisse juger qu'il n'y a plus une seule faute dans la seconde. Je vous prie d'être persuadé que ce n'est pas ma faute s'il y en a eu dans la première. J'avais la fièvre, et j'ai été obligé de me fier pour les dernières épreuves aux imprimeurs; mais j'ai revu quatre fois les épreuves nouvelles, et je ne crois pas qu'une édition des Elzévir puisse être plus correcte. Vos vers sur les prophètes sont charmants. Mais vous avez beau vous plaindre de la fortune, je vois qu'elle vous est toujours attachée, quoiqu'elle ait semblé vous abandonner quelquefois. L'affaire de Maxen est fâcheuse, j'en conviens; mais songez qu'elle est arrivée le 20 du mois, que le 21 du même mois l'amiral Hawke a détruit la flotte française, le 22 les alliés ont pris Münster, le 25 le prince votre neveu a battu les Wurtembergeois. ^a

J'ai mille et mille choses à vous dire; mais je vous écris à la hâte, parce que je suis accablé d'un rhume violent qui, depuis quinze jours, ne me laisse pas un moment tranquille, et me cause une toux qui va quelquefois jusqu'à me faire cracher du sang en quantité. On dit que le plaisir et la consolation des damnés, c'est d'avoir des compagnons. Si j'étais un diable, je serais fort consolé de mon mal, car il est épidémique dans Berlin, et aussi fréquent que l'année de la coqueluche, il y a environ vingt-deux ans. J'étais alors militaire; pourquoi faut-il que je ne sois aujourd'hui qu'un misérable fardeau de la terre, quand je souhaiterais avoir cent vies pour les sacrifier au service de V. M.? J'ai l'honneur, etc.

^a L'affaire de Maxen arriva le 20 novembre 1759; le même jour, l'amiral Hawke battit l'amiral Conflans dans la baie de Quiberon, et le général Imhof prit Münster; le 30 novembre, le prince héréditaire de Brunswick surprit le duc de Wurtemberg à Fulde. Voyez t. V, p. 28—30, 38, 9 et 10.

99. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Freyberg) 15 janvier 1760.

Je vous remercie, mon cher marquis, de la peine que vous avez eue à faire imprimer mes balivernes; cela n'en valait pas tant. Vous avez trop d'indulgence pour les vers que je vous ai envoyés. Comment pourraient-ils être bons? Mon âme est trop inquiète, trop agitée et trop accablée, pour que mon esprit produise quelque chose de passable. Ce triste vernis se répand sur tout ce que j'écris et sur toutes mes actions. La paix n'est rien moins que certaine; on l'espère, on s'en flatte, mais voilà tout. Tout ce que je puis faire, c'est de lutter constamment contre l'adversité; mais je ne puis ni ramener la fortune, ni diminuer le nombre de mes ennemis. Cela étant, ma situation demeure la même; encore un revers, et ce sera le coup de grâce. En vérité, la vie devient tout à fait insupportable quand il faut la traîner dans les chagrins et dans de mortels ennuis; elle cesse d'être un bienfait du ciel, elle devient un objet d'horreur qui ressemble aux plus cruelles vengeances que les tyrans exercent sur des malheureux. Vous me tueriez plutôt, mon cher marquis, que de me faire changer de sentiment. Vous voyez les objets d'un point de vue qui les adoucit en les affaiblissant; mais si vous étiez une heure ici, que ne verriez-vous pas! Adieu. Ne vous fatiguez point l'esprit de soins inutiles, et, sans prévoir l'avenir, conservez votre tranquillité tant que vous le pourrez. Vous n'êtes point roi, vous n'avez ni à défendre l'État, ni à négocier, ni à trouver des expédients à tout, ni à répondre des événements. Pour moi, qui succombe sous ce fardeau, c'est à moi seul d'en souffrir la peine; laissez-la-moi, cher marquis, sans la partager. Je vous embrasse, en vous assurant de mon estime. *Vale.*

100. AU MÊME.

(Freyberg) janvier 1760.

J'oubliai, en vous écrivant dernièrement, mon cher marquis, de vous prier de faire remettre à mon frère Ferdinand et au général Seydlitz, qui est blessé et se fait guérir à Berlin, un exemplaire à chacun de mon *Charles XII*. C'est une petite attention qui peut-être leur fera plaisir. Ma situation ne change en rien, et je suis toujours aussi inquiet pour l'avenir que je l'ai été jusqu'ici. Mandez-moi, pour m'amuser, les mensonges de votre prophète et les sornettes qui parviennent à vos oreilles. Veuille le ciel que cette paix dont on parle commence bientôt à nous donner des espérances plus solides que celles que nous avons jusqu'à présent, et que nous voyions nos peines et nos travaux terminés par une paix durable et avantageuse ! Adieu, cher marquis ; je vous embrasse, et je fais mille vœux pour votre contentement.

101. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 24 janvier 1760.

SIRE,

J'ai d'abord remis les exemplaires à monseigneur le prince Ferdinand et à M. le général Seydlitz. Je ne saurais exprimer à V. M. combien S. A. R. a été sensible au présent de V. M. Sa santé est beaucoup meilleure ; sa maladie n'est plus qu'un reste de faiblesse de nerfs qui se rétablira entièrement dès que la saison deviendra meilleure.

Mon prophète, dont vous vous moquez, continue à prédire pour cette année monts et merveilles. Je ne sais si c'est un faux prophète, mais je sais bien qu'il ne manque pas d'esprit ; V. M. pourra en juger par deux réponses qu'il a faites depuis peu de jours, l'une à un théologien, et l'autre à un prince. Le théologien

est un nommé M. Süssmilch, pasteur et luthérien rigide. « Vous ne savez, dit-il à mon prophète, ni le grec, ni le latin; comment pouvez-vous, sur une traduction allemande de la Bible grecque, juger de ce qu'elle contient? — Monsieur, répondit le Daniel de Berlin, la traduction allemande ne rend donc pas le sens de l'Écriture? Si cela est, comment osez-vous la proposer aux chrétiens comme contenant la pure parole de Dieu? Ou il faut convenir que je puis comprendre le véritable sens de la Bible sur une traduction approuvée par tous les synodes, ou il faut avouer que tous les ministres luthériens trompent ceux dont ils se disent pasteurs. » M. Süssmilch s'est tu, et il a bien fait, car il n'avait rien de bon à répondre. Je viens à présent à la réponse faite au prince; c'est au margrave de Schwedt. Il demanda à cet homme s'il était vrai qu'il se mêlât de faire des prédictions. « J'ai été assez heureux, répondit-il, pour annoncer quelques vérités. — Allez, dit le margrave, vous êtes fou. — Ma femme, répondit le prophète, qui est une sotte, me le dit tous les jours; mais je ne fais aucune attention à ce qu'elle me dit, parce que je connais la portée de son esprit. » Je ne sais si Daniel, Jérémie, Habacuc et tous les prophètes grands et petits auraient répondu plus finement. V. M. dira peut-être que mon prophète aurait mérité quelques coups de bâton; je n'ai rien à dire à cela, si ce n'est qu'on peut mériter d'être battu parce qu'on a fait une réponse ingénieuse, mais impertinente. Vous allez croire, Sire, que me voilà à demi converti, et que je vais bientôt croire aux prophètes anciens, puisque je crois déjà aux modernes. Mais je suis bien aise d'avertir V. M. que je suis toujours un bon et fidèle sectateur d'Épiqueure. Je ne puis cependant me refuser à l'évidence, et voici un fait que je tiens de la bouche d'un ministre luthérien, homme d'esprit et de notre Académie des sciences. Un mois avant la bataille de Cüstrin,^a mon prophète va chez ce ministre, et lui dit: « Monsieur, je viens vous avertir que dans trente jours le Roi gagnera une bataille sanglante sur les Russes; près de quinze mille seront tués, et resteront longtemps sur le champ de bataille pour servir de pâture aux oiseaux. » Le jour que cet homme avait prédit fut précisément celui du jour de la bataille.

^a Ou plutôt de Zorndorf, près de Cüstrin.

Je sais bien que c'est le hasard qui a vérifié les prédictions de cet homme; mais il faut convenir que c'est un singulier hasard. Si j'étais assuré que l'événement voulût m'être aussi favorable, je me mêlerais d'être prophète; cela ferait enrager Voltaire, et il n'oserait plus se moquer des gens qui exalteraient leur âme. J'ai l'honneur, etc.

102. AU MARQUIS D'ARGENS.

Janvier 1760.

Il me semble, mon cher marquis, que votre prophète frise le bel esprit. Il faut que ce soit un grand génie qui s'ouvre une carrière nouvelle;

Car, marquis, jamais Isaïe,
Ou Habacuc, ou Jérémie,
Chez les Juifs vaincus et contrits,
N'eurent, je pense, la manie
De passer pour de beaux esprits.

Le malheur rend craintif, et la peur, superstitieux. Je ne m'étonne pas que des gens qui annoncent l'avenir avec effronterie et assurance trouvent des esprits crédules qui ajoutent foi à leurs prédictions.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.^a

Je souhaiterais que nous pussions rire plus à notre aise de ces balivernes, mais l'envie de rire m'est passée. Je suis frappé de trop de malheurs, et environné de trop d'embarras; avec cela, il me reste trop peu d'espérances pour que je puisse m'égayer.

Je vous envoie une ode^b que j'ai faite pour mon neveu; ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette ode n'est point remplie

^a Boileau, *Art poétique*, chant I, dernier vers. Voyez t. X, p. 137, et t. XIV, p. 256.

^b *Ode au prince héréditaire de Brunswic*; t. XII, p. 22.

de mensonges, et qu'elle n'est que trop modeste pour la personne qui en est le héros. J'ai eu une fluxion à la joue, qui m'a fait souffrir le martyre. J'ai été attaqué par tous les fléaux du ciel, et, malgré cela, je vis, et je vois cette lumière que je désire cent fois qui soit éteinte pour moi. Enfin il faut que tout homme subisse son destin. Je souhaite que le vôtre soit heureux, et que vous n'oubliez pas un ami qui est dans un vrai purgatoire, mais qui vous aime et qui vous aimera toujours. Adieu.

103. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 février 1760.

SIRE,

J'ai relu cinq fois votre ode au prince votre neveu. Cet ouvrage est véritablement digne de vous et de lui. C'est l'éloge le plus grand que l'on puisse faire, et en même temps le plus vrai. Après avoir employé la critique la plus sévère, je n'ai trouvé qu'un seul vers qui m'a paru un peu prosaïque; le voici :

Je puis au moins prévoir par mes heureux présages.

Cela me paraît un peu dur à l'oreille, et les mots *puis*, *prévoir*, *présages*, dans un seul vers, forment un son qui n'est pas aussi harmonieux que tout le reste de cette belle ode, dont Rousseau se serait fait honneur, et qui est, je le répète encore, véritablement digne du héros qui l'a composée et du héros auquel elle est adressée.

Vous plaisantez sur mon prophète. Voici bien une autre chose que des prophéties. Un de nos académiciens, M. Gleditsch, soutient que M. de Maupertuis lui a apparu dans la salle de l'Académie, à côté de la pendule, et qu'il l'a vu pendant près d'un quart d'heure de suite. Cela fait ici un bruit étonnant. Après cela, continuez de faire l'incrédule ! Quant à moi, j'ai résolu de faire dire deux messes pour le repos de l'âme du président, afin

que, s'il lui prend envie de jouer le rôle d'un vampire, il me laisse dormir en repos, et aille à Genève sucer et tourmenter le sieur Arouet de Voltaire.

Je suis toujours persuadé que, malgré les fâcheux accidents de l'année passée, vous serez heureux dans celle où nous venons d'entrer; et, quelque chose que vous puissiez me dire, vous ne me convaincrez pas du contraire, surtout s'il est vrai, comme on le dit ici, que les Anglais enverront une flotte dans la mer Baltique. La fortune, il est vrai, a depuis quelque temps semblé vous être moins favorable; mais, sans croire ni aux prophéties, ni aux revenants, je ne puis m'empêcher de céder à certains pressentiments qui me disent que vous résisterez à tous vos ennemis, et qu'à la fin vous prendrez entièrement le dessus sur eux. Avant les batailles de Rossbach et de Lissa, je vous écrivais la même chose. La situation des affaires était bien différente de celle d'aujourd'hui; ma sécurité semblait encore plus déplacée : le temps ne tarda pas à la justifier.

M^r le prince de Bevern m'a écrit une lettre en faveur d'un gentilhomme français ^a qui lui avait été recommandé, et dont je connais toute la famille. Je l'ai vu lui-même, il y a quelques années, lorsque j'étais en France. Une affaire d'honneur qu'il eut l'obligea de sortir du royaume et de se retirer à Nice. Sa famille m'ayant écrit pour me le recommander, il vint me voir à Menton. Depuis ce temps, ne pouvant plus rentrer en France, il passa, au commencement de la guerre, au Canada, où il a servi avec distinction. N'y ayant plus rien à faire dans ce pays, et ne pouvant rester en France, il a pris le parti de servir dans les autres pays. Je puis répondre à V. M., à son sujet, de trois choses : la première, c'est qu'il a beaucoup de valeur; la seconde, c'est qu'il a de la probité; et la troisième, qu'il est d'une des meilleures maisons, je ne dis pas de sa province, mais de tout le royaume. Quant au bon sens, c'est un article dont je ne suis jamais caution pour un Français, et surtout pour un Provençal. Il sait fort bien l'italien et passablement l'allemand; du moins il s'explique assez pour être entendu dans cette dernière langue. Il souhaiterait entrer dans un bataillon franc. Il a environ trente-deux ans,

^a M. de Foresta.

est d'une jolie figure. Lorsqu'il quitta la France, il était lieutenant dans le régiment de Champagne; en Canada, il était capitaine, et a souvent eu l'honneur de voir rôtir et manger des hommes par les sauvages. Si V. M. juge à propos de lui faire donner une lieutenance, il sera très-satisfait, et, comme il ne manque de rien, il fera d'abord l'équipage dont peut avoir besoin un lieutenant d'un bataillon franc. J'aurai l'honneur de dire encore à V. M. que je répons, pour le sujet que je lui propose, de la naissance, de la probité et de la bravoure. Je la supplie de me faire la grâce de me répondre un mot, pour que je ne fasse point manger son argent inutilement à ce jeune homme. J'ai l'honneur, etc.

104. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Freyberg) ce 7 (février 1760).

Quoi! marquis, toujours des prodiges,
Des prophètes et des prestiges,
Tout au beau milieu de Berlin!
Il faut que votre Académie,
Par vétusté, sur son déclin,
Radote ou soit en léthargie;
Et Maupertuis, le trépassé,
Qu'à Bâle^a on avait enfoncé,
Reclus dans une triste bière,
Dans un recoin de cimetière,
Reparaît aux yeux éperdus
De nos badauds d'esprit perclus!
Voilà la honte de notre âge,
Voilà le coup qui nous présage
Qu'enfin l'erreur, par son poison,
Triomphera de la raison.

Je ne le crains que trop par tous les bruits qu'on sème;
L'homme, trop incertain, manqua l'occasion;
Il survit aux beaux jours qu'avait sa nation,
Ou bien il survit à lui-même.

^a Maupertuis était mort à Bâle le 27 juillet 1759.

Tous les deux me sont arrivés. J'ai malheureusement survécu à ma nation et à moi-même; voilà ce qui cause mon chagrin et ma tristesse. Il est impossible de conclure sur l'avenir du passé. Nos ennemis ne veulent que plaie et bosse; il faut nous préparer à la cinquième campagne, et il est permis à un homme qui a été aussi fort persécuté de la fortune que je l'ai été de la craindre. C'est le cas d'un homme qui frémit à la vue d'un b où il a gagné récemment la c La comparaison n'est pas noble; mais elle peint bien ce que je veux dire, et cela me suffit. En vérité, mon cher marquis, il ne faut point augurer du passé sur l'avenir; on peut avoir été heureux dans une occasion et être très-malheureux dans l'autre. Les événements se suivent, mais ils ne se ressemblent pas, et, en voyant de certains arrangements de la part de l'ennemi, et combinant ma position et ma force avec celle des ennemis que j'aurai à combattre, je n'ai guère l'âme tranquille. Mon ode s'en ressent; vous pouvez bien croire que je n'ai pas eu l'esprit assez tranquille ni assez libre pour la bien corriger. Je prendrai votre compatriote en faveur de votre recommandation; mais je n'en augure pas bien, parce qu'il n'a pu rester nulle part. A présent que la France a guerre, il y aurait trouvé service, et, s'il vient chez moi, ce n'est pas par prédilection. Adieu, cher marquis; écrivez-moi souvent, et soyez persuadé de ma vieille amitié, que vous conserverez autant que je vivrai.

105. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 14 février 1760.

SIRE,

J'ai l'honneur de remercier Votre Majesté de la grâce qu'elle a bien voulu m'accorder pour mon compatriote; je puis l'assurer de nouveau que, si je n'avais pas connu toute sa famille et lui-même en particulier, je ne l'aurais point proposé à V. M. Je suis très-certain qu'elle en sera contente, et qu'il remplira son devoir

en galant homme. Ce n'est point par inconstance qu'il a quitté la France; ayant été une fois condamné pour duel par un parlement, le Roi ne peut jamais lui donner sa grâce. C'est une loi que Louis XIV s'imposa lui-même, et que Louis XV a renouvelée à son sacre. Il n'a quitté le Canada que parce qu'il a été ramené en France avec les autres Français. Il fallait donc ou y retourner, ou sortir entièrement du service de France. Il a pris ce dernier parti. Il est bien pardonnable à un Européen d'être ennuyé de faire la guerre contre des sauvages; car, pour une fois qu'on a affaire, dans ce pays, avec les Anglais, il faut se battre dix contre des gens qui, en chantant des vers iroquois, vous ôtent la chevelure, vous brûlent souvent tout vif, et vous mangent après. J'aimerais autant aller prêcher le judaïsme à Lisbonne que d'aller faire la guerre à l'Amérique. V. M. ne me dit point si je dois faire partir mon Provençal pour l'armée de V. M., ou si je dois l'adresser ici à quelqu'un qui lui donnera ses ordres. Je la supplie de me faire savoir sa volonté là-dessus.

Je trouve vos vers, Sire, sur l'apparition de Maupertuis fort jolis; mais je suis fâché de votre incrédulité. Je vois bien que prophètes et revenants sont pour vous également des balivernes et des contes de ma mère l'Oie.^a Lucrèce vous a furieusement gâté, et vos sentiments ne sont pas tels que doivent l'être ceux du patriarche et du soutien du protestantisme. Pour moi, qui de ministre anglais suis devenu ministre luthérien de Hanovre, et qui travaille actuellement à une grande et longue lettre que j'écris à un évêque anglais sur la nécessité qu'il y a que la cour de Londres rompe entièrement avec la cour de Russie, et le danger que court la religion réformée, si les vues de commerce l'emportent sur celles du soutien de la vraie foi, je m'accoutume de bonne heure à croire toutes les pieuses impertinences des dévots, afin que mon style ait un air de componction et de piété. Je prendrai la liberté d'envoyer cet ouvrage à V. M. dans quelques jours; mais l'on ne peut jamais finir avec les imprimeurs, surtout moi, qui suis obligé de faire remettre par une autre personne mon ouvrage à la presse pour ne point en paraître l'auteur, ma sainteté et ma

^a Voyez t. XV, p. 41.

dévotion n'étant point aussi notoires au public qu'elles le sont à V. M. J'ai l'honneur, etc.

106. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Freyberg) ce 19 (février 1760).

Vous pouvez envoyer ici votre recommandé, mon cher marquis. Il trouvera d'abord sa place, et, comme jusqu'ici nos ennemis ne se sont pas avisés encore de nous rôtir, ni de nous manger, il y a apparence que ce sera un danger qu'il n'aura point à risquer ici. Je vous envoie une *Épître* que j'ai adressée à d'Alembert.^a Elle n'est pas à l'eau rose pour MM. les bigots, mais ce sont des coups portés en l'air; le fanatisme triomphera toujours de la raison, parce que la plupart des hommes craignent le diable et sont imbéciles. Je vous félicite de votre nouveau déguisement. Je ne m'attendais pas de vous trouver sous le chapeau à clabaud presbytérien. Le malheur est que cette guerre ne se décidera pas à coups de plume, mais à coups d'épée. S'il ne s'y agissait que d'écrire, dans peu nous coulerions à fond Autrichiens, Russes, cercles et Suédois. J'ai fait une brochure,^b pour m'amuser, où je compare nos gens au triumvirat d'Octave, Lépide et Antoine. Vous jugez bien que les proscriptions n'y sont pas oubliées, non plus que la fin de l'histoire, où le plus fin engloutit les autres. Mais qu'est-ce que toutes ces misérables ressources, après les malheurs réels qui nous sont arrivés? C'est la Brinvilliers^c qui, la veille de son exécution, joue encore aux cartes. La comparaison est noire, et très-noire, je l'avoue; quant aux situations, il y a pourtant quelque chose d'approchant, vous n'en disconviez pas. Je mène ici la vie d'un bénédictin. Dès que mes affaires sont expédiées, ce qui est pour moi dire la messe, je m'ensevelis avec

^a Voyez t. XII, p. 129—131.

^b *Lettre d'un Suisse à un Génois*. Voyez t. XV, p. 142—146.

^c Voyez t. XIV, p. 170.

mes livres; je dîne et me couche avec eux. Cicéron avait bien raison de dire que les lettres font l'ornement et la douceur de la vie dans tous les états et tous les âges.^a C'est une ressource dont j'éprouve à présent toute la puissance; elle m'aide à supporter mon malheur présent et à me distraire des songes de l'avenir. Dites-moi, je vous prie, si vous trouvez que mes vers se ressentent de l'étude que j'ai faite de Racine. Je voudrais le savoir par curiosité, car je me le persuade peut-être sans raison. Je ne vous demande point de louanges, mais le témoignage de votre conscience. Adieu, mon cher marquis. Écrivez-moi toutes les balivernes que vous apprendrez; je suis comme Malebranche, je voudrais même que des hochets pussent m'amuser.^b Soyez persuadé de l'amitié et de l'estime de votre vieil ami.

107. AU MÊME.

(Freyberg) 1^{er} mars (1760).

Vous jugerez de ma docilité, mon cher marquis, par les corrections ci-jointes.^c Au lieu de *Messieurs les beaux esprits*, que vous n'aimez pas, mettez :

Aux flammes tous les beaux esprits.

Ensuite, après

Ont sur l'art de penser, à leurs arrêts soumis,

ajoutez :

Exercé autant de ravage
Que leurs cruels aïeux ont signalé leur rage
Au jour de Saint-Barthélemy.

Voilà ce que j'ai pu faire pour votre service. Cette Saint-Barthélemy est si longue, qu'on ne sait comment la faire entrer

^a Voyez t. XVII, p. 277.

^b Voyez t. XIII, p. 83.

^c Ces corrections se rapportent au commencement de l'*Épître à d'Alembert*. Voyez t. XII, p. 129.

dans un vers. Je suis cependant bien aise que vous soyez content. Mais, mon cher marquis, je me compare aux cygnes, dont la voix, selon les poètes, n'est jamais plus mélodieuse que lorsqu'ils touchent à leur fin. Vous voyez comme mes ennemis me talonnent, et vous jugerez facilement ce qui doit arriver à l'ouverture de la campagne, où les grands coups se porteront. Il faut être philosophe ferré à glace pour soutenir tous les revers que j'essuie; mais si cela en vient à une catastrophe, je ne serai pas la dupe de ma mauvaise fortune, et je ferai finir la pièce avec l'action.

Il ne faut point, comme en *Catiline*,
Un acte entier de superrogatoire;
A l'endroit fixe où se finit l'histoire
Il faut finir, Apollon l'ordonna.
Ainsi je ris de ma fortune ingrate,
Et, sachant mieux limiter l'action,
Je crois devoir, selon l'occasion,
La terminer ainsi que Mithridate.

Tenez, mon cher marquis, nous autres poètes, nous sommes insupportables, nous fourrons les vers partout. Je crois qu'enfin je donnerai les pensions en vers, et mettrai les traités en quatrains, comme Pibrac de malencontreuse mémoire. Je recherche tout ce qui occupe fortement l'esprit. Ce sont des moments gagnés qui me distraient de mes malheurs, et qui m'empêchent d'être triste. Que fait donc votre prophète? Il est devenu muet comme une carpe. C'est cependant à présent le temps de prophétiser, ou jamais. En vous écrivant ce misérable chiffon, j'ai été interrompu vingt-deux fois. Jugez l'agréable vie, et s'il n'y a pas de quoi enrager. Quelquefois la patience m'échappe; mais que faire? Il faut bien y revenir et prendre son parti. Ma carrière est dure, pénible et cruelle. Mais c'est le lot que j'ai tiré dans la grande loterie; il faut le garder et s'en contenter. Je crains de vous rendre mélancolique et hypocondre, si je continue sur ce ton. J'aime mieux finir en vous assurant que je vous aime de tout mon cœur, et que je vous estimerai jusqu'à mon dernier soupir. Adieu.

Écrivez - moi plus souvent.

108. AU MÊME.

Freyberg. 6 mars (1760).

Votre officier du Canada
Est arrivé, sans qu'une lettre
De votre main le secondât.
Dans quelques jours on le va mettre
En place où sans doute il pourra
Guerroyer tant qu'il le voudra.
Des ennemis, j'en ai de reste,
Et, parmi leur nombre funeste,
Il peut choisir qui lui plaira.
Sa valeur n'aura rien à craindre
Pour lui, dans ses futurs exploits,
De tout ce qu'il vient de dépeindre
Des procédés des Iroquois;
Les Vangions et les Avars,
Les Semnons, Suèves et barbares,
Quoique contre nous entichés,
Ne nous ont jamais écorchés.
Si cependant, dans ces ravages,
Votre neveu le Canadien
Approfondit l'Autrichien
Et des Russes les brigandages,
Malgré leur beau nom de chrétiens
Avec nous il conviendra bien
Que leurs mœurs sont très-fort sauvages,
Et qu'au troc il n'a gagné rien
En quittant ses anthropophages.

Oui, mon cher marquis, il n'y a que très-peu de différence de Russes à Iroquois, et l'espèce humaine, quand on l'abandonne à elle-même, est brutale, féroce et barbare. Voyez ce que vos Français ont été, ce qu'ils ont fait à la Saint-Barthélemy. Quand on anime les hommes, quand on les met en fureur, et qu'on leur lâche la bride, ils cessent d'être hommes, et deviennent des bêtes farouches. Voilà le véritable mal que fait la guerre. Elle perd les mœurs, et ramène l'homme à un état sauvage en lâchant le frein à ses passions brutales. Je soupire après la paix, mais la paix ne soupire pas après moi. Je suis comme le Tantale de la

Fable. Quand je crois la tenir, elle s'échappe. Qu'allons-nous devenir cette année, et quelle sera notre destinée? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Mais je crains fort que, si quelque dieu de machine ne s'en mêle, la fin sera funeste. C'est la vieille chanson que je vous répète. Ne vous en étonnez pas, mon cher marquis. Les objets de la guerre m'entourent journellement, et mes sens en sont frappés avec trop de suite pour que les idées n'en fassent pas impression sur mon esprit. Il faut l'avouer, nous vivons dans des temps orageux et terribles. Cette guerre ne le cède en rien à celle de trente ans. Mêmes cruautés, mêmes ravages, même dévastation, et, par-dessus tout, la quantité immense de canons qui change presque toutes les règles de l'art militaire. Mais vous, qui êtes comme un passager sur notre vaisseau, laissez la manœuvre au pilote et la crainte aux matelots. Adieu, cher marquis; je vous embrasse.

109. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 7 mars 1760.

SIRE,

Il s'en faut de beaucoup que mon prophète n'annonce plus l'avenir. Il soutient toujours que nous serons aussi heureux cette année que nous avons été malheureux l'année passée; il offre d'être puni comme un imposteur et d'être enfermé comme un fou, s'il se trompe dans ses prédictions. Quant à moi, sans avoir l'honneur d'être prophète, je suis convaincu que nos affaires iront très-bien. Vous vous défiez de la fortune? Je ne saurais, Sire, vous blâmer à ce sujet; elle vous a été peu favorable dans cette dernière campagne. Mais ce qui me rassure, c'est que je vois que, lorsqu'elle a semblé vouloir entièrement vous abandonner, elle a tout à coup fourni des moyens pour réparer les pertes qu'elle avait causées. On doit craindre pour la cause publique quand les funestes événements sont arrivés par la faute de cette

cause publique; mais dans toutes nos infortunes passées, je ne vois que des particuliers en faute, et jamais l'armée ni le souverain. La bataille de Francfort contre les Russes n'aurait jamais eu lieu, si, lorsque l'armée prussienne entra en Pologne, elle eût été conduite différemment qu'elle ne le fut. Les soldats prussiens se sont rendus prisonniers à Maxen, et ont mis les armes bas; mais les soldats prussiens ne font pas les capitulations, ce sont ceux qui les commandent. La dixième légion^a se serait rendue prisonnière, si, César étant absent, les chefs de cette légion avaient jugé à propos de se rendre. On dit ici à Berlin une nouvelle qu'on assure être certaine : c'est que vous commanderez la grande armée contre les Autrichiens, le prince Henri l'armée contre les Russes, et le général Fouqué un corps détaché. Je ne sais pas, Sire, le secret d'exalter mon âme et de lire dans les mystères des dieux; mais, sur cette simple disposition des forces et des armées de V. M., je veux perdre la tête, si vous ne vous mettez pas au-dessus de tous vos ennemis. Votre plus grande peine, Sire, pendant la durée de cette guerre, a été de réparer des fautes où vous n'aviez aucune part, et vous allez employer des généraux qui n'en ont jamais commis.

Toutes les gazettes assurent que les Anglais enverront une flotte dans la mer Baltique; s'ils le font, c'est une des meilleures choses qu'ils auront exécutées pendant cette guerre. Si quelques misérables vues de commerce les empêchent d'agir aussi sensément, ils méritent de perdre l'estime que les belles choses qu'ils ont faites depuis deux ans leur ont acquise.

V. M. a trop de complaisance de faire la moindre attention aux faibles remarques que j'ai osé lui communiquer; les changements qu'elle a faits me paraissent excellents, et rendent cette *Épître* de la plus grande correction. Les vers, Sire, que vous faites pendant la guerre ont toute l'harmonie et la douce mélodie de ceux que les Muses dictent dans la plus profonde paix. J'ai l'honneur, etc.

^a Jules César, *Commentaires sur la guerre des Gaules*, liv. I, chap. 40, 41, 42.

110. AU MARQUIS D'ARGENS.

Mars 1760.

Redoutez-vous, marquis, la clameur importune
 De nos ennemis les bigots?
 Enhardis par mon infortune,
 Vous les voyez sur moi s'élançer à grands flots.
 Je compare ces cris des docteurs idiots
 A ceux d'un gros mâtin aboyant à la lune;
 L'astre, sans y prêter attention aucune,
 Continue en repos son majestueux cours.
 Ayons un sens de moins, marquis, rendons-nous sourds,
 Et, sachant imiter cette auguste planète,
 Laissons le fanatique, au fond de sa retraite,
 Librement contre nous tempêter et hurler;
 Ses malédictions ne pourront nous troubler.
 Que m'importe que me respecte
 Un scarabée, un vil insecte?
 Il ne mérite pas qu'on daigne l'écraser.
 Ce sont là les beaux fruits que m'ont valus mes Œuvres.
 J'ignore par quel tour et par quelles manœuvres
 Quelque scélérat de métier
 A l'aide du larcin a pu les publier;
 Amant respectueux des filles de Mémoire,
 Reçu chez Calliope, admis près de Clio,
 Sans être insensible à la gloire,
 J'étais poète incognito.
 Je n'ai jamais voulu, m'affichant pour poète,
 Étourdir les passants du bruit de ma trompette,
 Ni répandre mes vers dans l'idiot public,
 De ses vains préjugés esclave pour la vie;
 Je ne suis pas si fou, et n'eus jamais le tic
 D'éclairer son faible génie
 Aux rayons du flambeau de la philosophie.
 Peut-il sentir, peut-il goûter
 Des vers où le bon sens s'allie
 Aux grâces de la poésie?
 Il n'est fait que pour végéter.
 Je l'abandonne à sa bêtise;
 L'erreur est sa divinité,
 Et tout auteur le scandalise
 Qui lui montre la vérité.

Quand encor le démon du Pinde me domine ,
 Que mon esprit appesanti ,
 Se ranimant , excite un feu presque amorti ,
 S'il m'échappe en riant une pièce badine ,
 Sans que mon nom soit compromis ,
 Sans penser au public , ma muse la destine
 A désennuyer mes amis. ^a

Je vous avoue, mon cher marquis, que je suis très-fâché de paraître devant le public en qualité de poète : tous ces gens sont en mauvaise réputation ; le jugement le moins défavorable qu'on en porte, c'est qu'ils sont fous. Pour le *Dictionnaire des athées*,^b il est du dernier ridicule. J'ai été un peu fâché de voir qu'on nous a donné ce faquin de La Beaumelle pour collègue ; ce misérable n'a jamais pensé, et il se trouve du nombre de ceux qui font honte à la philosophie par faiblesse, comme ces transfuges qui se sauvent des armées par lâcheté. Une des ruses dont les théologiens se servent avec le plus de succès est celle de confondre les libertins et les philosophes. Ces premiers, qui se livrent plutôt aux saillies impétueuses de leur tempérament qu'à leur raison, se jettent souvent d'un excès dans l'autre, de l'incrédulité dans la superstition. C'est là que les théologiens triomphent, et les conséquences qu'ils tirent de la conduite de ces hommes, qui n'en ont aucune, leur fournissent leurs meilleures armes. Mais, après tout, j'ai d'autres gens à combattre que des théologiens, et il me faut recourir à la plus fine industrie et aux plus excellents stratagèmes pour résister aux démons politiques qui me persécutent impitoyablement. Ces idées absorbent toutes les autres dans mon esprit, comme un violent mal rend insensible à un moindre. Enfin, mon cher marquis, je ne suis bon à rien qu'à guerroyer, puisque tel est mon fâcheux destin. Écrivez-moi toujours, et soyez persuadé de mon amitié. Adieu.

^a Voyez t. XIII, p. 50 et 51.

^b Trinius, *Freydenker-Lexicon*. Leipzig, 1759, huit cent soixante-seize pages in-8.

III. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 16 mars 1760.

SIRE,

S'il était vrai que je vous parlasse en courtisan,^a je serais charmé de l'avoir fait, puisque j'aurais occasionné par là les beaux, mais très-beaux vers que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer. Vous allez encore dire que je cherche à vous flatter; je vous répondrai que j'aime encore mieux que vous m'accusiez de flatterie que si ma conscience me reprochait le mensonge. Je prends la liberté de dire à V. M. ce que je pense; ma bouche est l'interprète de mon cœur. Vous croyez avoir fait des fautes; moi, je pense au contraire que vous avez réparé celles des autres. J'ai pour moi aujourd'hui la saine partie du public; la postérité décidera dans l'avenir qui de vous ou de moi a raison. Je suis convaincu que V. M. en sera admirée, et qu'elle prendra votre défense contre vous-même. Nous ne finirons jamais, Sire, sur cet article: nous le discuterons un jour à Sans-Souci, après la paix, que nous aurons peut-être plus tôt que vous ne l'espérez. Combien d'événements imprévus ne peuvent pas survenir, qui donneraient à l'Europe cette paix qui lui est si nécessaire, et qu'elle attend avec impatience!

V. M. m'a ordonné de lui écrire toutes les balivernes; en voici une. Votre cuisinier Champion ne vous fera plus des ragoûts ni trop salés, ni trop poivrés. On lui a coupé rasibus ce qui servit au premier homme à peupler le genre humain; il en est mort le troisième jour. On dit dans toute la ville que le chirurgien qui a fait l'opération, et qui est une espèce de fou (c'est un nommé Coste), a mis entre deux assiettes ce qu'il avait coupé, et l'a envoyé à une femme, nommée Le Gras, que Champion entretenait. Cette mauvaise plaisanterie met ici en rumeur toutes les femmes et tous les dévots. Au reste, V. M. perd fort peu à la mort de Champion. Actuellement qu'il n'est plus, je puis en parler naturellement à V. M., sans craindre de lui nuire. C'était un fort mauvais sujet, qui s'était très-mal comporté pendant le temps qu'il

^a Voyez t. XII, p. 132.

y avait à Berlin des officiers français et autrichiens; il les avait pris à l'auberge chez lui, et tenait devant eux, tous les jours, des discours qui auraient mérité qu'il fût à la brouette. On me les avait redits, et je le fis avertir que je le dénoncerais au commandant. Il me promit de se corriger, et je crus qu'il me tiendrait parole; mais j'ai appris, par ceux qui m'ont raconté sa mort, qu'il avait toujours continué sa première conduite. Vous voyez, Sire, que le ciel l'en a puni plus sévèrement que vos juges n'auraient fait, car certainement ils ne l'auraient pas fait châtrer. Niez à présent une providence sublunaire. Voilà des exemples bien parlants, et qui valent bien autant que tous ceux sur lesquels les théologiens fondent tant de mauvais raisonnements. Que vous les dépeignez bien, Sire, ces ignorants fanatiques, dans les vers charmants que vous avez faits au sujet du *Dictionnaire* des prétendus athées!

Je ne doute plus, Sire, que l'édition de vos ouvrages n'ait été faite sur une copie volée sur un des exemplaires qui se trouvaient à Paris, parce que l'édition de Hollande ^a n'est qu'une copie de celle qu'on a faite à Paris.^b Il y a déjà plusieurs exemplaires de celle de Hollande à Berlin; elle ne contient, à ce que l'on m'a dit, que quelques odes, plusieurs *Épîtres*, et le poème sur la guerre. Tout cela est de la plus grande beauté; et, à parler naturellement à V. M., je ne suis fâché que de l'action du voleur et point du tout du vol, puisque ce livre sera les délices de tous les gens qui pensent, et les éléments du bon sens pour tous ceux qui voudront apprendre à penser. J'ai l'honneur, etc.

^a *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. Potsdam, et se trouve à Amsterdam, chez J.-H. Schneider, 1760, trois cent huit pages in-8. Voyez t. X, p. x.

^b On voit, par deux lettres du duc de Choiseul adressées à M. de Malesherbes, directeur de la librairie, et insérées dans le *Constitutionnel* du lundi 2 décembre 1850, n° 336, que non seulement ce ministre protégea cette contrefaçon clandestine des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*, mais qu'il alla même jusqu'à dresser de sa main la liste des corrections et modifications à y introduire.

112. AU MARQUIS D'ARGENS.

Mars 1760.

On m'a envoyé mes sottises imprimées, telles qu'on les a débitées en France.^a J'y ai trouvé beaucoup de traits qui ne conviennent pas à la politique; je les ai tous changés le mieux que j'ai pu, et les envoie, avec un volume corrigé, à Néaulme, pour qu'il les imprime. Je vous prie de dire au petit Beausobre qu'il ait soin que l'édition soit correcte, sans quoi ce sera sans fin à recommencer. Comptez que c'est par malice que l'on a fait imprimer cet ouvrage, pour aigrir contre moi peut-être le roi d'Angleterre et la Russie: c'est pourquoi il est très-nécessaire que cette édition paraisse, et fasse tomber les autres. Je suis malheureux et vieux; voilà, mon cher marquis, pourquoi l'on me persécute, et Dieu sait quel avenir m'attend pour cette année. Je crains de ressembler à la malheureuse Cassandre par mes prophéties; mais comment augurer bien de la situation désespérée où nous sommes, et qui ne fait qu'empirer? Je suis si fort de mauvaise humeur aujourd'hui, que je ne saurais vous en dire davantage. Adieu, cher marquis: je vous embrasse.

P. S. J'espère de faire partir demain le livre en question, et il faut que Néaulme se presse.

113. AU MÊME.

(Freyberg) 20 mars 1760.

Oui, mon cher marquis, j'ai fait des fautes, et le pis est que j'en ferai encore. N'est pas sage qui a envie de l'être. Nous restons toute notre vie tels à peu près que nous sommes nés. Ce qu'il y

^a Ce fut le matin du 17 mars 1760 que l'exemplaire de l'édition de Paris envoyé par J.-H. Schneider, libraire à Amsterdam, parvint à Frédéric.

a de plus fâcheux dans les circonstances présentes, c'est que toutes les fautes deviennent capitales; cette seule idée me fait frémir. Représentez-vous le nombre de nos ennemis irrités de ma résistance, leurs efforts pernicieux et redoublés, et l'acharnement avec lequel ils voudraient m'accabler; voyez le destin de l'État ne tenir qu'à un cheveu. Rempli de ces idées, les belles espérances que vous donne votre prophète s'évanouiront comme la fumée, que le vent chasse et dissipe en un moment.

Pour me distraire de ces images tristes et lugubres, qui rendraient à la fin mélancolique et hypocondre jusqu'à Démocrite même, j'étudie, ou je fais de mauvais vers. Cette application me rend heureux pendant qu'elle dure; elle me fait illusion sur ma situation présente, et me procure ce que les médecins appellent de lucides intervalles; mais, aussitôt que le charme est dissipé, je retombe dans mes sombres rêveries, et mon mal, qui avait été suspendu, reprend plus de force et d'empire. A propos, votre Iroquois est en pleines fonctions; il peut même, dès aujourd'hui, sans passer pour homicide, tuer autant d'Autrichiens qu'il lui plaira. Vous me faites des compliments sur mes vers, qu'assurément ils ne méritent pas. Mon esprit n'est pas assez tranquille et je n'ai pas assez de temps pour les corriger; ce sont des esquisses, ou plutôt des avortons qu'un démon poétique me fait enfanter par force, que vous accueillez par un effet de votre indulgence, et qui vous paraissent moins mauvais quand vous les rapprochez de la situation affreuse où je me trouve. Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, et n'oubliez pas un pauvre philosophe qui peut-être, pour expier son incrédulité, est condamné à trouver son purgatoire dans ce monde. Adieu, mon cher marquis; je vous souhaite paix, santé et contentement, en vous embrassant de tout mon cœur.

114. AU MÊME.

(Freyberg) ce 20 (mars 1760).

Le volume corrigé de mes balivernes est parti pour Berlin. Je ne veux point qu'on y mette le titre de *Philosophie*; simplement *Poésies diverses*,^a cela suffit. Il y a plus de deux cents vers nouveaux, que j'ai été obligé d'y insérer pour changer les endroits qui auraient pu choquer l'Angleterre^b ou la Russie;^c enfin j'ai fagoté tout cela du mieux qu'il m'a été possible. Je vous ferai donner un volume de cette nouvelle édition. J'avoue que celui que vous avez contient mes pensées légitimes, et que celui-ci en contient de bâtardes. Je mets à la tête une ode contre la calomnie, et, après l'*Ode à Voltaire*, quelques stances qui sont une paraphrase de l'Ecclesiaste, sainte capucinade pour apaiser les cris furieux de ces zélateurs insensés qui crient et soulèvent tout le monde. Tout cet ouvrage aboutit à faire d'une honnête femme une coquette; mais il faut savoir tout sacrifier dans l'occasion. Me voilà, en dépit de moi-même, mon cher marquis, poète aux yeux de tout l'univers. Cela donnera lieu à des esprits pervers et méchants de faire courir toutes sortes de pièces qu'il leur plaira sous mon nom; mais peut-être cela fera-t-il aussi craindre mes épigrammes. Quoique, dans la guerre que nous faisons, une épigramme soit bien peu de chose en comparaison d'un coup de canon, ces fous de la gloire pourront peut-être me redouter autant que les dangers. Heureux, si ma plume peut servir à défendre ma patrie, et que tous mes sens et toutes mes facultés lui puissent être utiles!

Je fais une terrible chute de tous ces glorieux aux c.....

^a Voyez t. X, p. x et xi.

^b Voyez t. X, p. 72, 73 et 142. Sir Andrew Mitchell, envoyé d'Angleterre à la cour de Berlin, rapporte dans sa lettre au comte de Holdernes, du 30 mars 1760, une conversation qu'il avait eue avec Frédéric sur les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. Le Roi avait cherché cette occasion, à ce qu'il semble, pour prévenir l'impression fâcheuse que la contrefaçon de ces poésies aurait pu faire à l'étranger. Voyez *Memoirs and papers of Sir Andrew Mitchell, by Andrew Bisset*, t. II, p. 153--155.

^c Voyez t. X, p. 33 et 34, 147, 148, 155 et 156.

de Champion. J'y ai perdu un fort mauvais cuisinier, et d'ailleurs sans fidélité; mais sa perfidie ne pouvait pas me faire grand mal. J'ai donné à Noël commission de m'en faire venir un des meilleurs que l'on connaisse. Mais je suis insensé de penser à toutes ces choses dans un temps où je ne sais pas si j'atteindrai à la fin de la guerre, et si j'aurai de quoi payer ceux que j'engage. La paix, mon cher marquis, hélas! vos Français ne savent pas s'ils la veulent ou s'ils ne la veulent pas; cela leur a valu l'épigramme suivante : ^a

Peuple plaisant, aimables fous,
 Qui parlez de la paix sans songer à la faire,
 Toujours incertains dans vos goûts,
 Tantôt furieux, tantôt doux,
 Changeant de mœurs, de caractère.
 Selon votre inconstance et votre humeur légère,
 A la fin donc résolvez-vous :
 Avec la Prusse et l'Angleterre
 Voulez-vous la paix ou la guerre?
 Vous méprisez la mer, Neptune et son courroux,
 Et vous vous préparez à subjuguer la terre.
 Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous
 De votre milice invincible,
 Qui maintient dans ses corps un ordre incorruptible,
 Des insignes héros dont Mars même est jaloux,
 Et surtout de votre prudence,
 Qui, par un bizarre destin,
 A du souffle d'Éole, utile à la finance,
 Abondamment enflé les outres de Bertin.

Voilà, mon cher, les sottises qui me consolent de malheurs réels, ou voilà plutôt les chansons avec lesquelles je berce mon enfant pour l'empêcher de crier et l'endormir. Adieu, mon cher marquis; n'oubliez pas le poète démasqué qui enrage de l'être, qui enrage de son infortune, de sa vie trop longue et trop malheureuse, et de ne pouvoir vous assurer lui-même de son amitié.

^a Cette même épigramme se trouve en tête de la lettre de Frédéric à Voltaire, du 20 mars 1760. Voyez t. XII, p. 135.

115. AU MÊME.

(Freyberg) ce 25 (mars 1760).

Mon cher marquis, voici la correction de votre coadjuteur :

Qu'au milieu de Paris un prélat insolent.

Mon Dieu, que l'on fait de difficultés pour cette impression! Que m'importe que ce soit la Néaulme ou Voss qui imprime, pourvu qu'on aille vite? C'était le temps qu'il fallait gagner, et non pas le perdre en discussions inutiles avec madame Néaulme. Que l'on imprime donc, et que l'on se hâte, car il faut empêcher de certaines gens de crier. Voilà la grande affaire. Si je n'avais cru qu'il fallait, par des raisons de politique, faire tomber ces éditions fautives, je n'aurais certainement point retouché cet ouvrage, et les corrections n'y sont nécessaires que pour les politiques. Voilà, mon cher, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai la tête pleine d'affaires et d'embarras. Adieu; je vous embrasse.

116. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 mars 1760.

SIRE,

Je reçois la lettre de Votre Majesté à minuit, et j'y réponds dans le moment. Il y a déjà deux feuilles de l'édition imprimées. Voyant qu'on ne finirait jamais avec la Néaulme, j'avais fait dire par M. de Beausobre à Voss qu'il pouvait commencer d'imprimer deux feuilles, à condition que, si V. M. ne trouvait pas à propos qu'il continuât, ce qu'il aurait imprimé serait en pure perte pour lui. Dans douze jours l'ouvrage sera fini; il y a quatre presses qui sont employées. M. de Beausobre corrige nuit et jour, car les

imprimeurs travaillent sans cesse. J'ai bien senti, Sire, la nécessité d'aller vite en besogne, et c'est ce qui m'a obligé d'envoyer d'abord l'*Avis du libraire*^a que j'ai fait imprimer. J'en ai fait partir trente exemplaires pour M. de Knyphausen, à Londres, et le libraire Voss en a expédié plus de cinq cents pour cette ville, et soixante pour Pétersbourg, par la voie de Danzig. Cela prévient toujours pour quelque temps le public, et donne le loisir de faire la nouvelle édition. Enfin, Sire, elle sera finie dans douze jours; je ne crois pas que, si on la faisait faire par le secours des fées, elle pût aller plus vite. Elle sera, malgré cela, très-correcte, parce qu'il est cent fois plus aisé aux imprimeurs de travailler d'après un livre imprimé que d'après un manuscrit. Je supplie donc V. M., accablée par tant d'autres soins, de se tranquilliser sur cette affaire, et de compter sur la diligence et le zèle de M. de Beausobre, plein de bonne volonté pour le service de V. M.

Voilà donc le redoutable Thurot tué, et toute son escadre prisonnière.^b Si les Français ne font la paix au commencement de cette campagne, il faut qu'ils soient possédés de dix légions de diables autrichiens. J'ai l'honneur, etc.

^a AVIS DU LIBRAIRE.

Nous croyons devoir avertir le public que nous allons donner incessamment un ouvrage intitulé *Poésies diverses*. C'est le même que l'on a furtivement imprimé en France et en Hollande sous le titre de *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. Celui qui a donné cet ouvrage au public, ayant joint la méchanceté à l'impudence, l'a falsifié entièrement: il y a plusieurs endroits qu'il a supprimés, et beaucoup d'autres où il a ajouté quantité de vers que sa malice lui a dictés. Quant à l'édition que nous publions, elle est conforme en tout au manuscrit de son illustre auteur, et nous pouvons en garantir l'authenticité. Nous ne doutons pas que le public ne nous sache gré de lui présenter cet ouvrage dans la plus sincère vérité et dans la plus exacte correction.

^b Le capitaine Elliot battit Thurot près de l'île de Man, le 28 février 1760.

117. AU MARQUIS D'ARGENS.

J'ai, mon cher marquis, une petite commission à vous donner. Vous savez que Gotzkowsky ^a a encore de beaux tableaux qu'il me destine. Je vous prie d'en examiner le prix et de savoir de lui s'il aura le Corrège qu'il m'a promis. C'est une curiosité qui me vient. Je ne sais encore ni ce que je deviendrai, ni quel sera le sort de cette campagne, qui me paraît bien hasardée, et, trop insensé que je suis, je m'enquiers de tableaux. Mais voilà comme sont faits les hommes; ils ont des semestres de raison et des semestres d'égarement. Vous qui êtes l'indulgence même, vous devez compatir à mes faiblesses. Ce que vous m'écrirez m'amusera au moins, et remplira pour quelques moments mon esprit de Sans-Souci et de ma galerie. Je vous avoue que, au fond, ces pensées sont plus agréables que celle de carnage, de meurtres, de tous les malheurs qu'il faut prévoir, et qui feraient trembler Hercule même. Le quart d'heure de Rabelais va sonner; ^b alors il ne sera plus question que de nous entr'égorger et de courir la pretantaine d'un bout de l'Allemagne à l'autre, pour y chercher peut-être de nouvelles infortunes.

J'ai fait une petite brochure qui paraît à Berlin; c'est une relation de voyage d'un émissaire chinois à son empereur. ^c Le but de l'ouvrage est de donner un coup de patte au pape, qui bénit les épées de mes ennemis, et qui fournit des asiles à des moines parricides. ^d Je crois que la pièce vous amusera. Je suis le seul qui ait osé élever sa voix et faire entendre le cri de la raison outragée contre la conduite scandaleuse de ce pontife de Baal

^a Jean-Ernest Gotzkowsky, négociant et fabricant, né à Conitz en 1710, mort à Berlin en 1775. Nous avons son autobiographie, sous le titre de *Geschichte eines patriotischen Kaufmanns*, 1768 (sans lieu d'impression), cent soixante-seize pages; il en existe une édition postérieure, de la même année, qui a cent quatre-vingt-douze pages. Voyez ci-dessus, p. 112.

^b Voyez t. XVI, p. 217, et t. XVIII, p. 188.

^c *Relation de Phihhu*. Voyez t. XV, p. 147 - 161. Voyez aussi t. XII, p. 146 - 148.

^d Voyez ci-dessus, p. 63 et 65.

L'ouvrage n'est ni long ni ennuyeux, mais il vous fera rire. Dans ce siècle-ci, le seul moyen de faire de la peine à ses ennemis est de les accabler de ridicules; vous jugerez si j'y ai réussi. Adieu, mon cher marquis. Vos lettres sont pour moi une consolation pareille à celle que donnait à Élie l'apparition des corbeaux qui venaient le nourrir dans le désert,^a ou ce qu'une source d'eau est pour un cerf qui brame de détresse,^b ou ce que l'aspect d'Anchise fut pour Énée lorsqu'il l'aperçut aux enfers.^c Ne me privez donc pas de ma seule joie durant mes longs déplaisirs, et soyez sûr de l'amitié que je conserverai toute ma vie pour vous. Adieu.

118. AU MÊME.^d

(Freyberg) 30 mars 1760.

Grand merci, marquis, de mon drame,
Que Voss se hâte à publier;
Si l'oursomane me diffame,
Voss pourra me justifier.
Mais ces vers, que, tout le premier,
Moi, le père indigne, je blâme,
Feront bâiller et sommeiller
Le curieux qui les réclame,
Et qui regrettera dans l'âme
Le prix dont il faut les payer.
J'entends le public aboyer
Et, par une amère épigramme,
Venir pour me remercier
De la sueur et de la peine
Que ma disgracieuse veine
A prise afin de l'ennuyer.

^a I Rois. chap. XVII, versets 5 et 6.

^b Psaume XLII, verset 2.

^c Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 679 et suivants.

^d Nous avons imprimé, t. XII, p. 138 et 139, une autre leçon des vers qui forment l'introduction de cette lettre.

Un rimeur qui semble avoir l'asthme,
 Essoufflé, ployant sous le faix,
 Sans vigueur, sans enthousiasme,
 Toujours glacé dans ses accès,
 Des vers n'ayant que la manie,
 L'antithèse en tout du génie
 Dont Voltaire assemble les traits,
 Expire aux cris de l'ironie,
 Et le public, qui le dénie,
 Enterre son nom pour jamais.
 Alors ses malheureux ouvrages,
 Étalés au coin des marchés,
 Ont à souffrir tous les outrages
 A ceux de Pradon reprochés.
 Élevez donc un cénotaphe
 En tombe à ces infortunés;
 Véridique historiographe,
 Tracez-y ces mots mieux tournés
 Qu'ils ne sont dans cette épitaphe:
 « Ils sont morts le jour qu'ils sont nés. »

En voilà pour mes vers. Ils auront le sort qu'il plaira à la fortune de leur faire. Je ne m'en embarrasse plus, et je les abandonne à leur destinée. Je vous enverrai en peu de jours une *Ode aux Germains*.^a Je la crois bonne et pleine d'idées nouvelles. Il faut que vous m'en disiez votre sentiment, et que vous la jugiez à la rigueur. Je ne sais si les Français seront sages, ou si les démons autrichiens les posséderont toujours; mais il me semble que, dans cet embrouillement et dans cette violente fermentation où sont les choses, il est impossible de deviner quelle sera l'issue de cette guerre. Un événement favorable peut tout changer en bien, mais aussi un grand revers peut achever de nous accabler. Jamais on n'a joué plus gros jeu, et pour moi, qui hais les risques et les hasards, je donne ce maudit brelan au diable. Il faut cependant se préparer à tout événement, se fortifier dans le stoïcisme, en s'abandonnant au torrent des vicissitudes qui nous entraînent. Je passe ma vie à lire et à écrire, et j'étouffe, à force d'application, les cris douloureux que mon cœur est toujours sur le point de jeter; dans des moments où j'aperçois quelque faible lueur d'es-

^a Voyez t. XII, p. 15—21.

pérance, mon esprit enfante quelque plaisanterie. Vous en verrez paraître une incessamment; je crois qu'elle vous fera rire, car il y a beaucoup de plaisanterie dans l'ouvrage, et de la malignité assez bien enveloppée pour n'être sentie que par ceux qui ont le tact fin.^a Adieu, mon cher marquis. Qu'on me fasse tenir les éditions que j'ai demandées de ces malheureux vers, puisqu'il faut, par bienséance, que je les envoie à des personnes qui veulent bien avoir de l'amitié pour moi. Vivez heureux et tranquille, écrivez-moi de vos nouvelles, et soyez sûr de mon estime.

Comme mon ode est prête, je n'en fais pas à deux fois,^b et je l'envoie telle qu'elle est.

119. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 1^{er} avril 1760.

SIRE,

Votre édition va toujours grand train, et vous pouvez être assuré que vous l'aurez vers le 12 de ce mois. Nous sommes fort heureux d'avoir ici un exemplaire tel qu'il a été imprimé au château, car celui que vous nous avez envoyé de l'édition de Hollande est plein de fautes et de mots tronqués. Vous l'avez lu à la hâte, et il vous est arrivé ce qui arrive à tous les auteurs : c'est que, sachant à demi par cœur leurs ouvrages, ils s'aperçoivent moins que les autres des fautes d'impression; dès que nous en trouvons une, nous recourons à mon exemplaire, et nous la corrigeons.

Je ne sais, Sire, si vous savez que les ministres d'Amsterdam ont délibéré de prêcher contre votre ouvrage; leur dessein a été annoncé dans toutes les gazettes. Tout ce bruit, quelque ridicule qu'il soit, m'a fait résoudre à changer un seul mot dans l'*Épître*

^a Le Roi parle de sa *Relation de Phihihu*.

^b Le mot *fois* manque dans l'original.

au maréchal Keith, car c'est celle contre laquelle on s'élève le plus.^a Voici le vers où se trouve ce mot :

Allez, lâches chrétiens, que les feux éternels, etc.

Il faut, Sire, absolument ôter ce mot de *chrétiens*; c'est révolter toute l'Europe imbécile, et l'Europe éclairée n'en fait pas la centième partie. J'ai été fort embarrassé comment changer ce vers. J'ai d'abord voulu mettre : *Allez, lâches mortels*; mais ce mot de *mortels* rime avec *éternels*, et cela fait une faute, parce que l'hémistiche ne doit pas rimer avec la fin du vers. Celui de *bigots* et de *dévots* est ignoble. Enfin, j'ai mis le vers de cette manière :

Allez, mortels craintifs, que les feux éternels, etc.

J'aurais bien attendu la correction de V. M.; mais elle ne pouvait arriver à temps, et il m'aurait fallu suspendre l'édition. Si vous n'en êtes pas content, vous pouvez m'en envoyer une autre; je ferai faire un carton, c'est l'affaire d'une demi-heure. Mais je supplie V. M. d'ôter ce mot de *chrétiens*. Vous avez la probité, le courage, les lumières de Julien; mais, lorsqu'il traitait les chrétiens de lâches, les trois quarts de l'empire étaient encore païens, et il n'y a pas aujourd'hui un seul homme, depuis Lisbonne jusqu'à Archangel, qui ne se dise chrétien. Si moi, qui ai l'honneur d'être le grand vicaire de la secte de V. M., je trouve ce mot trop dur, jugez quel effet il doit produire sur l'esprit d'un catholique et d'un zélé protestant.

Je viens à votre ode sur les Germains. Foi d'épicurien, foi de philosophe, enfin, foi d'homme qui hait le mensonge, je n'ai jamais rien lu qui m'ait plu davantage. Vous avez fait des choses charmantes, des choses remplies de force et d'énergie; mais vous n'avez jamais rien écrit de mieux à mon sentiment. J'ai relu votre ouvrage cinq fois, et cinq fois je l'ai trouvé admirable. Tous les

^a Les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci* furent mises à l'index le 12 mars 1760, et l'*Épître au maréchal Keith*, qui en fait partie, y fut remise spécialement le 27 novembre 1767. Voyez l'*Index librorum prohibitorum*, Romae MDCCCLXI, p. 274 (« *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. Decr. S. Offic. 12. Martii 1760») et p. 213 (« *Lettera al Maresciallo Keith, sopra il vano timore della morte e lo spavento d'un'altra vita, del Filosofo di Sans-Souci: ex gallica editione, quae est ex adverso*. Decr. 27. Novembris 1767.»)

défauts que je croirais pouvoir y apercevoir sont dans une seule strophe, qui commence par ce vers :

Ah! si le sang coulait, comme au temps de vos pères, etc.

Ce vers est très-beau, et les trois qui le suivent le sont aussi; mais le cinquième fait un sens louche :

De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis, etc.

Il faut rapporter ce vers au premier,

Ah! si le sang coulait ,

et la construction le fait rapporter naturellement au vers qui le précède :

De votre liberté, de vos droits, de vos princes,
De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis, etc.

Les quatre derniers vers de cette même strophe me paraissent aussi faibles, et ne terminent point le sens des premiers vers. Pour la justesse du discours, après un *si* il faut conclure par un *mais* :

Ah! si le sang coulait, comme au temps de vos pères,
.....
Mais il n'est répandu que pour vos tyrans.

On peut bien éviter le *mais*; il faut cependant qu'il soit toujours sous-entendu. Il y a encore un vers dans cette même strophe :

Si vos puissants armements

Ces mots *puissants* et *armements* riment ensemble, et font un son disgracieux. Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus sévère a pu me fournir. Le reste de votre ode est admirable et à l'abri de toute censure, et j'ose même dire de toute mauvaise chicane. Tout y est sublime et cependant de la plus grande clarté; tout y est hardi, mais correct, et la vivacité des pensées ne porte aucun préjudice à la justesse des expressions. J'ai l'honneur, etc.

120. AU MARQUIS D'ARGENS.

Avril 1760.

Le vers de l'*Épître au maréchal Keith* peut être corrigé ainsi; alors il n'y a qu'un mot de changé :

Allez, lâches humains, que les feux éternels, etc.^a

Voici la strophe^b que vous réprouvez, telle que je l'ai corrigée :

Ah! si ce sang coulait, comme au temps de vos pères,
 Pour abaisser l'orgueil de ces rois sanguinaires,
 De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis
 De vos vastes États les plus riches provinces,
 Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
 De votre liberté, de vos droits, de vos princes!
 Mais vos cruels armements
 Souillent vos bras parricides,
 Guidés par les Euménides,
 Du meurtre de vos parents.

Voilà, mon cher marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre service. A présent le démon de la guerre chasse celui de la poésie, et le nombre de mesures et d'arrangements à prendre absorbe presque tout mon temps. Je vous rends grâces des soins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier; j'espère que la nouvelle adoucira tant soit peu les esprits, sinon je m'en console, et je ne m'en pendrai pas de désespoir. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

^a Voyez t. X, p. 203.

^b Cette strophe fait partie de l'*Ode aux Germains*. Voyez t. XII, p. 17.

121. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 avril 1760.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la nouvelle édition; je lui avais promis qu'elle serait finie le 12, et elle l'a été le 9 du mois. C'est uniquement au zèle de M. de Beausobre que la promptitude et l'exactitude de cette édition sont dues. Je n'ai été que l'admirateur des soins qu'il a pris et des peines qu'il a eues avec les imprimeurs, surtout pour les engager à travailler pendant les fêtes de Pâques.

Si nous avions eu affaire avec la Néaulme, à peine l'édition serait commencée, et Dieu sait quand elle serait finie. D'ailleurs, cette édition est un gain assuré, pour le moins, de deux mille et cinq cents écus; pourquoi ne pas les faire gagner plutôt à un citoyen de Berlin qu'à un étranger? Ce sont de si bonnes gens, Sire, que ces bourgeois de Berlin! Je les ai vus, dans les temps les plus épineux, cent fois plus occupés de ce qui pouvait regarder V. M. que de leurs propres affaires. Les actions rendent les hommes célèbres selon le théâtre où la fortune les place. J'ai vu ici, après la bataille de Francfort, vingt bourgeois, et peut-être cent, au-dessus de tous ces citoyens romains dont Tite-Live a immortalisé la fermeté et le zèle pour leur patrie.

J'ai exécuté la commission que vous m'avez donnée, Sire, pour les tableaux de M. Gotzkowsky. Il a assemblé depuis trois ans une collection superbe de tableaux de Charles Maratte, Ciro Ferri, Titien, etc.; il a un Corrège et un admirable Titien. Mais tout cela n'est rien en comparaison d'un Raphaël qu'il a acheté à Rome, et qu'il a trouvé le secret, avec de l'argent, de faire sortir en contrebande; car, comme c'est sans doute le plus beau tableau qu'ait fait Raphaël, on n'aurait jamais consenti à le laisser sortir de Rome. Le sujet est très-gracieux : c'est Lot, que ses deux filles enivrent.^a Elles sont à demi nues, mieux colorées que si elles étaient peintes du Corrège, et dessinées de la plus grande

^a Ce tableau n'est pas l'ouvrage de Raphaël Sanzio, mais de Frans de Vrient, appelé communément Frans Floris, ou le Raphaël de Flandre, et mort en 1570.

manière de Raphaël. Enfin, pour moi, j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si beau. Cela me paraît préférable à la sainte Famille de Raphaël, qui est le principal tableau du roi de France. Vous verrez, Sire, si j'ai tort de louer si fort ce morceau, lorsque le bonheur de vos peuples vous ramènera content et heureux dans votre capitale. J'oubliais de dire à V. M. que ce tableau est à peu près de la grandeur de la Lédà du Corrège.^a Quant au prix des tableaux, je ne puis rien en dire à V. M., parce que M. Gotzkowsky m'a dit qu'il fallait auparavant qu'elle vît les tableaux; et je crois qu'il a raison, parce que tel tableau vous paraîtrait bon marché, qui serait cher, s'il ne vous plaisait pas lorsque vous le verriez, et tel autre vous semblerait d'un trop grand prix, que vous ne trouveriez pas cher après l'avoir vu. D'ailleurs, j'ai jugé, par le prix de plusieurs tableaux dont je me suis informé, que ce qu'on en demandait n'était point exorbitant. Quand vous les verrez vous-même, vous rabattrez après cela ce que vous jugerez à propos. M. Gotzkowsky gardera soigneusement les tableaux qu'il a ramassés, et n'en vendra aucun avant que V. M. les ait vus, et ait choisi ceux qu'elle voudra. Je suis très-content de la façon dont il m'a parlé à ce sujet; c'est un brave homme, véritablement attaché à V. M., et un de nos bons citoyens de Berlin.

Si V. M. le souhaite, j'irai pour vingt-quatre heures à Sans-Souci, et je lui donnerai des nouvelles exactes et détaillées de la galerie et du reste du jardin. Je vois, malgré tous vos ennemis, arriver bientôt le temps où vos peines et vos inquiétudes seront finies. Plus j'examine la situation des affaires des Français, et plus je deviens assuré qu'ils feront la paix avant qu'il soit deux mois; et, si V. M. veut me le permettre, je parierai contre elle mes six plus belles estampes contre six autres que, avant la Saint-Jean, les Français auront fait la paix. V. M. dira peut-être que je ne fais pas grand fond sur mon pari, puisque je ne risque que six morceaux de papier; mais j'aurai l'honneur de lui répondre que, dans ma façon de penser, une estampe n'est pas une badinerie, et que je donnerais jusqu'à la fin des siècles tous les Français au diable, s'ils me faisaient perdre mon pari, leur souhaitant d'être encore plus fous qu'ils ne le sont, plus gueux qu'ils ne le

^a Voyez la lettre de M. Darget au Roi, du 12 mars 1755.

deviennent tous les jours, et plus battus qu'ils ne l'ont été à Rossbach et à Minden, s'ils me jouaient un pareil tour. J'ai l'honneur, etc.

P. S. Lorsque la correction du vers de l'*Épître au maréchal Keith* est arrivée, l'édition était déjà faite; mais je vais faire mettre un carton; il est, dans l'exemplaire que je vous envoie et dans ceux qui sont presque reliés, comme je l'avais corrigé.

122. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Freyberg) cc 13 (avril 1760).

Je vous suis obligé, mon cher marquis, de mon livre, que vous m'avez envoyé; mais je ne suis pas du tout content du petit Beausobre, car il n'y a aucune correction dans l'édition, et les fautes les plus absurdes, que le petit Beausobre ne s'est pas donné la peine d'examiner. Il faut au moins faire un errata. C'est affreux qu'il n'y ait pas un homme à Berlin qui ait le bon sens et la patience de revoir ces fautes. Je suis si occupé ici, que je n'ai guère le temps de penser à l'errata, qu'il faudra pourtant faire. Quant aux tableaux de Gotzkowsky, je ne sais si je les verrai de ma vie. C'était une folle envie qui m'avait pris de vous demander après ces précieuses bagatelles; mais voici les convulsions de l'inquiétude qui commencent à devenir si violentes, que la pensée des tableaux n'aura de longtemps aucune place dans mon esprit, et je vous quitte volontiers du voyage de Sans-Souci. Ce serait pour vous une grande fatigue, et rien de plus. Ne pariez pas des estampes, à moins d'avoir envie de les perdre. Il y a deux cabales à Versailles; l'une veut la paix, mais Choiseul, Lorrain et créature autrichienne, veut la guerre. A présent, il a trouvé le moyen de prévaloir sur les autres, et vous pouvez compter que les apparences de la paix sont plus éloignées que jamais. Vous pouvez facilement vous représenter ce qui se passe dans mon esprit à

l'approche du moment de ma chute. Je m'oppose à mon infortune avec courage, mais je suis persuadé que j'y succomberai. Toutes ces funestes idées me rendent sombre, de mauvaise humeur et triste. Adieu, mon cher marquis; ne m'oubliez pas, écrivez-moi quelquefois, et soyez persuadé de mon amitié.

123. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 avril 1760.

SIRE,

Nous ne manquerons pas de faire mettre l'errata; mais la plupart des fautes avaient été déjà corrigées par des cartons, et vous ne trouverez surtout plus celle de *pieds* pour *genoux*. Que voulez-vous que fasse un pauvre correcteur avec ces misérables imprimeurs? Il corrige trois épreuves, il les rend correctes, et un compositeur qui tire la dernière épreuve brouille, renverse les lettres; cela est désespérant. Un garçon d'imprimerie s'avisa, de son autorité, de corriger le mot *genoux* et de mettre celui de *pieds*, disant à ses camarades qu'il entendait le français, et qu'il savait bien ce qu'il faisait. Pour empêcher de pareilles choses, il faudrait qu'il fût permis à un correcteur de punir ces misérables. On a commencé une seconde édition, la première ayant été achetée, avant d'être achevée, par ceux qui avaient arrêté d'avance des exemplaires. Il y a déjà plus de la moitié de cette seconde édition de faite, et aucune des fautes de la première ne s'y trouvera.

J'ai fait chercher, Sire, depuis quatre jours, les *Lettres* de votre Chinois chez tous les libraires, et aucun ne les avait; ils ne les connaissaient pas même. Enfin, hier, un de mes amis m'en envoya un exemplaire comme une nouveauté; il faut apparemment qu'il soit parvenu aux libraires depuis que j'avais envoyé chez eux. Si vous voulez, Sire, me céder ces six *Lettres chinoises*, je les troque contre les six volumes des *Lettres juives*. Vous avez parfaitement atteint le but que vous vous êtes pro-

posé d'accabler non seulement de ridicule, mais encore de honte le pape et la cour de Rome. Rien de superflu dans votre ouvrage, mais rien d'oublié de tout ce qui pouvait le rendre utile. La plaisanterie, si j'ose me servir d'une expression des médecins, n'est que le véhicule qui sert à faire avaler aux lecteurs catholiques les choses fortes dont votre ouvrage est rempli, et qui, dépouillées des grâces d'une spirituelle badinerie, auraient déplu à plusieurs de vos lecteurs. Votre *Lettre* sur l'élection des papes est charmante; celle sur les prêtres faisant descendre chacun un Dieu, et le mangeant ensuite, ne l'est pas moins; mais la cérémonie de l'épée bénite est admirable. Qui vous a donc instruit de toutes ces cérémonies ridicules? Si je ne savais que le baron de Pöllnitz est à Magdebourg, je croirais qu'il vous a dévoilé tous les secrets de cette sainte mère Église dans laquelle il est entré pour la troisième fois. La seule chose que je trouve à redire à votre ouvrage, c'est la façon dont il est imprimé. Vous vous plaignez des fautes de l'édition des *Poésies diverses*; et que devez-vous avoir dit lorsque vous avez vu les *Lettres* de votre mandarin? Vous ne devez point avoir la tendresse d'un père, si vos entrailles n'ont pas été émues de voir votre fils aussi cruellement déchiré. On va faire à Berlin une nouvelle édition de cet ouvrage; mais elle sera bien plus correcte, surtout pour la ponctuation.

Malgré tout ce que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, je suis toujours prêt à parier que les Français feront la paix vers la fin de juin, et voici, Sire, sur quoi je me fonde. Il y a deux partis en France, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre. Au moindre accident fâcheux qui arrivera, le parti de la paix va jeter les hauts cris; le peuple, les parlements, les négociants, tout se réunira pour élever la voix, et le parti pour la guerre sera culbuté entièrement, ou du moins obligé de fléchir, surtout dans un gouvernement faible où l'on souffre que le parlement de Toulouse ait rendu un arrêt qui condamne à la mort quiconque osera lever des impôts qui n'ont point été approuvés par le parlement. V. M. dira peut-être que mon sentiment n'est fondé que sur l'espérance que les Français essuieront un échec; mais cette espérance est chez moi une certitude. Je m'en rapporte au prince Ferdinand, à M. Pitt et aux flottes anglaises. Enfin, Sire, je fais des pro-

phéties dont l'accomplissement n'est pas fort éloigné, et je consens que V. M. dise que je suis capable d'exalter mon âme et de pouvoir être jamais mis dans le nombre non seulement des petits prophètes, mais même dans celui des faiseurs d'almanachs, si je n'annonce pas la vérité. J'ai l'honneur, etc.

124. AU MARQUIS D'ARGENS.

Avril 1760.

Je reconnais, marquis, votre indulgence au jugement que vous portez de mes *Lettres* : elles sont bonnes pour le temps qui court, et pareilles à tant d'ouvrages éphémères qui ne sont faits que pour le moment, et qui n'ont de durée que celle du jour de leur naissance. Il en sera des *Poésies diverses* ce qu'il plaira à l'imprimeur. Si jamais la paix se fait, je vous promets d'y penser plus sérieusement. J'ai lu la *Maladie et la mort du père Berthier* ;^a cela est fort plaisant, et les jésuites n'y sont pas mal drapés. Mais comparez cette pièce avec une certaine lettre au père Tournemine.^b Que de contradictions dans les sentiments ! L'une est le panégyrique de la société, l'autre en est la satire. Je souhaiterais aux grands écrivains une meilleure mémoire, pour qu'ils se souvinssent en tout temps de ce qu'ils ont déjà publié ; mais les poètes n'y prennent pas garde de si près, et le souffle léger des vents emporte leurs paroles et souvent leurs pensées.

La négociation de la paix est comme un feu qu'on allume,

^a Le jésuite Berthier dirigeait le *Journal de Trévoux*, libelle périodique contre les philosophes. C'est pour cela que Voltaire publia en 1759 un écrit satirique intitulé : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier*. L'auteur y fait mourir ce religieux le 12 octobre 1759, tandis qu'il ne mourut qu'en décembre 1782.

^b Frédéric écrit à Voltaire, le 3 décembre 1736 : « J'ai lu la dissertation sur l'âme que vous adressez au père Tournemine. » « Je ne connais le père Tournemine que par la façon indigne dont il a attaqué M. Beausobre sur son *Histoire critique du manichéisme*, etc. » — Voyez d'ailleurs t. XVI, p. 121.

qui quelquefois paraît s'éteindre, et qui tantôt, par saillies, jette une nouvelle flamme. Il faut attendre, et voir ce qui en résultera. La philosophie et l'expérience ont dompté ma vivacité naturelle, et m'ont appris à attendre les événements avec patience; un chrétien ajouterait : avec résignation. Dans le pays où je suis, il n'y a point d'estampes; je ne puis parier contre les vôtres que des soieries et de la limaille du fer qu'on tire ici des mines. Ce serait un pari digne de Pharasmane.^a Voilà tout ce que je puis pour vous. Ayez la bonté de dire à Gotzkowsky qu'il m'envoie un catalogue de ses tableaux; cela m'amusera dans les moments de l'accès de fièvre chaude qui va nous prendre.

Vous n'aurez point de vers aujourd'hui de moi; je vous en réserve tout un amas pour la première occasion. C'est quelque chose de terrible que ce démon de la poésie; il me tourmente dans toutes les situations où je me trouve, il m'assaillit partout. S'il se trouve quelque exorciste de votre connaissance, envoyez-le-moi, pour qu'il me délivre de cet esprit malin. Adieu, mon cher marquis; je vous recommande, et moi, à la protection de Sa sacrée Majesté le Hasard. Je souhaite qu'il vous fasse vivre heureux, tranquille et sain, et que je vous retrouve tel, si ce même hasard permet à ma destinée errante de me ramener jamais à mes foyers de Sans-Souci.

125. AU MÊME.

Le 1^{er} mai 1760, au camp de porcelaine (Schleittau, près de Meissen).

De crainte que vous n'accusiez, mon cher marquis, ma veine d'être tarie, je vous envoie un *morceau*^b que j'ai travaillé ici. Vous verrez par là que nous nous préparons très-sérieusement

^a Voyez t. II, p. 20.

^b Le marquis d'Argens faisait un fréquent usage de ce mot, et c'est par plaisanterie que Frédéric s'en sert à son tour, en annonçant à son ami l'envoi de l'*Épître* que nous avons imprimée t. XII, p. 150—152.

aux combats, et que nous en voulons découdre à tout prix. Les Français ne feront pas la paix. Les dieux, pour rabattre la confiance que vous pourriez prendre dans votre âme lorsqu'elle s'exalte, ont, pour vous confondre, résolu que vos compatriotes feraient encore la guerre. Mais il se découvre une autre porte de salut dont j'espère que vous entendrez bientôt parler, et, pour le coup, il paraît que le destin n'a pas encore résolu notre perte. Je reprends courage, et j'espère encore me tirer de ce labyrinthe et me venger de mes persécuteurs. J'attends patiemment le catalogue des tableaux; cela ne laissera pas que de me distraire un moment, quand je le recevrai. Je vous l'avoue, j'ai encore besoin de quelque épisode agréable jusqu'au moment que ma délivrance arrive. Avez-vous envie de quelque porcelaine? Mandez-le-moi: je vous dois tant d'années de pension, que cela servira pour les intérêts.^a Je puis vous en envoyer sans que cela me dérange en aucune manière. Laissez tirer à Voss autant d'exemplaires qu'il voudra de l'édition in-quarto; je ne lui demande que six exemplaires pour moi. Si la paix se fait un jour, et qu'elle devienne bonne, j'aurai de quoi faire composer de nouvelles estampes à Schmidt. Voilà, mon cher marquis, ma façon de penser. Avouez qu'au fond je suis une bonne créature, et que je ne mérite pas la persécution que je souffre de ces brigands d'empereurs, de rois, et de ces coquines d'impératrices. Je suis un philosophe déplacé. J'aurais été propre pour vivre en sage. Un démon envieux de mon repos m'a traduit et transporté sur la grande scène des vicissitudes. Je suis obligé malgré moi de me mêler de ces grandes affaires et de m'écarter des préceptes de notre saint Épicure, qui conseille à son sage de ne se point mêler du gouvernement. Il ne savait ou ne pensait pas que quelconque de ses disciples, né d'un sperme royal, ne pouvait être libre dans son choix, que les conjonctures et la nécessité sont plus fortes que la volonté des hommes, et que chacun est entraîné par le torrent des causes secondes, qui l'obligent de remplir la tâche qu'elles lui donnent.

Vous êtes le plus paresseux des hommes. Je vous écris tantôt en prose, tantôt en vers, et, malgré toutes mes peines, je ne puis que de loin à loin tirer de vous quelque réponse. Écrivez-moi

^a Voyez t. XVIII, p. 149.

plus souvent des balivernes et tout ce qu'il vous plaira. Il me faut de vos lettres. Je les reçois avec plaisir, je les lis de même, et cela vous coûte si peu, que vous pouvez bien me donner cette satisfaction-là. J'ai aujourd'hui un jour couleur de rose; cela m'arrive rarement d'en avoir de pareils. Vous avez reçu de moi nombre de lettres qui étaient écrites des jours très-noirs. Adieu, mon cher marquis; je vous embrasse, et vous souhaite vie et contentement.

126. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 mai 1760.

SIRE,

La lettre que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'écrire a produit dans mon cœur la plus sensible joie, et j'attends ce moment heureux dont vous me parlez avec la plus grande impatience. J'ai toujours été persuadé que vous viendrez à la fin au point de détruire tous les projets de vos ennemis; et, dans les temps qui paraissaient les plus nébuleux, je n'ai jamais douté qu'un beau jour ne dissipât toutes les ombres, et ne rendit à la Prusse et au Brandebourg cette gloire et cette tranquillité dont elle a toujours joui sous votre règne avant cette guerre suscitée par la mauvaise foi et continuée par la folie et l'aveuglement, car comment peut-on nommer autrement l'opiniâtreté insensée des Français? Quoique la folie des convulsions de saint Pâris redevienne à la mode à Paris,^a ce n'est pas dans cette ville que sont les plus grands fous du royaume; c'est à Versailles, c'est dans le conseil de cette cour qu'il faut les chercher. Quel plaisir de voir un jour de pareils extravagants mortifiés autant qu'ils le méritent! Je ne sais lequel des deux me causera plus de satisfaction, ou de voir la folie française corrigée, ou l'orgueil autrichien réprimé, car Dieu lui-même ne pourrait pas le détruire; il ne peut changer

^a Voyez t. I, p. 211.

l'essence des choses, et la nature de ces gens est la vanité. Il ne saurait y avoir un Autrichien modeste, de même qu'il ne peut y avoir de la matière sans étendue. Si V. M. lisait toutes les fatuités que la cour de Vienne fait mettre dans diverses gazettes, quelque grande que fût son indignation, elle ne pourrait quelquefois s'empêcher d'en rire. J'avoue naturellement à V. M. que je suis curieux de voir ce qu'ils diront lorsque ce dont elle me fait la grâce de me parler viendra à être public.

Je remettrai les planches à Voss. Cet homme doit vous regarder comme les anciens regardaient le Jupiter hospitalier; il était doublement dieu, premièrement comme une divinité générale, et secondement comme un dieu lare. Vous lui faites le bien que vous faites à tous vos sujets comme roi, et, comme auteur, vous remplissez d'argent sa maison. Un libraire païen vous aurait placé parmi ses pénates, un libraire catholique vous révérerait comme un saint; mais que peut faire un libraire luthérien? Il n'a que de la reconnaissance à vous offrir, et Voss en est rempli; il publie par tout le monde ce qu'il vous doit. Il est vrai que vous en avez fait un seigneur; cet homme est devenu dans huit jours un des plus riches bourgeois de Berlin. Vous me parlez, Sire, des singularités de la fortune; en voilà un exemple assez particulier. Vous ignoriez qu'il y eût un Voss dans l'univers, et vous ne l'apprenez, pour ainsi dire, qu'après l'avoir enrichi.

J'ai lu, Sire, vos vers avec un plaisir infini. C'est Horace dans ses odes galantes, c'est Virgile dans ses *Bucoliques*, jusqu'au milieu de la pièce, et c'est encore le même Virgile dépeignant les fureurs de la guerre dans son *Énéide*. Toute cette pièce est fort correcte, et la facilité de l'expression ne fait rien perdre à la justesse des pensées et à la précision du style. V. M. est trop bonne de songer à vouloir me donner des porcelaines. Comment a-t-elle assez de complaisance, au milieu des affaires importantes qui l'occupent, pour penser à des choses qui ont aussi peu de rapport aux grands objets dont elle doit naturellement être affectée? Mais puisque V. M. me fait la grâce de m'écrire qu'elle peut m'en envoyer sans que cela la dérange en aucune manière, je lui dirai naturellement que j'ai acheté à Hambourg, dans la vente de Schimmelmänn, des cafetières, tasses, théières, etc. Ainsi, si

V. M. juge à propos de m'envoyer quelques plats et quelques assiettes, je les conserverai soigneusement; et, à la paix, il ne manquerait rien à mon bonheur, si je pouvais m'en servir pour lui offrir à Potsdam, dans une maison que je meublerais assez bien, un repas philosophique. Si V. M. daignait m'accorder cette faveur, je m'écrierais alors comme le grand prêtre Siméon : « Seigneur, « tu peux maintenant disposer de ton serviteur en paix, puisque « mes yeux ont vu mon Sauveur. »^a J'ai l'honneur, etc.

127. AU MARQUIS D'ARGENS.^b

(Meissen) 7 mai 1760.

De notre camp de porcelaine,
 Au fidèle et bon citoyen
 Des antiques murs de Berlin
 Salut et santé souveraine,
 Paix et tranquillité prochaine.
 Or dites-nous, mon cher marquis,
 Que faites-vous, et la marquise,
 Séquestrés dans votre taudis?
 Tous deux vivants ensevelis,
 Redoutez-vous toujours la bise
 Et le perfide vent coulis
 Qui perce rideaux, et méprise
 Le mou duvet de vos habits?
 Passez-vous les jours et les nuits,
 Selon vos us et votre guise,
 Sans sortir tous deux de vos lits?
 Ou bien commentez-vous ensemble
 Les sentences d'un auteur grec,
 Ouvrage aride, ingrat et sec,
 Devant lequel l'ignare tremble,
 Et s'agenouille par respect?
 Mais non, mon esprit imagine,

^a Saint Luc, chap. II, v. 29 et 30.

^b Voyez t. XII, p. 158—161.

Ou, pour mieux dire, je devine
 Le train de vos jours usité;
 Et je vous vois dans votre chambre,
 Où n'entra jamais odeur d'ambre,
 Dans la flanelle empaqueté,
 De pelisses emmaillotté,
 Les pieds sur votre chaufferette,
 Le bonnet de nuit sur les yeux,
 Dissserter avec le prophète
 Sur le destin que vous apprête
 La sombre volonté des dieux.

Moi, dont l'âme matérielle
 N'a pas le don de s'exalter,
 Je puis, sans vouloir empiéter
 Sur votre diseur de nouvelle,
 Vous en renouveler aujourd'hui
 Tant et peut-être plus que lui.
 Je les tire de ce grimoire
 Que me donna le vieux Dessau
 A l'œil fier, à moustache noire,
 Magicien dès le berceau.

Voici ce que dit ce bon livre
 Sur l'histoire de l'avenir;
 Pour le goûter sans le honnir,
 Il faut que le lecteur s'enivre.
 Si vous voulez donc le poursuivre,
 Daignez vous en ressouvenir.

«Dès que l'ardente canicule
 «Aura porté dans les cerveaux
 «Des guerriers, princes et héros
 «Ce feu transperçant qui les brûle,
 «Alors sur les traces d'Hercule
 «Ils s'empresseront à grands flots,
 «De Prusse, d'Autriche et Russie,
 «Pleins de la même frénésie.
 «Notez que d'iceux les plus sots
 «Aux autres tourneront le dos,
 «Et seront sans cérémonie
 «Vilipendés par leurs rivaux.»

Si cependant je dois tout dire
 Ce qui se passe dans mon cœur,
 Tandis qu'en ce moment flatteur
 Avec vous je m'efforce à rire,

En vous amusant je soupire,
Et je déplore mon malheur.
Plein de chagrin et de fureur,
Je donne à tous les mille diables
Les cercles et leur empereur,
Les oursomanes exécrables,
Vos Français, quoique plus aimables,
Avec leur *Louis du moulin*,^a
Ses ministres et sa catin,
Madame et monsieur le Dauphin.
Et la guerre et la politique.

Je confesse sincèrement
Que ce petit emportement
N'est pas dans le goût du Portique,
Et n'a point eu pour élément
L'impassibilité stoïque.
Mais j'aurais voulu voir Zénon,
Socrate ou le divin Platon,
Contre trois femmes enragées,
D'astuce et d'orgueil regorgées,
Se débattre dans ce canton
Et, dans ces plaines ravagées,
Essuyer sur leur triste front
Chaque jour un nouvel affront.
Leur sang-froid et leur patience,
Dans cette épreuve d'insolence,
N'aurait pas longtemps tenu bon;
Si même c'eût été Caton,
Dans son cœur rempli de souffrance
Il eût ressenti, j'en répons,
Les aiguillons de la vengeance.

Et que peut la froide raison
Contre l'instinct de la nature,
Qui s'aigrit à force d'injure?
Car, selon mon opinion,
Il est à toute créature
Permis, après telle aventure,
De penser comme fit Timon.
Voilà, marquis, comme raisonne
L'esprit, ce sophiste éloquent,
Qui veut cacher par son clinquant
La passion qui l'empoisonne.

^a Voyez t. III, p. 98, et t. XII, p. 110 et 136.

Quoi qu'il en soit, en ce moment,
J'espère pourtant fermement
Que tout bon chrétien me pardonne,
Et que Dieu, tout doux, tout clément,
En voudra faire tout autant.
Vous surtout, dont j'ambitionne,
Soit dans mes camps, ou sur le trône,
Les suffrages et l'agrément,
Vous m'absoudrez tout doucement
De ce péché, que la Sorbonne,
Même l'archange Gabriel,
S'il argumentait en personne,
Trouverait un péché véniel.

Voici la dernière lettre en vers et le dernier badinage que vous recevrez de moi: le quart d'heure de Rabelais est prêt à sonner, et ce remuement que fait l'ennemi m'oblige à porter toute mon attention sur ses démarches. Je vous ai écrit, mon cher, qu'il y avait une lueur d'espérance pour nous; mais il y a bien loin de là jusqu'à la certitude, et cette espérance n'est pas aussi fondée que je le désirerais. Il n'y a point de milieu dans cette campagne: ou de grands maux, ou de grands biens; ou l'État sera bouleversé, ou nous prendrons un fort ascendant sur nos ennemis. Je fais de mauvais sang pendant cette crise, et mon impatience naturelle et mon inquiétude me tourmentent beaucoup. Vous verrez que les Français ne feront point la paix. Enfin, dans cette subversion générale, je suis mis hors toutes les règles de la prudence, et notre pauvre vaisseau erre à l'aventure et au gré du vague Éole.

Il n'y a point ici de service fait à la fabrique; j'en ai commandé un, et je n'y ai pas omis les symboles de la philosophie et du scepticisme, ce que vous approuverez, j'espère. Je ne sais, mon cher, si jamais je dînerai à Potsdam, ni ce que je deviendrai dans cette confusion générale. Si elle se débrouille heureusement, je serai à vous: sinon, faites mon épitaphe. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

128. AU MÊME.

(Schlettau, près de) Meissen. 14 mai 1760.

Voilà ce qui s'appelle une lettre; il y a de quoi y répondre, et je rends grâces à votre rhumatisme de me l'avoir procurée. Vous voyez que toutes les espérances de la paix sont évanouies; vous voyez que nos ennemis font les plus grands préparatifs. J'aurai dans trois semaines deux cent vingt mille hommes sur les bras; j'en ai à peu près la moitié, de sorte qu'il est aisé de comprendre qu'il faut nécessairement que je périsse du côté où je serai le plus faible, et où je ne pourrai rien opposer au nombre qui m'accable. Il ne me reste donc qu'une ressource,^a qui n'est pas certaine; si celle-là vient à s'évanouir, je dois m'attendre à ce que les événements m'annoncent et à ce que le raisonnement ordinaire me prouve. La tête me tourne régulièrement trois ou quatre fois par jour, que je me tue à trouver des expédients, et que je n'en saurais venir à bout. Les Français sont ensorcelés, je crois, et il n'y a rien à faire avec eux; je ne leur présage rien de bon de leur conduite, qui est faible, pitoyable et indigne du rôle qu'une grande monarchie doit jouer. Les flottes anglaises vont entrer incessamment en mer; la Martinique, Montréal, et peut-être Pondichéry, seront les objets de leurs conquêtes, et les Français apprendront combien de mal leur font des qui gouvernent. Je vous envoie une petite *Lettre de la Pompadour*,^b que je fis l'année passée, et qui l'a mise au désespoir.

Pour votre prépuce, mon cher, il branle au manche, et je ne vous le garantis pas; car certainement jamais mon existence ni celle de l'État n'ont été en si grand hasard que dans les conjonctures présentes, et vous connaissez trop ma façon de penser pour vous flatter que je voudrais survivre à ma nation et souffrir tous les opprobres et toutes les indignités auxquelles je serais exposé de la part de mes ennemis.

^a C'est-à-dire les Turcs et les Tartares. Voyez t. IV, p. 183, 227 et 228. et t. V, p. 38.

^b *Lettre de la marquise de Pompadour à la reine de Hongrie*. Voyez t. XV, p. 84—87, et t. XVIII, p. 185.

J'ai vu la liste des tableaux, dont je me suis amusé un moment; pour que la collection fût parfaite, il y faudrait un beau Corrège, un beau Jules Romain, un Jordanus italien.^a Mais où m'égarent mes pensées? Je ne sais quel malheur m'attend peut-être dans peu, et je disserte de tableaux et de galeries. En vérité, marquis, le temps qui court dégoûte des plus jolis hochets, et les choses sont si hasardées, qu'il n'y a presque pas moyen d'y penser, à moins qu'un événement favorable ne répande un doux rayon qui éclaire les ténèbres dans lesquelles nous cheminions. Ne craignez rien pour votre service; il s'y trouve une devise prise d'Aristote: «Le doute est le premier pas vers la sagesse.»^b Je me flatte que vous ne la désapprouverez pas; je crois que l'ouvrage pourra être achevé dans quinze jours, et on vous l'enverra tout de suite.

Adieu, mon cher marquis; faites dire, quand il en sera temps, des messes pour mon âme; réellement je crois être, les yeux ouverts, en purgatoire. Je vous embrasse.

129. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 18 mai 1760.

SIRE,

Votre Majesté viendrait plutôt à bout de me faire croire la présence réelle, la transsubstantiation et tous les mystères apostoliques et catholiques que de me persuader que nous avons autant à craindre qu'elle me le dit. Bien loin d'appréhender pour mon prépuce, je fais dorer en or fin tous les cadres de mes tableaux, j'achète des miroirs, des tables de marbre. Ce n'est pas certainement dans l'idée de porter ces meubles à Délos ou à Naxe,

^a Le Roi veut sans doute parler du peintre napolitain Luc Giordano, qu'il appelle *italien* pour le distinguer du peintre flamand Jordaens.

^b Les mots *Dubium sapientiae intuitum*, inscrits sur le service, allusion à la *Philosophie du bon sens*, par le marquis d'Argens.

mais pour en orner mon logement de Potsdam. Je vous jure, et cela, dans la plus exacte vérité, que ma seule crainte, c'est le risque que vous courez personnellement par les dangers où vous vous exposez; cela me fait penser quelquefois à la Grèce. D'ailleurs, je suis très-tranquille sur les événements de la guerre, et je suis certain qu'elle finira heureusement pour vous et pour vos sujets, si vous avez le soin de conserver votre personne, sur laquelle est fondée la stabilité de l'État. Vous m'assurez, Sire, que les Français ne veulent point la paix, et moi, je consens de perdre tout ce que j'ai dans le monde, si, au premier échec qu'ils recevront, ils ne quittent pas leurs alliés. Ce n'est point un mal pour nous qu'ils entament cette campagne, parce qu'ils feront de nouvelles pertes considérables, et toutes les conquêtes des Anglais sont autant de gages qui nous répondent des pertes que nous pourrions faire.

Vous me dites que vous allez avoir dans trois semaines deux cent vingt mille hommes sur les bras, et que vous n'en avez que la moitié autant à leur opposer. Permettez-moi de répondre, Sire, que vous parlez dans cette occasion comme les gens qui affectent de passer pour beaucoup moins riches qu'ils ne le sont; tout le monde dit que vous avez cent cinquante mille hommes en campagne, et je le croirais assez volontiers. J'ai lu, Sire, dans M. de Turenne, dans le maréchal de Saxe, et, ce dont je fais encore plus de cas, j'ai ouï dire à V. M. qu'une armée de cinquante mille hommes suffisait pour tenir tête à une de quatre-vingts, dont on ne pouvait jamais employer qu'une partie un jour d'affaire, et qui devenait à charge pendant toute la campagne par la difficulté des subsistances. Toutes les gazettes assurent que le prince Ferdinand aura près de cent quinze mille hommes, et qu'il va détacher un corps considérable pour s'opposer à l'armée de l'Empire. Si cela est, comme il le paraît par toutes les nouvelles, vous voilà délivré d'un embarras qui jusqu'ici n'a pas laissé que de vous causer de la peine et bien des soins.

Après avoir songé, Sire, à l'événement dont vous me parlez dans vos lettres, j'ai vu que cela ne pouvait pas regarder l'Italie, et je ne doute pas qu'il ne s'agisse des Turcs. Ce serait une chose admirable s'ils allaient se déclarer: mais la conduite qu'ils

ont tenue jusqu'à présent, les occasions heureuses qu'ils ont perdues, me font craindre qu'ils ne continuent d'agir aussi peu sensément. Cependant une révolution soudaine peut avoir lieu tout à coup dans un pays où il en arrive si souvent; en ce cas-là, je sens bien que nous serions dans la situation la plus heureuse et la plus brillante. Mais je ne pense pas que, si cet événement n'a pas lieu, nous soyons dans le cas d'essuyer les revers que V. M. me fait envisager.

J'ai remis à Voss toutes les planches: elles étaient dans une caisse avec les autres que V. M. avait fait graver. J'envoie un rôle de ces planches à V. M., que m'a donné pour ma décharge madame Schmidt, ^a en me les remettant. V. M. verra les planches qui restent encore dans cette caisse: je la prie de me donner ses ordres, pour savoir à qui je dois les remettre.

Vous savez sans doute, Sire, qu'on a imprimé en France et à Francfort le second volume de vos ouvrages, contenant des *Épîtres* et des *Lettres* à Voltaire.^b Il ne faut pas former des soupçons sans de grands préjugés; mais, quand je songe que V. M. n'avait donné ce volume à personne, je pense malgré moi à Voltaire et à Darget.^c Si ces gens-là ne sont pas la cause de l'impression de cet ouvrage, c'est donc le diable qui, pour vous punir de ne pas croire en lui, a fait publier ce volume. J'ai parcouru celui qu'on a envoyé à M. de Catt pour vous remettre; j'y ai trouvé plusieurs fautes d'impression. Mais les pièces dont ce livre est composé m'ont paru charmantes; les *Lettres* à Voltaire sont admirables, pleines d'imagination et d'idées nouvelles. J'ai bien ri de vous voir promettre de faire un livre pour prouver la vérité de la reli-

^a Voyez t. XVIII, p. 73, et ci-dessus, p. 18 et 158.

^b Voyez t. XI, p. ix, et p. 1—154.

^c M. Darget, ancien lecteur et secrétaire de Frédéric, vivant alors à Paris, était innocent du fait dont le marquis d'Argens l'accuse, comme on peut le voir par le billet suivant du duc de Choiseul, du 10 décembre 1759, adressé à M. de Malesherbes, directeur de la librairie, et inséré dans le *Constitutionnel* du lundi 2 décembre 1850, n° 336: « Il est important, monsieur, que le ministère du Roi ne soit point compromis ni soupçonné d'avoir toléré l'édition des Œuvres du roi de Prusse. Ainsi, en cas que M. Darget vienne m'en parler, je l'assurerais fort que je n'ai nulle connaissance de cette impression, et que je vais prendre les ordres du Roi pour empêcher qu'elle ne s'exécute en France. En attendant que je voie M. Darget, j'espère que l'édition sera faite et que tout sera dit, etc. »

gion chrétienne, lorsque Briühl commentera les campagnes de M. de Turenne.^a

J'aurais bien encore des choses à dire à V. M., mais il est deux heures après minuit. Voilà de bon compte seize heures que je n'ai pas vu mon lit; je vais le retrouver, car je me suis levé à dix heures du matin. J'ai l'honneur, etc.

130. AU MARQUIS D'ARGENS

Meissen, mai 1760.

Il y a, mon cher marquis, une grande différence entre la dialectique et l'art conjectural. Les raisonnements des géomètres sont rigoureux et exacts, parce qu'ils portent sur des objets possibles ou palpables de la nature; mais, lorsqu'il faut deviner des combinaisons, la moindre ignorance de faits incertains et obscurs interrompt la chaîne, on se trompe à tout moment. Ce n'est point faute de justesse d'esprit, mais faute de notions conformes à la vérité, et parce que l'esprit des hommes change, et qu'il est impossible de deviner tous les caprices qui leur passent par la tête. Voilà pourquoi, mon cher marquis, vous vous êtes trompé sur le jugement que vous portez des Français; ils ne feront la paix que lorsque leur subversion sera parvenue à son comble. Vous vous trompez de même sur le sujet d'une autre nation, parce que vous n'êtes pas devin, et par conséquent il vous est impossible de vous représenter les choses dans la vérité. Vous vous trompez encore sur le sujet de mon armée. Toutes ces erreurs que je vous cite, votre esprit n'en est point coupable; mais votre raisonnement, conséquent d'ailleurs, s'appuie sur de faux principes. Oui, j'ai dit que, avec cinquante mille hommes, un général qui entendait son métier pourrait tenir tête à quatre-vingt mille; mais je n'ai jamais dit qu'avec cinquante mille hommes on pût se soutenir

^a Voyez la lettre de Frédéric à Voltaire, du 15 juillet 1749, t. XI, p. 138.

contre six-vingt mille. car, pourvu que le général qui commande cette grande armée ne soit pas un automate, il viendra à bout de son ennemi par ses détachements, et dans peu il l'écrasera. Pour moi, mon cher marquis, que ma malheureuse étoile a condamné à philosopher sur les futurs contingents et sur les probabilités, j'emploie toute mon attention à bien examiner le principe dont il faut partir pour raisonner, et à me procurer sur ce point toutes les connaissances possibles; tout l'édifice que j'élève sans cette précaution périt par sa base, et tombe comme une maison de cartes. Je suis bien aise que vous, philosophe, vous vous soyez convaincu, par votre petite expérience, de la difficulté qu'il y a de guider sa marche dans ces ténèbres, lorsqu'on manque de fanal et même de feux follets pour s'éclairer. Voilà pourquoi il faut juger avec indulgence les politiques et les guerriers. Il faut que l'on convienne qu'une fausse nouvelle, un mouvement de l'ennemi que le général ignore, lui font commettre nombre de fautes, et il se trouve des cas où son ignorance est invincible. Les politiques en sont logés là tout de même; la fantaisie d'un souverain, quelque intrigue de cour, la mort d'une créature chèrement achetée, détraque tout leur système, et, malgré toute leur prévoyance, ils ne peuvent empêcher la fortune d'exercer son empire. Passez-moi ces réflexions; elles peuvent me servir d'apologie et vous convaincre au moins que je ne suis pas la cause directe de toutes les sottises qu'il m'est arrivé de faire. Si je vous faisais le fidèle tableau de ma situation, vous trouveriez du premier coup d'œil les sujets des grands embarras où je suis, et vous seriez obligé d'avouer que la prudence humaine se trouve trop courte pour s'en débattre.

J'en viens au graveur. Il ne faut donner au libraire que les planches qui conviennent aux *Poésies diverses*, et il faut que Schmidt garde les autres.

Je vous félicite, mon cher marquis, sur vos beaux meubles. On travaille à votre service à force, et je me flatte que vous en serez très-content. J'espère qu'il sera achevé dans la quinzaine; je le ferai partir tout aussitôt, si je me trouve encore ici.

Adieu, mon cher marquis. Philosoquez tranquillement à Berlin, et rendez grâce à votre étoile, qui ne vous oblige pas de

philosopher sur les futurs contingents et sur les caprices des hommes. Je suis votre fidèle ami. *Vale.*

131. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 27 mai 1760.

SIRE,

Votre lettre est remplie de sagesse et d'esprit; mais, quelque conséquents que soient vos discours, je ne suis pas convaincu, et je suis toujours persuadé que la fin des affaires sera beaucoup meilleure que vous ne le croyez.

Celui qui dans Rossbach vit les Français soumis,
Qui vainquit dans Lissa ses plus fiers ennemis,
Peut du général Daun éviter les atteintes.
Je crains les vents coulis, et n'ai point d'autres craintes.^a

J'ai lu la *Lettre de la Pompadour à la Reine*; c'est la plus ingénieuse, en même temps la plus sanglante satire. Je ne m'étonne pas qu'elle ait mis au désespoir une femme remplie d'orgueil; mais, après cela, je ne suis point surpris que, par le crédit de la Pompadour, les Français continuent la guerre, quelque besoin qu'ils aient de faire la paix. Cette femme sans sentiments, sans amour pour sa patrie, se soucierait fort peu que la France perdît les Indes orientales et l'Amérique septentrionale, si elle pouvait réussir à se venger.

Les *Lettres* de votre Chinois font un bruit étonnant; les dévots de toutes les religions se sont unis pour clabauder contre elles, les gens d'esprit rient et les trouvent charmantes. Mais ces gens d'esprit ont peu d'influence sur le peuple; ce sont les sots qui le gouvernent. Les Autrichiens ont fait faire dans plusieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il était cent fois plus dange-

^a Parodie des célèbres vers de Joad dans *Athalie*, acte I, scène I :

Celui qui met un frein à la fureur des flots, etc.

Voyez t. XIV, p. 176.

reux que Spinoza et Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais ils font bien connaître l'auteur auquel ils en veulent. J'aurai l'honneur de dire à V. M. qu'il n'est plus possible que vous puissiez vous cacher lorsque vous écrirez quelque ouvrage; votre style, et surtout un certain tour original, vous décèleront toujours, quelque soin que vous preniez de vous déguiser. Par exemple, vous n'aviez jamais parlé de l'*Oraison funèbre*;^a à peine en eus-je lu vingt lignes, que je vous reconnus. Si V. M. ne m'avait pas appris qu'elle avait écrit la *Lettre de la Pompadour à la Reine*, croyez-vous que je n'aurais pas senti que vous en étiez l'auteur, en lisant ces deux endroits : « Vous n'en « serez pas moins apostolique, madame, car, pour ne rien vous « déguiser, les apôtres vos devanciers menaient des sœurs avec « eux, et il faudrait être trop bonne pour croire que ce n'était que « pour être en oraison avec elles. »^b Je sais que Voltaire n'écrit pas contre la Reine et la Pompadour; et quel est l'auteur qui ait assez d'imagination et en même temps de hardiesse pour dire cela, si ce n'est le Philosophe de Sans-Souci, dès que Voltaire ne l'a pas dit? Voici un autre endroit caractéristique : « On va plus « loin à Rome : le père commun des croyants autorise même des « lieux licencieux, par indulgence, et pourvu que l'on paye, il « est content. Ce bon père compatit aux faiblesses de ses enfants, « et il tourne ces peccadilles en bien, par l'argent qui en revient à « l'Église. Le monde a de tout temps été fait de même; il lui faut « du plaisir, et de la liberté dans son plaisir. »^b A présent, Sire, permettez que je fasse ici les réflexions d'un auteur qui cherche à connaître celui de l'ouvrage où sont contenus ces deux passages. Il dit d'abord : Un auteur protestant ne se moquerait point des apôtres, un auteur catholique ne tournerait pas le pape en ridicule; il faut donc que ce soit un écrivain sans religion. Cet ouvrage est plein d'esprit et d'imagination, comme le sont ceux de Voltaire et du Philosophe de Sans-Souci; nous savons que Voltaire ne l'a point fait; donc nous avons toutes les preuves que c'est le second auteur. Irréligion, esprit, imagination, style, hardiesse dans les pensées, tout cela rend évidente notre conjecture.

^a *Panegyrique du sieur Jacques - Matthieu Reinhart*. Voyez t. XV, p. 93—117.

^b Voyez t. XV, p. 86.

Je ne vous dis, Sire, tout ceci que pour vous montrer la nécessité de ne plus écrire lorsque vous croirez avoir quelque raison de n'être point connu. Il vous resterait deux moyens, mais vous ne pouvez pas les mettre en usage. Le premier serait d'affecter un style pesant; ce remède est pire que le mal. Le second serait d'écrire dans le goût de la dévotion; mais votre imagination vous découvrirait malgré vous. Ainsi il faut vous résoudre ou de ne plus écrire, ou d'être d'abord reconnu par les lecteurs qui ont du discernement.

Je remercie V. M. de la porcelaine. J'ai fait faire une belle armoire avec des carreaux de glaces pour l'enfermer. Mais n'allez pas penser que je me donne les airs de faire le petit-maitre et le seigneur. Quand je dis glaces, j'entends des carreaux de vitres à huit gros la pièce; ils sont bien blancs, bien unis, et c'est comme il les faut à un homme de lettres. Un philosophe doit éviter la somptuosité de Sénèque et la rustique simplicité de Cratès et de Diogène. Épicure avait des maisons à la ville, à la campagne; elles étaient propres, mais modestes. Parmi les biens que la nature a accordés aux hommes, la médiocrité me paraît un des plus grands. Par la médiocrité j'entends un peu plus que le nécessaire honnête; c'est là tout ce qu'il faut à l'humanité pour la rendre heureuse. J'ai l'honneur, etc.

132. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Schleittau, près de) Meissen, 1^{er} juin 1760.

Votre conjecture sur le style des auteurs vaut mieux, mon cher marquis, que celle sur la politique. Cependant il y aurait encore bien des choses à répondre. 1^o Je crois que l'on pourrait plutôt reconnaître mon style à de certains solécismes qu'à la tournure des phrases. 2^o Il y a bien des gens qui pensent et écrivent avec liberté: pourquoi ne voulez-vous pas que l'on soupçonne Rousseau de Genève, et tant d'autres auteurs que je ne connais pas, d'avoir

fait des ouvrages frivoles comme ceux-là? 3° Ne pourrait-on pas croire que je suis trop occupé de choses importantes pour perdre mon temps à écrire des balivernes? 4° Les *Lettres du Chinois* ne disent rien de plus hardi que les *Lettres persanes*. 5° La *Lettre de la Pompadour* sent plutôt l'ouvrage d'un homme désœuvré de Paris que celui d'un Allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher marquis, s'il s'agissait de plaider ma cause en justice, j'aurais encore assez de raisons pour me faire absoudre par mes juges. Ce n'est point la *Lettre de la Pompadour* qui perpétue la guerre; elle ignore parfaitement que j'en suis l'auteur, et personne ne m'en soupçonne à Paris. Il y a d'autres raisons trop longues et trop amples à détailler. Vous convenez donc qu'il est possible de démêler d'avance les effets des causes occasionnelles; vous comprenez donc que tout art de conjecture est un art ingrat et trompeur. C'est le métier que je suis obligé de faire. J'aimerais autant naviguer sur le vaste Océan sans mât et sans boussole. Votre petite expérience dans l'arrangement du système politique de l'Europe vous en a pu convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable, mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher marquis, de ce que vous devenez poète; ma veine est tarie pour la campagne, elle fait carême, et je ne me permettrai pas un distique jusqu'à ce que les événements nous deviennent plus favorables qu'ils ne sont. Votre service avance; il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze jours; il y aura deux terrines, quatre grands plats, quatre petits, deux plats longs pour le rôt, des vinaigriers et huiliers, quatre salières et quatre douzaines d'assiettes. Il sera réellement beau, dans un goût tout nouveau dont j'ai fourni les dessins; je me flatte que vous en serez content.

Les nuages s'assemblent pour l'ouverture de la campagne; les foudres sont encore enfermés dans les nues, mais gare le moment où ils éclateront. Adieu, mon cher marquis; je vous souhaite tout ce qui me manque pour être heureux, tranquillité, repos, contentement et santé. Je n'ai plus rien. Mon tempérament s'use, la fortune, la santé, la gaieté et la jeunesse m'abandonnent; je ne suis plus bon que pour peupler le pays de Proserpine. Si vous

avez quelque commission à donner là-bas, vous n'avez qu'à m'en charger. Adieu.

133. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 7 juin 1760.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la première feuille de la belle édition in-quarto des *Poésies diverses*. Elle verra que cette édition sera pour le moins aussi belle que celle qui a été faite au château; elle est déjà vendue entièrement d'avance, et presque toute en Angleterre. Vous savez sans doute que l'on vous a érigé une statue de bronze à Dublin, et qu'elle a été placée dans la plus belle rue de la ville, qui est appelée aujourd'hui la rue de Prusse.^a Toutes les gazettes ont parlé un mois de suite de ce monument. Je ne vous en ai rien dit jusqu'à présent, parce que je sais combien votre caractère archiphilosophique est peu sensible à ces sortes d'apothéoses. Je vous passe, en qualité de roi, de vous mettre au-dessus de la gloire, mais du moins comme héros vous devriez la chérir. Cependant, content de la mériter, vous êtes indifférent pour les honneurs qui la suivent. Vous faites bien mentir le proverbe qui dit que jamais poète ne fut modéré dans son ambition pour la gloire. Vous êtes bon poète, et vous fuyez les louanges; il y a dans votre modestie de quoi faire honte à tous les gens de lettres.

J'ai lu, Sire, avec admiration la liste du beau service de porcelaine dont vous voulez me faire présent. J'ai d'abord été visiter mon armoire, et je l'y ai rangé en imagination, en attendant le jour où je pourrai le faire en réalité. V. M. me permettra de lui dire qu'une coquette à qui l'on promet des pompons d'un goût nouveau n'est pas plus impatiente de les recevoir que je le suis de voir ces porcelaines. Les quinzaines des ouvriers de la fa-

^a Tout cela était faux.

brique me paraissent les semaines du prophète Daniel; et, sans vouloir médire de MM. les faiseurs de porcelaines, je devrais, selon la première lettre où V. M. me faisait la grâce de m'en parler, les avoir depuis quinze jours, et, par sa dernière lettre, j'ai vu encore une nouvelle quinzaine. V. M. m'écrit que je suis devenu poëte. Ah! si je l'étais, je ferais une ode dans le goût d'Horace pour la remercier, et une satire du style de Juvénal contre les tardifs fabricants.

Tous les gens de goût et tous ceux qui connaissent les arts font ici le voyage de Berlin à Potsdam, pour aller voir la galerie, avec autant d'empressement que les dévots font celui de Lorette ou de Saint-Jacques de Compostelle. Ceux qui ont vu l'Italie et la France conviennent unanimement que, après Saint-Pierre de Rome, il n'y a aucun bâtiment aussi somptueux et aussi élégant. J'espère le voir avec V. M. au commencement de l'automne, et, si nous n'avons pas la paix, vous ferez une campagne heureuse qui vous rendra, cet hiver, à votre peuple et à tous vos bons et fidèles serviteurs, à qui votre vie est aussi précieuse que la leur. J'ai l'honneur, etc.

134. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Schlettau) 10 juin 1760.

Votre lettre, mon cher marquis, m'a trouvé dans les grandes convulsions de l'inquiétude et de l'embarras. Nos affaires prennent un tour abominable; il faut mal gré bon gré se jeter dans les grandes aventures et jouer à quitte ou double. Des remèdes désespérés sont les seuls aux maux de pareille nature. Je vous l'ai dit souvent et je le répète, cette campagne nous sera funeste; mais je n'y saurais que faire. Je suis entraîné par le torrent des événements hors des routes de la prudence ordinaire, et obligé de choisir de deux mauvais partis le moins fâcheux. J'agirai avec tout le sang-froid et toute la résolution possible; mais la besogne

est trop forte, et j'y succomberai. Veuille le ciel que je me trompe ! Toutes les probabilités me sont contraires, et, selon la façon de raisonner des hommes, je ne puis me sauver à moins d'un miracle. Jugez donc si des statues et des honneurs si peu mérités doivent m'affecter. Nous ne laissons en mourant qu'un vain nom à nos tombeaux, nos titres et nos biens à des héritiers souvent ingrats, et notre mémoire à déchirer à nos envieux. ^a

Il y a eu des jours de fête qui ont empêché les ouvriers de travailler pour vous. J'ai pris des mesures pour que ce service soit bien emballé et vous soit envoyé dès qu'il sera achevé. Je ne sais, mon cher marquis, si jamais je reverrai Sans-Souci. Ma situation commence à devenir aussi cruelle et aussi affreuse qu'elle l'était l'année passée. Nous ne sommes qu'au prélude ; jugez ce que cela deviendra quand la pièce commencera. Ne vous attendez à rien de bon, je vous le dis d'avance, et pensez plutôt à mon épitaphe qu'à des triomphes.

Adieu, mon cher marquis. Je vous annonce comme Cassandre les infortunes de Troie. Je voudrais me tromper, mais, s'il n'arrive pas quelque dieu de machine pour le dénouement de la pièce, la catastrophe ne tardera pas d'arriver. Adieu ; je vous embrasse.

135. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 juin 1760.

SIRE,

Je sens bien les peines et les embarras où doit se trouver Votre Majesté ; mais elle trouvera dans son génie et dans sa fermeté de quoi les surmonter glorieusement. Je vois une certaine espérance répandue dans tous les cœurs, qui m'est un sûr garant de l'accomplissement de celle que j'ai toujours eue, et qui, malgré les

^a Cette dernière phrase est une réminiscence d'un passage de l'*Oraison funèbre de Henriette - Anne, duchesse d'Orléans*, par Bossuet.

revers, n'a point encore été trompée. J'ai eu l'occasion de lire ici quelques lettres écrites par des officiers de l'armée de V. M. ; elles annoncent la meilleure volonté dans toutes les troupes, qu'elles dépeignent comme remplies de zèle pour la patrie et pour le souverain. Ces lettres m'ont paru du meilleur augure du monde pour le succès de la campagne; elles montrent véritablement quel est l'esprit de l'officier et du soldat, puisqu'elles sont écrites par des gens qui n'avaient aucune raison de déguiser ce qu'ils pensaient aux personnes à qui ils les adressaient. Je conviens, Sire, que vos ennemis ont une grande supériorité par leur nombre; mais vos talents militaires, la valeur de vos troupes, suppléeront au défaut d'égalité. Ce que vous appelez un miracle, je l'appelle un événement heureux, procuré par votre prudence et par votre courage; et cet événement arrivera tôt ou tard dans le cours de cette campagne, pourvu que vous ménagiez votre personne, et que vous réfléchissiez sans cesse combien elle est nécessaire au bien des affaires, qui ne peuvent à la fin manquer de prendre une face heureuse.

Je suis dans un étonnement dont je ne reviens pas, en voyant les nombreuses flottes anglaises rester tranquillement dans la Tamise; nous voilà bientôt au commencement de juillet, et elles sont encore dans l'inaction. Je suppose qu'il y a des négociations entre l'Angleterre et la France; la meilleure manière d'en presser la conclusion, c'est de faire agir cent vaisseaux de guerre contre des gens qui n'en ont pas quinze, et qui ont tout à craindre pour ce qui leur reste de leurs colonies. Les Français me paraissent comme certains esprits forts qui ne veulent pas se confesser pendant leur maladie, mais qui font venir vingt prêtres lorsque le médecin leur annonce qu'elle est mortelle; la flotte anglaise agissant, c'est le médecin annonçant la mort, et les prêtres appelés, c'est la conclusion de la paix.

V. M. a bien raison de dire *ma petite expérience sur les affaires de l'Europe*; et quel est, je ne dis pas l'homme, mais le demi-dieu qui, voyant l'amitié et la liaison apparente de l'Espagne avec l'Angleterre, les prétentions et les droits de l'Espagne sur plusieurs États d'Italie, ne renonce à toute réflexion politique lorsqu'il voit cette même Espagne faire venir de Naples et de Sicile

à Barcelone tous les boulets, canons, etc., et les autres provisions de guerre qui s'y trouvent? Vous savez, Sire, les raisons secrètes de toutes ces démarches; mais aussi, si vous avez cet avantage sur les autres hommes, vous avez le désagrément de voir une quantité de démarches, de manœuvres et de négociations où le bon sens n'a guère plus de part que dans les ouvrages des théologiens.

Je remercie encore de nouveau V. M. des porcelaines; fasse le ciel que je puisse bientôt m'en servir une fois avant de vous voir, pour célébrer la première bataille que vous gagnerez, après quoi les renfermer jusqu'à ce que je les transporte à Potsdam, où je vous verrai tranquille, heureux et comblé de gloire! J'ai l'honneur, etc.

136. AU MARQUIS D'ARGENS.

Radebourg, 21 juin 1760.

Tout ce que vous me dites, mon cher marquis, ne me persuadera jamais que notre situation soit bonne. La fortune est contre moi: j'ai passé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Lacy avant-hier; mais il s'est retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laissera, et Daun gagné alors une si grande supériorité sur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Loudon assiège Glatz; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Silésie, qui ne peut porter des secours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'est tout aussi contraire que la guerre; je ne puis réussir en rien dans les choses que j'entreprends, et je me prépare à tout ce que la fatalité de mon sort me fait prévoir de funeste. Vous ne voyez les objets que de loin, vous ne savez les choses qu'à demi, ce qui produit en vous une sécurité que vous n'auriez pas, si l'évidence de la vérité vous frappait. Soyez très-sûr que, s'il n'arrive pas quelque miracle, nous sommes perdus:

si cela traîne jusqu'au mois de septembre, ce sera beaucoup. Tout l'art et toute l'habileté d'un général se trouvent courts dans la situation où je suis; il faudrait des événements surnaturels, et vous savez que de ceux-là il ne s'en fait plus. Enfin je me trouve dans la plus affreuse situation où un souverain puisse être; je me vois dépérir insensiblement, comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de sa maladie, et qui, voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever successivement ses membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au cœur. Votre porcelaine est partie, et doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, si cela vous fait plaisir, et ne vous flattez pas trop par des espérances incertaines, qui pourraient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

137. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 22 juin 1760.

SIRE,

Je viens de recevoir le beau et magnifique service de porcelaine que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Le dessin en est charmant, la peinture très-fine, et les symboles du pyrrhonisme inventés avec goût. En voyant tant de belles choses, j'avouerai naturellement à V. M. que je les ai d'abord contemplées avec beaucoup de plaisir; mais bientôt à ce mouvement de plaisir en a succédé un de confusion, réfléchissant combien peu je méritais que V. M. me fit un aussi beau présent. Oui, Sire, plus les grâces dont vous m'honorez sont grandes, plus elles me font sentir que je ne les dois qu'à votre bonté. Vous en agissez comme le Créateur, qui de la plus vile argile se plaît quelquefois à forger un vase qu'elle rend précieux. Quelle gloire n'est-ce pas pour moi que vous daigniez me témoigner une bonté qui, pendant ma vie, me fait obtenir l'estime de tous les gens qui pensent, et qui, dans la postérité, m'assure une immortalité à laquelle je n'avais

point assez d'amour-propre pour oser prétendre par quelques faibles ouvrages.

La faveur, Sire, que vous venez d'accorder à un philosophe aussi médiocre que je le suis sera aux yeux du public une réparation de l'injure que le fanatisme et la folie viennent de faire en France à la philosophie et aux grands hommes qui la cultivent. On les a joués publiquement sur le théâtre dans une comédie intitulée *Les Philosophes*.^a En vain les honnêtes gens se sont élevés contre cet énorme abus; les ministres, les évêques, plusieurs magistrats ont appuyé les ennemis de la raison, et l'on a joué vingt-six fois de suite la comédie des *Philosophes*, dans une des scènes de laquelle Rousseau de Genève entre à quatre pieds sur le théâtre comme une bête, et vient soutenir son sentiment sur l'égalité des conditions.^b On a vendu à Paris, dans huit jours, vingt mille exemplaires de cette pièce, dont un partisan de la philosophie a fait une critique fort ingénieuse, mais trop violente; elle paraît plutôt être écrite par la colère que par la modération qui fait le fond du caractère de la véritable philosophie. Je l'envoie à V. M.; elle pourra l'amuser un moment. J'ai l'honneur, etc.

138. AU MARQUIS D'ARGENS.

Gross-Döbritz, 27 juin 1760.^c

Je reçois, mon cher marquis, votre lettre du 22 dans un temps où je ressens de nouveau, comme je l'avais prévu, les effets du malin acharnement de ma mauvaise fortune. Vous saurez sans doute à présent les malheurs qui me sont arrivés en Silésie,^d et vous serez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans

^a Comédie de Palissot, en trois actes et en vers.

^b *Les Philosophes*, acte III, scène IX.

^c Le 26 juin 1760. (Variante de la traduction allemande des *Œuvres posthumes*, édit. de 1789, t. X, p. 281.)

^d Allusion à la malheureuse affaire de Landeshut, arrivée le 23 juin 1760. Voyez t. V, p. 46—48.

mes prophéties. Veuille le ciel que je ne le sois pas jusqu'au bout ! J'ai commandé votre service dans l'intention qu'il vous plût ; je suis bien aise que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaisir. Hélas ! mon cher marquis, je suis un mauvais immortaliseur. Je voudrais seulement être moi-même au bout du temps qui m'est prescrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres et de tribulations. La fin de ma carrière est dure, triste et funeste. J'aime la philosophie, parce qu'elle modère mes passions, et parce qu'elle me donne de l'indifférence pour ma dissolution et pour l'anéantissement de ma pensée.

Je voudrais voir la comédie que l'on a faite contre les philosophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup qui usurpent ce titre, et qui fournissent au ridicule ; mais, en général, c'est l'opprobre de notre siècle que de vouloir dégrader la science qui fait le plus d'honneur à l'esprit humain, et l'école d'où sont sortis les plus grands hommes. Je trouve, comme vous, la préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur ; il y a de certaines personnalités qui déplaisent, et marquent un esprit emporté qui ne respire que la vengeance, et qui par là même est indigne de la façon de penser d'un vrai philosophe. On aurait pu, ce me semble, se contenter de comparer notre siècle à celui de Socrate, la nouvelle comédie de Paris à celle d'Athènes, où un histrion introduit Socrate dans un chœur de nuées, sa ciguë à nos persécutions modernes, etc., y mettre de la plaisanterie, mais point de méchanceté. Mais les hommes restent hommes ; le moindre reptile qui se sent poussé darde sa langue pour se défendre. Cette préface a été faite dans un premier mouvement d'emportement ; il fallait attendre, pour écrire, qu'il fût passé. Ah ! que l'école de l'adversité rend sage, modéré, endurant et doux ! C'est une terrible épreuve ; mais, quand on l'a surmontée, elle est utile pour le reste de la vie. Adieu, mon cher marquis ; ayez quelque indulgence pour mon affliction, elle est légitime. Depuis deux ans je ne fais que souffrir, et je ne vois pas le terme de mes peines. Je vous souhaite une meilleure fortune, plus de tranquillité et moins d'embarras. Adieu.

139. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 juillet 1760.

SIRE,

Lorsque je reçus la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, je n'avais aucune connaissance du malheur arrivé au général Fouqué, et cette affaire n'est connue à Berlin que depuis trois jours. Mais il me semble, par toutes les lettres qui sont venues de Breslau, que, à la gloire près d'avoir pris quelques drapeaux et une trentaine de canons, cette action est aussi nuisible aux ennemis qu'elle nous l'est. Il vint hier à Berlin quatre de leurs déserteurs, dont trois sont des Prussiens qui, ayant été pris à Maxen, s'étaient engagés chez les Autrichiens, dans l'espérance de pouvoir trouver l'occasion de retourner dans leur pays. Ces gens assurent que les Autrichiens ont eu plus de vingt mille hommes de tués ou de blessés. Je veux que nous ayons perdu six mille hommes de tués ou de prisonniers; c'est vaincre bien chèrement que de perdre trois fois plus que celui qui est vaincu. D'ailleurs, toutes les lettres de Breslau assurent qu'il arrive tous les jours encore des troupes de soldats par centaines, qu'on croyait morts ou prisonniers, et qui ne sont qu'égarés. Je sens bien que V. M. sera obligée de détacher un corps de son armée, et que cela l'affaiblira; mais le général Daun a commencé par détacher le premier. Une des choses qui me consolent dans cette affaire malheureuse, c'est l'intrépidité qu'ont marquée les troupes; à l'exception d'un régiment qu'on dit, à Berlin, avoir mal fait, tous les autres ont fait des prodiges de valeur. Cela imprime une terreur et une crainte même au vainqueur, lorsqu'il songe à attaquer de nouveau. Si la prise de Glatz coûte aux Autrichiens autant que celle de Landeshut, avant la moitié de la campagne ils auront perdu entièrement une armée considérable, et, s'ils viennent à essuyer un échec, Landeshut et Glatz ne leur serviront de rien pour l'exécution des prétendus grands projets qu'ils ont formés.

Permettez-moi, Sire, de vous demander ce que fait le prince Ferdinand. Il a aujourd'hui cent mille hommes effectifs, d'excel-

lentes troupes, et il reste presque dans l'inaction. Cependant, si les Français étaient battus, il pourrait aisément détacher en Saxe un corps de quinze mille hommes.

Permettez encore, Sire, que je vous dise qu'il n'y a rien de si singulier que la conduite des Anglais. Ils ont quatre-vingts vaisseaux armés dans leurs ports, nous voilà au mois de juillet, et ils ne les font point sortir. Quand comptent-ils de les employer? Aux mois de décembre et de janvier? En attendant, les Français, à qui il reste à peine six ou sept vaisseaux délabrés, les battent en Amérique, et leur ont peut-être déjà enlevé Québec. Cela est affreux. Il faut que les Anglais aient perdu l'usage de la raison: les Français les ont menés par le nez; ils leur joueront encore bien d'autres tours, s'ils n'agissent pas avec plus de vigueur. V. M. me marquait dans une de ses lettres que les flottes anglaises auraient pour objet, cette année-ci, la Martinique, Montréal et Pondichéry: voilà bientôt la belle saison passée, et ces redoutables flottes boivent de la double bière à Portsmouth et à Plymouth. En attendant, leurs ennemis profitent du temps, et sont à la veille de reprendre en quinze jours ce qui a coûté deux ans de peine et de combats à l'Angleterre.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le seul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie des *Philosophes*. Diderot et Rousseau y sont les plus maltraités: il est vrai que le premier n'est qu'un discur de galimatias, et le second révolte par les paradoxes étranges qu'il embrasse dans toutes les occasions. V. M. se rappelle sans doute d'avoir lu les *Pensées philosophiques* de Diderot; les choses les plus triviales y sont dites avec une emphase ridicule. Dans l'ouvrage sur l'égalité des conditions, par Rousseau, il y a non seulement des sentiments singuliers, mais des opinions dangereuses au gouvernement de tous les États. Je plains d'Alembert, homme de mérite, de s'être associé avec cette troupe de fous. Mais il en est dans les belles-lettres ainsi que dans la politique: on n'est pas toujours libre de choisir les amis que l'on voudrait; la nécessité et les différents événements déterminent le parti que l'on prend. J'ai l'honneur d'être, etc.

140. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Grüne-Wiese) auprès de Dresde, 15 juillet 1760.

Vous vous flattez vainement, mon cher marquis; nos affaires prennent un tour détestable. J'ai cru les réparer en venant mettre le siège devant Dresde: je prendrai la ville, et n'avancerai en rien mes affaires par là. Faites mon épitaphe d'avance, et croyez que je vois assez clair dans ma situation pour ne la pas juger au hasard désespérée. Les flottes anglaises agissent avec succès de tous côtés, de sorte qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le prince Ferdinand n'a que soixante-dix mille hommes, au lieu de cent mille que vous lui donnez; cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raisonnez sur les gazettes; mais ces gazettes ne sont pas véridiques, et voilà ce qui vous trompe. Loudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landeshut, nonobstant quoi il reste encore quatre-vingt-quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi; les Russes en ont soixante mille. Voilà notre situation, sans compter bien des choses sur lesquelles je dois garder le silence à présent, mais que je pourrai dire quand les choses seront passées.

La comédie des *Philosophes* est assez bien faite; mais il y a des allusions qui ne m'ont pas frappé, faute de connaître sur quoi elles portent, comme par exemple : « Jeune homme, prends et lis; » « le *Père de famille*, » etc. Hélas! mon cher marquis, tout cela m'aurait fort amusé dans un autre temps: mais à présent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où je suis près de m'abîmer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des espérances chimériques; plaignez-moi d'avance. Veuille le ciel que mes oracles soient trompeurs! Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embrasse.

* Voyez les *Philosophes* de Palissot, acte II, scène III, et acte III, scène VI. Les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (par Diderot), 1754, sont dédiées « aux jeunes gens qui se disposent à l'étude de la philosophie naturelle; » et la dédicace commence par les mots : « Jeune homme, prends et lis, etc. » Le *Père de famille*, par Diderot, fut imprimé en 1758 et représenté en 1761.

141. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 juillet 1760.

SIRE,

Personne ne sent mieux que moi la situation embarrassante où se trouve V. M., et, si j'avais moins de confiance que je n'en ai dans ses lumières et dans sa fermeté, je craindrais les événements les plus fâcheux. Mais, Sire, s'il vous faut des miracles pour vous tirer d'affaire, vous les faites, ces miracles. N'en est-ce pas un que de voir la Silésie, après l'échec de Landeshut, presque vide d'ennemis? N'est-ce pas encore un miracle de vous voir, devant Dresde, détruire une partie des magasins des ennemis, et tenir Daun dans un état de suspension sur toutes les opérations qu'il avait projetées? Les choses semblent prendre une face plus riante. Le prince votre neveu, ce héros que vous aimez tendrement, a bientôt réparé la perte qu'il avait essuyée,^a et voilà un corps de Français totalement détruit ou prisonnier. Les Anglais viennent de gagner une bataille décisive dans les Indes orientales, et il n'y a aucun doute que Pondichéry ne soit pris. Toutes les gazettes de Hollande le disent; mais, quand même il ne le serait pas encore, cela ne peut manquer d'arriver, et par le premier vaisseau l'on doit recevoir cette nouvelle. Les Français étaient déjà dans le plus triste état avant cette perte irréparable pour eux; que vont-ils devenir aujourd'hui? Voici, Sire, le commencement des dernières remontrances du parlement, qui sont imprimées dans tous les papiers publics: «Il n'est rien, Sire, de si manifeste que l'épuisement total des finances; mais ce qui l'est encore plus, c'est l'impossibilité de les rétablir.» Voilà comment on parlait en France avant la prise de Pondichéry; que dira-t-on aujourd'hui, où la moitié du royaume, qui avait tout son bien dans la compagnie des Indes, est réduite à l'aumône par la destruction et le renversement total de cette même compagnie? Les Anglais vont encore

^a Le 10 juillet 1760, le prince héréditaire de Brunswic fut battu à Corbach par le maréchal comte de Saint-Germain; mais il répara cet échec le 16, en détruisant le corps du brigadier de Glaubitz près de Kirchhayn et d'Emsdorf. Voyez t. V, p. 95 et 96.

envoyer de nouveaux secours en Allemagne. C'est à présent qu'ils doivent faire les plus grands efforts, s'ils veulent avoir la paix, en faisant perdre toute espérance aux Français de pouvoir s'emparer de l'électorat de Hanovre, et en vous donnant tous les secours qui dépendront d'eux pour vous empêcher de succomber sous vos ennemis.

J'ai appris que le jeune Provençal à qui V. M. avait eu la bonté de donner de l'emploi dans son armée avait été tué à l'attaque du faubourg de Dresde. Je l'ai plaint, parce que c'était un très-honnête homme; mais ce qui fait ma consolation, c'est qu'il est mort au service de V. M. et en faisant son devoir. Je voudrais avoir l'âge qu'il avait, pouvoir être de quelque utilité à V. M., et risquer dix fois par jour le sort qu'il a eu. Je meurs de douleur de me voir, dans ces temps orageux, un inutile fardeau de la terre, moins utile à son maître que le moindre paysan qui conduit une charrette de fourrage, ou qui mène les chevaux d'un canon. Ma caducité ne m'avait paru jusqu'à présent que fâcheuse; elle me semble aujourd'hui honteuse et déshonorante. J'ai l'honneur, etc.

142. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Dallwitz, près de) Grossenhayn, 1^{er} août 1760.

Le siège de Dresde, mon cher marquis, s'en est allé en fumée; à présent nous sommes en pleine route pour la Silésie. Nous nous battons indubitablement sur la frontière, ce qui pourra arriver entre le 7 et le 10 de ce mois. Glatz est perdu, on assiège Neisse; il n'y a pas de temps à perdre. Si nous sommes heureux, je vous le manderai; s'il nous arrive malheur, je prends d'avance congé de vous et de toute la compagnie. Le pauvre Foresta a été tué, et c'est un sacrifice inutile. Enfin, mon cher, toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après-demain. Je prévois toute l'horreur de la situation qui m'attend, et j'ai pris mon parti

avec fermeté. Adieu: je vous embrasse. Pensez quelquefois à moi, et soyez persuadé de mon estime.

143. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 août 1760.

SIRE,

Les nouvelles de la Silésie nous apprennent que Votre Majesté y est arrivée heureusement avec son armée. Votre dernière lettre m'avait jeté dans la plus grande consternation, parce que, connaissant combien vous vous exposez, je craignais qu'il ne vous arrivât quelque accident, s'il y avait une bataille. Et que deviendrions-nous tous, si nous avions le malheur de vous perdre? Depuis la lettre dont vous m'avez honoré, le prince Henri a chassé les Autrichiens et fait lever le siège de Breslau; votre neveu le prince héréditaire de Brunswic a battu et dissipé entièrement l'armée française commandée par M. Du Muy;^a vous êtes arrivé en Silésie malgré les oppositions de Daun. J'espère que tout ira bien le reste de la campagne. J'aime bien mieux voir le théâtre de la guerre dans un pays où vous êtes entre six ou sept places de guerre qui vous appartiennent que dans la Saxe, pays ouvert, et dont les villes sont de peu de résistance. J'ai un pressentiment qui ne s'est jamais démenti, et qui me dit qu'il arrivera quelque événement heureux. Si le prince Ferdinand, qui, avec le nouveau secours qu'il a reçu, est aujourd'hui aussi fort que les Français, vient à les battre, cela nous mettra à l'aise du côté de la Saxe, où il pourrait alors faire un détachement considérable. Enfin, Sire, pourvu que vous conserviez votre personne, tout se rétablira avec le temps. V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire que Glatz était perdu; mais l'on assure ici qu'il n'y a que la ville de prise, et que la citadelle n'est point encore entre les mains des Autrichiens, et il semble, par les articles de Vienne

^a A Warbourg, le 31 juillet 1760. Voyez t. V, p. 96.

insérés dans toutes les gazettes, que la citadelle n'est pas encore prise. Je souhaiterais bien que ce bruit fût véritable; mais, V. M. ne m'ayant fait aucune mention de la citadelle, je crains bien qu'elle ne soit prise. Mais, quand cela serait, voilà aujourd'hui toutes les autres places délivrées, la saison avance, et dans six semaines le temps des sièges commence à passer, surtout si, comme j'en suis convaincu, nous ne perdons point de bataille. Si nous en donnons une, nous la gagnerons: mais je donnerais, malgré cette idée où je suis, tout ce que j'ai dans le monde pour qu'il n'y eût point de bataille le reste de cette campagne. J'ai l'honneur, etc.

144. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Neumarkt) 17 août 1760.

Dieu est fort dans les faibles; voilà ce que le vieux Bülow^a nous répétait toutes les fois qu'il nous annonçait la grossesse de sa princesse électorale, et j'applique ce beau dicton à notre armée. Les Autrichiens, forts de quatre-vingt mille hommes, ont voulu entourer trente-cinq mille Prussiens. Nous avons battu Loudon,^b et les autres ne nous ont point attaqués. Voilà un grand avantage, auquel nous ne pouvions pas nous attendre. Mais tout n'est pas dit, et il faut encore gravir pour atteindre au haut du rocher escarpé où il faut arriver pour couronner l'œuvre. J'ai eu mon habit et mes chevaux blessés. Pour moi, je suis invulnérable jusqu'à présent.^c Jamais nous n'avons éprouvé de plus grands dangers, jamais nous n'avons eu de plus énormes fatigues. Mais

^a M. de Bülow, ministre de conférences saxon, résida à Berlin, en qualité d'envoyé de Saxe, depuis 1740 jusqu'en 1756, avec quelques interruptions.

^b A Liegnitz, le 15 août.

^c Frédéric reçut trois coups de feu dans le cours de ses campagnes: à Kunersdorf, à Liegnitz et à Torgau. Après la bataille de Kunersdorf, il écrivit au prince Henri son frère, le 16 août 1759: «Un étui que j'ai eu dans la poche m'a garanti la jambe d'un coup de cartouche qui a écrasé l'étui.» Quant à la bataille de Torgau, voyez la lettre du Roi au marquis d'Argens, du 5 novembre 1760.

quelle sera la fin de nos travaux? J'en reviens toujours à ce beau vers de Lucrèce :

Heureux qui, retiré dans le temple des sages, etc.^a

Ayez pitié, mon cher marquis, d'un pauvre philosophe qui est étrangement dérangé de sa sphère, et aimez-moi toujours. Adieu.

145. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 17 août 1760, à une heure après minuit.

SIRE,

La joie que me cause la nouvelle de la victoire que Votre Majesté vient de remporter est si grande, que je lui écris au milieu de la nuit, dans le moment que j'en suis instruit. V. M. aura peut-être déjà reçu une de mes lettres, que j'eus l'honneur de lui écrire il y a trois jours, dans laquelle je lui marquais que la crainte où j'étais pour les dangers où vous vous exposiez me faisait souhaiter qu'il n'y eût point de bataille, quoique je fusse très-assuré que vous la gagneriez, s'il s'en donnait une. La vérité a justifié mon pressentiment, et je suis convaincu qu'elle prouvera dans la suite ce que j'ai tant de fois mandé à V. M. dans mes lettres, que vous viendrez à bout de surmonter tous vos ennemis. Mais, au nom de tous vos sujets et de tous vos fidèles serviteurs, je dis encore plus, Sire, au nom de cette gloire immortelle que vous vous êtes acquise, conservez votre personne, dans laquelle réside non seulement tout le bonheur de l'État, mais encore sa durée et sa stabilité. Je prie V. M. d'excuser le peu d'ordre qu'il y a dans ma lettre; mais je suis ivre de joie, et je puis protester à V. M. que mon âme est dans une situation à ne pouvoir joindre deux idées ensemble. Votre dernière lettre m'avait accablé d'une douleur mortelle; jugez de l'effet que la nouvelle de votre victoire a dû produire sur mon esprit.

^a Voyez t. XI, p. 44, et t. XVIII, p. 113.

146. AU MARQUIS D'ARGENS.^a

Hermannsdorf, près de Breslau, 27 août 1760.

Autrefois, mon cher marquis, l'affaire du 15 aurait décidé de la campagne; à présent, cette action n'est qu'une égratignure. Il faut une grande bataille pour décider notre sort; nous la donnerons bientôt, selon toutes les apparences, et alors on pourra se réjouir, si l'événement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruses et bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de dangers; la dernière action ne me coûte qu'un habit et un cheval; c'est acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez; nous sommes comme bloqués, pour la correspondance, par les Russes d'un côté de l'Oder, et par les Autrichiens de l'autre. Il a fallu un petit combat pour faire passer Cocceji;^b j'espère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une situation plus scabreuse que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire surmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai sûrement mon devoir dans l'occasion; mais souvenez-vous toujours, mon cher marquis, que je ne dispose pas de la fortune, et que je suis obligé d'admettre trop de casuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus solides. Ce sont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne et où mes infirmités augmentent, et, à dire vrai, quand l'espérance, seule consolation des malheureux, commence même à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des choses pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'État; je les sais, je les cache, je garde toutes les appréhensions pour moi, et je ne communique au public que les espérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon cher

^a Cette lettre se trouve aussi dans la collection Montalembert (voyez l'*Avertissement*), avec quelques variantes trop insignifiantes pour que nous ayons cru devoir les indiquer sous le texte.

^b Voyez t. V, p. 37, et t. XVIII, p. 174.

marquis, il sera temps d'épancher sa joie; mais jusque-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaise nouvelle inattendue ne nous abatte trop.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire. J'ai beaucoup à penser à mes affaires; le reste du temps, je le donne aux lettres, qui font ma consolation, comme elles faisaient celle de ce consul orateur, père de la patrie et de l'éloquence.^a Je ne sais si je survivrai à cette guerre; mais je suis bien résolu, au cas que cela arrive, à passer le reste de mes jours dans la retraite, au sein de la philosophie et de l'amitié. Dès que la correspondance deviendra plus libre, vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne sais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maison à Breslau a péri durant le bombardement; nos ennemis nous envient jusqu'à la lumière du jour et à l'air que nous respirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laissent une place, et, si elle est sûre, je me fais une fête de vous voir.

Eh bien, mon cher marquis, que devient la paix de la France? Vous voyez bien que votre nation est plus aveugle que vous ne l'avez cru; ces fous perdront le Canada et Pondichéry pour faire plaisir à la reine de Hongrie et à la Czarine. Veuille le ciel que le prince Ferdinand les paye bien de leur zèle! Ce seront des officiers innocents de ces maux et de pauvres soldats qui en seront les victimes, et les illustres coupables n'en souffriront pas. Je sais un trait du duc de Choiseul que je vous conterai lorsque je vous verrai; jamais procédé plus fou ni plus inconséquent n'a flétri un ministre de France, depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me surviennent; j'étais en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir et pour ne pas vous ennuyer, et pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher marquis; je vous embrasse.

^a Voyez t. XVI, p. 208, et ci-dessus, p. 129. Voyez aussi l'*Histoire naturelle de Plin*e, liv. VII, chap. XXX, §§. 116 et 117.

147. AU MÊME.

Reussendorf. 18 septembre 1760.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher marquis. Il est sûr que j'ai échappé à un très-grand danger, et j'ai eu à Liegnitz tout le bonheur que comportait ma situation. Ce serait beaucoup dans une guerre ordinaire; cette bataille ne devient qu'une escarmouche dans celle-ci, et, en général, mes affaires n'en sont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes et de mes inquiétudes; mais je vous assure qu'elles sont grandes. La crise où je me trouve change de forme; mais rien ne se décide, rien ne nous amène au dénouement. Je brûle à petit feu; je suis comme un corps que l'on mutilé, et qui chaque jour perd quelques-uns de ses membres. Le ciel nous assiste! nous en avons un grand besoin. Vous me parlez toujours de ma personne. Vous devriez bien savoir qu'il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que je fasse mon devoir, et que je combatte pour ma patrie, pour la sauver, s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits succès, et j'ai grande envie de prendre pour ma devise : *Maximus in minimis et minimus in maximis*.^a Vous ne sauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons; cette campagne-ci surpasse toutes les précédentes; je ne sais quelquefois à quel saint me vouer. Mais je ne fais que vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes et de mes chagrins. Ma gaieté et ma bonne humeur sont ensevelies avec les personnes chères et respectables auxquelles mon cœur s'était attaché. La fin de ma vie est douloureuse et triste. N'oubliez pas, mon cher marquis, votre vieil ami. Les postes, les correspondances, tout est interrompu; il faut bien des intrigues pour faire passer des lettres, et encore hasarde-t-on beaucoup. Écrivez-moi à tout hasard. Que les Avars ou les oursomans prennent vos lettres, qu'y verraient-ils? et elles me sont toutefois un sujet de consolation. Adieu, mon cher marquis; je vous embrasse.

^a Voyez t. I, p. 124.

148. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 septembre 1760.

SIRE,

J'espère que Votre Majesté aura reçu trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière bataille qu'elle a gagnée. Vous me mandiez, il y a environ un mois, que toute la boutique s'en allait au diable. Depuis ce temps, vous avez payé à vue les lettres de change de Loudon, vous avez acquitté celles de Beck : Hülsen, votre commis en Saxe, a satisfait aux différentes remises du prince de Deux-Ponts. Il me paraît que, si vous payez encore une seule dette avant le mois de novembre, vous serez un des négociants dont la boutique et les affaires sont les mieux réglées.

La classe de physique et de chimie a perdu son directeur par la mort de M. Eller.^a L'Académie en corps, les curateurs et les directeurs ont élu d'abord, selon l'ordonnance de V. M. et l'article IX du règlement de l'Académie, portant : « Lorsqu'un directeur viendra à mourir, sa place sera donnée, à la nomination de tous les académiciens, à un membre pensionnaire de la classe dudit directeur mort. » En conséquence du règlement, l'Académie a nommé M. Marggraf, sans contredit le plus habile chimiste de l'Europe, grand physicien, et que les Académies de Paris et de Londres consultent comme un oracle. L'Académie m'a chargé, Sire, comme directeur d'une classe, d'instruire V. M. de son choix et de son exactitude à suivre les règlements que vous lui avez fait prescrire par feu M. de Maupertuis, et qu'elle observera toujours avec la plus grande rigueur, pour mériter de plus en plus, par son zèle pour l'honneur des sciences et par son obéissance à vos ordonnances, la continuation de votre auguste protection.

Il me paraît, Sire, que voilà de grandes et nobles phrases, et que, parlant en directeur chargé des ordres de l'Académie, je n'ai point le style d'un aigrefin plus errant que *le juif dont j'empruntai jadis et le style, et le masque*.^b V. M. a-t-elle vu un petit poëme

^a Voyez t. XVI, p. xix et xx, n° XI, et p. 181—184.

^b Voyez t. XIII, p. 194, v. 12.

de Voltaire, intitulé le *Pauvre Diable*? C'est une pièce fort plaisante, mais remplie de traits satiriques contre plusieurs auteurs qu'il n'aime pas; je l'enverrai par le premier courrier à V. M.

Je pense qu'il importe fort peu aujourd'hui à la politique de savoir où se trouve le prétendant; cependant je crois devoir copier ici l'article d'une lettre écrite à un de nos académiciens, Suisse de nation, nommé Merian, intime ami de feu Maupertuis, et homme sage et de beaucoup de mérite. Cette lettre est écrite de Bouillon, auprès de Sedan: « Nous avons ici un personnage qui a bien fait
« du bruit par ses prétentions, et dont la postérité parlera avantageusement jusqu'au moment de sa sortie de France. Il vit ici
« en bourgeois; je le vois souvent, mais je cesserai bientôt de le
« voir, parce qu'il est d'un caractère insupportable. Il est singulier
« de voir tant de bizarrerie, de bassesse et d'orgueil joints ensemble; ajoutez à cela : de mauvaise humeur. »

J'attends, Sire, des nouvelles de la santé de V. M. avec le même empressement que les juifs attendent le Messie, et les jansénistes la grâce efficace. Si vous n'avez pas le temps de m'écrire un mot, faites-moi savoir par quelqu'un que vous vous portez bien. Voilà tout ce qui m'intéresse; il me paraît que cela est bien vite écrit : Le Roi se porte bien. C'est tout ce que je veux savoir. J'ai l'honneur, etc.

149. DU MÊME.

Berlin, 19 octobre 1760.

SIRE,

J'aurais eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté dès le moment qu'elle est entrée en Saxe, et que la correspondance avec son armée a été rétablie; mais j'ai jugé qu'elle serait d'abord si accablée d'affaires, qu'il était inutile que je joignisse ma lettre à tant d'autres plus importantes qu'elle aura reçues. Je m'acquitte actuellement, Sire, de mon devoir, et je vais lui écrire en peu de

mots tout ce qui s'est passé, dans la plus exacte vérité, et comme en ayant été témoin oculaire.

Vers la fin du mois de septembre, il arrive un avocat de Glogau, nommé Sack, à Berlin, qui était envoyé du général Tottleben pour terminer ses affaires avec le banquier Splitgerber. Cet homme ayant eu une conversation particulière avec notre commandant, celui-ci en parut frappé comme d'un coup de foudre: pendant deux jours il semblait qu'il avait appris la plus terrible nouvelle. Enfin, sa frayeur se communiqua à tout Berlin, et, comme on en ignorait la cause, le bruit se répandit que V. M. avait été blessée mortellement. Cette fausse nouvelle jeta toute la ville dans la plus grande consternation. Quant à moi, j'en pris une fièvre avec des convulsions. J'avais reçu une lettre de V. M., datée du 18; mais l'on disait que vous aviez été blessé le 19. Enfin, pour mon bonheur et pour celui de toute la ville, M. Köppen^a reçut une de vos lettres, datée du 21, et le calme fut rétabli. Le lendemain, tous les généraux s'assemblèrent, et l'on sut que ce qui avait causé la frayeur du commandant était la crainte d'une irruption des Russes dans le Brandebourg. Trois jours après,^b le général Tottleben parut à nos portes, et fit sommer la ville. Comme il n'avait que des troupes irrégulières, on résolut de se défendre. Il tira des boulets rouges et des bombes depuis cinq heures du soir jusqu'à trois heures du matin; il fit donner deux assauts à deux différentes portes: mais il fut toujours repoussé avec perte par nos bataillons de garnison. Il faut, Sire, que je rende ici la justice que tous les citoyens de Berlin doivent au général Seydlitz et au général Knobloch: ce sont ces deux hommes, tous les deux blessés, qui ont passé la nuit à la batterie des portes attaquées, qui vous ont sauvé votre capitale. Le vieux maréchal Lehwaldt a fait aussi tout ce que son grand âge lui permettait de faire. Le lendemain du bombardement, le prince de Wurtemberg arriva avec son corps: mais il était si fatigué, qu'on ne put attaquer les Russes que le lendemain. On les poussa jusqu'à Cöpenick, et on résolut de les attaquer le lendemain; mais, comme on apprit que les ennemis avaient été forti-

^a Conseiller intime et payeur de l'armée. Voyez t. XVI, p. 23.

^b Le 3 octobre 1760. Voyez t. V, p. 79—81.

fiés du corps de Czernichew et de celui du général Lacy, on résolut de se retirer et de laisser capituler la ville, qui sûrement aurait été prise et pillée par les Autrichiens pendant que notre armée aurait attaqué les Russes. Le corps du prince de Würtemberg et celui du général Hülsen défilèrent donc au travers de la ville pendant la nuit, ^a pour se rendre à Spandow. La grande quantité de bagage qui devait défiler sur le pont, un canon qui se rompit en chemin, et quelques autres embarras, furent cause que le second bataillon de Wunsch souffrit beaucoup, et que nous perdimes environ cent cinquante chasseurs. En arrivant à Spandow, le prince ne trouva aucun arrangement dans cette place: ce fut le capitaine Zegelin^b et quelques autres officiers qui disposèrent les canons sur les remparts, et qui firent l'office de canonniers. Le prince de Würtemberg continua son chemin vers Brandebourg, et laissa à Spandow le capitaine Zegelin avec un bataillon de convalescents. Les Russes n'ont point osé attaquer cette place. Nous comptons de les avoir, ainsi que les Autrichiens, encore quelque temps à Berlin, lorsqu'ils se retirèrent avec la plus grande vitesse et même avec confusion.^c Dans le temps qu'ils ont été dans la ville, le comte de Reuss, le seul de vos ministres qui ait osé rester dans Berlin, a rendu à la ville bien des services en agissant auprès des généraux toutes les fois qu'il a été nécessaire de le faire, sans crainte d'être pris pour otage: il a voulu jusqu'à la fin se montrer bon citoyen. En parlant, Sire, à V. M. de ceux qui ont fait paraître un véritable zèle pour son service, je ne dois pas oublier l'envoyé de Hollande, M. de Verelst.^d Lorsque je verrai V. M., j'aurai l'honneur de lui dire tout ce qu'il a fait. En attendant, Sire, je puis vous assurer avec la plus grande vérité que, s'il vivait deux cents ans, vous et

^a Du 8 au 9 octobre.

^b Jean-Christophe de Zegelin, commandant de Berlin du mois d'octobre 1760 au mois d'août 1763, fut nommé envoyé de Prusse à Constantinople le 20 avril 1764. Quatre jours après, il fut promu au grade de major. Il fut rappelé en 1776.

^c Le 12 octobre.

^d Le Roi exprima sa reconnaissance à M. de Verelst dans une lettre datée de Jessen, 22 octobre 1760, et il le fit comte le 2 septembre 1767; enfin, il lui a donné des éloges dans ses Œuvres, t. V, p. 81.

les rois vos successeurs ne sauriez trop lui témoigner de reconnaissance. Vous en conviendrez, Sire, lorsque je pourrai parler librement à V. M. Les Autrichiens^a ont arrêté, Sire, une lettre en date de Hermannsdorf, du 27 août, que V. M. m'avait fait l'honneur de m'écrire. Ils ont envoyé l'original à Vienne, et en ont donné ici plusieurs copies; j'ai trouvé le moyen d'en avoir une, que je renvoie à V. M. Il n'y a rien que de grand, que de noble et que de vertueux dans cette lettre; elle a donné envie à plusieurs généraux autrichiens de me connaître, mais je n'ai voulu en voir aucun. Je me suis informé, de ceux qui les ont vus, des discours qu'ils ont tenus. Il semble, par ceux du général Brentano, qu'ils font un grand cas du général Wunsch, et qu'ils sont charmés qu'il soit prisonnier. Vous savez déjà sans doute, Sire, que l'on n'a pas causé le moindre dégât à Potsdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottenbourg, on a pillé les tapisseries et les tableaux, mais, par un cas singulier, on a laissé les trois plus beaux, les deux enseignes de Watteau^b et le portrait de cette femme^c que Pesne a peinte à Venise. Quant aux antiques, on les a seulement renversées par terre; les têtes et les bras de quelques-unes sont cassés,^d mais comme on les a trouvés auprès des figures, cela sera fort aisé à raccommoder. L'on n'a rien fait aux plafonds ni aux dorures. Le concierge ayant été obligé de se sauver en chemise, moitié mort, à Berlin, j'ai envoyé, au moment où les Russes se sont retirés, un de mes domestiques avec l'inspecteur des tableaux de la galerie de V. M.^e Le tout a été remis dans l'ordre. Le concierge est retourné aujourd'hui. Ainsi ce pillage a fait plus de bruit que d'effet, et, aux meubles et aux tableaux près, tout peut être rétabli dans huit jours.

^a Ce ne furent pas les Autrichiens, mais les Cosaques qui interceptèrent la lettre du Roi, le 8 septembre 1760, près de Herrnstadt. Voyez la *Correspondance de M. le marquis de Montalembert*, t. II, p. 276 et 277.

^b L'un des tableaux dits les enseignes d'Antoine Watteau (mort à Nogent près Paris, en 1721) représente l'intérieur de la boutique d'un marchand de tableaux; l'autre enseigne en est le pendant. Voyez t. XV, p. 192, t. XVII, p. 148, et t. XVIII, p. 52.

^c La danseuse Reggiana, demi-figure.

^d Voyez t. XVIII, p. 121.

^e Voyez t. XVIII, p. 52, et ci-dessus, p. 98.

Il faut, avant de finir cette lettre, que je rende justice à la ville entière de Berlin. J'ai entendu dire aux bourgeois, au peuple, à la noblesse, pendant le siège et après la réduction de la ville : « Que dira notre cher et bon roi ? » C'est une vérité constante que je n'ai pas entendu une seule personne se plaindre de son sort ; mais l'objet public a toujours été celui de son *cher et bon roi*. Conservez-vous donc, Sire, pour d'aussi braves gens que vos sujets. Tant qu'ils vous auront pour leur maître, ils se regarderont comme heureux, malgré les événements de la fortune, qui ne sont point dans vos mains. Puisse une paix honorable finir les alarmes publiques et nous rendre à Berlin notre *bon et cher roi* ! Je suis, etc.

P. S. Vous savez sans doute, Sire, la punition que les Russes ont faite à nos gazetiers. Le pauvre Beausobre, cause innocente de tout cela, en a pensé mourir de frayeur. *

150. AU MARQUIS D'ARGENS.

Jessen, 22 octobre 1760.

Voilà de ces coups que j'avais appréhendés dès l'hiver passé. Voilà, marquis, ce qui me dictait ces lettres que je vous ai si souvent écrites sur ma malheureuse situation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philosophie pour supporter les revers, les avanies, les outrages, et toute la scène des choses atroces qui se sont passées. Je suis en pleine opération, et je vous prophétiserai à peu près quelle sera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipzig, Wittenberg, Torgau, Meissen ; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe et les montagnes en Silésie, et ces avantages lui donneront la facilité de me donner, l'année qui vient,

* Le 12 octobre, les rédacteurs des deux gazettes de Berlin furent maltraités par les Russes et menacés d'être passés par les baguettes, pour des articles dont M. Louis de Beausobre était l'auteur. Voyez ci-dessus, p. 110.

mon coup de grâce. Je ne vous dis pas ce que je pense, ni ce que je médite; mais vous vous figurez sans doute ce qui se passe dans le fond de mon âme, les agitations de mon esprit, et quelles sont mes pensées.

Votre lettre m'a fait plaisir, si l'on peut éprouver quelque sentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de subversion de toutes choses, parmi le ravage, la mort et la destruction. Je vois que vous avez conservé une âme tranquille au milieu des oursomanes et des Autrichiens, et que votre santé n'en a point souffert. La copie de la lettre que vous m'envoyez est réellement de moi, hors quelques fautes de style qui s'y seront apparemment glissées en la transcrivant. Ainsi la fin de mes jours est empoisonnée; ainsi, cher marquis, la fortune se joue des faibles mortels; mais, las de ses faveurs et de ses caprices, je pense à me procurer une situation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes, ni des dieux. Adieu, mon cher marquis; tranquillisez-vous, et relisez le second chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a souffert à peu près ma patrie. Écrivez-moi, vous en avez le loisir, et ne m'oubliez pas.

151. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 22 octobre 1760.

SIRE.

J'espère que Votre Majesté aura reçu la longue lettre que j'eus l'honneur de lui écrire il y a deux jours, dans laquelle je prenais la liberté de l'instruire de tout ce que j'avais vu moi-même pendant la courte irruption que les ennemis ont faite à Berlin. Leur mauvaise volonté a produit peu d'effet, et l'on retrouve tous les jours tout ce qu'ils ont vendu ou dispersé. Actuellement, la seule chose qui occupe la ville, c'est l'impossibilité où se trouve la moitié des citoyens de payer la contribution. M. Gotzkowsky, Sire, qui s'est distingué par le zèle qu'il a fait paraître pour les inté-

rêts de V. M. et pour ceux du public, va proposer à V. M. un projet qui évitera la ruine de beaucoup de familles, et qui ne sera à charge ni à vous, ni à l'État; et je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Il est certain que, s'il faut que la contribution soit payée ainsi que celle qu'on a déjà payée au général Hadik, plus de six ou sept mille personnes quitteront Berlin; car on a supputé qu'un ouvrier qui gagne six ou sept écus par mois sera obligé de payer plus de quarante écus. Quand même on viendrait à bout d'empêcher ces gens de sortir de Berlin, il faudra leur faire vendre une partie de leurs effets pour payer leur taxe. Tout cela sera évité par le plan que les principaux citoyens et les magistrats ont formé, et qui ne peut manquer d'être approuvé par un roi qui aime ses sujets et qui en est adoré. Vous aurez vu, Sire, ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre à ce sujet, et je puis vous jurer sur ce qu'il y a de plus sacré que la flatterie n'a aucune part à ce discours: c'est la pure et simple vérité.

Voilà tout le Canada pris; les Anglais peuvent faire revenir de l'Amérique quarante vaisseaux de guerre et douze à quinze mille hommes, car ils n'ont pas à craindre sûrement que les Français, qui n'ont plus de flotte, envoient une nouvelle armée dans l'Amérique. Nous verrons ce qu'ils feront. V. M. sait mieux que moi si elle doit s'en louer, ou non. Quant à moi, il me paraît que dix mille hommes des alliés en Saxe nous auraient évité l'irruption des Autrichiens. et nous auraient conservé la Saxe, que vous reprendrez bientôt malgré tous vos ennemis. J'ai l'honneur, etc.

152. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Kemberg) 28 octobre 1760.

Vous appellerez, mon cher marquis, mes sentiments comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos pensées, et que nous partons de principes très-différents. Vous faites cas de la vie en Sybarite; pour moi, je regarde la

mort en stoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix désavantageuse; aucune persuasion, aucune éloquence, ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je me laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paraissait encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes lorsqu'il ne sera plus possible de les soutenir. J'ai agi et je continue d'agir suivant cette raison intérieure et le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite sera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de disposer de ma vieillesse. Je vous l'ai dit et je le répète, jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne, résolu à tout oser et à tenter les choses les plus désespérées pour réussir ou pour trouver une fin glorieuse.

J'ai fait quelques remarques sur les talents militaires de Charles XII; mais je n'ai point examiné s'il devait se tuer, ou non. Je pense qu'après la prise de Stralsund il aurait fait sagement de s'expédier; mais, quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis, son exemple n'est pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune; je ne suis pas né ainsi, et, si j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour moi, très-indifférent sur ce qu'on en dira; je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV était un cadet de bonne maison qui faisait fortune; il n'y avait pas là de quoi se pendre. Louis XIV était un grand roi, il avait de grandes ressources; il se tira d'affaire. Pour moi, je n'ai pas les forces de cet homme-là; mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, et, comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur personne. Nous comptons, je pense, cinq mille ans depuis la création du monde; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers. Le Brandebourg a subsisté tout ce temps, avant que je fusse au monde; il subsistera de même après ma mort. Les États se soutiennent par la propagation de l'espèce, et, tant que l'on travaillera avec plaisir à multiplier les êtres, la foule sera gouvernée par des ministres ou par des souverains. Cela se réduit à peu près au même; un peu plus de folie, un peu plus de sagesse, ces nuances sont si faibles, que la totalité du peuple s'en aperçoit à peine. Ne me

rebattez donc point, mon cher marquis, ces vieux propos de courtisans, et ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour-propre et de la vanité puissent m'en imposer ou me faire le moins du monde changer de sentiment. Ce n'est point un acte de faiblesse de terminer des jours malheureux; c'est une politique judicieuse, qui nous persuade que l'état le plus heureux pour nous est celui où personne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raisons, lorsqu'on a cinquante ans, de mépriser la vie! La perspective qui me reste est une vieillesse infirme et douloureuse, des chagrins, des regrets, des ignominies et des outrages à souffrir. En vérité, si vous entrez bien dans ma situation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parents, je suis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être, je n'ai rien à espérer, je vois mes ennemis me traiter avec dérision, et leur orgueil se prépare à me fouler aux pieds. Hélas! marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.^a

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curiosité que nous passâmes l'Elbe avant-hier, que demain nous marchons vers Leipzig, où je compte être le 31, où j'espère que nous nous battons, et d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événements les produiront. Adieu, mon cher marquis; ne m'oubliez pas, et soyez assuré de mon estime.

153. AU MÊME.

Torgau, 5 novembre 1760.

Je reçois aujourd'hui, 5 de novembre, une lettre que vous m'écrivez, mon cher marquis, du 25 septembre. Vous voyez que notre correspondance est bien réglée. Dieu, que d'événements se

^a Voyez ci-dessus, p. 82.

sont passés depuis! Nous venons de battre les Autrichiens;^a eux et nous avons perdu prodigieusement de monde. Cette victoire nous donnera peut-être quelque tranquillité durant l'hiver, et voilà tout. Ce sera à recommencer, l'année qui vient. J'ai eu un coup de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine; mais ce n'est qu'une contusion, un peu de douleur sans danger, et cela ne m'empêchera point d'agir comme à mon ordinaire. Je suis occupé de bien des arrangements nécessaires. Enfin je finirai cette campagne le mieux qu'il me sera possible, et voilà tout ce qu'on peut prétendre de moi. Au reste, ma façon de penser est la même que je vous le marquai il y a huit jours. Adieu, cher marquis; ne m'oubliez pas, et soyez sûr de mon amitié.

154. AU MÊME.

Meissen, 10 novembre 1760.

Vous devez être instruit à présent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous saurez par là, mon cher marquis, que ma contusion ne s'est pas trouvée dangereuse; la balle avait perdu une partie de sa force en traversant une grosse pelisse et un habit de velours que j'avais, de sorte que le sternum s'est trouvé en état de résister à son impulsion; c'est de quoi, je vous assure, je me suis le moins soucié, n'ayant d'autre pensée que de vaincre ou de mourir. J'ai poussé les Autrichiens jusqu'aux portes de Dresde; ils y occupent leur camp de l'année dernière; tout mon savoir-faire est insuffisant pour les en déloger. On prétend que la ville est dépourvue de magasins. Si cela est vrai, il se pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourrait faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à rester dans leur position, je me verrai réduit à passer cet hiver, comme le précédent, en cantonnements excessivement resserrés, et toutes les troupes seront employées à former un cordon pour nous sou-

^a A Torgau, le 3 novembre. Voyez t. V, p. 85—93.

tenir en Saxe. Voilà, en vérité, une triste perspective et un prix peu digne des fatigues et des travaux immenses que cette campagne a coûtés. Je n'ai de soutien au milieu de tant de contrariétés que ma philosophie; c'est un bâton sur lequel je m'étaye, et mon unique consolation dans ces temps de troubles et de subversion de toutes choses. Vous vous apercevrez, mon cher marquis, que je ne m'enfle pas de mes succès. Je vous articule les choses telles qu'elles sont; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement :

De loin on nous envie, ici nous gémissons.^a

Cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine, comptez là-dessus; pour bien apprécier les choses, il faut les voir de près. De quelque façon que je m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable; c'est en cela que consiste mon infortune, et c'est là la cause réelle de tant de malheurs et de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puisse vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des sentiments plus pacifiques. Je le souhaite, mais je n'ose m'en flatter. Nous avons sauvé notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis soient assez abattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du prince Ferdinand sont en mauvais train; je crains que les Français ne conservent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés sur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme si j'étais dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compassion de la situation où je suis; concevez que je ne vous déguise rien, et que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes appréhensions et mes peines. Adieu, cher marquis; écrivez-moi quelquefois, et n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour sa fatale existence, et qui voudrait déjà être dans ces lieux dont personne ne revient pour en dire des nouvelles.

^a Voltaire dit dans *Sémiramis*, acte I, scène I :

Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

155. AU MÊME.

Unckersdorf, 16 novembre 1760.

Je vois, mon cher marquis, qu'on me fait parler et écrire lorsque j'y ai le moins pensé. Je n'ai point écrit à Seydlitz depuis le jour de la bataille; ces nouvelles de la suite de nos prétendus succès ont assurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des prisonniers; mais leur nombre n'approche que de huit mille hommes, et non de douze mille. Nous n'aurons point Dresde; nous passerons un hiver désagréable et fâcheux, et, l'année qui vient, ce sera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque; elles sont désagréables; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, soit pour les faire parvenir à nos ennemis et pour les intimider, soit pour ranimer une étincelle d'espérance dans l'âme des citoyens et leur rendre le courage. Appliquez-nous ce vers de *Sémiramis* :

Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

Nous sommes obligés de nous faire des frontières; ce sont des lisières de pays que nous dévastons pour empêcher l'ennemi de nous troubler, l'hiver, dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puissions nous séparer. Jugez des fatigues et des désagréments que j'essuie; jugez de mes embarras, en vous représentant que je suis réduit à faire subsister et à payer mon armée par industrie. Avec cela, je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les personnes que j'aimais, réduit à moi-même, et passant ma vie à partager mes moments entre un travail infructueux et entre mille appréhensions. Voilà un tableau qui n'est point flatté, mais qui vous peint au vrai les choses et ma situation désagréable. Qu'il est différent, mon cher marquis, d'apercevoir ces objets d'une longue distance et par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près, tout nus, et dépouillés du clinquant qui les orne! Vanité des vanités! vanité des batailles! Je finis par cette sentence du sage, qui comprend tout, renferme en soi des réflexions que tous les hommes

devraient faire, et que trop peu font. Adieu, cher marquis; ne soyez plus si crédule sur les nouvelles publiques, et conservez-moi votre amitié.

156. A U M Ê M E.

Neustadt (près de Meissen), 22 novembre 1760.

Malgré tout l'esprit que vous avez, je m'aperçois qu'il y a une grande différence entre les réflexions et les projets qu'un philosophe fait dans son cabinet, et entre les opérations de l'expérience. Vous parlez, mon cher marquis, comme un livre. Mais, si je vous disais deux mots pour vous mettre au fait des choses, vous conviendriez qu'on ne saurait faire de plus grands efforts que je ne fais, et que ce que vous proposez est impossible. C'est une terrible besogne que la mienne. La guerre a duré cinq campagnes; cependant ne vous figurez pas qu'on néglige la moindre ressource, et soyez sûr que je tends l'arc de toute ma force. Vous savez qu'une armée est composée de bras et de têtes. Nous ne manquerons pas des uns; mais les autres ne se trouvent plus chez nous, à moins que vous ne vouliez vous charger d'en faire faire chez Adam,^a et encore serait-ce, je crois, la même chose. Vous avez donc vu Catt à Berlin? Il y a trois grands mois qu'il m'a quitté pour des affaires qu'il doit arranger. Il pourra vous faire un détail de quelques fatigues qu'il a partagées. Depuis son départ, nous n'avons pas été mieux à notre aise, témoin que, malgré la neige, il n'y a que deux jours que nous avons quitté les tentes pour les maisons. Tout ce tableau ne vous représente qu'en substance la situation fâcheuse où je suis. Je suis sûr que, si vous en étiez témoin, vous me sauriez quelque gré de ce que je souffre de bon cœur, parce que je crois que mon devoir et mon

^a Gaspard-Balthasar Adam, sculpteur du Roi, et auteur de la statue du feld-maréchal comte de Schwerin et du buste du grand chancelier baron de Cocceji. Voyez t. X, p. 210, et t. IX, p. 232.

honneur m'y engagent. Malgré tout cela, malgré mon stoïcisme et toute ma persévérance, j'éprouve souvent des moments où il y a de quoi se donner au diable; mais par bonheur cela est impossible, vous savez pourquoi. Je crois que je pourrai bien passer quelques semaines à Leipzig; cela se pourra, à ce que j'espère, au mois de décembre. Mandez-moi, s'il vous plaît, si, sans trop exiger de vous, je pourrais vous proposer d'y faire un tour. En cas que cela se puisse sans déranger votre santé, je me charge d'arranger votre voyage et d'avoir soin de toutes vos petites commodités. J'attends sur cela votre réponse, résigné d'avance à voir manquer mon projet, s'il ne vous convient pas. Adieu, mon cher marquis; portez-vous bien, et faites des vœux pour un pauvre diable qui s'en ira voyager dans cette prairie plantée d'asphodèle, ^a si la paix ne se fait pas.

Si vous pouvez entreprendre ce voyage, vous me ferez plaisir de m'apporter tout ce qui a paru de nouveau de Voltaire, ou tout ce qu'on lui attribue, et le volume de l'*Encyclopédie* où il y a l'article *Grammaire*.

157. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 novembre 1760.

SIRE,

Comment Votre Majesté a-t-elle pu penser que, malade ou en santé, je balancerais un instant à me rendre à Leipzig pour avoir le bonheur de la voir? Si je ne pouvais pas y aller en carrosse, je me ferais porter sur un brancard; rien ne pourra m'empêcher

^a Dans la description que Lucien donne de l'enfer, dans son traité du *Deuil* (traduction de d'Ablancourt, Amsterdam, 1709, in-8, t. II, p. 174), il dit: «Au delà du marais est un grand pré d'asphodèle, à travers lequel passe le fleuve d'oubli, etc.» Voyez aussi l'*Odyssée* d'Homère, ch. XI, v. 539 et 573, et ch. XXIV, v. 13.

de jouir d'une satisfaction que j'ai tant désirée. Je partirai donc dès le moment que j'aurai reçu vos ordres, et je resterai, si vous le voulez, non seulement quelques semaines, mais trois mois. Je vous prierai seulement de permettre qu'au commencement de mars je puisse retourner à Berlin, parce que, depuis cinq ans, je suis sujet à une maladie chronique qui ne manque jamais de me prendre vers le milieu du mois de mars; c'est une effervescence avec quelques accès de fièvre. Lorsque je me tiens chaudement et à une diète austère, j'en suis quitte pour une incommodité de trois semaines; mais, si je ne prends pas toutes les précautions nécessaires, cette humeur se jette sur les intestins, et me cause des accidents funestes qui, à Breslau et l'année d'ensuite à Hambourg, m'ont conduit aux portes du trépas. Je sais que, pour un héros tel que vous, la mort est une chose que vous voyez avec la plus grande indifférence. Mais vous ne l'avez jamais aperçue que sous l'aspect de la gloire; si vous la voyiez accompagnée de la dyssenterie et du cours de ventre, vous conviendriez que le grenadier le plus intrépide tremblerait de mourir de la foire.

Vous êtes, Sire, le roi victorieux, mais non pas le roi prophète, et je vois bien que vous vous entendez mieux à gagner des batailles qu'à faire des prédictions. Dans une des exaltations de votre âme, vous m'aviez annoncé que les Autrichiens garderaient le poste de Landeshut, et M. de Catt m'apprit hier la bonne nouvelle que vos troupes avaient occupé ce poste avantageux. Nous avons bien parlé de vous avec lui; il vous aime de tout son cœur, et quel homme ne vous aimerait pas? M. de Catt part aujourd'hui avec M. Gotzkowsky, qui se donne tous les jours de nouveaux soins pour les affaires de Berlin. C'est véritablement un bon enfant et un digne citoyen. Je vous en souhaiterais un grand nombre comme lui. C'est le plus grand présent que la fortune puisse faire à un État que celui d'un citoyen zélé pour le bien public et pour celui de son maître; et à ce sujet, je dois dire, à l'honneur de la ville de Berlin, que j'ai vu, dans les temps les plus critiques, beaucoup de ses habitants dont les historiens de l'ancienne Rome auraient fait passer les vertus à la postérité, s'ils avaient vécu de leur temps. J'ai l'honneur, etc.

158. AU MARQUIS D'ARGENS.

Meissen, 1^{er} décembre 1760.

Catt est arrivé, mon cher marquis, et m'a apporté votre lettre. Vous pouvez être persuadé qu'elle m'a beaucoup réjoui en me donnant des espérances de vous revoir. Je vous répondrai, aussi positivement que me le permet l'incertitude des événements qui me dirigent, que je compte me rendre peut-être le 10 à Leipzig, que là j'ai pris une maison, que j'en fais percer une joignante pour que de là vous puissiez venir chez moi sans la moindre incommodité. Quelque intelligence que vous ayez d'ailleurs, je sais la peine que vous avez à diriger votre voyage vous-même; ainsi, pour vous faciliter ce généreux effort que vous voulez faire en ma faveur, je vous enverrai un chasseur pour vous conduire. Il faut que la marquise soit du voyage. Vous pouvez rester sans risque à Leipzig jusqu'au mois de mai, ^a si vous voulez, et vous me connaissez trop pour supposer que je vous y arrêterai, si votre santé vous rappelle à Berlin. Mais je ne vous réponds pas du temps que je pourrai y passer, à cause que je suis l'esclave des conjonctures, et que je dépends plus de mes ennemis que de moi-même. Je ne veux point épuiser dans ma lettre tout ce que je me propose de vous dire moi-même; je ne veux point flétrir la fleur du plaisir que j'attends de m'entretenir avec vous. Ainsi je réserve tout ce que j'ai sur le cœur pour Leipzig. Adieu, mon cher marquis; je vous écrirai et vous enverrai le chasseur. Ce Mercure aura soin qu'il ne vous arrive aucun accident, et je dirai comme Horace : ^b

Cher vaisseau qui portes d'Argens sur les bords saxons, etc.

Vous savez le reste.

^a Le marquis d'Argens quitta Leipzig au mois de mars 1761.

^b *Odes*, livre I, ode 3.

159. AU MÊME.

Wittenberg, 24 novembre 1760.^a

Vous me croyez, mon cher marquis, l'esprit beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je suis ici accablé d'affaires, et la fin de ma campagne n'est pas une chose aussi facile à amener que vous l'imaginez. Ce seront mes succès ou mes pertes qui décideront des contributions de Berlin. Si je suis heureux, Berlin ne payera pas le sou; si la fortune m'est contraire comme par le passé, nous aviserons au parti qu'il faudra prendre pour soulager le peuple. Voilà tout ce que je puis vous dire. Quelques couleurs que vous donniez aux attentats de nos ennemis et aux calamités de la patrie, ne pensez pas que je ne voie clair à travers les nuages dont vous croyez couvrir des infortunes qui sont réelles et accablantes. La fin de mes jours est empoisonnée, et mon couchant aussi funeste que l'a été mon aurore. Ni les succès des Anglais, ni les avantages du prince Ferdinand ne peuvent contre-balancer les affreuses situations où j'ai été cette année; ce serait à recommencer, l'année qui vient. Quoi que je puisse faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que, si je résiste d'un côté, je succomberai de l'autre; je n'ai ni secours, ni diversion, ni paix, ni rien au monde à espérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme sage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre son étoile, et qu'il est pour des hommes courageux des moyens de sortir de peine plus courts et plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gotzkowsky à peu près comme il est venu; je ne puis rien décider qu'entre ci et quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre; c'est le terme que je me suis prescrit, et dont dépendra, comme vous voyez, une partie du destin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher marquis; ne

^a Cette date est fautive, car le 24 novembre le Roi ne se trouvait pas à Wittenberg, et M. Gotzkowsky ne se rendit au quartier général de Meissen que le 28. Peut-être cette lettre a-t-elle été écrite à Meissen, le 1^{er} ou le 2 décembre suivant. Voyez *Geschichte eines patriotischen Kaufmanns*, p. 84, et la lettre du marquis d'Argens, du 28 novembre 1760.

m'oubliez pas, et soyez tranquille spectateur de ce qu'il plaira à la fatalité et à la brutale rage de nos ennemis d'ordonner de nous.

160. AU MÊME.

Meissen, 3 décembre 1760.

Voici le moment, mon cher marquis, que nous rentrerons effectivement dans nos quartiers. J'attendrai encore jusqu'au huitième, que je me rendrai à Leipzig. Voilà le quart d'heure de Rabelais qui sonne, où il faut juger. Je vous envoie un chasseur, le porteur de cette lettre, qui aura le soin de vous conduire, et auquel je vous ai recommandé comme Crésus ou un financier général pourrait recommander son argent. N'arrivez pas avant le 10, pour que j'aie le temps moi-même de vous procurer toutes les commodités dans votre habitation. Je ne puis pas vous nier que je me fais un sensible plaisir de vous revoir et de vous entretenir sur une infinité de sujets. Je serai comme un chartreux à qui son supérieur accorde la liberté de parler. J'ai vécu dans le silence et dans la retraite. Attendez-vous à une inondation de caquet, et à ce que peut produire l'intempérance d'une langue longtemps enchaînée par la douleur et par le silence de la solitude. Adieu, mon cher marquis; j'espère que dans huit jours je pourrai vous voir face à face, jouir de votre vision béatifique, et vous exprimer mes sentiments sans être obligé de vous les peindre. Vous n'y trouverez que de l'estime et de l'amitié pour votre personne. Encore une fois, adieu; je vous embrasse.

161. A U M Ê M E.

Meissen, 21 mars 1761.

Il faut, mon cher marquis, que je prenne congé de vous. Le terme de notre tranquillité est près d'expirer, et nous sommes à la veille de grandes aventures. Je subis mon sort, puisqu'il est tel. Ce qui me donne cependant quelque espérance, c'est que les Anglais ont accepté la suspension d'armes que la France leur a offerte, et qu'incessamment un ministre de France va passer à Londres pour y traiter de la paix. Cela me fait espérer que la campagne que nous commencerons ne traînera pas jusqu'au mois de décembre, et que ces deux grandes puissances d'accord mettront le holà parmi les autres. Écrivez-moi toujours, de quelque côté que je porte mes pas. Mais, quand vous aurez à craindre que vos lettres soient interceptées, ne me parlez que de littérature, ce qui ne peut faire du tort à personne. Mon frère vient d'arriver. Je l'ai trouvé fort bien, et pas du tout affaibli; mais il est étonné de n'avoir plus vingt ans, et vous savez que force est à nous de renoncer à cette prétention. Si vous voulez savoir ce que je fais ici, je vous le dirai en deux mots : j'étudie ma campagne, et j'étudie mes livres. Hier cependant les fabricants de porcelaine m'ont donné une sérénade. Il y a parmi eux une bande qui joue joliment des instruments. Je fais mille vœux pour vous, mon cher marquis, pour toute la ville de Berlin et pour tous mes compatriotes qui sont honnêtes gens, en vous priant de ne pas oublier un chevalier errant qui est votre vieil ami.

162. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 mars 1761.

SIRE,

Je commence par remercier Votre Majesté des bontés dont elle a daigné m'honorer,^a et toutes les lettres que j'ai l'honneur de lui

^a Allusion au séjour que le marquis d'Argens avait fait auprès du Roi pendant l'hiver. Voyez ci-dessus, p. 210 et 212.

écrire devraient commencer de même, car quel est l'instant de ma vie qui ne soit marqué par quelque grâce qu'elle m'a faite? Vous m'avez mis dans l'impossibilité de jamais mériter vos bienfaits, et il ne me reste, pour m'en acquitter, que la reconnaissance; la mienne, Sire, sera éternelle.

J'ai été à Sans-Souci. Le château est dans un très-bon ordre, et le jardin aussi. Quant à la galerie, c'est sans contredit, après Saint-Pierre de Rome, la plus belle chose qu'il y ait au monde. Ma surprise a été extrême, et je n'ai jamais cru que cette galerie fit la moitié de l'effet qu'elle produit; elle est entièrement achevée.

J'attends, Sire, avec l'impatience que vous me connaissez, la nouvelle de la prise de Cassel, et je me flatte de l'apprendre de V. M.; j'ai déjà préparé mes arrangements pour la fête que je donne à cinquante invalides.

V. M. n'oubliera pas, à ce que j'espère, la tragédie de Malagrida.^a Je lis actuellement trois volumes composés de différentes pièces que le roi de Portugal a fait publier; cela fait frémir d'horreur. Je suis tenté de faire deux sermons sous le nom d'un quaker, pour montrer combien une religion qui n'admet point de prêtres est heureuse. Ces temps malheureux sont également infortunés, de quelques côtés qu'on les envisage, soit qu'on les considère comme produisant les guerres les plus cruelles, soit qu'on examine les ressorts politiques qu'on y fait jouer; ceux de la cour de Rome sont dignes de l'enfer. Il paraît, par les pièces que la cour de Portugal a rendues publiques, que le pape d'aujourd'hui est un grand sot, et que son ministre, le cardinal Torregiani, est un des plus méchants hommes qu'il y ait en Europe. Comme à la paix vous aurez indubitablement des affaires à démêler avec lui, j'espère que vous lui ferez sentir les égards qu'un prêtre à calotte rouge doit à des rois. Vous êtes fait également pour venger vos confrères, comme pour les combattre et pour les vaincre.

Voici une *Lettre* écrite, à ce qu'il paraît, par un officier français contre l'*Histoire universelle* de Voltaire. Je crois que vous trouverez que les critiques qui regardent le militaire sont assez

^a Voyez ci-dessus, p. 63, 65 et 144.

bonnes; les autres me paraissent ou fausses, ou bien faibles. J'ai l'honneur, etc.

163. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Meissen, 25 ou 26) mars 1761.

Je suis charmé, mon cher marquis, de vous savoir arrivé à bon port à Berlin. C'est un grand voyage pour vous, et voilà votre campagne achevée. En vérité, je suis aussi impatient que vous d'apprendre la reddition de Cassel, et je commence à craindre que, malgré tous les avantages du prince Ferdinand, il ne fasse un pas de clerc qui le recule d'autant qu'il est avancé. Les Français sont muets comme des carpes; ils ne disent rien aux Anglais. Enfin nous touchons à l'ouverture de la campagne, et probablement elle se fera avec les mêmes désagréments et dangers que la précédente. Je vous avoue que cela me rend rêveur et mélancolique quand j'y pense. Je me dis souvent qu'on ne peut résister au torrent des événements qui nous entraîne, et à cette fatalité qui pousse les hommes comme les vents agitent les sables et les flots. Cette consolation n'est guère consolante, mais tout est dit. Je vous rends grâces de la description que vous me faites de Sans-Souci. Dieu sait si jamais j'y remettrai le pied. Cependant ce que vous m'avez dit m'a fait grand plaisir. Je pense à ce lieu comme les juifs à Jérusalem, ou comme Moïse à la terre sainte, où il voulut conduire le peuple d'Israël, et où il lui fut interdit d'entrer lui-même.

Que vous dirai-je, mon cher marquis, du roi de Portugal? N... a fait du mal partout, et en fera, tant que les souverains ne seront pas, comme César, souverains pontifes chez eux. Ces gens abusent trop impunément du nom de la religion, qui devait être le plus grand frein du crime; ils s'arment du couteau sacré qu'ils prennent sur l'autel pour égorger les rois, et de la piété des faibles pour fonder ou étendre les vœux de leur cupidité et

de leur ambition. La conduite du pape dans cette affaire est inconcevable; il faut qu'il soit un imbécile, et son cardinal secrétaire un scélérat à rouer vif. Mais que nous font ces gens à présent ?

Je suis plus en peine de Cassel ou de mes détachements que de tous les jésuites de l'univers. J'ai sans cesse devant les yeux la difficile tâche que j'ai à remplir. Je n'ai qu'un grand fonds de bonne volonté et un attachement inviolable à l'État; voilà toutes mes armes. Enfin je me précipite, les yeux fermés, dans une mer agitée de divers vents, et sans savoir où j'aborderai. C'est là le vrai fond de ce qui me regarde et de ce que j'augure pour l'avenir. Je tâche d'affecter de la tranquillité; cependant jugez vous-même si la philosophie peut donner cette impassibilité parfaite à un homme né avec des passions vives.

Adieu, mon cher marquis; écrivez-moi souvent. Faites mes compliments à la bonne Babet, et soyez persuadé de l'estime que je vous conserverai toute ma vie.

164. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 mars 1761.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à Votre Majesté la *Lettre* sur Voltaire dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre; on m'avait repris l'exemplaire qu'on m'avait prêté, et je n'ai pu en avoir un chez les libraires qu'aujourd'hui.

On débite ici des nouvelles fâcheuses sur un échec que doit avoir eu l'armée du prince Ferdinand; mais j'espère qu'il n'y aura pas la moitié du mal que l'on dit. Si Cassel n'était pas pris, cela serait bien fâcheux. Pour réparer ces mauvaises nouvelles, on a la relation, à Berlin, de l'avantage remporté par le général Sybourg sur l'armée de l'Empire;^a cela console un peu de l'échec des alliés.

^a A Langensalza, le 15 février. Voyez t. V, p. 102.

Voici un avis, Sire, que le zèle que j'ai pour V. M. m'oblige de lui donner. Tant que M. de Catt sera auprès de vous, vous aurez un des plus honnêtes garçons qu'il y ait; le secret le plus profond sera gardé sur vos occupations littéraires, et la curiosité du public et de bien des particuliers ne sera point contentée comme elle l'a été autrefois. Les pièces les plus secrètes que vous avez composées il y a quatre ou cinq ans sont entre les mains de cent personnes. M. de Catt, Sire, ignore et ignorera éternellement la justice que je lui rends; mais j'ai des raisons plus essentielles peut-être que vous ne le pensez pour vous donner cet avis, et vous pouvez bien croire que je ne vous parle pas de pareille chose en étourdi et sans fondement. Ne mettez jamais dans l'intérieur de votre appartement qu'un homme que vous ayez éprouvé.

J'espère que V. M. jouira d'une bonne santé, et qu'elle aura, cette année, sur ses ennemis tous les avantages que sa fermeté, son courage et sa prudence méritent. Je suis toujours convaincu que tout ira bien à la fin, et que vous aurez la gloire, après avoir résisté à toute l'Europe, de faire une paix bonne et honorable. J'ai l'honneur, etc.

165. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Meissen) avril 1761.

Grâces, marquis, de votre missive. Je n'ai aujourd'hui rien de sinistre à vous apprendre; j'ai au contraire des sujets de consolation et des vues d'espérances à vous communiquer. Broglie vient de repasser le Main; il n'a laissé que deux mille hommes à Cassel, de sorte que cet acte de modération annonce de nouveau les dispositions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhensions fondées pour leurs possessions d'Italie, la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des sentiments pacifiques, et il y a toute apparence que cette cruelle

et funeste guerre tend à sa fin. Cela relève un peu mes espérances, et me donne au moins une gaieté passagère; c'est autant de gagné sur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire pour décharger mon âne, et alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le dépositaire. Je suis sur le point d'achever le de Thou;^a ce livre est très-bien écrit, et j'en suis très-content.

Le critique de Voltaire a, ce me semble, assez bien rencontré: il est cependant trop sévère. Quoi qu'on dise, si l'*Histoire* de Voltaire n'est pas instructive, elle est au moins jolie; c'est une gentillesse, une miniature faite par un Corrège, et certes personne de nous ne voudrait que cet ouvrage fût supprimé. Je compte dans peu de vous donner encore quelques bonnes nouvelles de notre expédition du Voigtland, dont j'attends à tout moment les rapports. Adieu, mon cher marquis; dormez en repos, rien ne troublera votre sécurité de quelques semaines, et alors comme alors. Je vous embrasse; adieu.

166. DU MARQUIS D'ARGENS.

Septembre 1760 (avril 1761).

SIRE,

On ne saurait être plus joyeux que je ne l'ai été à la réception des deux dernières lettres que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire. Je commence enfin à concevoir une véritable espérance de vous revoir tranquille à Potsdam et à Sans-Souci, jouissant en paix des superbes embellissements que vous y avez faits. Je ne saurais comprendre que les Français, pouvant faire autant de mal au prince Ferdinand, aient pris le parti de se retirer, de lui donner le temps de se rétablir et de se fortifier dans un bon poste, s'ils ne regardaient pas la paix comme prochaine. D'ailleurs, l'inaction

^a *Histoire universelle de Jacques-Auguste de Thou, depuis 1543 jusqu'en 1607, traduite sur l'édition latine de Londres. Londres (Paris), 1734, seize volumes in-4. Le seizième volume ne renferme que la Table des matières.*

de la flotte anglaise me paraît s'accorder avec la retraite des Français. La facilité avec laquelle se font vos levées contribuera encore à la paix. V. M. ne me dit rien de l'échange; l'on dit ici qu'il aura lieu; mais quel fond peut-on faire sur les gazettes, qui nous l'annoncent comme étant commencé? Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le compte des deux médailles d'or^a que M. Eichel doit lui avoir remises. C'est M. Sulzer, le chef des souscrivants, qui me l'a donné, et qui, ayant avancé l'or, aurait besoin d'être remboursé pour avoir de quoi battre les médailles d'argent. Il y avait trente et un ducats d'or à chaque médaille, et puis il y a vingt-cinq écus de la monnaie courante d'aujourd'hui pour la souscription du coin. Je prie V. M. de me faire savoir où cet argent doit être compté, parce qu'il a été avancé sur les fonds que nous avons des souscripteurs, et l'on ne peut pas aller en avant sans cette somme.

Je comptais envoyer par ce courrier la tragédie de *Tancrède*, de Voltaire. La versification m'en paraît très-faible et prosaïque, les situations romanesques et souvent contraires à la raison; il y a des endroits touchants et quelques beautés de détail. Il a dédié sa pièce à la Pompadour; cette *Épître dédicatoire* est l'ouvrage d'un vrai faquin. Cet homme devient tous les jours plus méprisable. Je ne puis avoir cette tragédie que demain; l'exemplaire que j'ai lu ne m'appartenait pas, mais j'enverrai par le premier courrier celui que doit m'apporter un libraire.

Je suis bien charmé que V. M. soit contente de l'*Histoire* de de Thou. C'était un homme rempli de bon sens, ayant de la probité et des connaissances, et voilà les principales qualités qu'il faut dans un historien. J'ai l'honneur, etc.

^a Il s'agit ici des médailles que le Roi donna au colonel von der Heyde (le 22 mars 1761) et au général de Werner, pour avoir sauvé la forteresse de Colberg. Voyez t. V, p. 79 et 80, et t. XVII, p. xvii, n° XI, et p. 357.

167. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Meissen) avril 1761.

J'aimerais mieux vous parler de paix, mon cher marquis, que de nos préparatifs de campagne; cependant, pour ne vous point abuser, je vous apprécie les choses à leur juste valeur. Trop d'indices et trop d'anecdotes me persuadent que la reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagements solennels qu'on avait pris avec nous pour l'exécuter. Un trait aussi fort que celui-là, un manque de foi aussi évident, marque bien que la reine de Hongrie, résolue à tenter le hasard de cette campagne, juge qu'il est de son intérêt de me priver de mes troupes prisonnières le plus longtemps qu'elle pourra. Ce n'est pas sur ce trait seul que je porte mon jugement; il en est bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce mystère d'iniquité. Laissez donc au peuple la flatteuse espérance d'une prompte paix, et, sans vous y laisser entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à peu près aux mêmes événements qui nous arrivèrent l'année passée, sans savoir si nous aurons le même bonheur. Un instant fatal peut renverser l'édifice que nous avons soutenu jusqu'ici, tant bien que mal, par des travaux immenses. Il en arrivera ce qu'il plaira au ciel. J'entre dans cette campagne comme un homme se précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'est le moyen de devenir hypocondre; ne penser à rien, c'est se mettre par sa faute dans le cas d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint et tout le bien que l'on espère n'arrivent jamais au pied de la lettre; il faut beaucoup rabattre de l'un et de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai, il ne me reste qu'à faire la guerre à l'œil, à agir du jour à la journée. En voilà assez pour la politique militaire.

Je passe à présent au sujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue; il y a des situations attendrissantes dont il a tiré parti, mais je ne me déclarerai certainement pas partisan de ses vers croisés. Je ne sais quel effet ils produisent à la déclamation; à la lecture ils me

semblent prosaïques, et, dans quelques endroits, du style d'opéra. Cette pièce n'est pas bonne en général. L'exposition est embrouillée, beaucoup de raisonnements inutiles, des caractères mal développés et mal annoncés, peu de vers sentencieux, dignes d'être retenus, et, dans plus d'un endroit, un manque de vraisemblance qui choque et révolte le lecteur. Je crois que, si Voltaire vit encore quelque temps, il mettra toute son *Histoire universelle* en madrigaux ou en épigrammes.^a Il y a, il est vrai, du radotage dans la pièce, mais convenez que c'est le radotage d'un grand homme; il faut être juste et rendre à son talent l'hommage qui lui est dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de son *Histoire universelle*. Je crois que l'auteur est janséniste; il appuie beaucoup sur la religion et sur des opinions indifférentes que Voltaire a soutenues. Ce morceau serait passable, d'ailleurs, si l'auteur n'y distillait pas le fiel et l'amertume, et s'il avait ménagé quelques expressions trop dures.

En vérité, mon cher marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi, qui dois penser à me battre et à faire ma campagne, je vous fais l'analyse des nouveaux ouvrages qui paraissent. Cela me fait souvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII, qui enfilait des perles: «Sire, vous savez tous les métiers, hors le vôtre.» Passez-moi ce petit trait d'érudition et l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié et de l'estime que je vous conserverai toujours. Adieu.

168. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 avril 1761.

SIRE.

Je ne dirai point à Votre Majesté combien la nouvelle de la levée du siège de Cassel m'a chagriné; elle jugera bien par elle-même

^a Molière fait dire à Mascarille, dans les *Précieuses ridicules*, scène X: «Je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.»

de la peine que j'ai dû ressentir. Mais j'ai vu dans cette guerre tant d'événements fâcheux heureusement réparés, que je me flatte que celui-ci aura le même sort. M. Gotzkowsky est revenu de chez les Russes, où il a essuyé des peines et des risques considérables; il a pensé être arrêté pour otage, et c'est un des moindres désagréments qu'il ait eus, ayant pensé périr plusieurs fois. C'est véritablement un brave et bon citoyen. Il a fini l'affaire de la contribution, sur laquelle je dois faire ressouvenir de ce que j'écrivis il y a six mois à V. M. Si la contribution se lève comme celle qu'on a payée à Hadik, plus de dix mille âmes quitteront Berlin, qui aimeront mieux aller chercher fortune que de payer une somme équivalente à celle qu'ils peuvent gagner dans deux ans. Je crains qu'aucun homme en place ne vous représente cette vérité, et le zèle que j'ai pour V. M. ne me permet pas de la lui dissimuler. Je la supplie de me pardonner la liberté que je prends: mais c'est que je vois ici le train que prennent les choses, et combien de gens ont pris des arrangements pour quitter; ainsi je dois ne lui rien déguiser. Il y a un moyen pour payer la contribution sans qu'elle soit à charge ni à vous, ni à votre capitale; et le projet que les négociants, qui ont avancé de grandes sommes, ont formé me paraît très-bon et très-facile. Enfin, Sire, vous en jugerez cent fois mieux que moi, et vous faites toujours les choses pour le mieux. Le ciel vous conserve à vos sujets et à vos fidèles serviteurs, et tout ira bien. J'ai l'honneur d'être, etc.

169. AU MARQUIS D'ARGENS.

Le 7 octobre 1760 (avril 1761).

Gotzkowsky vient, mon cher marquis, de me rendre votre lettre. Ne soyez pas en peine de ma bonne ville de Berlin; on a pourvu à tout, et les bourgeois ne seront molestés en rien.^a Je voudrais

^a Le Roi paya lui-même, pour soulager sa capitale, cette contribution, qui était de deux millions. Voyez, aux archives de la ville de Berlin, sa lettre au conseiller intime Kirchhausen, président de la ville, en date de Meissen, 7 avril 1761.

qu'on pût terminer de même des affaires plus importantes qui m'inquiètent. Cependant nous venons de prendre encore un colonel, cent hommes et quatre canons aux cercles. Ils sont à présent entièrement expulsés de la Saxe. Nos hussards ont fait des merveilles. Ces petits succès, mon cher marquis, font que je m'applique ce proverbe latin : *Maximus in minimis et minimus in maximis*.^a L'expédition de la Hesse échoue, et nous nous applaudissons beaucoup d'une centaine de galeux et de quelques couleuvres que nous avons pris. Nos nouvelles levées vont assez bien. Reste à savoir si le Du Moulin en a menti en Suède, ou s'il y a dit vrai. S'il a menti, moi, à la tête de mes décrotteurs, de mes ramoneurs de cheminée, de mes larrons de bataillons francs, je me battrai comme un preux chevalier. Si Du Moulin a dit vrai, j'écrirai sur mon épée : *Point homicide ne seras*,^b et je m'en retournerai à ma charrue comme Quinctius Cincinnatus. Avouez, marquis, qu'un petit trait d'érudition et quelques mots latins donnent de la grâce au style. Un ignorant se pâme d'aise lorsqu'il peut se donner un air scientifique. Quand je suis assez heureux que d'accrocher quelque passage latin, je compare aussitôt mes lettres à celles d'Algarotti,^c et je m'en impose à moi-même. Je crois que vous travaillez à présent à la traduction dont vous avez eu la complaisance de vous charger, et j'espère que, l'année prochaine, nous verrons paraître l'ouvrage. Adieu, mon cher marquis ; je fais mille vœux pour vous et pour votre conservation, en vous assurant de toute mon estime.

170. DU MARQUIS D'ARGENS.

Le 23 avril 1761.

SIRE,

La dernière lettre de Votre Majesté a soulagé la tristesse que m'avaient causée les deux avant-dernières, celle où V. M. me

^a Voyez ci-dessus, p. 193.

^b Voyez t. III, p. 14.

^c Voyez t. XVIII, p. 48, 55, 64, 68, etc.

parlait de l'expédition de la Hesse, et celle où elle m'apprenait la rupture de l'échange. Quant à l'affaire de la Hesse, je la regarde aujourd'hui, malgré le peu de réussite qu'elle a eu, comme très-utile, parce que je ne doute pas que la perte des magasins, l'argent qu'il faut pour en former de nouveaux dans un pays entièrement ruiné et dévasté, ne soit une des raisons qui ont fait offrir la suspension d'armes aux Français, dans un temps où ils paraissaient avoir une si grande supériorité par leur nombre sur le prince Ferdinand.

Quant à la rupture de l'échange des prisonniers, je dirai naturellement à V. M. que je m'y suis toujours attendu. L'histoire des trois derniers siècles m'a appris à connaître la maison d'Autriche. La base de son système est établie sur une fausseté dont elle a toujours fait usage, même dans les occasions où elle n'avait pas besoin d'y avoir recours. Je suis très-convaincu que l'on s'était flatté à Vienne que vous recruteriez vos armées avec moins d'ardeur, si vous comptiez sur l'échange; mais V. M. n'a pas été la dupe de ces mauvaises finesses, et je suis plus qu'assuré que les Autrichiens perdent autant qu'elle à la rupture de l'échange.

Voilà, Sire, tout le côté de Halberstadt, de Magdebourg, de la Nouvelle-Marche tranquille, et qui n'aura rien à craindre pendant que vous serez occupé contre les ennemis qui vous restent. L'inaction des Français est une chose excellente par elle-même aujourd'hui, et, dans la suite, par les effets qu'elle produira inmanquablement. Après le pas que font les Français d'offrir la paix aux Anglais, ils ne s'arrêteront pas dans leurs projets pour faire plaisir aux Autrichiens, qui doivent être au désespoir du commencement de la négociation avec les Anglais. Voilà la fin de la ligue de Cambrai, et j'ai toujours bien cru que cette guerre n'en aurait point d'autre.

Je conçois, par la façon dont V. M. me fait la grâce de me parler, qu'elle va incessamment ouvrir la campagne et se couvrir de gloire jusqu'à ce que ses ennemis soient réduits au point d'être plus raisonnables. Pendant, Sire, que vous ferez des marches et des contre-marches, que vous gagnerez des batailles, je traduirai Plutarque le mieux qu'il me sera possible, pour vous l'offrir dans un français qui vous paraisse plus supportable que celui

d'Amyot.^a Je prendrai la liberté de me servir de votre copiste : je le logerai chez moi, où il sera, pour me servir du vers de Regnard,

Alimenté, rasé, désaltéré, porté.^b

Je compte passer cet été dans une maison de campagne à cinq milles de Berlin, et travailler dans la plus grande tranquillité. Mon hôte s'est aussi avisé de vendre à Berlin la maison que j'habite, et, puisqu'il faut que je déloge, je ferai transporter tout de suite mes meubles à Potsdam; et, quant à moi, j'ai accepté l'offre qu'on m'a faite de me donner une maison de campagne entre Potsdam et Barnewitz, où je pourrai me promener et respirer un bon air. V. M. ne doit pas être inquiète sur les lettres que j'aurai l'honneur de lui écrire. Voici, jusqu'à ce que j'aie le bonheur de la revoir, la dernière où je lui parlerai d'autre chose que de littérature. Lorsque je partirai pour la campagne, dans douze ou quinze jours, j'aurai l'honneur de le faire savoir à V. M. Elle pourra toujours m'adresser ses lettres à Berlin; le maître de poste me les enverra à Barnewitz, dont je ne serai éloigné que d'un quart de mille. J'ai l'honneur, etc.

171. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Hausdorf) 13 mai 1761.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, mon cher marquis, et, pour satisfaire votre curiosité, je commence par la politique. Les Français et leurs alliés ont enfin lâché leur déclaration à Londres, avec cette différence de celle qui nous est venue de Suède, que les Français offrent aux Anglais une suspension d'armes, et que les barbares et les Avars se contentent de proposer un congrès à

^a Jacques Amyot, l'éloquent et naïf traducteur de Plutarque, naquit en 1513, et mourut en 1593.

^b *Le Joueur* de Regnard, acte III, scène IV.

Augshourg. Vous jugerez d'abord de là que la paix avec les Anglais et les Français réussira, et que nous resterons les derniers sur le théâtre du carnage, à spadassonner et ferrailer avec cette nuée d'ennemis qui nous restent. J'enverrai au congrès, puisque nos ennemis le proposent, mais je n'y crois pas plus qu'à la transsubstantiation. Attendez-vous donc à voir, pendant cet été et cet automne, renouveler toutes les scènes de l'année passée. Jugez quelle tâche il me reste à remplir. Nous avons encore eu quelque petit succès contre les cercles; c'est si peu de chose, que je n'en parle pas. Tant que nous ne déferons pas des trente mille hommes, tous nos avantages ne sont que des bibus.

Passons aux nouvelles littéraires. Je porte de la nouvelle tragédie de Voltaire un jugement tout pareil au vôtre. Certainement ce n'est pas une des bonnes pièces de l'auteur. L'*Épître dédicatoire* est d'un faquin qui souffle le froid et le chaud, dont les flatteries et les injures sont mercenaires. L'on s'aperçoit d'abord qu'il loue cette femme pour qu'elle protège sa nouvelle tragédie. Comparez de certains vers de la *Pucelle*^a avec cette *Épître dédicatoire*, et avouez qu'il faut être un faquin pour se déshonorer par de telles contradictions. Je viens d'achever l'ouvrage de de Thou, dont je suis très-content pour la tissure de l'ouvrage, comme pour le style. C'est un livre qui n'est ni trop diffus, ni trop resserré, très-instructif et agréable à lire. C'est tout ce qu'on peut exiger d'un bon ouvrage. Mais, mon cher marquis, vous en savez plus que moi, et vous n'avez pas besoin de mon jugement pour vous étayer, et d'ailleurs, je ne suis pas un auteur grave, comme le sont ceux sur qui les casuistes s'appuient.^b Malgré toutes mes lectures, je ne saurais apaiser l'inquiétude de mon esprit: la crise dans laquelle je me trouve dure trop longtemps, et les dangers et le péril restent les mêmes. Mais je ne veux pas vous noircir l'imagination par toutes les idées fâcheuses et sinistres qui me passent par l'esprit. Il faut que chacun remplisse son sort, et se soumette à la fatalité qui enchaîne les événements

^a Voyez la *Pucelle* de Voltaire, chant II, vers 207 — 217. *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XI, p. 38 et 39.

^b L'auteur grave rappelle les *Provinciales* de Pascal, où ce terme est souvent répété, p. e. dans la cinquième et la sixième *Lettre*.

et force les hommes à les essuyer sans qu'ils puissent les éviter. Ceci sent bien le dogme d'un calviniste. Y a-t-il une prédestination, n'y en a-t-il pas, je n'en sais rien. Je ne crois guère que la Providence se mêle de nos misères; mais je sais à n'en pas douter, par expérience, que les conjonctures forcent les hommes dans les partis qu'ils prennent, qu'ils n'influent point dans l'avenir, qu'ils font des projets dont le vent se joue, et qu'il arrive souvent le contraire de ce qu'ils avaient imaginé et résolu. Je viens de reprendre les hémorroïdes fluides; ce maudit mal m'exécède et me fatigue prodigieusement. Je ressemblerai bientôt à Job de mille maux atteint.^a Mais c'est trop vous parler de ce qui me regarde; j'aurais été plus retenu sur cet article, si je ne savais la part que vous y prenez. Adieu, mon cher marquis; aimez-moi toujours, car je suis bon diable, et ne m'oubliez pas.

172. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 16 mai 1761.

SIRE,

J'apprends par toutes les nouvelles publiques que Votre Majesté est arrivée heureusement en Silésie, et qu'à son approche ses ennemis se sont retirés vers la Bohême. Je ne doute pas que vous ne fassiez une campagne heureuse et digne d'un héros tel que vous, dont la fortune rougirait de ne pas couronner à la fin la constance et la valeur.

Les gazettes avaient dit que Voltaire avait obtenu la liberté de retourner à Paris; mais cela ne s'est point confirmé. Si cette nouvelle avait été vraie, ce rappel aurait été occasionné par un

^a Le fameux sonnet de *Job*, par Benserade, commence par ce vers :

Job, de mille tourments atteint.

On connaît les discussions littéraires qui eurent lieu pour décider lequel, de ce sonnet ou de celui d'*Iranie*, par Voiture, était le meilleur.

bien mauvais livre. J'aimerais mieux être exilé jusqu'à la fin de ma vie que d'avoir seulement l'idée d'en faire un pareil.

Je travaille à la traduction de Plutarque, et j'espère que j'en aurai fait une bonne partie avant le commencement de l'année prochaine. Je vous ai toujours présent devant les yeux, et je me dis sans cesse à moi-même, en travaillant : Prends garde à toi, et songe à ce que dira le Roi.

Je pars demain pour la campagne. V. M. me fera toujours la grâce d'adresser à Berlin les lettres dont elle voudra m'honorer, et M. Jordan, maître des postes, me les fera remettre exactement.

J'espère que V. M. jouit d'une bonne santé. L'exercice et l'occupation dissiperont les humeurs causées par la vie sédentaire de cet hiver. Je suis bien résolu de suivre le conseil que me donne V. M. à ce sujet, car je m'aperçois que j'ai plus ou moins de mal à l'estomac, selon le plus ou le moins d'exercice que je fais. N'allez pourtant pas me proposer une compagnie dans un bataillon franc, à moins que vous ne fassiez un concordat avec vos ennemis, par lequel on ne se battra qu'à onze heures du matin. J'ai l'honneur, etc.

173. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Kunzendorf) mai 1761.

Je vous vois avec plaisir à la campagne, mon cher marquis ; si vous y prenez quelque exercice, cela contribuera à votre santé. et vous y serez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends grâces de ce que vous n'oubliez pas la version de Plutarque dont je vous avais prié de vous charger ; c'est un service important que vous rendez à la république des lettres et à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le ciel que la paix précède la fin de votre traduction ! Je crains bien qu'il n'en soit autrement. Je suis aussi incrédule sur les sentiments pacifiques de certaines puissances que vous l'êtes sur la sainte ampoule. Je prévois qu'il y aura encore

des flots de sang répandus, et que la fortune, à laquelle toutes les puissances remettent leur sort, en décidera souverainement. Chantez-lui quelque antienne, mon cher marquis, dites-lui un bout de votre bréviaire, et tâchez, s'il se peut, de nous la rendre favorable. Je lui promets une image d'or, à l'imitation de la petite statue que les empereurs romains conservaient précieusement dans la chapelle de leurs lares. Adieu, mon cher marquis: ne m'oubliez pas, et soyez persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

174. AU MÊME.

Kunzendorf, près de Schweidnitz. 20 mai 1761.

Me voici arrivé, mon cher marquis, en Silésie, sans en être plus avancé pour cela. Les oursomanes se préparent à la campagne, les Français en font autant, les Autrichiens sont vis-à-vis de nous. Vous voyez que notre situation est, en gros, la même que l'année précédente, et que ce que je vous ai dit à Leipzig n'est que trop vrai. Cette situation, qui ressemble aux lucides intervalles des médecins, continuera, à vue de pays, jusqu'au mois de juillet. Mais alors il se fera un beau sabbat dans ces contrées, et la fortune, la fatalité, le hasard, ou tout ce qu'il vous plaira, en décideront. Je lis Lucien, de temps en temps Racine, quelquefois Voltaire, pour me distraire. D'ailleurs, je passe ma vie fin seul vis-à-vis de moi-même, sans penser à l'avenir qu'autant qu'il le faut absolument, et sans vouloir prévoir des choses sur lesquelles la nature a jeté un voile impénétrable à nos yeux. Si vous voulez savoir si je suis gai, je vous dirai franchement que non. Si vous êtes curieux des nouvelles de ma santé, apprenez que, malgré quelques infirmités, elle est assez passable pour me donner l'espérance qu'elle résistera aux fatigues de la campagne. Il m'est arrivé en marche une chose assez singulière. Vous m'aurez vu un page dont je pouvais me servir pour des commissions, et qui s'en acquittait bien. Je l'envoie, lorsque nous nous mettions en

marche, pour me commander à dîner à Strehlen, où ma maison était arrivée: ce pauvre garçon devient fou en chemin, et arrive à Torgau en faisant mille extravagances. Nous avons jeûné de cette aventure, et j'ai été obligé de renvoyer ce pauvre malheureux à ses parents, sans qu'il y ait espérance qu'il recouvre jamais le bon sens. Que nous sommes de misérables créatures, pauvres humains qui nous enorgueillissons d'un instinct un peu plus perfectionné que celui des bêtes, qu'un moment nous ravit, et qui, une fois perdu, rend notre condition pire que celle des brutes! Quelle source inépuisable de réflexions humiliantes et tristes! Je les supprime, puisque vous les ferez de vous-même, me bornant à vous assurer que, tant que je conserverai cet instinct de raison en son entier, je ne cesserai de vous aimer et de vous estimer. *Vale.*

Mes compliments à la marquise.

175. AU MÊME.

Kunzendorf, 24 mai 1761.

Je fais des vœux, mon cher marquis, pour que vous passiez tranquillement votre été à la terre où vous vous êtes retiré. J'ai cependant quelque pressentiment qui me fait croire qu'il y aura encore quelques moments d'inquiétude et d'alarme. A la vérité, les Anglais et les Français commencent à négocier tout de bon: mais vous sentez que c'est un remède lent, qui n'opérera pas aussi vite que nous le désirons. Notre tranquillité dans ces cantons durera encore probablement jusque vers la fin du mois prochain, et alors ce sera à peu près comme la campagne dernière. Je vous y prépare d'avance, pour que vous vous attendiez à peu près aux mêmes événements.

Je n'ai rien appris de Voltaire: je ne sais s'il est à Paris ou à sa seigneurie de Tournay. S'il a eu permission de retourner en

France, elle lui aura été accordée sans doute en faveur de l'*Épître dédicatoire* de *Tancrède*, adressée à la Pompadour. Tout ce qui le touche ne m'affecte guère, et je suis très-persuadé que, s'il est même réconcilié avec la cour, à la première incartade il sera obligé de décamper de nouveau. Cet homme n'a point de suite dans sa conduite. Je ne lui vois de projet continu que celui d'amasser de l'argent; c'est le seul dont il ne s'écarte jamais, sans scrupule et sans pudeur pour le choix des moyens, et toujours altéré d'une soif insatiable des richesses. Laissons ce misérable se prostituer lui-même par la vénalité de sa plume, par la perfidie de ses intrigues et par la perversité de son cœur, tandis que vous travaillerez tranquillement à votre Amyot, et que vous rendrez un service réel à tous les amateurs des lettres, tandis que je serai ici à m'opposer à la conjuration de toute l'Europe, et tandis que les Anglais et les Français feront leur paix. Je vous rends grâces des faveurs de la fortune que vous me promettez. J'en ai grand besoin; aussi lui ai-je voué une belle statue d'or, si elle ne m'abandonne point cette guerre. Tous les empereurs romains en avaient une, placée dans la chapelle de leurs lares. Je lui dois beaucoup; pourquoi ne lui rendrais-je pas les mêmes honneurs? Adieu, mon cher marquis; écrivez-moi autant que la correspondance demeurera ouverte, et soyez persuadé de mon amitié.

176. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 6 juin 1761.

SIRE,

J'ai eu l'honneur de recevoir une de vos lettres à Havelberg, et, le lendemain, une autre à Rathenow, et c'est de Potsdam que je répons à V. M. Mes crampes d'estomac sont devenues si fréquentes, que les médecins m'ont conseillé de faire pendant dix ou douze jours un voyage pour me secouer, et de prendre ensuite

les eaux pendant une quinzaine de jours. J'ai donc été à Fehrbellin, de là à Kyritz, de Kyritz à Havelberg, de Havelberg à Rathenow, de Rathenow à Barnewitz, et de Barnewitz je suis revenu à Potsdam. Ces dix jours de voyage m'ont soulagé, et je serais obligé à V. M., si elle ne trouvait point mauvais que je prisse pendant quinze jours, c'est-à-dire jusqu'au 22 de juin, les eaux à Sans-Souci, après quoi je retournerai à Berlin, ou bien, selon les événements, je resterai à Potsdam jusqu'à ce que je puisse avoir le bonheur de revoir V. M. Je ne puis croire que ce temps heureux soit encore bien éloigné. Voilà M. de Bussy à Londres, et mylord Stanley à Paris. Je pense que ces négociateurs iront plus vite que ceux du congrès d'Augsbourg. Toutes les gazettes ne parlent que de votre traité avec les Turcs; elles ajoutent même que vous aviez reçu dans votre camp un envoyé de la Porte Ottomane. Ce qui me fait douter de cette nouvelle, c'est que V. M. ne me dit pas un mot de cet ambassadeur musulman, quoique j'aie l'honneur d'être grand partisan de saint Mahomet, et que j'aie visité avec une dévotion exemplaire les sept mosquées impériales de Constantinople. Si les serviteurs du prophète peuvent nous être utiles, je consens de faire le voyage de la Mecque et de Médine; mais, si les princes chrétiens voulaient être raisonnables, j'aimerais encore mieux la paix que l'avantage de voir le tombeau de l'envoyé de Dieu et de rapporter un morceau du tapis qui couvre le chameau qui, toutes les années, porte un Alcoran à la Mecque.

Pondichéry doit être pris depuis la dernière bataille que les Français ont perdue sous les murs de cette ville. Belle-Isle est aux abois; la ville est prise, il ne reste plus que la citadelle, qui ne peut être secourue. Tout cela doit avancer les négociations à Londres et à Paris. J'ai l'honneur d'être, etc.

177. AU MARQUIS D'ARGENS.

Kunzendorf, 7 juin 1761.

Nous voici encore, mon cher marquis, dans la même situation qu'à notre arrivée. Ce profond calme pourra devenir le précurseur d'une tempête violente; la fin de ce mois paraît l'annoncer. Je suis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaise fortune. Chantez un petit hymne à cette fortune dont nous avons besoin d'être protégés. La reine de Hongrie est acharnée à la guerre; j'ai servi cinq ans de plastron aux traits de la cour de Vienne et à la barbarie de ses troupes et de ses alliés. Il est dur de souffrir toujours, et je sens que la vengeance peut être un plaisir divin, comme le disent les Italiens; il ne s'agit que d'en saisir le moment. Ma philosophie reçoit de si rudes assauts, qu'il y a des moments où elle s'échappe. On canoniserait quiconque, après avoir été outragé comme je le suis, aurait assez d'empire sur lui-même pour pardonner à ses ennemis sans dissimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confesse que ma faible vertu ne saurait atteindre à cet état de perfection, et que je mourrais content, si je pouvais me venger en partie du mal que j'ai souffert. Il en sera ce qu'il plaira à mon bon ange, au hasard ou à la fortune. Je suis, en attendant ce que le sort ordonnera, tranquille et solitaire; je réfléchis, puisqu'il le faut, sur l'avenir; je lis et je m'occupe en silence.

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles; le troisième nous renvoie, pour la paix, à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raison; après l'événement, on criera au miracle. Ces prophètes sont comme les calendriers où les astronomes annoncent de la pluie, du soleil, du vent, du beau temps, le chaud et le froid, pour contenter la superstition du peuple.^a Je ne sais si vos Français feront la paix, ou s'ils continueront la guerre; je suis comme un docteur, je ne sais rien, sinon que je souhaiterais fort de me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des sottises héroïques des sots, et du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma

^a Voyez ci-dessus, p. 122.

place et dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher marquis; n'oubliez pas ceux qui combattent pour vous, et soyez persuadé de ma parfaite amitié.

178. AU MÊME.

Kunzendorf, 11 juin 1761

Les petits voyages que vous faites, mon cher marquis, vous auront donné une partie de cet exercice nécessaire et indispensable sans lequel notre machine organisée ne peut jouir de la santé. Il semble que nous soyons destinés à être secoués toute notre vie, et que nous ayons été faits plutôt pour agir que pour penser. Prenez les eaux à Sans-Souci, vous en êtes très-fort le maître. Je me flatte que ce séjour vous fera quelquefois souvenir de moi. Vous me demandez des nouvelles de mes engagements avec ce peuple sans prépuce, portant croissant dans ses armes. Sachez donc qu'il est très-vrai que nous avons fait un traité ensemble. J'ai été obligé d'avoir recours à la bonne foi, à l'humanité musulmane, puisqu'il n'en est plus chez les chrétiens. La gazette en a menti sur l'article de l'ambassade. Ce n'est point l'usage des Turcs d'en envoyer pour des traités, à moins que ce ne soient des traités de paix. Quelque avantage que me procure cette alliance,^a il ne faut point vous flatter qu'elle nous procurera encore la paix. Je crois que les Anglais feront la leur avec les Français; mais tout cela n'empêchera pas la reine de Hongrie d'aller son train, tant que les barbares partageront avec elle les travaux de la guerre. Ces barbares sont en pleine marche vers les frontières, et je m'attends que nos occupations, nos fatigues et nos embarras commenceront à la fin de ce mois. Juillet, août, septembre, octobre, seront quatre terribles mois qui me dureront des années. Il faut vous attendre à des scènes à peu près semblables à celles de l'année passée, et, pour qu'encore tout soit

^a Voyez t. V, p. 107, et ci-dessus, p. 158, 164 et 165.

égal, il nous faut la même fortune. J'aime mieux, mon cher marquis, vous mander des vérités que de vous flatter par de vaines illusions. Un malheur prévu est, à mon sens, moins accablant qu'une légère infortune à laquelle on ne s'attend point. La trempe de votre âme philosophique n'a pas besoin d'être fortifiée; vous savez que le monde est une figure qui passe, et que tous les événements ont le sort d'une lanterne magique, où vous voyez sans cesse de nouveaux acteurs qui paraissent, et de nouveaux objets qui se présentent. Quels que soient donc ces événements, il faut regarder avec une indifférence stoïque ce qui est destiné à finir. C'est le sort des biens et des maux qui arrivent aux hommes; c'est le nôtre. Chaque jour nous apprend à mourir, soit par les parties que nous perdons sans cesse, soit par notre sommeil, qui est une image, un prélude de la mort à laquelle nous sommes voués du jour de notre conception. En faisant ces réflexions tous les matins, vous entendrez avec indifférence les bruits qu'annonce la renommée: ces vastes projets de nos ennemis, nos calamités et nos succès même vous paraîtront des misères, car, en considération de tout l'univers et de tous les âges, la guerre que nous faisons ne figure pas plus que celle des rats et des souris. Tenez-vous-en donc, mon cher marquis, à votre tranquillité philosophique: donnez-vous de l'exercice, puisqu'il est indispensable pour votre santé, et ne vous inquiétez pas de ce que ni vous, ni moi, ni personne dans l'univers ne peut empêcher ou changer. Je vous fais ici un beau sermon; j'en prends ma part pour moi-même. Mais, dès que les passions sont une fois animées, notre philosophie devient faible, elle prêche à un sourd dans les premiers moments, et ce n'est que le temps qui la rend victorieuse. Je vous demande pardon de vous dire des choses que vous savez mieux que moi. J'ai fait conversation avec vous, plutôt que je ne vous écris une lettre. C'est un épanchement du cœur, et vous m'en gronderez, si vous pensez qu'il ne convient de parler philosophie qu'à ceux qui ont reçu le bonnet de docteur. Adieu, mon cher marquis: vivez heureux et tranquille.

179. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 20 juin 1761.

SIRE,

Je remercie infiniment Votre Majesté de ce qu'elle a la bonté de permettre que je prenne les eaux pendant une quinzaine de jours à Sans-Souci; mais comment a-t-elle pu croire que cet endroit me ferait plus penser à elle qu'un autre? Partout où je suis, Sire, vous êtes toujours présent à ma mémoire, et vos bienfaits, qui me suivent partout, ma reconnaissance, qui les égale, ne cessent de me rappeler sans cesse tout ce que je vous dois.

Je compte d'être le 1^{er} de juillet à Berlin, et d'y apprendre tous les jours quelque bonne nouvelle. Je ne doute pas que la fortune ne se déclare à la fin entièrement pour vous; vos lumières et votre fermeté la détermineront pour la bonne cause.

J'ai appris, Sire, avec une joie inexprimable la signature et la conclusion de votre traité avec les bons et braves Musulmans; mais si ces dignes enfants du grand prophète veulent agir sérieusement, je ne vois plus de doute dans la supériorité que vous aurez sur vos ennemis, et surtout si la paix se fait entre les Français et les Anglais. Apparemment ces derniers ne se démentiront pas pour la première fois de leur vie, et ne feront pas une paix honteuse et nuisible à leurs alliés; car les Anglais des deux dernières guerres ne sont pas ceux du règne de la reine Anne, et ils se sont piqués, à ce qu'il me paraît, depuis vingt ans, de réparer le blâme de leur prompt séparation avant l'affaire de Denain. Quant aux Turcs, Sire, il faut que j'avoue à V. M. que je ne puis concilier ce qu'elle me dit de son traité et de la continuation de la guerre; car, ou ils agiront, ou ils n'agiront pas. S'ils agissent, quelle supériorité n'acquerez-vous pas! et, s'ils n'agissent pas, je ne vois pas les avantages de votre traité pour le temps présent, et c'est pourtant le grand article que ce temps présent.

Enfin, au milieu de ce nuage obscur de politique, qu'il n'est pas permis à mes faibles yeux de percer, je fais sans cesse des vœux pour vous revoir tranquille, heureux et jouissant d'une paix stable et honorable. Que ne pouvez-vous vous débarrasser de

tant de soins, venir vivre tranquillement, au sein des arts et des lettres, à Sans-Souci! Cette charmante demeure devient toujours plus agréable et plus magnifique. Je vais deux fois par jour admirer le plus beau morceau d'architecture après Saint-Pierre de Rome: l'œil est toujours frappé d'un nouveau plaisir en considérant ce superbe édifice. La colonnade est aussi près d'être achevée: elle aurait surpris les anciens Romains, si elle avait été placée dans les jardins d'Auguste. Puisse la paix, Sire, vous procurer bientôt le plaisir de voir toutes ces beautés! J'ai l'honneur, etc.

180. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Kunzendorf) juin 1761.

Vanité des vanités! vanité de la politique! Ces paroles du sage, que moi, indigne, je vous rapporte, mon cher marquis, conviennent très-bien aux beaux raisonnements de politique que nous avons faits cet hiver à Leipzig; tant il est vrai que ce qui paraît le plus vraisemblable est souvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je suis ici. Je vous assure que je ne suis pas les bras croisés, et que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus, cette année, sur la paix; malgré les raisonnements les plus concluants, malgré tant de différentes probabilités, il n'en sera rien. Si la fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai; mais faudra-t-il encore, l'année prochaine, danser sur la corde et faire le saut périlleux, s'il plaît à Leurs Majestés apostoliques, très-chrétiennes et très-moscovites de dire : Saute, marquis!^a

Vous raisonnez très-bien sur le sujet des circoncis. Ah! que les hommes ont le cœur dur! On dit : Vous avez des amis. — Oui, de beaux amis qui, les bras croisés, vous disent : En vérité, je

^a Allusion au *Joueur*, comédie de Regnard, acte IV, scènes X et XI, et acte V, scène IV.

vous souhaite beaucoup de bonheur. — Mais je me noie, tendez-moi donc une corde. — Non, vous ne vous noierez pas. — Si fait, je vais être submergé à l'instant. — Oh! nous espérons le contraire: mais, si cela arrivait, soyez persuadé que nous vous ferons une belle épitaphe. Tenez, marquis, voilà comme le monde est fait, et les beaux compliments dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre empire et, plus que lui, la fortune, soient nos alliés: ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur et la persévérance. Avec tout cela nous pourrions encore établir un équilibre dans cette balance dérangée dont M. Pitt n'a pu trouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour: ensuite j'en reviens à mon Gassendi, ensuite au troisième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon âme un combat singulier d'ambition et de philosophie.

Je suis si occupé du présent et de cent mille dispositions à faire, qu'à peine je pense à Sans-Souci: je ne sais si je le reverrai de ma vie. Mais vous, mon cher marquis, vous, dis-je, et la philosophie, vous faites ma consolation, mon asile et ma gloire. Pour vous donner cependant des nouvelles qui puissent vous intéresser, je vous dirai que, de ce côté-ci, tout restera tranquille jusqu'au 15 du mois de juillet, et que, si la fortune me rit peut-être entre-ci et ce temps, il se frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez bientôt ce que c'est. Tout a été très-bien calculé: reste à savoir si l'exécution y répondra. Adieu, mon cher marquis: je vous embrasse.

P. S. Pardon, mon cher marquis, et de la mauvaise écriture, et de la négligence du style; mais, quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque, ni dans le goût attique.

181. AU MÊME.

(Kunzendorf) 2 juillet 1761.

J'ai achevé de lire votre Gassendi, mon cher marquis, et je vous rends compte de l'impression qu'il a faite sur moi. Je trouve sa partie physique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière est composée, en tant qu'il éclaire le système d'Épicure, je la trouve très-bonne. J'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés sur ses atomes crochus, ronds, pointus, etc. Cependant, s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en saurait douter, il faut bien que leur genre et leur espèce diffère, pour que leur diverse composition ou arrangement puisse donner l'être aux quatre éléments et aux productions infinies de la nature; il faut encore que ces éléments de la matière soient impénétrables, durs et à l'abri de toutes les atteintes de la destruction, comme Épicure et Gassendi le soutiennent. Ainsi, voilà sûrement des vérités qu'ils ont pénétrées, malgré le voile presque impénétrable qui les cache à notre curiosité. Je trouve des choses fort instructives, dans son *Traité de physique*, sur les hommes, les plantes, les animaux et les pierres, sur la génération et sur la corruption des êtres animés. Épicure et lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût possible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avait deviné les vérités que les calculs étonnants de Newton ont démontrées. Je vous avoue que je ne suis pas aussi content de son *Astronomie* que du reste; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paraît pencher pour le système de Ptolémée, et n'oser recevoir celui de Copernic qu'avec la dispense du pape. Sa *Morale* est sans contredit la partie la plus faible de son ouvrage; je n'y ai trouvé de bon que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des États; le reste de l'ouvrage sent trop son recteur qui divise, subdivise, définit des mots, et emploie beaucoup de paroles pour dire peu de choses. L'article de la liberté est le plus faible de tous; il semble qu'il se soit hâté, dans ce septième volume, de finir son ouvrage.

Il se peut que Bernier,^a son traducteur et son abrégiateur, ne l'ait pas bien servi. C'est donc à vous, qui pouvez puiser à la source, à m'apprendre si ces fautes que je lui reproche appartiennent au philosophe ou au voyageur. Voilà, mon cher marquis, une grande lecture d'achèvee. Je me suis pressé de finir, de crainte que ce Loudon, qui n'est assurément pas philosophe, n'interrompît grossièrement mes études. J'ai choisi à présent des lectures que je puis abandonner sans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un second tome à *Candide*.^b Je vous prie de charger le petit Beausobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourd'hui des melons de Sans-Souci, et je me suis écrié en les voyant : O trop heureux melons ! vous avez joui de la vue du marquis, qui m'est interdite. Comment prend-il ses eaux ? lui font-elles du bien ? est-il gai ? se promène-t-il ? prend-il de l'exercice ? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour le punir de son silence, je l'ai mangé à votre santé. Après juillet, août, septembre et octobre, j'espère de vous écrire, non sur le sujet de la philosophie spéculative, mais sur la pratique. Adieu, mon cher marquis. Calfeutrez bien votre corps, pour qu'il parvienne à la durée des atomes de Gassendi, et qu'il soit à l'abri des maladies, des infirmités et des secousses qui menacent notre fragile machine. Philosophiez tranquillement ; prouvez souvent à Babet que votre vigueur n'admet point de vide dans la nature, et soyez persuadé de mon amitié.

Grand scrutateur de la nature,
Malgré son style et son latin,
Gassendi demeure incertain
Entre monsieur Moïse et son maître Épicure.
D'un système boiteux je suis le serviteur;
Sans vérité point de science.
Si d'un pas assuré, ferme et plein de vigueur,
Il se guide par l'évidence,

^a François Bernier, docteur en médecine de la faculté de Montpellier et voyageur célèbre, mort à Paris en 1688, a publié un *Abrégé de la Philosophie de Gassendi, en VIII tomes*. A Lyon, 1678, in-12.

^b Voltaire n'est pas l'auteur de ce second tome de *Candide*, qu'on attribue à Thorel de Campigneulles, mort en 1809.

L'autre pas, chancelant et vacillant de peur,
S'appuie insensément, par excès de prudence,
Sur les béquilles de l'erreur.

182. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 juillet 1761.

SIRE,

A la fin, le voilà pris, ce Pondichéry attaqué, bloqué depuis plus de deux ans, et l'on en a reçu la nouvelle à Paris dans le même temps que celle de la victoire du prince Ferdinand. On assure que la flotte anglaise est partie pour une nouvelle expédition. Si tout cela n'accélère pas les négociations de M. de Bussy à Londres, il faut regarder toutes les règles de la prudence et du bon sens comme entièrement abandonnées par le ministère français. Que les théologiens viennent, après cela, nous faire des contes des soins que prend la Providence pour placer à la tête des États des gens éclairés! Quand j'examine la conduite des Français, j'ai toujours envie de faire un ouvrage intitulé : *Du mépris de Dieu pour la créature*. Quelle désolation ne doit-il pas y avoir à Paris, où tant de gens sont totalement ruinés par la perte de Pondichéry, et cela, par le caprice de quelques particuliers qui s'étaient persuadé d'avoir trouvé le plus beau et le plus sublime système politique! Que dirait Louis XIV, s'il revenait dans ce monde, qu'il vit la France beaucoup plus accablée d'impôts qu'elle ne l'était dans les dernières années de la malheureuse guerre pour la succession à la couronne d'Espagne, qu'il apprit que toutes les Indes occidentales et orientales sont perdues, que toutes les colonies françaises sur les côtes de l'Afrique sont encore entre les mains des Anglais, que plus de cent cinquante mille hommes sont périés en Allemagne ou par le fer, ou par les maladies, et que tout cela est arrivé pour rendre plus puissante la maison d'Autriche? Quel que fût l'étonnement de Louis, il augmenterait encore bien

plus quand il apprendrait que tous ces événements ont été causés par les conseils d'une petite caillette de la rue Saint-Denis et sous la direction d'un mauvais poète sorti du séminaire de Saint-Sulpice.

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire m'ont causé un plaisir infini. Je vois qu'elle jouit d'une parfaite santé, et, quant aux suites de la guerre, je n'en serai jamais inquiet, dès que je saurai que vous pouvez agir à la tête de vos armées. Je suis très-persuadé que vos ennemis seront à la fin forcés de vous accorder une paix bonne et honorable, et que tous leurs vains efforts n'auront servi qu'à donner un nouvel éclat à votre gloire et à immortaliser votre constance et votre fermeté. J'ai l'honneur, etc.

183. AU MARQUIS D'ARGENS.

Camp de Pülzen, 9 juillet 1761.

Votre lettre, mon cher marquis, me fournirait matière à un gros commentaire philosophique. Il faudrait donc examiner l'étendue de la raison humaine, les nuages qui l'obscurcissent, et les illusions qui lui font erreur. J'aurais à citer quantité d'exemples que l'histoire fournit des faux raisonnements et de la mauvaise dialectique de ceux qui gouvernent les États, et on trouverait, si l'on y prenait bien garde, que la façon différente d'envisager les objets, les préjugés, les passions, quelquefois un excès de raffinement, pervertissent ce bon sens naturel qui semble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres désirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions et les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrais vous dire sur ce sujet.

Je suis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude soit une marque de la part que vous prenez à ma situation, je

crains qu'elle ne vous fasse tort, sans que cette inquiétude change en rien la suite des événements de cette campagne, que le docteur Pangloss ^a vous dira nécessaires dans le meilleur des mondes possibles. Nous touchons au moment où le nœud de la pièce va se débrouiller, et où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poète philosophe :

Heureux qui, retiré dans le temple du sage.
Voit tranquille à ses pieds la tempête et l'orage, etc. ^b

Vous savez le reste. C'est l'affaire de cent dix jours jusqu'au mois de novembre; il faut les passer avec fermeté et avec une héroïque indifférence. Relisez Épictète et les *Réflexions* de Marc-Antoine; ^c ce sont des toniques pour les fibres relâchées de l'âme.

J'ai pris ici toutes les mesures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. M. Kaunitz se prépare à me livrer des assauts redoublés. Je vois sans frayeur tout ce qui se prépare, bien résolu de périr ou de sauver ma patrie. Si nous ne sommes pas maîtres des événements, du moins soyons-le de notre âme, et ne déshonorons pas la dignité de notre espèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouvez un peu stoïque, marquis; mais il faut avoir dans son arsenal des armes de toute trempe, pour s'en servir selon l'occasion. Si j'étais avec vous à Sans-Souci, je me livrerais aux agréments de votre conversation; ma philosophie serait plus douce, et mes réflexions moins noires. Dans la tempête, il faut que le pilote et les matelots travaillent; il leur est permis de rire et de se reposer quand ils sont dans le port.

Je vous ai écrit ce que je pense de votre compatriote Gassendi; j'y trouve beaucoup de choses supérieures à son siècle: je n'y condamne que le projet de combiner Jésus-Christ avec Épicure. Gassendi était théologien: ou c'était une suite des préjugés de son éducation, ou c'était la peur de l'inquisition, qui lui firent

^a Le docteur Pangloss est un des principaux personnages de *Candide*, ou *l'Optimisme*, roman de Voltaire, 1759. Voyez la lettre de Frédéric à Voltaire, du 28 avril 1759.

^b Voyez t. XI, p. 44, t. XVIII, p. 113, et ci-dessus, p. 190.

^c Sans doute Marc-Aurèle Antonin. Voyez t. VII, p. xiii et 104.

imaginer ce bizarre concordat; on voit même qu'il n'a pas le courage de justifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les arguments que Gassendi avait énoncés, et il me semble que ce premier l'emporte, en qualité de dialecticien, par sa dextérité à manier les matières, et par la justesse de son esprit à pousser les conséquences des principes plus loin qu'aucun philosophe les ait poussées avant et après lui. Je n'ai point vu cet ouvrage de Gassendi sur Des Cartes dont vous me parlez; je n'ai de ce philosophe que ce que Bernier en a traduit. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuse et les idées innées. Puissent les projets de campagne de mes ennemis être aussi ridicules que le système de Des Cartes! puissé-je les réfuter aussi facilement à grands arguments, non *in barbara*, mais *de facto*! J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher marquis, et je vous avoue que, malgré tous les bons raisonnements de Gassendi, ce Loudon, cet O'Donnell, et ces gens qui me persécutent, m'ont souvent causé des distractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher marquis; écrivez-moi tant que les chemins seront libres, et soyez persuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

184. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 19 juillet 1761.

SIRE,

Voilà enfin l'invincible Broglie battu, et le chanceux Soubise malheureux pour la seconde fois.^a Si cet événement ne produit rien sur les négociations entamées à Londres, toute ma pauvre politique est en déroute.

Si je ne savais pas, Sire, depuis vingt ans que j'ai l'honneur d'être à votre service, que vous êtes aussi tranquille au milieu

^a Le prince Ferdinand battit ces deux maréchaux français à Vellinghausen, le 16 juillet 1761. Voyez t. V, p. 142 et 143.

des camps et du bruit des armes que vous l'êtes dans votre bibliothèque, à Sans-Souci, je n'aurais pu comprendre comment vous avez pu faire l'extrait et le jugement que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer sur la philosophie de Gassendi. Vos décisions sont également justes et précises. Il y a cependant une chose qu'il faut mettre sur le compte de Bernier plutôt que sur celui de Gassendi : c'est la préférence qu'il semble donner au système de Ptolémée sur celui de Copernic. Bernier est seul coupable de cette préférence peu judicieuse. Il est vrai que Gassendi, qui a voulu relever la philosophie d'Épicure, a donné au système de Ptolémée, suivi par Lucrèce^a, toute la vraisemblance qu'il a pu ; mais d'ailleurs, il pensait comme Copernic, dont il a écrit la vie, ainsi que celle de Tycho Brahé. J'ai ces deux ouvrages en latin, qui sont fort estimés. Gassendi est regardé par tous les astronomes comme un très-grand homme, et bien supérieur à Des Cartes pour la partie de l'astronomie.

On dit ici que V. M. fait des manœuvres admirables en Silésie. Quant à moi, Sire, je suis convaincu qu'elles aboutiront au gain d'une bataille complète sur vos ennemis. Je ne suis jamais inquiet sur les événements de la guerre, tandis que vous vous porterez bien. Votre santé et la conservation de votre personne sont les garants certains du bonheur de l'État. J'ai l'honneur, etc.

185. AU MARQUIS D'ARGENS.

Pülzen, 20 (juillet 1761).

Je crois, mon cher marquis, que voilà la dernière lettre que je vous écrirai de ces environs. Tout est en mouvement ; Autrichiens et Russes, tout tire vers la Haute-Silésie. Je pars demain pour m'opposer à leurs desseins. Ce sont les premières pièces qui se passent. La partie deviendra bientôt plus intrigante, et les grands coups ne tarderont pas à se porter. Faites des vœux

^a Lucrèce vivait bien avant Ptolémée.

pour nous, et gagnez sur vous d'attendre tranquillement quel dénouement prendra cette scène. Maître Pangloss, que direz-vous de votre optimisme quand vous apprendrez que des hommes faits pour s'entre-secourir se déchirent comme des bêtes féroces? Il dira, malgré la conscience secrète de ses pensées, que tout est bien. Je suis fâché d'avouer le contraire. Je ne croirai que tout est bien que lorsque nous aurons battu nos ennemis à plate couture: car il faut que justice se fasse. Adieu, mon cher marquis; pensez à moi lorsque vous êtes désœuvré, et n'oubliez pas que votre meilleur ami guerroye contre des ennemis acharnés dans les champs de la Silésie.

186. AU MÊME.

Camp d'Ottmachau, 25 juillet 1761.

Je vous remercie, mon cher marquis, des éclaircissements que vous me donnez sur les opinions de Gassendi. Je m'étais bien douté qu'un esprit aussi conséquent ne donnerait pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis sur le compte de Bernier. C'est bien dommage que nous n'ayons pas une traduction fidèle et complète des œuvres de ce philosophe. Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus: vous autres, vous lisez le latin, le grec, l'hébreu, etc., pendant que je ne sais qu'un peu de français, et, quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus crasse ignorance.

Cependant je vous en crois plus sur la philosophie que sur vos prophéties politiques. Il est très-vrai que, en jugeant par les apparences, il semble que la paix avec l'Angleterre et la France doive être une suite de la victoire du prince Ferdinand; cependant rien n'est moins certain, et je ne crois ces sortes de choses qu'après que l'événement les a réalisées. Vous me demandez sans doute des nouvelles de ce qui se passe ici, et je comprends bien qu'un citadin de Berlin doit être curieux de savoir comment nous

guerroyons en Silésie. Je puis vous satisfaire en peu de mots. Loudon a, le 20, débouché des montagnes, et s'est avancé vers Münsterberg; j'ai marché le 21 à Nimptsch, le 22 j'ai passé à Münsterberg à sa barbe, et je suis venu ici pour m'opposer à la jonction qu'il projette avec les Russes. Ceux-ci sont à Namslau; j'ai des corps qui les observent; ainsi, de quelque côté qu'ils veuillent tourner, j'espère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit se décider dans peu de jours; vous serez instruit de tout, et je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirais davantage; mais le courrier qui est chargé des dépêches importantes est sur le point de partir, ce qui m'oblige à vous assurer simplement de mon amitié et de mon estime. Adieu.

187. AU MÊME.

Strehlen, 8 août 1761.

Nous ne faisons jusqu'ici que des mouvements, mon cher marquis. Nous avons eu beaucoup de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils sont indignes de votre attention. Les Russes pillent, selon leur coutume, en Silésie, de l'autre côté de l'Oder. Loudon dort à Wartha, et nous ne faisons pas grand' chose. Que votre imagination n'aille pas trop vite. Vous allez dire : On sera sans doute sur le point de convenir d'un armistice. Rien moins que cela. Je vous assure qu'il y a moins d'apparence à présent que jamais à toute suspension entre les parties belligérantes, soit Français et Anglais, soit Prussiens et Autrichiens, soit Suédois, cercles, etc. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du prince Ferdinand, la prise de Pondichéry et des Antilles n'a amolli en rien l'esprit belliqueux de la cour de Versailles. Notre campagne traînera, selon les apparences, et il est à croire qu'elle ne deviendra sérieuse que vers l'automne. Faites des vœux à la fortune pour qu'elle

nous seconde. Ce sera l'épée, et non la plume, qui amènera les choses à la pacification générale. L'épuisement d'argent fera ce que la raison et l'humanité auraient dû faire; le combat finira faute de combattants.^a Enfin on verra du nouveau, et je crois presque qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle que nous avons commencée. Je vous donne matière à d'amples conjectures. Je voudrais vous fournir des nouvelles plus agréables; prenez-les telles qu'elles conviennent au temps qui court. Travaillez tranquillement sur Plutarque, et soyez un peu moins paresseux à me donner de vos nouvelles. Adieu, cher marquis; je vous embrasse.

188. AU MÊME.

Wahlstatt, 18 août 1761.

Je vous écris, mon cher marquis, du centre de l'armée russe et autrichienne. Cependant jusqu'ici il n'y a encore rien à craindre. Je crois qu'en quelques jours nos affaires en viendront à une décision. C'est le moment critique, où nous aurons le plus besoin de la fortune; ce sont des événements où la prudence n'a pas autant de part qu'il serait à désirer, et où l'on voit périr le prudent et prospérer le téméraire;^b mais *basta*. Vous voyez votre politique confondue, et vous en convenez. Cela ne m'étonne pas, car il y a quelque chose là-haut qui se moque de la sagesse des hommes. Tout ce qui paraît probable souvent est le moins vrai. L'espérance, l'ambition, la haine, l'intérêt, sont des passions qui modifient si différemment les hommes, que ce qui paraît bien à l'un paraît très-mauvais à l'autre. De là vient, marquis, qu'il est impossible aux hommes de pénétrer l'avenir; en parler, c'est deviner. J'aimerais autant expliquer les énigmes que le sphinx

^a Et le combat cessa, faute de combattants.

Corneille, le *Cid*, acte IV, scène III.

^b Voyez t. X, p. 39 et 71, et t. XII, p. 58.

proposait aux Thébains. Il est certain qu'en quelques cas on peut lire les conséquences dans leurs principes; mais raisonner juste et supposer que tous ceux dont notre esprit s'occupe raisonnent de même, c'est fort se tromper. M. de Turenne disait qu'il aimait mieux avoir un général habile en tête qu'un ignorant, par la raison qu'il ne se trompait pas en supposant ce que ferait un habile capitaine, mais qu'il se méprenait toujours sur les projets d'un général qui agit sans principes. Après tout, prenez patience; ce ne sera pas ni vous ni moi qui vengerons la raison des attentats de la sottise. Laissons aller les choses comme elles vont, rions des folies qui se font, sans nous mettre en colère, et pensons que les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs. Songez que je fais passer cette lettre tout à travers les camps de nos ennemis, et jugez par là combien il est difficile d'entretenir la correspondance. Les Russes se sont surpassés en horreurs que leurs Cosaques ont commises; il y a de quoi émouvoir Busiris et Phalaris, tout inhumains qu'ils étaient. Je souffre des infamies et des barbaries qui se commettent, pour ainsi dire, sous mes yeux; mais j'ai appris à souffrir sans m'impatienter. Ainsi rien n'altérera le fond de mon âme, j'irai mon droit chemin, et je ne ferai que ce que je croirai utile et honorable. Voilà ce que la maturité de l'âge nous apprend, et à quoi il est impossible de plier l'esprit trop bouillant de la jeunesse. Je crains de vous ennuyer avec mes tristes et graves réflexions. J'avoue que vous pourriez vous passer de cet austère bavardage; mais enfin je ne l'effacerai pas, et, puisqu'il est écrit, il restera tel. Adieu, mon cher marquis; je vous écrirai je ne sais quand, ni je ne sais d'où. C'est dans ces conjonctures que vous devez montrer le front inébranlable d'un philosophe et l'impassibilité des stoïciens. La philosophie spéculative n'est bonne qu'à nourrir notre curiosité; celle qui s'attache à la pratique est la seule utile. Je vous la recommande, en vous priant cependant de ne pas oublier un avorton de philosophe militaire qui vous aime bien.

189. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 août 1761.

SIRE,

Je vois, par la dernière lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire V. M., que, malgré les embarras dont elle doit être accablée, elle jouit d'une bonne santé. C'est là, Sire, pour moi le point principal, parce que je suis convaincu que, tant qu'elle pourra agir, tous les projets de ses ennemis s'en iront en fumée; s'ils ont sur vous la supériorité du nombre, vous avez celle des lumières et de la bravoure de vos troupes. C'est ainsi qu'Annibal battit tant de fois les Romains avec des armées qui étaient bien inférieures aux leurs.

Depuis la prise de Pondichéry, les finances sont dans un si pitoyable état en France, qu'ils ont supprimé les jetons de l'Académie française. Cela a produit un nombre de petites pièces très-plaisantes, dont Paris a d'abord été inondé; il y en a une où l'on dit que l'Académie doit députer deux orateurs pour aller haranguer les ambassadeurs de Russie et de Suède, et les prier de rendre aux enfants d'Apollon, sur les subsides que la France paye à leurs souverains, ce qui fait le principal produit de leurs travaux littéraires, si utiles pour tous ceux qui veulent faire des compliments. Je ne comprends pas comment un si grand dérangement dans les finances peut s'accorder avec le système guerrier de la cour de Versailles. Que fait la flotte anglaise? Elle devrait être déjà partie. Permettez, Sire, que, à l'exemple d'un grand ministre (d'Argenson la Bête),^a je place ici un vieux proverbe : Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. Si tant est qu'il y ait en Angleterre quelque apparence d'entamer une fois sérieusement les négociations, rien n'est capable de leur donner plus de poids qu'une seconde entreprise comme celle de Belle-Isle. Toutes les gazettes nous annoncent de la part de cette flotte une nouvelle expédition secrète; cependant nous voilà au mois de septembre, et elle est toujours dans le port. J'espère que cette

^a Le marquis d'Argenson, mort en 1757, et surnommé *la Bête* par les courtisans de Versailles, était un philosophe et un excellent citoyen.

expédition secrète ne le sera pas autant que celle de l'année passée, qui devait se faire approchant dans le même temps, et dont personne n'a jamais rien appris. V. M. saura mieux que moi plusieurs petits avantages que le prince Ferdinand et le prince votre neveu remportent tous les jours; ainsi je ne lui en parlerai pas.

M. Joyard,^a votre maître d'hôtel, ne sachant comment s'adresser à V. M., est venu chez moi me prier de lui marquer qu'il avait encore quelques biens à Lyon, qu'il voudrait aller prendre pour les joindre à ceux qu'il a ici de l'héritage de Pesne, son beau-père. C'est un congé de six mois qu'il lui faudrait pour terminer entièrement ses affaires, et, comme il trouve à la foire de Leipzig des occasions favorables pour son voyage, il aurait une obligation infinie à V. M., si elle daignait lui en accorder la permission. V. M. le connaît depuis près de vingt-huit ans, et elle sait bien qu'il n'est pas capable de prolonger d'un jour son voyage au delà du temps que V. M. voudra bien lui accorder.

Vous savez sans doute, Sire, que l'on a défendu aux jésuites en France d'avoir des écoliers, et qu'il leur est interdit de recevoir aucun novice; cela fait beaucoup de bruit. C'est ainsi que les Grecs, dans la décadence de l'empire d'Orient, disputaient sur des questions théologiques dans le temps qu'on leur enlevait l'Égypte et l'Arménie. J'ai l'honneur, etc.

190. AU MARQUIS D'ARGENS.

1761.

Je n'ai point trouvé Bayle parmi mes livres; on l'a oublié à Breslau. Ayez donc la bonté, mon cher marquis, de me prêter les *Comètes*, ou mon âme meurt d'inanition. C'est à vous, comme à un philosophe, de me donner cette substance spirituelle qui nous guérit des préjugés, et devient un aliment indispensable au salut de notre raison et du bon sens.

^a Voyez t. X, p. 101, et t. XIII, p. 85.

191. AU MÊME.

Bunzelwitz, 24 septembre 1761.

Après un silence de six semaines, une lettre en prose eût été trop peu de chose; j'ai fait un effort, et je vous envoie en vers une relation d'une partie de notre campagne^a et une gazette poétique^a qui peut-être vous divertira. Dieu merci, il n'y a presque point eu de sang répandu, et nous sommes tout aussi avancés que nous pouvons l'être, vu les circonstances où nous avons été. L'armée russe doit être à Posen, où elle cherche en vain les magasins que Platen lui a enlevés; elle sera obligée de poursuivre sa marche vers la Vistule, pour ne pas périr de misère. Czernichew s'est joint à Loudon avec huit ou neuf mille hommes, ce qui ne m'embarrasse aucunement. Nous avons encore un mois à remplir, après quoi ma tâche pour cette année sera finie. Voulez-vous bien croire, mon cher marquis, que, jusqu'au moment présent encore, nous sommes sans les moindres nouvelles de ce qui se passe, soit en Poméranie, en Saxe, ou dans la Hesse? Nous apprenons des bruits confus par des déserteurs et les prisonniers des ennemis; ce sont nos seules gazettes. Dans quelques jours la correspondance sera entièrement rétablie. Pour moi, qui ne suis pas fort curieux d'événements, je me trouverais heureux dans mon ignorance, si ce n'était le poste que j'ai à remplir, et les conjectures hasardeuses où sont les affaires. Je ne vous écris pas cette lettre avec un style libre et une entière effusion de cœur; il me reste encore des scrupules sur l'incertitude du cours des postes. Il vaut mieux attendre; rien ne presse, et, comme je me flatte de pouvoir vous revoir cet hiver, je remets à ce temps-là tout ce que je pourrais vous conter d'anecdotes et de faits singuliers. Cependant vous pouvez vous tranquilliser tout à fait. Nous n'avons rien à appréhender, et notre campagne, vide de grands exploits, mais exempte de grands revers, se finira doucement et paisiblement. Je vous embrasse, mon cher marquis, et

^a Voyez, t. XII, p. 162, l'*Épître au marquis d'Argens, comme les Russes et Autrichiens bloquaient le camp du Roi*, et, p. 166, la *Gazette militaire*. Voyez aussi t. XIII, p. 183—188.

je ne manquerai pas de vous écrire quand je croirai le pouvoir faire avec sûreté. Ne m'oubliez pas; adieu.

192. AU MÊME.

Bunzelwitz, 25 septembre 1761.

Voici une lettre du 29 août qui m'arrive, mon cher marquis, de votre part. C'est la première en cinq semaines. Nous avons été assiégés et bloqués par nos ennemis. Nos nouvelles se bornaient aux limites de notre camp. Cette situation a duré quinze jours, après quoi l'ennemi est décampé de nuit. Mais, comme les barbares tiraient vers Glogau, la correspondance n'en est pas devenue plus libre. J'ai profité de l'occasion qui se présentait pour faire enlever aux Russes tous les magasins qu'ils ont eus en Pologne. Cela a si bien réussi, qu'on leur a pris toutes les troupes qui la gardaient, canons, bagages, et une grande quantité de chariots. Buturlin a vu rompre ainsi tous ses projets, et, n'ayant plus de quoi vivre, il a été obligé de renoncer au dessein de piller la Marche, la Poméranie et Berlin, pour s'en aller à Thorn, y chercher à subsister. Voilà, mon cher marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre service. A présent il faut traîner les restes languissants de cette campagne pour la finir doucement. Les Français, croyez-moi, ne feront la paix que lorsqu'ils n'auront plus de ressources, et ils n'en sont pas là. Un grand royaume fournit toujours les frais d'une campagne. C'est une épargne maladroite que celle qu'ils font des jetons de l'Académie française. Cette lésine, qui est peu de chose, fera beaucoup murmurer, et paraîtra aux autres puissances une ressource faible et ridicule pour soutenir la guerre. Si cette nation fait des efforts excessifs pour pousser une guerre qui lui est en quelque sorte étrangère, que ferait-elle donc, si l'ennemi était aux portes de Paris? En vérité, mon cher marquis, plus je connais le monde, plus il me paraît méchant, imbécile et pervers. Je ne m'attendais pas à voir

les jésuites persécutés. On ferait bien d'abolir cet ordre de l'univers, comme on a fait celui des templiers avec moins de justice. Il y a beaucoup de cette graine en Silésie. Je voudrais pouvoir l'abolir à l'exemple des catholiques; peut-être aurai-je le cœur de les imiter en quelque chose. Je me suis amusé ici, ces jours passés, dans mes moments de loisir, à faire une ode sur la mort de mon neveu.^a Je vous la montrerai cet hiver, où je me flatte beaucoup de vous revoir. Le bon Joyard peut faire son voyage en toute sûreté. Il lui faut cependant des passe-ports, qu'il aura bien la prudence de se procurer d'avance. Un gargotier me suffit pour le présent, et, l'hiver, Noël^b est en état de contenter l'épicurien le plus gourmet de l'Europe. Quand on a Noël et le marquis, on peut contenter les délices du corps et de l'esprit, et nourrir l'un et l'autre. Je vous crois à présent occupé de Plutarque, comme je le suis de Loudon. Vous travaillez sur un philosophe, et moi sur un maudit homme dévoré d'ambition et d'une inquiétude épouvantable. Vous réussirez, marquis, dans votre traduction, et j'espère de même de mener ma campagne heureusement à sa fin. Adieu, mon cher marquis; donnez-nous encore un gros mois, et nos opérations seront achevées. J'espère ensuite de vous revoir et de vous assurer de toute mon estime.

193. AU MÊME.

Strehlen, 27 septembre 1761.

Je vois, mon cher marquis, qu'il y a une grande différence d'envisager les événements en général, ou d'en connaître le détail. Ce sont ces détails qui en font apercevoir les bonnes ou mauvaises suites, et c'est précisément de quoi je dois m'occuper. Ainsi ne vous étonnez pas si les mêmes événements nous paraissent si différents, et s'il arrive que vous prenez pour des ba-

^a *Ode à ma sœur de Brunswick sur la mort d'un fils tué en 1761.* Voyez t. XII, p. 30 — 35.

^b Voyez t. XIII, p. 85, et ci-dessus, p. 141.

gatelles ce que j'envisage comme de la plus grande importance. Je ne presse point cette matière, et je me garde bien de l'expliquer plus amplement. Cette campagne n'est certainement pas encore finie, et il faut attendre le mois de décembre pour voir quelle en sera l'issue. Je crois que les Français ne pousseront pas leur pointe plus loin, et que le prince Ferdinand se trouvera cet hiver à peu près comme il a été le précédent. J'ai beau vouloir exalter mon âme, je n'en viens pas à bout. Elle est d'une trempe si massive, qu'elle ne voit ni ne connaît rien de l'avenir. Les politiques sont des aveugles qui se donnent les airs d'en vouloir guider d'autres. Si nos ennemis, avec des forces si considérables et avec une si grande puissance, ne peuvent dire jusqu'à quel point ils pousseront leurs progrès contre nous, comment moi, qui n'ai pour alliés que l'industrie et la témérité, comment voulez-vous que, dans ce trouble universel, dans cet assaut général que me donne toute l'Europe, je puisse deviner ce qui arrivera dans quinze jours d'ici, ce qui arrivera dans huit, et ce qui se passera demain? Nous sommes au milieu d'une tempête, d'un ouragan, si vous le voulez, et c'est alors que les pilotes se trompent le plus dans leur calcul. Je vous ai envoyé des vers que j'avais faits dans un moment d'espérance qui me causait une gaieté passagère. Le style de Jérémie serait à présent le plus convenable; lui, à ce que dit l'Écriture, qui savait seul proportionner les lamentations aux douleurs, s'il vivait, serait dans nos camps le poète à la mode. Il y a, selon toutes les apparences, une de vos lettres égarée. Mais, quel qu'ait été son sort, l'ennemi, s'il l'a prise, n'en tirera pas de grandes lumières. Je m'occupe à lire; je vis en chartreux militaire, et j'écris quelquefois plutôt pour me distraire que pour instruire ou amuser les autres. On n'entend plus parler de Voltaire. Il s'épuise avec son czar Pierre,^a et lui donne la vie de son esprit et de son style, qui était si brillant autrefois. Cet ouvrage pourra aller de pair avec celui que Milton^b fit sur l'Apocalypse.

^a *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand. Voyez les Œuvres de Voltaire, édit. Beuchot, t. XXV.*

^b Milton n'a écrit aucun ouvrage sur l'Apocalypse, que nous sachions. Il est probable que le Roi veut parler de Newton, dont il nomme souvent le *Commentaire sur l'Apocalypse*. Voyez p. e. t. XI, p. 150, et ci-dessus, p. 116.

Adieu, mon cher marquis. J'aurais bien des choses à vous dire; mais, comme je crois que vous les devinez à peu près, je crois pouvoir me dispenser de vous en incommoder. Ne m'oubliez pas, et pensez quelquefois à moi.

194. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 octobre 1761.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté par la voie du commandant de Glogau. Je ne sais si elle aura reçu ma lettre. Je lui aurais écrit de nouveau, si je n'avais voulu être certain auparavant d'une nouvelle à laquelle je ne pouvais ajouter foi. Lorsque j'ai su qu'elle était véritable, je me suis dit à moi-même ce que je voudrais que vous vous dissiez pour vous consoler : c'est que, quelque génie que vous ayez, vous n'êtes pas un Dieu, et que, après avoir agi avec toute la prudence humaine, vous ne pouvez ni empêcher ni prévoir des choses qui paraissent absolument impossibles. Voilà, Sire, ce qui vous regarde personnellement dans la perte de Schweidnitz; ^a mais comment une garnison a-t-elle pu être forcée dans deux heures de temps, dans une ville qui, médiocrement défendue, doit tenir trois semaines de tranchée ouverte? Je ne condamne personne, parce que je ne suis instruit que par des bruits publics et par le rapport de plusieurs soldats de la garnison de Schweidnitz, qui ont trouvé le moyen de se sauver, et qui sont venus à Berlin. Mais, quand je pense qu'avec deux bataillons de milice nous avons tenu cinq jours à Berlin contre plus de trente mille hommes, et soutenu deux assauts, et qu'ensuite de cela je vois Dresde pris sans tirer un coup de canon, douze mille hommes se rendant prisonniers à Maxen, et le général Wunsch, qui avait percé, obligé de retourner sur ses pas par l'ordre de son général, Schweidnitz enlevé dans deux heures,

^a Arrivée le 1^{er} octobre. Voyez t. V, p. 127 et 128.

Glatz pris dans quatre, je ne trouve plus si extraordinaire la façon dont les Anglais ont agi avec l'amiral Byng. Je le répète encore, je ne juge personne, parce que j'ignore la cause des événements; mais celui de Schweidnitz est si extraordinaire, qu'il est impossible que tous vos véritables serviteurs n'en soient outrés de douleur. Je suis persuadé, Sire, que vous ne tarderez pas à réparer ce fâcheux accident; mais il est bien mortifiant que vous soyez occupé toutes les campagnes à réparer des fautes où vous n'avez point de part.

Les affaires vont fort bien dans la Poméranie, et la jonction du général Platen avec le duc de Wurtemberg n'a pas coûté trente hommes, pas un seul chariot de bagage ni de vivres. Voilà ce qui s'appelle un homme que ce Platen! Les Autrichiens qui étaient à Halle se sont retirés cul par-dessus tête à l'approche du brave général Seydlitz, qui a donné deux fois les étrivières cet été à l'armée de l'Empire. Je ne dis rien à V. M. du prince Henri, qui s'est conduit, pendant le temps que vous étiez entouré, avec la prudence de M. de Turenne, et qui nous a toujours fait assurer à Berlin que nous n'avions rien à craindre.

Les Français se sont présentés de nouveau devant Wolfenbüttel, et ils bombardent cette place; ils ont fait en Ost-Frise des cruautés et des exactions cent fois pires que celles des Cosaques. Le prince Ferdinand a détaché un corps pour les chasser du pays de Brunswic. Les Anglais, ayant rappelé leur ministre de Paris, agiront apparemment avec leur flotte, qui a resté tranquillement toute la campagne dans les ports de Yarmouth et de Plymouth. Il faut convenir que les Français se sont bien moqués des Anglais avec leurs prétendues négociations; ils leur ont fait perdre tous les fruits qu'ils auraient pu retirer, pendant la campagne, de leur force maritime. Cette conduite désespère tous les partisans de la bonne cause. J'ai l'honneur, etc.

195. AU MARQUIS D'ARGENS.

Strehlen, 19 (octobre 1761).

Vous me dites bien des choses, mon cher marquis, que je me suis dites à moi-même. Tout cela ne change pas notre situation en mieux, et les remèdes deviennent tous les jours plus difficiles à trouver et à employer. Vous voyez combien vos conjectures politiques vous ont trompé; quelque esprit que vous ayez, vous ne pourrez deviner l'avenir que rarement, parce qu'il faudrait avoir une connaissance parfaite des causes secondes, ce que nul homme ne peut avoir, pour lire dans ces principes quelles en seraient les conséquences. Tout va ainsi dans le monde, et le hasard se joue de la vaine prudence des hommes. Tant que la campagne n'est pas finie, nous n'en devons pas juger, et il faut suspendre son jugement jusqu'aux quartiers d'hiver. Le dur, l'ingrat métier que le mien! Souvenez-vous de nos entretiens de Leipzig, et, si vous êtes sincère, vous m'avouerez que j'ai eu raison dans tout ce que je vous ai dit relativement à ma situation et à cette campagne. Je crains le sort de mes lettres. Je ne m'explique pas, mais vous devinerez aisément tout ce que je pense. Je n'ai pas, depuis un mois, reçu de lettres de vous, soit qu'il y en ait d'égarées, soit que vous ne m'ayez point écrit. Je vous prie d'être un peu moins paresseux. Adieu, mon cher marquis. Je suis bien aise que vous soyez tranquille à Berlin; pour moi, je ne le suis pas, et ne sais pas si je pourrai l'être de ma vie.

196. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 octobre 1761.

SIRE,

Je crois que Votre Majesté aura reçu deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis le commencement de ce mois, une

par la voie du commandant de Glogau, et l'autre par la poste ordinaire. Comme je n'ai aucune nouvelle de V. M., je suis dans une grande inquiétude que sa santé ne soit altérée par les fatigues et par cette mauvaise saison. Les Français ont été chassés et battus devant Brunswic; ils en ont levé le siège, et ont abandonné tout de suite Wolfenbüttel. Cette fuite leur coûte autour de douze cents hommes tués ou prisonniers. C'est ce que vous saurez depuis longtemps. Les Russes marchent en Pologne, du côté de Danzig; ils ont fait une triste figure cette année-ci, et vous les avez peints à merveille dans les deux charmantes pièces que vous m'avez envoyées. Ils étaient réduits à une si grande misère, dans les derniers temps, auprès de Colberg, que leurs Cosaques venaient demander du pain pour l'amour de Dieu à nos postes avancés.

M. de Verelst, ^a qui a eu le malheur de perdre son fils unique, a demandé aux états généraux la permission d'aller en Hollande pour quelques mois. Il m'a prié d'écrire à V. M. qu'il passerait par Magdebourg, pour prendre, par la voie de M. le comte de Finck, les ordres dont elle voudrait le charger. Il serait déjà parti depuis près de trois semaines; mais l'utilité dont il pouvait être à Berlin, s'il était arrivé quelque accident, l'a déterminé à différer son voyage, et il séjournera encore ici jusque vers le temps des quartiers d'hiver. Je ne saurais, lorsque je parle de ce ministre à V. M., lui en dire assez de bien; c'est le plus galant homme qu'il y ait au monde, et chaque moment le rend plus cher et plus respectable aux citoyens de Berlin.

Je souhaiterais pouvoir, dans le temps présent, vous voir plus tranquille; mais je sens bien que la campagne n'est pas encore finie en Silésie, et qu'il n'y aura que la rigueur de la saison qui éloignera les armées. J'en reviens, Sire, à mon refrain ordinaire : conservez votre santé, et tout ira bien à la fin, malgré la fureur et l'acharnement de vos ennemis. Je vous répète ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans ma dernière lettre : vous n'êtes pas un Dieu, et il fallait l'être pour prévenir l'aventure de Schweidnitz. D'ailleurs, votre campagne est admirable, et l'armée russe est aussi délabrée que si elle avait perdu la plus grande bataille;

^a Voyez ci-dessus, p. 197.

le reste se réparera , et votre génie m'en est le garant. J'ai l'honneur, etc.

197. DU MÊME.

Berlin, 3 novembre 1761.

SIRE,

Je suis bien éloigné de croire que les événements particuliers n'influent pas infiniment sur le général des affaires ; mais, depuis le commencement de cette guerre, j'ai adopté une maxime du *Télémaque* de M. de Cambrai pour en faire la base et le fondement de ma façon de penser.^a « Avant que les accidents fâcheux arrivent, dit Mentor, il faut tout mettre en œuvre pour les prévenir ; quand ils sont arrivés, il ne reste plus qu'à les mépriser. » Ce qui m'a fortifié dans cette façon de penser, c'est que j'ai toujours vu que nos plus grands revers ont été suivis des plus heureux événements. Tant que vous pourrez agir, j'aurai toujours bonne espérance, et, s'il ne vous restait que dix hommes et de la santé, je ne perdrais point l'espoir de voir à la fin échouer les projets des ennemis.

On a été à Berlin dans la plus grande surprise lorsqu'on a appris l'aventure arrivée à des officiers autrichiens, prisonniers à Magdebourg, dont on a découvert les conspirations ; cela est épouvantable. Comment est-ce que des officiers qui ont donné leur parole d'honneur peuvent y manquer aussi indignement ? Enfin, si tout ce que les lettres qui nous viennent de Magdebourg disent est bien véritable, il y a de quoi faire de sérieuses réflexions sur la police et sur la garde qu'on doit établir dans cette ville.

L'armée de M. de Soubise est enfin entrée en quartiers d'hiver.

^a Fénélon, archevêque de Cambrai, fait dire à Mentor, au milieu du premier livre des *Aventures de Télémaque* : « Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais, quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. »

Il a renvoyé en France cinquante-cinq escadrons et vingt-deux bataillons. On arme dans les ports de France pour agir contre l'Angleterre, et l'on parle encore de la construction des bateaux plats;^a tout cela me paraîtrait encore plus plat que les bateaux, si M. P... avait voulu rester dans sa place.^b En attendant, les Anglais vont démolir Belle-Isle de fond en comble, pour pouvoir se servir de la grosse garnison qu'ils sont obligés d'y tenir; toutes les gazettes de Londres assurent cette nouvelle.

Je ne sais ce que fait Voltaire; il a publié une *Lettre* pour prouver qu'il était très-bon chrétien, et qu'il allait exactement à la messe. Cet homme mourra comme il a vécu, agité de mille projets chimériques. Son dernier ouvrage sur la Russie est entièrement tombé. A propos d'ouvrage, j'ai discontinué depuis plus de deux mois ma traduction de Plutarque, que je reprendrai bientôt, et j'ai employé ce temps à traduire le plus ancien philosophe grec qui nous reste, appelé Ocellus Lucanus. Il a fait un ouvrage sur la nécessité de l'éternité du monde; il vivait longtemps avant Socrate, Platon, Aristote, etc. Son ouvrage est court, mais excellent; j'y ai joint, sous le prétexte d'éclaircir le texte, plusieurs dissertations qui ne feront pas rire les ennemis des philosophes. Ce qui m'a engagé à faire cet ouvrage, que j'aurai l'honneur d'envoyer à V. M., imprimé, dans sept ou huit jours, c'est la mauvaise humeur où plusieurs fanatiques m'ont mis depuis quelque temps. Il n'y a pas de mois qui n'ait vu paraître, cette année, quelque libelle contre les philosophes; entre autres, il y en a un, intitulé *L'Anti-Sans-Souci*,^c qui est un gros volume digne d'être sorti de la plume d'un fiacre. Je voudrais bien que vos ennemis militaires fussent aussi méprisables que vos ennemis littéraires. Leur grand cheval de bataille, c'est l'ouvrage de La Mettrie; mais, loin de vouloir le soutenir, lorsque je suis venu

^a Voyez ci-dessus, p. 99.

^b William Pitt, né en 1708 et premier comte de Chatham, fut élevé à cette dignité le 29 juillet 1766. Il quitta le ministère le 5 octobre 1761. Voyez t. V, p. 153 et 154.

^c *L'Anti-Sans-Souci, ou la folie des nouveaux philosophes, naturalistes, déistes et autres impies, dépeinte au naturel*, par M. D. C. R. A. A Bouillon, 1760, trois cent cinquante-neuf pages in-8. Ce livre n'est qu'une lourde déclamation contre les *Poésies diverses* du Roi, Berlin, 1760.

à cet article, j'ai pris le parti de prouver que La Mettrie n'avait jamais parlé ni pensé comme les philosophes, mais que, en beaucoup de choses, il avait donné dans les mêmes travers que les théologiens, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je le prouve sans réplique. Au reste, j'ai tâché d'écrire mon livre avec le plus de décence qu'il m'a été possible, et j'espère que tout homme qui ne sera pas bête ou fanatique ne pourra s'empêcher de convenir qu'on peut suivre les sentiments d'Épicure, et être un très-galant homme et fort utile à la société. Je demande d'avance à V. M. un peu d'indulgence pour mon ouvrage, et je la prie de vouloir excuser les fautes qu'elle y trouvera, en faveur du zèle qui m'a fait défendre la bonne cause. J'ai l'honneur, etc.

198. AU MARQUIS D'ARGENS.

Strehlen, 11 novembre 1761.

Votre lettre du 3, mon cher marquis, vient de m'être rendue; elle m'a trouvé plus stoïcien que jamais, et en compagnie de Marc-Aurèle. Le monde est notre marâtre, la philosophie notre mère, et je me sauve entre les bras de cette mère quand ma marâtre me maltraite. Je n'aurai point la satisfaction de vous voir cet hiver. Je ne sais pas encore trop ce que je deviendrai moi-même. J'attends que votre ouvrage soit imprimé pour le lire. Je ne connais point ce philosophe grec que vous avez traduit, et je doute qu'il nous apprenne du nouveau. Ne comptez pas tant sur moi; je ne suis qu'un homme. Le peu d'esprit que j'ai est une vapeur du sang, un arrangement de ressorts qui sont sujets à se détriquer et à changer. En un mot, gardez-vous bien de me prendre pour la Providence. On conte que l'on dit à un habile musicien: Pourriez-vous bien jouer sur un violon où il n'y a que trois cordes? Il en joua tant bien que mal. Ensuite on en cassa encore une. Il joua, mais moins bien. Puis on cassa les deux dernières, et l'on voulait encore qu'il tirât quelques sons de son instrument.

Mais tout fut dit, il ne joua plus.^a J'ai composé une *Épître* sur la méchanceté des hommes,^b une autre sur un sujet plus relatif à mes circonstances,^c une ode sur la mort de mon neveu, tué cet été par les Français.^d D'ailleurs, il fait si mauvais temps! et, dans la saison qui court, il n'est pas étonnant que l'on penche à la mélancolie. Votre Épicure est plus gai que mon Zénon; mais, quand on a de mauvaises jambes, on prend le premier bâton qu'on trouve pour s'appuyer. Marc-Aurèle est mon bâton, je m'en sers; s'il ne me rend pas de bonnes jambes, il m'aide à me traîner, et cela suffit. Adieu, mon cher marquis; je ne veux point vous communiquer ma mélancolie, qui devient facilement épidémique. Je souhaite d'apprendre de vos bonnes nouvelles; je vous donnerai des miennes lorsque je le pourrai, en vous assurant que je vous aimerai et que je vous estimerai toujours.

199. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 novembre 1761.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à Votre Majesté le livre dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. Que le grec et le latin que V. M. verra dans cet ouvrage ne la dégoûtent pas; je lui dirai que cela ne doit point embarrasser ceux qui n'entendent pas ces langues: tous les passages cités sont fidèlement traduits, et le sens est toujours lié, indépendamment des citations grecques et latines. On peut lire cet ouvrage en français sans trouver aucune interruption, et avec la même facilité que s'il n'y avait ni grec ni latin.

^a Voyez le *Conte du Violon*, t. XII, p. 203 et 204.

^b Voyez t. XII, p. 173—180.

^c Le *Stoïcien*, comme on le voit par les quatre vers que le marquis d'Argens cite dans sa lettre du 24 novembre 1761. Voyez t. XII, p. 181—189.

^d Voyez t. XII, p. 30—35.

J'ai tâché de prouver, et de prouver invinciblement dans cet ouvrage, que la morale des véritables philosophes épicuriens est infiniment meilleure que celle des théologiens; que toutes les prétendues raisons philosophiques par lesquelles ils prétendent expliquer la nature divine et celle de l'âme sont des ballons enflés de vent. J'ai admis les vérités de la religion, parce qu'elles étaient révélées; je rendrai bon compte de cette révélation dans ma traduction de *Timée* de Locres, et je la tirerai au clair. Mais, en détruisant tous les raisonnements des théologiens, il fallait, pour ne pas faire crier les fanatiques et les imbéciles, ne pas toucher à la frêle ressource de la révélation, et je m'en suis même servi avantageusement pour détruire toutes les objections philosophiques des dévots. J'ai déjà mandé à V. M. ce qui m'a fait entreprendre cet ouvrage; j'ai été indigné des libelles que les jansénistes répandent à l'envi les uns des autres contre les philosophes, et surtout contre ce qu'ils appellent la *société prussienne*. Le maussade et ridicule ouvrage intitulé *L'Anti-Sans-Souci* a achevé de me mettre de mauvaise humeur, et j'ai voulu une fois pour toutes démasquer un tas de faux dévots et de scribes mercenaires qui méritent d'être l'opprobre de tous les honnêtes gens. J'ai été obligé d'abandonner *La Mettrie*; c'est un enfant perdu qu'il m'a fallu sacrifier dans le combat. Mais, s'il est devenu une victime nécessaire, j'ai bien arrosé son tombeau du sang des théologiens, et j'espère qu'à l'avenir on ne dira plus, avec l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*,^a qu'on peut juger de la façon de penser du Philosophe de Sans-Souci et des gens de lettres qui l'approchent par les ouvrages du médecin *La Mettrie*.

Je n'ose me flatter que mon ouvrage puisse mériter l'estime de V. M.; je connais trop ses lumières et la faiblesse de mes talents. Mais enfin, en faveur de mon zèle pour la bonne cause, j'espère qu'elle sera indulgente, et qu'elle me pardonnera les défauts qu'elle n'apercevra que trop souvent dans mon livre. Ce qui peut m'arriver de plus heureux, c'est que vous me jugiez, Sire, non sur mon ouvrage, mais sur la volonté que j'ai eue en le faisant. J'ai l'honneur, etc.

^a Le journal intitulé *Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution Unigenitus*, parut à Paris, in-4, de 1713 à 1803.

P. S. Je prie V. M. de lire le *Discours préliminaire* pour prendre une idée d'Ocellus et de sa philosophie.

200. AU MARQUIS D'ARGENS.

Strehlen, 16 novembre 1761.

Je viens de recevoir Ocellus, mon cher marquis, et je vous en fais mes remerciements. J'ai lu tout de suite la préface et les deux premiers chapitres. Il me semble que tous ces anciens étaient de mauvais physiciens. Je ne suis point du sentiment d'Ocellus sur la transmutation des éléments : l'eau ne se change point en terre ; le feu, par son mouvement, agite l'air, mais, s'il se métamorphose, c'est en cendres et en fumée. Ce qu'il dit de l'éternité du monde peut être, mais il l'a mal prouvé. Les meilleurs arguments sont ceux-ci : que l'être ne peut être tiré du néant ; que les premiers corps de la matière doivent donc exister de toute éternité ; qu'ils sont immortels, et qu'ainsi il est plus apparent que ce monde ait existé, tel qu'il est, de toute éternité que de supposer deux êtres coopérants, savoir Dieu et la matière, et qu'il n'y a aucune raison pourquoi ce Dieu ait laissé pendant des millions de siècles subsister ce chaos pour l'animer et l'arranger dans un temps plutôt que dans l'autre. Voilà, mon cher marquis, ce qui se présente à mon esprit. Cependant je reconnais avec le sage Huet l'insuffisance de ma faible raison, et, pour peu qu'on le veuille, je tomberai d'accord que tout a été créé, car certainement nous n'en savons rien tous ensemble. Ces secrets de la nature n'ayant point été faits pour amuser notre curiosité, il y a apparence que nous les ignorerons toujours.

Vous m'envoyez Ocellus en français ; pour vous payer en même monnaie, je vous envoie Marc-Aurèle en vers. ^a

^a Frédéric veut parler du *Stoïcien*. Voyez t. XII. p. 181 — 189.

Dans le tumulte affreux d'une guerre cruelle,
 Si ma muse emprunta du sage Marc-Aurèle
 De force et de vertu les préceptes divins
 Pour braver la fureur des haines des humains,
 Si ma mourante voix anime encor ma lyre,
 C'est un cygne qui chante au moment qu'il expire.

Le stoïcisme convient à la situation où je me trouve. Il faut se faire illusion sur le mal tant que l'on peut, et la seule consolation que nous avons se tire de la nécessité de souffrir et de l'inutilité du remède. Épicure ni saint Paul ne peuvent me dire mieux; l'un redouble ma douleur en me liant à la félicité, l'autre me débite ses visions, qui peuvent amuser un homme oisif, et non consoler un affligé. Si le sujet vous paraît trop grave pour la poésie, songez que je ne l'ai choisi que pour moi et pour mieux me ressouvenir, à l'aide de la méthode et des vers, des maximes que Marc-Aurèle a écrites sans ordre, et dont souvent les unes répètent en d'autres termes ce qu'il avait déjà dit. Adieu, mon cher marquis; rendez vos Grecs meilleurs physiciens, soyez heureux, et souvenez-vous quelquefois de moi.

201. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 (24^a) novembre 1761.

SIRE,

J'ai lu vos vers avec admiration, et vous me les avez envoyés dans un temps où il ne fallait pas moins que le plaisir qu'ils m'ont causé pour soulager l'abattement où m'a jeté un misérable mal d'estomac qui me laisse à peine l'usage de la pensée. Mais je prends patience, et, lorsque je souffre ou que je languis, je répète ces vers :

^a La date du 24 novembre est tirée de la traduction allemande des *Œuvres posthumes*, t. XIII, p. 186.

Quoi! vous ne voyez pas qu'ici-bas la souffrance,
Sans connaître de rang, de roture ou naissance,
Atteint un criminel ainsi qu'un innocent?
Chacun s'y voit sujet, et nul n'en est exempt.^a

Je puis assurer V. M. que, à mon gré et selon mon frère jugement, je n'ai pas vu un de ses ouvrages où il y ait plus de force et plus de correction que dans ce dernier. J'ai résolu de l'apprendre par cœur, car c'est un véritable secours dans tous les événements de la vie.

Je pense bien, ainsi que V. M., que tous ces anciens philosophes grecs ont été de très-mauvais physiciens; mais, voulant donner dans les dissertations que j'ai jointes à ma traduction une idée des différentes opinions des philosophes, en montrant la faiblesse des anciens je relève la pénétration des modernes. Ocellus avait peu de raison de croire la transmutation des éléments; mais les épicuriens, parmi les philosophes anciens, nièrent cette prétendue transmutation, et Boerhaave en prouve de nos jours l'impossibilité par les plus curieuses expériences chimiques; et cela fait le sujet de la note où j'examine le sentiment d'Ocellus, de l'opinion duquel je ne suis presque jamais. V. M. verra que j'ai précisément dit dans la dissertation sur l'éternité du monde^b ce qu'elle aurait souhaité qu'Ocellus eût dit. Si V. M. me fait la grâce de lire mes dissertations, elle verra que je n'ai pas fait la sauce pour le poisson, mais que j'ai cuit le poisson pour avoir le prétexte de faire la sauce. Passez-moi, Sire, ce mauvais proverbe, parce qu'il explique bien l'idée que j'ai eue en traduisant Ocellus.

Voici des temps qui me font trembler pour la santé de V. M. Votre dernière lettre a un peu calmé mon inquiétude, car le bruit s'était répandu à Berlin que vous aviez la goutte. J'espère que vous prendrez des précautions qui vous en garantiront pour tout l'hiver.

J'ai vu les présents que vous envoyez à la Porte Ottomane. On ne peut rien faire de plus riche, de plus superbe et en même temps de plus galant. Si cela produit un bon effet, je ne regrette

^a Voyez t. XII, p. 186.

^b Ocellus Lucanus, édition d'Argens, p. 2 et suivantes, note 1 et 2.

point les sommes que peuvent coûter ces présents, qui sûrement sont plus considérables que ceux que la France donne dans cent ans. J'ai l'honneur, etc.

202. AU MARQUIS D'ARGENS.

Strehlenf, 30 novembre 1761.

Je suis fâché, mon cher marquis, que vous ayez eu une crampe d'estomac en recevant ma lettre. Je vous avais envoyé mon *Stoïcien*, mon Marc-Aurèle, dans l'idée que cette lecture ne serait qu'une spéculation ou un amusement pour vous. Je suis fâché que ç'ait été un remède. J'y ai fait des corrections; je les fais transcrire, et vous les enverrai par la première occasion. Je n'ai point la goutte, comme on l'a débité; mais j'ai le sang très-agité, ce qui me fait souffrir souvent, et me cause des insomnies fréquentes. Ce sont des bagatelles et des suites naturelles de certaines causes qui sont aisées à deviner. Notre frêle machine n'est pas faite pour résister à toutes les secousses qu'elle reçoit. Elle s'use, elle se détraque, et enfin un choc plus considérable la détruit entièrement. Mais qu'importe? il en faut venir là.

Je vous envoie un conte ^a pour vous amuser. Vous voyez que mon inaction n'est pas exempte de quelque travail, et je ne trouve de moyen pour distraire mon esprit qu'à l'appliquer fortement, soit par la lecture, soit par la composition.

Ces ouvrages que vous avez vus à Berlin vont partir pour le lieu de leur destination. Je ne sais quel en sera l'effet. Vous avez éprouvé vous-même qu'il est impossible de prévoir les événements. J'attends donc leur dénouement sans jamais me fier aux apparences et sans désespérer des hasards favorables. Adieu, mon cher marquis; ménagez votre santé, et n'oubliez pas vos amis absents.

^a *Le Conte du Violon*. Voyez t. XII, p. 203 et 204.

203. AU MÊME.

(Strehlen) 2 décembre 1761.

Voici, mon cher marquis, les changements que j'ai faits au *Stoïcien*. Vous pourrez le faire corriger et copier pour vous par le petit Guillaume.^a J'ai encore quelques autres pièces, mais je n'ai pas voulu les confier aux postes; j'ai entre autres le *Discours de l'empereur Othon à ses amis, après la bataille de Bédriac*, et beaucoup d'autres morceaux dont je crois que vous serez content. Le mauvais temps qu'il fait m'oblige d'entrer en quartiers d'hiver à Breslau. J'y serai le 5 de ce mois. Voilà tout ce qu'a produit d'avantageux cette année-ci; je n'en dis pas davantage. Adieu, mon cher; ne m'oubliez pas, et soyez persuadé de mon amitié.

204. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 8 décembre 1761.

SIRE,

Le conte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer est bien écrit et bien versifié; mais il ne manque encore qu'une corde au violon, et l'habile artiste à qui il appartient en jouera encore parfaitement, et ne souffrira pas qu'on coupe les autres. C'est de quoi je suis très-assuré, et ce n'est pas sa faute si l'on a coupé la première.

Vos changements dans le *Stoïcien* sont plutôt des variantes que des corrections, car il y a des premiers vers que j'aime bien autant que les autres; enfin les uns et les autres sont fort bons.

^a Copiste du Roi; il s'appelait *Villaume*, mais Frédéric lui donne différents noms dans sa correspondance; il l'appelle *Guillaume*, *Willelme*, et, d'après son pays, *Lorrain*. Voyez J. - D. - E. Preuss, *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*, p. 4 et suivantes.

J'ai trouvé deux endroits, dans les changements, qui ne me paraissent pas corrects :

J'ai vu George et Auguste, et le Czar, prince atroce.

J'ai vu George et Auguste, etc. Il y a là une espèce d'hiatus : *George et* va fort bien, mais *et Auguste*, malgré le *t*, qui ne se prononce pas dans le mot, forme une espèce d'hiatus ; c'est là le défaut condamné par Boileau : ^a

Gardez qu'une voyelle à courir trop bâlée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Enfin, Sire, vous êtes maître en Jérusalem. Ce n'est pas à un petit scribe comme moi à condamner le grand maître du temple, à qui tous les mystères du sanctuaire sont connus ; mais il me semble que ce vers devrait être changé.

Voici l'autre endroit où je trouve à redire ; il ne s'agit point de poésie, mais de la construction grammaticale :

Quoi ! ne voyez-vous point qu'ici-bas la fortune
Respecte ni vertu, ni pouvoir, ni naissance ?

Il faut absolument *ne respecte ni vertu*, etc. ; la suppression de *ne* est une trop grande licence.

Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus austère a pu me faire découvrir dans votre *Stoïcien*, qui, selon mon faible jugement, est la meilleure chose que vous ayez faite, parmi tant d'excellentes que vous avez produites.

Il est arrivé ici une affaire dont le récit vous amusera peut-être. Porporino^b a été accusé par une fille de lui avoir fait un enfant ; il a été condamné en justice à payer à cette fille cent écus et à nourrir l'enfant dont il a été déclaré le père. Bien loin que Porporino ait appelé à un autre tribunal de ce jugement, il a d'abord payé les cent écus, a reconnu être le père de cet enfant, qu'il a pris et qu'il fait élever chez lui, et a été remercier ses juges de ce qu'ils avaient eu la bonté de réparer le dommage que lui avaient fait les chirurgiens de Venise. Cette aventure fait rire

^a *Art poétique*, chant I^{er}, vers 107 et 108.

^b Fameux chanteur de l'Opéra de Berlin. Voyez t. XIV, p. 390 et 410.

toute la ville. Je n'ai pas encore vu Porporino, mais je l'ai fait prier de passer aujourd'hui chez moi. On dit qu'il est dans la joie de son cœur d'être déclaré père aux yeux de tout l'univers.

J'ai prié, Sire, le commandant^a d'envoyer en chiffre à V. M. une lettre qu'un homme^b porté de la meilleure volonté m'a écrite. J'aurais mandé à V. M. tout de suite l'original de cette lettre; mais, comme il me paraît que les postes ne sont pas extrêmement sûres, j'ai mieux aimé prendre la voie du commandant. Si V. M. ne croit pas avoir besoin de l'offre que fait l'auteur de cette lettre, elle verra cependant qu'il y a des gens qui lui sont véritablement affectionnés, et cette personne est digne de louange à cet égard. Quoique je sois assuré que V. M. n'a aucun besoin de l'offre de cet homme, je pense qu'elle fera fort bien de l'en faire remercier gracieusement par le commandant; car l'on ne sait pas ce qui peut arriver dans les années prochaines, et la personne dont je parle à V. M. s'est conduite cet été, dans une ou deux situations qui paraissaient délicates, avec l'approbation et à la grande satisfaction de tous les citoyens, et surtout de quelques-uns des plus utiles à l'État. V. M. aime la vérité, et ne trouve pas mauvais que les gens qu'elle connaît lui être dévoués de cœur et d'âme lui parlent sincèrement. Ainsi, Sire, je sais que V. M. ne désapprouvera pas que je prenne la liberté de lui dire naturellement ce que je pense à ce sujet. J'ai l'honneur d'être, etc.

205. AU MARQUIS D'ARGENS.

Breslau, 13 décembre 1761.

S'il ne s'agissait que de corriger mon *Épître*, les petits changements que vous exigez seraient faits bien vite. Il y a une multitude d'affaires à présent, qui toutes demandent une grande attention. J'ai répondu en chiffre à la personne dont vous m'avez

^a Le capitaine de Zegelin. Voyez ci-dessus, p. 197.

^b M. de Verelst. Voyez ci-dessus, p. 197 et 259.

fait écrire, et je m'en rapporte à votre commandant, qui vous en informera. Il ne manquait à ce siècle monstrueux que de voir Porporino père, pour réunir les contre-sens en politique comme en physique. Après tout ce que j'ai vu arriver, je m'attends à tout, et je ne m'étonne plus de rien. Je loge ici, marquis, parmi les décombres et les ruines, dans ma maison, dont quelques chambres sont raccommodées et les autres sens dessus dessous. Les livres qui me sont venus de Berlin sont ma consolation et mon amusement; je vis avec eux, et je borne là ma compagnie et mon passe-temps. J'ai lu les *Beaux-arts réduits à un seul principe*. Ce livre est plein de bonnes instructions pour les jeunes gens; cependant il y a certains points dont je ne tombe pas d'accord avec Batteux. Je suis persuadé, si vous l'avez lu, que vous n'approuverez pas tout ce qu'il dit sur l'harmonie et sur les sons imitatifs; le *procumbit humi bos* de Virgile ^a a été fait sans penser que cela imitait les sons de la lenteur d'un bœuf ou d'un animal qui tombe, le *traçât à pas tardifs un pénible sillon* de Boileau ^b a l'avantage des termes propres. Voilà à quoi Virgile et tout bon poète pense, et non à imiter les sons, sans quoi Rousseau l'emporterait sur Racine par son *bre que que koacs*. ^c D'ailleurs, le professeur, amoureux du grec, donne en tout la palme à Homère sur Virgile; il relève avec opiniâtreté quelques défauts connus de Virgile, et fait grâce et dissimule les fautes du Grec. J'en crois sur le goût plutôt l'impression qu'un ouvrage fait sur mon âme que tous les raisonnements d'un savant. Il est sûr que Virgile amuse, et qu'Homère ennuie. Il y a de belles peintures dans Homère; il a été le premier: voilà ses avantages. Mais il ne parle que deux fois au cœur, l'une dans le congé d'Hector et d'Andromaque, l'autre quand Priam redemande le corps de son fils à

^a *Énéide*, liv. V, v. 481.

^b Boileau dit dans son *Épître III*, *A M. Arnauld, docteur de Sorbonne*, v. 58 — 60 :

Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait point qu'un bœuf, pressé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

^c J.-B. Rousseau, dans la fable du *Rosignol et la Grenouille*, imite ainsi le coassement de celle-ci :

Brre ke ke kex koax koax.

Achille; ^a au lieu que le poëte latin est rempli de grâces touchantes et variées d'un bout à l'autre. Je juge à peu près de même de Corneille et de Racine. De grands sentiments seuls, quoique exprimés fortement, ne font pas une tragédie, et Corneille n'a eu que cela; au lieu que la disposition, l'enchaînement des scènes et une élégance continue font le mérite de Racine. J'ai lu hier l'*Alceste* et l'*Amasis* de La Grange; ce sont deux pièces abominables, où les acteurs s'énoncent pour la plupart en insensés, qui manquent de vraisemblance et de caractères soutenus; les vers faibles et mauvais; enfin cette lecture m'a bien fait rabattre de l'idée que j'avais de la réputation de l'auteur. Vous n'avez eu proprement en France que trois poëtes tragiques, Racine, Crébillon et Voltaire; les autres ne sont pas soutenables.

J'ai ici un *Discours d'Othon après la bataille de Bédriac*, et un *Discours de Caton à Utique*, que je vous enverrai dès que je croirai pouvoir le faire. Je vous recommande, en attendant, à la garde de la Providence, en vous assurant, mon cher marquis, que mon avant-dernière pensée sera à vous. Adieu.

206. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 décembre 1761.

SIRE,

J'aurais eu l'honneur d'écrire il y a dix jours à Votre Majesté; mais j'ai cru que je n'aurais jamais plus ce bonheur. J'ai eu une inflammation causée par mes maudites crampes, et l'on a cru pendant trois jours que j'étais hors de toute espérance. A la fin, après quatre saignées, une boisson d'eau de quinquina pour éviter la gangrène, et une légère médecine quand le mal a été calmé, je suis hors d'affaire pour cette fois.

J'avais regardé comme un conte ce que l'on débitait sur l'ac-

^a *Iliade*, chant VI, v. 405 et suivants, et chant XXIV, v. 477 et suivants.

tion affreuse de Warkotsch et du prêtre catholique; ^a mais, quand j'ai vu la citation de ces deux misérables dans les gazettes, ^b que j'ai appris qu'ils avaient été arrêtés tous les deux, et qu'on les avait laissés échapper, je me suis écrié : O Frédéric ! comment êtes-vous servi, pendant que vous servez si bien vos sujets et la patrie !

Gotzkowsky est venu chez moi me parler de son affaire. Il est fort triste, parce que son crédit paraît souffrir beaucoup de l'aventure qui lui est arrivée. Il m'avait prié de vous écrire à ce sujet, mais ma maladie est venue pendant ce temps. Il me paraît, par les raisons qu'il m'a dites, qu'il est innocent, et qu'il était véritablement dans la bonne foi. Il m'a témoigné que cette affaire l'obligerait, par le dérangement qu'elle lui cause, d'abandonner une partie de ses fabriques; je lui ai dit de bien se garder de le faire avant qu'il eût de V. M. une réponse; il m'a promis qu'il ne prendrait aucun arrangement jusqu'alors.

Les Anglais, par les manœuvres qu'ils font, trouveront le secret, avec trois cent soixante vaisseaux de guerre, de laisser sortir huit misérables vaisseaux et six frégates du port de Brest, qui les empêcheront de prendre la Martinique; il faut qu'il y ait un démon déchainé des enfers qui se mêle de toutes ces affaires. Le seul chagrin que j'avais, si j'étais mort il y a dix jours, c'était de ne plus vous revoir, et ma consolation était de quitter un monde aussi abominable et aussi insensé. J'en dirais davantage; mais la faiblesse dont je suis encore m'en empêche. J'ai l'honneur, etc.

^a Le baron de Warkotsch et le prêtre catholique François Schmidt avaient formé le projet de faire enlever le Roi par le colonel autrichien baron de Wallis. Le chasseur du baron de Warkotsch, nommé Matthieu Kappel, et catholique, dénonça le complot le 30 novembre 1761; mais les coupables se sauvèrent. Voyez *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte von J. D. E. Preuss*, t. II, p. 288—292.

^b Cette citation édictale se trouve dans les gazettes de Berlin des mois de décembre 1761 et de janvier 1762.

207. DU MÊME.

Berlin, 30 décembre 1761.

SIRE,

La faiblesse m'empêcha d'écrire, dans la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous envoyer, bien des choses dont je ne puis croire qu'elle soit véritablement instruite. La douleur où je suis de voir comment vous êtes servi me rend la vie à charge. Vous connaissez, Sire, mon zèle pour vous; jugez donc de l'amertume dont mon cœur est rempli quand je suis convaincu et que je vois de mes yeux que toutes les sottises qui nous ont fait perdre Colberg^a et la moitié de la Poméranie viennent ou des brouilleries, ou des mauvaises manœuvres des gens en qui nous avons ici toute notre espérance. Si vous aviez envoyé, Sire, en Poméranie une de vos bottes, ou que votre frère le prince Henri eût envoyé une des siennes pour commander, nous aurions encore Colberg. L'un va au secours de l'autre, et lui mène douze mille hommes sans convoi, qu'il pouvait prendre très-aisément avant que Buturlin fût arrivé en Poméranie; il s'ensuit de cela que, le lendemain, arrivé à Colberg, il est obligé de repartir avec son corps pour aller chercher à manger; il se laisse couper, perd, chemin faisant, le corps de Knobloch, et est cause que ce général est fait prisonnier. L'autre, qui était resté devant Colberg, fait encore pis: il abandonne ses retranchements sans les détruire, pour faciliter à Romanzoff le moyen de s'y placer; il laisse les prisonniers russes dans Colberg pour achever d'y consumer les provisions; il perd deux mille hommes dans des attaques inutiles; et enfin, pour couronner l'œuvre, il se laisse enlever à Stargard trois escadrons et les timbales du régiment. Je ne dis ici à V. M. que ce que tous les officiers et soldats du corps qui est ici publient hautement. Malgré les fatigues énormes que ces gens ont essuyées, ils sont tous pleins de bonne volonté; ce n'est pas le courage qui leur manque, ni le zèle pour le service de V. M. Oh! que vous avez bien eu raison, Sire, de m'écrire plusieurs fois dans vos lettres que ce ne seraient pas les bras qui nous manqueraient, mais les

^a Voyez t. V, p. 133 et 134, et t. XII, p. 170.

têtes! Jamais prédiction malheureusement plus véritable. Mais enfin, Sire, tout cela peut se réparer. Le grand article, c'est la santé de V. M. Voici qu'elle va avoir un peu de repos. On m'a dit que vous aviez eu une grosse fluxion dans la tête. Avec la fatigue énorme que vous avez essuyée, comment cela peut-il être autrement? J'espère que la chaleur et la tranquillité auront guéri cette douleur. Donnez-moi, pour l'amour de Dieu, des nouvelles de votre santé. Quant à moi, je commence à me remettre un peu, et, eu égard à la douleur dont mon cœur est pénétré, je ne me porte que trop bien. J'ai l'honneur, etc.

208. AU MARQUIS D'ARGENS.

Breslau, 1^{er} janvier 1762.

Je devrais commencer par vous souhaiter la nouvelle année, mon cher marquis; mais j'ai vu si peu accomplir mes vœux, que je commence à n'en plus faire du tout. Je suis bien aise d'apprendre votre convalescence. Votre maladie aurait été une inquiétude de plus pour moi. J'en ai en vérité bonnêtement, et plus que je n'en puis porter. Le projet des misérables qui ont voulu m'enlever est très-vrai, et qu'on les a laissés échapper est encore très-certain. C'est un effet de la bêtise de l'officier qui fut chargé de cette commission. Vous n'avez qu'à dire à Gotzkowsky que, tant qu'il ne fera rien contre les lois de l'État, il jouira de ma protection; mais que, s'il lui arrive d'introduire de l'argent infâme dans le pays, et qu'on le lui confisque, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même. L'écolier de Tartini a perdu sa corde, mon cher; comment jouera-t-il? ^a Vous voyez que mes conjectures de l'hiver passé ont été moins trompeuses que les vôtres; avec tout l'esprit que vous avez, vous vous tromperez plutôt dans vos présages sur certains sujets où la routine sert plus que la pénétration. Catt doit aller à Berlin; il partira d'ici le 10 jan-

^a Voyez ci-dessus, p. 262 et 263, et t. XII, p. 203.

vier. Il vous mettra au fait de bien des choses. Il vous montrera une *Épître sur l'origine du mal*,^a une ode,^b la *Mort de l'empereur Othon*^c et celle de Caton.^d Je vous avoue que l'on peut quitter le monde sans regret et même avec joie quand on se trouve dans des situations comme y sont de certaines gens, et lorsqu'on est persuadé de l'inconstance, de la fragilité des objets et des événements que nous désirons, et que l'on a appris à connaître toute la méchanceté et la turpitude de l'esprit humain. Je vous renvoie au *Stoïcien*, où je me suis assez étendu sur cela, et vous prie, mon cher marquis, de ne point changer de sentiments pour moi cette nouvelle année, et de compter sur mon amitié.

209. AU MÊME.

Breslau, 5 janvier 1762.

Vous demeurez toujours ferme dans vos anciens préjugés, et vous supposez, en bon catholique élevé dans l'école du merveilleux, que mon frère ou moi nous savons faire des miracles. Je vous l'ai dit souvent, les temps des miracles sont passés, il ne nous reste que de funestes réalités. Les malheurs qui nous sont arrivés en Poméranie ont quelques causes qui me sont connues; c'est le commissariat qui se trouve le plus en faute. Les récits, d'ailleurs, qui vous ont été faits viennent de petites gens qui ne savent pas les combinaisons des choses, et qui ont augmenté les objets. C'est le propre des malheureux de rejeter les causes de leurs désastres les uns sur les autres. Vous savez le proverbe : Les malheureux ont toujours tort. Je vois, mon cher marquis,

^a *Épître à M. Mitchell, sur l'origine du mal*, t. XII, p. 195—202.

^b *Ode à ma sœur de Brunswic sur la mort d'un fils tué en 1761*, t. XII, p. 30—35.

^c Voyez t. XII, p. 207—210.

^d Voyez t. XII, p. 211—213.

que votre imagination provençale, plus forte, plus vive que celle que les climats du nord m'ont donnée, vous peint un avenir riant et des perspectives agréables. Pour moi, je ne saurais vous répondre sur le même ton. Je vous laisse le charme de vos illusions, qui vous consolent, et je m'en tiens au conte de l'élève de Tartini, qui est l'allégorie la plus vraie qu'on ait jamais faite. J'ai sans doute une très-forte fluxion à la tête, composée d'humeurs russiennes, autrichiennes, gauloises et suédoises, qui me cause des insomnies; à cela se joignent les maux dont les médecins attribuent la cause à la bile acre. Il y a de quoi tuer un bœuf, fût-ce le dieu Apis. Si j'avais l'éloquence de Bossuet, je vous dirais : O Israël ! puisque tu as mis ta confiance en un bras de chair, le Seigneur ton Dieu t'a puni, et t'a abandonné à la turpitude de ton cœur. Il t'a livré au glaive de tes ennemis, pour que tu reconnaises qu'il est le seul Dieu sur le ciel et la terre. Mais, comme je sens que ces belles déclamations ne feraient pas grande impression sur l'esprit d'un philosophe, je les laisse faire à ceux qui, tous les huit jours, vous débitent de pareilles marchandises. Pour moi, je m'amuse à lire dans Plutarque les vies de l'empereur Othon et de Caton d'Utique. J'y trouve toute sorte d'événements instructifs et dignes de l'attention de quiconque fait son pèlerinage dans cet enfer qu'on nomme le monde. Je pense comme ces grands hommes de l'antiquité, et je trouve que, en examinant leur conduite, on ne peut que leur applaudir. Que de vains déclamateurs d'école aient pensé autrement, qu'ils aient sur ce sujet soutenu des paradoxes absurdes, ce n'est pas à quoi il faut s'attacher; et certes les personnes sensées seraient fort à plaindre, s'ils devaient réformer leurs jugements sur ceux de ces pédants de collège qui ont tâché de flétrir les plus belles actions et la magnanimité d'âme des anciens.

Voilà, mon cher marquis, le compte que je vous rends de mes lectures. Je souhaiterais de pouvoir vous entretenir sur des sujets qui vous fussent plus agréables; mais ma fluxion m'en empêche. Prenez soin de votre santé, ne m'oubliez pas, écrivez-moi quelquefois, et soyez persuadé de mon estime. Adieu.

210. A U M Ê M E.

(Breslau) 9 janvier (1762).

Le voyage de Catt est rompu par bien des raisons, dont vous pourrez, mon cher marquis, deviner quelques-unes. Je hasarde donc de vous envoyer ces deux morceaux ^a dont je le voulais charger pour vous. Je crains fort que vous ne les trouviez pas fort raciniens.^b Jugez des circonstances dans lesquelles ils ont été composés, et vous aurez quelque indulgence pour la médiocrité du poète. Vous voyez comme il faut faire usage de tout, et que notre amour-propre se sert souvent des rigueurs de la fortune pour excuser les défauts de talent. Enfin nous vivons encore, ennemis devant et derrière nous, ne tenant presque plus à rien. Nous ne sommes pas encore dévorés, et l'on veut même entrevoir quelque rayon d'espérance; mais je ne vous en parle pas. Végeçons, cet hiver, comme nous pourrons, et je vous promets, si tout va bien, au printemps une belle ode; sinon, tenez-vous-en à ce que Caton vous dira. Voilà une étrange alternative; mais rien ne doit paraître tel dans nos jours maudits, rien ne me surprend plus, rien ne m'étonne, et je verrais le ciel tomber sans peut-être y faire attention. N'en êtes-vous pas logé là? Il me semble que vous devez penser à peu près comme moi, si vous réfléchissez sur tout ce que vous avez vu. Il ne me reste plus qu'un pas à faire, et je serais digne de la Trappe; mais l'impossibilité d'y croire rend ma vie sédentaire utile seulement pour mes réflexions et pour l'état présent où je me trouve. Il est en vérité impossible de vous écrire d'ici des choses gaies et bonnes à vous épanouir la rate. Les Jeux et les Plaisirs n'ont pas établi, cet hiver, leur séjour à Breslau; si j'en excepte la jeunesse, qui se divertit à bon compte, et qui n'a point de lorgnettes pour l'avenir, tout ce qui pense mène une vie de chartreux. Leipzig faisait, l'année passée, un carnaval brillant en comparaison de celui-ci. Il me manque ma meilleure pièce, mon cher marquis, de sorte

^a Le *Discours de l'empereur Othon*, et le *Discours de Caton d'Utique*, t. XII, p. 207—210, et p. 211—213.

^b Voyez ci-dessus, p. 129.

que je suis réduit absolument avec moi-même. Vous trouvez que c'est en assez mauvaise compagnie. Cependant, mon cher marquis, ne vous pendez pas encore, et attendez de moi, au préalable, un petit avis avant d'en venir à cette résolution. Adieu, mon cher; je vous embrasse. Souvenez-vous, puisqu'il faut que le jus d'absinthe soit amer, qu'il faut aussi dans ces circonstances que mes lettres soient tristes.

211. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 19 janvier 1762. ^a

SIRE,

Je viens de recevoir dans ce moment les deux pièces que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'envoyer. Elles sont parfaitement écrites; je les ai d'abord lues deux fois de suite, et j'ai trouvé deux vers qui ne sont pas défectueux, mais dont l'un me paraît faible, et l'autre contient un terme dont un Romain n'a jamais pu se servir, car il n'a été inventé que dans le premier siècle du christianisme. Le premier de ces vers est dans *Othon*, et le second dans *Caton*.

Au moins à cette fois je puis vous être utile.^b

Au moins à cette fois me paraît prosaïque; d'ailleurs, il serait plus correct de dire : *Au moins cette fois je puis vous être utile*, mais le vers ne s'y trouverait pas; cela est très-aisé à changer. Quant au second vers, il est très-beau :

Oui, glorieux martyr de Rome et de ses lois.^b

Mais le mot de *martyr* ne fut jamais connu de Caton; c'est un terme né dans les persécutions que souffrirent les chrétiens. On peut bien s'en servir aujourd'hui, parce que l'usage l'a établi;

^a Probablement le 14, le 15 ou le 16.

^b Voyez t. XII, p. 208 et 212.

ainsi l'on dira : Il est le martyr de la dureté d'un tel, il est le martyr de son entêtement, etc. Mais dans la bouche de Caton ce mot ne me paraît pas bien placé, surtout quand c'est Caton qui parle, et qui parle à d'autres Romains. Voilà, Sire, ce que la critique la plus sévère a pu me fournir sur deux pièces véritablement excellentes et très-bien versifiées.

Je viens, Sire, à ce que V. M. me fait la grâce de me dire au sujet de mes prédictions de Leipzig ; elles ont été très-vraies, car vous aviez fait la plus belle campagne qu'on pût faire. Mais à coup sûr, ni moi, ni qui que ce soit dans le monde, ne prévoira qu'un homme laisse emporter une place défendue par trois mille hommes, dans une heure de temps. Car enfin je suppose qu'il eût été attaqué dans les formes, et que, ayant huit mille hommes de garnison, il en eût perdu cinq à la défense de ses ouvrages extérieurs, ne mériterait-il pas d'être puni, si, ayant encore trois mille hommes, il rendait sa place avant que la brèche fût faite au corps de la place ? Et que n'a-t-il défendu ce même corps de la place, s'il était trop faible pour garder ses ouvrages extérieurs ? Non, cela est inconcevable qu'un homme se laisse forcer derrière un rempart flanqué de bastions, avec un bon fossé en avant de ce même rempart. Voilà, Sire, ce que sûrement je n'avais pas prévu et que je ne prévoirai jamais.

V. M. me parle du commissariat de la Poméranie ; elle doit être cent fois mieux instruite que moi, ainsi je n'ai rien à dire ; mais ce commissariat n'était pas, en dernier lieu, dans le Mecklenbourg, à Malchin. Si j'avais moins de zèle pour V. M., tout cela m'affligerait moins ; mais je meurs de douleur quand je vois que les soins, que les fatigues que vous prenez, que les honnes et glorieuses choses que vous faites, sont détruites ou par les étourderies, ou par le peu d'expérience des autres. Dans tous mes chagrins, je n'ai qu'une consolation, c'est de savoir que vous vous portez bien ; pour la crainte des ennemis, je n'en ai aucune, et je reste toujours dans la parfaite conviction que, après tant d'événements fâcheux, il faut à la fin qu'il arrive quelque coup heureux qui remette toutes les affaires dans un bon état.

Voilà la guerre déclarée entre les Anglais et les Espagnols ; j'en suis bien aise, et je crois avoir de bonnes raisons pour cela.

Les Anglais n'ont plus de paix particulière à faire, et Dieu sait, à la longue, ce qu'ils auraient pu conclure, séduits par les cessions que leur offraient les Français; d'ailleurs, avec deux cents vaisseaux, ils sont restés les bras croisés toute la campagne passée, et se sont laissé duper et amuser par le ministère de Versailles, qui cherchait à faire son traité avec les Espagnols. Je crois qu'ils penseront différemment aujourd'hui. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que vous leur devenez actuellement pour le moins aussi nécessaire qu'ils vous le sont, et cela, par cent mille raisons que V. M. connaît sans doute cent fois mieux que moi.

V. M. vit solitairement, je n'en doute pas; mais certainement, si elle ressemble à un chartreux, je puis bien dire que je suis un père de la Trappe. Il y a, au pied de la lettre, huit mois que je ne suis pas sorti une seule fois de mon appartement. Heureusement je suis fort bien logé, et j'étourdis mon chagrin à force de lire les gazettes anglaises, que je me fais traduire, et des livres grecs, que j'étudie pour pouvoir les entendre. J'ai l'honneur, etc.

212. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) 18 janvier 1762.

Si je me sentais la tête tant soit peu poétique, j'aurais incessamment corrigé les vers, mon cher marquis, que vous censurez. Mais j'ai l'esprit si ému, si agité aujourd'hui, qu'à peine puis-je faire de la prose. Je remets mes corrections à un autre jour, et je vous les enverrai aussitôt. Vous avez levé le voile politique qui couvrait des horreurs et des perfidies méditées et prêtes à éclore; vous jugez très-bien de toute la situation présente où je me trouve, des abîmes qui m'environnent, et je vois, par ce que vous me dites, que vous devinez l'espérance qui nous reste. Ce ne sera qu'au mois de février que nous pourrons en parler avec certitude, et c'est le terme que je me suis proposé pour décider si

je m'en tiendrai à l'avis de Caton, ou s'il faudra suivre les *Commentaires* de César. Je passe par une école de patience, dure, longue, cruelle et même barbare. Je n'ai point pu me soustraire à mon sort; tout ce que la prévoyance humaine a pu indiquer a été employé, et rien n'a réussi. Si la fortune continue à me poursuivre aussi impitoyablement, je succomberai sans doute; il n'y a plus qu'elle qui puisse me tirer de la situation où je suis. Je me sauve de là en envisageant l'univers en grand, comme le contemplant d'une planète éloignée; alors tous les objets me paraissent infiniment petits, et je prends mes ennemis en pitié de se donner tant de mouvement pour si peu de chose. Que deviendrons-nous sans la philosophie, sans réflexion, sans détachement du monde, et sans ce mépris raisonnable que nous inspire la connaissance des choses frivoles, passagères et fugitives dont les avarés et les ambitieux font un trop grand cas, parce qu'ils les croient des biens solides et durables. Voilà les fruits qu'on rapporte de l'école de l'adversité. C'est devenir sensé à coups de bâton, direz-vous; mais, pourvu qu'on soit sage, qu'importe comment?

Je lis beaucoup; je dévore mes livres, et cela me fait des distractions utiles. Si je ne les avais pas, je crois que l'hypocondrie m'aurait conduit aux Petites-Maisons. Enfin, mon cher marquis, nous sommes dans des temps fâcheux et dans des situations désespérées; j'ai toutes les propriétés d'un héros de tragédie, toujours en danger, toujours prêt à périr. Il faut espérer que la péripétie arrivera, et, pourvu que la fin de la pièce soit heureuse, on oubliera volontiers le passé. Patience donc, mon cher, jusqu'au 20 février; peut-être pourrai-je alors vous consoler, vous restaurer, vous conforter, vous ranimer et vous rendre l'espérance. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

213. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 janvier 1762. ^a

SIRE,

Votre dernière lettre a augmenté mon inquiétude, et les embarras dont je vous vois, pour ainsi dire, accablé me font craindre qu'à la fin votre santé ne s'altère entièrement; mais la nouvelle que vous aurez reçue sans doute peu d'heures après que vous avez écrit la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vous aura convaincu que la fortune changera à la fin ses rigueurs, et qu'elle vous favorisera avec autant de gloire qu'elle l'a fait autrefois. Enfin, voilà dans l'empire de Pluton quelqu'un^b qui n'en reviendra plus pour augmenter le feu de la discorde. Cette nouvelle nous a tous surpris d'autant plus, qu'aucun de nous ne s'y attendait; on l'avait débitée tant de fois faussement, qu'on croyait, quand on l'apprit ici, que c'était un conte.

Le général Seydlitz a fait deux mille prisonniers dans la dernière affaire qu'il a eue avec l'armée de l'Empire: cela vaut mieux que des prisonniers autrichiens, puisque c'est presque autant de recrues que de prisonniers.

Il y avait longtemps que je soupçonnais les horreurs et les perfidies dont me parle V. M.; mais enfin, quand les maux qu'on a voulu nous faire n'ont pas eu lieu, il faut ne s'en affliger qu'autant qu'on aurait à les craindre pour l'avenir, et je vois les choses dans une situation où il est impossible que la mauvaise volonté de certaines gens puisse avoir lieu, du moins pour le présent.

J'ai fait une grande marque à mon almanach au jour que V. M. m'a fait la grâce de m'annoncer, et que je ne pensais pas encore si prochain. J'ai eu l'honneur de le dire souvent à V. M., tout ira bien à la fin, pourvu qu'elle jouisse d'une bonne santé, et qu'elle puisse agir.

V. M. saura sans doute que les Français doivent avoir remis, le 6 de décembre, Port-Mahon entre les mains des Espagnols.

^a Berlin, 22 janvier 1762. (Variante des *Œuvres posthumes*, t. XIII, p. 232.)

^b L'impératrice Élisabeth de Russie, morte le 5 janvier 1762. Voyez t. V, p. 154 et 155. et t. XIV, p. 173.

S'il leur prenait fantaisie aujourd'hui de faire la paix, qu'auraient-ils à donner en échange aux Anglais? Je ne vois point aucun moyen pour eux d'en venir à un accommodement, que la guerre n'ait ou augmenté leurs pertes, ou amélioré leur état présent.

On a découvert que l'envoyé de Danemark ^a savait trois jours plus tôt la mort de l'impératrice de Russie qu'on ne l'a apprise par tous les courriers qui sont arrivés ici, dont le premier ne vint que le mardi matin; et, le dimanche auparavant, l'envoyé dit à quelques personnes : « Il est mort une des principales têtes couronnées de l'Europe. » On eut beau le presser, il ne voulut pas s'expliquer davantage. J'ai l'honneur, etc.

214. AU MARQUIS D'ARGENS.

Janvier 1762.

Il est vrai, mon cher marquis, que tous les événements, favorables ou fâcheux, se succèdent alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels et d'affreux, qu'il fallait bien que quelque autre chose vînt y apporter quelque adoucissement. Cependant reste à voir jusqu'où nous pourrons porter nos espérances. J'ai été si malheureux dans toute cette guerre, et par la plume, et par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occasions, de sorte que je n'en crois plus que mes oreilles et mes yeux uniquement. Je pourrais composer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueraient pas, et cela, pour s'être laissé emporter par leur imagination et avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu et circonspect. Oh! que l'expérience est une belle chose! Moi, qui étais étourdi dans ma jeunesse comme un jeune cheval qui bondit sans frein dans une prairie, me voilà devenu lent comme le vieux

^a Le chambellan Jean-Henri comte d'Ablefeldt.

Nestor; mais aussi suis-je grison, rongé de chagrin, accablé d'infirmités, et bon, en un mot, à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port-Mahon est fausse, mon cher, de même que celle des deux mille prisonniers du général Seydlitz. Je ne m'étonne point de ces bruits de ville; nous en avons ici également. Quand on remonte à leur source, on les perd comme les origines des grandes maisons. C'est à présent le moment pour les forgeurs de contes et les fabricateurs de nouvelles; pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie, tout le reste peut être croyable, et bien peu de particuliers sauront débrouiller la vérité travestie en passant par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter. Le moyen, mon cher, quand on est houspillé comme je le suis! Des oiseaux qu'on abandonne aux caprices des enfants, des toupies fouettées par des marmots, ne sont pas plus agités et plus maltraités que je ne l'ai été jusqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu, mon cher; dès que j'aurai quelque nouvelle adoucissante, consolante et restaurante, je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros; mais, si le contraire arrive, je vous le dirai de même. Puissé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles! Adieu encore; ne m'oubliez pas.

215. AU MÊME.

(Breslau) 2 février (1762).

Je vous écris deux mots pour vous féliciter, mon cher marquis, sur ce qu'à présent vous pourrez habiter en sûreté et en tout repos la bonne ville de Berlin. Nous sommes autant que débarrassés des peuples que les contrées hyperboréennes ont vomis sur nous.^a Ce n'est pas bagatelle d'être délivré d'un tel fardeau, et il y a tout à espérer que, de ce côté-là, les affaires tourneront à souhait. J'espère que je pourrai, vers la fin de ce mois, vous mar-

^a Peu après la mort de l'impératrice de Russie, le corps de Czernichew quitta l'armée de Loudon pour se retirer en Pologne. Voyez t. V, p. 163 et 167.

quer de meilleures nouvelles encore, si la fortune me seconde. Enfin vous pouvez respirer, et nous pouvons espérer, sans être les plus ridicules des mortels, que nous trouverons une bonne fin à nos tribulations. La poste va partir; je ne vous marque ceci que pour vous donner quelque joie, en vous assurant de ma sincère amitié.

216. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 février 1762. ^a

SIRE,

Votre Majesté peut bien penser quelle doit avoir été ma joie en recevant sa lettre; c'est le jour le plus heureux de ma vie. J'ai toujours été persuadé qu'à la fin tous les projets de vos ennemis s'en iraient en fumée; mais je craignais que, avant qu'il n'arrivât quelque événement décisif, vous ne succombassiez sous les fatigues que vous avez essuyées depuis six ans. Enfin, après un orage épouvantable, le calme est revenu, et je connais trop l'étendue de vos lumières pour ne pas être assuré que vous profiterez autant qu'il vous sera possible du tour heureux que prennent les affaires. Vous devriez bien, par pitié, me donner encore quelque bonne nouvelle. J'ai déjà relu, sans exagération, depuis six heures trente fois votre lettre, et, avant que la journée finisse, je la relirai bien encore autant de fois. Mais il me semble que vous ne m'avez dit que la moitié des choses heureuses qui sont arrivées. Vous m'avez traité comme un malade qui, par sa faiblesse, ne peut pas encore soutenir tout à fait le grand jour. Dans le fond, vous n'avez pas mal agi pour ma pauvre cervelle, car encore un degré de plus de plaisir, je n'aurais pas répondu d'elle. Oh! si j'avais à présent le bonheur d'être auprès de V. M., que je lui dirais de choses! Il s'en présente tant à mon esprit, que je crois

^a Cette lettre, qui est la réponse à celle de Frédéric, du 2 février, est évidemment mal datée.

que je pourrais en faire un gros volume in-folio. Je voudrais bien vous en écrire ici quelques-unes, mais j'attends pour cela votre première lettre. J'ai encore besoin d'un élixir qui achève de rétablir entièrement mes forces. Je ressemble à ces malades qui, ayant été longtemps entre la vie et la mort, ont peine à se persuader qu'ils n'ont plus de rechute à craindre. J'attends donc encore une ou deux lignes de V. M. pour me livrer entièrement à cette joie vive qui nous fait goûter dans ce monde terrestre les plaisirs que les dévots se promettent dans le céleste. Il dépend donc, Sire, de V. M. de me mettre au rang des bienheureux et de me canoniser tout vivant, chose que tous les papes du monde ne sauraient faire. J'ai l'honneur, etc.

217. AU MARQUIS D'ARGENS.

Breslau, 11 février 1762.

J'avoue, mon cher marquis, que la hâte de vous communiquer une bonne nouvelle a peut-être été cause que je l'ai trop étranglée, et que vous n'avez pas pu jouir en détail de ce qu'elle contient d'agréable. Je puis facilement satisfaire votre curiosité sur ce point pour assurer entièrement le calme de votre âme et pour avoir le plaisir de vous faire lire six fois ma lettre. Vous saurez donc que l'empereur de Russie est aussi porté pour nos intérêts que le pourrait être le meilleur bourgeois de Berlin, et que nous allons faire tout de suite la paix et peut-être une alliance, ce qui nous débarrasse, d'un coup de filet, de cette infâme horde de barbares qui nous désolait et, par bricole, des Suédois, dont nous allons être quittes par conséquent. Il nous reste encore les Autrichiens, les cercles et messieurs vos compatriotes. C'est plus qu'il ne nous en faut, et vous comprenez qu'il nous faut encore la bonne nouvelle d'une diversion pour nous débarrasser de ce tas d'ennemis si incommodes et si dangereux. J'attends les assurances de cette diversion, qui m'ont déjà été données, mais dont

les effets doivent se manifester en peu de temps. Je n'en puis être informé qu'à la fin de ce mois, et, si cela arrive, sans être astrologue ni devin, je prophétise la paix pour le commencement de l'année prochaine. Voilà où tendent mes vœux; mais je veux cette paix honorable, conforme à la dignité de l'État et conforme aux efforts que nous avons faits pour l'obtenir. Voilà, mon cher, les choses que vous désirez d'apprendre. Vous pouvez prendre tout comme achevé ce qui regarde les Russes et les Suédois.

Pour ce qui est le second article, quoique j'en sois presque sûr, je ne veux pourtant rien affirmer avant la fin de ce mois, et je vous en instruirai. Mais, quoi qu'il arrive, la ville de Berlin sera en sûreté, et tous mes anciens États à l'abri des ravages de mes ennemis. Livrez-vous donc à une joie pure, et ne craignez plus, cette année, que votre domicile soit troublé par les attentats de ces brigands qui nous ont vexés avec tant d'impudence. Vous pouvez, mon cher marquis, vous promener tranquillement depuis Memel jusqu'à Magdebourg, et par conséquent prendre les eaux doucement à Sans-Souci, si vous le voulez. Pour moi, je serai obligé, comme le bœuf de mon voisin, de tracer à pas tardifs un pénible sillon.^a Si la diversion se fait, j'aurai la légèreté du cerf et la force du lion; si cela n'arrive pas, nous ne serons guère avancés, mais nous pourrons nous soutenir, et la guerre ne finira pas.

Vous voilà au fait de tout, et vous en pouvez porter votre jugement sans vous tromper. Voyez ce que c'est de ces vastes projets. La mort vous trousse lestement une catin,^b et voilà les projets de ces profonds politiques renversés. Quelles misères! Heureux le philosophe qui s'applique à la sagesse, et méprise tous ces riens pompeux dont l'ignorante et ambitieuse espèce d'hommes fait un si grand cas! Pour moi, j'en reviens tous les jours; mais les filles du ciel, ces industrieux insectes, sont faites pour pétrir de la cire, et moi pour politiquer.

J'ai eu les hémorroïdes durant un mois, avec un flux de sang assez considérable pour emporter le peu de forces qui me restent. Cela s'est passé depuis deux jours, et ma santé ne doit vous cau-

^a Voyez ci-dessus, p. 272.

^b Voyez t. XVIII, p. 146.

ser aucune inquiétude. Que le ciel nous assiste, et nous guerroyerons tant qu'il le faudra. Voilà tous les restaurants et confortatifs que je puis vous donner. Je souhaite que vous les trouviez suaves et calmants, en un mot, capables de tranquilliser votre esprit et de ranimer votre corps, pour vous faire jouir d'une parfaite santé. Je m'y intéresse plus que personne, car vous le savez, et je ne vous apprends rien de nouveau en vous disant, à la fin de ma lettre, que je vous aimerai toujours. Adieu, mon cher marquis.

218. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 février 1762.

SIRE,

J'attends la première lettre de Votre Majesté comme les juifs attendent le Messie, et, à vous dire le vrai, j'ai grand besoin d'un peu de consolation; le bâtiment croule de tous côtés, je suis toujours incommodé depuis ma dernière maladie, et, si je n'étais pas un peu mon pauvre corps, il tombera bientôt par terre. J'aurais besoin de faire des remèdes; mais, pour qu'ils agissent, il faut un peu de gaieté. J'espère que la première lettre de V. M. m'en donnera beaucoup.

Les Autrichiens affectent de répandre dans presque tous les papiers publics que vous pensez à faire la paix avec eux. J'ai lu dans les articles de Vienne qu'ils ont envoyé un nouvel ambassadeur où vous envoyez ce que j'ai vu il y a trois mois à Berlin.^a Je pense qu'ils ne font courir tous ces bruits que pour faire accroire à certaines gens que vous ne les assisterez pas, s'ils viennent à se déclarer, et que vous avez offert de vous accommoder avec la cour de Vienne. Je me défie de tout, après ce que j'ai vu.

Les directeurs de l'Académie sont venus chez moi pour me

^a Les présents que Frédéric faisait à la Porte Ottomane. Voyez ci-dessus, p. 267 et 268.

charger de prier V. M. de vouloir bien permettre qu'un de leurs membres, c'est M. Sulzer,^a excellent citoyen et Suisse de nation, puisse faire un voyage de deux ou trois mois chez lui, pour y régler quelques affaires domestiques. Ce M. Sulzer est, après M. Euler, ce qu'il y a de mieux aujourd'hui dans l'Académie; il est grand littérateur et bon géomètre. Ajoutez à cela qu'il n'a pas un sou de pension de l'Académie; il s'est pourtant sagement soumis au règlement que nous avons fait à l'Académie, que, pendant la guerre, aucun académicien ne pourra s'éloigner sans une permission de V. M. Je prie V. M. de me répondre un mot sur cet article, car nous ferions une perte irréparable, si cet homme, qui n'a point de pension, disait qu'il ne veut plus être membre ordinaire. En vous écrivant tout ce long détail, j'ai la fièvre, et ma lettre est bien digne d'un homme qui ne jouit que de la moitié des facultés de son âme. Je voudrais pouvoir, s'il m'était possible, vous parler un peu littérature; mais, dans le moment présent, j'en raisonnerais comme un homme qui n'a pas le sens commun. J'ai l'honneur, etc.

219. DU MÊME.

Berlin, 16 février 1762.

SIRE,

Vous faites des miracles aussi grands que ceux du Messie. Votre lettre a produit sur moi le même effet que les paroles du Seigneur sur le paralytique : « Prends ton lit, va-t'en et marche. » J'étais couché avec une fluxion accompagnée d'un peu de fièvre; je me suis habillé, j'ai sauté, cabriolé comme un chevreuil dans ma chambre, et je me porte à merveille; pas la moindre douleur de corps, pas la moindre inquiétude d'esprit. En vérité, vous êtes tout à la fois le plus grand roi et le plus grand apothicaire de

^a Voyez t. IX, p. 80 et 81; t. XVII, p. xvii et xviii, et p. 357; et ci-dessus, p. 219.

l'Europe; vos poudres et vos émulsions valent mieux que tous les remèdes de la pharmacie ancienne et moderne.

Si la diversion dont V. M. me fait l'honneur de me parler arrive, la fortune réparera bien dans trois mois de temps tout le mal qu'elle a fait pendant six ans; si elle n'a pas lieu, la paix avec les Russes et les Suédois est un si grand bien, qu'elle nous fera supporter patiemment le défaut de ce secours, dont je sens bien toute l'utilité. Ce qui me donne bonne espérance pour la diversion, c'est que les Autrichiens commencent à la craindre sérieusement, et je le vois clairement par leur affectation à faire mettre dans les papiers publics que vous songez à conclure la paix avec eux. Je suis convaincu qu'ils veulent se servir du stratagème d'une paix prochaine pour éviter la diversion.

L'envoyé de Danemark, grand prophète de malheur dans nos temps de chagrins, fait une assez triste mine. Il s'est efforcé de répandre partout qu'il n'était point question de paix entre les Russes et les Prussiens; quand il a vu arriver les prisonniers de Magdebourg, il a soutenu hautement à tous nos ministres d'État que c'était un simple échange de prisonniers, qui n'était que dans le genre de celui que vous aviez fait faire par le général Wylich. Nos bons Berlinois ont été assez simples pour le croire, et les pauvres gens étaient tout affligés. Le comte de Reuss vint chez moi, tout consterné, me raconter les discours du Danois. J'avais reçu une heure auparavant la lettre de V. M., et je l'assurai, sans entrer dans aucun détail, qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tous les discours du ministre de Danemark, et que je lui garantissais que nous aurions sûrement la paix avec les Russes et les Suédois. La joie est revenue dans le cœur de tous nos Berlinois. Votre nom passe en bénédiction de bouche en bouche, et vous devez vous bien porter, car, depuis vingt-quatre heures, l'on a bu plus de cinquante barriques de vin dans Berlin à votre santé. Les officiers russes qui ont passé ici ont marqué la plus grande joie d'être amis des Prussiens; ils ont été régelés magnifiquement, pendant trois jours, dans plusieurs maisons où l'on a largement bu à votre santé et à celle de l'empereur Pierre III, que Dieu bénisse et fasse prospérer! Puissent tous ses ennemis, ainsi que les vôtres, mourir de dépit et de honte de voir leur odieuse cabale

détruite dans un moment, et puissent-ils encore essuyer autant de chagrins qu'ils en ont fait essuyer à tant d'honnêtes gens! Ce que je dis là n'est pas trop philosophe, mais il n'y a philosophie qui tienne. J'ai l'honneur, etc.

220. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) 16 février 1762

Vous voulez savoir, mon cher marquis, les événements qui ne sont pas développés encore. A peine avons-nous appris que la Messaline du Nord était morte, et que son successeur est bien intentionné pour nous. Voilà ce que nous savons, et rien davantage. Les apparences sont que cet événement donnera lieu à une paix séparée entre nous et la Russie; mais cela n'amènera pas une paix générale. Les Autrichiens guerroyeront jusqu'à ce qu'ils aient dépensé leur dernier sou. Je n'ai point demandé la paix à Vienne. Ce sont de leurs impostures auxquelles vous deviez être accoutumé depuis qu'ils se sont arrogé le droit de mentir impunément, et vous deviez assez me connaître pour vous représenter que, s'il fallait par nécessité recourir à la paix, je ne la solliciterais pas chez ma plus implacable ennemie. Il n'est donc point question d'une paix générale. Il y a un amendement dans notre situation, mais nous ne sommes pas aussi avancés que vous vous l'imaginez. La guerre continue, et il nous reste deux puissances formidables sur les bras; mais, comme deux sont moins que trois et quatre, notre situation devient, par ce changement, de moitié plus tolérable qu'elle n'était. Que vos académiciens qui ont des affaires voyagent. Pour moi, je suis dans de si grands embarras, que je n'ai, je vous le jure, pas le temps de penser à autre chose. Je n'aime point votre fièvre; j'avais espéré que tant de bonnes nouvelles que je vous ai données vous auraient rendu la gaieté de l'esprit et la santé du corps. Il faut encore de la patience, mon cher marquis, et tout ira mieux. J'apprends à attendre tran-

quillement les événements. La force et la nécessité nous enseignent mieux que les livres de morale. Adieu, mon cher marquis; chassez-moi cette fièvre que je réprouve, et soyez persuadé de mon amitié.

221. AU MÊME.

(Breslau) février 1762.

Je vois par votre lettre du 16, mon cher marquis, que vous avez à présent exactement saisi la situation où sont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, et vous voyez que votre ministre de Danemark n'est qu'un sot. Nous avons actuellement ici un Russe,^a le même qui, comme courrier, a passé par Berlin; je suis très-content de lui, et, à moins que tous les principes du raisonnement humain ne soient des absurdités, il faut que nous fassions la paix avec les Russes et les Suédois encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui est relatif à d'autres espérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain. Cela nous serait bien dû, car, depuis six ans, dans quelle amertume et dans quelle douleur n'avons-nous pas passé la vie! Il faut de l'onguent pour la brûlure; croyez-moi, cela est nécessaire et bon. Je suis bien aise de vous avoir guéri; ce sera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique. Je souhaite que cette lettre-ci vous serve de nouveau confortatif, et qu'elle achève de vous tranquilliser.

Je vous envoie, pour vous divertir, une fable^b que je me suis avisé de faire; elle sera bientôt suivie d'une autre. Je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour faire des ouvrages sérieux; je m'amuse aux fables. Ah! mon cher marquis, quand serai-je hors de cette maudite galère? Je vous avoue que pilote politique

^a M. de Gudowitsch, qui arriva à Breslau le 20 février 1762. Voyez t. V, p. 135, et t. XVII, p. xix, p. 365 et 366.

^b *Les deux Chiens et l'Homme, fable.* Voyez t. XII, p. 205 et 206.

et général héros de roman sont les plus fichus métiers qu'on puisse faire en ce bas monde. Épicure avait raison, son sage ne devait jamais se mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux, si nous choisissons notre place dans le monde ; mais le destin fait tout, il nous jette dans un emploi, et puis il faut s'y tenir. ^a Écrivez-moi si l'on est bien aise à Berlin, et soyez persuadé que je vous aime toujours. Adieu.

222. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 1^{er} mars 1762.

SIRE.

Vous me demandez si l'on est bien aise à Berlin. On y est dans la plus grande joie. Les gens riches donnent des fêtes, ceux dont la fortune est médiocre régaler leurs familles ; partout on vous donne mille bénédictions, ainsi qu'à l'empereur de Russie, et vous devez vivre tous les deux trois cents ans, si les vœux que l'on fait le verre à la main sont exaucés. Toutes les gazettes étrangères parlent, comme d'une chose arrêtée et finie, de l'union entre la Prusse et la Russie ; ainsi tout le Brandebourg participe à la joie de Berlin, et l'on n'est pas moins content, à ce qu'assurent toutes les lettres qui viennent ici, dans les autres villes que dans la capitale. Quant à moi, V. M. peut être assurée que, si la diversion en question a lieu dans le mois de mars, ma pauvre cervelle n'y tiendra pas ; j'ai été deux jours à mettre aux Petites-Maisons, à force de gaieté. Je suis fort le serviteur de la philosophie ; mais il est des situations où Héraclite lui-même dirait avec Horace qu'il est doux d'extravaguer. ^b

Je pense bien, comme V. M., qu'il nous faut de l'onguent pour la brûlure, et que cela est très-bon. C'est le moyen d'ôter aux malintentionnés les moyens de nous rebrûler une seconde fois.

^a Voyez ci-dessus, p. 158.

^b *Odes*, liv. IV, ode 12, v. 28.

V. M. pense toujours bien, et dans cette occasion admirablement bien.

La fable que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer est charmante, et écrite avec cette élégante simplicité qui convient à ce genre de poème.

La nouvelle de la cession de Port-Mahon aux Espagnols par les Français, que je mandai il y a quelque temps à V. M., et qu'elle regarda alors comme un conte, se vérifie. La France retirera trois millions de piastres de cette cession.

J'avais cru jusqu'à présent que je n'aurais jamais souhaité de vieillir; mais je me suis trompé sur ce sujet comme sur tant d'autres : je voudrais être plus âgé de six semaines. J'ai l'honneur, etc.

223. AU MARQUIS D'ARGENS.

Breslau, 6 mars 1762.

La joie des habitants de Berlin, que vous me décrivez, mon cher marquis, s'est communiquée à mon âme, et j'ai senti un avant-goût de la sensation que j'éprouverai quand la paix générale sera faite. Nos nouvelles de Pétersbourg sont telles que nous les pouvons souhaiter; il se pourrait même, au moment présent, que la paix y fût signée. Je n'ai pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu; mais je sais que les troupes marchent, et qu'on a une grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'espérer que je réussirai. Dès que j'en serai plus sûr, je vous communiquerai la satisfaction que ce bon événement me causera. Enfin, mon cher marquis, les nuages orageux se dissipent, et nous pouvons espérer de revoir un beau jour serein, brillant des rayons éclatants du soleil. Je vous envoie un conte que j'ai fait; ^a j'étais plein, en le composant, de la lecture de Bossuet et de ses impertinentes

^a Le Roi veut parler de l'*Allégorie*, t. XII, p. 214—216.

Variations,^a où toutes les rêveries mystiques de l'école sont expliquées. Fâché contre ces absurdités, je fis une fable pour me venger de ceux qui passent leur vie à débiter ces sottises. La grotte obscure de l'Orient est le sujet de l'allégorie, et le tout est assez clair pour n'avoir pas besoin de commentaire. Réjouissez-vous, mon cher marquis, et soyez tranquille et bien portant. Le courage me revient avec l'espérance, et j'espère encore, avant de mourir, de vous revoir à Sans-Souci, où nous philosopherons tranquillement et sans être *in periculo mortis*. Adieu, mon cher; Dieu vous bénisse!

224. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 mars 1762.

SIRE.

Les nouvelles que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'écrire sont admirables, et je ne doute pas qu'incessamment vous n'en receviez qui accompliront toutes vos espérances. L'on n'est pas seulement joyeux, à Berlin, d'être débarrassé de notre plus dangereux ennemi, mais l'on est charmé de voir que l'on pourra rendre à nos deux principaux antagonistes tout le mal qu'ils voulaient nous faire, et celui qu'ils nous ont fait. Ce sont de bonnes gens que vos citoyens de Berlin, et qui méritent bien l'amitié que vous leur témoignez. On se prépare ici à des fêtes dont je vous enverrai le récit pour vous amuser, dès que le simple armistice ou la suspension d'armes aura été signée à Stargard. Jugez ce que l'on fera à la signature de la paix avec la Russie; car on est si outré contre les Autrichiens et les Français, qu'on se soucie fort peu d'avoir la paix avec eux.

Votre conte est charmant, ingénieux, léger; pas un vers, pas un mot, pas une syllabe à changer. L'idée en est nouvelle, l'ap-

^a Bossuet. *Histoire des variations des Églises protestantes*. Paris, 1688, deux volumes in-4. Voyez t. XII, p. 214.

plication très-juste. J'ai l'honneur de le répéter à V. M., ce petit ouvrage est charmant; vous y avez répandu toute la gaieté dont votre esprit doit se ressentir dans l'heureuse situation des affaires.

Je souhaite que la diversion ait lieu; cela achèverait de punir vos ennemis de leur audace effrénée et à laquelle ils comptaient ne mettre point de bornes. Mais ces superbes Autrichiens et ces fiers Français commencent à ne plus avoir d'avantages réels que dans les gazettes de Hollande, dont ils ont acheté tous les gazetiers. Il y avait dans celle du 29 février^a et dans celle du 2 un démenti formel qu'il y eût aucune négociation, encore moins aucun armistice entre la Prusse et la Russie. J'attends la première lettre de V. M., où elle daigne m'apprendre si je puis régaler ces messieurs d'un petit ouvrage intitulé : *Lettre d'un baron westphalien à un bourgeois d'Amsterdam*. Il y a assez longtemps que je suis excédé des rodomontades autrichiennes et des gasconnades françaises. J'ai l'honneur, etc.

225. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) ce 18 (mars 1762).

Le voyage de Catt a été retardé, mon cher marquis, d'un jour à l'autre. Une indisposition qui m'est survenue n'a pas laissé d'y contribuer pour quelque chose. J'ai eu la fièvre, mais cela est presque passé. J'ai dit au voyageur de vous conter tout ce qui s'est passé et ce qui se fait ici, en vous faisant mille amitiés de ma part. Je ne veux point aller sur ses brisées, et d'ailleurs, en vous parlant de moi, il vous fera la description d'une vie philosophique dont les jours sont égaux et unis, à l'exception de quelques inquiétudes et d'agitations inséparables de la situation où je me trouve. Il vous parlera de nos espérances, des bonnes nouvelles effectives, et de la fermentation où se trouve présente-

^a L'année 1762 n'était pas une année bissextile.

ment la politique de l'Europe. Il semble un vaisseau qu'on revire de bord quand un système change, et il se passera bien encore une couple de mois avant que celui qui va éclore se soit entièrement arrangé. Je n'ai point eu de nouvelles lettres de l'endroit où vous avez résidé avec M. d'Andrezel; ^a mais, selon de certains signes, il y a apparence que tout y va au mieux. Cependant, mon cher marquis, mon esprit ne sera content que lorsqu'il y aura des certitudes sur lesquelles on pourra compter; alors nous penserons à la paix, au cher marquis, à Catt, à Sans-Souci, et à finir le petit bout qui reste de notre carrière dans le sein de la philosophie, du repos et de la retraite. Adieu, mon cher marquis; je vous embrasse.

Catt vous montrera une critique d'un ouvrage de d'Alembert.^b Si vous croyez qu'il peut s'en offenser, Catt ne la lui enverra pas; toutefois vous fera-t-elle rire.

226. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 mars 1762.

SIRE,

Votre Majesté aura sans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire en réponse à sa lettre du 6 de ce mois; ainsi je ne lui redirai point ici combien j'ai trouvé ingénieux et d'un goût charmant son petit ouvrage en vers. Les grandes et bonnes occupations que vous avez actuellement doivent emporter même vos moments ordinaires de loisir. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous mander deux choses fort plaisantes, dont vous saurez peut-être déjà la première. Le roi de France a nommé, au

^a Le marquis d'Argens avait été dans sa jeunesse à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur français d'Andrezel. Voyez ci-dessus, p. 23.

^b *Réflexions sur les Réflexions des géomètres sur la poésie.* Voyez t. IX, p. 59 — 74.

moment de la naissance, un bâtard qu'il a eu d'une mademoiselle de Romans duc de Vendôme et prince légitimé du sang. On prétend que, si cette maîtresse avait accouché à Versailles, la Pompadour était renvoyée sur-le-champ, et que M. de Richelieu avait arrangé cette affaire le mieux qu'il avait pu pour la faire réussir. Cette nouvelle vient de l'ambassadeur de Hollande, à qui celui de Paris l'a écrite. L'autre aventure fait beaucoup de bruit à Versailles. Le jour que le maréchal de Broglie fut exilé, on jouait à Paris, à la comédie française, *Tancrède*, de Voltaire; il y a dans la scène V ou VI du premier acte des vers dont le sens et les paroles disent à peu près : Tancrède est un héros; malgré la cabale qui le fait exiler, le peuple l'aime et connaît son mérite. ^a Soit que l'actrice eût en vue d'appliquer cet endroit à M. de Broglie, ou qu'elle cherchât à les bien déclamer, ces vers firent un grand effet sur tout le parterre, qui les appliqua à M. de Broglie; on frappa des mains avec excès, et força l'actrice à les répéter plusieurs fois. La cour a ordonné au lieutenant-général de police de poursuivre cette affaire. L'actrice a été obligée de prêter serment qu'elle n'avait songé à autre chose qu'à bien jouer son rôle, et l'on a arrêté une soixantaine des applaudissants, contre lesquels on instruit un procès en forme. Y a-t-il rien de plus ridicule, si ce n'est les arrêts des parlements pour chasser les jésuites, et ceux du conseil pour les protéger? Cela occupe plus Paris que la Martinique, où toutes les gazettes assurent que les Anglais, après avoir été repoussés deux fois, ont enfin débarqué douze mille hommes de troupes réglées. J'ai l'honneur, etc.

^a Aménaïde dit dans *Tancrède*, acte I, scène VI :

. Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort d'un héros d'être persécuté;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Écoute : dans ces murs Tancrède est regretté;
Le peuple le chérit.

227. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) mars 1762.

Votre lettre, mon cher marquis, m'a trouvé avec la fièvre; c'est une récédive d'une fièvre épidémique qui court ici la ville, et dont Catt pourra vous faire la description. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité, déesse de ce pays. Cependant je ne crois pas que madame Romans accouchant à Versailles aurait fait chasser la Pompadour, parce que le roi de France est un homme d'habitude, et qu'il a placé sa confiance dans cette femme-là, qui, depuis sept ou huit ans, gouverne son royaume à sa satisfaction; et, quand même cette malheureuse serait chassée, ne pensez pas que j'y gagnasse grand' chose. Il s'est formé dans ce pays-là une faction saxonne, qui me serait également contraire. Quelle petitesse de la cour de faire le procès à des polissons qui ont applaudi à ce vers de *Tancrède*! En vérité, tout cela est bien misérable, de même que ce contraste du conseil et du parlement pour et contre les jésuites. Mais, mon cher marquis, ma tête est si faible, que je ne puis vous en dire davantage, sinon que l'empereur de Russie est un homme divin, auquel je dois ériger des autels. Adieu, mon cher marquis; je n'en puis plus.

228. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 26 mars 1762.

SIRE,

J'ai eu la douce satisfaction de pouvoir parler pendant deux heures de suite de V. M. avec M. Catt, qui a bien voulu contenter ma curiosité et répondre à toutes mes questions. Combien de fois ne vous ai-je pas plaint! Mais j'en revenais toujours à dire: Enfin, grâce au ciel, tous ces maux sont passés, et il ne nous

reste que des sujets de joie. M. de Catt m'a dit qu'il avait rencontré auprès de Breslau M. le comte de Hordt; ^a ainsi vous aurez encore appris bien des nouvelles qui vous auront instruit de choses satisfaisantes.

J'ai lu avec un plaisir infini votre réponse à M. d'Alembert; il n'y a rien qui doive ni qui puisse le fâcher; c'est une plaisanterie ingénieuse, sans fiel et sans aigreur. Mais, en vérité, et les géomètres, et d'Alembert, et l'Académie française, tous ces gens-là deviennent des fous. Qu'est-ce donc que cet esprit philosophique si vanté, qui conduit à préférer Virgile au Tasse et à débiter d'un air important et décisif tant de paradoxes? Voilà comme, du temps de Sénèque et de Lucain, le goût du siècle d'Auguste commença à périr.

M. de Catt va passer trois jours à Wittenberg pour parler à son compatriote, qui l'a prié de faire la moitié du chemin de Berlin à Leipzig, étant pressé de retourner en Suisse. Je félicite V. M. d'avoir une personne qui lui est aussi véritablement attachée que M. de Catt; elle se ressouviendra de ce que j'eus l'honneur de lui écrire à son sujet l'année passée, au mois d'avril. J'avais appris bien des choses que j'ai encore plus éclaircies dans la suite, qui me prouvaient combien il était essentiel que V. M. n'eût dans l'intérieur de ses appartements et pour dépositaires de ses papiers que des gens d'une probité connue, et qui vous fussent entièrement dévoués. V. M. m'a fait la grâce de m'écrire qu'elle permettait que je prisse les eaux à Sans-Souci. Je profiterai de cette grâce, si elle veut bien le permettre, vers la fin du mois prochain, pour remettre entièrement ma santé, et pour faire ma cour à V. M., lorsque j'aurai le bonheur de la revoir, avec une assiduité qui répare le chagrin que m'a donné son absence. J'ai l'honneur, etc.

^a Le colonel comte de Hordt, de retour de Saint-Petersbourg, où il avait été prisonnier, allait alors rendre ses devoirs au Roi, à Breslau. Voyez t. V, p. 12.

229. DU MÊME.

Berlin, 29 mars 1762.

SIRE,

Je réponds à la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, dans le moment où je la reçois. L'homme n'est pas fait pour être heureux longtemps. J'étais tranquille, joyeux depuis quatre jours, et voilà que l'incertitude où je suis sur l'état de votre santé me cause mille inquiétudes. J'espère pourtant que votre maladie n'aura point de suites, et que ces fièvres épidémiques qui sont à Breslau sont comme celles que nous avons ici, à Berlin, où presque tout le monde a été malade depuis une quinzaine de jours; mais ces maladies, même les plus opiniâtres, n'ont guère duré que sept ou huit jours.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander au sujet de l'empereur de Russie me fait un double plaisir. Le premier, c'est que, si vous êtes incommodé du corps, vous devez avoir l'esprit content, et cela contribuera pour beaucoup au rétablissement de votre santé. Le second, c'est que j'espère que l'amitié que ce grand prince vous témoigne avec tant de raison, en vous unissant tous les deux d'intérêts comme de sentiments d'affection, conduira enfin ces troubles à leur fin, et nous amènera la paix. Quand pourrai-je donc avoir le plaisir de vous voir tranquille?

V. M. doit juger de l'inquiétude où je suis. Je la prie instamment, si elle n'a pas le temps de m'écrire un mot dans les occupations dont je vois qu'elle doit être accablée, de me faire savoir, par un des domestiques de sa chambre, l'état de sa santé. Je vous jure que je ne vivrai pas jusqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles.

Vous devez, Sire, avoir été bien content du Prince de Prusse; tout le monde qui l'a vu à Magdebourg en dit ici mille biens. Vous faites toujours de très-bonnes choses, mais celle de l'avoir fait venir auprès de vous^a est excellente par cent et cent mille

^a Frédéric-Guillaume II du nom, déclaré Prince de Prusse le 11 décembre 1758, arriva à Breslau le 20 mars 1762, pour accompagner le Roi dans la campagne qui allait s'ouvrir. Voyez t. VII, p. 40.

raisons. Il profitera plus aujourd'hui dans un jour qu'il n'aurait fait dans six mois à Magdebourg. Je demande encore en grâce à V. M. des nouvelles de sa santé. J'ai l'honneur, etc.

230. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) 1^{er} avril 1762.

Je ne suis encore ni mort ni enterré, mon cher marquis; ma fièvre m'a quitté, et je suis à présent tout comme un autre. Votre imagination vous représente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne, moins vive et moins riante, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers et malheurs qui nous menacent. J'ai, à la vérité, reçu des nouvelles de Solime, ^a mais l'affaire n'est pas finie; on me nourrit de belles espérances, et il me faut des effets. Cependant, vers le 10, je dois recevoir un courrier qui nous apportera Moïse et les prophètes. Tout va bien en Russie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles positives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher marquis; patience, car tout ceci est pour moi une école de patience où ma vivacité s'est éteinte. Je ne vaud plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'est usée avant le lumignon; tout au plus serais-je bon à faire un chartreux. Voyez, après cela, à quelle sauce vous me mettrez, si la paix se fait jamais, à broyer les couleurs pour la marquise ou à copier des notes pour votre viole de gambe. Enfin tranquillisez-vous, mon cher; que ma santé ne vous inquiète plus, et mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, surtout les littéraires. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

^a De Constantinople. Voyez t. XII, p. 178 et 179.

231. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin. 3 avril 1762.

SIRE,

Votre dernière lettre, dans laquelle vous me faites la grâce de m'apprendre que vous n'avez plus de fièvre, a achevé de me tranquilliser; car, Catt étant allé à Wittenberg pour voir son parent, je ne savais ce que c'était que cette fièvre, et il me venait sans cesse les idées les plus tristes en pensant à celles qui avaient régné à Breslau l'hiver que j'y étais. ^a Heureusement le comte de Hordt, qui partit deux jours après la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, dit ici que vous n'aviez eu qu'une fièvre de rhume. Ce fut le comte de Reuss qui me donna cette bonne nouvelle, et vint exprès chez moi. Je l'aimais beaucoup auparavant, parce que c'est un bon et excellent citoyen, qui vous est dévoué de cœur et d'âme; mais je l'aime encore davantage aujourd'hui, et, s'il m'avait donné cent mille écus, il ne m'aurait pas fait le quart du plaisir qu'il me fit.

Voilà la Martinique prise. Outre les avantages inestimables de cette conquête, les suites en sont des plus utiles : trente-quatre vaisseaux de guerre qui se trouvent tout à coup en état d'agir contre les Espagnols, et une armée de seize mille hommes de troupes réglées, ce qui vaut une armée de quatre-vingt mille en Europe. Outre ce premier avantage, en voici un second aussi considérable. Un tremblement de terre vient de détruire une partie de Carthagène en Amérique; les remparts et les fortifications sont presque tout à bas, et les deux forts de Sainte-Marguerite, qui défendaient l'entrée du port, entièrement détruits. Il n'y a rien de plus certain que cette nouvelle; le détail de ce désastre est dans toutes les gazettes. Voilà le Pondichéry et le Cap-Breton des Espagnols détruit, sans qu'il en ait coûté la moindre peine aux Anglais.

Je ne vois ni noir, ni blanc. Je ne vois pas noir, parce que nous avons tous nos derrières libres, que nous pouvons employer, cette campagne, contre les Autrichiens l'armée que nous avons

^a Voyez t. IV, p. 181 et 182.

contre les Russes et le corps que nous opposions aux Suédois; car, d'ailleurs, vous aurez pu vous apercevoir par mes lettres que je n'ai jamais fait que très-peu de fond sur les gens que j'ai fréquentés avec M. d'Andrezel; ainsi, n'ayant jamais fondé sur eux la moindre espérance, ils n'entrent pour rien dans ma façon de penser. Je ne vois pas entièrement blanc, parce que je sais que la plus grande prudence d'un général peut être rendue inutile par la bêtise ou par la lâcheté des subalternes; et malheureusement je n'ai que trop d'exemples de cette vérité. Mais j'espère en vos lumières, en vos talents supérieurs, et vous suppléerez à ce qui pourrait manquer. Vous me direz : Si le prince Ferdinand était battu? — Pourquoi le sera-t-il, puisqu'il a toujours battu ses ennemis jusqu'à présent? — Mais si le prince Henri avait quelque désavantage? — Pourquoi, étant plus fort qu'il n'a jamais été, n'agira-t-il pas aussi bien qu'il a fait jusqu'à présent? — Mais enfin, si l'empereur de Russie venait à mourir? — Pourquoi mourra-t-il? Il est jeune, il se porte bien, et nous ne sommes plus dans le siècle de la Médicis. — Mais si moi, roi de Prusse, j'étais battu? — Si cela arrive jamais, je consens que l'on me coupe la tête. J'ai l'honneur, etc.

232. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) 8 avril 1762.

Vous êtes gai et de bonne humeur, mon cher marquis, et ce ne sera pas moi qui voudrai vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs, penser tristement ou gaiement ne fait rien aux choses; elles vont leur train, et l'événement, bon ou mauvais, il faut ensuite le recevoir, et dévorer son chagrin, si la fortune nous est contraire. Je suis à présent dans les négociations par-dessus les yeux; tout va à souhait à Pétersbourg, et j'ose vous dire que ce pays dont vous n'espérez rien remplira ce que j'en attends, mais un mois plus tard que je ne l'aurais désiré. Sur la fin de

mai, il y aura un beau sabbat dans cette pauvre Europe, et ce sera de cette façon-là que nous trouverons la fin de cette détestable guerre. Je relis à présent l'*Histoire* de Fleury,^a dont je m'accommode très-bien. Cela tiendra bon jusqu'au mois de juillet; c'est une pièce de résistance qui fournit des aliments pour une demi-campagne. Je ne vous en dis pas davantage à présent, mon cher marquis; j'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes chaudes, dès que je les aurai reçues. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

233. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 11 avril 1762.

SIRE,

La lettre de Votre Majesté a fait hausser mes espérances de dix degrés. Elle me parle de ma gaieté; quelque grande qu'elle soit, je la trouve encore fort modeste, et je regarde comme un miracle que ma pauvre tête ne se soit pas totalement démontée depuis le mois de février. Mais si ce dont vous me parlez au sujet des gens que j'ai vus autrefois avec M. d'Andrezel a lieu, je ne réponds plus de rien, et je serai peut-être obligé de me faire mettre une trentaine d'épingles dans le derrière, pour déterminer les esprits vitaux vers les parties basses et les empêcher de se porter avec trop de rapidité au cerveau. Plaisanterie à part, si jamais j'apprends que les mouvements que vous attendez ont été effectués, je ne réponds pas que la joie ne fasse en moi quelque révolution trop grande. Je sens trop la conséquence d'un événement tel que celui que vous espérez, j'en vois trop bien les suites heureuses, pour être véritablement tranquille jusqu'au moment que je le saurai arrivé. Permettez-moi, Sire, de vous citer ce vers d'un de nos meilleurs poètes :

Je le souhaite trop pour le croire sans peine.

^a Voyez t. VII, p. xiv et xv, et p. 131—144; t. XIV, p. xx, et p. 136—145.

Mais je vois tant de choses bonnes, d'un autre côté, que j'attends avec patience celle que je souhaite le plus aujourd'hui.

Vous savez sans doute, Sire, que les Anglais ont pris, à la Martinique, trente-six vaisseaux corsaires des plus considérables qu'eussent les Français; la perte de cette île leur coûte d'un seul article trente millions de livres. On embarquait pour la France, toutes les années, de la Martinique cent mille caisses de sucre, à six cents livres la caisse; cela fait soixante millions de livres de sucre. Mettez la livre de sucre à dix sous, qui font la valeur de trois de nos anciens gros, vous trouverez, sans grand calcul, que cela fait trente millions de livres, par conséquent le double de ce que peut rendre l'électorat de Hanovre dans la plus florissante paix. Il est vrai que ce sont les sujets du roi de France, et non pas lui, qui perdent ces sommes considérables; mais la plaie n'en est pas moins grande pour le royaume, et elle saignera longtemps.

On dit ici que vous faites mettre en ordre le château de Charlottenbourg. Si V. M. se rappelle les jolies tapisseries de papier pour les chambres des officiers et des dames, que je lui fis voir à Leipzig, et qu'elle veuille en employer quelques-unes, vu le bon marché, une chambre ne coûtant guère que quarante écus, monnaie courante, l'entrepreneur de la fabrique de Rheinsberg, qui est un gentilhomme du prince Henri, et qui est venu me prier de le recommander à V. M., lui enverra tous les plus beaux échantillons.

M. de Catt se porte mieux; il a trouvé ici un chirurgien fort habile qui l'a déjà très soulagé, et qui lui promet de le mettre en état, dans une douzaine de jours, d'aller rejoindre V. M. et de faire la campagne sans incommodité, pourvu qu'il veuille se ménager un peu et ne plus être aussi mauvais écuyer que saint Paul de chrétienne mémoire.

On dit dans tous les papiers publics que la flotte qui a pris la Martinique va rendre une visite aux Espagnols à la Havane, et leur emprunter à coups de canon quelques millions de piastres. Ainsi soit-il! J'ai l'honneur, etc.

234. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Breslau) avril 1762.

Je voudrais pouvoir vous donner tous les jours, mon cher marquis, des nouvelles agréables. Pour à présent, il n'y a rien, sinon que la Suède va incessamment faire sa paix, comme je compte de recevoir le 20 la conclusion de celle que nous avons faite avec la Russie; ce sera aussi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit où vous avez été avec M. d'Andrezel. J'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernait Mithridate,^a qui me font le plus grand plaisir; la différence qu'il y a, c'est que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables, vous ne sauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits^b dont je ne devais certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédestiné, sur mes vieux jours, à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté soit faite! Eh bien, marquis, je deviendrai patient, et voilà tout; le compte fait, ce sera moi qui y gagnerai. Daun et presque toute l'armée autrichienne va venir ici contre moi; il y aura bien de la besogne, et, sans une bonne diversion, j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon marquis: aimez-moi toujours un peu, et soyez persuadé de mon estime.

235. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 avril 1762.

SIRE,

Je me doutais bien, par certaines choses que j'avais lues dans les papiers publics, des mauvaises manœuvres qu'on faisait dans

^a C'est-à-dire de la Tartarie, dont le kan était alors Krim-Guéraï. Voyez t. V, p. 149, 150 et 167.

^b D'Angleterre. Voyez t. V, p. 152 — 158.

une cour où, depuis le changement de ministère, la faiblesse paraît avoir succédé à la fermeté. Malgré les avantages inespérés que la fortune semble vouloir donner à des gens qui en savent si mal profiter, j'espère que, si les anciens sujets de Mithridate se mettent en mouvement, tout ira à merveille, et que vous pourrez laisser faire à ceux qui se conduisent contre toutes les règles de la politique autant de sottises qu'ils voudront, sans qu'elles vous portent préjudice. J'attends donc avec une impatience infinie la confirmation des nouvelles des anciens ennemis de Pompée. J'ai beaucoup plus de foi en leurs promesses qu'en celles des gens que j'ai vus autrefois avec M. d'Andrezel.

J'ai prié M. de Catt, qui aura l'honneur de rendre ma lettre à V. M., de lui dire une chose qui peut lui être utile, et que je crois ne devoir pas confier au papier, parce qu'on ne sait ce qui peut arriver à un voyageur. Le même M. de Catt, avec qui j'ai eu la consolation de m'entretenir tous les jours de V. M., pourra lui dire le genre de vie que j'ai mené depuis dix mois. J'ai l'honneur, etc.

236. AU MARQUIS D'ARGENS.

Breslau, 29 avril 1762.

Je commençais à languir comme une fleur qui n'a pas été arrosée de longtemps, lorsque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine rosée m'a ranimé et m'a donné une nouvelle vie. Il est plaisant, mon cher marquis, que vous travailliez sur le Nouveau Testament, et moi sur les Pères de l'Église. Quel démon nous a fourni ces idées? Dites-moi, par quel concert notre esprit s'est-il dirigé en même temps sur ces matières? Je crois que nous n'en savons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarement extrême de l'esprit humain toutes les fois que je relis ces disputes sur des dogmes et des mystères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous savez déjà, et je vois d'ici, à votre air,

que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve assez heureux pour vous servir comme vous le désirez. Du côté de la Russie j'attends le courrier avec le traité de paix, et l'alliance de la part de la Suède. Les médiateurs crèvent tous les chevaux de poste pour arriver et signer tout de suite la paix. Ce n'est pas encore tout : le successeur de Mithridate se met actuellement en campagne et m'envoie un grand secours, et ces peuples que le soleil regarde en naissant sont en mouvement également; les traités sont faits, tout est arrangé, de sorte que nous pouvons compter sur l'accomplissement de mes espérances. Ce sont des nouvelles qui se sont fait attendre; mais elles sont si bonnes, qu'on peut leur pardonner leur lenteur.

J'espère donc à présent avec fondement que l'année présente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre comte Gotter ^a comme d'un homme à l'agonie. Hélas! je ne retrouverai à Berlin que des murailles et vous, mon cher marquis; plus de connaissances, personne, et moi, j'aurai survécu à toute cette malheureuse génération.^b J'ai quelque affaire qui m'empêche de continuer. Je vous en dirai davantage dès que j'aurai du loisir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique marquis; je vous embrasse de tout mon cœur.

237. AU MÊME.

(Breslau) mai (avril) 1762.

Je vous tiens parole, mon cher marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Kan est en marche pour Jassy, à la tête de cent mille Tartares; il m'envoie un secours de vingt-six mille hommes; les Turcs sont en pleine marche pour Andrinople. J'ai été assez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Russes et pour armer

^a Voyez t. X, p. 100, et t. XVII, p. xiv et xv, et p. 317—331.

^b Voyez t. XVIII, p. 142 et 154.

ces deux puissances contre la maison d'Autriche. L'ouvrage n'était pas facile, et il a fallu concilier comme on a pu des intérêts si différents, pour les amener à ce point de réunion où les voilà; c'est un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, et, si la Providence y consent, je pourrai rendre à mes ennemis tout le mal qu'ils m'ont fait et m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, et soyez sûr que, dès que ma machine sera montée, j'agirai plus en un mois que je n'ai pu dans une année, les campagnes précédentes. C'est un grand événement, et qui doit laisser à la postérité, au moins pour un demi-siècle, des vestiges de cette guerre obstinée et cruelle. Réjouissez-vous, mon cher; désormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées. Juillet et août seront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous achemineront à la paix et à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies, ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher marquis. On n'est pas en état de mander souvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaisir, persuadé comme je le suis de la part que vous prenez à ce qui me regarde et à la prospérité du pays que je gouverne. Je vous embrasse, et je me flatte sérieusement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

238. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 3 mai 1762.

SIRE,

Votre Majesté aura pu juger d'avance de la joie que j'aurais en recevant la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai été d'autant plus charmé, que, connaissant tout le bien qui pouvait arriver de l'Orient, je n'avais jamais été persuadé que ce bonheur nous arrivât. C'est à présent, Sire, qu'il faut songer à conserver votre santé, pour achever de conduire toutes les choses

à leur perfection, et venir ensuite se tranquilliser à Sans-Souci et se refaire de toutes les fatigues énormes que vous avez essuyées, depuis six ans, sans relâche.

Je n'ai aucune nouvelle littéraire à faire savoir à V. M., mais deux qui prouvent que les méchants sont quelquefois punis, s'ils ne le sont pas toujours. La Pompadour a perdu un œil, et l'autre aura bientôt le même sort. Cette femme aura le destin d'Œdipe; c'est toujours quelque chose pour prouver la Providence, quoiqu'il faudrait qu'elle eût le sort de Cartouche^a pour faire un argument convaincant.

Les jésuites vont être entièrement détruits en France; leurs collèges sont déjà fermés, et leurs biens donnés en partie aux régents qui seront chargés de l'instruction des jeunes gens. Voilà un événement auquel toute l'Europe ne s'est pas attendue. J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. une estampe qu'on a gravée à Paris, très-mal exécutée, mais dont l'idée est assez ingénieuse: tous les ordres de moines sont dans un crible que le premier président remue, et tous les jésuites tombent des trous du crible comme l'ordure du froment, qui représente les autres ordres, et qui restent dans le crible, ainsi que le blé y demeure lorsqu'on le nettoie.

La lettre de V. M. m'a donné un si grand courage, que, voyant que tant de différentes nations vont ouvrir leurs campagnes, je vais aussi faire l'ouverture de la mienne; et, puisque V. M. a eu la complaisance de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci, je sortirai de mon étui, dont je n'ai pas bougé depuis dix mois, et j'irai annoncer aux nymphes et aux dieux de la Havel qu'ils reverront bientôt V. M. sur leurs bords heureux. Puisse ce jour arriver au plus tôt! J'ai l'honneur, etc.

^a Voyez t. VIII, p. 120 et 247.

239. AU MARQUIS D'ARGENS.

Breslau, 8 mai 1762.

Vous m'avez fourni, mon cher marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table. J'y ai produit votre estampe des jésuites ; tout le monde a dit son mot sur ce sujet, et nous avons ri, ce qui n'est pas ordinaire dans ma maison depuis les tribulations que nous avons souffertes. Les Français sont de plaisants fous ; j'aime des ennemis qui donnent occasion de rire, et je hais mes Autrichiens rébarbatifs, bouffis d'orgueil et d'impertinence, qui ne sont bons qu'à faire bâiller, ou à insulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui ; j'attends mes courriers d'une heure à l'autre. Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des courriers. Cela est vrai ; cependant ils arriveront à la fin, et il n'y aura que notre impatience qui aura souffert de ces délais. Ce n'est pas une affaire ; on y gagne plutôt en soumettant son inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique et dans l'étude de la sagesse. Je rassemble actuellement l'armée, et je mets la dernière main aux préparatifs de cette campagne. Veuille le ciel qu'elle soit heureuse et la dernière de celles que j'aurai à faire !

Je suis bien aise que vous alliez à Sans-Souci ; mon imagination saura où vous trouver. Je vous suivrai dans la maison et dans les allées du jardin, jusqu'au parc. Je dirai : A présent le marquis joue de la viole ; à cette heure il commente le Nouveau Testament grec ; le voilà répétant avec Babet des leçons de tendresse ; dans cette allée il fait des projets de politique, et, revoyant mes appartements, il se ressouvient de moi. Ensuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous ; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverse dissiper cette illusion agréable, et autant en emporte le vent. Ma situation n'est pas encore à l'abri de certains nuages qui obscurcissent de temps à autre la sérénité de quelques rayons qui me luisent ; cela m'inquiéterait beaucoup, si je n'avais vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe,

et je m'imagine que, quand toutes les cervelles se seront détraquées jusqu'au dernier point, la raison alors leur reviendra tout d'un coup, comme à des gens atteints de la fièvre chaude, qui, après un long accès de frénésie, tombent dans un sommeil profond, et recouvrent leurs sens au réveil. Que cet heureux moment se fait longtemps attendre, et qu'il en coûte pour que l'Europe en travail accouche de cette paix tant désirée! Soit en paix, soit en guerre, heureux ou malheureux, absent ou présent, vous me retrouverez toujours le même, c'est-à-dire vous aimant et vous estimant comme j'ai toujours fait. Adieu, mon cher marquis, et bonsoir; je vais me coucher.

240. DU MARQUIS D'ARGENS.

Avril (mai) 1762.

SIRE,

J'avais oublié de remettre à M. de Catt les deux pièces de M. d'Alembert que V. M. m'avait fait la grâce de me communiquer; j'ai l'honneur de les lui renvoyer. Il y a dans tout cela du bon, du singulier et du mauvais. Il est fâcheux qu'au beau génie du siècle de Louis XIV succède un esprit de paradoxe qui tôt ou tard ruinera le bon goût, et détruira à la fin le bon sens.

V. M. travaille donc sur les Pères de l'Église? J'avais eu l'honneur de lui dire plusieurs fois qu'il ne manquait plus à ses lectures qu'une douzaine de tomes in-folio, après quoi elle pourrait disputer avec Dom Calmet^a et tous les bénédictins de l'univers.

Je parcours l'Écriture, et les remarques que je fais doivent servir aux notes que je fais sur Timée de Locres, dont j'ai traduit les ouvrages, qui n'ont jamais paru en langue vulgaire. C'est un fou de la première classe que ce Timée de Locres; pas un mot de bon sens dans ses ouvrages; mais sa philosophie a servi de base

^a Voyez t. XV, p. xii, et p. 33—57.

à celle des pythagoriciens et des premiers chrétiens, et cela me fournit de bonnes dissertations.

J'ai quitté V. M. balbutiant le grec, et je la reverrai le sachant comme les Dacier et les Saumaise. C'est aux chagrins que j'ai essuyés depuis dix-huit mois que je suis redevable de la connaissance d'une langue qui sert à mon amusement. Il fallait que je mourusse de douleur, ou que j'occupasse mon esprit pour le distraire des chagrins que lui causait cette maudite guerre. Soyez persuadé, Sire, que, après vous, personne n'a été plus sensible aux malheurs que nous avons essuyés quelquefois. J'étais accablé par deux mortelles inquiétudes : la première regardait le sort de tout l'État; mais la seconde, qui était bien plus considérable, tombait sur votre personne. Enfin, grâce au ciel, voilà toutes nos inquiétudes finies, et j'espère dans peu de mois avoir le plaisir de voir V. M. tranquille et heureuse dans le sein de la paix, goûtant un doux repos que ses veilles et ses fatigues ont bien mérité.

J'attends aujourd'hui ou demain une lettre de V. M. Je suis dans la ferme espérance que j'y trouverai la confirmation des bonnes nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de me mander, et qui m'ont causé une joie qui m'a rendu entièrement la santé. J'ai l'honneur, etc.

241. AU MARQUIS D'ARGENS.

Bettlern, 18 mai 1762.

Vous trouverez bien ridicule, mon cher marquis, que depuis si longtemps je vous promette des nouvelles, et que je ne vous en donne jamais. Ce n'est assurément pas ma faute, mais plutôt celle des événements, qui se font attendre, et des distances que les courriers ont à parcourir pour arriver. Je ne puis donc vous rien dire, soit politique, soit guerre, sinon que le maréchal Daun a fait camper sa nombreuse armée. et que je suis encore en cantonnements, mais le pied à l'étrier. On m'a écrit quelques bonnes

nouvelles de Saxe; cela m'est très-agréable, et j'en serais plus ravi, si les coups avaient été plus décisifs. Il nous faut de grandes fortunes pour nous donner des avantages sur nos ennemis. Je les demande au ciel; mais, comme je n'ai point de saint Siméon le Stylite, ni de saint Antoine, ni de saint Jean Chrysostôme, pas même de saint Fiacre, je doute que le ciel exauce la prière d'un pauvre profane très-peu croyant et encore moins illuminé. Dès que j'aurai quelque chose de bon à vous mander, vous le saurez tout aussitôt.

En attendant, mon cher marquis, je m'amuse avec les papes Nicolas et Adrien, avec l'empereur Louis et le roi Lothaire, avec mesdames Teutberge et Waltrade. Je suis sur le point de voir naître le grand schisme d'Occident, et je me sens porté à croire que tout l'univers a été imbécile depuis Constantin jusqu'à Luther, se disputant dans un jargon inintelligible sur des visions absurdes, et l'épiscopat établissant sa puissance temporelle à l'aide de la crédulité et de la sottise des princes et des nations. La suite de l'histoire de la religion, considérée en ce sens, présente un grand tableau aux yeux d'un philosophe, et devient une lecture instructive pour quiconque pense et réfléchit sur l'esprit humain. Cet abbé de Fleury a rendu en vérité un grand service au bon sens en composant cette histoire. Vous allez faire un terrible livre, à ce qu'il me paraît, mon cher marquis; si vous voulez ramasser toutes les contradictions et toutes les absurdités des théologiens, vous vous engagez dans un énorme ouvrage.

Je vous crois Grec comme Démosthène, sur votre parole. Vous étiez déjà un grand Grec pour moi, qui ne sais que le *Pater hemôn*; aussi y parut-il bien à ce souper où se trouva le duc de Nivernois, ^a où vous soutintes la moitié de la conversation en grec, et où je voulais un dictionnaire pour pouvoir en quelque façon entendre quelques mots des savants propos que vous tintes vous deux.

Pour moi, je n'ai point profité à cette malheureuse guerre comme vous; j'y suis devenu philosophe pratique; j'ai d'ailleurs oublié le peu que j'ai su, et je n'ai appris qu'à souffrir patiem-

^a Le duc de Nivernois avait été à Berlin, au commencement de janvier 1756, pour négocier une alliance avec la Prusse. Voyez t. IV. p. 31 et 32.

ment les maux que je ne pouvais éviter. Adieu, mon divin marquis. Vous pouviez garder les ouvrages nouveaux de d'Alembert, qui en vérité sont du poids de notre monnaie courante. Je vous prie de bien conserver votre santé et de vous ressouvenir de vos amis, qu'un esprit malin lutine par le monde selon son caprice. *Vale.*

242. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam. 18 mai 1762.

SIRE,

Me voici arrivé depuis hier dans le délicieux séjour de Sans-Souci, et j'y apprends aujourd'hui, par une lettre qu'on m'écrit de Berlin, que vous avez battu le corps du général Beck, et fait huit bataillons prisonniers. Vous traitez aussi mal les Autrichiens en Silésie que le prince Henri en Saxe. Voilà un bon commencement de campagne, et, si les choses qui, selon ce que je conjecture, doivent arriver au commencement du mois prochain ont lieu, je ne doute pas que vous ne revoyiez avant la fin de cette année les bords heureux de la Havel, et que vous ne veniez voir les superbes choses que vous avez fait faire à Sans-Souci, et que je considère toujours avec une nouvelle admiration. Tout est ici dans le plus bel ordre du monde. Battez donc pour l'amour de Dieu ces maudits Autrichiens le plus souvent que vous pourrez, pour que tous vos sujets aient à la fin le plaisir de vous voir heureux et content après tant de traverses.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. les métaphysiques chimères de d'Alembert sur la poésie et sur l'histoire. Peut-on, avec autant d'esprit et de géométrie qu'en a cet homme, être aussi peu conséquent? Je crois qu'à la fin nos meilleurs écrivains diront comme le père Canaye : Point de raison, monseigneur! Que cela est sage! Point de raison!^a

Voilà V. M. au milieu des fatigues et des dangers. Que je serai

^a Voyez ci-dessus. p. 16.

content lorsque je l'en verrai délivrée! Quant à moi, inutile fardeau de la terre, je passe ma vie à souhaiter la paix, à étudier des choses peu agréables et à apprendre des mots.

Les jésuites sont renvoyés de la cour, en France, leurs collèges entièrement supprimés, leurs novices renvoyés, et l'on parle de leur exil total du royaume comme d'une chose qui doit arriver au mois d'août. Je croirais volontiers que le ministère a découvert quelques manœuvres de ces honnêtes gens, qui sont inconnues au public et qu'on veut garder dans le silence. Il est certain que, deux jours après l'assassinat du Roi, deux jésuites furent mis à la Bastille, et l'on n'a plus su ce qu'ils étaient devenus. Ajoutez à cela que, lorsque Damiens vint à Paris,^a il sortait de chez les jésuites d'Arras. Que ferez-vous, à la paix, de tous ces insectes venimeux? Les princes catholiques vous donnent un bel exemple.

Je ne vous dis tout ceci, Sire, que pour vous faire penser à l'aventure qui vous est arrivée la campagne dernière. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas déjà condamné et puni en effigie ce misérable Warkotsch. Votre trop grande douceur me fait souvent enrager; les méchants ont besoin d'être contenus par la crainte. J'ai l'honneur, etc.

243. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Bettlern) 20 mai 1762.

Je vous donne part, mon cher marquis, comme je vous l'ai promis, des bonnes nouvelles que j'ai reçues de Russie. Schwerin vient d'arriver,^b nous apportant non seulement l'acte authentique de la paix, mais encore une alliance par laquelle notre divin empereur me garantit toutes mes anciennes possessions et les conquêtes que je pourrais faire, avec un secours de troupes considé-

^a Damiens blessa Louis XV le 5 janvier 1757. Voyez t. IV, p. 102.

^b Voyez t. V, p. 157 et 170.

nable, qui a ordre de me joindre le mois prochain. Voilà en vérité plus que nous ne pouvions espérer. C'est un échelon qui mènera sûrement à une paix honorable, et un sentier qui conduira un pauvre philosophe de votre connaissance à Sans-Souci, où j'espère encore vous embrasser avant de mourir. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

244. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 24 mai 1762.

SIRE,

J'ai l'honneur de répondre à Votre Majesté dans le moment même que je reçois sa lettre. Elle doit juger du plaisir qu'elle m'a causé; non seulement nous voyons actuellement le port après une horrible tempête, mais nous entrons dans ce port, où nous oublierons bientôt tous les maux passés. On m'écrit de Berlin que la joie y a été excessive; le courrier y est arrivé à dix heures du soir,^a et toute la nuit le peuple a été dans les rues, et les maisons éclairées aux fenêtres. On n'a pas moins été joyeux à Potsdam; mais on le serait encore plus, si on avait le bonheur de vous y voir. Je me flatte que, cet hiver, la guerre sera finie. L'alliance avec la Russie vaut toutes les alliances des peuples circoncis et incirconcis; avec ce seul secours, je regarde la paix comme assurée avant quatre mois, et, si certaines gens tiennent leurs promesses et se mettent en mouvement, il est impossible que vous ne soyez pas à Sans-Souci avant le mois de septembre. La reine de Hongrie, à ce que disent des lettres de Vienne qui viennent de très-bonne main, passe la moitié de sa vie, depuis quelque temps, à prier la Vierge, et l'autre à pleurer. Je souhaite, pour la punir des maux que son ambition a faits depuis sept ans au genre humain, qu'elle ait le sort des sœurs de Phaëthon, et qu'elle se fonde en eau. J'ai l'honneur, etc.

^a Samedi 22 mai 1762.

245. AU MARQUIS D'ARGENS.

Bettlern, 25 mai 1762.

Je me félicite, mon cher marquis, de ce que Sans-Souci peut vous servir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps, et, s'il ne dépendait que de moi, tous les événements se seraient déjà arrangés de façon que je pourrais vous y joindre. Cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux six précédentes; soit que le nombre de sept, qui passe pour mystique chez les péripatéticiens et les moines, doive être rempli, ou qu'il soit dit de toute éternité dans le livre des destinées que nous n'aurons la paix qu'après sept campagnes, il faut que nous en passions par là. Mon frère a bien débuté en Saxe;^a mais je ne sais quels contes on fait sur notre chapitre. Nous cantonnons encore; il n'y a que quelques partis de hussards en campagne, et ni Daun, ni Beck, ni tous les autres Autrichiens ne sont attaquables jusqu'à présent. Notre campagne ne peut commencer, au plus tôt, qu'au 20 juin; jusqu'à ce temps, ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà pensé aux moines de Silésie; dès que j'ai appris qu'on les chassait de France, j'ai fait mon petit projet en conséquence. et j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenez donc, mon cher marquis, qu'il faut attendre que la poire soit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à présent, après y avoir demeuré avant la guerre, de comparer l'état de prospérité où nous étions alors avec notre misère présente, la bonne société qui s'y rassemblait avec la solitude ou la mauvaise compagnie qui nous reste! Tout cela, mon cher marquis, m'afflige, et me rend triste et rêveur.

Je suis fort de votre sentiment au sujet de d'Alembert; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes et des pauvretés. Blaise Pascal, Newton et cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force sottises, l'un dans ses apophthegmes moraux, l'autre dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, et celui-ci sur la poésie et l'histoire. La géométrie pour-

^a Voyez t. V, p. 172—177.

rait donc bien ne pas rendre l'esprit aussi juste qu'on le lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avait fait un axiome; ce n'est pas même un problème après les trois grands géomètres que je viens de citer, et qui ont tous trois si pitoyablement raisonné. Tenons-nous-en, mon cher marquis, aux arts d'agrément. La perfection n'est point faite pour nous; on a quelque indulgence pour les écarts d'un poète, on les met sur le compte de son imagination; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact et vrai. Pour moi, qui sens qu'on ne saurait l'être toujours, je m'attache plus fortement que jamais aux agréments de la poésie et à toutes les parties des études qui peuvent orner et éclairer l'esprit; ce seront les hochets de ma vieillesse, avec lesquels je m'amuserai jusqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces études, mon cher marquis, adoucissent l'esprit, et font que l'âpreté de la vengeance, la dureté des punitions, et enfin tout ce que le gouvernement souverain a de sévère, se tempère par un mélange de philosophie et d'indulgence, nécessaire quand on gouverne des hommes qui ne sont pas parfaits, et qu'on ne l'est pas soi-même.

Enfin, mon cher marquis, soit âge, soit réflexion, soit raison, je regarde tous les événements de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choses qu'il faut faire pour le bien de l'État, j'y mets encore quelque vigueur; mais, entre nous soit dit, ce n'est plus ce feu impétueux de ma jeunesse, ni cet enthousiasme qui me possédait autrefois. Il est temps que la guerre finisse, car mes homélies baissent, ^a et bientôt mes auditeurs se moqueront de moi. Adieu, mon cher marquis; je souhaite de vous donner d'agréables nouvelles. Vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de juin. Aimez-moi toujours, et souvenez-vous d'un philosophe militaire plus errant que Don Quichotte et tous les chevaliers de La Calprenède. ^b

^a Allusion aux homélies de l'archevêque de Grenade, dans l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, par Le Sage, livre VII, chap. 4.

^b Gautier de Costes, seigneur de La Calprenède, mort en 1663, auteur de divers romans, tels que *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Pharamond*.

246. A U M Ê M E.

Bettlern, 28 mai 1762.

Je ne veux pas donner à votre joie le temps de s'attiédir : je la réchauffe en vous donnant, mon cher marquis, la nouvelle de la paix avec la Suède. Peut-être l'aviez-vous déjà ; cependant je m'acquitte de ma promesse en vous notifiant toutes les bonnes choses qui arrivent. Je crois que ce sera aujourd'hui ou demain que les Tartares ouvriront une autre scène en Hongrie, avec un corps de cent mille hommes. Enfin nos tribulations cessent, et cette déesse volage qui donne et retire ses faveurs selon son caprice paraît se raccommo-der avec nous. Toutes ces choses me font envisager la paix comme sûre pour la fin de cette année, et Sans-Souci avec le cher marquis au bout de cette perspective. Un doux calme renaît dans mon âme, et des sentiments d'espérance dont j'avais perdu l'habitude depuis six années me consolent des agitations passées. Pensez un peu à la situation où je vais me trouver le mois prochain, et à celle où j'étais au mois de décembre passé. L'État agonisait, nous n'attendions que l'extrême-onction pour rendre le dernier soupir ; à présent, je suis débarrassé de deux ennemis, et mon armée se trouvera en- châssée entre vingt mille Russes qui feront ma droite, et deux cent mille Turcs qui feront ma gauche, dont vingt-six mille Tartares sont à ma disposition. Cela fait deux empereurs que j'aurai pour acolytes, et avec les secours desquels je dirai une messe devant la reine de Hongrie, et lui ferai chanter le *De profundis*.^a Voilà du badinage, car dans le fond de mon cœur je dis avec le sage : Vanités des vanités, et tout est vanité !^b Sottises politiques, sottises d'ambition, sottises d'intérêt, voilà ce qui ne devrait pas agiter l'âme d'êtres aussi peu durables que nous le sommes. Mais les préjugés et les illusions gouvernent le monde, et, quoique nous sachions tous que notre vie est un court pèlerinage, il reste dans l'âme un coin d'ambition qui rend sensible à la gloire. Je

^a *De profundis clamavi ad te, Domine.* Psaume CXXIX, v. 1, selon la *Vulgate* (Ps. CXXX, v. 1, selon la traduction de Luther).

^b *Ecclesiaste*, chap. I, v. 2.

vous confesse, mon cher marquis, les sentiments de mon cœur. Je pourrais vous citer l'autorité d'un géomètre qui dit que la dernière passion qui reste au sage est celle de la gloire; mais je n'aime point à citer; de plus, je ne suis pas assez sage pour pouvoir m'appliquer cet apophthegme. Je vous avoue donc naturellement que les nouvelles que j'ai reçues et la carrière de prospérité dans laquelle je suis prêt d'entrer me font plaisir. Je ne m'étonne point que nos bons Berlinoises se soient fort réjouis; ils sont intéressés dans ces paix autant que moi, qui les ai signées. Ils n'auront plus à craindre les Tottleben, les Czernichew, les Lacy, ni les Cosaques; c'est un grand article pour vivre tranquillement. Il nous faut encore, à cette heure, un peu d'onguent pour la brûlure, et contre vent et marée nous regagnerons le port. Je ne finirais point, si je vous débitais toutes les réflexions que ces événements me fournissent sur l'incertitude des contingents futurs et sur les laborieuses visions des politiques. Mais je n'ai prétendu que vous réjouir par de bonnes nouvelles, et je n'irai pas vous ennuyer par un plus long bavardage. Adieu donc, mon cher marquis; que le ciel vous bénisse et vous conserve, pour que je vous retrouve sain, gai, dispos et content. Je vous embrasse.

247. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 2 juin 1762.

SIRE,

Si vos courriers se sont fait autant attendre que le Messie, ils ont produit de plus grands effets; il fallut au Messie et à ses disciples quatre siècles pour amener au christianisme un empereur romain, et il ne vous faudra que quatre mois pour ramener à la raison une impératrice. C'est bien un autre miracle de rendre une femme raisonnable que de baptiser un prince qui cherchait à se faire un parti, parmi les chrétiens, qui pût le garantir de ses

ennemis. Si je n'avais pas été prévenu depuis quelque temps, les deux dernières lettres que j'ai reçues de V. M. auraient bien pu produire sur moi le même effet que la joie de la paix a causé sur la tête d'un des principaux ministres de Berlin. Le pauvre homme en est devenu fou le jour du *Te Deum*; il a fait mettre dans toutes nos gazettes qu'il prêcherait le lendemain en vers, ^a et il a fait véritablement son sermon, où toute la ville est accourue. Ses confrères sont fort scandalisés, et ne parlent de rien moins que de suspendre le prédicateur poète. Si vous continuez de m'écrire d'aussi bonnes nouvelles, ne soyez donc pas étonné, Sire, si l'on vous écrit que j'ai fait un discours en *lingua franca*, qui est le provençal algérienisé, à l'Académie des sciences. En vérité, à la lecture de vos dernières lettres, j'ai été pendant plus d'une heure comme un homme pétrifié, et que la joie rend entièrement stupide. Il faut, comme le dit fort bien V. M., avoir senti l'état où nous étions il y a six mois, pour connaître tout le bon et le merveilleux de celui où nous sommes aujourd'hui.

J'ai eu la satisfaction d'être le premier qui ait célébré votre union avec l'empereur de Russie, ce brave et digne prince, que le ciel comble de toutes ses faveurs! Dès que j'eus reçu la lettre de V. M., je priai à dîner les bourgmestres et plusieurs des bons bourgeois de Berlin; j'empruntai de la maison de ville deux petits canons de quatre livres de balle, dont les bourgeois se servent dans leurs fêtes; je les fis conduire sur le chemin au pied de la colonnade de Sans-Souci, et, depuis midi jusqu'à sept heures du soir que dura le dîner, nous tirâmes quatre-vingts coups de canon, en buvant à votre santé et à celle de l'Empereur votre bon allié. Hier dimanche, les bourgeois firent à Potsdam de grandes réjouissances; je les ai pourtant prévenus de trois jours.

Je voudrais être plus vieux d'un mois; cependant je trouve qu'il n'est pas gracieux de vieillir; mais je sens tout le plaisir que j'aurai dans les mois de juillet, d'août et de septembre. Quoique je souhaite la paix avec la plus grande impatience, je serais pour-

^a Voyez les *Berlinische Nachrichten von Staats- und gelehrten Sachen*, 1762, n^{os} 64 et 65. p. 249 et 253. M. Nathanaël Baumgarten, conseiller du consistoire supérieur, publia ce sermon en vers, sous le titre de *Dank-, Pfingst- und Friedens-Predigt*, Berlin, chez Haude et Spener, 1762.

tant fâché de la voir conclure avant que vous n'ayez reçu de la reine de Hongrie une bonne bouteille de baume, qu'elle est obligée de vous donner pour guérir toutes les cicatrices qui pourraient rester aux blessures qu'elle nous a faites.

Permettez que je vous dise une petite parabole. Un honnête homme traversait une certaine forêt; trois brigands l'attaquèrent, lui firent plusieurs blessures, et, non contents de lui voler son argent, ils voulaient encore le tuer. Il arrive pendant ce temps deux braves gens qui volent au secours de l'honnête homme, et se saisissent des larrons. Un des défenseurs du voyageur lui dit : Croyez-moi, tuons vos ennemis. Si nous les laissons aller, avant d'arriver à la fin de votre course vous avez encore une autre forêt à passer, ces gens-là iront de nouveau vous y dresser des embûches. Le voyageur crut le conseil de ceux qui l'avaient garanti : les brigands furent exterminés, et il acheva sa route en sûreté. Ce n'est rien d'avoir culbuté par terre son ennemi, si l'on ne prend des précautions pour qu'il ne puisse plus nous attaquer en se relevant. Je termine ici mon style oriental, et j'ai l'honneur d'être, etc

248. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Bettlern) 8 juin 1762.

Vous plaisantez, mon cher marquis, dans votre lettre, sur mes courriers. Le malheur est que tout ne va pas aussi vite que je le voudrais. Voilà la paix des Russes qui est, à la vérité, un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé, d'un autre côté, ma négociation à Constantinople. Il faut bien des choses pour mettre tant de têtes sous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts aussi différents. On négocie, le temps se passe, et nous ne sortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'est toujours cent mille hommes, et il faut espérer que, en les mettant en jeu, les autres suivront.

Votre parabole est admirable; il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté est d'abattre cette puissance; le reste sera aisé. On va vite en spéculation, mon cher marquis, et lentement en besogne, parce qu'on rencontre cent empêchements dans son chemin. Je m'abandonne à la destinée, qui mène le monde à son gré; les politiques et les guerriers ne sont que des marionnettes de la Providence. Instruments nécessaires d'une main invisible, nous agissons sans savoir ce que nous faisons; souvent le produit de nos soins est le rebours de ce que nous espérons. Je laisse donc aller les choses comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obscurité, et profitant des conjonctures favorables lorsqu'elles se présentent. Czernichew est en marche pour nous joindre. Notre campagne ne commencera que vers la fin de ce mois, mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre Silésie. Enfin, mon cher marquis, ma besogne est dure et difficile, et l'on ne saurait dire encore positivement comment tout ceci tournera. Faites des vœux pour nous, et n'oubliez pas un pauvre diable qui se démène étrangement dans son harnois, qui mène la vie d'un damné, et qui, malgré tout cela, vous aime et vous estime sincèrement. Adieu.

249. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, juin 1762.

SIRE,

Il s'en faut bien que je plaisante sur vos courriers; ils ont apporté de trop bonnes nouvelles. Je veux que les Turcs ne fassent aucun mouvement cette année; la situation des affaires me paraît cependant admirable. Je ne suis pas M. Euler, mais je sais pourtant assez calculer pour voir que soixante mille Russes et vingt mille Suédois font quatre-vingt mille ennemis de moins; que vingt-cinq mille hommes que nous avons contre les Russes, cinq mille contre les Suédois, sont trente mille hommes, auxquels vingt

mille Russes réunis forment une armée de cinquante mille hommes qui peuvent agir cette année contre les Autrichiens. Quant aux Turcs, je n'y ai jamais compté, parce que j'avais vu et lu une lettre écrite le 20 d'avril, de Constantinople, par un ministre très-bon Prussien à un autre ministre aussi Prussien que moi, c'est tout dire, qui l'assurait que tout était tranquille à Constantinople, et que les Turcs ne marcheraient point cette année. Mais, pourvu qu'à leur place les cent mille Tartares qui sont en marche achèvent de tenir leurs promesses, je ne vois pas la Reine fort à son aise. Je conviens que, si les Turcs avaient marché, cela finissait l'affaire dans deux mois; mais, si cent mille Tartares entrent en Hongrie, il faudra bien que les Autrichiens détachent pour le moins un corps de vingt mille hommes. Dès que j'apprendrai que ce détachement a lieu, je jugerai de la certitude de la promesse des Tartares, et j'en tirerai un augure certain pour la paix au mois de novembre ou de décembre.

S'il faut en croire les papiers anglais, et surtout le *Monitor*, la sagesse de Salomon ne règne pas dans les conseils d'État à Londres. Il paraît contre le favoritisme du comte Bute des pièces bien fortes et bien énergiques. La harangue de M. Pitt au parlement est digne de Démosthène, et, avec tout cela, voilà le duc de Newcastle qui, après avoir servi quarante-cinq ans la maison de Hanovre et avoir mangé cinq cent mille livres sterling pour son service, est obligé de demander sa démission: il a généreusement refusé six mille livres sterling de pension qu'on lui a offertes. Que dirait à tout cela le bon roi votre oncle,* s'il venait au monde, et à bien d'autres choses que je n'ose confier au papier, mais que V. M. devine aisément? Si l'événement arrivé en Russie ne montrait pas le peu de fondement de tous les projets humains, ce qui se passe en Angleterre en serait une excellente preuve. J'ai l'honneur, etc.

* George II, mort le 25 octobre 1760. Voyez t. V, p. 107.

250. AU MARQUIS D'ARGENS.

(Bettlern) 19 juin 1762.

Si j'entrais avec vous dans le détail, mon cher marquis, sur ce qui s'est passé en Orient, vous trouveriez peut-être que j'avais raison de croire qu'il arriverait de bonnes choses là-bas. Certainement tout n'est pas désespéré, et il me reste des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, et, pour lui, je me flatte au moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Constantinople, il y a une rébellion parmi les janissaires; ils en veulent au grand vizir. Au départ de ma lettre, la huitième partie de la ville était déjà en cendres, et l'incendie durait encore. Vous avez bien raison de dire que nos raisonnements sur l'avenir et tout ce qui est conjecture politique n'est que frivolité. Qui peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis six ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conservé jusqu'ici comme par miracle, et néanmoins toujours dans de nouvelles sortes de dangers? Tout ce qui se passe en Russie n'a pu être prévu par le comte de Kaunitz: tout ce qui s'est passé en Angleterre, et dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux, n'a pas dû entrer dans mes combinaisons. De tout cela il résulte que l'on fait le métier de dupe quand on gouverne des États dans des temps d'agitations et de troubles. C'est ce qui me dégoûte surtout de ce travail ingrat et infructueux, et qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres, que l'on peut cultiver en silence et dans le sein de la paix. Un homme de lettres opère sur quelque chose de certain, au lieu qu'un politique n'a presque aucune donnée.

Les Russes nous joindront le 30: leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai derechef les grandes aventures, au risque de ce qui pourra en résulter. Voici le septième acte de cette tragédie; la pièce est trop longue. L'empereur de Russie y a fait la péripétie: il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que possible. Une multitude d'arrangements préalables m'occupent à présent: il faut tout disposer et tout prévoir, autant que cela se peut. Ajoutez à cela la vivacité des négocia-

tions qui se font à présent, et vous jugerez facilement des soins, des embarras et du travail qu'il m'en coûte, et du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin, mon cher marquis, nous touchons aux événements qui vont décider de cette campagne et de toute cette guerre; il faut se résigner à les attendre patiemment, puisque la moindre partie de ce qui doit arriver dépend de nous. Adieu, mon cher; vivez en paix, écrivez-moi souvent, et comptez sur mon amitié.

251. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 28 juin 1762.

SIRE,

Oserais-je demander à Votre Majesté ce que font nos bons amis les Tartares? Je voudrais bien qu'ils fussent déjà en Hongrie.

Les Danois ont fait ce que nous aurions dû faire; ils ont emprunté à coups de canon un million d'écus des Hambourgeois. J'en suis fâché, parce que ce sont les Danois qui ont cet argent; mais, d'ailleurs, le peuple est en général autrichien à Hambourg. Je me réjouis de voir les villes impériales qui sont dévouées sans raison à la cour de Vienne punies par cette même cour, qui tire parti de tout.

Je ne doute pas que la bataille que les Français viennent de perdre en Allemagne^a n'augmente le crédit de M. Pitt dans le parlement; il y avait prédit de la façon la plus assurée, dans sa harangue, ce que le prince de Brunswic vient d'accomplir.

Tout le monde dit ici que vous avez en Silésie la plus belle armée de l'Europe. Puisse-t-elle répondre aux espérances de son roi, qui la commande, et montrer par sa valeur qu'elle est digne de son chef!

Je remercie infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de me permettre de rester six semaines à Sans-Souci. Je retourne à

^a A Wilhelmsthal, le 24 juin. Voyez t. V, p. 178.

Berlin dans quatre jours, pour être à portée de recevoir plus promptement des nouvelles de la santé et des victoires de V. M. J'ai l'honneur, etc.

252. DU MÊME.

Potsdam, 28 juin 1762.

SIRE,

Je n'aurais aucune idée de la politesse française, si je n'employais pas ce qu'elle a de plus galant et de plus recherché pour féliciter V. M. sur la jonction des Russes avec son armée. J'ai été assez heureux pour acheter une partie de l'équipage d'un colonel français pris à la bataille que le prince de Brunswic votre neveu vient de gagner si glorieusement à Wilhelmsthal. J'ai trouvé parmi ses papiers et ses livres, au lieu des *Commentaires* de César et de ceux de M. de Turenne, le *Portier de la chartreuse*, les *Campagnes de l'abbé de . .*, la *Poupée*, de Bibiena,^a et plusieurs feuilles pour écrire des lettres, d'une desquelles je me sers très-heureusement.

Avouez, Sire, que les Français sont des gens bien polis. Depuis trois ans, ils avaient la coutume de se faire battre toutes les années au mois d'août, et voilà que, pour plaire aux alliés, ils perdent une bataille dès le mois de juin. Peut-on rien de plus galant? Ce n'était pas la peine que la cour de France rappelât M. de Broglie parce qu'il s'était fait battre avec M. de Soubise.^b M. d'Estrées a fait ainsi que lui. La seule différence que je trouve entre M. d'Estrées et M. de Broglie, c'est que le premier s'est fait battre deux mois plus tôt que l'autre. J'ai l'honneur d'être, etc.

^a *Le Portier des chartreux*, roman obscène de Gervaise de La Touche, 1748. — *Les Campagnes de l'abbé T.* (par de La Morlière), 1747. — *La Poupée*, par J.-Galli de Bibiena, 1748.

^b Près de Vellinghausen, le 16 juillet 1761. Voyez ci-dessus, p. 244.

253. AU MARQUIS D'ARGENS.

Bunzelwitz, 4 juillet 1762.

Je n'ai point, mon cher marquis, de ce beau papier orné de contours élégants, qui donne tant de grâce aux lettres de vos compatriotes, sans quoi je m'en servirais pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande sur ce papier-ci, tout simplement, ce qui se passe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes si longtemps l'année passée; nous allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le maréchal Daun et l'obliger de rentrer en Bohême. Je ne sais jusqu'à quel point nous réussirons; cependant il n'y a rien autre chose à faire. C'est une grande entreprise que celle de débusquer un habile général de toutes les positions avantageuses qu'il a prises d'avance. La fortune y fera sans doute beaucoup; mais qui peut se fier à cette volage?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à présent des troupes; la lettre est du 11 juin. Cette diversion aura lieu plus tard que je ne l'avais espéré; mais elle fera toujours effet. Notre paix et notre alliance avec la Russie, admirables d'un côté, ont causé d'un autre quelque altération dans les bonnes dispositions où étaient les Orientaux; reste à savoir si nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher marquis, est appuyée sur un pivot mobile, et l'on ne peut compter sur rien avec certitude; c'est ce qui m'en dégoûte prodigieusement. Les calamités des années passées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes sortes de malheurs qui me sont arrivés, m'ont rendu plus philosophe ou plus indifférent sur toutes les choses humaines que Socrate ne pouvait l'être; je parviendrai bientôt à une quiétude parfaite. Il est temps, mon cher marquis, que cette guerre finisse; je ne vaud plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter; avec cela on peut encore servir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'est plus propre au monde.

Le prince Ferdinand a remporté un avantage considérable sur les Français; j'en suis bien aise. J'aurais désiré que l'affaire eût

été plus décisive. Quatre mille hommes de quatre-vingt mille, reste soixante-seize mille; c'est plus qu'il n'en faut pour le prince Ferdinand, qui n'en a que cinquante mille au plus à leur opposer; mais cela lui fait gagner du temps, et cet échec décourage un Soubise, un des plus médiocres généraux qu'aient eus les Français. Mon pauvre margrave Charles est mort;^a j'en suis sensiblement affligé; c'était bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous allions tous là-bas le rejoindre; un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est la même chose. Adieu, mon cher marquis; écrivez-moi quelquefois, et soyez persuadé de mon amitié.

254. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 14 juillet 1762.

SIRE,

Une fluxion sur un œil, qui a été assez forte, ne m'a pas permis d'écrire plus tôt à V. M. Elle vient d'exécuter, sans perdre un seul homme, par les plus belles manœuvres qu'elle a faites, ce qui paraissait ne pouvoir avoir lieu qu'après une ou deux batailles. Vous voilà donc maître de toutes les montagnes de la Silésie et des passages dans la Bohême. Je souhaiterais y voir toute votre armée rendre aux Autrichiens le mal qu'ils nous ont fait, et forcer enfin ces hommes insensés à finir une guerre qui fait depuis sept ans le malheur de l'Europe, et que le seul orgueil autrichien et la folie française entretiennent et fomentent avec tant de fureur.

On dit ici comme une chose sûre que l'empereur de Russie vient de prendre le commandement de son armée. Si mes désirs étaient accomplis par la Providence, ce bon et digne prince ne serait venu en Allemagne qu'à la paix générale. Tout le bonheur

^a A Breslau, le 22 juin. Voyez t. II, p. 76, t. III, p. 56, 105 et 106, et t. IV, p. 217.

et toute la tranquillité de l'Europe résident sur sa personne, etc. : V. M. sent tout ce que contient cet *etc.*

J'ai vu ici le ministre russe ^a, qui vient d'arriver; c'est, à ce qu'il me paraît, un homme très-sage, très-attaché à son maître, et entièrement dépouillé du ridicule mystérieux de la plus grande partie des politiques et de bien des ministres. Je suis convaincu que V. M. sera contente de celui-ci, s'il a jamais l'honneur de la voir.

Quand aurons-nous donc, Sire, le plaisir et le bonheur de vous voir ici? Jamais le Messie ne fut attendu avec plus d'impatience, et jamais son arrivée ne fut aussi nécessaire aux juifs que la vôtre ne peut l'être. Mais je sens, ainsi que tous les gens raisonnables, qu'il faut prendre patience et songer que, après avoir obligé vos ennemis à faire la paix, vous rétablirez bientôt ce que votre absence peut avoir dérangé. Le proverbe le plus vrai, Sire, c'est celui que, quand le chat n'y est pas, les rats dansent. J'ai l'honneur, etc.

255. AU MARQUIS D'ARGENS.

Bögendorf, 21 juillet 1762.

Nos affaires, mon cher marquis, commençaient à prendre un train assez honnête, quand tout à coup je me vois dérangé par un de ces événements politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reste.^b La paix que j'ai faite avec la Russie subsistera; mais l'alliance s'en va à vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Russie, et me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachements d'Autrichiens. Il faut voir si cela pourra nous mener à quelque chose de solide; j'en doute, et me voilà de nouveau dans une si-

^a Le prince Repnin.

^b L'empereur Pierre III, détrôné le 9 juillet 1762, mourut le 17. Voyez t. V, p. 190 et 191, et t. XVIII, p. 148.

tuation gênante, difficile et délicate. Je suis la toupie de la fortune, elle se moque de moi. Nous avons pris aujourd'hui mille hommes et quatorze canons; cela ne décide de rien, et tout ce qui ne décide pas augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choses vont de travers à Berlin et autre part. Mais que voulez-vous que je vous dise? Le destin qui mène tout est plus fort que moi; je suis obligé de lui obéir. J'ai le chagrin dans le cœur, mon embarras est des plus grands; mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris aujourd'hui une sotte lettre, prenez-vous-en à la politique; j'en suis si las, que, si une fois je pouvais trouver la fin de cette malheureuse guerre, je crois que je renoncerais au monde. Adieu, mon cher; je vous embrasse.

256. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 27 juillet 1762.

SIRE,

Lorsque j'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, je savais depuis quatre jours l'événement arrivé en Russie. Comment est-il possible qu'on n'ait pu ni le prévoir ni l'empêcher dans le temps que tout semblait se réunir pour montrer qu'on devait s'y attendre? La façon dont pensaient les Russes qui passaient par Berlin, les discours du ministre de Russie à la Haye, les lettres qui venaient de Pétersbourg, tout cela présageait ce triste événement. Il y a six semaines qu'un ministre étranger à la cour de Russie écrivit ici à un ministre bien intentionné pour vos intérêts tout ce qui est arrivé; il lui prédisait qu'on verrait bientôt, si l'on n'y prenait garde, ce qui n'a été que trop effectué. Ayant vu cette lettre, je conseillai à ce ministre de parler au comte de Finck, et il l'avertit de ce qu'on lui mandait. Malheureusement cet avis n'a servi de rien. Si V. M. se rappelle ma dernière lettre, elle verra actuellement que les craintes que je lui témoignai, et que j'exprimai à mots couverts, n'étaient que trop

bien fondées. Dieu veuille que celles que j'ai sur la continuation de la paix soient fausses! Vous me dites, Sire, que toutes les troupes russes retourneront en Russie; je le souhaite. Mais M. de Saldern, envoyé du Holstein, homme dévoué à V. M., me dit encore hier qu'il n'en croyait rien; les paquets qui arrivent de la Prusse sont cachetés avec les armes russiennes, et le manifeste que la cour de Pétersbourg a fait publier pour reprendre possession de ce pays a jeté ici tout le monde dans la consternation. Comment, Sire, pouvez-vous vous résoudre à laisser Stettin dans un état à ne pas résister à un coup de main? Trois bataillons de moins dans votre armée et deux bataillons dans celle du prince Henri font-ils donc le sort de ces armées? Mais ils le font de la principale et même de la seule ville qui assure Berlin et tout le Brandebourg. Excusez-moi, Sire, si je prends la liberté de vous dire ce que je pense à ce sujet. C'est un véritable zèle qui me fait parler. Plût à Dieu que je pusse voir V. M. tranquille, heureuse, et mourir une heure après! Je sacrifierais peu de chose, car la vie me devient à charge, et je suis las d'être dans un monde gouverné par une aveugle fortune et habité par des hommes plus méchants que les animaux les plus féroces. Le prince Ferdinand a remporté un avantage sur les Français, dont V. M. aura déjà reçu la nouvelle. Mon affliction est si grande, qu'à peine ai-je été sensible à cet événement; il n'y a plus que la conservation de V. M. qui puisse m'affecter, et l'espoir de vous voir surmonter à la fin les caprices d'une fortune bizarre. J'ai l'honneur, etc.

257. AU MARQUIS D'ARGENS.

Juillet 1762.

Vos appréhensions, mon cher marquis, sont mal fondées. Nous n'avons rien à craindre de la Russie; toutes les troupes s'en vont en Moscovie. Quant à cette révolution, je l'ai appréhendée; j'ai même averti l'Empereur de prendre ses mesures. Mais sa sécu-

rité a été trop grande; il se fâchait quand on lui parlait de précautions, et j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponse aux avis que je lui avais donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé; les prêtres ont tramé la révolution, qui s'est exécutée tout de suite. Ce prince, possédant toutes les qualités du cœur qu'on peut désirer, n'avait pas autant de prudence, et il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il est mort de la colique.

Vous avez, mon cher marquis, tout lieu d'être tranquille pour Berlin, non pour nous, car nous avons une besogne également difficile et hasardeuse à entreprendre; mais ni plus ni moins il faut en passer par là. Demandez pour nous l'assistance de la fortune; tout se fait avec son secours, et rien sans elle. Je suis bien de votre avis sur ce que vous dites de la vanité des choses humaines et de la méchanceté des hommes; je ne vous ai dit autre chose. C'est ce qui me dégoûte du monde, et qui me fait désirer la fin de cette funeste guerre pour pouvoir achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez l'instabilité des projets des hommes. La révolution de Russie vous a frappé plus vivement que d'autres événements dont j'ai été témoin; mais comptez que, durant ces sept campagnes que je fais, je n'ai vu autre chose que des espérances renversées, des malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie des jeux et des caprices du hasard a pu produire. Après cette expérience, mon cher marquis, il est permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir plus servir de jouet à la fortune, de renoncer à l'ambition, à toutes les folies qui ne font que trop d'illusion à une jeunesse sans expérience, et aux préjugés que le grand monde nourrit et perpétue. Adieu, mon cher marquis; je vous embrasse.

258. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 9 août 1762.

SIRE,

Vous avez ramené la tranquillité dans mon âme, et mon chagrin a fait place à l'espérance de vous voir encore heureux et tranquille avant que je quitte le séjour de cette planète pour aller trouver Épicure dans quelqu'un de ses mondes, qu'il a le premier établis en philosophie, et que Des Cartes lui a volés. Ce n'est pas là un grand crime, et je passerais volontiers aux célèbres géomètres de se piller les uns les autres, pourvu qu'ils conservassent le sens commun lorsqu'ils ne calculent pas. Il n'y a rien, Sire, de plus charmant que l'*Épître* que vous avez eu la bonté de me faire envoyer par M. de Catt. Que vous plaisantez à propos, et que vous peignez bien ces calculateurs exacts, ennemis éternels du goût et destructeurs de l'imagination!

Dans les cerveaux brûlés jadis la Fable éclore
Créa tous les dieux vains de la métamorphose,
Improprement donna le nom de Jupiter
Aux régions des cieux occupés par l'éther,
Par Vénus désigna la féconde nature,
Bacchus était le vin, Cérès l'agriculture.

Nouvel iconoclaste, armez-vous de rigueur.
Extirpez et ces dieux, et leur aimable erreur,
Et, rejetant le sens qu'offre l'allégorie,
Vous la remplacerez par la géométrie.
Au lieu de nous conter comment le dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans ses roseaux,
Philosophe solide, il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux fait quatre.
O l'excellent secret de plaire et de charmer!^a

Si V. M. veut troquer ces quinze vers contre un gros volume in-douze auquel je travaille assidûment depuis un an, et que je compte d'avoir l'honneur de lui envoyer dans peu de temps, je serai fort content de vous donner le travail de douze mois pour

^a Ces quinze vers font partie de la *Facétie au sieur d'Alembert*. Voyez t. XII, p. 220.

celui d'une heure de temps, et je croirai avoir gagné encore cent pour cent à ce troc. Il y a un vers, dans votre *Épître*, qu'il faut absolument changer :

Ne lui dépeignez point le *martyr* qui vous presse.^a

Il faut absolument :

Ne lui dépeignez point le *martyre* qui vous presse.

Alors le vers n'y est plus. Voilà la seule chose que j'ai trouvée à redire dans votre charmante *Épître*.

J'ai vu la promise de M. de Catt;^b elle m'a paru très-aimable, elle est fort jolie, et tout le monde dit beaucoup de bien de son caractère. Ce n'est pas pour un homme de lettres une petite affaire que d'avoir une bonne femme. Je serais mort dix fois ou devenu fou depuis trois ans, si je n'avais pas été assez heureux pour avoir la mienne. On doit dire des femmes ce qu'Ésope disait de la langue : Il n'y a rien de meilleur, et rien de plus mauvais.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la feuille d'une gazette d'Utrecht dans laquelle il y a un article concernant les anciens sujets de Mithridate. Je serais bien fâché qu'il fût véritable, et je ne m'étonnerais plus, s'il l'était, de voir que ce dont V. M. m'avait fait la grâce de me parler n'a point encore eu lieu.

On assure que V. M. fait assiéger Schweidnitz. Lorsque vous l'aurez pris, envoyez-nous donc des postillons pour réjouir un peu les bons Berlinoises, et ne faites pas comme la dernière fois que vous le reprîtes, où vous ne daignâtes pas nous envoyer une simple estafette. Nous avons tant eu de chagrins ! Il est bien juste que nous ayons un peu de plaisir. J'ai l'honneur, etc.

^a Voyez t. XII, p. 219, v. 4, du bas.

^b Voyez t. XIV, p. xix et xx, n° XXX, et p. 122—135.

259. AU MARQUIS D'ARGENS.

Août 1762.

Votre lettre m'a trouvé, mon cher marquis, dans les travaux de l'enfantement. Je dois accoucher de Schweidnitz; je suis obligé de le couvrir de tous côtés contre ce Daun, qui fait rôder une douzaine de ses subdélégués pour faire échouer notre entreprise. Cela m'oblige à une attention perpétuelle sur les mouvements de l'ennemi et sur les nouvelles que je tâche de me procurer. Vous pouvez juger par là que ma pauvre tête n'est guère poétique. Ce vers que vous reprenez sera corrigé sans faute, c'est un rien; mais je demande du délai jusqu'à la fin de notre siège, qui d'ailleurs va bien jusqu'ici. Je n'ai, je vous jure, aucune vanité, et je donne tant de part au hasard et aux troupes dans la réussite de mes entreprises, que je n'ai point la manie des postillons; cependant, s'il vous en faut pour vous réjouir, il y en aura sans faute. Les gazetiers vous ont menti, selon leur noble coutume. Cette nouvelle a été mise par la cour de Varsovie dans les papiers publics, pour tranquilliser la nation sur la marche du Kan, qui frise leurs frontières. Je ne vous dirai rien pour cette fois du Pont ni de l'empire d'Orient. Je suis si las d'annoncer l'avenir, que je ne veux plus vous écrire que des faits; donnez-vous donc encore un peu de patience. Je borne à présent toute mon attention à l'opération que j'ai entreprise. Il y a, je vous assure, de quoi donner de l'occupation à un jeune homme; mais quelle vie pour un pauvre vieillard usé et cassé comme moi, dont la mémoire diminue, et qui voit dépérir ses sens et la force de son esprit! Il y a un temps pour tout dans notre vie. A mon âge, mon cher marquis, des livres, de la conversation, un bon fauteuil et du feu, voilà tout ce qui me reste, et, peu de moments après, le tombeau. Adieu, mon cher marquis; vivez heureux et tranquille, et ne m'oubliez pas.

260. AU MÊME.

Peterswaldau. 13 août 1762.

Les biens et les maux confondus,
Dont le ciel a semé le cours de nos années.
Par leur flux et par leur reflux
Bouleversent sans fin nos frêles destinées.
L'avenir est caché, les dieux seuls l'ont connu,
L'homme à le pénétrer s'abuse et perd ses peines ;
Ses calculs sont fautifs, ses efforts superflus,
Il se trouve écrasé par des coups imprévus.
Ah! marquis, les choses humaines
Sont toutes frivoles et vaines.
Lorsqu'un malheur subit vient de nous arriver,
Nous commençons par l'aggraver.
Il est désespérant, insupportable, extrême ;
Bientôt, ne pensant plus de même,
Nous finissons par le braver.
Pourquoi nourrir en nous autant d'inquiétudes ?
L'empire des vicissitudes
Est le lieu que nous habitons.
Au sein des maux que nous souffrons,
Dans les épreuves les plus rudes,
Ainsi que le sage pensons.
Aujourd'hui, des revers le poids nous importune ;
Demain, l'inconstante fortune
Nous favorisera, marquis, et nous rirons.
Ne murmurons donc plus, et cessons de nous plaindre
D'un mal qui ne saurait durer ;
Le sage ne doit pas trop craindre,
Et moins encor trop espérer.^a

L'art conjectural est borné, mon cher marquis, et le sera tant que le monde durera. Prendre son parti galamment et laisser aller les choses comme elles vont, c'est sans doute l'unique parti sage qui nous reste à prendre. Vous conviendrez à présent que je vous ai dit vrai en réfutant les appréhensions que des bruits

^a Ces vers se trouvent dans les *Œuvres posthumes*, t. VII, p. 293 et 294, datés, mais faussement, de Nossen, 3 octobre 1761, deux jours après la prise de Schweidnitz par les Autrichiens. Voyez t. XII, p. 140 et 141.

populaires avaient accréditées. Nous avons été si longtemps à l'école de l'adversité, que le public est crédule sur les malheurs que la crainte faisait prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on espère, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous restaurer, que mon entreprise sur Schweidnitz va jusqu'ici à merveille; il nous faut encore onze jours heureux, et cette épreuve sera remplie. Je vous donnerais encore nombre de bonnes nouvelles; j'attends que votre crédulité se tourne du côté des événements heureux pour vous les annoncer. J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous servir en conséquence de vos désirs. Adieu, mon cher marquis; je suis fatigué, et mon âge me rend l'exercice plus rude que par le passé. Écrivez-moi donc, et ne doutez point de mon amitié.

261. AU MÊME.

(Peterswaldau) 17 août 1762.

J'envoie aujourd'hui un courrier avec des postillons,^a puisque vous êtes en goût des postillons. Schweidnitz n'est pas pris encore, mais trente mille hommes qui marchaient à son secours, et qui nous ont attaqués, sont battus. Les nouvelles publiques vous en diront les détails. L'affaire a commencé hier après midi, à cinq heures, que Daun a attaqué le prince de Bevern, et à sept heures ils étaient déjà battus. Adieu, mon cher marquis; pourvu que vous m'annonciez ce qui vous fait plaisir, je vous servirai en conséquence. Vous voulez des courriers, et je vous les envoie.

^a Pour annoncer la victoire de Reichenbach, remportée le 16 août 1762. Voyez t. V, p. 199—202.

262. AU MÊME.^a

Jägerndorf, août 1762 (Peterswaldau, 19 août 1762).

Eh bien, voilà ces postillons;
 Vous les voulez, je les envoie.
 Puissent-ils de nos camps et de nos pavillons
 Reconduire chez vous le plaisir et la joie,
 La vive et saillante gaité,
 Compagne de votre bel âge!
 Puisse le récit non flatté
 D'un assez léger avantage
 Rétablir la sérénité,
 Le calme et la tranquillité
 Dans votre âme abattue après un long orage!
 Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
 D'un pénible et vigoureux siège;
 Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le destin,
 Dans certain combat clandestin,
 Nous a su garantir du piège
 Que l'implacable Autrichien
 Nous tendait en mauvais chrétien.
 Vraiment, ce n'était pas la peine
 Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût instruit;
 Jamais ni Condé ni Turenne
 Pour si petits exploits ne firent si grand bruit.
 Le politique, d'une âme hautaine,
 Vous soutiendra qu'on est réduit
 A nourrir d'espérance vaine
 Le public aveuglé, fait pour être séduit.
 A . . . ainsi . . . le mène
 Du Canada jusqu'en Ukraine;
 Qui sait le tromper le conduit.
 Pour moi, qui n'ai jamais reçu cet Évangile,
 Je ne prétends point par l'erreur
 Abuser lâchement, en scélérat habile,
 La confiance et la candeur
 D'un peuple frivole et facile.
 Ah! fasse d'un ciron qui veut un éléphant,
 J'aime la vérité, le vrai seul est charmant.
 Je ne veux point de bruit, de pompe solennelle,

^a Cette lettre se trouve aussi au t. XII, p. 222—224.

Pour immortaliser le succès d'un moment.
 Ce sujet, marquis, me rappelle
 Ce trait d'un Suisse goguenard :
 Il mangeait gras, c'était carême :
 Un orage survint avec un bruit extrême.
 Certain dévot, maître cafard,
 Au front sournois, à l'œil hagard.
 Lui dit : Vous excitez la céleste colère.
 L'autre s'écrie en vieux soudard :
 Grand Dieu, que de fracas ! épargne ton tonnerre ;
 Ce n'est qu'une omelette au lard.^a

Mes vers vous expliquent mes pensées sur les postillons que vous avez vus arriver à Berlin. Il est bon de se réjouir d'un grand malheur que nous avons évité ; cependant, mon cher marquis, il y a loin de ce point à une fortune entière : et, pour vous parler tout à fait naturellement, je crois que nous aurons encore une crise avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au hasard, à la destinée ou à la Providence ; car certainement tous les trois ou l'un d'eux a plus de part aux événements du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laisse faire vos petites réflexions philosophiques sur cette matière obscure et impénétrable ; si vous y faites quelque heureuse découverte, vous me ferez plaisir de me la communiquer. En attendant, je vous prie, mon cher marquis, de ne me point oublier.

263. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 19 août 1762.

SIRE,

Je me hâte d'avoir l'honneur de faire mon compliment à Votre Majesté sur l'avantage considérable et très-utile qu'elle vient de

^a L'aventure de l'omelette au lard est attribuée par Voltaire à Des Barreaux, mort en 1673. Voyez les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XLIII, p. 511 et 512.

remporter sur les généraux Lacy, Beck et O'Donnell. J'espère que cela hâtera bientôt l'arrivée des postillons dont vous voulez bien avoir la complaisance de régaler les bons Berlinoises. Si la prise de Schweidnitz nous procure la paix à la fin de la campagne ou pendant le cours de l'hiver, elle vaudra la prise d'un royaume entier. Après sept ans d'une guerre affreuse, ne serait-il pas temps que la paix réparât tant de maux, et que le barbare acharnement de vos ennemis cessât, et ne tentât pas davantage d'inutiles efforts qui ne servent qu'à entretenir une horrible confusion et un cruel désordre dans toute l'Europe?

On parle beaucoup de la paix entre la France et l'Angleterre. Si cette paix peut occasionner celle de toutes les puissances belligérantes, je la souhaite; mais, si elle ne produit pas cet effet, je ne vois pas qu'elle puisse nous être de grande utilité, surtout si elle a lieu comme l'insinuent les papiers publics. V. M. doit savoir mieux que personne ce qui se passe à ce sujet; ainsi, comme je la vois contente, je suis tranquille sur tous les bruits qui courent.

Toutes les fois que vous me parlez, Sire, de votre prétendue vieillesse, je cours ouvrir mon almanach, et j'y vois que j'ai neuf ans plus que vous, étant entré depuis un mois dans mes soixante ans. Je ferme tout doucement mon livre, sans dire mot, et je reste fort confus qu'un homme qui a deux lustres moins que moi se plaigne de sa vieillesse. Si jamais vous étiez tranquille à Sans-Souci, vous rajeuniriez de dix ans, et moi de quinze. Alors, dans la joie et dans la tranquillité, vous vivrez autant qu'Abraham, et moi que Jacob: Sans-Souci sera pour nous le climat de l'Arabie.

Nous attendons ici avec impatience quelques détails du dernier avantage que vous venez de remporter, dont nous n'avons reçu qu'une nouvelle en gros, mais qui a répandu une joie générale dans tout Berlin. Puissions-nous avoir bientôt le plaisir de vous y voir arriver heureux, content, et jouissant d'une parfaite santé! J'ai l'honneur, etc.

264. AU MARQUIS D'ARGENS.

Peterswaldau, 23 août 1762.

Nous avons été plus heureux, mon cher marquis, que nous n'osions l'espérer. C'était le maréchal Daun, à la tête de cinquante-cinq bataillons et de cent treize escadrons, que nous avons battu. Il s'est retiré le lendemain à Wartha, et le jour suivant à Scharfeneck, près de Braunau. Le commandant de Schweidnitz a voulu capituler, ce qui lui a été refusé, à moins qu'il ne voulût se rendre prisonnier de guerre. Une garnison de dix mille hommes n'est pas un objet indifférent: si nous ne le prenons pas dans la ville, encore moins le prendrions-nous de retour à l'armée et perché sur les plus inaccessibles montagnes. Ayez patience encore huit jours, et nous serons à la fin de ces travaux, Schweidnitz pris, la garnison prisonnière, et les postillons, etc.

Vous me parlez de la paix des Anglais et des Français. Je ne la crois pas aussi avancée que le débitent les gazetiers; je crois que ce qui se fera entre ces deux puissances pourra être regardé par vous et par nos bons Berlinoises avec des yeux assez indifférents. La paix générale, dont vous me parlez, est fort à désirer, mais bonne, mais avantageuse et solide. Je ne sais que vous dire sur ce chapitre; toute l'Europe sans doute en a besoin. Mais, quand on a affaire à des diablesse de femmes, on trouve plus de caprice, de fantaisies et d'oppositions que de raisons. En attendant, je grisonne, et je commence à croire que je serai enterré avant la paix. Un pauvre tisserand du voisinage, qui a la démence de se croire inspiré, nous prophétise encore six années de guerre. Vous avancez étrangement votre âge, mon cher marquis; passé une année, à Leipzig, je me souviens que vous aviez cinquante-cinq ans; comment en auriez-vous soixante aujourd'hui? Je vous promets des postillons de toute espèce à la prise de Schweidnitz. Cependant ne vous flattez pas que cet événement soit suivi de la paix: je n'y vois encore aucune apparence. Laissons agir ce je ne sais quoi qui gouverne le monde, travaillons à remplir notre tâche, et ayons patience; il n'arrivera ni plus ni moins que ce qui doit arriver. Nous n'aurons plus de

grands risques à courir ici; il paraît qu'on nous laissera tranquillement achever notre siège. Dieu le veuille, et que, si mon destin est de survivre à la paix, j'aie encore la consolation de vous revoir! Adieu, mon cher marquis.

265. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 2 septembre 1762.

SIRE,

J'espère que, dans le temps que Votre Majesté recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, Schweidnitz sera pris. Vous avez eu, Sire, la bonté de nous promettre des postillons. J'envoie à V. M., à mon tour, un petit paquet dont j'espère qu'elle sera contente; il contient deux exemplaires d'une nouvelle édition des *Poésies diverses*, d'un format très-commode pour porter à la poche.^a On ne peut d'ailleurs rien voir de plus élégant que cette édition, et l'on ne saurait en faire une plus belle à Londres, ni à Paris. La moitié de cette édition part aujourd'hui pour Danzig; les officiers russes en ont demandé neuf cents exemplaires. Vous avez l'art de gagner les cœurs des gens qui ont été vos plus grands ennemis.

M. de Beausobre a pris soin de l'impression nouvelle des *Poésies diverses*, et il s'en est acquitté avec tout le zèle possible. C'est un fort bon enfant; il trouverait à la paix à s'établir, si vous jugiez à propos de le placer dans quelque poste quand vous serez tranquille et débarrassé de tout soin. Votre gloire est immortelle, mais vous êtes trop bon philosophe pour penser que votre corps puisse jamais le devenir. Si ce jeune homme avait un jour le malheur de vous perdre, que deviendrait-il? S'il trouve une femme qui lui donne un certain bien, son sort devient assuré; mais, pour trouver cette femme, il faut un poste, et,

^a *Poésies diverses*. A Berlin, chez Chrétien-Frédéric Voss, 1762, en deux parties, six cent trente-deux pages petit in-8. Voyez t. X, p. xi.

pour avoir ce poste, il faut attendre la paix. Dieu nous la donne ! nous en avons tous besoin. D'ailleurs, je pense bien, ainsi que V. M., qu'il la faut bonne, honorable et durable ; j'aime mieux souffrir encore dix ans, s'il le faut, et tous les bons citoyens doivent penser et pensent de même.

Voilà la Havane prise par les Anglais, nombre de millions, plusieurs vaisseaux de guerre. Les Espagnols n'étaient-ils pas possédés du diable d'aller se déclarer uniquement pour se faire écraser et pour rendre la paix plus difficile ?

V. M. peut juger de l'inquiétude où nous sommes, et de l'impatience que nous avons d'apprendre le sort de Schweidnitz. C'est aujourd'hui le 2 de septembre. Je ne puis croire que les assiégés restent encore longtemps à capituler, s'ils ne l'ont pas déjà fait. J'ai l'honneur, etc.

266. AU MARQUIS D'ARGENS.

Pétterswaldau, 6 septembre 1762.

Vous êtes sans contredit le plus galant des marquis de m'envoyer de si beaux livres, si bien dorés et reliés. Il n'y manque, mon cher, que l'étoffe, qui est mince et qui ne vaut pas la couverture ; mais enfin, je vous remercie de la bonté que vous avez de penser à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter son édition en Russie ; ce ne sera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai passer pour bon poète français. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompense pour mon siège de Schweidnitz ; vous vous êtes trompé, mon cher ; je suis aussi maladroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Gribeauval, ^a qui ne se mouche pas du pied, et dix mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant je dois vous dire que le commandant et sa garnison sont à l'agonie : on leur donnera incessamment le viatique. Nous sommes à la palissade, et une mine qui jouera

^a Voyez t. V. p. 203 et 204.

dans quatre jours ouvrira la contrescarpe et fera brèche à l'enveloppe, ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens savent qu'on les veut prisonniers de guerre. c'est pourquoi ils attendent jusqu'au dernier moment; je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu, à ma grande édification, que M. de Beausobre pense à perpétuer son illustre maison, selon le commandement de Dieu à nos premiers pères : «Soyez féconds et multipliez.»^a J'attends patiemment la paix et la confiance qu'il me veut faire de sa passion et de ses projets, résigné à tout ce que le hasard ordonnera de lui et de nous, tant que nous sommes. Cette paix, mon cher marquis, me paraît devoir arriver assurément. Comment? C'est une énigme plus obscure que celle que le sphinx proposa aux Thébains. La politique présente de l'Europe est un labyrinthe où l'on s'égare; j'y fais quelques pas, puis je me décourage, et je me recommande au saint Hasard, patron des fous et des étourdis. S'il est sûr que les Anglais aient pris la Havane, ils feront leur paix séparée avec l'Espagne et la France. Voilà où cela aboutira, et, pour nous, nous guerroyerons avec cette reine obstinée jusqu'à ce que sa bourse se trouve à sec, et alors elle sera la princesse la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher marquis, comme ces grands princes sont faits, dévorés d'ambition, en faisant les hypocrites et les pacifiques. Cependant la Reine s'est découverte durant le cours de cette guerre, et je ne crois pas qu'on l'en croie sur sa parole, si elle s'avise de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public.

Je trouve le petit Beausobre plus sensé; il veut repeupler le monde, que cette guerre a presque détruit, et je trouve très-sage à tout homme de lettres de penser à la multiplication, car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les postillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt pour vous annoncer l'heureux événement, qui me paraît presque sûr dès aujourd'hui. Ensuite de nouveaux embarras se présenteront; mais n'y pensons pas à présent, et levons les difficultés à mesure qu'elles se montrent, sans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela est philosophique, mon cher marquis. Vous voyez les progrès que je fais; mais assurément tout autre

^a «Croissez et multipliez.» Genèse, chap. I, v. 28.

que moi, qui se serait trouvé, ces sept campagnes, le jouet du hasard et l'opprobre des puissances prépondérantes, serait devenu un Marc-Aurèle. C'est le philosophe par force; mais enfin il est toujours bon de l'être, de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin marquis. Soyez tranquille, et attendez paisiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne sais quoi qui se moque des projets des hommes et arrange tout d'une façon inattendue. Mes compliments à la bonne Babet.

267. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 21 septembre 1762.

SIRE,

J'aurais eu l'honneur de répondre depuis plusieurs jours à la dernière lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, mais j'ai été malade pendant deux semaines; il y en avait plus de six que je me sentais déjà incommodé. Heureusement un vomissement des plus violents, que la nature m'a procuré sans le secours d'aucun remède, m'a tiré d'affaire. Mon mal venait d'une bile recuite qui séjournait dans le corps et me causait des crampes très-dououreuses. Je puis appeler justement ma maladie la maladie de la révolution de Russie. Il est surprenant que, ayant supporté avec assez de fermeté tous les événements fâcheux qui nous sont arrivés pendant cette guerre, toute ma philosophie se soit évaporée à la première nouvelle de cette révolution. Enfin les choses ont tourné heureusement, il n'y faut plus penser. Mon inquiétude aujourd'hui roule sur Schweidnitz, et je ne saurais me persuader qu'il ne soit pas pris lorsque V. M. recevra ma lettre. Elle a bien raison de dire que M. de Gribeauval ne se mouche pas du pied. Comment cet homme se défend-il pendant deux mois dans une place qui nous a été enlevée dans deux heures? Mon médecin m'ordonne depuis le matin jusqu'au soir de ne pas me mettre en colère; mais quel est l'ange du ciel qui puisse songer à la manière

dont vous avez été servi quelquefois dans cette guerre, sans jurer plus que Belzébuth et toute la suite infernale? Je vois nombre de souverains, buvant, mangeant, dormant et ne faisant rien de mieux, servis avec le plus grand zèle; et vous, bataillant, souffrant le chaud et le froid, partageant toutes les fatigues de vos soldats et ne faisant guère meilleure chère qu'eux pendant toute la campagne, votre plus grande occupation est de réparer les fautes de ceux que vous comblez de biens. Je n'en dis pas davantage à ce sujet, car je ne veux pas reprendre la fièvre, et je ne puis y penser de sang-froid.

V. M. me fait trop de grâce et trop d'honneur de se souvenir de ma femme; je lui ai l'obligation, dans bien des occasions, de m'avoir rappelé à la raison, et elle a plus fait que toute ma philosophie, qui m'aurait souvent servi de peu, si les conseils de l'amitié ne lui avaient pas prêté une nouvelle force.

Je serais bien obligé à V. M., si elle voulait bien permettre que j'allasse boire douze bouteilles d'eau de Spa à Sans-Souci. On m'a ordonné de faire un peu d'exercice, pour redonner, s'il est possible, par le moyen de ces eaux un peu de force à mon estomac et à mes intestins. Je pense que le meilleur confortatif pour moi, après celui d'apprendre que V. M. jouit d'une bonne santé, sera la nouvelle de la prise de Schweidnitz; je l'attends avec la plus grande impatience, et je me flatte qu'il faut enfin que ce maudit commandant capitule, eût-il dans sa place saint Jean Népomucène et tous les saints autrichiens. Troie fut bien prise malgré Neptune et Apollon; ces dieux d'Homère ne valaient-ils pas mieux que tous ceux que font les papes? J'ai l'honneur, etc.

268. AU MARQUIS D'ARGENS.

Bögendorf, 26 septembre 1762.

Je vous dois sans doute bien des excuses, mon cher marquis, de vous avoir annoncé avec trop de présomption la fin de notre siège

au 12 de ce mois. Nous y sommes encore; les mines nous ont beaucoup arrêtés. A présent nous sommes maîtres du chemin couvert, et, comme voilà le plus grand obstacle levé, je me flatte que le reste ira plus vite. Il nous faut employer six semaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habileté ou de notre courage. Je suis venu ici moi-même, pour presser autant qu'il est possible nos travaux et hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Gribeauval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce sont des chicanes toujours renaissantes qu'il nous fait de toutes les façons. Enfin, mon cher, je suis obligé de faire ici le métier d'ingénieur et de mineur; il faut bien que nous réussissions à la fin. Nous faisons à présent une mine pour faire sauter l'enveloppe; j'en attends l'effet, après quoi nous donnerons l'assaut au fort que nous attaquons, et ce sera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci aplani, il en reste encore bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y pensons pas; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourd'hui, et demain nous penserons à ce que les conjonctures différentes exigeront de mesures de notre part. Voilà, mon cher marquis, où nous en sommes logés pour le moment présent. Supportez avec patience notre maladresse et notre ignorance. Votre poule en prospérera davantage et en deviendra plus grasse, et ce qui se fait attendre fait plus de plaisir que ce qui est obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'est plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

269. A U M Ê M E.

Bögendorf, 27 septembre 1762.

Je voudrais pouvoir vous dire, mon cher marquis, que Schweidnitz est pris; mais il ne l'est pas encore. La chicane des mines

nous a arrêtés quatre semaines. Nous sommes à présent aux pallissades. Hier l'ennemi fit sauter une mine qui nous a détruit un logement; toute cette journée a été employée à le rétablir. Enfin il faut avoir patience, car ce Gribeauval se défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garnison, au commencement du siège, a été de onze mille hommes. Zastrow n'en avait que trois mille.^a Cela ne le dispense pas tout à fait; cependant il est certain que trois sont presque le quart de onze, et que ces gens-ci sont bien mieux en état de se défendre que lui. Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Russie; c'est que tout ce qui me touche vous affecte vivement. Cependant, s'il se peut, témoignez-moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci, et comme vous le jugerez convenable; je souhaite de tout mon cœur qu'elles rétablissent votre santé. Pour moi, je suis si fait aux revers et aux contre-temps, et je deviens si indifférent sur tous les événements de ce monde, que les choses qui m'auraient fait autrefois les plus profondes impressions glissent à présent légèrement sur mon esprit. Je puis vous l'assurer, mon cher marquis, j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philosophie. Je deviens vieux, je touche aux bornes de mes jours, et mon âme se détache insensiblement de la figure du monde, qui passe, et que j'abandonnerai bientôt. La situation de l'hiver passé, la révolution de Russie, la perfidie des Anglais, que de sujets de devenir raisonnable, si l'on y réfléchit! Et qui voudrait toute sa vie s'encanailler dans ce pire des mondes possibles? Je ne vous cite que quelques causes de dégoût; mais j'en ai tant eu durant cette guerre, que la sensibilité de mon âme est épuisée, et qu'il s'est formé un calus d'indifférence et d'insensibilité qui ne me rend presque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune. ni Apollon contre nous, mais un Gribeauval, huit mille hommes encore, et des mineurs qui exercent bien notre patience: il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz, mais il nous manque un Achille, dont je ferais plus de cas que de saint Népomucène, saint Denis ou saint Nicolas, si je l'avais. Nous poussons néanmoins tous les ouvrages autant que la prudence le permet, et, autant que j'en puis juger, je ne crois

^a Voyez t. V, p. 126—128, et ci-dessus, p. 256 et 257.

pas que depuis le commencement du siège il y ait eu six jours de perdus; et dans quel siège n'y en a-t-il pas? Nous ne perdons du moins pas notre temps à haranguer comme vos bavards de Grecs, ni à nous mettre en oraison comme les croisés devant Jérusalem et devant Damiette; mais Schweidnitz se prendra, je n'en suis pas embarrassé. Cela fait, il reste encore une dure besogne, où je vois un brouillard impénétrable qui empêche ma vue de découvrir les objets et les contingents futurs. Sainte Hedwige^a ne m'éclaire point; quoique ma céleste parente, j'en tire peu de secours. Aussi j'abandonne l'avenir à la destinée, et je végète, attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je pense. Cela vous ennuiera un peu; cependant croyez qu'il y a du soulagement à décharger son cœur, ayez quelque égard à la situation où je suis. Adieu, mon cher marquis; je n'en dirai pas davantage pour cette fois, et je finis en vous assurant de toute mon amitié.

270. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 octobre 1762.

SIRE,

Je commence par remercier Votre Majesté de la grâce qu'elle m'a faite de me permettre d'aller à Sans-Souci. Le mauvais temps qui a commencé depuis plusieurs jours, et ma santé toujours languissante, me tiennent à Berlin malgré moi.

J'ai repris courage, puisque V. M. m'assure qu'elle prendra Schweidnitz, et qu'elle n'en est pas embarrassée. Vous demandez un Achille pour prendre cette ville. Eh! ne l'êtes-vous pas? Ce n'est pas cela qui vous manque; c'est un ingénieur aussi bon que ce Gribeauval dont V. M. fait l'éloge avec tant d'impartialité. Le génie, cette partie essentielle de la guerre, si cultivée en

^a Sainte Hedwige, veuve de Henri I^{er}, dit le Barbu, duc de Silésie, morte en 1243, patronne de l'église catholique de Berlin. Voyez t. XI, p. 160, 164, 186, etc.; et t. XVIII, p. 85.

France, a malheureusement été négligée en Prusse. Le feu roi n'en faisait aucun cas. Vous étiez trop éclairé pour ne pas en connaître la nécessité; mais il est des abus auxquels il faut bien du temps pour remédier. Le siège de Schweidnitz est un exemple qu'un habile ingénieur est quelquefois plus essentiel et plus nécessaire que dix officiers généraux. C'est Vauban seul qui, par les places qu'il avait si bien fortifiées, a sauvé la France dans la guerre de la succession. Les alliés gagnaient une bataille, et perdaient le reste de la campagne à prendre une ville qui leur donnait deux lieues de terrain.

Je m'attends à tout de la part du ministère anglais. Dès que Pitt eut quitté, je prévis tout ce qui arrive, et j'eus l'honneur de l'écrire à V. M. et de lui communiquer mes craintes. Cependant il me reste encore quelque espérance qu'une paix aussi honteuse pour les Anglais, qui manquent tout à la fois à leurs alliés et à eux-mêmes, n'aura pas lieu. Le gros de la nation est dans la plus grande indignation de voir les conquêtes qui ont coûté tant de sang rendues sans raison, et la bonne foi de l'Angleterre perdue auprès de tous les princes qui pourraient être tentés de s'allier avec elle. Après l'exemple de la paix d'Utrecht et de celle-ci, si elle a lieu, qui pourra jamais se fier aux Anglais? Enfin, quoi qu'il en arrive, prenons Schweidnitz, et nous verrons ensuite comment les choses iront. Toute l'Europe a les yeux sur ce siège, et sa fin peut arranger les choses d'une manière bien différente, selon qu'elle sera heureuse ou malheureuse. Je ne doute point qu'elle ne tourne à nos souhaits, et que, avant la mauvaise saison, cette difficile expédition ne soit enfin terminée. J'ai l'honneur, etc.

271. DU MÊME.

Berlin, 14 octobre 1762.

SIRE,

Les voilà donc arrivés, ces postillons reçus avec tant de plaisir. Au premier coup de leurs cornets, ma poularde et mon dindon

ont été occis, et nous les mangeons ce soir, en buvant de grandes rasades de vin à la santé de V. M. J'avais aussi certain jambon dans un garde-manger, destiné à la même fête, qui fera un grand ornement sur la table entourée de nos principaux académiciens, qui sont de très-bons citoyens, qui aiment plus votre gloire et votre mémoire immortelle que celle de tous les philosophes passés, présents et futurs.

Vous nous avez tous réjouis, et moi, en vous envoyant un nouvel ouvrage que j'ai fait,^a je crains bien de vous ennuyer. Je me suis cependant efforcé de le faire le moins mauvais que j'ai pu; je l'ai travaillé assidûment pendant un an de suite. V. M. y reconnaîtra aisément les différentes situations de mon âme. J'ai fait les dissertations sur les trois premiers chapitres pendant nos perplexités, celles sur le quatrième et les premières du cinquième lors du règne de Pierre III, et la fin de mon livre après la révolution. Mon but a été de détruire à jamais la superstition, à laquelle on a donné le nom de religion. Dissertations sur les hermaphrodites et sur les tribades; les rabbins prétendent qu'Adam était hermaphrodite, et que Dieu lui créa deux femmes; histoire de ces deux femmes. Dissertation sur la musique française et italienne, sur les poèmes épiques, sur Cicéron. Voltaire amplement critiqué sur tous ces sujets; réflexions sur ce prétendu siècle philosophique. Toutes ces dernières dissertations ont été faites pendant notre alliance avec Pierre III. Voici celles qui ont été composées après sa mort: les plus grands maux qui ont accablé l'univers depuis deux mille ans ont été causés par les prêtres; ils ont assassiné les rois et les empereurs; les Pères de l'Église ont été les premiers promoteurs du dogme qu'il est permis aux sujets de se révolter et de tuer leurs princes; ils ont corrompu l'histoire; Constantin et Clovis, les deux premiers princes chrétiens, ont été plus méchants que les Néron et les Caligula; l'empereur Julien, le modèle des bons princes, a été faussement dénigré par tous les

^a Cet ouvrage est intitulé: *Timée de Locres en grec et en français, avec des dissertations sur les principales questions de la métaphysique, de la physique et de la morale des anciens, qui peuvent servir de suite et de conclusion à la Philosophie du bon sens, par M. le marquis d'Argens. A Berlin, 1763, quatre cent cinq pages in-8.*

Pères de l'Église. Après avoir lu cet extrait de mon ouvrage, V. M. me demandera sans doute comment j'ai été assez hardi pour écrire la vérité avec tant de liberté; quand elle aura achevé la lecture de mon ouvrage, elle conviendra que je me suis conduit de manière que le dévot le plus outré ne saurait m'attaquer. J'ose dire que la manière dont j'ai attaqué la superstition est nouvelle et judicieuse. L'idée que j'ai eue est peut-être la seule chose passable qu'il y ait dans mon ouvrage. Plût au ciel qu'il y eût le quart de l'esprit qu'il y a dans vos jolis vers sur Schweidnitz! ^a

A présent que Schweidnitz est pris, ^b je prendrai la liberté de vous rappeler un petit traité que V. M. avait bien voulu faire avec moi, mais qui n'a pu être exécuté, par l'opposition qu'y mirent les Autrichiens, que je donne tous de bon cœur au diable. Il y a deux certains paysages de M. Harper qui m'avaient été promis par Frédéric le Grand, si je restais trois semaines sans être malade. J'en avais déjà passé deux, jouissant de la santé d'un Hercule, et voilà que, la troisième, Frédéric part de Potsdam pour aller en Saxe changer son nom de Grand en celui de Très-Grand; et moi, je vois les paysages, gagnés de plus de la moitié, s'en aller en fumée comme les projets des Saxons. Aujourd'hui donc que vous avez pris Schweidnitz, ce qui, selon moi, n'est pas une des moins bonnes choses que vous ayez faites, vous devriez bien en conscience me payer mes deux semaines de santé, et m'ordonner, dans votre première lettre, de prendre les deux tableaux, qui sont par terre, faisant triste figure, au lieu que, dans ma chambre, je les mettrai dans un cadre. Ils réjouiront mon esprit dans les moments d'hypocondrie, et je dirai à tous ceux qui me viendront voir : Regardez, voilà deux tableaux que le Roi m'a donnés. Il me fallait encore huit jours pour qu'ils fussent totalement et de droit à moi. Mais le Roi ne fait pas comme ces vilains Autrichiens, qui violent tant qu'ils peuvent les capitulations; il a écrit de sa main dans sa dernière lettre : *accordé*, et il aurait pu cependant, sans manquer à sa parole, mettre : *refusé*. J'ai l'honneur, etc.

^a Voyez t. XIII, p. 52—55.

^b Il le fut le 9 octobre. Voyez t. V, p. 204, et t. XVIII, p. 148.

272. AU MARQUIS D'ARGENS.

Peterswaldau, 14 octobre 1762.

Ce fameux siège de Schweidnitz, sur lequel tout le monde a les yeux ouverts, est enfin terminé, mon cher marquis, comme vous le savez déjà. C'est un événement très-favorable pour nous, qui décide du succès de cette campagne pour la Silésie. Nous revoilà comme nous étions au commencement de 1761. Cependant ne pensez pas que ce succès nous annonce la paix. Il y a tant d'obstacles à sa conclusion, que je vous tromperais, si je vous en flattais. La paix entre la France et l'Angleterre est également plus éloignée que ne s'est imaginé ce M. Bute, qui ne s'est aperçu des difficultés à la conclure qu'à mesure qu'il a négocié. Le parlement va s'assembler, et il est à croire que ce ministre présomptueux et malhabile ne se soutiendra pas. Enfin le système politique de l'Europe est aussi embrouillé que jamais. Pendant toute cette guerre, la fortune n'a fait que passer d'un parti à un autre; elle a semblé vouloir tenir une certaine balance qui, maintenant toujours les deux partis dans un égal équilibre, n'a pas assez décidé en faveur des uns pour leur donner une supériorité assez décidée sur les ennemis, qui pût les obliger à faire la paix, et je crois qu'on ne la fera que lorsque l'épuisement des espèces sera parvenu au point qu'il se trouvera une impossibilité physique pour continuer de se battre.

Depuis la prise de Schweidnitz, je vis ici assez tranquillement. Nous n'avons aucune grande inquiétude, de sorte que ma situation est très-douce en comparaison de celle de l'année passée. Vous avez bien raison de déplorer l'ignorance de beaucoup de nos officiers et leur peu d'application aux études essentiellement nécessaires à leur métier. Je me souviens, du temps de mon père, qu'on déprimait l'étude, et qu'il y avait une certaine flétrissure attachée aux connaissances; ce qui en détournait la jeunesse, et faisait regarder comme une action criminelle celle d'étendre les bornes de ses connaissances et d'acquérir de nouvelles lumières. J'en ressens tous les mauvais effets, mais ce ne sont pas des choses qui dépendent de moi de changer sur-le-champ; il faut que le

génie de la nation prenne un nouveau pli. Vous savez que j'ai fait ce que j'ai pu pour encourager la jeunesse à l'étude et à une application solide. La débauche, le goût de la frivolité, la paresse, ont été des obstacles que je n'ai pu vaincre. A présent je suis vieux et cassé; que pouvez-vous attendre d'un vieillard qui touche aux bornes de sa vie? Les entreprises auxquelles je n'ai pas pu réussir dans ma jeunesse me seront bien plus difficiles à présent que je regarde le monde comme un lieu que je dois quitter incessamment, et que je suis au dernier acte de la pièce que le destin a voulu que je joue sur ce globe ridicule. Je crois que j'aurai peut-être occasion de vous voir quelque part cet hiver; je ne sais ni où, ni quand. Mandez-moi si vous pouvez entreprendre un petit voyage en ma faveur, qui ne sera cependant ni long, ni dangereux. Adieu, mon cher marquis; je vous embrasse.

273. AU MÊME.^a

Peterswaldau, 22 octobre 1762.

Dans la fleur de mes ans je m'occupais d'Ovide,
 Ou je suivais Renaud dans le palais d'Armide,
 Et lorsqu'un poil naissant ombragea mon menton,
 Je pris goût pour Sophocle, Horace et Cicéron;
 Plus mûr, j'étudiai César dans son allure,
 Leibniz et Gassendi, mais surtout Épicure.^b
 A présent, cher marquis, que l'âge injurieux,
 Énervant ma vigueur, grisonne mes cheveux,
 Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
 J'ai choisi pour hochets ces scélérats de prêtres;
 La folle ambition de ces faquins mitrés,
 La luxure et l'orgueil de ces fronts tonsurés,
 Amuse, en m'irritant, ma pesante vieillesse.
 Je m'emporte en voyant la honteuse faiblesse
 De lâches souverains, sous la tiare rampants,

^a Cette lettre se trouve aussi au t. XII, p. 225 — 229.

^b Voyez t. XVIII, p. 129.

Par bassesse embrasser les pieds de leurs tyrans;
Je me gausse des saints, et ris de leurs reliques,
Je plains l'aveuglement des querelles mystiques,
Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'imposteurs révévés, pour abuser les sots.

Le cerveau tout rempli de leur saint brigandage,
Je reçois, cher marquis, votre élégant ouvrage.
Un plus sage que moi n'aurait pu différer
De se jeter dessus et de le dévorer;
Mais mon esprit, tout plein de bulles, de vigiles,
De docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,
De ce fatras inepte, indigne et mensonger,
Doit, marquis, pour vous lire, avant tout se purger.
Attendez, s'il vous plaît, que ces folles chimères,
Sortant de mon cerveau, dégagent ses viscères,
Et que mon esprit, pur et net de ces erreurs,
Se prépare à se joindre à vos admirateurs.

Avant que l'Orlon annonce la froidure,
Suspende les torrents et glace la nature,
En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury.
Alors, en renonçant à la théologie,
Je me vouerai, marquis, à la philosophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,
J'irai dans votre sein puiser la vérité.
Nous examinerons la nature des choses,
Remontant par degrés à leurs premières causes;
Nous verrons avec Lock combien sur notre corps
La mécanique influe et règle les ressorts,
Et comment notre esprit, si fier dans sa carrière,
N'est qu'un effet brillant des lois de la matière.

Mais, hélas! cher marquis, pour remplir ces projets,
Il faut voir refleurir l'olive de la paix;
Les Muses, on le sait, redoutent les alarmes,
Leur chaste troupe fuit le tumulte des armes.
Si leur temple s'entr'ouvre au désir des héros,
C'est dans des jours sereins, à l'ombre du repos;
Mais dans des champs sanglants, parmi la barbarie,
Mars même irait en vain courtiser Uranie.

Nos yeux ne sont frappés que d'objets inhumains,
Détestables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition et des haines des princes,
Qui, pensant conquérir, désolent les provinces.

L'Europe tout en feu va se bouleverser ;
 Parmi ces chocs affreux comment peut-on penser ?
 De tant d'événements le cours prompt et rapide
 M'entraîne vers Bellone , en m'éloignant d'Euclide ;
 Dans l'agitation de ce flux et reflux ,
 Il faut rendre le calme à mes sens éperdus.

Vous direz , rappelant un exemple à votre aide ,
 Qu'on vit à Syracuse un certain Archimède ,
 Tandis que Métellus^a et la fleur des Romains
 Sur ces murs écroulés se frayaient des chemins ,
 Qui , demeurant tranquille et maître de lui-même ,
 Au fond de son jardin résolvait un problème.
 J'estimerais bien plus ce sage indifférent ,
 Si , chargé de la ville et du commandement ,
 Accablé de travaux , rempli d'inquiétudes ,
 Il eût , malgré ces soins , pu suivre ses études.

Moi , dont l'esprit pesant et peu développé
 Par un objet unique est longtemps occupé ,
 Il faut , pour qu'en détail ma raison le digère ,
 Ne la point surcharger de plus d'une matière.
 Je n'ai point , en naissant , eu des bienfaits du ciel
 Un génie étendu , sublime , universel ;
 C'est pourquoi prudemment je me borne et resserre
 Dans les confins marqués de mon étroite sphère.
 Vous , formé , né , mûri sous le ciel provençal ,
 Loin des sombres frimas d'un climat glacial ,
 Doué d'un esprit vaste , ingénieux , facile ,
 Vous nous supposez tous pétris de même argile ,
 Et croyez comme vous que nous nous élevons
 D'un vol audacieux aux hautes régions.

Non , marquis , les esprits n'ont pas la même trempe ;
 Si l'un peut s'élever , le plus grand nombre rampe ;
 Pour un Jules César quel nombre de Varus !
 Et contre un seul Virgile il est cent Mévius.
 Des dons les plus exquis la nature est avare ,
 Le médiocre abonde et l'excellent est rare.

Conservez les beaux dons qui vous sont départis.
 Grand nombre de mortels , sous les sens abrutis ,
 Végètent beaucoup plus qu'ils ne pensent et vivent ,
 Et sans réflexions leurs jours vides se suivent ;
 L'image qu'imprima sur eux le Créateur
 Du temps qui ronge tout sent le bras destructeur.

^a Marcellus. Voyez t. XII, p. 227.

Supportez leurs défauts, en plaignant leurs misères,
Encor qu'abâtardis, songez qu'ils sont vos frères;
N'exigez jamais d'eux des progrès violents
Qui passent à la fois leur force et leurs talents;
Ne les mesurez point selon votre opulence,
Rapprochez-les plutôt de vous par indulgence.

Ainsi, si vous daignez m'accorder quelque temps,
Malgré tous les travaux aussi durs qu'importants
Qui demandent mes soins et ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le *Timée*.

Ces vers se ressentent, mon cher marquis, du temps où ils sont produits. J'ai des soucis politiques, des inquiétudes militaires, des tracasseries de finances, enfin une multitude d'occupations désagréables qui m'obsèdent. Mes vers vaudraient peut-être un peu mieux, s'ils avaient été enfantés dans un temps plus tranquille; ils seront toujours bons pour l'usage que vous en ferez. Quiconque n'écrit pas comme Racine devrait renoncer à la poésie. Mais on dit que les poètes sont fous; voilà mon excuse. Vous m'avouerez que cette folie n'est pas dangereuse pour le public, surtout lorsque le poète ne violente pas le monde pour lire ses ouvrages, qu'il ne fait des vers que pour s'amuser, et qu'il est le premier à rendre justice à son faible talent. J'aimerais mieux, je vous l'avoue, faire à présent un beau et bon traité de paix qu'un poème épique, et, au défaut de cela, battre bien serré les Autrichiens plutôt que de composer une ode comme Rousseau. Vous en seriez content aussi, je le crois bien. Cependant il faut avoir patience, laisser agir les causes secondes, puisque nous ne pouvons remonter aux premières, et plier sous le joug des événements, qui ne dépendent en vérité aucunement de notre prudence. Adieu, mon cher marquis; laissez-moi mes inquiétudes, conservez pour vous une tranquillité inaltérable, et soyez sûr de mon amitié.

274. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, octobre 1762.

SIRE,

L'on ne peut rien voir de plus naturel et de plus spirituel que les derniers vers que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. On dirait que les mânes de Chaulieu et de La Fare sont sortis des champs Élysées pour vous les dicter en commun. Si l'on pouvait gronder les rois, je vous gronderais de tout mon cœur et bien fort pour parler avec tant d'indifférence d'une production charmante que Voltaire mettrait au nombre de ses bonnes pièces fugitives. Je doute qu'il pût peindre aujourd'hui avec tant de force et tant de vérité l'indignation que l'on ressent en lisant l'histoire des forfaits et des impostures que de prétendus ministres de la religion ont perpétrés de siècle en siècle, et qu'ils s'efforcent d'augmenter dans celui-ci.

Je crains bien que, quand vous viendrez à lire tout de suite mes dissertations sur Timée, vous ne perdiez le peu de bonne opinion que vous en avez conçue; enfin j'espère que vous me ferez grâce en faveur de la bonne volonté, et que vous pardonnerez à l'ouvrage par rapport au but de l'auteur. J'en ai eu plus d'un en écrivant mon livre, vous vous en apercevrez aisément; mais les deux principaux ont été de détruire la superstition et de venger dans la personne du vertueux Julien tant de rois et de grands hommes outragés par ceux à qui des imbéciles ont donné le nom de Pères; ils étaient véritablement dignes d'être les pères de ceux qui les appelaient ainsi. J'ai cru devoir ensuite montrer le ridicule de cette philosophie platonicienne sur laquelle on a enté certains dogmes du christianisme, dont des tyrans sans foi, tels que Constantin et Clovis, se servirent habilement pour parvenir à leurs desseins et pour s'acquérir un parti qui favorisât leur injuste pouvoir. J'espère que j'ai prouvé tous ces faits évidemment par l'aveu des historiens les plus dévots; c'est, si je ne me trompe, avoir attaqué l'erreur jusque dans son dernier retranchement. J'ai l'honneur, etc.

275. DU MÊME.

Berlin, octobre 1762, après avoir envoyé à S. M. *Timée de Locres*.

SIRE,

Votre Majesté a trop de complaisance en approuvant le faible ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Si quelque chose peut mériter de V. M. un peu d'indulgence en sa faveur, c'est l'intention que j'ai eue en le composant. Vous aurez pu vous apercevoir, en le parcourant, que le fanatisme, auquel des hommes aveuglés ont donné le nom de religion, y est toujours attaqué, soit directement, soit indirectement. Voilà ce qui peut faire lire mon livre avec quelque plaisir à des gens raisonnables. Mais, d'ailleurs, qu'est-ce qu'un ouvrage d'érudition à côté d'un ouvrage d'esprit et d'imagination? C'est un pesant et tardif chameau marchant à côté d'un genet d'Espagne. Une seule de vos *Épîtres* contient plus de pensées et de traits ingénieux que trois volumes in-folio de Scaliger. Je compare la première à un écrin qui, dans sa petitesse, contient un million en diamants, et les seconds à un gros coffre où l'on a enfermé pêle-mêle des pièces de toile, de drap, et quelques autres marchandises, bonnes, à la vérité, dans ce qu'elles sont, mais du prix le plus modique, eu égard aux diamants.

Que V. M. me permette de la remercier des deux tableaux qu'elle m'a fait la grâce de m'accorder avec tant de bonté. Ce sont deux pièces que vous fîtes peindre autrefois par le fils de Harper,^a lorsqu'il lui fallait quelque argent pour aller à Rome. Vous n'avez jamais jugé à propos de les placer, et ils étaient par terre, dans la chambre qui touche celle qu'occupait le prince Ferdinand de Brunswic. Vous les aviez réellement destinés à me les donner, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire. Ils sont superbes pour mon cabinet, et ils étaient véritablement trop médiocres pour aucun de vos appartements; sans quoi je ne vous aurais pas rappelé la plaisanterie que vous aviez faite sur ce qu'il fallait que je fisse pour les avoir.

^a Voyez t. XVII, p. 234.

V. M. ne doit pas douter de la joie que j'aurai à la revoir; c'est la chose que je désire le plus dans la vie. Ainsi, quelque faible que soit ma misérable santé, ayant presque toujours des diarrhées qui me rendent d'une faiblesse extrême, et que tout l'art des médecins ne peut entièrement rétablir, je pense que, s'il est question de faire un voyage de dix-huit ou vingt milles, ce que je puis exécuter dans quatre jours, j'aurai assez de force pour le soutenir; mais, s'il faut que j'aille jusqu'à Breslau, ce que je ne saurais faire dans moins de neuf ou dix jours, dans la faiblesse où je suis, je crains bien qu'il ne m'arrive ce qui m'est déjà arrivé dans le dernier voyage que j'ai fait, et que je n'entreprenne inutilement ce que je ne pourrais pas finir. Et ce serait un bien grand embarras, si j'allais rester malade dans quelque endroit également éloigné de Berlin et de Breslau; dans l'état où je suis aujourd'hui, c'est un bien grand voyage pour moi que celui de quatre-vingts lieues au milieu de l'hiver.

Il s'en faut bien, Sire, que j'aie oublié la traduction de Plutarque; j'en ai déjà fait un quart, mais cet ouvrage fait un gros volume in-folio, et il faut plus d'un jour pour en venir à bout. Vous me direz sans doute : Mais pourquoi avez-vous traduit d'autres ouvrages? Premièrement, Sire, les deux ouvrages que j'ai traduits ne font pas ensemble la valeur de vingt pages de Plutarque, et cela ne m'a coûté que fort peu de temps. Quant aux dissertations que j'y ai jointes, deux raisons m'ont obligé de les faire. J'ai composé celles sur Ocellus pour répondre indirectement à trente libelles qu'on publiait en Allemagne et en France contre les philosophes, et cela, pour en revenir toujours à celui de Sans-Souci et à ceux qu'il honorait de ses bontés. J'ai composé les dissertations sur Timée de Locres pour répandre sur ce monde, le plus détestable des possibles, une partie de la bile que nos ennemis me faisaient faire, et pour vilipender toute cette prè-traille qui se réjouissait de nos infortunes; c'était la seule consolation que j'avais dans ces temps malheureux. Je confiais mon chagrin au papier; c'était toujours un soulagement. Mon âme était trop absorbée dans ces pensées pour s'occuper uniquement de celles d'un autre, et c'est pourtant une chose à laquelle un traducteur est nécessairement obligé. Aujourd'hui, dans un temps

plus calme, je reprendrai ma traduction de Plutarque; j'en ferai imprimer deux volumes toutes les années, et dans trois ans l'ouvrage sera entièrement fait. Dieu sait si je vivrai assez pour le finir; en tous cas, il se trouvera quelqu'un, après moi, qui traduira ce que je n'aurai pas achevé; et le libraire, ayant imprimé les premiers volumes, sera bien obligé, pour son intérêt, de faire finir les derniers. Il y a des dissertations, dans ce Plutarque, bien belles; mais il y en a aussi de bien faibles. Je ferai comme les généraux qui ne croient pas rester longtemps dans un pays, et qui s'emparent de ce qu'il y a de mieux. Je mettrai dans les premiers volumes ce qu'il y a de meilleur, et je laisserai pour les derniers ce qui me paraît le moins bon. Si je n'ai pas la force d'achever mon ouvrage, je le publierai comme un choix des plus beaux traités de Plutarque.

V. M. aura eu quelque chagrin, en dernier lieu, de ce qui s'est passé en Saxe; mais, dès que le secours considérable que vous y envoyez sera arrivé, les affaires changeront bientôt de face. Il est assez singulier que les Autrichiens, ayant eu le dessein d'attaquer le prince Henri et de profiter de la grande supériorité qu'ils avaient sur lui, aient attendu que vous eussiez pris Schweidnitz, et que les neiges dans les montagnes de la Silésie y rendissent une partie de vos troupes inutiles. Cette affaire, dont ils feront beaucoup de bruit, aurait été très-fâcheuse pour nous, si elle s'était passée quinze jours avant la prise de Schweidnitz, et ne sera d'aucune utilité réelle aujourd'hui pour eux, puisqu'il est sûr qu'ils y ont perdu plus que nous. J'ai l'honneur, etc.

276. AU MARQUIS D'ARGENS.

Peterswaldau, 28 (octobre 1762).

Je vous annonce, mon cher marquis, que j'en suis au vingt-huitième tome de Fleury, de sorte que, si je compte juste, il ne

m'en reste que huit à lire, ^a ce qui sera dans peu expédié, après quoi je me servirai de l'antidote de *Timée* pour me purger de tout le venin théologal et absurde que je puis avoir sucé par une si longue lecture. Votre livre est très-bon; il n'y a aucune comparaison à faire avec un ouvrage nourri de raisonnements philosophiques, et rempli d'érudition, avec de petits vers que je fais de temps en temps pour me distraire, mais que je crois très-éloignés d'être bons ou parfaits. Je ne vous gêne point sur le Plutarque; vous en userez à cet égard comme il vous plaira. Il y a des choses admirables dans cet ouvrage; mais la traduction française en est si barbare, qu'on n'en soutient pas la lecture. Je me suis trouvé, par rapport à ce livre, penser comme le cardinal Bembe pensait de la Bible, qu'il ne voulait pas lire, disait-il, de crainte de gâter sa latinité. Cela vous paraîtra bien douillet et bien délicat, car on ne lit pas tant pour se former le style que pour s'instruire. Je vous avoue que j'aime l'élégance, et qu'il faut un fond de choses bien admirable pour me faire passer dessus le vieux langage suranné et la grossièreté jointe à l'incorrection de vos vieux auteurs français.

Vous me parlez des événements de Saxe, et je vous réponds qu'ici notre campagne est finie, que peut-être il se passera encore quelque chose là-bas, mais que je ne saurais vous dire quoi, ni quel tour cela prendra, parce que je ne suis ni inspiré ni sorcier. Ne vous inquiétez point sur votre voyage; suffit que vous vouliez me faire le plaisir de me joindre, je n'exigerai rien au delà de vos forces. Je suis modeste dans mes prétentions, et je me restreins aux règles des vingt lieues, comme les auteurs dramatiques à celle des vingt-quatre heures. Vous pouvez facilement traiter avec moi; rempli d'accortise comme je le suis, je ne veux ma satisfaction qu'en tant qu'elle s'accorde avec votre santé et vos arrangements domestiques. Ces deux tableaux que vous me demandez sont à vous; vous n'avez qu'à les prendre, en montrant

^a Nous présumons que l'exemplaire de Fleury dont Frédéric se servait alors est celui qui se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin, en trente-six volumes in-8, reliés en maroquin rouge et dorés sur tranche, savoir : l'*Histoire ecclésiastique*, par M. Fleury (jusqu'à l'an 1414), nouvelle édition, Paris, 1740, vingt volumes, et l'*Histoire ecclésiastique, pour servir de continuation à celle de M. l'abbé de Fleury* (jusqu'à l'an 1595), Paris, 1737—1741, seize volumes.

ma lettre à quiconque sait assez de français pour la lire. Nous raisonnerons, lorsque nous nous reverrons, de politique, de guerre, de balourdises, de bévues, et de toutes les sottises qui se sont faites en Europe, pendant deux ans, par cette espèce raisonnable, à deux pieds, sans plumes, et qui l'est si peu; nous disserterons de belles-lettres, nous vilipenderons les tondus, et nous philosopherons, car c'est ce qui nous convient le mieux, surtout à moi, qui me trouve si souvent dans le cas de mettre ma philosophie aux épreuves de tous les revers auxquels ma vie errante l'expose. Mais pourquoi purgez-vous toujours, mon cher marquis? Vos boyaux sont-ils relâchés? N'y a-t-il pas moyen de radoubier votre corps et de lui donner une consistance de santé compatible avec votre âge? Vous mangez trop; philosophie à part, vous êtes un peu glouton. L'estomac accablé de nourriture perd à la longue la faculté de digérer. Puis vous vous médicamentez trop, et ne faites presque aucun exercice. Si j'osais me mêler de votre régime et le réformer, appuyé du crédit et des soins de la bonne Babet, je crois que je raffermirais dans peu votre santé. Mais cela surpasse vos forces; vous haïssez la gêne, et ces petites attentions que demande le régime, à la longue, vous deviendraient insupportables. Il ne me reste donc qu'à faire des vœux pour vous. Ils partent du cœur, et je vous assure que, s'ils pouvaient effectuer quelque chose, vous auriez une santé d'athlète et la force d'Hercule. Je vous la souhaite, en vous priant de ne me point oublier. Adieu, mon cher marquis.

277. AU MÊME.

Peterswaldau, 30 octobre 1762.

Voici un changement de décoration, mon cher marquis. Je pars pour la Saxe; je compte être le 8 de novembre à Meissen, et de me battre, s'il le faut, envers et contre tous ceux qui voudront m'empêcher de nous joindre. Je fais les trois quarts du chemin;

vous ferez, cet hiver, le reste, qui n'est pas considérable. Faites des vœux pour que malheur ne vous arrive. Je suis si accoutumé aux catastrophes, que j'appréhende sans cesse les événements futurs. Catt, qui n'appréhende rien, va à Berlin pour négocier. Pour moi, je tiens ce hasard ^a tout aussi grand que celui que j'ai à courir; mais il ne faut point le tirer des douces illusions qu'il se fait. C'est toujours un grand bien que d'être heureux en imagination. Il n'y a, à le bien considérer, que cette façon de l'être dans le monde. Qu'importe, après tout, que ce soit le mensonge ou la réalité qui nous procure notre contentement, pourvu que notre vie s'écoule agréablement? Le reste, à mon avis, est égal. Toutefois, je ne m'oppose point à ceux qui ont un avis contraire, et je n'étendrai pas sur eux mes censures, ni ne les excommunierai.

Je passe ma vie avec mes fichus prêtres. J'ai commencé aujourd'hui le vingt-neuvième volume. J'en suis au concile de Trente, à Charles-Quint, à François I^{er}, à Henri VIII, à Gustave Wasa, Soliman, Érasme, les cardinaux Bembe et Sadolet. Quel siècle! Il aurait été beau d'être né alors. Le siècle stérile où nous vivons ne produit que des Choiseuls, des Butes, des Mainvillers,^b des imbéciles de commandants qui se font enlever leurs places en deux heures,^c des Sémiramis qui égorgent leurs maris, en un mot, un tas de misérables avec lesquels on est honteux de vivre. Mais *basta*, je n'en dirai pas davantage; votre imagination provençale grossira le catalogue comme elle le jugera à propos. Je commence à devenir assez bon théologien pour pouvoir dresser dans les formes une bulle d'excommunication, disputer joliment, sans m'entendre, sur la substantialité du Verbe, les trois Maries,^d

^a Allusion au mariage de M. de Catt, qui fut célébré à Berlin le 9 novembre 1762.

^b Genu Soalthat de Mainvillers, chevalier de Malte, copiste ou collaborateur du marquis d'Argens, avec lequel il se brouilla dans la suite. Cet aventurier publia entre autres la *Pétréade*, ou *Pierre le Créateur* (Pierre le Grand), poème en dix chants. Amsterdam, 1762.

^c Loudon avait enlevé Schweidnitz au général de Zastrow, le 1^{er} octobre 1761.

^d Allusion aux trois femmes qui, d'après l'Évangile selon saint Jean, chap. XIX, v. 25, assistaient au crucifiement de Notre-Seigneur : Marie, mère de Jésus, Marie, femme de Cléopas, et Marie-Madeleine. Voyez aussi saint Matthieu, chap. XXVII, v. 56 et 61, et saint Marc, chap. XV, v. 40 et 47.

le purgatoire, la justification, le célibat des prêtres et autres graves billevesées où la raison n'entend rien. Vous direz que je devrais plutôt m'appliquer à devenir bon général; j'en conviens, mais l'autre est plus aisé, et l'on met plutôt dans sa tête des formules de vaines disputes que la capacité, les soins et la vigilance continuelle qu'exige le commandement des armées. Je fais donc comme je puis, mon cher marquis, et, si je me vois ruiné et réduit à l'hôpital par la guerre, je pourrai encore gagner ma vie en me faisant sorboniqueur. Le vœu de continence ne coûte rien à mon âge; je suis prêt à radoter, et un théologien le peut en bonne conscience, car personne n'exige de lui le sens commun. Vous trouverez, en lisant ma lettre, qu'il ne m'en reste guère; mais j'ai l'esprit si inquiet et la tête si remplie, qu'il doit y paraître, quand même je voudrais le dissimuler. Adieu, mon cher marquis; ne purgez plus, portez-vous bien, et réjouissez-moi cet hiver par votre présence.

278. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 31 octobre 1762.

SIRE,

J'allais écrire à Votre Majesté pour la remercier des bontés qu'elle m'a fait l'honneur de me témoigner dans sa dernière lettre, lorsque j'apprends la victoire éclatante que le prince Henri, digne frère de Frédéric le Grand, vient de remporter sur vos ennemis. ^a Permettez-moi, Sire, de vous faire à ce sujet le plus sincère et le plus agréable compliment, auquel j'espère faire succéder bientôt celui que je vous écrirai sur la prise de Dresde. Sans être grand calculateur, je vois vingt mille Autrichiens de moins dans quinze jours, dix mille pris dans Schweidnitz, six mille dans la bataille que le prince Henri vient de gagner, et quatre mille tués ou blessés sur le champ de bataille. Je crois que vous serez pourtant

^a A Freyberg, le 29 octobre 1762. Voyez t. V. p. 209 — 212.

content de cette campagne. La Fortune n'est plus une déesse esclave des caprices des Autrichiens; elle s'est affranchie du joug sous lequel ils semblaient l'avoir soumise. Que dira Bute et toute sa clique, qui voulait si lâchement nous abandonner?

J'aurais, Sire, encore bien des choses à dire à V. M.; mais dans ce moment ma cuisinière entre pour me demander si je ne donnerai pas ce soir une petite fête, et ce que je veux pour mon souper, ayant, dès que j'ai entendu les cornets des postillons, fait prier quelques-uns de nos académiciens à venir philosophiquement célébrer la gloire du prince Henri et des armes prussiennes. Nous ne nous couronnerons point de roses, parce qu'il n'y en a pas dans cette saison; nous ne boirons point de vin de Falerne, parce que nos marchands n'en vendent point; mais nous verserons quelques bonnes bouteilles d'excellent Pontac, qui seront bues en vous souhaitant, ainsi qu'au prince Henri, toute sorte de bonheur et de prospérité; car pour de la gloire, vous en regorgez tous les deux, et ce serait vouloir porter de l'eau à la rivière. J'ai l'honneur, etc.

279. AU MARQUIS D'ARGENS.

Torgau. 7 novembre 1762.

Je vois, mon cher marquis, la véritable part que vous prenez à nos succès. Il faut avouer que nous n'avons pas, quant à nos expéditions militaires de cette année, lieu de nous plaindre de la fortune. Je voudrais en pouvoir dire autant de la politique. Ces deux béquilles, qui devraient soutenir ma marche, sont toujours inégales, et me font boiter tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Si vous savez quelque secret pour les redresser, daignez en grâce me le communiquer. Je pars demain pour Meissen. S'il y a moyen de prendre Dresde sans trop hasarder, nous le prendrons, ou, si cela ne réussit pas, nous préambulerons sur les quartiers d'hiver et sur les arrangements qui m'achemineront à vous revoir

à Leipzig, comme vous me l'avez promis. Voilà Cassel pris; cela serait divin, si un certain scélérat, plus rouable que Cartouche,^a ne tenait un certain poste en certaine île. Durant la conjoncture présente, la reddition de Cassel ne sera qu'une ville prise, et rien de plus. Tous mes vœux et mes désirs visent à une bonne paix. Ce qui mène là, mon cher marquis, me réjouit; les branches collatérales ne m'affectent guère. Adieu, mon cher; portez-vous bien, et soyez aussi joyeux qu'il est permis de l'être à notre âge, pour que je puisse passer quelques moments tranquilles et sans agitation d'esprit avec vous. Je crois que nous pourrons nous revoir le 1^{er} décembre, à Leipzig; mais je vous en écrirai auparavant, et vous enverrai un chasseur pour vous conduire. Adieu.

280. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 10 novembre 1762.

SIRE,

La meilleure façon, selon mon petit jugement, c'est de faire marcher d'un pas égal la politique avec la guerre, c'est de continuer à battre vos ennemis et à les mener aussi vertement que vous avez fait cette campagne. On répand dans ce moment la nouvelle, comme certaine, que les préliminaires sont signés entre la France, l'Angleterre et l'Espagne; on dit même que le courrier qui en porte la nouvelle à V. M. doit avoir passé le 5 de ce mois à Rotterdam. Si cela est vrai, quelque condamnable que soit la conduite de Bute, elle ne me surprend pas, parce que je l'ai prévue dès que M. Pitt quitta le ministère. Une chose me console: c'est que, les armes étant journalières, après bien des victoires, le prince Ferdinand pouvait perdre une bataille, et en ce cas nous aurions eu des Français à Halberstadt et tout le long de l'Elbe, et peut-être de plus grands embarras. Si tous les Français s'en retournent, quand même ils remettraient Wésel aux

^a Cartouche fut roué le 28 novembre 1721. Voyez ci-dessus, p. 313.

Autrichiens, c'est une épine de moins dans notre chemin. Je ne crains guère les Autrichiens seuls, et le succès de votre campagne est une preuve que mon sentiment est fondé sur l'expérience.

Vous me demandez, Sire, pourquoi depuis quelque temps je purge toujours, et la raison pourquoi mes boyaux sont relâchés. C'est que je purge l'enlèvement de Schweidnitz dans deux heures, la prise de Colberg, et la malheureuse fin de Pierre III. A chacun de ces événements, j'ai fait une maladie à tuer un cheval vigoureux. Jugez de l'effet que cela a produit sur mon corps déjà affaibli. J'ai, Sire, cinquante-neuf ans; je suis né le 24 de juin, l'an quatre de ce siècle; et, lorsque vous vous appelez vieux, jugez donc comment je dois me regarder. Cependant je ne doute pas, Sire, que je ne puisse faire le voyage de Leipzig, et même sans aucun risque; car je travaille sérieusement, depuis quelques jours, à me remettre, et, quoique vous me traitiez de glouton, je vis aussi sobrement qu'un novice capucin. Avec ce régime et quelques remèdes fortifiants, mon médecin m'a donné sa parole que je serai remis pour le 1^{er} de décembre, qui est le jour que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire devoir être celui de mon départ; je me suis donc arrangé en conséquence.

M. de Catt se maria hier.^a Il a eu le bon sens de faire son mariage sans cérémonie, et n'a prié que ses plus proches parents. En vérité, il n'y a qu'une seule voix dans le public sur sa femme; tout le monde en dit mille biens, et je crois qu'il sera véritablement heureux. Je pense qu'il n'y a rien, en général, de si mauvais que les femmes; mais, lorsqu'on est assez heureux pour en avoir une bonne, c'est un grand bien pour un simple particulier, quelque philosophe qu'il soit. Que serais-je devenu sans les secours que j'ai trouvés dans la mienne depuis trois ans? Il y a longtemps que je serais enterré. Le mal, à la vérité, serait fort petit pour le public, mais grand pour moi, qui ai tant souhaité depuis deux ans de pouvoir encore avoir le bonheur de vous revoir. J'ai l'honneur, etc.

^a Voyez ci-dessus, p. 339 et 369.

281. DU MÊME.

Berlin, 22 novembre 1762.

SIRE,

En recevant la lettre de Votre Majesté, j'ai d'abord fait retentir le bruit de la hache sur les chênes, j'ai fait allumer les forges de Vulcain, j'ai fait dépouiller de leurs peaux les habitants des forêts. Tout cela, dit prosaïquement, signifie que j'ai fait venir un pelletier pour acheter une bonne pelisse, un charron et un maréchal pour refaire mon carrosse à demi ruiné, et le mettre en état de me conduire par les mauvais chemins sans accident. J'attends donc les derniers ordres de V. M. et le chasseur qu'elle veut bien m'envoyer pour me guider dans ma route.

V. M. m'ayant permis, dans les voyages que j'ai faits jusqu'à présent, de mener madame d'Argens pour soigner ma dolente et vieille machine, qui n'est ni meilleure ni rajeunie depuis ces voyages, je ne sais pas ce que je dois faire, puisque j'ignore sa volonté à ce sujet. J'attendrai donc, pour prendre mes arrangements sur cet article, ce qu'il vous plaira de décider.

J'ai l'honneur, Sire, de vous remercier des porcelaines dont vous me parlez; mais je puis assurer V. M. que mon zèle pour elle ressemble à l'amour de Dieu des jansénistes, qui ne l'aiment que pour lui seul, et, quand même vous ne me témoigneriez pas toutes les bontés dont vous m'honorez, je n'en serais pas moins le plus zélé de vos sujets et le plus grand de vos admirateurs, quoique tous les gens qui respectent les grandes vertus et les qualités héroïques soient de leur nombre. Et quel est l'homme raisonnable qui, après ce qui s'est passé depuis sept ans, puisse vous refuser son admiration? J'ai l'honneur, etc.

282. AU MARQUIS D'ARGENS.

Meissen, 25 novembre 1762.

J'ai achevé, mon cher marquis, l'histoire des imposteurs sacrés, et, après avoir pris le poison du fanatisme, j'ai eu recours tout de suite à l'antidote de la philosophie et de la saine critique, que j'ai trouvé dans votre *Timée*. Pour vous prouver que je m'en suis approprié les matières, apprenez que j'entends et explique joliment le mot *bara*, qui ne veut point dire créer, mais faire un pompeux ouvrage. J'ai été surpris de la propriété des nombres de Pythagore, ce qui m'a fait ressouvenir du *Dialogue des lettres*, de Lucien. Ce qu'il y a d'humiliant, c'est que votre philosophie grec, qui est bien Grec, selon moi, parle sérieusement des merveilles des nombres, et que le bel esprit badine sur le sujet des syllabes. J'ai lu, à ma grande édification, la dissertation sur le saint âne qui porta Jésus à Jérusalem, ensuite ce que vous dites sur l'incertitude des anciens ouvrages, sur Esdras, les livres de Moïse, et sur la nécessité de recourir à un juge de la foi pour ne point s'égarer. J'ai été bien surpris de me trouver avec mes frères dans *Timée de Locres*;^a en vérité, je vous en fais mes remerciements au nom de toute la famille. On voit que les préjugés où vous êtes sur mon sujet, peut-être trop favorables, vous ont induit à dire plus de bien que mes frères et moi n'en méritons. Enfin, enfin, j'ai admiré l'adresse dont vous usez pour introduire le père Scheffmacher,^b qui dogmatise le socinianisme, la sortie que vous faites contre Voltaire^c en l'opposant toujours à lui-même, en un mot, tout l'art que vous employez pour lier si adroitement vos citations, que ce n'est jamais vous qui touchez les matières scabreuses, de sorte que vous n'êtes que le rapporteur de différents procès, en vous tenant derrière le rideau. Mais quelle fantaisie de choisir ce Timée de Locres, qui en vérité est un obscur et plat seigneur? Je vous compare à une abeille qui, voltigeant sur des chardons, a le secret d'en tirer un miel délicieux.

^a *Timée de Locres*, édit. d'Argens, p. 299 et 396.

^b L. c., p. 157.

^c L. c., p. 324 et suivantes.

Sérieusement, votre ouvrage est bon, fait avec tout l'art et la sagesse possible, et rempli de la plus excellente érudition. J'ai fort applaudi à l'apologie de l'empereur Julien et à la manière dont vous convainquez les saints Pères de mensonges et de fraudes pieuses. Je serais obligé de copier tout l'ouvrage, si je voulais vous rendre compte de tout ce que j'approuve. Il n'y a qu'un article sur lequel je crois que vous n'avez pas eu assez de retenue : c'est celui de la vénalité des charges civiles en France. Cela vous a conduit sur un sujet délicat, en touchant la corde des maîtresses et des confesseurs des rois. Mais l'apologie du roi de Portugal est à merveille, et je pense comme vous au sujet de ce siècle philosophique, qui est en vérité aussi méchant et aussi barbare que les précédents. L'animosité, le désir de vengeance, l'ambition et le fanatisme seront en tout temps des sources de crimes et de forfaits. Ceux qui s'abandonnent à ces funestes passions bouleversent le monde, tandis que quelques pauvres philosophes cultivent la sagesse dans le silence de leur obscurité. Cela a toujours été ainsi, et, sans être prophète, je pense qu'après nous ce sera à peu près de même. Je ne vous en dirai pas davantage, parce que le moment approche où j'aurai la satisfaction de vous revoir. Nous avons fait avec l'ennemi une convention pour l'hiver, qui nous procurera quelques mois de tranquillité. Je donne cette lettre à un chasseur qui pourra, si vous le voulez bien, arranger votre voyage. Je vous donne rendez-vous à Leipzig pour le 5 de décembre. Vous partirez et arrangerez votre voyage selon votre commodité. Je m'en fais une vraie fête, et je me réjouis autant de vous revoir que Médor de voir son Angélique. Menez la bonne Babet avec vous, et prenez toutes vos commodités, pour que je puisse jouir tout mon soul de votre conversation. Adieu, mon cher marquis; je vous embrasse.

283. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 20 février 1763.

SIRE,

Mon premier soin, en arrivant à Berlin, doit être de remercier V. M. des bontés dont elle m'a honoré cet hiver à Leipzig. Mais je sais qu'elle hait autant les compliments qu'elle aime à faire le bien; ainsi je ne lui exprimerai que faiblement les sentiments de la respectueuse reconnaissance dont je suis pénétré.

J'ai trouvé la ville de Berlin dans une joie qui ne peut être exprimée, mais qui cependant sera encore augmentée lorsque vous y arriverez. La paix a répandu un air de gaieté sur tous les visages, et vous croirez, lorsque vous reverrez les bons Berlinoises, qu'ils sont tous des Sybarites enivrés de plaisirs, et qu'ils n'ont jamais connu les chagrins, si fort ils ont oublié ceux que leur a causés la guerre.

V. M. ne m'accusera plus de paresse; j'ai fait le voyage de Leipzig à Berlin dans deux jours, pendant lesquels j'ai couru nuit et jour, sans sortir de mon carrosse. Je partis quatre heures après V. M., malade, souffrant des douleurs. A peine fus-je à une lieue de Leipzig, que je me trouvai beaucoup mieux, et l'envie de revoir notre sainte terre de Brandebourg acheva de me guérir. Lorsque j'eus passé un certain petit ruisseau ^a qu'on me dit séparer la Saxe du Brandebourg, je fis comme les juifs quand ils arrivent à la vue de Jérusalem, et je louai le Seigneur d'être dans le pays des élus et des enfants de Dieu. En vérité, Sire, vous avez bien fait de faire la paix; grâce à elle, j'espère que les plus longs voyages que je ferai le reste de ma vie seront de Potsdam à Berlin. C'est à vous, qui avez dompté l'Europe, à la parcourir, si bon vous semble; pour moi, je suis bien content de borner mes courses à aller du château de Potsdam à celui de Sans-Souci. Je voudrais, Sire, vous y voir déjà jouir de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise; mais, après avoir pris patience sept ans, je puis bien la prendre encore cinq semaines. Cependant, Sire, ce temps me paraîtra bien long, ainsi

^a La Nieplitz, près de Treuenbrietzen.

qu'à tous vos sujets, qui n'aspirent qu'au plaisir de vous revoir. J'ai l'honneur, etc.

284. AU MARQUIS D'ARGENS.

Dahlen, 25 février 1763.

Votre lettre, mon cher marquis, achève de m'ôter les appréhensions que j'avais pour votre santé. Vous étiez malade la veille de mon départ; mais on m'avait assuré que vous vous étiez mis en chemin le lendemain. Le grand ressort de l'air et l'exercice de la voiture vous ont guéri, ce qui prouve bien l'assertion de Boerhaave que la santé est incompatible avec un entier repos. Je ne sais à quelle destination la nature nous a placés dans le monde. A en juger par notre santé, il paraîtrait qu'elle nous a faits plutôt pour devenir des postillons que des philosophes. J'ai été à Meissen depuis notre séparation. Nous avons reçu des lettres de Vienne qui disent que les préliminaires y ont causé une joie universelle, et que l'Impératrice a pensé embrasser le porteur. Les ratifications arriveront demain ou après-demain au plus tard. Selon mon petit calcul, je ne crois pas quitter la Saxe avant le 12 mars. Il me faut quinze jours pour achever mes affaires en Silésie, et, selon une supputation arbitraire, je ne crois pas pouvoir être à Berlin avant le 29 du mois prochain.

Ce qu'il y a de bon à tout ceci, ce n'est pas moi, mon cher marquis, c'est la paix; il est juste que les bons citoyens et le public s'en réjouissent. Pour moi, pauvre vieillard, je retourne dans une ville où je ne connais que les murailles, où je ne retrouve personne de mes connaissances, ^a où un ouvrage immense m'attend, et où je laisserai dans peu mes vieux os dans un asile qui ne sera troublé ni par la guerre, ni par les calamités, ni par la scélératesse des hommes. Je suis ici dans une maison de campagne où je passe ma vie en retraite et avec mes occupations

^a Voyez t. XVIII, p. 142, 154 et 181, et ci-dessus, p. 311.

ordinaires. Il n'y a que le cher marquis qui y manque; mais j'espère de le revoir à Berlin. Promenez-vous donc quelquefois en voiture, mon cher; faites ce sacrifice à votre santé. Vos chevaux vous attendent à Potsdam; ils y sont déjà, et moi, indigne, je vous prie de ne me point oublier. Adieu; mes compliments à Babet.

285. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 février 1763.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté, le lendemain de mon arrivée à Berlin, la joie et la satisfaction que j'y avais trouvées parmi tous les habitants. Elles vont tous les jours en augmentant; on ne voit ici que festins, que bals chez les grands, et que fêtes chez les petits. Au milieu de tous ces plaisirs, je fais des vœux pour l'heureux retour de V. M. Je traduis Plutarque. J'envoie dix fois par jour savoir si les bateaux vont, et dix fois l'on m'annonce qu'ils ne navigueront pas de quinze jours, ce qui me dérange fort pour le transport de mes meubles; car, s'il faut que je les fasse transporter par terre, il me faut pour le moins douze chariots, qui, à vingt écus par chariot, me coûteront deux cent quarante écus, au lieu de vingt-cinq que je payerais pour un bateau, s'il plaisait au dieu des eaux de les faire dégeler.

Comment V. M. se plaît-elle dans son château de Dahlen? Je ne suis pas en peine que vous y trouviez de quoi remplir le peu de moments que les affaires de l'État et de l'armée vous laisseront, par la lecture des livres que vous y avez emportés, et je me figure que vous avez déjà achevé de parcourir toutes les rapines de Verrès touchant les médimnes de blé et les statues des temples de la Sicile. A propos des médimnes de Verrès, j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que les *Scheffel* de nos

usuriers baissent de prix tous les jours; j'ai dit à tout le monde que l'intention de V. M. était de donner le blé à vingt-deux gros, argent de Brandebourg, quand elle serait de retour à Potsdam. Cela oblige encore les usuriers à baisser le prix de leurs denrées pour les vendre avant votre arrivée.

M. de Catt a été malade d'une colique très-forte; il est actuellement entièrement remis, et je crois qu'il partira demain pour rejoindre V. M. J'ai l'honneur, etc.

286. AU MARQUIS D'ARGENS.

Dahlen, 1^{er} mars 1763.

Enfin, voilà la paix faite tout de bon, mon cher marquis; vous aurez cette fois à bonnes enseignes des postillons et tout l'attirail qui les accompagne. Voilà, Dieu soit loué! l'époque de la fin de mes travaux militaires arrivée. Vous me demandez ce que je fais ici. J'entends haranguer Cicéron tous les jours, j'ai depuis longtemps achevé les *Verrines*, j'en suis à son discours *pro Murena*; outre cela, j'ai achevé le Batteux. Ainsi vous voyez que je ne fais pas le paresseux. Pour vous, mon cher, ne vous impatientez pas; la rivière est déjà navigable, et vous aurez tout le temps de transporter vos meubles à Potsdam avant mon arrivée. Je resterai ici ou à Torgau jusqu'au 13. Mon voyage de Silésie m'occupera quinze ou dix-sept jours, de manière que je ne puis être à Berlin que le 31 de ce mois ou le 2 d'avril, * car je ne veux pas arriver chez vous le 1^{er} du mois prochain; les facétieux se moqueraient de moi, et me diraient *poisson d'avril*. Si la paix fait plaisir aux Berlinoïses, il n'en est pas de même ici des Saxons. A peine quittons-nous les villes, à peine les contrées sont-elles évacuées, qu'aussitôt l'exécution saxonne y arrive. Payez, payez,

* Le Roi arriva le 30 mars, entre huit et neuf heures du soir. Voyez *Geschichte eines patriotischen Kaufmann's* (Gotzkowsky), 1768, p. 182 et 183.

il faut de l'argent au roi de Pologne. Le peuple sent l'inhumanité de ces procédés; il est dans la misère, et, au lieu de le soulager, on précipite sa ruine. Voilà, mon cher, un tableau de la Saxe peint au naturel. Pour moi, je regarde toutes ces exécutions en spectateur indifférent, mais, en qualité de cosmopolite, je ne saurais les approuver.

Je travaille ici tout doucement à l'arrangement de l'intérieur des provinces; le gros détail de l'armée est achevé. Les Français ont signé leur paix cinq jours avant nous. Avouez que nous les avons suivis de près, et qu'on ne pouvait guère conclure un aussi grand ouvrage plus galamment que nous ne l'avons fait. Sa Majesté Polonaise n'est pas encore guérie; sa santé est chancelante. Son retour est envisagé par les Saxons comme une calamité publique, comme un fléau plus cruel que celui de la guerre et de la famine. Mais que vous importe, et à moi, cette Saxe, son roi, son ministre et tout ce tripot? J'aspire à me tranquilliser l'esprit et à me débarrasser un peu des affaires, pour me donner du bon temps et réfléchir dans le silence des passions sur moi-même, pour me trouver renfermé dans l'intérieur de mon âme et m'éloigner de toute représentation, qui, à vous dire vrai, me devient de jour en jour plus insupportable. A propos, d'Alembert a refusé toutes les offres de la Russie. J'applaudis fort à cette marque évidente de son désintéressement, et je crois qu'il a pris un parti sage de ne point s'exposer à la fortune vagabonde. Mais *basta*; cette corde est trop délicate pour la toucher.

Bonsoir, mon cher marquis; il est tard, j'ai demain encore bon nombre d'affaires à expédier, et j'espère recevoir durant mon séjour de Saxe quelques lettres de votre part. Adieu, mon cher marquis; vivez content, soignez votre santé, et ne m'oubliez pas.

287. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 5 mars 1763.

SIRE,

Enfin, je viens de le voir, ce héraut d'armes tant désiré, passer sous mes fenêtres, publiant la paix,^a suivi de quatre ou cinq mille personnes dont les acclamations et les cris de joie m'ont paru plus touchants que la musique la plus harmonieuse. Vous êtes tendrement chéri de votre peuple, et vous le méritez; ce doit être un double plaisir pour V. M.

Tandis que vous lisez Cicéron à Dahlen, j'emballerai ici ses ouvrages. Mes effets ont déjà commencé de partir pour Potsdam. J'éprouve dans cette occasion l'embarras des richesses; je n'ai jamais cru avoir tant de biens; mes meubles ne pourront point aller dans trois bateaux. En voyant tant de ballots et de caisses, je serais tenté de me figurer que j'ai été dans le commissariat de vos armées. J'ai encore une autre occupation, outre celle de mon déménagement : c'est celle de préparer mon équipage pour aller à votre réception avec les bourgeois de Berlin. Je fais broder actuellement un habit bleu en or, qui est l'uniforme qu'ont pris les banquiers et les marchands. Ces messieurs-là jouent avec l'or et la broderie, et il faut bien que je fasse comme eux, puisqu'ils m'ont bien voulu recevoir dans leur compagnie. J'aurai le cheval du bon père Suarès,^b doux, tranquille et digne de porter un vieux philosophe, et je n'ai aucun danger à courir.

Je ne m'étonne pas de ce qu'a fait d'Alembert, car j'ai eu l'honneur de dire très-souvent à V. M. que j'aimerais mieux être un bon bourgeois de la rue des Frères qu'empereur de Russie, et c'est une pensée dans laquelle je me confirme tous les jours. Je

^a Le 5 mars 1763, M. Schirrmeister, conseiller aulique, proclama la paix à Berlin; il était en costume de héraut d'armes.

^b François Suarès, jésuite espagnol, mort en 1617, répondit au duc de Medina Sidonia, qui lui demandait quel cheval il voulait : « *Qualem me decet esse, mansuetum* (tel qu'il faut que je sois, doux, paisible). » Voyez la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, faisant partie des *Œuvres mêlées de M. de Saint-Evremond*, t. II, p. 43.

remercie bien V. M. des chevaux, et je m'en servirai à son honneur et gloire.

Il arrive ici tous les jours de nouvelles troupes. On dit que nous aurons demain les trois bataillons de Quintus Icilius, ^a qui vont être réformés et placés dans d'autres régiments. Je ne sais pas si la reine de Hongrie réformera ses troupes; mais je suis bien certain qu'elle diminuera sa parenté, et que le cousinage de la Pompadour^b sera traité à Vienne comme les bataillons francs à Berlin. J'ai l'honneur d'être, etc.

288. DU MÊME.

Berlin, 9 mars 1763.

SIRE,

J'ai été dans le plus grand étonnement en recevant une lettre de votre saint évêque, ^c qui me prie d'en faire parvenir une autre à V. M. J'ai d'abord voulu la renvoyer à l'évêque; mais j'ai réfléchi ensuite qu'il pourrait y avoir quelque chose dedans que V. M. serait bien aise de voir. Je la lui envoie donc avec celle

^a Voyez t. V, p. 12, et t. VI, p. 92.

^b Marie-Thérèse avait écrit à la marquise de Pompadour des lettres où elle l'appelait *sa bonne amie, sa cousine*. Voyez Montgaillard, *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825*. Quatrième édition. Paris, 1828, t. V, p. 22 et 23. Voyez aussi t. XV, p. 85 de notre édition des *Œuvres de Frédéric*.

^c Le comte de Schaffgotsch, qui devait à Frédéric sa dignité de prince-évêque et de chevalier de l'Aigle noir. Il resta à Breslau, après les revers de son bienfaiteur, lorsque les Autrichiens y entrèrent le 24 novembre 1757, et célébra en personne, le 26, à la cathédrale de Saint-Jean, une grande messe et le *Te Deum*, en présence du prince Charles de Lorraine. Le 5 décembre, il quitta la Silésie pour se retirer à Nikolsbourg, dans la Moravie autrichienne, d'où il écrivit au Roi, le 30 janvier 1758, pour s'excuser. Frédéric lui répondit, le 15 février, qu'il ne devait plus s'attendre qu'à son indignation. Ces deux lettres furent publiées, avec la permission du Roi, dans le *Mercur historique et politique*, A la Haye, 1758, mois de mars, p. 459 — 463. Frédéric ne pardonna jamais à l'évêque son ingratitude.

que j'ai reçue et la copie de celle que j'ai écrite à l'évêque. La voici : « Monseigneur, j'ai fait parvenir à S. M. la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer pour lui remettre. Je souhaite qu'elle produise tout l'effet que vous désirez, et que, S. M. oubliant les sujets de mécontentement qu'elle peut avoir contre vous, elle se souvienne à cette occasion que, ayant surmonté tous ses ennemis, il ne lui reste plus, pour mettre le comble à sa gloire, que de pardonner généreusement, ainsi qu'elle l'a fait déjà plusieurs fois. Quant à ce que vous me dites, monseigneur, à la fin de votre lettre, vous me permettrez de vous répondre que je n'ai jamais exigé et reçu des personnes à qui j'ai pu être de quelque utilité d'autre reconnaissance que celle de les exciter à servir fidèlement S. M. et à témoigner un véritable zèle pour le service du meilleur maître et du plus respectable prince du monde. J'ai l'honneur d'être, etc. »

Je comptais, Sire, avoir l'honneur d'écrire aujourd'hui à V. M. quelques bagatelles qui pourront l'amuser, et que je lui écrirai demain, car il ne faut pas mêler le sacré et le profane ensemble : *non sunt miscenda sacra profanis*.^a V. M. voit que je sais, ainsi qu'Algarotti, citer du latin dans mes lettres,^b et, qui plus est, du latin de l'Évangile. J'ai l'honneur d'être, etc.

289. AU MARQUIS D'ARGENS.

Dahlen, 10 mars 1763.

Tandis, mon cher marquis, que vous voyez des hérauts, et que vous entendez crier des ha! ha! à une populace attroupée, je mène ici une vie philosophique qui m'accorde fort. J'ai l'embarras de transporter des troupes, un peu plus considérable que

^a Voyez Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. 16, v. 54, et *Art poétique*, v. 397. Voyez aussi t. XV, p. xxiv et 171.

^b Voyez t. XVIII, p. 112.

celui de vos richesses. Mais, comme tout est en train à présent, je jouis d'un peu plus de tranquillité qu'à Leipzig.

N'allez donc pas, je vous prie, sortir à cheval à ma rencontre. Il peut vous arriver quelque malheur dans la presse, ce qui me ferait une peine infinie. Je suis très-sûr que mon retour vous fera plaisir; et pourquoi des démonstrations qui pourraient vous causer des embarras et du malheur? D'ailleurs, je ne puis arriver qu'entre sept et huit heures du soir à Berlin. Que feriez-vous en plein air? Que de rhumatismes, que de maux vous vous attireriez! Non, mon cher marquis, attendez-moi dans ma chambre; je pourrai vous voir et vous parler, ce qui sera un plaisir plus sage et plus fait pour nous deux que cette cavalcade hasardeuse, et qui me ferait trembler. C'est bien malgré moi que je réforme tant de troupes; mais la situation où me met la paix ne me permet pas d'entretenir au delà de cent trente-huit mille hommes, et j'en aurai eu cent quatre-vingt-huit mille en campagne. Cette année, tout le militaire, les garnisons y comprises, montait à deux cent dix-neuf mille hommes. Cependant tout cela rentre dans le pays, et il n'y aura que quelques déserteurs de perdus. Je congédie les nationaux, et je conserve tous les étrangers. On parle de même à Vienne de réformes; on en fait déjà une partie, le reste s'apprendra dans peu. Je ne crois pas que l'on congédiera la *cousine* si vite. S'il se fait des revirements de systèmes, cela n'aura lieu, au plus tôt, que dans un an d'ici. Pour moi, je ne me presserai pas; car, s'il y a moyen, je voudrais porter mes vieux os en paix au tombeau et rétablir un calme dans mon âme, qui, durant le cours de cette guerre, a presque été continuellement agitée par des mouvements violents et impétueux. Catt est venu ici avec la fièvre; je dirige sa cure, et je me flatte de vous l'envoyer guéri à Berlin. Je verrai, le 16, la Princesse électorale^a à Moritzbourg, le 18 je serai à Schweidnitz, ensuite ma marche me mènera jusqu'au 2 d'avril, que j'aurai, le soir entre sept et huit, le plaisir de vous revoir au château de Berlin. Voilà, mon cher marquis, l'itinéraire de votre serviteur. Je me suis fait saigner aujourd'hui, parce que j'ai été fort tourmenté de mes crampes. Mais qu'importe cela?

^a La princesse Marie-Antonie de Bavière, fille de l'empereur Charles VII.

Portez - vous bien , et n'oubliez pas un philosophe qui est condamné à mener une vie vagabonde comme le Juif errant. Adieu.

290. DU MARQUIS D'ARGENS. ^a

Un philosophe mauvais catholique supplie un philosophe mauvais protestant de donner le privilège à un philosophe mauvais juif. Il y a dans tout ceci trop peu de religion pour que la raison ne soit pas du côté de la demande.

291. AU MARQUIS D'ARGENS.

En 1768 ou 1769 (avril 1764).

J'ai reçu, divin marquis, votre ouvrage de Julien, ^b mais je n'ai pas encore eu le temps de le lire; vous me permettrez d'en suspendre mon jugement. Je vous fais mille condoléances sur votre guérison, quoique je m'en réjouisse fort. Je conçois combien il sera fâcheux de ne se plus nourrir de vingt-quatre drogues par jour, de ne se pas tâter le pouls de minute en minute, de n'avoir plus ni hémorragie, ni étisie, ni pleuropneumonie, ni hydropisie, ni hémorroïdes, chiragre, fièvre symptomatique, asthme, enrrouement, scorbut, enfin une infinité de charmantes

^a Cette pièce n'est proprement qu'un post-scriptum que le marquis d'Argens ajouta à une lettre de Moses Mendelssohn au Roi, du 19 juillet 1763. Voyez les *Anekdoten von König Friedrich II*, publiées par Frédéric Nicolai. I^{er} cahier, où l'on trouve, p. 61 — 69, l'histoire du privilège demandé au Roi par Moses Mendelssohn, et où ce post-scriptum est un peu altéré.

^b *Défense du paganisme par l'empereur Julien, en grec et en français, par M. le marquis d'Argens*. A Berlin. 1764. in-8. La dédicace au duc Ferdinand de Brunswic est datée de Potsdam, 28 mars 1764.

maladies qui fournissent une matière abondante à l'imagination, et qui donnent lieu à l'entretien de la fournaise ardente où vous accoutumez votre corps, en damné politique, à la chaleur du climat que les anathèmes de la sainte Église vous annoncent, et où votre âme ira griller entre celles de Bayle et de Gassendi. Cependant, si ma voix peut pénétrer dans la région sombre et brûlante que vous habitez, j'oserais vous dire qu'il n'est pas prudent de préluder ainsi sur le purgatoire, que vous vous tuez de crainte de mourir, que c'est bien assez d'être brûlé dans l'autre monde, sans que, de gaieté de cœur, on se rôtisse dans celui-ci, enfin, qu'il faut jouir de l'air et de la lumière le plus que l'on peut, et que la crainte de la mort est pire que la mort même. Vous ferez de toutes ces petites sentences l'usage que vous voudrez. Si vous les mettez au matras, et les distillez dans votre fournaise, peut-être que la matière spiritueuse qui en résultera vous fortifiera au point de faire tomber les emplâtres, les maillots et tout l'affublement qui vous enveloppe. Quel que soit le parti que prenne Votre Divinité hippocratique, je fais des vœux pour qu'il vous soit le plus salutaire. *Dixit*

FEDERIC.

292. DU MARQUIS D'ARGENS.

Strasbourg, 9 octobre 1764.

SIRE,

Avant de parler à Votre Majesté de ma douloureuse et triste route, je commencerai par lui faire excuse d'une étourderie dont je ne me suis aperçu qu'à Göttingue. J'avais emporté à Berlin, dans le fond de mon coffre, les deux paquets des *Réflexions sur Charles XII*,^a pour les remettre à M. Catt; j'oubliai ces paquets,

^a Voyez ci-dessus, p. 101.

et je ne m'aperçus qu'ils étaient dans mon coffre que pendant mon voyage. Je les ai remis, à Francfort, au résident de V. M., qui s'est chargé de les lui faire parvenir dans la plus grande sûreté.

Je viens actuellement à ma route. La fatigue des mauvais chemins ayant apparemment ému et échauffé les mauvaises humeurs qu'une vie excessivement sédentaire m'avait fait amasser, je pris une espèce de dyssenterie qui allait jusqu'au sang. En arrivant à Göttingue, j'ai été obligé de rester neuf jours dans cette ville pour pouvoir être en état de continuer ma route. Je n'ai jamais été si content d'avoir écrit mes derniers ouvrages dans le goût de messieurs les *us*, car j'ai été soigné avec grand soin par les plus habiles professeurs de l'université, qui m'ont presque tous rendu leur visite et traité de la manière du monde la plus polie. Enfin, tant bien que mal, ils m'ont mis en état de continuer ma route. Après cela, moquez-vous du grec! Pour moi, je dirai toujours dorénavant: Vivent les Grecs et les professeurs! De Göttingue j'allai à Cassel, où j'arrivai si faible, que je n'eus aucune envie de voir le Landgrave, ni ses tableaux; je vins avec grand' peine à Francfort avec la fièvre, et menacé de reprendre la dyssenterie. Je voulus louer un appartement dans cette ville pour me reposer quelques jours; mais votre résident me dit que je manquerais au respect que je devais à V. M., parce que les magistrats obligeaient les bourgeois qui logeaient des Prussiens d'en demander la permission, ce qu'ils ne faisaient à aucune autre nation. Il ajouta qu'il fallait que je restasse au cabaret, ou que je partisse pour une autre ville. Je pris ma résolution, car ma demeure pendant neuf jours dans une auberge à Göttingue m'avait coûté cent cinquante écus, ayant avec moi sept personnes, en comptant trois domestiques. Enfin, Sire, je suis arrivé à Strasbourg moitié mort, et, depuis quatre jours que j'y suis, voici le premier où j'ai assez de force pour avoir l'honneur de vous écrire. Je compte rester ici encore une semaine pour me remettre un peu. Je n'ai plus que trente milles à faire en poste; après cela, je descends la Saône jusqu'à Lyon, et le Rhône de Lyon à Arles; me voilà à quatre milles d'Aix. J'ai bien pris la résolution, en retournant, de ne plus faire les cent milles

de Strasbourg à Berlin. Je retournerai par eau jusqu'à Auxonne, à soixante lieues de Strasbourg. A Strasbourg, je descendrai le Rhin jusqu'en Hollande, où je m'embarquerai pour Hambourg; dans le beau temps, c'est un voyage de deux jours. Vous me direz que l'on peut se noyer. Je répondrai à cela que tous ceux qui vont de Hambourg en Angleterre et en Hollande ne se noient pas. V. M. dira, en lisant ma lettre, qu'elle m'avait prédit tout ce qui m'est arrivé. Je conviens qu'elle aura raison; mais, si j'avais à refaire mon voyage, je le ferais encore, parce qu'il était absolument nécessaire, et qu'il fallait assurer une fois pour toutes un état, un sort et une demeure à madame d'Argens après ma mort, que l'âge et la faiblesse de ma santé paraissent rendre assez prochaine.

C'est trop ennuyer V. M. de maladie et de mauvais chemins. J'ai appris à Göttingue que presque tous les anciens ministres, conseillers, etc. hanovriens qui avaient été protégés par le roi défunt ont demandé leur congé et se sont retirés. C'est mylord Bute qui gouverne l'électorat, et tous les habitants de ce pays crient autant que les Anglais contre lui. En arrivant à Strasbourg, j'ai trouvé ce que j'avais jugé qui ne pouvait manquer d'arriver, c'est-à-dire une admiration générale pour V. M. Sans la moindre flatterie, il n'y a là-dessus qu'une seule et unique voix, et les gens sensés m'ont dit que je verrais dans toute la France ce que je voyais à Strasbourg. Je n'en doute pas un seul instant.

Il y a ici deux régiments allemands très-beaux, et le reste de la garnison m'a paru très-passable. Je vois quelquefois de ma fenêtre défiler la garde. Je ne reconnais plus les troupes de mon temps, soit pour la discipline, soit pour la manière dont elles sont entretenues. Si l'on a pendant quelque temps en France des ministres de la guerre qui soient militaires, et qu'on ne fasse pas des connétables en gonille, ^a ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, les troupes en profiteront beaucoup.

^a On nommait autrefois *gonille* la partie du costume des ecclésiastiques catholiques que nous appelons *rabat*, et il semble que les mots *connétables en gonille* fassent allusion au comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, successeur du duc de Richelieu dans le commandement de l'armée française, et

Le maréchal de Saxe est encore entre quatre ou cinq planches de sapin qui forment une misérable armoire où est son cercueil. Je crains bien qu'il ne soit encore aussi mal logé pendant longtemps, et que ce mausolée qu'on lui destinait^a n'ait le sort de celui du cardinal de Fleury.

Les jésuites sont ici fort gais et fort tranquilles, ainsi que dans toute la Lorraine; c'est de ces deux provinces qu'ils se répandront un jour en France, et, semblables à des bêtes féroces sortant de leurs tanières, ils déchireront impitoyablement ceux qui les ont persécutés. Je ne verrai pas cet événement; mais V. M., qui est encore jeune, en sera le témoin. Il faut avouer qu'il y a dans toute cette affaire des jésuites bien de l'inconséquence. Si V. M. veut me faire la grâce de me répondre, je la prie d'adresser sa lettre : A mon chambellan le marquis d'Argens, à Aix en Provence. J'ai l'honneur, etc.

293. AU MARQUIS D'ARGENS.

Le 25 octobre 1764.

Je viens de recevoir votre lettre datée de Strasbourg, et je vous félicite d'avoir regagné le pays des Sybarites. J'espère que, chemin faisant, vous ferez divorce avec les rhumatismes, les hémorroïdes, les esquinancies et toutes les maladies quotidiennes dont vous aviez fait provision pour le voyage. Je vous compte rendu à Aix vers la fin de novembre, car je crois que le colosse

battu à Créfeld par le prince Ferdinand de Brunswic. On chantait à Paris le couplet suivant sur lui :

Moitié casque, moitié rabat.
Clermont en vaut bien un autre :
Il prêche comme un soldat.
Et se bat comme un apôtre.

Voyez d'ailleurs t. IV, p. 185 — 187.

^a Le monument du maréchal de Saxe a été exécuté, en 1777, par le sculpteur Pigalle. Il se trouve dans l'église de Saint-Thomas, à Strasbourg.

de Rhodes se serait transporté avec moins de peines que vous, mon cher marquis, tant il en coûte pour voiturier un grand homme! Comment voulez-vous que je croie à votre prompt retour? Deux fois la faux passera sur les dons de Cérès, et deux fois les neiges blanchiront les vallons et les montagnes, avant que vos maladies, vos procès et la longueur du chemin permettent votre retour. Vos idées me paraissent admirables: remonter le Rhin jusqu'à Wésel, rien de mieux; mais de là repasser la mer, vous confier aux vagues émues, à l'impétuosité des aquilons, aux fureurs de Borée, quelle audace! Non, marquis, vous n'irez point en Norwége, vous ne risquerez pas de vous exposer aux écueils, aux Charybdes et Scyllés de Helgoland. Si nous vous revoyons, nous devons cet avantage à la terre, et point à cet élément qui a paru si contraire aux Français dans cette dernière guerre. Jouissez cependant, en attendant, du beau ciel d'Aix; buvez du muscat des bernardins, mangez de vos olives et de vos bons raisins, accommodez-vous vite avec vos frères, et terminez, croyez-moi, vos procès le plus promptement que vous pourrez. Les grandes puissances en reviennent là après les guerres les plus sanglantes. Commencez par où elles finissent, et faites cet honneur à la philosophie de prouver par cette action d'éclat que la sagesse des sages est supérieure à celle des monarques. Adieu, mon cher; taxez ma lettre de folle tant que vous voudrez, il m'a été impossible aujourd'hui de vous en écrire une autre.

294. DU MARQUIS D'ARGENS.

Éguilles, 2 décembre 1764.

SIRE,

Je ne saurais exprimer à Votre Majesté le plaisir et la consolation que m'a causés la lettre dont elle m'a honoré, et que j'ai trouvée à Aix. J'avais besoin de quelque chose qui dissipât la

tristesse où j'étais. J'avais appris à Lyon que d'Éguilles, mon frère, était à Paris pour un procès qui était une suite de celui qu'il avait eu avec son parlement. Il a été, par parenthèse, bien heureux que le Roi ait cassé l'arrêt du parlement de Provence, car il était condamné par cet arrêt à perdre sa charge de président, confisquée en faveur du Roi, et banni du royaume pour dix ans. Cela aurait reculé la fin de mes affaires. Enfin, d'Éguilles a obtenu, au conseil, tout ce qu'il demandait; sa charge lui a été conservée; le Roi lui a seulement ordonné de ne pas aller à Aix jusqu'à ce qu'il lui en donne la permission. Il est venu à Éguilles, qui n'est qu'à une lieue de cette ville. Je suis avec lui et avec ma mère. Mes affaires sont terminées à ma satisfaction. Les arrangements que j'ai à prendre par rapport à une terre qu'on m'a cédée ne me retiendront que jusqu'au mois d'avril; ainsi je compte avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds au commencement de l'été, si, avant ce temps, je ne vais pas faire la révérence au Père éternel. A parler vrai, je donne fort volontiers la préférence sur cet article à V. M. Je voudrais bien exécuter les ordres qu'elle me donne de me défaire de toutes les maladies dont je suis affecté. J'ai communiqué votre intention à mon médecin, qui m'a conseillé de lui écrire qu'elle eût la bonté d'ordonner que, au lieu de soixante et un ans, je n'en eusse tout au plus que cinquante, et de m'envoyer de la prochaine foire de Leipzig un estomac tout neuf et bien conditionné, parce que, en Provence, on n'a pas le secret d'en donner de nouveaux à ceux qui en ont un vieux et qui ne digère presque plus. Je pense, Sire, que, quand vous badinez sur les maux d'un pauvre philosophe de soixante et un ans, cela est aussi condamnable que si j'allais reprocher à un vieux militaire les coups de fusil qu'il a reçus. Vous croyez donc qu'on étudie quarante ans sans qu'il en coûte beaucoup à la santé? Vous me direz : Et moi, j'étudie depuis trente ans, je gouverne un grand État, je commande mes armées, je fais des guerres aussi pénibles que glorieuses; je me porte cependant très-bien. Il a vécu en Europe, depuis Jules César et Marc-Aurèle, un homme qui, égalant la gloire de ce premier empereur, la sagesse du second, digérait cependant fort bien; donc tous les philosophes doivent avoir un bon estomac.

Ce raisonnement n'est pas concluant, et pêche contre toutes les règles de la logique. Ainsi vous n'êtes pas en droit de prétendre que je doive bien me porter parce que vous avez essuyé plus de fatigues dans un jour que je n'en ai eu pendant dix ans. En vérité, Sire, je suis bien fâché que la seule chose sur laquelle vous n'ayez pas raisonné conséquemment soit sur ma santé. Plût à Dieu que vous fussiez aussi grand médecin que vous êtes grand roi ! Il y a longtemps que j'aurais la force d'Hercule ; vous auriez joint ce bienfait à tant d'autres dont vous m'avez comblé, et dont je conserverai le souvenir au delà du tombeau, si nos âmes connaissent après leur mort ce qui leur est arrivé pendant la vie. Passez - moi ce petit trait de pyrrhonisme au milieu d'un pays où règne la foi de l'Église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Il me reste de temps en temps quelques doutes dont je vous demanderai la solution dans le palais philosophique de Sans-Souci.

Le fils de Grégory, un de nos bons négociants de Berlin, est à Marseille, chez les plus riches banquiers de cette ville ; il m'a promis de me venir voir à Éguilles avant son départ, qui n'est pas éloigné. J'aurai l'honneur de lui remettre une lettre pour V. M., qui sera plus sensée que celle-ci, et qui vous prouvera, Sire, que le soleil de Provence ne fait pas fermenter les têtes et les cervelles qui ont été tempérées par la froideur des climats du Nord.

La cour vient de rendre une ordonnance par laquelle elle détruit les maisons des jésuites dans les provinces de l'Alsace, de la Franche-Comté, du Hainaut et de la Flandre, qui les avaient conservées ; en même temps, elle permet aux jésuites qui étaient sortis du royaume d'y retourner et d'y vivre sans prêter de serment. V. M. sait Racine par cœur ; qu'elle me permette d'en citer ici ce passage :

..... Que, d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.^a

^a Hermione dit dans l'*Andromaque* de Racine, acte V, scène I :

Il croit que, toujours faible et d'un cœur incertain.
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Que font, Sire, vos jésuites de Silésie? Ils boivent, mangent, dorment paisiblement; vos ministres du saint Évangile, que nous autres catholiques nous appelons prédicants, font la même chose; les rabbins de la synagogue, parmi lesquels se trouve mon maître de la langue hébraïque, M. Raphaël, jouissent tranquillement du même privilège. Sage Frédéric, roi philosophe, chez lequel les hommes pensent différemment et ne disputent pas, je vous reverrai avant de mourir, c'est là mon unique espoir. En attendant, si vous avez pitié d'un pauvre exilé du pays de la philosophie, daignez le consoler jusqu'à ce qu'il retourne à Sans-Souci, en l'honorant de votre réponse.

Si par hasard, dans le nombre de vos chirurgiens français, ^a vous aviez une place vacante, j'ai trouvé un des plus habiles hommes de la France, qui serait charmé d'aller dans un pays qui est devenu aujourd'hui la patrie de tous les gens à talents. J'ai l'honneur, etc.

295. AU MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 janvier 1765.

J'ai vu par votre lettre, mon cher marquis, que vous êtes arrivé, je ne dis pas promptement, mais heureusement à Éguilles. Vous vous opiniâtrez à soutenir l'honneur de vos maladies. Pour moi, je ne m'y oppose pas; je sais que chacun a son goût, et qu'on peut avoir celui d'être malade, comme un autre. Mais, indépendamment de cette persuasion, il n'est pas moins sûr que la gourmandise et la santé ne s'accordent pas ensemble, et qu'il est arrivé à plus d'un philosophe d'accuser son estomac des indigestions qu'il lui avait causées. Le beau soleil de Provence, les

^a En 1744, Frédéric avait fait venir pour son armée douze chirurgiens français, dont deux avaient le titre de *maîtres*, les dix autres celui d'*aides*. Les appointements des maîtres étaient de mille écus, ceux des aides de trois cents. Voyez t. X, p. 206.

oranges, les fruits, la satisfaction de vous retrouver au sein de votre famille et d'avoir terminé vos procès, vous guériront. N'accumulez pas inutilement les années sur votre tête, mon cher; c'est peine perdue, car un Provençal, eût-il atteint l'âge du vieux Nestor, ne serait pas pour cela à l'abri des soupçons d'étourderie. Ce n'est pas que je vous en accuse, mais le public, rempli de préventions, n'est pas toujours juste dans les arrêts qu'il prononce. Je vous recommande, mon cher, la crainte de Pierre-Encise, des îles d'Hyères et du Pont-couvert de Strasbourg.^a Ayez-les toujours devant les yeux, tant que durera votre séjour en France. Gardez-vous de vous mettre au nombre des écraseurs de...^b Laissez aller les choses comme elles vont, et dites toujours du bien de M. le prieur; c'est l'unique moyen de repasser la frontière avec sûreté. Je vous recommande au dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui a tiré vos ancêtres de la captivité d'Égypte; sans doute il guidera vos pas. La synagogue l'implore tous les samedis en votre faveur, en faisant des vœux que le cher Isaac^c revienne sain et sauf de son pèlerinage.

D'Alembert a cru que vous passeriez par Paris, et on l'a détrompé. Les gazetiers ont donné le réveillon aux politiques; ils ont annoncé au public que vous alliez à Versailles, chargé d'une négociation importante. Les ministres d'Autriche ont aussitôt mis leur argent en espions, et depuis un siècle la canaille qui se prête à pareils emplois n'a été mieux payée. Voyez quel bruit vous faites en Europe, avec le moins de mouvement possible. Que serait-ce, si jamais vous agissiez avec activité? Mais je tremble d'avoir mis ce mot indiscret dans ma lettre. Je vous recommande aux doux soins de Morphée, sur le duvet le plus mou et le plus tendre; que jamais le soleil ne vous frappe de ses rayons qu'après avoir parcouru les trois quarts de sa carrière; que le forgeron laborieux et les coqs vigilants soient bannis de votre voisinage; que le doux murmure d'une onde claire

^a Trois prisons d'État, fameuses alors. Pierre-Encise est un des forts de Lyon.

^b Voyez ci-dessus, p. 64 et 71.

^c Les mots *cher Isaac* désignent le marquis, auteur des *Lettres juives*, dans lesquelles Isaac Onis, rabbin de Constantinople, joue un des principaux rôles. Voyez t. XIII, p. 47, et ci-dessus, p. 18.

assoupisse mollement vos sens, et vous plonge, après une douce léthargie, dans un sommeil profond et paisible; que deux mois de séjour continuel dans votre lit réparent les fatigues énormes d'un rude voyage; et que les anges qui transportèrent la maison de la reine du ciel du fond de la Palestine au rivage de Loretto vous soulèvent sur leurs ailes, et, traversant doucement les airs, vous ramènent sans incommodité d'Éguilles à Potsdam. Voilà les vœux que je forme pour vous, et j'espère que sainte Hedwige, ma patronne, ^a les exaucera. Adieu, mon cher; on vous attend ici avec impatience.

296. AU MÊME.

Le 18 mars 1765.

Je reçois votre lettre, mon cher marquis, sans date, de sorte que je pourrais supposer qu'elle est des ruines de Carthage, ou de Cochinchine; mais ce qui me fait présumer que vous êtes en Provence, c'est que, depuis votre départ, toutes les gazettes sont pleines d'un monstre qui fait des ravages affreux dans la Provence. ^b Ce ne peut être que vous, car, en qualité de Prussien, vous devez passer pour un monstre en France, au moins à Versailles, et, quand même cela ne serait pas, peut-être vous a-t-on vu enveloppé dans votre redingote, avec votre capuchon et votre mouchoir devant le nez, et j'avoue que c'est là une figure assez monstrueuse pour qui n'y est pas accoutumé. Les gazettes disent que vous dévorez des enfants et des femmes. Fi! où avez-vous pris cette vilaine coutume? Cela ne vous est jamais arrivé depuis que je vous ai connu; mais on change de mœurs en voyageant. Au défaut de cela, de janséniste que vous étiez vous vous êtes

^a Voyez ci-dessus, p. 354.

^b Ce monstre, dont Frédéric parle aussi dans sa lettre à d'Alembert, du 24 mars 1765, était un loup d'une grandeur extraordinaire, dont l'imagination du peuple avait fait une hyène, et qu'on appelait la *bête du Gévaudan*.

fait jésuite, parce que votre frère d'Éguilles l'est, et qu'il vous a donné je ne sais quelle métairie pour vous corrompre. Vous êtes, marquis, dans le cas du proverbe : Dis - moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Je crois bien que vous faites quelquefois le malade, mais c'est pour courir les bois et donner l'épouvante à toute une province. Non content d'avoir mis en rumeur la Provence, vous voulez porter le trouble à Paris ; mais que dira mon frère le très - chrétien roi de France, s'il apprend que mon chambellan, ce monstre, vient pour dévorer les enfants du parc de Versailles, du bois de Sénard et de la forêt de Fontainebleau ? On a envoyé contre vous un escadron de dragons en Provence ; à Paris, on fera marcher les gardes françaises, et, quelque adresse, à ce qu'on dit, que vous ayez à sauter de branche en branche, les coups de fusil pourront vous attraper. Si même vous contenez cette voracité, et que, en allant à Paris, vous vous contentiez de vous nourrir de poissons et de viande, comme tous les honnêtes gens qui habitent ce globe, quel bruit ne feront pas les gazetiers ! Ces gens ont dit que vous étiez chargé de commissions si secrètes, que je les ignore ; en vous sachant à Paris, ils donneront une couleur à leurs mensonges, et les accréditeront dans le public. Tout le corps diplomatique sera ému en apprenant votre arrivée ; les espions de trotter, et les fausses conjectures de s'étendre. Ce seront là les fruits de votre voyage, et puis qu'y ferez - vous ? Vous avez une rente sur l'hôtel de ville, qu'on vous paye régulièrement. Vous voulez parler à vos amis ? Vous pouvez faire la même chose en vous arrêtant à un village proche de la ville, où les gens auxquels vous avez affaire viendront vous trouver. Vous ferez bien de retomber par Bruxelles sur Wésel ; mais, pour Dieu, ne dévorez point d'enfants dans votre voyage. La viande est à bon marché, vous pourrez en avoir partout ; et, si votre imagination s'est échauffée au soleil ardent de Provence au point de vous faire jouer le monstre, que le soleil flegmatique de la Westphalie rafraîchisse votre tête au point de vous rendre, à votre retour, tel que je vous ai vu partir. Je vous attends, marquis, au mois de septembre ; encore aurez - vous fait une prodigieuse diligence, car, autant que je m'en souviens, les trois rois ne faisaient en quinze jours que treize milles.

Enfin vous en userez en tout ceci selon votre prudence ordinaire, et je recommande cela, ainsi que tout ce qui vous regarde, en la sainte garde du Père éternel.

297. AU MÊME.

(Landeck) ce 19 (août 1765).

Je suis bien aise qu'Helvétius ^a ait donné signe de vie. Mandez-lui, s'il vous plait, qu'il me ferait plaisir de m'envoyer ici une de ses têtes de ferme, ^b avec cinq subdélégués, que j'enverrai en même temps en diverses provinces pour faire leurs recherches, ce qui ira vite et terminera les choses promptement, car je les enverrai en même temps dans les cinq départements, l'un au Rhin et en Westphalie, l'autre à Magdebourg, Halberstadt, Hohnstein et la Marche, le troisième Poméranie et Nouvelle-Marche, le quatrième Silésie, et le cinquième en Prusse; de sorte que, dans trois mois, ces gens, se trouvant au fait de tout, pourront arranger leurs baux pour le 1^{er} mai, que l'année des finances commence. Je vous félicite des belles opérations de finances que vous faites à Berlin; pour moi, je vis dans l'eau. Ma métamorphose dure encore jusqu'au 24, que je cesserai d'être poisson, et redeviendrai homme. ^c Je perds entièrement l'enflure de mes jambes, et j'espère que les forces reviendront ensuite. Adieu, mon cher; je souhaite que votre bourse soit aussi pleine d'espèces que votre tête de métaphysique; l'un ne dérogera pas à l'autre.

NB. Pour ce qui regarde les postes, c'est encore un article très-important. Il dépendra de ces gens-là, si leurs propositions

^a Helvétius vint à Berlin vers la fin du mois de mars 1765, et retourna dans son pays au commencement de juin. Voyez t. XVIII, p. 252.

^b Voyez t. VI, p. 76 et 77. M. de La Haye de Launay, conseiller intime des finances et chef de la régie, eut sa première audience du Roi le 15 janvier 1766.

^c Voyez la lettre de Frédéric à M. de Catt, du 22 août 1765.

sont bonnes, de les affermer également. Il ne s'agit que de voir arriver un homme intelligent en toutes ces matières, et avec lequel on peut traiter. Le bail des accises et douanes ne peut être que pour six ans. Pour celui des postes, on l'étendra, parce qu'il faudra faire beaucoup de nouveaux établissements. Je m'engagerai dans la ferme pour quatre cent mille livres, ou cent mille écus d'ici.

298. DU MARQUIS D'ARGENS.

Avignon, 10 septembre 1765.

SIRE,

Votre Majesté aura trouvé étrange que je n'aie pas eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière lettre qu'elle avait eu la bonté de m'envoyer. J'étais déjà en chemin pour me rendre à Berlin quand je la reçus; je comptais avoir bientôt la satisfaction de me mettre à ses pieds, lorsque je fus attaqué, cinq jours après mon départ, d'une fièvre chaude qui m'a duré près de deux mois. J'étais dans une petite ville du Dauphiné, appelée Montélimar; enfin, la nature, plutôt que la science du médecin qui me voyait, me tira d'affaire, et me rendit assez de force pour me faire porter sur un brancard jusqu'à un bateau couvert qui me conduisit, en descendant le Rhône, à Avignon. Je comptais pouvoir regagner la Provence et me rendre chez moi pour y trouver les secours nécessaires à l'état de ma santé; mais il me fut impossible d'aller plus loin, parce que j'étais obligé de voyager par terre, et que j'étais trop faible, trop incommodé d'une diarrhée qui m'avait pris lorsque la fièvre m'avait quitté. Je restai donc à Avignon, et je vis par bonheur un très-bon et très-célèbre médecin, qui répara les fautes du premier, et qui m'a tiré d'affaire. Il me reste encore cependant une très-grande faiblesse, et je ne puis sortir de chez moi; mes jambes sont encore très-enflées, car, à force de quinquina et d'autres remèdes que m'avait donnés le premier

médecin pour m'arrêter la fièvre, il m'avait causé un commencement d'hydropisie, dont cependant je n'ai plus rien à craindre aujourd'hui. Voilà, Sire, ce qui m'a empêché de m'acquitter de mon devoir et d'écrire à V. M. Quoique je me flatte qu'elle connaît assez ma probité et ma droiture pour ne pas penser que je cherche à lui en imposer pour justifier mon retardement à me rendre à Potsdam, cependant, Sire, pour ma propre satisfaction et pour calmer la crainte où je suis de déplaire à V. M., j'ai l'honneur de lui envoyer le certificat du médecin à qui je dois la vie : c'est un homme célèbre dans son art, un philosophe aimable, ami ancien de mylord Marischal, à qui il écrit une lettre à mon sujet. J'ai fait légaliser ledit certificat par les premiers magistrats de la ville, parce que la seule chose aujourd'hui qui puisse empêcher l'entier rétablissement de ma santé, c'est l'appréhension que V. M. ne me crût capable de chercher de vains prétextes pour prolonger mon voyage. Elle verra, par le certificat que je lui envoie, que je ne puis me mettre en chemin que dans six semaines, et qu'il faudra voyager encore bien lentement. La saison alors sera fort rigoureuse, surtout vers le milieu de mon voyage. Si V. M. voulait m'accorder la permission de rester ici jusqu'au 1^{er} de mars, j'arriverais à Potsdam vers le milieu d'avril, et je ferais ce voyage d'autant plus commodément, que mon frère, qui commande le régiment de Royal-Vaisseau, et dont le régiment est en garnison à Maubeuge en Flandre, m'accompagnerait jusqu'à Bruxelles et même jusqu'à Wésel, étant en Provence actuellement en semestre, et retournant au mois de mars à son régiment. Sur tout ce que je propose ici à V. M., je la supplie instamment de n'être pas fâchée ; elle n'a qu'à ordonner, et, dans quelque état que je sois, je partirai, si elle le souhaite, sa lettre reçue, si elle daigne m'en honorer, ou sur les ordres qu'elle me fera donner. Je la prie, si elle me fait l'honneur de me répondre, de me faire remettre sa lettre par la voie de M. Schütz, banquier à Berlin, qui me la fera remettre de banquier en banquier, sans qu'elle paraisse à mon adresse ; sans cela, elle court risque d'être retenue au bureau de Paris, dès que mon nom paraîtra dessus. La dernière lettre dont V. M. m'a honoré, qui me vint par la voie de MM. Girard et Michelet, a été fort bien jusqu'à Paris,

à M. Mettra; mais, celui-ci me l'ayant adressée en droiture de Paris, elle a été retenue pendant trois mois, et je ne l'ai reçue que quatre jours après que j'étais en route pour Berlin; elle me fut renvoyée d'Aix, où elle ne faisait que d'arriver. Je ne passerai point à Paris, Sire. Et qu'irais-je faire dans cette ville, où tous les esprits sont dans une agitation encore plus forte que celle qui trouble le cerveau des gazetiers? On m'a dit, Sire, que d'Alembert vient de faire un ouvrage qui lui attirera un jour bien des ennemis; je ne serai pas fâché s'il est persécuté, pourvu que cela l'attire à Potsdam. On m'assure qu'il a pensé mourir dans le temps que j'étais fort malade; nous aurions été très-surpris tous les deux de nous voir tout à coup dans le séjour du grand Belzébuth, qui tient dans sa puissance les Trajan et les Platon. J'ai l'honneur d'être, etc.

299. DU MÊME.

Le 1^{er} janvier 1766.

SIRE,

Permettez que, au commencement de cette année, je souhaite à V. M. tout ce qu'elle peut désirer. Je crois, Sire, que je ne puis faire des vœux dont l'accomplissement lui soit plus avantageux que de demander au ciel qu'elle jouisse d'une santé aussi bonne que sa gloire est grande. Vous auriez, Sire, la force d'Hercule, ainsi que vous avez acquis son immortalité sur la terre; car j'ai trop l'honneur de connaître V. M. pour penser que vous vouliez vous brûler dans ce monde pour aller être immortel dans l'autre.

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. après la maladie qui m'avait conduit aux portes du trépas, et qui m'obligea de rester à Montélimar en Dauphiné et de me faire transporter ensuite à Avignon, où j'ai été obligé de demeurer six semaines. Je me porte aujourd'hui fort bien, et je partirai le 1^{er} de mars, pour arriver le plus tôt possible à Potsdam; je compte d'y être vers le 15 d'avril. V. M. ne m'ayant pas fait l'honneur de me faire savoir ses ordres,

ayant pris la liberté de lui écrire d'Avignon, je crains qu'elle ne soit fâchée contre moi; mais je la supplie de considérer que la meilleure volonté ne peut résister à une force supérieure. M. de Catt m'a mandé que V. M. avait trouvé inutile que je lui eusse envoyé des certificats. J'aurais souhaité, s'il avait été possible, vous envoyer le vice-légat dans une lettre, et tous les protonotaires apostoliques qui sont à Avignon; car je n'ai jamais rien craint autant que de manquer dans la moindre chose au respect que je dois aux ordres de V. M. Mais enfin, Sire, vous me permettez de répéter encore qu'à l'impossible nul n'est tenu, et je connais trop la justice de V. M. pour vouloir m'imputer une négligence qui n'a pas dépendu de moi.

Voici, Sire, les nouvelles que je sais dans ma solitude. La santé du Dauphin est toujours déplorable. Sa perte jettera les deux tiers du royaume dans la consternation; l'autre tiers s'en réjouira dans le fond du cœur, sans oser le faire paraître; ce tiers est composé des jansénistes, dont il était l'ennemi déclaré.

D'Alembert est allé se fourrer dans les affaires des jésuites et des jansénistes; il a écrit un ouvrage sur la destruction des jésuites, dans lequel il les justifie quelquefois, et les condamne souvent. Dans ce même ouvrage, les jansénistes sont cruellement outragés, et beaucoup plus que les jésuites; de sorte que tous ces gens si opposés entre eux se sont réunis pour attaquer d'Alembert. Ils ont dévoilé sa naissance, ils ont critiqué ses actions, enfin ils ont inondé la France de libelles dans lesquels il est traité sans ménagement. Quelque philosophe qu'on soit, cela déplaît, surtout quand la philosophie ne nous a pas dépouillés de l'amour-propre. En vérité, un homme sage cesse de l'être lorsqu'il va se mêler de toutes ces querelles de prêtres et de moines; il faut être aussi étourdi et aussi pétulant que le sont en général les Français, pour entrer dans de pareilles disputes. Corneille a dit des Romains:

Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattre follement pour le choix des tyrans.^a

^a Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

Corneille, *Cinna*, acte I, scène III.

L'on peut dire avec autant de vérité des Français :

Français contre Français, parents contre parents,
Combattre follement pour le choix des pédants.

J'ai écrit à d'Alembert, et je n'ai pas manqué de lui dire le passage de Molière : *Que diable allait-il faire dans cette galère?*^a En vérité, Sire, outre les obligations que j'ai à V. M., j'en ai encore de très-grandes à tous les Allemands. C'est en vivant chez eux que je me suis dépouillé de cet esprit turbulent qui semble inséparable du génie français. Qu'a de commun la philosophie avec la bulle *Unigenitus*, et qu'importe à un disciple de Bayle ou de Gassendi l'état des jansénistes ou des molinistes? Que dirait-on d'un homme sage, ou qui voudrait passer pour l'être, qui s'occuperait du rang que doivent tenir les fous dans l'hôpital qu'ils habitent? Jansénistes, jésuites, calvinistes, luthériens, anabaptistes, quakers, tous ces gens-là, ne sont-ce pas des fous pour un philosophe?

J'ai reçu une lettre, il y a quelques jours, de Voltaire, qui m'a envoyé ses ouvrages, et qui ne manque pas de me dire que, lorsque je passerai à Lyon, il serait honteux que le frère Isaac ne vint pas voir le frère Voltaire; qu'il voulait, à l'exemple des ermites Antoine et Paul, recevoir ma bénédiction avant de mourir. Mais je ne passerai pas par Genève, si je n'en ai une permission expresse de V. M., et tous les ermites et Pères du désert, sans l'ordre de V. M., ne pourront rien sur moi. J'ai l'honneur, etc.

300. DU MÊME.

Éguilles. 4 janvier 1766.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté il y a quelques jours pour avoir le bonheur de lui souhaiter une bonne année, sans

^a Molière, *Les Fourberies de Scapin*, acte II, scène II.

inquiétude d'esprit et sans douleur de corps. Si jamais un grammairien commentait ma lettre, il dirait que, lorsqu'on écrit à un roi philosophe, ce que l'on entend par les inquiétudes d'esprit, ce sont les intrigues des cours étrangères, parce que tous les événements qui dépendent du sage ne lui donnent jamais aucun souci; mais toute la sagesse du monde ne peut rien contre des accidents causés par la folie. Souhaiter donc à un roi tel que vous la tranquillité de l'esprit, c'est souhaiter que le bon sens règne cette année dans toutes les cours de l'Europe. Ainsi soit-il! Celle de France vient de perdre un grand prince, ^a qui aimait le peuple, et qui l'aurait rendu heureux, si cela avait un jour dépendu de lui; il est mort non seulement comme un saint, ce qui pour nous philosophes n'est pas grand' chose, mais avec la fermeté d'un héros. Peu de moments avant sa mort, il fit venir ses trois enfants; il dit au duc de Berry, ^b qui doit régner un jour, les choses les plus nobles et les plus touchantes. Je crois que les jansénistes gagneront beaucoup moins à sa mort qu'ils ne l'ont espéré. Le Roi, dans trois mois, a détruit totalement deux parlements, celui de Pau et celui de Rennes. L'on fait le procès criminel à sept membres de ce dernier, qui ont poussé la licence jusqu'à écrire les lettres anonymes les plus insolentes au Roi. Un de ces criminels eut l'audace de dire un jour, en passant dans la place où est la figure équestre du Roi, autour de laquelle il y avait plusieurs personnes : « Messieurs, c'est contre cette statue que nous défendrons vos droits. » La clémence dont on avait usé depuis dix ans envers toutes les insultes que des bourgeois revêtus d'une charge qu'ils avaient achetée faisaient journellement à la majesté et à l'autorité royale, les avait enhardis à ne plus garder aucune bienséance. Le parlement de Toulouse avait décrété le duc de Fitzjames, gouverneur du Languedoc, de prise de corps; celui de Rouen avait cassé deux édits du conseil du Roi, et défendu, sous peine de la vie, de les exécuter. Ces robins se croyaient des gens d'importance; ils viennent d'apprendre à leurs dépens que, pour les anéantir, le Roi n'a eu besoin d'autres moyens que de le vouloir.

^a Louis, Dauphin, mort le 20 décembre 1765.

^b Depuis, Louis XVI.

V. M. a-t-elle vu la nouvelle édition du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire? Il m'a mis dans la préface comme auteur de l'article *Genèse*.^a Il a été chercher dans mon *Timée* ce que j'ai dit sur Moïse et sur le Pentateuque; il a ajouté à cela sept ou huit bonnes impiétés. Ce qui l'a engagé à me faire ce tour, c'est que son livre a été mis par l'assemblée du clergé sous l'anathème éternel, et, pour diminuer la flétrissure de cette condamnation, il a mis dans cette nouvelle édition le nom de plusieurs personnes qu'il dit lui avoir envoyé les principaux articles de son *Dictionnaire*. Cet homme mourra comme il a vécu. Je viens de recevoir quatre exemplaires de son *Dictionnaire*, qu'il m'a envoyés en présent. Je ne puis pas nier que le fond de son article *Genèse* ne soit de moi, puisqu'il est extrait de mes notes sur *Timée*; mais je ne lui ai rien envoyé; j'ai encore moins écrit quatre ou cinq impiétés très-plaisantes, mais très-capables de faire crier les dévots et toute leur clique. Si V. M. ne trouve pas ce livre à Berlin, j'aurai l'honneur de lui en remettre un en arrivant, car elle aura aussitôt cet exemplaire que celui qu'elle pourrait faire venir, étant fermement résolu de partir à la fin du mois de février de ce pays, le temps y étant déjà assez beau. Je prie encore instamment V. M. de n'être pas fâchée si je ne suis pas arrivé au commencement de cet hiver; mais, quelque envie que j'en aie eue, la chose m'a été impossible, et, après la cruelle maladie que j'avais faite, j'étais trop faible pour pouvoir entreprendre un long voyage dans la mauvaise saison. J'ai l'honneur, etc.

^a Voyez les *Œuvres de Voltaire*. édit. Beuchot, t. XXVI. p. 2.

301. AU MARQUIS D'ARGENS.

Le 28 janvier 1766.

Et les disciples dirent à Thomas : « Nous avons vu le Seigneur. » Il leur répondit : « Si je ne touche ses stigmates, si je ne mets ma main dans son côté, je ne le croirai pas. » (Saint Jean, chapitre XX, verset 25.)

302. DU MARQUIS D'ARGENS.

Éguilles, 20 mars 1766.

SIRE,

J'aurai l'honneur de me mettre aux pieds de Votre Majesté avant la fin du mois d'avril. Je pars d'ici dans trois jours pour Strasbourg en droiture; ma voiture est déjà arrêtée, et, qui plus est, payée jusqu'à Besançon. Je ferai le voyage dans un bon carrosse, sans courir la poste, car en vérité j'ai reconnu que, pour aller plus vite, je devais me soumettre à la nécessité d'être obligé de faire les journées que le cocher avec lequel j'ai fait marché pour me conduire a réglées par son accord. C'est là un moyen assuré que j'ai trouvé pour me garantir des attaques et des tentations de la paresse; quant aux maladies, j'ai une si grande attention à ma santé, et je ménage si fort mon estomac.

Que je défie bien toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

Je ferai depuis Lyon jusqu'à Berlin mon voyage avec M. Stosch, ^a qui vous a vendu, à ce qu'il m'a dit, un magnifique

^a M. Philippe Muzell-Stosch vendit au Roi, en 1764 ou 1765, la collection de pierres gravées de son oncle Philippe baron de Stosch. Ce dernier était né à Cüstrin en 1691, et mort à Florence le 7 novembre 1757. Les pierres gravées de Stosch et la collection d'antiques du cardinal de Polignac faisaient le

cabinet de tableaux et de raretés. Il est venu me voir ici, à Éguilles, trois fois, et il m'attend à Lyon, où il avait quelques affaires qui l'obligeaient de s'arrêter dans cette ville. Vous enrichissez donc toujours vos palais, Sire, et surtout Sans-Souci, des précieuses reliques de l'antiquité, dont la plus petite vaut mieux que toutes celles que possède l'église de Magdebourg; je n'excepte pas même la pantoufle de la Vierge.

J'aurais, Sire, bien des choses à dire ici à V. M. au sujet de ce qui se passe dans ce pays. Le Roi vient enfin de s'apercevoir que des gens faits pour juger les procès voulaient marcher de pair avec lui; il les a punis, et les a fait rentrer dans l'état où ils doivent être. Jamais les parlements, sous Louis XIV, n'ont été si humiliés; tous les gens de bon sens en sont charmés; ces prétendus défenseurs des peuples devenaient insupportables au peuple par leur fierté. Je n'ai jamais mieux compris combien il est nécessaire qu'un roi soit maître absolu que depuis que je suis en France; tous les prétendus états mitoyens entre le peuple et le Roi ne sont que de petits tyrans, qui manquent également à leur maître et à leurs concitoyens. L'on a beau dire que, sous un mauvais roi, des personnes qui balancent son pouvoir sont très-utiles; je réponds à cela que je ne doute pas que le peuple n'ait été infiniment plus heureux et plus tranquille en France sous Louis XI qu'en Angleterre sous le règne de la maison de Stuart, dont la puissance était si balancée. V. M. sera étonnée de voir que je suis devenu si antiparlementaire; c'est que j'ai appris pendant vingt-cinq ans, à Berlin, le bien qui résulte de n'avoir qu'un maître qui sait se faire obéir, et que je n'ai jamais mieux connu ce bien que depuis que j'ai vu tout ce qui se passe en France.

Depuis que je suis ici, j'ai voulu connaître les raisons, les causes de bien des choses, et je suis venu à bout de ce que je souhaitais. En vérité, Sire, ce serait dommage que je fusse mort à Avignon, car j'ai bien fait une bonne provision pour les soupers philosophiques de Sans-Souci; j'ai, en vieillissant, ramassé

principal ornement du temple des antiquités bâti à Potsdam en 1768. Voyez les lettres de Frédéric à Jordan, du 10 juin et du 21 septembre 1742 (t. XVII, p. 223 et 242), et à Voltaire, du 18 novembre 1742.

de quoi suppléer à la perte de l'imagination et au dépérissement de l'esprit, et j'ai meublé ma mémoire de trente contes, pour dédommager mon âme de la pesanteur dont elle devient tous les jours et du peu de vivacité qui lui reste. Un autre que moi regretterait d'avoir perdu ce peu d'imagination dont la nature l'avait doué, et craindrait de paraître comme dépouillé de ce qui a pu le faire goûter dans le monde; mais je sais que V.M. ne fera point sécher un figuier parce qu'il ne porte plus que des feuilles dans une saison où il ne peut avoir des fruits. Voilà, Sire, ce qui me rassure. J'ai l'honneur, etc.

303. AU MARQUIS D'ARGENS.

Neisse, 27 (août 1766).

J'ai reçu votre lettre avec l'incluse de Voltaire. Je ne répondrai à l'apôtre de l'incrédulité qu'à mon arrivée à Breslau, ^a parce que j'ai ici un grand détail militaire. Il faut huit jours au marquis pour se reposer, après le grand voyage de Potsdam, avant de voir les rues de Berlin. Le comédien fera bien d'attendre mon retour. Je crains que Launay ^b ne se flatte trop avec ses accises; à vue de pays, je ne juge pas que la nouvelle administration fasse de grandes merveilles. A pronostiquer par ce qui se passe ici et que j'apprends, il n'y aura guère de marge. Je vous renvoie la lettre de Thieriot, qui est assez vide de choses. J'ai été ces jours fort incommodé des hémorroïdes; toutefois je vais comme je puis. Adieu.

^a Voyez la lettre de Frédéric à Voltaire, du 1^{er} septembre 1766.

^b Voyez ci-dessus, p. 398.

304. AU MÊME.

Août 1766.

Vous voyagez, mon cher marquis, avec poids et mesure, au lieu que je cours le pays, et me transporte çà et là comme Notre-Dame la Folle. Je crois bien que vous avez été à ma maison de Sans-Souci, et que vous en êtes revenu; mais je parie bien que toute la journée a été employée à ce laborieux exercice. Je ne vous parle point de mes courses; elles ont une double fin, le militaire et la finance, deux choses qui ne vous intéressent guère. J'ai recueilli, chemin faisant, des anecdotes du voyage qu'a fait l'Empereur sur nos frontières,^a et je m'aperçois, mon cher, que les tableaux gagnent plus à être vus de loin qu'examinés de près. Nous autres princes, nous ne devons nous montrer que dans notre gloire, comme le Dieu de la messe. On élève un ciboire doré, tout le peuple adore, la messe se dit, des instruments harmonieux l'accompagnent, l'exemple de la multitude inspire une espèce de respect sombre et ténébreux; un quidam vient, examine toute cette cérémonie, prend le calice, et y trouve une pâte faite de pain azyme, et rit de la superstition du vulgaire. Voilà, mon cher, une fable morale dont vous pouvez faire votre profit. J'ai fait aujourd'hui quatre milles en voiture et quatre à cheval; cela m'a un peu fatigué, et je finirai par l'apophthegme du roi Dagobert, qui aimait beaucoup ses chiens; quand il fallait les quitter, il ne manquait jamais de leur dire: «Il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare.» Adieu, mon cher marquis; je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

^a En juin 1766. Voyez t. VI, p. 17.

305. DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, dimanche matin, fait en toussant beaucoup (1766).

SIRE,

Pour répondre aux questions que Votre Majesté m'a fait la grâce de me proposer, j'aurai l'honneur de lui dire, avec l'impartialité d'un juif qui ne décide point entre Genève et Rome, et qui regarde d'un même œil le socinien et le catholique : 1° que la divinité du Fils de Dieu n'a point été crue dans les trois premiers siècles; on a seulement regardé Jésus comme une créature infiniment plus parfaite que les autres, mais cependant bien inférieure à Dieu le Père, qui n'était, pour ainsi dire, celui de Jésus que par adoption. C'est ce que nous voyons clairement par le témoignage des plus grands Pères de l'Église, qui ont vécu avant le concile de Nicée. Origène, qui naquit vers l'an 185, et qui fleurit au troisième siècle, dit, dans son ouvrage contre Celse, que de son temps il y avait quelques gens de la multitude qui croyaient que le Fils était égal au Père, et Dieu comme lui, mais que ces gens étaient des ignorants. Aujourd'hui, les docteurs catholiques tâchent de justifier Origène, et donnent la torture à certains endroits de ses ouvrages; mais cette conduite est pitoyable, et ne peut servir qu'à tromper quelques gens qui ne connaissent pas les écrits de ce Père. Saint Jérôme était de meilleure foi que les théologiens modernes, car il accuse nettement Origène d'avoir avancé que le Fils, en comparaison du Père, était une petite lueur; qu'il n'était pas la vérité, mais l'image de la vérité; qu'il était visible, et le Père invisible. Le fameux M. Huet, évêque d'Avranches, est convenu dans ces derniers temps qu'Origène avait dit clairement que le Fils, en comparaison du Père, n'était point la bonté même, mais seulement l'image de la bonté. Cette doctrine était celle des Pères qui avaient précédé Origène. Aucun d'eux n'avait fait Jésus égal à son Père. Saint Justin, qui vivait vers l'an 150, dit, dans son *Dialogue*, pages 356 et 357,^a que le

^a Voyez *S. Justinii philosophi et martyris opera*, Paris, 1615, in-fol., p. 356 et 357, *Dialogue avec le juif Tryphon*.

Père est invisible et le Fils visible, et que la grandeur du Fils n'approche point de celle du Père. Je pourrais, si je voulais, placer ici les autorités de dix autres Pères de l'Église: mais je renvoie ceux qui seront curieux de les voir à l'ouvrage du père Petau.^a Ils verront, dans le huitième chapitre du premier livre de cet auteur, trois faits établis: le premier est que la doctrine condamnée par le concile de Nicée dans la personne d'Arius ne lui était pas particulière, mais qu'elle avait été commune à beaucoup d'écrivains qui l'avaient précédé; le second est que le dogme de la divinité du Fils de Dieu n'était pas bien établi ni expliqué avant le concile de Nicée; enfin, le troisième est que ce n'a été que par exagération qu'Alexandre, évêque d'Alexandrie, s'est plaint, dans sa lettre rapportée par Théodoret, qu'Arius avait inventé un dogme nouveau et que personne n'avait enseigné avant lui. Que peut-on demander de plus que cette confession d'un théologien catholique et, qui plus est, jésuite? Je conviens que le père Petau fut dans la suite très-fâché de l'avoir faite. Il avait d'abord eu pour but de représenter naïvement la doctrine des premiers siècles, et il n'avait point déguisé les opinions des Pères; mais il sentit bientôt que c'était apprendre au public une chose qu'il devait ignorer. On cria contre lui, non seulement en France, mais même en Angleterre, où plusieurs théologiens protestants le maltraitèrent dans leurs écrits. Il fit donc une préface dans le but de détruire ce qu'il avait établi auparavant; il changea du blanc au noir; il sacrifia la réputation de bon critique à celle de théologien orthodoxe; il fit amende honorable aux Pères, et dit mille puérilités pour prouver leur orthodoxie sur la Trinité.

2° Ce fut au concile de Nicée que le Saint-Esprit fut déclaré troisième personne de la Trinité.

3° Il n'y a aucun concile général qui ait établi l'infaillibilité du pape; au contraire, des conciles généraux ont quelquefois déposé des papes. La doctrine de l'infaillibilité du pape est seulement soutenue publiquement par tous les théologiens ultramontains, et sourdement en France par les jésuites.

^a *Dionysii Petavii Aurelianensis, e societate Jesu, opus de theologicis dogmatibus*, nouvelle édition, Anvers, 1700, in-fol., tome II, p. 37—39, où il est question de la sainte Trinité.

4° Le dogme insensé de la transsubstantiation a commencé à s'établir dans les écoles de théologie au onzième siècle, et a été confirmé par le concile de Trente, à l'occasion de ce qu'il avait été rejeté par Luther et Calvin comme une nouveauté ridicule.

5° Le dogme du purgatoire est plus ancien que celui de la transsubstantiation. On en trouve quelques légères traces dans les écrivains du sixième et septième siècle; il fut entièrement établi dans le huitième, les moines ayant trouvé dans ce dogme des richesses immenses.

6° Le mariage des prêtres n'a été aboli qu'au troisième siècle; avant ce temps, il y avait eu quelques conciles qui avaient voulu le défendre, entre autres, ceux d'Elvire, de Tolède, de Valence et d'Arles. Mais les canons de ces conciles n'avaient jamais été mis que très-faiblement en exécution, et l'on trouve dans les auteurs catholiques, car le témoignage des protestants serait suspect à ce sujet, l'on trouve, dis-je, un million de preuves du mariage des prêtres et des évêques jusqu'au treizième siècle. Giraldus Cambrensis, qui a vécu dans le douzième et treizième siècle, dit, dans le traité *De Illaudabilibus Walliae*, inséré dans l'*Anglia sacra*,^a page 450, que les évêques étaient mariés dans le pays de Galles. Saint Bernard, qui vivait dans le douzième siècle, et dont je ne crois pas que les catholiques refusent le témoignage, dit, en parlant de Malachie, son contemporain, son ami, dont il a écrit la vie, que les huit prélats qui avaient gouverné l'église de Celsus, évêque auquel Malachie avait succédé, avaient tous été mariés. On trouve dans l'*Histoire de Normandie*, par le sieur de Masseville, auteur catholique qui vivait encore il y a trente ans, que Robert, fils de Richard, duc de Normandie, étant archevêque de Rouen, épousa une personne de qualité de laquelle il eut des enfants, qu'il laissa riches du bien d'Église. On lit, dans les premiers volumes des *Journaux des savants*, que, un évêque de Normandie ayant voulu, vers la fin du onzième siècle, faire abolir dans un concile les mariages des prêtres, fort fréquents dans ce temps-là, ils prirent des pierres pour le lapider. Dans

^a Publiée par H. Wharton, Londres, 1691, in-fol., t. II. Nous avons corrigé le texte, en mettant, au lieu de *laudibus*, *illaudabilibus*, qui se trouve dans le traité cité.

l'Église grecque, les prêtres se sont toujours mariés et se marient encore.

7° Quant à l'article de la Vierge, ce n'est point un concile, mais plusieurs théologiens qui auraient voulu la mettre pour la quatrième personne de la Trinité; c'est ce qu'on peut voir fort au long dans Bayle, en cherchant dans la table des matières le mot *Vierge*. Je n'ai point actuellement la bonne édition du *Dictionnaire* de cet auteur, où ce fait est rapporté, et je ne puis placer ici les propres termes de ces théologiens. ^a

Voilà, Sire, les éclaircissements que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. J'ai un peu insisté sur le premier, parce que je pense que, lorsqu'on veut avancer un système qui détruit toutes les idées reçues, et qui ne va pas à moins qu'à prouver que la Divinité qu'on adore n'a point été regardée comme telle par ceux qui ont transmis la religion jusqu'à nous, et que nous considérons comme en étant les pères, il faut des preuves claires; une simple assertion n'est point du tout suffisante pour un fait de cette importance. Puisse le ciel donner à V. M. la longueur des jours de Mathusalem, la force de David et les richesses de Salomon, car, pour la sagesse, vous en avez une meilleure dose que la sienne, et jamais les concubines ne vous feront offrir de l'encens à saint Ignace et à saint Christophe, comme elles en firent offrir à Baal et aux idoles par ce roi si vanté en Israël. Je suis avec un profond respect, etc.

^a Ce n'est pas à des théologiens, mais au chevalier Borri, chimiste milanais du dix-septième siècle, que Bayle attribue l'idée d'avoir voulu faire de la Vierge une quatrième personne de la Divinité. Voyez le *Dictionnaire* de Bayle, Rotterdam, 1697. in-fol., t. I, p. 633, article *Borri*. Voyez aussi t. VII, p. 142 de notre édition.

306. DU MÊME.

Potsdam, 14 décembre 1767.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté des vers qu'on débite sous mon nom à Potsdam et à Berlin. Je voudrais les avoir faits, parce qu'ils sont excellents, dignes de Voltaire^a ou de vous; et, si vous n'y étiez pas loué, je croirais que vous en êtes l'auteur, car je ne connais personne, dans ce pays, capable d'en écrire de pareils. Si vous ne les trouvez pas bons, je dirai alors :

En vain contre le *Cid* un ministre se ligue, etc.^b

VERS AU ROI DE PRUSSE.

La mère de la Mort, la Vieillesse tremblante,
 A de ses bras d'airain courbé mon faible corps.
 Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante
 De mon âme immortelle attaque les ressorts.
 Je brave tes assauts, redoutable Vieillesse,
 Je vis auprès d'un sage, et je ne te crains pas;
 Il te prêtera plus d'appas
 Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.
 Coulez, mes derniers jours, sans trouble et sans terreur;
 Coulez près d'un héros dont le mâle génie
 Vous fait goûter en paix le songe de la vie,
 Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.
 Ma raison, qu'il éclaire, en est plus intrépide;
 Mes pas, par lui guidés, en sont plus affermis.
 Tout mortel que Pallas couvre de son égide
 Ne craint pas les dieux ennemis.
 Philosophe des rois, que ma carrière est belle!
 J'irai de ce palais, par un chemin de fleurs,
 Aux champs Élysiens parler à Marc-Aurèle
 Du plus grand de ses successeurs.

^a Les *Vers au roi de Prusse* sont en effet de Voltaire, et furent adressés à Frédéric, le 3 octobre 1751, en réponse à l'*Ode à Voltaire*. Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort. Voyez t. X, p. 48 — 50.

^b Boileau dit, dans sa IX^e *Satire*, v. 231 et 232 :

En vain contre le *Cid* un ministre se ligue,
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

A Salluste jaloux je lirai votre Histoire,
 A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers.
 Je surprendrai les morts, ils ne pourront m'en croire;
 Nul d'eux n'a rassemblé tant de talents divers.
 Mais, lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,
 N'allez pas après moi confirmer mes récits;
 Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis,
 Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.

LE MARQUIS D'ARGENS.

Le poëte, Sire, qui place mon nom au-dessous de ces vers, et qui me les attribue, me fait sûrement bien de l'honneur; mais il se trompe fort, quelque admirateur que je sois de la gloire de V. M., s'il croit que je suis pressé d'en aller entretenir Marc-Aurèle.

Assez d'autres, seigneur, s'acquitteront sans moi,
 Sur ces funestes bords, d'un si brillant emploi.

A propos, Sire, comme l'état naturel de l'homme est d'avoir toujours des rhumatismes, des crampes, des fièvres, et que personne ne remplit mieux cet état que moi, la volonté de V. M. est-elle, si par hasard, en soignant ma santé, je venais contre l'ordre des choses à me porter passablement, que j'aïlle à Berlin?^a Je la supplie de me faire donner ses ordres à ce sujet par M. de Catt, pour que je puisse prendre alors quelques gouttes de plus, et quelques paquets de poudres, pour violer toutes les lois du meilleur monde possible, où l'on doit toujours avoir des courbatures. Je ne murmurerais pas contre ces lois, si je pouvais faire d'aussi bons vers que ceux que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M., et que j'aimerais mieux avoir composés

Que ceux qu'a faits, fait, et fera
 Monsieur le chevalier d'Ora.

J'ai l'honneur d'être, etc.

^a Le Roi se rendit à Berlin pour le carnaval, le 19 décembre 1767.

307. AU MARQUIS D'ARGENS.

1767.

Le divin marquis saura que j'ai reçu sa missive, que les vers qu'il m'envoie sont d'une lettre que Voltaire m'a écrite il y a douze ans;^a et l'immobilité du susdit divin marquis me fait douter que son corps soit assez transportable pour être conduit à Berlin, et, pour rester dans son lit, tant vaut-il y être à Potsdam qu'ailleurs, etc. *Vale.*

308. AU MÊME.

(Berlin, 31 décembre 1767.)

Votre Divinité permettra que Mon Humanité lui offre un ouvrage lu dans l'Académie.^b Je vous l'envoie, parce qu'il a été lu dans cette assemblée dont, quoique absent, vous faites le plus bel ornement. Un ouvrage de Scaliger, ou de Suidas, ou de Freinsheimius vous serait peut-être plus agréable; je n'en ai point dans ma boutique, et chaque arbre ne peut fournir que les fruits qu'il produit. Contentez-vous de ceux-ci, et, si cela ne vous fatigue pas trop, continuez votre bienveillance au pauvre ignorant qui vous donne ce qu'il a, et qui, du pied du sacré mont, admire Votre Divinité, dont la plénitude domine sur ce sommet impérieux qui s'élève au-dessus des nues.

^a Seize ans.^b L'Éloge du prince Henri de Prusse, que le Roi fit lire à l'Académie le 30 décembre 1767. Voyez t. VII, p. ix — xi, et p. 37 — 49.

309. A U M Ê M E.

Le 1^{er} janvier 1768.

Je commence par remercier le divin marquis de ses compliments sur la nouvelle année, et, comme il me serait peu convenable de lui demeurer en reste, il me permettra de lui souhaiter les vastes connaissances de Pline le naturaliste et de Varron, la science de Huet, Calmet, Saumaise, Scaliger, la mémoire de Pic de la Mirandole et du jeune Baratier pour avoir toujours présents les lieux de citations, les plumes infatigables des professeurs allemands de Leipzig, Halle, Göttingue, Tubingue, etc., etc., etc., etc. Je lui souhaite, de plus, une maladie qui le fasse vivre aussi longtemps que la grande révolution des astres, pour qu'il use avant de mourir trois cent soixante-sept millions trois cent quarante-cinq mille huit cent vingt paires de gilets de flanelle, qu'il pourrisse par sa sueur trente-quatre mille trois cent soixante-dix-huit lits, matelas, couvertures, etc., etc.; de plus, qu'il jouisse sans interruption de toute l'agilité d'une tortue, qu'il ait le sommeil des marmottes, de plus, une langue de fer qui ne s'use jamais, de plus, la tranquillité des taupes et la fécondité des pigeons, pour qu'il passe ses jours en plein contentement d'esprit et de cœur, et qu'il conserve des bontés pour l'ancien adorateur de Sa Divinité.

310. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 5 janvier 1768.

SIRE,

Votre *Éloge du prince Henri* m'a dégelé pendant une demi-heure, et votre éloquence a produit sur moi ce que le poêle le plus ardent n'a pu faire depuis trois semaines. Vous avez le feu de Démosthène, la noble véhémence de Bourdaloue, et vous tempérez

cela, lorsque vous voulez, par les grâces de Fléchier. Pourquoi avez-vous répété deux fois dans la même page une phrase exprimant la même pensée et dite dans les mêmes termes? Voici cette phrase: *d'un enfant qui n'a laissé aucune trace de son existence.*^a Si vous n'aviez pas commis cette légère inadvertance, vous auriez fait ce qui n'est pas réservé à un mortel, un ouvrage sans défaut. Les pages 8 et 9 de votre discours valent mieux que le *Dictionnaire* de Suidas, et j'aimerais mieux avoir écrit la page 20 que tous les livres de Scaliger. Quant à la page 27, elle est au-dessus de mes louanges; c'est aux Bourdaloue, aux Patru^b et aux autres maîtres de l'art d'en faire l'éloge. J'ai l'honneur, etc.

311. DU MÊME.

Potsdam, 5 février 1768.

SIRE,

Parmi les maux dont Votre Majesté fait l'énumération dans les vers qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, elle a oublié le mal aux dents, et c'est précisément celui qui m'a empêché de remercier plus tôt V. M. de son *Épître*,^c dont les vers sont très-bons. Je l'ai relue deux fois, et j'ai toujours admiré combien V. M. a l'art de peindre les choses les plus simples avec une vérité qui les fait valoir. La description du *Friesel* est admirable; on ne peut rendre plus noblement un détail qui paraît d'abord si commun. Le coup de patte que vous donnez en passant aux bigots m'a fait bien rire d'un côté, car la douleur de ma dent m'empêchait de remuer la mâchoire de l'autre. Enfin, Sire, tout hypocondre que me suppose V. M., j'ai trouvé votre ouvrage charmant; il n'y a que l'épithète de *sournois*,^d que vous me donnez, qui m'a

^a Voyez t. VII, p. 38 et 39.

^b Olivier Patru, avocat et homme de lettres, né à Paris en 1604, mort en 1681. Ses contemporains l'appelaient le *Quintilien français*.

^c Voyez t. XIII, p. 65 — 68.

^d Le Roi supprima plus tard cette épithète.

scandalisé. Si vous aviez placé ce mot à la fin d'un vers, je n'aurais rien dit; je connais jusqu'où la nécessité de la rime emporte quelquefois les meilleurs poètes. Mais m'appeler sournois au milieu d'un vers, en vérité cela n'est guère chrétien.

Continuez, Sire, de faire de bons ouvrages, dussiez-vous les écrire tous contre mes maladies; et moi, de mon côté, je continuerai de boire mes bouteilles de tisane pour soulager une poitrine qui ne vaut guère mieux que celle que Maupertuis humectait d'eau des Barbades, et qu'il conduisit bientôt par cette liqueur à la parfaite maturité. Quant à moi, je veux encore rester vert, s'il est possible, pendant quelques années, parce que je n'ai point achevé de compiler tous les passages dont j'ai besoin pour composer une douzaine de volumes in-folio qui pourront être d'une grande utilité à la postérité pour tous ceux qui auront la diarrhée. J'ai l'honneur, etc.

312. AU MARQUIS D'ARGENS.

Février 1768.

Sans savoir où vous êtes, marquis, soit en Laponie, soit en Sibérie, soit à Menton,^a soit sur les ruines de Carthage, je vous adresse ma lettre à tout hasard. Vous vous plaignez que je n'aie pas assez étendu l'énumération de vos maux, et j'ai cru avoir renfermé toutes les misères humaines dans mes vers. Pour les maux de dents, ils sont compris sous le genre des fluxions, et je ne me suis tenu qu'aux genres, sans entrer dans le détail des espèces, ce qui ne finit jamais. Si cependant je vous eusse envoyé, au lieu de vers, un dictionnaire de maladies, je n'en serais pas plus avancé; car vous, l'homme le plus ingénieux et d'une imagination ardente, vous auriez, pour me confondre, inventé une nouvelle maladie que vous vous seriez donnée de plaisir, et votre fécondité eût toujours triomphé de ma sécheresse. Non.

^a Dans la principauté de Monaco.

je ne lutte pas contre vous ; un malade expérimenté comme vous a des ressources trop abondantes pour confondre un novice à imagination tudesque, c'est-à-dire, sèche et stérile. Je souhaite donc que vos maux se succèdent sans interruption, pour que vous savouriez à longs traits la félicité d'être malade, que tous les quinze jours vous fassiez trembler une fois vos amis pour votre vie, et que vous ne mouriez cependant jamais. Je me flatte que ce petit compliment sera reçu avec un accueil bienveillant, et que vous soyez convaincu à quel point mon style s'étudie à vous complaire. Je ne saurais le tourner mieux, et en vérité, marquis, vous serez obligé de convenir que j'ai le ton de votre quartier, sans cependant l'avoir fréquenté. Il y a deux grands mois que je vous ai perdu de vue, et, en suivant un calcul de probabilité, je pourrais soutenir et prouver que vous n'êtes plus au monde. Que vos mânes donc conservent leur ancienne propension à l'individu qui a chanté et célébré vos maladies, tout comme autrefois Homère chanta les travaux et la valeur des Grecs au fameux siège de Troie. *Vale.*

313. AU MÊME.

Le 18 juin 1768.

Voici un écrit qu'il vous plaira de signer, pour que je sois désormais sûr de mon fait. Ce sera votre capitulation, ou bien le traité de paix qui assurera mes droits, et qui me mettra en possession de vous avoir à mes soupers. Je ne vous en remercierai pas moins de l'honneur que vous voudrez me faire, et je vous promets de rire le premier à vos bons mots, de dire que la place d'Aix est la plus belle place de l'Europe, que vous avez la meilleure blanchisseuse du royaume et le plus habile valet de chambre des savants. Je suis, monsieur le marquis, votre très-humble serviteur.

314. DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 26 septembre 1768.

SIRE,

Votre Majesté ne jugeant pas à propos de m'accorder un congé pour rétablir ma santé, j'ose la supplier de permettre que je me retire pour toujours, l'état où je me trouve ne me permettant plus de surmonter la faiblesse qui est une suite nécessaire de l'âge avancé. Je ne suis venu de Provence, il y a deux ans, que dans l'espérance que j'aurais assez de force pour remplir mon devoir. Les frais de deux voyages aussi longs pour moi que celui de venir de Provence et d'y retourner prouvent évidemment que ce n'a pas été l'intérêt qui m'a ramené à Berlin. L'envie de profiter des dons de V. M. ne m'a jamais conduit; elle me rendra la justice de ne l'avoir point importunée pendant la guerre.^a quoique les billets, la mauvaise monnaie et plusieurs voyages causés par de fâcheux accidents m'aient obligé de dépenser, depuis le siège de Prague jusqu'à la paix, quatre mille écus de mon bien. Je ne quitte pas le service de V. M. pour celui d'un autre prince; ce n'est ni l'argent, ni l'ambition, ni aucune autre idée de fortune, qui m'engagent à me retirer; c'est l'impossibilité, Sire, de pouvoir servir. Je ne crois pas que ce soit un crime dans aucun pays du monde de souhaiter, quand on est vieux et à demi perclus, d'aller dans un climat chaud soulager ses maux; ce n'est pas demander une grâce trop grande, après avoir servi plus d'un quart de siècle comme un honnête homme et sans reproche, que celle de se retirer dans une paisible retraite. J'ai toujours été si véritablement attaché à V. M., et j'ai admiré avec tant de zèle ses éminentes qualités, que je ne saurais penser qu'elle voulût me mortifier parce que je désire de finir tranquillement le peu de jours qui me restent. V. M. a trop d'humanité pour regarder comme une chose condamnable la nécessité où je suis de rétablir ma santé.

^a Voyez ci-dessus, p. 158.

Une des inquiétudes, Sire, que j'ai eues pendant la maladie que j'ai faite en Provence, c'était que les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire ne lui fussent pas rendues bien exactement, si je fusse mort. J'en avais chargé madame d'Argens : malgré cela, avec toute la bonne volonté, peut-être n'eût-elle pu exécuter aussi ponctuellement ce que je lui avais dit que je l'eusse souhaité. Je deviens si caduc, Sire, et je vous le dis dans la plus grande vérité, que je n'irai pas encore bien loin. Pour éviter un pareil inconvénient, j'ai remis, dans sept grands paquets cachetés, à M. de Catt, pour les rendre en main propre à V. M., toutes ses lettres et ses autres papiers que j'avais, et qui, après ma mort, auraient pu s'égarer. J'ai l'honneur, etc.

315. AU MARQUIS D'ARGENS.

1768.

Ce n'est pas assurément l'auteur de la *Philosophie du bon sens*^a qui m'a écrit aujourd'hui ; c'est tout au plus celui des songes creux. Que vous est-il arrivé depuis avant-hier ? Vous me demandez le congé^b à brûle-pourpoint ; je vous avoue que vous êtes inintelligible. Je vous ai traité avec toute l'amitié chez moi ; j'ai été bien aise de vous avoir. Ce n'est point pour vous faire des reproches que je vous rappelle tout ceci, mais pour que vous fassiez réflexion à l'esclandre qu'une imagination provençale va vous faire faire à l'âge de soixante-quatre ans. Oui, je le confesse, les Français surpassent en folie tout ce que j'en ai cru. Autrefois, l'âge de trente ans leur ramenait la raison ; à présent, il n'y a plus de terme pour eux. Enfin, monsieur le marquis, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. Il ne faut plus vous compter

^a Voyez t. XII, p. 87.

^b Voyez la lettre de M. de Catt au Roi, du 26 septembre 1768, avec la réponse de la main de Frédéric écrite au bas.

au rang des philosophes, et vous me confirmez dans l'opinion que j'ai toujours eue, que les princes ne sont dans le monde que pour y faire des ingrats.

316. DU MARQUIS D'ARGENS.

Dijon, 14 décembre 1768.

SIRE.

Votre Majesté me permettra, au commencement de cette année, de lui souhaiter une suite continuée de prospérités. Puisse-t-elle trouver dans sa famille tout le contentement qu'elle désire et voir naître un grand nombre d'arrière-neveux, être toujours chérie de son peuple, respectée de ses voisins et redoutée de ses ennemis ! Ce sont là les souhaits, Sire, que je forme pour le bonheur de V. M., et dont j'espère voir l'heureux accomplissement, personne n'ayant pour elle ni plus de respect, ni plus d'admiration, ni plus d'attachement.

Après avoir rendu au roi de Prusse ce que ses grandes qualités exigent, oserais-je, Sire, proposer une question au Philosophe de Sans-Souci ? Qui dit philosophe dit amateur de la sagesse ; or, la sagesse ne s'offensa jamais des vérités respectueuses. Je supplie donc V. M. de demander au Philosophe de Sans-Souci, sans que le roi de Prusse puisse jamais savoir rien de cette question, ce que la postérité penserait de l'empereur Julien, s'il avait répandu dans toute l'Europe contre le philosophe Libanius, avec lequel il disait vivre amicalement, un écrit ^a capable d'exciter tous les chrétiens fanatiques d'attenter à sa vie. Je demande encore ce que dirait cette même postérité, si Trajan avait composé une satire, ^b précédée d'une épître dédicatoire plus

^a Allusion au *Mandement de monseigneur l'évêque d'Air*, 1766. Voyez t. XV, p. xxv, et p. 175 — 180.

^b Voyez l'*Éloge de la paresse*, 1768, t. XV, p. 11 — 20.

mordante que la satire, contre Pline, qu'il approchait de sa personne en qualité d'un homme de lettres qui lui était attaché. Enfin, quel serait l'étonnement de cette postérité, si Plutarque, qui fut, pour ainsi dire, le compagnon de philosophie de Marc-Aurèle, avait été obligé, pour se mettre à l'abri des plaisanteries dures et des mépris humiliants de cet empereur, de vendre ses vaisselles et les bijoux de sa femme, seuls et uniques secours qui lui restaient, pour aller vivre tranquillement au pied des Alpes, s'estimant heureux de ne plus entendre des propos dont quelques-uns même révoltaient l'humanité, comme celui de proposer à Plutarque de marier à son chien une fille remplie de talents qu'il élevait comme la sienne, et celui encore d'envoyer des palefreniers pour le frotter et le guérir de ses rhumatismes. Le Philosophe de Sans-Souci pense-t-il qu'on pourrait accuser Plutarque d'avoir eu tort de quitter Marc-Aurèle, parce qu'il lui avait donné dans son palais trois chambres dorées dont ce philosophe ne sortait qu'en tremblant, et n'y rentrait presque jamais sans avoir le cœur accablé de douleur par les dures plaisanteries dont il avait été accablé? N'est-ce pas là le lieu d'appliquer ces vers de La Fontaine :

Je sors d'ici, dit le stoïque,
Et je vais m'enfermer chez moi;
J'aime bien mieux mon toit rustique
Que les plus beaux palais d'un roi.

Là rien ne vient m'interrompre;
Je mange, je dors à loisir.
Je méprise tout plaisir
Que la crainte peut corrompre.^a

Au reste, tout ceci soit dit sans rancune de la part du Philosophe de Sans-Souci; l'étude de la sagesse calme les mouvements de l'âme, et lui fait apercevoir la vérité. « Les neiges, dit « Pétrone, ^b qui vaut bien les philosophes de ce temps, subsistent

^a Ces huit vers ne sont qu'une imitation des deux derniers quatrains de la fable de La Fontaine, *Le Rat de ville et le Rat des champs*.

^b *Satyricon*, chap. XCIX.

«longtemps sur les terres pierreuses et incultes; mais la moindre
«pluie les fond dans un moment sur celles qui sont cultivées.
«Il en est de même de la colère; elle s'entretient dans un cœur
«brutal, et se dissipe facilement chez ceux qui ont appris à la
«modérer par la vertu.»

J'ai pensé, Sire, pouvoir proposer quelques questions au Philosophe de Sans-Souci sans blesser le profond respect que j'aurai toujours pour le roi de Prusse; et, toutes les fois que ce grand prince voudra me mettre à l'abri des duretés du Philosophe de Sans-Souci, de même que, pour ne pas essuyer des plaisanteries humiliantes, je me suis défait de ce que j'avais de plus précieux, je saurai bien, pour montrer mon respect et mon admiration pour le roi de Prusse, engager une année d'avance de mes revenus pour me transporter des rives de la Durance sur celles de la Havel. Ce que je dis ici n'a rapport à aucune veine d'intérêt; je suis aussi riche en Provence, où le vin me coûte un demi-gros la bouteille, la viande un gros, où le soleil, à trois semaines près, chauffe mes appartements, dont le loyer ne me coûte rien, qu'à Potsdam avec une pension à laquelle j'ajoute la mienne toutes les années. Ce Philosophe de Sans-Souci s'est toujours figuré que je ne pouvais vivre sans ses bienfaits. Assurément je n'aurais pu le faire à Potsdam, mais sans aucun embarras chez moi, et sans avoir besoin de faire gémir la presse des libraires, comme on le dit dans une épître dédicatoire^a qui a été réimprimée à Francfort, ainsi que le *Mandement* l'a été à Strasbourg, au grand scandale de tous les philosophes. J'ai l'honneur, etc.^b

^a Voyez t. XV, p. 14.

^b On lit sur la dernière page du manuscrit de cette lettre les mots suivants, de la main de M. de Catt: «Sa Majesté me la donna après l'avoir lue, dans le carnaval de 1769.»

317. AU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 7 juillet 1769.

Comme je vois, par votre lettre du 10 juin dernier, que, pour vider un procès survenu à l'occasion de la mort de votre oncle, vous êtes empêché de vous rendre à Potsdam avant le mois de septembre prochain, je veux bien vous accorder la prolongation de congé que vous me demandez pour ce temps-là, priant, au reste, Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

APPENDICE.

I. A LA MARQUISE D'ARGENS.

Potsdam, 6 février 1771.

Je suis bien fâché de la mort du marquis; quoiqu'il m'ait boudé mal à propos sur la fin de son existence ici, je n'en ai pas moins estimé ses bonnes qualités. Comme je m'intéresse toujours à lui, je vous prie de me donner toutes les circonstances de sa maladie et de sa mort; ne m'en cachez aucune, point de ménagement sur ce point. Je désire savoir tout, et s'il avait été longtemps malade. Je vous plains, marquise, bien sincèrement; je sens toute la perte que vous avez faite, et combien elle est irréparable. Si vous et la famille voulez mettre dans le tombeau la clef de chambellan, je vous en laisse la maîtresse; on ne saurait l'employer d'une autre manière, puisque pour la porter il faut être mon chambellan. On choisira, parmi les paquets de lettres que j'ai écrites au marquis, et que l'on m'a remises à son départ, celles qui pourront vous être envoyées, et qui vous prouveront tout l'intérêt que j'ai pris constamment au sort du marquis. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Vous recevrez, dans un paquet à part, dix-sept lettres que j'ai choisies, et que vous pouvez garder.

2. DE LA MARQUISE D'ARGENS.

Éguilles, près d'Aix, 19 mars 1771.

SIRE,

Depuis deux mois que j'ai perdu mon mari, on ne cesse de me recommander d'écrire partout qu'il est mort comme un saint, lorsque la vérité veut que je dise simplement qu'il est mort comme un sage. On a abusé de ma douleur pour offusquer ma raison, Sire; elle l'était au point qu'il a fallu que je me fisse violence pour obéir aux ordres de V. M., qui me demandait compte de la vérité. Je le lui ai rendu fidèlement, mais je crains d'avoir affaibli le tableau par le mélange de couleurs étrangères; j'ai perdu le flambeau qui m'éclairait si bien. C'est à la lumière de vos précieuses lettres, Sire, que j'ai recouvré cette fermeté qui jusque-là m'avait abandonnée. Permettez, Sire, que je répare le tort que des expressions trop ménagées ont pu faire à la mémoire de mon mari. Je puis dire de lui, Sire, avec l'éclat que demande la vérité, ce que V. M. dit du général de Goltz : « Caton n'est pas mort avec plus de fermeté. Parlant comme Lucrèce, sa seule inquiétude était l'arrivée de son frère, qu'il attendait pour prendre ses derniers arrangements avec lui; il a méprisé les vaines terreurs de l'autre vie; enfin il est mort en grand philosophe. J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. qu'il s'entretenait, pendant sa maladie, des ouvrages des plus illustres philosophes. L'abbé, comme homme d'Église, voulait souvent disputer sur ses principes; mais la politesse l'empêchait de disputer trop obstinément contre un homme fort affaibli, et l'abbé cédait, par cette raison, aux discours qui lui paraissaient peu orthodoxes. J'ai écrit à V. M. que la crainte de l'effet que ferait à mon mari l'avertissement qu'on voulait lui donner de penser à lui était un des motifs que j'alléguai pour empêcher l'abbé d'approcher de son lit. Mon mari n'ignorait pas que sa fin s'approchait, il me le disait tous les jours; mais je me servis de tous les moyens pour éviter à mon mari l'ennui qu'un pareil entretien pouvait lui causer. Quand je l'ai quitté, Sire, il était hors d'état de voir, de parler et d'entendre. V. M. ne doit pas s'étonner que l'abbé, qui a assisté à son dernier soupir, se trouvât là à la minute; c'est un ami de ses frères, qui logeait chez la baronne, à son passage à Toulon, où il est encore resté quelques semaines après nous; il épiait ce triste moment. Quel pays, Sire! On me dit, au dernier remède qu'on donna à mon cher marquis, qu'il fallait abaisser les vapeurs de l'esprit et sauver

^a Voyez ci-dessus, p. 21. et t. VII, p. 20.

l'âme, fût-ce aux dépens du corps. Quel système barbare! Un espoir plus humain m'y avait seul déterminée, et j'attendais de ce remède son retour à la vie. Je vous demande humblement pardon, Sire, si j'ai importuné de nouveau V. M. : des scrupules ridicules m'ont fait ménager la vérité dans ma première lettre; des scrupules légitimes m'ont dicté cette seconde, où j'ai cru devoir mieux vous obéir, Sire, et rendre à mon mari toute la justice qui lui est due. Comment ne serait-on pas ébranlé dans un pays où l'on me dit que le plus grand service que je puisse rendre aujourd'hui à mon mari est de brûler tout ce qui me reste de ses ouvrages, de mettre au feu quelques tableaux qu'il avait apportés ici avec lui, comme si, plus on brûle de choses dans ce monde-ci, moins on est brûlé dans l'autre. La lecture de vos divines lettres, Sire, m'a rendue à la raison, à mon exact devoir envers V. M. et envers mon mari; ma douleur m'avait ôté ce que l'approche de la mort n'a pu lui ravir. Les deux derniers bons mots qu'il dit, dans le dérangement même de l'imagination, montrent combien ses sentiments étaient solides. Il avait formé le plan d'un ouvrage qui n'était pas au-dessous de ce qu'il avait écrit de plus fort; il s'en occupa, du moins en esprit, pendant tout le cours de sa maladie; le sort a trahi ses projets. Il est trop heureux, si, après sa mort, l'exacte vérité prouve à V. M. qu'il n'était pas indigne des bontés dont V. M. l'a honoré. Je suis avec un très-profond respect, etc.

3. A LA MARQUISE D'ARGENS.

Potsdam, 4 avril 1771.

Je vous remercie de tous les détails que vous m'avez envoyés sur la maladie et la mort de mon cher marquis; ils m'ont touché sensiblement. Que n'est-il resté avec nous! Peut-être vivrait-il encore. On aime ainsi à se flatter sur une chose qui nous intéresse. Je sens, comme je vous l'ai dit, toute la perte que vous avez faite; elle est irréparable, marquise, toutes les larmes et tous les regrets ne rappelleront point à la vie celui qui n'est plus. Vous devez vous faire une raison de votre douleur, et ne pas irriter vos maux par des désirs inutiles. Ce sera certainement avec plaisir que j'apprendrai que vous êtes aussi heureuse que je le désire, et que vous trouvez toujours

dans la famille du bon marquis les sujets de satisfaction que vous devez en attendre. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

P. S. Votre seconde lettre vient de me parvenir. Soyez assurée qu'on ne fera point ici aucun mauvais usage de ce que vous me mandez. Je souhaite que vous soyez contente des égards que votre famille vous marquera sans doute. Mais, si vous vous trouviez dans le cas d'avoir besoin de mon appui pour vous garantir des mauvais procédés, de quelque nature qu'ils soient, marquez-le-moi naturellement. Dites-moi si l'on pourrait faire au marquis une épitaphe, et si cela pourrait se réaliser dans le pays où vous êtes, sans vous exposer et lui.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES
Avertissement de l'Éditeur	IX
CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC AVEC LE MARQUIS D'ARGENS	I
(19 mai 1741 — 7 juillet 1769.)	
Appendice	427

1/173



1/178



TABLE CHRONOLOGIQUE DES LETTRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

(19 MAI 1741 — 7 JUILLET 1769.)

	PAGES
1. Frédéric au marquis d'Argens . . . Olmütz, 31 janvier 1742	3
2. Frédéric au marquis d'Argens . . . Quartier général de Selowitz, 19 mai 1741 (19 mars 1742)	3
3. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Stuttgart, 3 juin 1742	4
4. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Stuttgart, 12 juin 1742	5
5. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Stuttgart, 19 juin 1742	6
6. Frédéric au marquis d'Argens . . . Breslau, 9 juillet 1742	7
7. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 1 ^{er} août 1742	7
8. Frédéric au marquis d'Argens . . . Charlottenbourg, 1 ^{er} août 1742 . .	8
9. Frédéric au marquis d'Argens . . . Berlin, 27 décembre 1742	8
10. Frédéric au marquis d'Argens . . . Potsdam, 23 mai 1743	9
11. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 12 juin 1743	9
12. Frédéric au marquis d'Argens . . . Potsdam, 16 juin 1743	10
13. Frédéric au marquis d'Argens . . . Magdebourg, 18 juin 1743	10
14. Frédéric au marquis d'Argens . . . Potsdam, 27 juin 1743	11
15. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 17 août 1745	11
16. Frédéric au marquis d'Argens . . . Camp de Semonitz, 31 août 1745 . .	12
17. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Liège, 1 ^{er} juillet 1747	13
18. Frédéric au marquis d'Argens . . . Stettin, 9 juillet 1747	15
19. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Paris, 15 août 1747	17
20. Frédéric au marquis d'Argens . . . Berlin, 20 août 1747	20
21. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Paris, 26 août 1747	21
22. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Paris, 5 septembre 1747	24
23. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Marseille, 27 septembre 1747 . .	26
24. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Paris, 3 novembre 1747	29
25. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 27 mai 1750	34
26. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Paris, 14 mai 1751	34
27. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Potsdam, 21 octobre 1752	35

28. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(1753)	36
29. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 8 février 1754	37
30. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Potsdam, 28 mars 1750 (<i>sic</i>) . . .	38
31. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Potsdam, 7 novembre 1754 . . .	39
32. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Potsdam, 4 octobre 1756	40
33. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Octobre 1756	41
34. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Potsdam, 17 octobre 1756	42
35. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Leitmeritz, juin 1757	43
36. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Leitmeritz) 19 juillet 1757	44
37. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Torgau, 15 novembre 1757	45
38. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Dürgoy) auprès de Breslau, 13 décembre (1757)	46
39. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Dürgoy, près de) Breslau, 19 dé- cembre 1757	47
40. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Striegau, 26 décembre 1757	48
41. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Ce 14 au soir	49
42. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Münsterberg, 23 avril 1758	49
43. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 29 avril 1758	50
44. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Littau, 7 mai 1758	51
45. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Grüssau, 10 août (1758)	52
46. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Lübben) 6 septembre 1758	53
47. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 22 (décembre 1758)	54
48. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Hambourg, 22 février 1759	55
49. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) 1 ^{er} mars 1759	56
50. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 26 mars 1759	57
51. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Rohnstock, 27 mars 1759	60
52. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Bolkenhayn) 4 avril 1759	61
53. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 20 avril 1759	62
54. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Zuckmantel) 2 mai 1759	64
55. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 5 mai 1759	65
56. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Landeshut) 12 mai 1759	67
57. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Landeshut, 12 mai 1759	68
58. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Landeshut, 13 mai 1759	71
59. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 17 mai 1759	72
60. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Reich-Hennersdorf, 28 mai 1759 . .	73
61. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 18 juin 1759	74
62. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Reich-Hennersdorf) juin 1759 . .	76
63. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 5 juillet 1759	77
64. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Madlitz, 16 août 1759	78
65. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Le 4 (<i>sic</i>) août 1759	79
66. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 18 août 1759	80
67. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Fürstenwalde, 20 (août 1759) . . .	82
68. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Fürstenwalde) 21 (août 1759) . .	83
69. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Sans date)	83
70. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 21 août 1759	84
71. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Fürstenwalde) 22 août 1759 . . .	85

72. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Waldow, 4 septembre 1759 . . .	86
73. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Wolfenbüttel, 9 septembre 1759 . . .	86
74. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Cottbus, 17 septembre 1759 . . .	88
75. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 29 septembre 1759 . . .	88
76. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 6 octobre 1759 . . .	90
77. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Sophienthal, ce 9 (octobre 1759) . . .	91
78. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 12 octobre 1759 . . .	92
79. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Octobre 1759 . . .	93
80. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 20 octobre 1759 . . .	94
81. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Sophienthal, 25 octobre 1759 . . .	96
82. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Sophienthal) 26 octobre 1759 . . .	97
83. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 28 octobre 1759 . . .	98
84. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 7 novembre 1759 . . .	99
85. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Elsterwerda, 12 novembre 1759 . . .	100
86. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Au delà Meissen (Krögis), ce 15 (novembre 1759) . . .	101
87. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 17 novembre 1759 . . .	102
88. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Wilsdruf, 19 novembre 1759 . . .	103
89. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Wilsdruf, 22 novembre 1759 . . .	106
90. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 25 novembre 1759 . . .	107
91. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Wilsdruf, 28 novembre 1759 . . .	108
92. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Wilsdruf) 29 novembre 1759 . . .	109
93. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Freyberg, 16 décembre 1759 . . .	110
94. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Freyberg, 23 décembre 1759 . . .	111
95. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 24 décembre 1759 . . .	112
96. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Pretzschendorf, 31 décembre 1759 . . .	114
97. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Pretzschendorf, 5 janvier 1760 . . .	115
98. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 8 janvier 1760 . . .	117
99. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) 13 janvier 1760 . . .	119
100. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) janvier 1760 . . .	120
101. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 24 janvier 1760 . . .	120
102. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Janvier 1760 . . .	122
103. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 4 février 1760 . . .	123
104. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) ce 7 (février 1760) . . .	125
105. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 14 février 1760 . . .	126
106. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) ce 19 (février 1760) . . .	128
107. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) 1 ^{er} mars (1760) . . .	129
108. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Freyberg, 6 mars (1760) . . .	131
109. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 7 mars 1760 . . .	132
110. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Mars 1760 . . .	134
111. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 16 mars 1760 . . .	136
112. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Mars 1760 . . .	138
113. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) 20 mars 1760 . . .	138
114. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) ce 20 (mars 1760) . . .	140
115. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Freyberg) ce 25 (mars 1760) . . .	142
116. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 28 mars 1760 . . .	142

	PAGES
117. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Sans date)	144
118. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Freyberg) 30 mars 1760	145
119. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 1 ^{er} avril 1760	147
120. Frédéric au marquis d'Argens. . . Avril 1760	150
121. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 9 avril 1760	151
122. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Freyberg) ce 13 (avril 1760)	153
123. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 17 avril 1760	154
124. Frédéric au marquis d'Argens . . . Avril 1760	156
125. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Schlettau, près de Meissen) 1 ^{er} mai 1760	157
126. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 4 mai 1760	159
127. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Meissen) 7 mai 1760	161
128. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Schlettau, près de) Meissen, 14 mai 1760	165
129. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 18 mai 1760	166
130. Frédéric au marquis d'Argens . . . Meissen, mai 1760	169
131. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 27 mai 1760	171
132. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Schlettau, près de) Meissen, 1 ^{er} juin 1760	173
133. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 7 juin 1760	175
134. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Schlettau) 10 juin 1760.	176
135. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 17 juin 1760.	177
136. Frédéric au marquis d'Argens . . . Radebourg, 21 juin 1760	179
137. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 22 juin 1760	180
138. Frédéric au marquis d'Argens . . . Gross-Döbritz, 27 juin 1760	181
139. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 2 juillet 1760	183
140. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Grüne-Wiese) auprès de Dresde, 15 juillet 1760	185
141. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 25 juillet 1760	186
142. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Dallwitz, près de) Grossenhayn, 1 ^{er} août 1760	187
143. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 12 août 1760	188
144. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Neumarkt) 17 août 1760	189
145. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 17 août 1760	190
146. Frédéric au marquis d'Argens . . . Hermannsdorf, près de Breslau, 27 août 1760.	191
147. Frédéric au marquis d'Argens . . . Reussendorf, 18 septembre 1760	193
148. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 25 septembre 1760	194
149. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 19 octobre 1760	195
150. Frédéric au marquis d'Argens . . . Jessen, 22 octobre 1760	199
151. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Berlin, 22 octobre 1760	200
152. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Kemberg) 28 octobre 1760	201
153. Frédéric au marquis d'Argens . . . Torgau, 5 novembre 1760	203
154. Frédéric au marquis d'Argens . . . Meissen, 10 novembre 1760	204
155. Frédéric au marquis d'Argens . . . Unckersdorf, 16 novembre 1760	206

156. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Neustadt (près de Meissen), 22 novembre 1760	207
157. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 28 novembre 1760	208
158. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Meissen, 1 ^{er} décembre 1760	210
159. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Wittenberg, 24 novembre (Meissen, 1 ^{er} ou 2 décembre) 1760	211
160. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Meissen, 3 décembre 1760	212
161. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Meissen, 21 mars 1761	213
162. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 23 mars 1761	213
163. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Meissen, 25 ou 26) mars 1761	215
164. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 28 mars 1761	216
165. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Meissen) avril 1761	217
166. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	(Avril 1761)	218
167. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Meissen) avril 1761	220
168. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 4 avril 1761	221
169. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Avril 1761)	222
170. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Le 23 avril 1761	223
171. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Hausdorf) 13 mai 1761	225
172. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 16 mai 1761	227
173. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Kunzendorf) mai 1761	228
174. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Kunzendorf, 20 mai 1761	229
175. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Kunzendorf, 24 mai 1761	230
176. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Potsdam, 6 juin 1761	231
177. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Kunzendorf, 7 juin 1761	233
178. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Kunzendorf, 11 juin 1761	234
179. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Potsdam, 20 juin 1761	236
180. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Kunzendorf) juin 1761	237
181. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Kunzendorf) 2 juillet 1761	239
182. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 4 juillet 1761	241
183. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Camp de Pülzen, 9 juillet 1761	242
184. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 19 juillet 1761	244
185. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Pülzen, 20 (juillet 1761)	245
186. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Camp d'Ottmachau, 25 juillet 1761	246
187. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Strehlen, 8 août 1761	247
188. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Wahlstatt, 18 août 1761	248
189. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 29 août 1761	250
190. Frédéric au marquis d'Argens . . .	1761	251
191. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bunzelwitz, 24 septembre 1761	252
192. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bunzelwitz, 25 septembre 1761	253
193. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Strehlen, 27 septembre 1761	254
194. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 12 octobre 1761	256
195. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Strehlen, 19 (octobre 1761)	258
196. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 23 octobre 1761	258
197. Le marquis d'Argens à Frédéric . .	Berlin, 3 novembre 1761	260
198. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Strehlen, 11 novembre 1761	262

	PAGES
199. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 12 novembre 1761 263
200. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Strehlen, 16 novembre 1761 265
201. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 4 (24) novembre 1761 266
202. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Strehlen, 30 novembre 1761 268
203. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Strehlen) 2 décembre 1761 269
204. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 8 décembre 1761 269
205. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 13 décembre 1761 271
206. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 29 décembre 1761 273
207. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 30 décembre 1761 275
208. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 1 ^{er} janvier 1762 276
209. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 5 janvier 1762 277
210. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) 9 janvier (1762) 279
211. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 19 (14, 15 ou 16) janvier 1762 280
212. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) 18 janvier 1762 282
213. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 23 (22) janvier 1762 284
214. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) janvier 1762 285
215. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) 2 février (1762) 286
216. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 2 (4, 5 ou 6) février 1762 287
217. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 11 février 1762 288
218. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 12 février 1762 290
219. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 16 février 1762 291
220. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) 16 février 1762 293
221. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) février 1762 294
222. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 1 ^{er} mars 1762 295
223. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 6 mars 1762 296
224. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 9 mars 1762 297
225. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) ce 18 (mars 1762) 298
226. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 23 mars 1762 299
227. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) mars 1762 301
228. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 26 mars 1762 301
229. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 29 mars 1762 303
230. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) 1 ^{er} avril 1762 304
231. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 3 avril 1762 305
232. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) 8 avril 1762 306
233. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 11 avril 1762 307
234. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) avril 1762 309
235. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 23 avril 1762 309
236. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 29 avril 1762 310
237. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Breslau) mai (avril) 1762 311
238. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 3 mai 1762 312
239. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Breslau, 8 mai 1762 314
240. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Avril (mai) 1762 315
241. Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bettlern, 18 mai 1762 316
242. Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Potsdam, 18 mai 1762 318
243. Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Bettlern) 20 mai 1762 319

244.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Potsdam, 24 mai 1762	320
245.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bettlern, 25 mai 1762	321
246.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bettlern, 28 mai 1762	323
247.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Potsdam, 2 juin 1762	324
248.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Bettlern) 8 juin 1762	326
249.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, juin 1762	327
250.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Bettlern) 19 juin 1762	329
251.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Potsdam, 28 juin 1762	330
252.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Potsdam, 28 juin 1762	331
253.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bunzelwitz, 4 juillet 1762	332
254.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 14 juillet 1762	333
255.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bögendorf, 21 juillet 1762	334
256.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 27 juillet 1762	335
257.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Juillet 1762	336
258.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 9 août 1762	338
259.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Août 1762	340
260.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Peterswaldau, 13 août 1762	341
261.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Peterswaldau) 17 août 1762	342
262.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	(Peterswaldau, 19 août 1762)	343
263.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 19 août 1762	344
264.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Peterswaldau, 23 août 1762	346
265.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 2 septembre 1762	347
266.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Peterswaldau, 6 septembre 1762	348
267.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 21 septembre 1762	350
268.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bögendorf, 26 septembre 1762	351
269.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Bögendorf, 27 septembre 1762	352
270.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 5 octobre 1762	354
271.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 14 octobre 1762	355
272.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Peterswaldau, 14 octobre 1762	358
273.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Peterswaldau, 22 octobre 1762	359
274.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, octobre 1762	363
275.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, octobre 1762	364
276.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Peterswaldau, 28 (octobre 1762)	366
277.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Peterswaldau, 30 octobre 1762	368
278.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 31 octobre 1762	370
279.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Torgau, 7 novembre 1762	371
280.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 10 novembre 1762	372
281.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 22 novembre 1762	374
282.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Meissen, 25 novembre 1762	375
283.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 20 février 1763	377
284.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Dahlen, 25 février 1763	378
285.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 25 février 1763	379
286.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Dahlen, 1 ^{er} mars 1763	380
287.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 3 mars 1763	382
288.	Le marquis d'Argens à Frédéric . . .	Berlin, 9 mars 1763	383
289.	Frédéric au marquis d'Argens . . .	Dahlen, 10 mars 1763	384

	PAGES
290. Le marquis d'Argens à Frédéric . . (19 juillet 1763)	386
291. Frédéric au marquis d'Argens . . . En 1768 ou 1769 (avril 1764) . . .	386
292. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Strasbourg, 9 octobre 1764 . . .	387
293. Frédéric au marquis d'Argens . . . Le 25 octobre 1764	390
294. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Éguilles, 2 décembre 1764	391
295. Frédéric au marquis d'Argens . . . Le 22 janvier 1765	394
296. Frédéric au marquis d'Argens . . . Le 18 mars 1765	396
297. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Landeck) ce 19 (août 1765) . . .	398
298. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Avignon, 10 septembre 1765 . . .	399
299. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Le 1 ^{er} janvier 1766	401
300. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Éguilles, 4 janvier 1766	403
301. Frédéric au marquis d'Argens . . . Le 28 janvier 1766	406
302. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Éguilles, 20 mars 1766	406
303. Frédéric au marquis d'Argens . . . Neisse, 27 (août 1766)	408
304. Frédéric au marquis d'Argens . . . Août 1766	409
305. Le marquis d'Argens à Frédéric . . (1766)	410
306. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Potsdam, 14 décembre 1767 . . .	414
307. Frédéric au marquis d'Argens . . . 1767	416
308. Frédéric au marquis d'Argens . . . (Berlin, 31 décembre 1767) . . .	416
309. Frédéric au marquis d'Argens . . . Le 1 ^{er} janvier 1768	417
310. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Potsdam, 5 janvier 1768	417
311. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Potsdam, 5 février 1768	418
312. Frédéric au marquis d'Argens . . . Février 1768	419
313. Frédéric au marquis d'Argens . . . Le 18 juin 1768	420
314. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Potsdam, 26 septembre 1768 . . .	421
315. Frédéric au marquis d'Argens . . . 1768	422
316. Le marquis d'Argens à Frédéric . . Dijon, 14 décembre 1768	423
317. Frédéric au marquis d'Argens . . . Potsdam, 7 juillet 1769	426
318. Frédéric à la marquise d'Argens . . Potsdam, 6 février 1771	427
319. La marquise d'Argens à Frédéric . . Éguilles, près d'Aix, 19 mars 1771	428
320. Frédéric à la marquise d'Argens . . Potsdam, 4 avril 1771	429

IMPRIMERIE ROYALE

(R. DECKER)



B'D MAR 9 1915

